UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 0984

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Nos Saints Évangiles

T. II.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

BERCHE et TRALIN, Editeurs, 69, Rue de Rennes, PARIS

HISTOIRE DOGMATIQUE, LITURGIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU SACREMENT DE BAPTÊME

Par l'abbé **Jules CORBLET**, chanoine d'Amiens

2 magnifiques volumes grand in-8°, *franco*..... **20** fr.

HISTOIRE DOGMATIQUE, LITURGIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE

Par l'abbé **Jules CORBLET**, chanoine d'Amiens.

2 volumes grand in-8°, *franco*..... **20** fr.

Nous lisons dans le tome premier de la partie du *Rituel* que le savant Sulpicien M. Bernard vient de faire paraître sur la Liturgie Romaine, ces quelques paroles qui, quoique courtes font voir à quel point ces deux ouvrages sont appréciés, sérieux et pratiques :

« M. l'abbé Corblet, chanoine d'Amiens, a publié l'histoire dogmatique, liturgi-
« que et archéologique des sacrements du Baptême et de l'Eucharestie (*Librairie*
« *Berche et Tralin*).

« Le titre seul en dit assez le but et l'objet. Tout y est traité avec un profond
« savoir et une judicieuse critique : c'est une œuvre magistrale où la science du
« théologien le dispute avec la patiente érudition du Bénédictin. Les trésors du
« passé et la science contemporaine sont également familiers à l'auteur. »

HOMÉLIES SUR LES PARABOLES DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Prêchées au Vatican par le P. VENTURA DE RAULICA

Ancien Supérieur général de l'ordre des Théatins,

traduites de l'italien par l'abbé **FALCIMAGNE**

Quatrième édition. — 2 beaux vol. in-8°, *franco*.... **10** fr.

TABLE DES HOMÉLIES CONTENUES DANS LES DEUX VOLUMES :

1. *Le Trésor enfoui.*
2. *L'Invitation au banquet dédaignée.*
3. *Le Méchant Serviteur.*
4. *La Distribution des talents.*
5. *Les Préparatifs du jugement dernier.*
6. *Le Roi sur son tribunal.*
7. *Le Publicain et le Pharisien.*
8. *Les Dix Vierges.*
9. *Les Ouvriers de la Vigne.*
10. *Le Riche voluptueux.*
11. *L'Econome infidèle.*
12. *Le Mauvais riche.*
13. *Le Mauvais riche et Lazare.*
14. *Le Mauvais riche en enfer.*
15. *Le Mauvais riche en enfer.*
16. *Le Mauvais riche en enfer.*
17. *Le Mauvais riche en enfer.*
18. *Les Loups ravisseurs.*
19. *Le Serviteur prudent et fidèle.*
20. *Le Débiteur insolvable.*
21. *La maison de prière devenue une caverne de larrons.*
22. *Les serviteurs vigilants.*
23. *La Perle de grand prix.*
24. *La Samaritaine.*
25. *Le Bon Pasteur.*
26. *La Semence.*
27. *La Parabole du levain.*
28. *L'Unique Nécessaire.*
29. *La Femme en travail.*
30. *La Véritable Vigne.*
31. *Le Serpent d'airain.*
32. *Le Temple relevé.*
33. *Le Grain de senevé.*
34. *Le Mariage.*

NOS

Saints Évangiles

COMMENTÉS

D'après la tradition et les travaux récents

PAR

Monseigneur DOUBLET

TOME DEUXIÈME

BIBLIOTHECA PROV. TORONTONIAE STUDENDATUS TRANSFERRED

PARIS
BERCHE & TRALIN, ÉDITEURS
69, Rue de Rennes, 69
1905

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/nossaintvangil02doub

NOS SAINTS ÉVANGILES

LE MESSAGE DE JEAN-BAPTISTE A JÉSUS

I. — Le Saint Précurseur subissait depuis six mois les rigueurs de l'emprisonnement. Il avait avec énergie reproché à Hérode les désordres de sa conduite et le scandale d'une union incestueuse, et pour prix de son apostolique courage le prince dissolu l'avait jeté dans les fers. La prison ne lui pesait guère mais une douloureuse anxiété ne lui donnait aucun repos. Ses disciples qu'il avait la liberté de recevoir et d'entretenir, loin de se rendre à ses exhortations et d'adhérer à Jésus, s'éloignaient de plus en plus du Sauveur et nourrissaient même contre lui des jalousies de plus en plus acrimonieuses. Les affirmations de Jean comme les miracles de Jésus les laissaient obstinés dans leur incrédulité, ou s'ils étaient vaincus par l'évidence, ils se raidissaient contre elle et s'efforçaient de douter de la divinité de Celui qu'ils jalousaient.

Il fallait sortir d'un pareil état. Et comme les paroles demeuraient sans efficacité le Saint Précurseur en vint aux faits et à l'invincible argument qui s'en échappait. Il choisit deux disciples parmi ceux qu'il voyait les moins mal disposés et les envoya à Jésus. *Du fond de son cachot Jean avait entendu parler des œuvres de Jésus. Il choisit deux disciples et les envoya à Jésus porteurs*

de ce message : Êtes-vous Celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre[1] *?*

Etranges paroles si nous ne connaissions déjà en quelle intention et pour quel but Jean les mettait dans la bouche de ses disciples. Si nous les prenions à la lettre il nous faudrait conclure que Jean doutait lui aussi de la Divinité du Christ. Mais cette interprétation reste de tous points inadmissible, car aucune ignorance ni aucune faiblesse ne peut être prêtée au Saint Précurseur. Il avait reçu trop de lumière, il avait trop clairement proclamé Jésus-Christ « Messie », « Prophète annoncé au monde », « Agneau Rédempteur », « Fils de Dieu », pour ignorer maintenant ce qu'il savait si clairement naguère. C'est comme Dieu, Fils de Dieu, qu'il révélait à tous Jésus-Christ et sa mission unique quand il rassemblait les foules sur les rives du Jourdain était d'annoncer au monde le Rédempteur promis. Jean proclamé « le plus grand des prophètes » ne pouvait ignorer ce que les autres avaient si clairement prédit. Il connaissait l'économie entière du Mystère de la Rédemption, il savait que le Messie était Dieu et homme tout ensemble, que ses œuvres seraient les œuvres d'un Dieu, mais que, en même temps, il subirait dans sa nature humaine les humiliations et les douleurs de sa carrière expiatrice. En l'appelant « l'Agneau de Dieu » il le voyait « conduire à la boucherie », souffrir sans se plaindre les tortures de sa passion et de sa mort. Et il n'ignorait pas que de cette mort divine jaillirait une immortelle et indéfectible vie. Et si Jean savait tout, il montrait un courage à la hauteur de sa pleine science. En vain essayerait-on de dire que la prison avait abattu ses forces

[1] Matt., XI, 2. Luc., VII, 19.

et fait fléchir une énergie précédemment indomptable : son attitude sous les fers, sa persévérance à dénoncer le vice, et plus que le reste, son martyre, repoussent assez toute suspicion de pusillanimité.

S'il pose à Jésus-Christ la décisive question : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre », c'est donc afin que ses disciples voient de leurs yeux la grande et invincible preuve de la divinité du Sauveur. Devant cette preuve leur jalousie tombera, leurs doutes seront éclaircis, leur incertitude sera vaincue. Et le temps presse, car il voit s'approcher l'heure de son martyre et il veut qu'après lui ses disciples trouvent en Jésus leur vrai Maître et leur vrai Docteur.

Que fit Jésus ? Il leur donna la réponse telle que Jean la provoquait et la désirait, la réponse par les faits. L'affirmation crue de sa divinité les eût rebutés : Que pouvaient-ils opposer aux preuves ? Au moment où ils arrivèrent *Jésus guérit de nombreux malades de leurs infirmités et de leurs plaies ; il délivrait les possédés et rendait la vue aux aveugles* [1]. Ce n'est qu'après les œuvres que vinrent les paroles : *Retournez à Jean et dites lui ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés* [2]. Outre la force que le miracle avait en lui-même, le miracle était corroboré par la prophétie, car bien des siècles auparavant le prophète Isaïe avait dépeint la scène des guérisons et des résurrections que Jésus-Christ réalisait.

[1] Luc., VII, 21.
[2] Matt., XI, 5. Luc., VII, 22.

La dernière parole que le Sauveur adressa aux disciples de Jean renfermait un avertissement et un reproche, et leur montrait en même temps comment il démêlait les plus secrètes pensées de leur cœur. A ces hommes pour qui Jésus-Christ n'était qu'un compétiteur fâcheux et même un adversaire haïssable, il montrait le bonheur qui accompagnerait la fidèle obéissance, par suite le malheur qui s'attacherait à l'incrédulité : *Bienheureux celui qui ne sera pas scandalisé en moi*[1]. Sur ces mots les disciples de Jean s'éloignèrent.

II. — Resté seul avec la foule Jésus-Christ s'attacha à dissiper un danger qu'elle pouvait courir. Elle était édifiée sur sa propre élévation divine que venait d'établir plus éloquemment que jamais la brillante série de ses miracles, mais qu'allait-elle penser de Jean ? De sa question étrange ? Du changement qui semblait se manifester dans sa pensée et dans sa conduite ? Lui qui naguère, avec tant de force, publiait la divinité du Messie, avait-il assez changé pour n'avoir plus sur cette question décisive qu'incertitudes et que doutes ? Ou bien le contact de la cour d'Hérode l'avait-il assez amolli pour réduire à une conviction flottante son énergique confession d'autrefois ? Toutes questions que la foule agitait en elle-même et que le regard divin du Sauveur pénétrait ; question de la plus haute gravité, puisque tant valait l'homme, tant valait sa prédication. Les affirmations de Jean touchant le Messie tiraient leur force de sa sainteté incontestée ; cette sainteté disparaissant, ses paroles étaient frappées de mort. Concevons dès lors les préoccupations du Sauveur et la chaleur de son langage.

[1] Luc., VII, 23. Matt., XI, 6.

Jésus se mit à parler de Jean à la multitude [1]. Il lui rappelle d'abord l'immense ébranlement qu'amena sa prédication sur les rives du Jourdain ; la multitude qui accourait à lui, avide de le voir, de l'entendre, de recevoir son baptême. Est-ce donc quelque aventurier sans aveu que la Galilée et la Judée allaient voir, et l'empressement de tout un peuple ne témoigne-t-il déjà de la haute sainteté du Précurseur ? *Qu'êtes-vous allé voir au désert* [2]. Pouvez-vous croire Jean capable de légèreté, d'inconsistance, de variations misérables dans les pensées et la parole ? Après qu'il a si énergiquement affirmé, croyez-vous n'avoir plus devant vous qu'un faible et pliant roseau ? *Qu'êtes-vous allé voir au désert ? Un roseau agité du vent* [3] ? D'autre part oseriez-vous l'accuser de s'être laissé corrompre par les délices d'une cour ? *Qu'êtes-vous encore allé voir ? Un homme vêtu avec mollesse ? Mais ceux qui se couvrent d'habits somptueux et vivent dans les délices habitent les palais des rois* [4]. Or Jean loin d'habiter le palais d'Hérode est enfermé dans ses prisons ; au lieu de vêtements somptueux vous l'avez contemplé sous sa tunique de peau et sa ceinture de cuir.

Les suspicions funestes sont écartées, reste à admirer le Saint-Précurseur dans sa sainteté et ses grandeurs véritables. Jean est prophète, le plus grand des Prophètes, c'est l'Ange devant la face du Seigneur, c'est l'Hélî du premier Avènement, c'est en un mot le plus illustre et le plus grand des hommes ici-bas. *Qu'êtes-vous donc allé voir ? Un Prophète ? Oui, je vous le dis, et plus*

[1] Matt., XI, 7. Luc., VII, 24.
[2] Luc., VII, 24. Matt., XI, 7.
[3] Matt., XI, 7. Luc., VII, 24.
[4] Luc., VII, 25. Matt. XI, 8.

qu'un Prophète. C'est de lui qu'il a été écrit : Voici que j'envoie mon Ange devant ta face pour disposer tes voies. Je vous le dis en vérité : parmi les enfants des femmes nul n'est plus grand que Jean-Baptiste[1].

En entendant un tel panégyrique que devait penser la foule ? Et comment ne passerait-elle pas d'une appréciation sinistre à un jugement exagéré, plaçant Jean au-dessus de Jésus, se méprenant sur ces mots : « nul, parmi les enfants des femmes, n'est plus grand que lui. » Le Sauveur prévient une méprise aussi funeste. Mais, dit-il, sachez-le, *Celui qui est le moindre dans le royaume des Cieux est plus grand que lui*[2]. Qu'est ce « moindre », ce plus petit, celui qui dans l'appréciation commune passe pour inférieur ? C'est Jésus. Dans le peuple Elu, au milieu des foules que réunit l'Evangile, véritable « Royaume des Cieux », Celui qui en est le Fondateur, le Roi, le Dieu. Celui-là est venu dans le monde sous les plus humbles dehors, dénué de prestige, « fils putatif du charpentier Joseph », fils de Marie l'ouvrière de Nazareth, sans gloire, sans richesse, « sans même un toit où reposer sa tête » ; les peuples ne l'ont point reconnu, « les siens ne l'ont point reçu », il est compté pour rien, il est le *moindre*. Et combien pourtant est-il *plus grand* que Jean ! Plus grand dans son origine qui est celle d'un Dieu ; plus grand dans ses œuvres, plus grand surtout dans son œuvre par excellence qui est la conversion du monde, la fondation de l'Église, le rassemblement autour de lui de tous les enfants de Dieu.

Cette œuvre qui devait ébranler le monde commençait déjà dans l'empressement de ces foules qui ne ces-

[1] Matt., XI, 9, 10. Luc., VII, 26, 27.
[2] Luc., VII, 28. Matt., XI, 11.

saient plus de s'attacher aux pas du Sauveur, qui l'entouraient, l'envahissaient pour ainsi dire dans leur irrésistible élan, ne lui laissaient plus un instant de repos, mais lui faisaient violence, alors même qu'il voulait retrouver la solitude et la prière dans le secret des déserts ou les cimes des montagnes. Et qu'était-ce encore au prix de ces autres foules qui devaient bientôt assiéger son Église, qui, accourant de toutes les extrémités de la terre, allaient, dans l'impétuosité de leur zèle, en forcer violemment l'entrée ? *Depuis les jours de Jean jusqu'aujourd'hui le Royaume des Cieux subit la violence et les violents y pénètrent d'assaut*[1].

N'y eût-il de la Divinité de Jésus-Christ que cette preuve d'un monde tout entier bouleversé, subjugué, accourant au Royaume des âmes qu'il vient de fonder, que cette preuve serait plus que suffisante. Un Dieu seul peut produire d'aussi gigantesques effets. Mais combien d'autres preuves corroborent celle-là! Dominant le monde, Jésus-Christ a dominé tous les siècles; il les remplit tous, il vit dans l'humanité depuis le berceau du monde, il y est connu, aspiré, acclamé quatre mille ans avant sa naissance, et Dieu, par des envoyés, éclairés de ses lumières et porteurs de ses ordres, en a tracé l'histoire entière dans son magnifique ensemble comme dans ses plus minutieux détails. *Jusqu'à Jean les prophètes et la Loi l'ont annoncé*[2] et Jean, le dernier des prophètes, l'a révélé plus clairement encore que tous les autres. Les deux Avènements du Christ auront chacun leur Précurseur. A la fin du monde ce sera Elie. Aux jours du premier Avènement, c'est Jean-Baptiste.

[1] Matt., XI, 12.
[2] Matt., XI, 13.

Tous deux ont pour mission de préparer la venue du Fils de Dieu, comme le héraut annonce l'arrivée du Prince. *Si vous voulez le comprendre Jean lui-même est Elie qui doit venir* [1].

La parole qui suit est nouvelle sur les lèvres du Sauveur : *Que Celui-là entende qui a des oreilles pour entendre* [2]. Jusqu'ici l'enseignement de Jésus-Christ a été d'une clarté qui excluait toute énigme. Les auditoires de Galilée étant d'ordinaire bien disposés, il a pu leur verser de pures lumières sans les affaiblir sous aucun voile. Les temps vont changer avec les dispositions des foules que travaillent avec ardeur les Pharisiens et les Scribes. Tout à l'heure il faudra que des vérités écoutées avec aigreur et malice revêtent les dehors atténués de la Parabole, et le mot que nous venons d'entendre nous est une première annonce.

III. — La suite de l'Evangile ne nous montre que trop le changement qui allait s'opérer. Déja l'auditoire n'est plus homogène mais mêlé d'adversaires et de contradicteurs. Si la foule écoute encore en glorifiant Dieu, il en est qui rejettent et méprisent. *A ces paroles tout le peuple et les publicains qui avaient reçu le baptême de Jean rendirent gloire à Dieu. Mais les Pharisiens et les Docteurs de la Loi qui avaient refusé ce baptême méprisèrent en eux-mêmes les desseins de Dieu* [3]. Ils ne voulurent ni comprendre la mission de Jean, ni croire à la divine Grandeur de Celui que Jean annonçait. Ils rejetaient dans un commun dédain et Jean et Jésus-Christ.

[1] Matt., XI, 14.
[2] Matt., XI, 15.
[3] Luc., VII, 29.

C'est vers eux que le Sauveur se tourne, à eux qu'il adresse ses dernières paroles. *A qui comparerai-je les hommes de cette génération? A qui ressemblent-ils? Ils ressemblent aux enfants qui, assis sur la place publique, se crient les uns aux autres : « nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé. Nous avons fait entendre des lamentations et vous n'avez pas pleuré*[1]. Si la première troupe d'enfants invente un jeu et y convie ses camarades, ceux-ci, boudeurs et malveillants, rejettent ses avances. Les enfants aiment à reproduire dans leurs jeux les scènes de la vie ordinaire ; tantôt jouent « au mariage », tantôt jouent « aux funérailles », et c'est à leurs joyeux accents comme à leurs lamentations funèbres que les opposants et les entêtés refusent de se mêler.

Si humiliant que fût pour les Pharisiens et les Docteurs ce parallèle que le Sauveur faisait d'eux avec des enfants, de déraisonnables et rageurs enfants, le reproche n'était que trop juste et trop mérité. Avec Jean c'était l'austérité et les larmes de la pénitence ; avec Jésus-Christ c'est la douceur aimable, l'accueil avenant, la vie suave d'un condescendant Sauveur. Orgueilleux et entêtés les Juifs rejetèrent à la fois Jean qui appuyait sa mission et sa parole sur ses extraordinaires austérités, et Jésus-Christ qui ne se montrait au monde que comme l'Ami, l'Hôte, l'Epoux, dont la conversation et le contact n'offraient que joie et suavité. *Jean est venu ne mangeant pas de pain et ne buvant pas de vin et vous dites : il est possédé du démon. Le Fils de l'homme est venu buvant et mangeant et vous dites : c'est un homme de bonne chère, qui*

[1] Matt., XI, 16-17. Luc., VII, 31-32.

aime le vin et qui est l'ami des publicains et des pécheurs [1].

Quelle excuse peut trouver l'incrédulité des Juifs ? Jésus s'offrait à eux, non seulement avec le prestige de la sainteté, mais encore sous l'éclat du miracle, prouvant chaque jour, à chaque heure, sa divinité par d'innombrables prodiges. Jean-Baptiste ravissait, entraînait le peuple par la puissance de sa parole et plus encore par le spectacle de ses effrayantes mortifications. Quel jugement pouvait-on porter sur lui, sinon qu'il était un Saint, un envoyé de Dieu ? Mais alors sa prédication était toute sainte et toute vraie ? Quand il affirmait il devait être cru ? S'il affirmait que Jésus-Christ était le Messie, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde : Jésus-Christ était donc véritablement tout cela ?

Oui sans doute et si l'infidèle génération que stigmatise le Sauveur ferme obstinément les yeux à d'aussi lumineuses déductions, une autre surgira après elle qui comprendra et adorera l'infinie sagesse de Dieu dans l'économie de notre Rédemption : *La Sagesse trouvera des enfants pour la justifier et la défendre* [2].

LES PARABOLES DU ROYAUME DES CIEUX

Ce que l'Evangile raconte du Message de Jean-Baptiste se passa durant les courses apostoliques du Sauveur à travers la Galilée. Il était dans ces missions accompagné de ses douze Apôtres. De pieuses Galiléennes, au milieu desquelles était Marie-Madeleine l'heu-

[1] Matt., XI, 18-19. Luc., VII, 33-34.
[2] Matt., XI, 49. Luc., VII, 35.

reuse et fervente convertie, pourvoyaient à ses besoins et à ceux de sa suite. *Les multitudes se pressaient autour de Lui, accourues de toutes les cités* [1].

Il s'était rapproché du Lac de Génésareth et c'est là, entouré d'une foule nombreuse, qu'il commença la série de ses instructions. *Il avait dû monter dans une barque, et s'y étant assis il parla au peuple pressé sur le rivage. Et c'est en diverses paraboles qu'il enseigna* [2]. Nous avons dit plus haut que l'enseignement du Sauveur allait se modifier quant à la forme, et que, de direct qu'il était jusqu'ici, il allait se présenter le plus souvent sous le voile de la Parabole. Et dans cette manière nouvelle, si nous devons voir un châtiment, la miséricorde ne laisse pas que de s'y montrer. Les Pharisiens qui ne cesseront plus de se mêler aux foules n'y viennent que pour incriminer les paroles du Sauveur, y trouver matière à suspicions malveillantes ou à formelles accusations. Ces malheureux ne méritent plus la pleine illumination, et dans les demi-clartés que leur réserve la Parabole admirons l'inlassable bonté de Jésus. Trop de lumière les irriterait en les aveuglant, les demi-teintes leur sont laissées. La foule elle-même, que les récriminations violentes de ses chefs émotionneraient contre le Sauveur, pourra, si elle veut, percer, à travers le voile de l'apologue, jusqu'à la vérité dont elle a besoin. La Parabole d'ailleurs a cette heureuse propriété de piquer la curiosité, de provoquer les questions, et de conduire ainsi à la pleine manifestation des vérités qu'elle laissait partiellement entrevoir. Si la foule trop insouciante ne chercha guère ce supplément de

[1] Luc., VIII, 1-4. Matt., XIII, 1-3. Marc., IV, 1-3.
[2] Marc., IV, 2.

lumière, les Apôtres l'obtinrent presque toujours à la suite d'opportunes questions [1].

La Parabole de la Semence

I. — Il était logique que Jésus-Christ commençât par elle, car le « Royaume des Cieux », c'est-à-dire la sanctification en ce monde et la gloire éternelle dans l'autre, ont leur germe dans la foi, comme la moisson est contenue dans la semence. Et cette première Parabole nous dépeint la foi répandue par Jésus-Christ comme une divine semence dans le monde, dans tous les siècles, dans chaque génération, dans chaque intelligence et dans chaque cœur.

D'où vient cette foi et par qui est-elle répandue ? Que devient dans le monde cette divine semence ? Comment fructifie-t-elle dans les bonnes terres où elle est reçue et fécondée ?

Un semeur sortit pour semer son grain [2]. Ce semeur n'est autre que le Verbe, la Parole infinie, la Vérité éternelle, l'éternel Fils de Dieu. C'est de lui que nous tenons le dépôt de nos vérités divines, c'est Lui « qui illumine tout homme venant en ce monde ». Ne pas accepter sa lumière c'est se condamner aux ténèbres ; ne pas recevoir ses semailles c'est rester stérile et mourir d'inanition. *Le semeur sortit*. Qu'est-ce à dire : « sortit » ? Comment peut sortir l'Infini qui occupe tout de sa présence ? Comment peut se mouvoir Celui qui remplit tous les lieux à la fois ? L'Evangile rend ici ce que nous mêmes exprimons dans notre Symbole quand

[1] Matt., XIII, 12-13-14-15.
[2] Matt., XIII, 3. Marc., IV, 3. Luc., VIII, 5.

nous disons : « Il est descendu des Cieux », exprimant par là le nouveau mode d'être que l'Incarnation communique au Verbe de Dieu. Il quitte son invisibilité pour nous devenir visible ; il sort de « l'inaccessible lumière qu'il habite » pour se montrer à nous. Nous ne pouvions aller à Dieu : C'est Dieu qui vient à nous. *Le semeur sortit pour semer*. Est-ce un pléonasme? Non pas, car l'agriculteur peut aller dans ses champs pour tout autre travail que les semailles ; il laboure, il émonde, il répare les désastres causés par les intempéries, il moissonne. Le Verbe fait chair « sort » deux fois : la première pour semer, la seconde, à son futur Avènement, pour recueillir et placer dans l'aire éternelle de la gloire ou la Géhenne du feu les épis qu'ont poussés les siècles. *Le semeur sortit pour semer son grain?* Quel est ce grain ? L'Evangile, la Doctrine, les mystères de la foi, les préceptes et les conseils qui règlent notre conduite. Le grain c'est encore la somme de lumière et de grâce départie à chaque âme et dont elle doit tirer son salut. Quel est le champ où tombe la semence? Le monde entier, l'ensemble des siècles, et aussi chaque intelligence et chaque cœur. Dieu verse la lumière surnaturelle comme la lumière naturelle. De même que le soleil fait partout pénétrer ses rayons, et, en même temps qu'il illumine les monts et les océans, s'insinue dans les moindres fissures et transforme en diamants les humbles gouttes de rosée : de même le Verbe de Dieu, divin soleil des âmes, répand sur toutes indistinctement sa vivifiante lumière. De même encore que tous les sols, jusqu'aux plus pierreux et aux plus ingrats ont reçu de Dieu la puissance de produire, de même chaque âme, fût-elle la plus déshéritée et la plus perdue, garde en elle quelque mystérieux germe de salut.

Tandis qu'il semait une partie de la semence tomba sur le chemin : Elle fut foulée aux pieds et les oiseaux du ciel vinrent et la mangèrent. Une autre partie tomba sur un terrain pierreux : Elle leva bientôt parce que la terre était peu profonde, mais quand se leva le soleil, n'ayant ni humidité ni racines, elle se dessécha et fut brûlée. Une troisième partie tomba au milieu des épines, et les épines, croissant avec elle, l'étouffèrent et elle ne produisit rien[1]. Arrêtons-nous à la belle et profonde doctrine cachée sous ces symboles. Le « Semeur » jette partout sa semence, sans prendre garde à la nature du terrain où il la répand. Dieu insinue dans chaque âme la somme de grâce nécessaire à son salut. Il peut en favoriser certaines, mais à aucune il ne refuse de quoi parvenir à son éternelle destinée. Il y aura de grands esprits, des cœurs magnanimes, des natures d'élite, où la divine semence fera des merveilles, mais le petit, l'ignorant, l'esclave, le sauvage perdu dans les steppes de la barbarie, entendront sa voix, recevront l'impulsion de sa grâce, et, s'ils sont attentifs à ces touches mystérieuses, ils seront, eux aussi, les enfants du Royaume. Le Saint sera inondé des lumières divines; les malheureux qu'un milieu incroyant, une éducation sans Dieu, des passions fougueuses, une vie de labeurs incessants ou d'incessants plaisirs, auront rendus semblables au grand chemin, au sol pierreux, ou au champ couvert de ronces, ceux-là même reçoivent du « Semeur » leur part de la divine semence. Quoi ! Dieu la jette ainsi dans les pierres, dans les épines, sous les pieds des passants ? Oui. Ce serait folie chez le laboureur car il ne peut rien

[1] Matt., XIII, 4-7. Marc., IV, 4, 7. Luc., VIII, 5-8.

sur la nature du sol qu'il ensemence, mais c'est suprême sagesse en Dieu, qui sait combien est possible la transformation des âmes, de pierreuses et arides en ferventes, de dissipées et mondaines en pieuses et recueillies, de charnelles en célestes.

Le texte Evangélique nous suggère d'autres réflexions. L'apôtre ne se déconcertera jamais en face du mauvais vouloir des âmes, en voyant le « Semeur divin » donner sa semence à profusion sur les plus ingrats et les plus inféconds terrains. Les âmes elles-mêmes se persuaderont que ni l'activité du semeur ni la richesse de la semence ne serviront de rien sans leur coopération fidèle. La stérilité sera leur fait, si par leur faute elles laissent en elles-mêmes la semence du salut se dessécher, périr.

Et quelles sont les causes ordinaires de ce dessèchement et de cette mort de la divine semence ? Jésus-Christ l'expliquera tout à l'heure à ses Apôtres[1] : nous saurons au juste ce que sont ces « grands chemins », ces « épines et ces ronces ». *Il en est pour qui la semence tombe le long du chemin : ce sont ceux qui l'entendent sans s'en pénétrer*[2]. Auditeurs frivoles, âmes dissipées, chez lesquels les vérités saintes ne font qu'une impression légère, qui les oublient à peine entendues et ne songent jamais à les mettre en œuvre. Le démon profite habilement de ces dispositions mauvaises, *le Mauvais accourt et il ravit la parole semée dans ces cœurs, de peur qu'ils ne croient et ne soient sauvés*[3]. Combien voyons nous autour de nos

[1] Matt., XI, 10-15. Luc., VIII, 9-10.
[2] Matt., XI, 4. Luc., VIII, 5.
[3] Matt., XI, 19. Luc., VIII, 12.

chaires chrétiennes, de ces fidèles qui, écoutant par habitude, par bon ton, même par plaisir, la parole sainte, ne songent pas un instant à la faire fructifier ? Les affaires, les plaisirs, l'entraînement des choses terrestres, les mille distractions de la vie mondaine, enlèvent perpétuellement la bonne semence de leurs esprit et de leur cœur. Ils restent stériles au milieu même des plus riches moyens de sanctification et de salut. *Les autres, les terrains pierreux, sont ceux qui reçoivent la parole de Dieu avec joie, mais en qui elle ne prend pas racine. Ils croient, mais pour un temps. Dès que, à cause de cette parole, l'épreuve et la persécution surviennent, ils se scandalisent et s'éloignent. Les troisièmes qui reçoivent la semence au milieu des épines, sont ceux en qui la parole sainte meurt étouffée par les soucis et les inquiétudes du siècle, par la séduction des richesses, par les voluptés, par les convoitises*[1]. Dans son explication Jésus-Christ a bien soin de n'attribuer la perte de la vie chrétienne qu'aux mauvaises dispositions de chacun. Le vrai chrétien peut être un homme de grand travail : C'est la dissipation qu'il doit éviter. Il peut subir l'épreuve et affronter la persécution : c'est la lâcheté qui le perd. Il peut fréquenter le monde : c'est la participation aux vices du monde qui fera périr en lui toute vie spirituelle. De même ce n'est pas d'être riche qui l'empêche d'être chrétien, mais c'est, par le mauvais usage de la richesse, de se laisser prendre à ce qu'elle a de menteur et de faux. Il en va de même de tous les biens terrestres. Leur usage légitime et modéré s'allie avec la profession chrétienne, ce qui tue cette perfection c'est l'abus et l'excès. Comment le gourmand, le

[1] Matt., XI, 5-20-21-22. Luc., VIII, 6-13-14.

voluptueux, fécondraient-ils en eux-mêmes les enseignements divins, alors que leur vie entière en est la brutale contradiction ?

Si nous nous en tenions à ce qui précède, notre étonnement serait grand sur le sort réservé dans le monde à la doctrine de Jésus-Christ. Mais rassurons-nous. Quelque perversité que l'humanité déchue lui oppose, Dieu ne sera jamais vaincu. La semence Évangélique ne tombe pas que dans des milieux inféconds. L'Église se forme, les multitudes croyantes se réunissent, le Royaume de Dieu se dilate, composé d'innombrables générations de fidèles sujets. *Ce sont ceux qui écoutent la parole avec un cœur bon et excellent, la comprennent, la gardent, la font fructifier en toute patience, lui font produire, ceux-ci trente, ceux-là soixante, d'autres cent pour un* [1]. Que Dieu est bon! S'il ouvre son ciel aux Saints, aux héros de l'Évangile, à ceux qui, non contents d'obéir aux Préceptes, suivront encore les Conseils, et s'élèveront ainsi aux plus hauts sommets de la sainteté, il ne le ferme pas aux moins généreuses et qui de leur travail lui rapportent de moindres fruits. D'ailleurs, la grâce qui est donnée à tous ne l'est pas dans une égale mesure, et, comme le dit saint Paul, « une étoile diffère d'une autre étoile » en grandeur, en éclat et en beauté.

De très essentiels enseignements nous restent à recueillir. Le premier c'est l'utilité de la foi dans les œuvres. Sans doute, notre premier devoir et la première condition du salut est de recueillir la semence « qu'est la Parole de Dieu, » de nous instruire des vérités saintes, d'adhérer aux dogmes, en un mot « de vivre de la foi. »

[1] Matt., XI, 8, 23.

Mais, Jésus-Christ veut que la semence qu'il répand dans nos âmes y produise la moisson des vertus.

Ces vertus sont toutes nécessaires et aucune, si nous voulons être agréés de Dieu, ne doit nous manquer. Qu'importe au laboureur que son champ soit ravagé par la grêle ou dévoré par les animaux malfaisants? Que sa moisson périsse dans l'incendie ou soit emportée par le torrent qui déborde? Nous aurions beau être humbles et charitables si nous nous laissions entraîner dans les ignominies des sens. Il ne nous servirait pas d'être continents et chastes si l'orgueil, l'ambition, la colère, nous dominaient. En vain, possèderait-il les autres vertus, celui dont les rapines et les vols auraient porté la désolation et la misère en de nombreux foyers. L'avarice seule et le défaut d'aumônes suffiraient à nous faire perdre le fruit de nos autres qualités, quelques belles et précieuses que nous les supposions.

Remarquons, enfin, comment la Parabole de la semence nous trace le programme entier de la vie chrétienne, dans les trois parties qui la composent. Croire d'abord, en recevant dans un cœur docile les vérités de la foi. Puis, ensuite, pratiquer les vertus, dont la foi est le germe. Enfin, pour que la foi ne soit pas vaine, ni les vertus détruites, écarter les obstacles que la nature déchue, le monde, le démon, opposent à la sanctification. Ces obstacles, Jésus-Christ les résume et les symbolise dans le « grand chemin, » dans le « sol pierreux, » dans les « épines et les ronces. »

En terminant sa Parabole, le Sauveur s'écria : *Qu'il entende celui qui a des oreilles pour entendre!* Cette parole que nous lui entendrons plusieurs fois

[1] Matt., XI, 9. Luc., VIII, 8.

prononcer avait pour but d'éveiller le désir de comprendre et la volonté de questionner. La foule resta muette ; elle n'avait pas compris et se retira sans désirer comprendre.

Il n'en fut pas ainsi des Apôtres. Ils questionnèrent et leurs questions donnèrent lieu à Jésus de leur ouvrir, non plus seulement sur la Parabole, mais leur destinée et celle des Juifs infidèles de profondes perspectives. *Quand ils furent seuls avec Jésus, les Douze lui demandèrent : « Que signifie cette parabole ? Et pourquoi adoptez vous cette forme*[1] *» ?* La réponse à la seconde question précéda l'autre. Jésus adopte cette forme nouvelle parce que les dispositions perverses des Pharisiens, des Scribes, bientôt du peuple presque entier, n'en comportent plus d'autres. Ils ont tant abusé de la lumière, si opiniâtrément fermé les yeux aux révélations les plus claires, aux enseignements les moins voilés, que la lumière méprisée se retire. Après avoir refusé de comprendre, il ne leur sera plus donné de comprendre. Terrible châtiment de l'abus de la grâce ! Effrayantes ténèbres des aveugles volontaires ! Leur dénuement de vérités devient tel que celles-là même dont ils ont conservé quelques débris s'obscurcissent peu à peu et se dérobent. C'est la situation lamentable de tant d'hommes qui, après avoir répudié les dogmes révélés, ne conservent même plus intactes et lumineuses les affirmations de leur propre raison, et qui, selon le mot de saint Paul, « se donnant le nom de sages, sont des extravagants. » C'est eux dont Jésus-Christ dépeint ainsi le châtiment : *Il ne leur est pas donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux. Car on donnera à celui qui*

[1] Luc., VIII, 9-19. Matt., XI, 10, 18.

possède et il sera dans l'abondance [1]. C'est l'heureux état du croyant fidèle auquel les lumières sont versées à flots. *Quant à celui qui n'a pas*, qui n'a pas voulu avoir, qui a rejeté le patrimoine des vérités révélées, *on enlèvera même ce qu'il a. Voilà pourquoi je leur parle en Parabole* [2].

Pourquoi ? Pour achever de les punir de leur volontaire aveuglément. Étrange et pernicieux état de ces hommes ! *En voyant ils ne voient pas ; en entendant ils n'entendent ni ne comprennent* [3]. Combien en comptons-nous de ces baptisés qui « en voyant ne voient point ? » Ils voient, car comment ne pas voir? L'univers frappe leurs yeux de ses merveilles : ils n'y voient pas Dieu. L'Église, autre univers plus merveilleux encore, avec sa naissance, sa vie, sa force, sa perpétuité, sa résistance à tous les efforts du monde pour la détruire, l'Église avec ses Saints, ses œuvres prodigieuses, ses miracles qui ne discontinuent pas, les mille signes de divinité qu'elle porte en elle, cette Église catholique s'impose à eux sans qu'ils puissent détourner d'elle leurs regards : *Voyant, ils ne voient point*. Ils se refusent à conclure, ils préfèrent, ou leur grossière indifférence, ou leurs négations insensées, ou leurs doutes que rien ne légitime. Ainsi fut avant eux le peuple Juif. Les Juifs voyaient Jésus-Christ, ils voyaient ses innombrables miracles, ils entendaient ses enseignements si manifestement divins, et, « voyant et entendant, » ils s'obstinaient à ne point comprendre : bien plus ! ils torturaient l'évidence plutôt que de la subir. Jésus-Christ chassait-il les démons ? « C'était au nom du prince des démons

[1] Matt., XIII, 12.
[2] Matt., XIII, 13.
[3] Matt., XIII, 13.

qu'il les chassait. » Guérissait-il les malades, au nom et en la puissance de Dieu ? Ils l'accusaient d'être l'ennemi de Dieu. Complétait-il la Loi Ancienne ? Ils faisaient de Lui le violateur de cette Loi. Incrédulité monstrueuse, qu'Isaïe bien des siècles auparavant avait prophétisée. *Ainsi se réalise en eux l'oracle d'Isaïe : « Vous écouterez et ne comprendrez pas ; vous regarderez et ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple s'est appesanti ; leurs oreilles se sont endurcies, leurs yeux se sont fermés, pour ne pas voir, ne pas entendre, ne pas comprendre, de peur de se convertir et que je les guérisse* [1]. La bonté divine perce dans ces derniers mots. Dieu ne demandait qu'à éclairer leur esprit, toucher leur cœur, guérir leurs plaies ; mais ces insensés n'ont eu peur que d'une chose : être éclairés, convaincus et guéris !

Telle est la désolante histoire de nos indifférents, de nos incrédules, du peuple Juif leur premier et déplorable modèle. En regard, Jésus-Christ place le bonheur de ceux qui croient et adhèrent, et, comme les Apôtres, lui deviennent de fidèles disciples et des serviteurs dévoués. *Pour vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient, vos oreilles parce qu'elles entendent ! Il vous a été donné à vous autres de connaître les mystères du royaume des cieux ; aux autres il ne leur a pas été donné* [2] ; et nous venons de voir le désastre de leur cécité ! Mais d'où vient la différence entre l'incrédule et le croyant ? Elle vient, non pas de Dieu, mais de l'homme ; non pas que Dieu refuse aux uns ce qu'il accorde aux autres, mais de la fidélité des uns à correspondre à la grâce, de l'opiniâtre refus des autres à la recevoir et à y coopérer

[1] Matt., XIII, 14-15.
[2] Matt., XIII, 16.

Il est une grâce spéciale que relève ici Jésus-Christ, c'est d'être né après que Lui-même fût venu dans le monde pour l'illuminer de ses révélations. *En vérité je vous le dis, beaucoup de Prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu ; d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu*[1]. Dans ces premiers âges on saluait des espérances, on entrevoyait les merveilles du règne Messianique à travers la demi obscurité de la prophétie ; maintenant heureux Apôtres, vous avez sous les yeux Celui que vos devanciers saluaient de loin sans le clairement apercevoir, et avec cet Homme-Dieu vous connaissez ses œuvres, ses merveilles, ses mystères : « il vous est donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux ».

Jésus, sans doute, franchissait les années et parlait des clartés qui suivraient pour eux le miracle de la Pentecôte ; car, faibles et encore grossiers, ils n'avaient même pu saisir le sens de la Parabole et s'attiraient ce reproche : *Vous ne comprenez pas cette Parabole ! Comment alors comprendrez-vous les autres*[2] ? Jésus ajouta : *Ecoutez donc ce que signifie la Parabole du Semeur*, et il leur donna l'explication que l'on a lu plus haut.

La Parabole de l'ivraie

II. — Nous connaissons le sort qui attend dans le monde la Doctrine évangélique. Des causes diverses : la dissipation, le tumulte de la vie, les affaires, les ambitions, les plaisirs en écarteront la foule. L'élite seule des

[1] Matt., XIII, 17.
[2] Marc., IV, 13.

Âmes y demeurera accessible, et c'est dans le sein de l'Église que cette doctrine fructifiera comme la semence dans la bonne terre.

Mais là même la Parole de Dieu aura-t-elle un règne paisible et une domination incontestée ? Non. Jésus-Christ, comme sa parole, comme son Église, vivent sur la terre au milieu d'une humanité déchue et malade, et le malade s'arme volontiers contre les prescriptions rigoureuses de son médecin. Dans le sein de l'Église ce sont les hérésies qui, ne pouvant, comme le fait le monde, étouffer la Doctrine sainte, s'efforceront de la mutiler et de la corrompre. Ils y mêleront traitreusement des erreurs, afin d'affaiblir et de maculer la foi des fidèles. C'est le travail sournois et meurtrier des Hérésiarques que Jésus-Christ nous dépeint dans la seconde de ses Paraboles.

Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ. Or, pendant que ses gens dormaient, son ennemi vint et sema de l'ivraie au milieu du froment[1]. « L'ivraie, » parlante image de l'hérésie. L'ivraie est une graine qui ne diffère pas sensiblement, quand elle est en herbe, de l'apparence du froment. L'hérétique ne détruit pas les dogmes, il ne bouleverse pas radicalement l'enseignement orthodoxe ; il semble au contraire l'accepter, mais il y mêle des erreurs, d'abord imperceptibles ; et la ruse qu'il apporte dans le choix de ses erreurs, il l'emploie dans le travail de l'ensemencement clandestin. Ce n'est pas quand la foi est robuste sous la garde vigilante des pasteurs, quand l'instruction est solidement donnée par des prêtres infatigables, quand les mœurs chrétiennes

[1] Matt., XIII, 24.

sont fortes et austères, que l'hérésie ose se montrer; elle épie le moment favorable et ce moment vient pour elle quand les « travailleurs se sont laissés gagner par le sommeil. » *Cum dormirent homines*. Quelle leçon pour les évêques et les prêtres! Quelle activité incessante, quelle vigilance, quels labeurs, quelles prédications assidues autant que soignées, ils doivent opposer aux tentatives de l'erreur, qui, elle, jamais ne s'endort jamais ne désarme! Et sa perversité égale sa ruse. Elle ne travaille pas dans le vide, elle attend pour corrompre une contrée, une Eglise, que la foi y ait été semée et qu'une moisson opulente y soit légitimement espérée. C'est quand l'« agriculteur a semé son froment, » qu'elle même survient et sème l'ivraie. Et par une perfidie nouvelle longtemps elle se dissimule, mêlée au bon grain, dans le même champ, dans la même communauté chrétienne.

Mais attendez! A peine a-t-elle pris racine, a-t-elle fait surgir sa tige, dès que les âmes lui paraissent gagnées, elle se montre, elle est audacieuse, elle ne cache plus sa volonté d'opprimer la vérité et de régner seule. *L'herbe ayant pousse et donné son fruit, l'ivraie aussi commença à paraître*[1] !

Le mal est fait : l'hérésie implantée dans un pays y gagne sans cesse du terrain, retrécit sans cesse le domaine de la vérité, et multiplie le danger qu'elle fait courir aux âmes. Que faire? Comment la combattre? Comment la traiter? Faudra-t-il employer la violence? Est-ce par le supplice capital qu'il faut venir à bout de son audace et de ses méfaits? Non. Car ce serait remplir la contrée de troubles sanglants, d'inextinguibles

[1] Matt., XIII, 26.

haines. Une fois la guerre religieuse allumée, qui en saurait prévoir les désastres et arrêter les fureurs? Les orthodoxes comme les hérétiques auront également à souffrir, et pour arracher violemment l'ivraie on courra grand risque de meurtrir le froment. *Les serviteurs du père de famille lui vinrent dire : « N'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ ? D'où vient qu'il y a de l'ivraie » ? Il leur dit : « C'est l'ennemi qui a fait cela. Les serviteurs reprirent : « voulez-vous que nous allions l'arracher » ? Il dit : « Non ; de peur qu'en arrachant l'ivraie, vous ne déraciniez en même temps le froment* [1] ».

Mais est-il possible de laisser l'hérésie vivre au milieu des fidèles ? Oh ! sans doute, si les moyens violents, et avant tout la peine capitale doivent être écartés, il n'en reste pas moins qu'elle doit être sans cesse, sans repos, sans trêve, vigoureusement combattue, entravée, pourchassée. Arrière un libéralisme funeste autant qu'impie, qui, sous prétexte que l'erreur a les mêmes droits que la vérité, lui assure la même place au soleil. Non, la vérité est la reine ; seule elle a droit à la domination et ceux qui la corrompent par un mélange d'erreurs ne sont plus que des rebelles qu'il faut rappeler au devoir. Ces droits établis, ne craignons pas d'être patients et longanimes avec des frères égarés. Qui nous dit que le mal est désespéré et que le Prodigue ne reviendra pas à la maison paternelle ? Qui nous dit aussi qu'en exaspérant l'hérésie devenue une puissance nous n'attirerons pas sur le pays entier d'incalculables maux ?

Mais enfin si l'hérétique est incorrigible ? Si son audace est devenue indomptable et les ruines qu'il accu-

[1] Matt., XIII, 27-28.

mule sans mesure comme sans espérance ? Alors Dieu intervient. Ce qu'il ne nous a pas laissé faire parce que nous eussions succombé à la tâche, Lui-même le fera puissamment et implacablement. *Laissez-les croître jusqu'à la moisson, et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : « arrachez d'abord l'ivraie liez-la en bottes pour la jeter au feu* [1]. Ne nous étonnons pas de cette rigueur ni du châtiment éternel réservé aux hérétiques demeurés opiniâtrement en révolte contre la vérité connue. C'est un grand crime que de jeter à la face de Dieu d'insolents démentis ; de s'inscrire en faux contre ses paroles, d'affirmer où il nie et de nier où il affirme. Insulteur de Dieu, l'hérétique opiniâtre sera puni des flammes éternelles : « arrachez l'ivraie, liez-là en bottes et jetez-là au feu ». Souvent Dieu n'attend pas pour extirper l'hérésie de son Église la justice du dernier jour ; avant le feu il l' « arrache », il la déracine, il en délivre les pays catholiques qu'elle infestait.

Comme il le fait toujours, Jésus-Christ met en regard des châtiments réservés aux coupables les récompenses qui attendent ses serviteurs fidèles représentés ici sous l'image du bon grain : *recueillez le froment et mettele dans mon grenier* [2].

Parabole du Grain de Sénevé.

III. — Ainsi qu'il le fait pour Lui-même, prédisant ses humiliations et sa mort avant les gloires de sa Résurrection, Jésus-Christ le fait pour son Église. Les deux premières paraboles nous annoncent les obstacles et les

[1] Matt., XIII, 29-30.
[2] Matt., XIII, 30.

persécutions qu'elle doit tout d'abord affronter, mais son triomphe suivra ces luttes et la Parabole du grain de Senevé nous prédit sa prodigieuse expansion à travers le monde. *Jésus proposa une autre Parabole encore. Le royaume des Cieux est semblable au grain de Sénevé qu'un homme sème dans son champ. C'est la plus petite des semences qu'on jette en terre* [1]. « Bien petite » en effet, nous apparaît l'Église à sa naissance ! Sa doctrine est repoussée par l'orgueilleuse sagesse du monde ; Celui qu'elle prêche vient d'être crucifié à Jérusalem au milieu d'indicibles humiliations. Ses mystères sont traités de folie, sa croix de scandale ; douze pauvres gens inconnus, sans prestige, sans puissance, sans savoir, douze Juifs, se présentent à la Rome superbe, à la Grèce élégante, aux peuples barbares comme aux nations civilisées, et ne recueillent d'abord qu'insultes ou dédain. Si l'Évangile a des adeptes, ce sont des pauvres et ce que l'Apôtre Paul nomme « le rebut du monde ». Que tout cela est petit! « C'est bien la plus petite des graines que l'on jette en terre ».

Puis, tout à coup, contre toute prévision humaine, en dépit de sa faiblesse et de la puissance de ses ennemis, cette Église s'élève, grandit, se propage, conquiert les peuples, domine le monde, et ombrage de ses rameaux puissants toutes les contrées de l'univers. *Dès qu'il est semé il s'élève et domine toutes les plantes. C'est un arbre, et qui étend si loin ses rameaux que les oiseaux du ciel viennent se reposer sous son ombre* [2]. Voyons, sous cette gracieuse image, les carac-

[1] Matt., XIII, 31-32.
[2] Matt., XIII, 32

tères principaux de la Doctrine de Jésus-Christ et de l'Église qui en est la dépositaire : diffusion, solidité, universalité, sublimité. La sagesse humaine n'a pas été sans tenter la conquête des intelligences. Des philosophes fameux ont cru que, leur prestige attirant des disciples, ils réussiraient à fonder et à étendre un royaume doctrinal. Platon que ses contemporains nommèrent le « divin Platon » l'essaya plus que les autres sans arriver à convertir à ses idées même une chétive bourgade ! Moïse, l'homme de Dieu, conquit un peuple, mais sa législation ne franchit point les frontières de ce peuple. De siècle en siècle, des essais de diffusion doctrinale furent tentés : Jésus-Christ seul y a réussi. Le grain de Sénevé est devenu un arbre, dont les rameaux se sont puissamment étendus. Toutes les parties du monde ont été conquises à sa parole, et son Église est l'Église catholique. Par un nouveau miracle la diffusion des branches n'a pas affaibli la tige. *C'est un arbre* [1], un arbre dont la solidité est à toute épreuve. La doctrine catholique est immuable, et encore que son symbole aille en se développant et qu'une même sève pousse des floraisons successives, aucune variation n'en a jamais altéré l'immutabilité. Les branches de l'arbre divin offrent des abris multiples, et *les oiseaux du ciel viennent se reposer sous leur ombre* [2] : c'est le caractère d'universalité attribué à la doctrine catholique. Tous y trouvent également ce que réclament la connaissance et la poursuite de leur éternelle destinée ; les riches la modération et le juste emploi de leur or, les pauvres l'assurance de leur dignité et l'opulente issue de leurs

[1] Matt., XIII, 32.
[2] Matt., XIII, 22. Marc., IV, 31-32.

détresses, les savants le couronnement de leurs connaissances, les ignorants le guide qui les dirige en pleine sécurité, les simples fidèles les strictes notions qui leur suffisent, les prêtres le luxe du savoir divin, les mariés le code de leurs difficiles obligations, les vierges la sublimité de leur continence ; chaque âge, chaque position, chaque état de fortune, apprend de la doctrine de Jésus-Christ ses devoirs et ses droits, et tous vivent dans la joie et la paix sous son ombre. Mais remarquons un quatrième caractère que signale l'Évangile : la sublimité. Ce sont les oiseaux du ciel qui viennent se reposer dans son feuillage. Ce sont les âmes spirituelles, ailées, aériennes, qui seules peuvent comprendre et goûter les enseignements de Jésus-Christ. L'âme terrestre, matérialisée, « l'âme animale », comme parle Saint Paul, ne pourra jamais s'élever au-dessus des préoccupations grossières des sens.

Les Paraboles du Levain et de la Semence.

IV. — Nous connaissons les débuts humbles et tourmentés de l'Église, puis son extension merveilleuse et sa triomphale catholicité. Sans doute, nous disons avec le Prophète : « c'est Dieu qui a fait cela » ! Mais encore voulons-nous savoir le « comment » de cette vaste entreprise et de sa prodigieuse réussite. Comment Dieu s'y est-il pris pour convertir et transfigurer le monde ? Deux Paraboles nouvelles vont nous répondre.

La première est celle du Levain. *Le royaume des Cieux est semblable au levain qu'une femme prend et dépose dans trois mesures de farine jusqu'à ce que la pâte se soulève par la fermentation* [1]. Figu-

[1] Matt., XIII, 33.

rons-nous l'étonnement et la terreur des Apôtres au moment où Jésus-Christ leur ordonne de faire la conquête du monde : « Allez, enseignez toutes les nations » ! Quoi ! Douze pauvres s'en aller par le monde entier, faire entendre à toutes les nations une doctrine nouvelle, inconnue, inouïe, odieuse au sens, perturbatrice des idées reçues, des coutumes régnantes, des législations établies, des Pouvoirs publics armés et hostiles ! Aucune force humaine, aucune puissance, aucun génie ne suffiraient à une telle entreprise, et vous voulez, O Sauveur, que douze pauvres l'entreprennent et y réussissent ! Oui, et l'œuvre s'accomplira sans difficulté, d'elle-même, n'exigeant que la foi, l'espérance et un peu de temps. « Une femme », l'Église, réunit douze missionnaires, c'est le « levain » ; elle les jette et pour ainsi dire, les engloutit dans cette « pâte » lourde et épaisse qui est le monde Juif et païen. Laissez faire le levain. Les Apôtres se dispersent et se partagent le monde ; ils parlent, ils pratiquent les vertus, ils s'opposent au mal, ils meurent martyrs. C'est fait ! La « masse » se soulève, le monde fermente sous l'action apostolique, Rome est gagnée, la Grèce se déclare vaincue, l'Orient est au Christ, l'Occident se donne à lui dans un élan plus sincère encore, les nations barbares, les peuples les plus lointains, subissent l'irrésistible influence de l'Évangile. Les « trois mesures de farine » c'est-à-dire la totalité du monde ont produit le vrai pain du ciel.

Jésus-Christ appuie davantage encore sur ce qu'a de divin la conversion du monde par l'Évangile. Tout, dans cette œuvre, est tellement de Dieu, que l'homme n'a eu pour ainsi dire qu'à la contempler dans ses successifs développements. Que fait le laboureur ? Il ensemence sa terre ; puis il se retire et laisse aux puissances du sol à en

faire peu à peu surgir la moisson. Ainsi en est-il de la Doctrine Sainte, Nous la répandons dans les âmes, comme les Apôtres l'a répandirent dans le monde, et une mystérieuse force lui fait produire ses fruits. *Il en est du royaume des Cieux comme de l'homme qui a jeté en terre la semence. Qu'il dorme ou qu'il veille, de jour ou de nuit, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. D'elle-même la terre produit l'herbe d'abord, puis l'épi, et enfin l'épi s'emplit de froment. Le fruit est produit, on y met la faulx, c'est la moisson*[1].

V. — En usant de ces paraboles Jésus-Christ voulait éveiller dans la foule le désir de connaître les mystères du Royaume des Cieux qu'il leur présentait sous la forme adoucie et attrayante de l'apologue. S'ils eussent bien scruté leurs Écritures, ils se fussent rappelé que les Prophètes avaient annoncé son emploi sur les lèvres du Messie. *Alors se réalisait cet oracle du Prophète : « Ma bouche s'ouvrira pour parler en parabole ; et je révélerai des choses qui sont demeurées cachées depuis le commencement du monde* [2]. Les plus vastes doctrines, les révélations les plus hautes, étaient cachées sous ces familières images ; il n'y avait qu'à puiser à cette fontaine pour en faire jaillir d'intarissables eaux : mais déjà la foule était prise de léthargie, elle écouta froidement sans désirer comprendre, et, quant aux Pharisiens qui ne s'étaient mêlés à la foule que pour incriminer et perdre Jésus ils se retirèrent ajoutant leur orgueilleux dédain à l'indifférence des autres. *Jésus les renvoya tous et rentra dans sa demeure* [3] qu'il avait adoptée à Capharnaüm.

[1] Marc., 26-29
[2] Matt., XIII, 34 35. Marc., IV, 34
[3] Matt., XIII, 36.

Tout différents de la foule se montrent à nous les Apôtres. Ils ont entrevu des vérités tantôt sublimes, tantôt formidables ; Jesus d'ailleurs leur a dit qu'« à eux il était donné de connaître les mystères du Royaume des Cieux ». Ils s'approchent et interrogent leur Maître sur la Parabole de l'Ivraie », celle, qui les avait davantage frappés par les grandioses et terribles perpectives qu'elle présente [1]. Sans s'arrêter aux détails Jésus leur annonce clairement ce que la Parabole ne faisait qu'insinuer. Il est Dieu, le Dieu venu en ce monde pour éclairer le monde et le sauver. Jusqu'au dernier jour les bons resteront mêlés aux méchants, les croyants aux incrédules, les orthodoxes aux hérétiques. Mais au dernier jour, à son second Avènement, quand il reviendra plein de gloire sur la terre, pour juger tous les hommes, le triage se fera, les anges sépareront les justes des coupables : les justes qui, humbles dans cette vie, souvent persécutés et honnis, brilleront alors d'un incomparable éclat ; les coupables qui seront jetés dans la fournaise éternelle et l'éternelle douleur. *A la fin des temps le Fils de l'homme enverra ses anges qui enlèveront de son Royaume les hommes de scandale, les ouvriers d'iniquité et les jetteront dans la fournaise de feu. Là seront des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes resplendiront dans le Royaume de leur Père, comme le soleil* [2].

Paraboles du Trésor, de la Perle précieuse, des Poissons.

VI. — Elles sont la confirmation des précédentes, mais avec des circonstances qui les spécialisent.

[1] Marc., IV, 34. Matt., XIII, 36.
[2] Mat., XIII, 37-43.

Celle du « trésor » attribue quatre caractères à la doctrine chrétienne : sa valeur, sa rareté, les joies dont elle est la source, la vigilance et l'ardeur que demandent son acquisition. *Le royaume des Cieux, c'est un trésor* [1].

Posséder la foi, avec elle la grâce, être enfant de Dieu, héritier d'un trône éternel, et, en attendant ce magnifique avenir, participer aux bienfaits et aux gloires que la religion verse sur nous à flots intarissables dès cette vie même : voilà assurément un bien qui surpasse tout bien. Le vrai fidèle mettra donc sa profession de chrétien au-dessus de toutes les autres richesses ; son honneur de chrétien au-dessus de tout autre honneur. Il sacrifiera le reste plutôt que de perdre un pareil « trésor » ; il vendra tout pour s'en rendre possesseur. Mais ce trésor est « caché », peu le découvrent, peu le soupçonnent. On marche sur la glèbe qui le recouvre sans en avoir la moindre intuition. Combien d'hommes vivent au sein d'une société croyante, feraient continuellement avec des amis et des proches qui sont religieux et pratiquants ; combien dont l'épouse est pieuse, les filles des anges de vertus ; voient-ils le « trésor » céleste ? Non. Ce bien suprême demeure pour eux non avenu. *Le Royaume des Cieux c'est un trésor enfoui dans un champ* [2]. Il en est pourtant qui le découvrent, et quand cette divine trouvaille est faite, une immense joie envahit leur être entier : joies de l'intelligence, délices du cœur, paix de la conscience, ivresse d'un bonheur intime inconnu jusque-là. Aussi ne reculeront-ils devant aucun sacrifice pour acquérir ce bien que la terre

[1] Matt., XIII, 44.
[2] Matt., XIII, 44.

ne saurait donner et que le ciel seul dispense. *Un homme le trouve, le cache, et plein de joie de ce qu'il a vu, s'en va, vend tout ce qu'il a et achète ce champ*[1]. Tous les mots seraient à peser. « Il le cache » : il a peur qu'on lui ravisse ce trésor; il prend les précautions les plus minutieuses pour écarter ceux dont il redoute la rapacité. Notre trésor spirituel est furieusement jalousé par l'enfer ; le monde aussi et aussi nos passions mauvaises le convoitent et s'efforcent de nous le ravir. Cachons-le ; plaçons-le hors de toute atteinte, et comme notre plus redoutable ravisseur n'est autre que l'homme d'orgueil, d'ambition, d'avarice, de volupté, qui est en nous, sacrifions nos convoitises coupables pour garder nos divines richesses. L'homme au trésor « vend tout ce qu'il a » pour s'en rendre possesseur.

La Parabole de la « Pierre précieuse » a de grandes analogies avec la précédente. Elle aussi est ignorée du grand nombre, elle aussi renferme dans son unité toute une immense série de biens. Elle aussi doit être gardée avec une incessante vigilance. Pour elle aussi tout doit être sacrifié, car sa seule possession remplace pour nous tout le reste. Autour de nous, nous rencontrerons des chercheurs de vérités, en plus grand nombre des chercheurs de gloire, d'honneurs, de voluptés, de paix, de joie : pierreries fausses, parures sans valeur, objets trompeurs et sans avenir. Mais s'il arrive qu'après avoir erré longtemps à la poursuite des faux biens de ce monde, un homme découvre enfin la vraie « pierre précieuse », sa seule acquisition lui vaut tous les trésors et consomme d'un seul coup sa fortune. *Le royaume des Cieux c'est encore un trafiquant en pierreries. Ayant ren-*

[1] Matt., XIII, 44.

contré une perle d'un prix inestimable, il s'en va, vend tout ce qu'il possède et l'achète [1].

La dernière des Paroboles relatées par saint Matthieu, celle des « Poissons », nous reporte aux plus graves révélations de l'avenir. Comme celle de l'Ivraie elle nous montre le mélange actuel des bons et des méchants et leur séparation au dernier jour. Mais tandis que dans la parabole de l'Ivraie, c'est contre le contact de l'erreur que nous sommes mis en garde, ici c'est la mauvaise conduite, les passions honteuses, les vices de toute sorte, que nous apprenons à éviter et à fuir. A ceux qui croiraient que la foi suffit sans la pratique des vertus chrétiennes, Jésus-Christ oppose la damnation certaine des hommes asservis à leurs convoitises perverses et livrés aux débauches de leurs cœurs et de leurs sens. Autant l'hérétique et l'incrédule offensent Dieu dans sa véracité, autant l'homme perdu de mœurs l'outrage dans sa sainteté, et aux uns comme aux autres l'expiation éternelle est réservée. *On peut comparer le Royaume des Cieux à un filet jeté dans la mer et qui prend des poissons de toute espèce. Aussitôt plein, les pêcheurs le retirent, puis, assis sur le rivage, ils choisissent les bons qu'ils mettent dans les paniers et rejettent dehors les mauvais.* Sans attendre, comme plus haut que ses Apôtres lui demandent le sens de sa Parabole, Jésus-Christ les mène droit à la formidable scène du jugement général. *Ainsi en sera-t-il à la fin des siècles. Les Anges viendront et sépareront les justes des méchants, et ceux-ci ils les jetteront dans la fournaise de feu. Là seront des pleurs et des grincements de dents* [2].

[1] Matt., XIII, 45, 46.
[2] Matt., XIII, 47, 48, 49, 50.

L'enseignement était donné, restait à voir si les Apôtres l'avaient bien saisi et le retiendraient fidèlement. *Avez-vous compris toutes ces choses ? « Oui répondirent-ils »* [1]. S'il leur importait de comprendre c'est qu'ils devaient redire. Ils avaient reçu de Jésus-Christ les paroles de la vérité éternelle, c'était à charge d'en instruire le monde entier. Puis, après eux, le clergé catholique, héritier de leur doctrine, ne la recevait lui non plus que pour la transmettre.

Or le dépôt de la Doctrine est contenu premièrement dans l'Écriture, et l'Écriture est divisée en deux Testaments. L'Apôtre les doit posséder l'un et l'autre, car ils s'enchaînent et s'éclairent mutuellement. L'ancien Testament annonce le Nouveau, le Nouveau à son tour achève et couronne le premier. Que saurions-nous des origines du monde, des œuvres divines de notre berceau, de la magnifique Église des « Premiers nés », sans les révélations Mosaïques ? Jésus-Christ n'est-il pas annoncé dès les plus anciens siècles ? Dieu n'a-t-il pas esquissé dans les figures de l'Ancienne Loi les mystères réalisés dans la Nouvelle ? L'esprit de Sagesse ne nous a-t-il pas tracé nos règles de perfection dans de nombreux Livres Sacrés, et les Psaumes ne sont-ils pas l'éternel répertoire de nos chants et de nos prières ? Voilà le « trésor ancien » où l'Apôtre ira puiser. Mais comment ignorerait-il le Testament Nouveau, dont l'auteur est l'Homme-Dieu, et, après Lui, ses Apôtres ? La Loi Nouvelle complète l'Ancienne et la porte à sa dernière perfection. Tout prêtre chargé du ministère de la prédication doit sans cesse les scruter l'une et l'autre, et tel est le sens des dernières paroles de Jésus Christ :

[1] Matt., XIII, 51.

Tout docteur qui a la science du royaume des Cieux est semblable au père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes [1].

LE DÉMONIAQUE DÉLIVRÉ
BLASPHÈME DES PHARISIENS

I. — Si les populations galiléennes profitaient trop peu des enseignements du Sauveur, au moins continuaient-elles à se montrer avides de ses miracles et de ses bienfaits. Elles le suivaient partout et leurs foules étaient parfois si nombreuses et si assiégeantes que plus aucun loisir ne restait à Jésus et à ses Apôtres pour la nourriture et le repos. Mais, comme nous ne cesserons plus de le remarquer, les Pharisiens s'y mêlent plus nombreux, plus remplis de haine, plus audacieux dans leurs insinuations perfides ou leurs blasphèmes éhontés. Le plus horrible de ces blasphèmes, ils le redisent pour la seconde fois à propos d'un nouvel et éclatant miracle. Car c'est toujours quand le miracle fait éclater l'enthousiasme du peuple que l'envie qui les ronge se porte à de plus violents excès. L'envie! mal diabolique, passion à la fois lâche et féroce, sanguinaire et timide, passion dont les ravages ont rempli et désolé l'histoire humaine tout entière. Au Paradis terrestre elle arme Satan, un peu plus tard, elle répand le sang d'Abel, dans le cours des siècles elle multiplie les forfaits jusqu'à ce que se prenant à l'Homme-Dieu lui-même elle consomme le déicide. Et après que nous l'aurons vu poursuivre le Sauveur du monde jusque sur sa croix et dans son sépulcre, com-

[1] Matt., XIII, 52.

ment nous étonner des ruines qu'elle accumule partout et jusque dans le sein de l'Église ? N'est-ce pas là même qu'elle est le plus opiniâtre et le plus dévastatrice ?

Sous nos yeux, maintenant, elle fait jaillir du cœur et des lèvres des Pharisiens un épouvantable blasphème, et voici dans quelle circonstance. *La multitude entourait Jésus, si nombreuse, qu'il ne lui était plus même possible, non plus qu'à ses Apôtres de prendre quelque nourriture. C'est alors qu'on lui présenta un possédé aveugle et muet*[1]. Comment le charitable Sauveur n'eût-il pas été ému de compassion devant une pareille infortune ? « Aveugle et Muet ». Le démon avait donc fermé pour sa victime les deux issues du salut : l'œil et la langue ; l'œil par où entre la connaissance de Dieu, la langue qui confesse la foi et donne à Dieu la gloire et la louange qui lui reviennent. C'est la foi qui nous sauve, et qu'est-ce que croire sinon « voir l'Invisible ? » Puis, quand la foi a inauguré en nous le salut, c'est notre langue qui, en confessant nos péchés, nous en vaut le pardon. Quel avenir reste au malheureux dont le démon ferme les yeux et enchaîne la langue ? Où est l'espérance ? Où est le salut ? En Jésus-Christ et en Lui seul. *Jésus chassa le démon et guérit cet homme, de sorte qu'il parlait et voyait*[2]. Comme toujours, quand elle suivait le mouvement de son bon cœur et n'avait pour guide que son droit jugement, la foule exprima son admiration et alla même jusqu'à reconnaître en Jésus-Christ le Messie promis au monde et qu'elle savait devoir naître du sang de David. *N'est-ce point là*, s'écria-t-elle, *le Fils de David*[3] ? Cette con-

[1] Marc., III, 20. Matt., XII, 22. Luc., XI, 14.
[2] Luc., XI, 14. Matt., XII, 22.
[3] Matt., XII, 23. Luc., XI, 14.

fession de foi inquiéta et exaspéra tout ensemble les Pharisiens. Il fallait à tout prix donner le change à la foule. Mais Comment ? Nier le miracle ou lui adapter quelque explication naturelle, il n'y fallait pas songer. L'attribuer à une vertu divine, c'était reconnaître que Jesus-Christ était Dieu. Les misérables, en recourant à un horrible blasphème, aimèrent mieux sceller à tout jamais leur condamnation.

II. — *Des Pharisiens et des Scribes qui étaient venus de Jérusalem dirent : « Lui-même est possédé du démon, et c'est par la puissance de Beelzébuth, prince des démons, qu'il chasse les démons* [1].

Une fois déjà les Pharisiens avaient risqué cette explication aussi insensée qu'impie. C'était au début de la vie publique du Sauveur ; les miracles n'avaient pas encore mis au jour sa divinité dans un assez victorieux éclat, et la perversité pharisaïque n'était pas parvenu à ce degré où le pardon ne semble plus possible parce que la conversion n'est plus à espérer. Jésus ne releva l'insulte que par quelques mots calmes et doux et n'en montra l'odieuse extravagance qu'en multipliant les miracles sous les yeux des blasphémateurs. Ici, au contraire, il en fait une ample et puissante réfutation, il en montre l'odieuse folie, puis il en annonce le châtiment terrible, mais jamais sa parole ne se départ de sa sérénité, jamais non plus son cœur de la compassion qui lui fait désirer « non pas la mort, mais la conversion du pécheur ». Jesus nous donne ainsi une leçon saisissante du calme et de la mansuétude dont nous devons accompagner nos revendications les plus légitimes, et de la

[1] Luc., XI, 15. Matt., XII, 24.

volonté, non d'écraser, mais de ramener et de guérir un adversaire iniquement ulcéré.

Avant même d'élever la voix, le Sauveur réfute le blasphème, car, en pénétrant dans les pensées secrètes, il se montre Dieu : C'est comme Dieu qu'il a eu empire sur le démon. *Jésus pénétrant leur pensée*[1]... D'autre part, sa mansuétude toute divine, opposée aux fureurs diaboliques, fait assez foi par elle-même qu'il est venu dans le monde, non pour frayer avec le démon, mais pour détruire sa domination. La vertu est le contraire du mal, comme la lumière des ténèbres.

Jésus pénétrant leur pensée leur dit : Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit ; toute ville ou toute maison divisée contre elle-même tombera[2]. Qui pourrait nier ces prémices ? Qui pourrait contredire à ce fait d'universelle expérience ? Qui ne sait que les Etats les plus florissants sont tombés dans la ruine dès que les révoltes et les divisions ont déchiré l'unité qui faisait leur force ? Une famille est prospère, elle s'étend, elle multiplie ses œuvres, là où ses membres parfaitement unis s'entendent pour accroître sa richesse et sa puissance. Mais voici que la désunion se met entre eux ; et ils se combattent, l'un détruit ce que l'autre à édifié : C'en est fait ; divisée contre elle-même, cette maison est vouée à une irrémédiable perdition. Et si c'est là une loi universelle, inéluctable, l'enfer comme la terre y sera soumis ; si Satan détruit d'une part ce qu'il élève de l'autre, il se suicide lui-même. Mais alors que devient sa force ? Et si sa force est tombée, comment expliquer sa domination dans le monde, et tout spécialement l'em-

[1] Matt., XII, 25. Luc., XI, 17.
[2] Matt., XII, 25. Marc., IV, 24, 25, 26. Luc., XI, 17.

pire qu'il exerçait sur la victime qui vient d'être délivrée ? *Comment Satan peut-il chasser Satan ? Si Satan chasse Satan, puisque selon vous c'est par Belzébuth que je chasse les démons, il est donc divisé contre lui-même. S'il est divisé contre lui-même, comment sa domination subsistera-t-elle ? Elle devient impossible, elle est finie*[1].

Cet argument était sans réplique, Jésus-Christ le fortifie en opposant les Pharisiens à eux-mêmes et en les enfermant dans une contradiction. Comme Lui ses Apôtres chassent le démon du corps des possédés, et, durant les missions qu'ils ne cessent de donner partout, cet acte d'autorité est continuel. Or, ces Apôtres sont des leurs, nés de leur sang, leurs fils : qu'a-t-on dit d'eux ? Les a-t-on eux aussi accusés d'être des démoniaques aux ordres de Satan ? Nullement. Les Pharisiens qui élèvent contre Jésus cette accusation, ne l'ont jamais portée à l'égard de ses disciples. Où est dès lors la logique ? Où est l'équité ? *Si c'est par Belzébuth que moi je chasse les démons, vos fils par qui les chassent-ils*[2] ? Jamais vous n'avez osé les accuser. Vous avez donc reconnu leur vertu et la sainte et divine origine de leur puissance ? Mais ces Apôtres, vos fils, m'aiment, me suivent, croient en moi : Ils reconnaissent donc et ma sainteté et votre injustice ? Oui, et c'est ainsi *qu'eux-mêmes seront vos juges*[3].

C'est sur les ruines de l'erreur que s'établit solidement la vérité. L'abominable erreur était d'attribuer à Jésus-Christ un pouvoir d'emprunt, et d'emprunt fait à l'enfer : la vérité était qu'il agissait par sa propre puis-

[1] Luc., XI, 18. Matt., XII, 26. Marc., IV, 26.
[2] Matt., XII, 27. Luc., XI, 19.
[3] Luc., XI, 19. Matt., XII, 27.

sance, par une puissance divine, et qu'il était Dieu, le Dieu descendu sur la terre, le Messie promis au monde, l'unique Sauveur des hommes. *Si je chasse le démon par l'Esprit et par la force de Dieu, c'est donc que le Royaume de Dieu est venu au milieu de vous* [1]. Autant de mots, autant de chefs d'accusation. Les Juifs d'abord, puis les incrédules et les vicieux repoussent Jésus-Christ ? C'est Dieu même qu'ils rejettent, et, avec Dieu, « le Royaume », la gloire, le bonheur, les joies éternelles. C'est là leur folie : Voici leur ingratitude. Jésus-Christ « est venu » à eux; c'est Lui qui, franchissant la distance du ciel à la terre, a fait les premières avances, les appelant, les conjurant, se jetant à leurs pieds, leur affirmant de mille manières son incompréhensible amour. Eux, les misérables, sont restés sourds et insensibles : C'est leur crime et ce sera leur châtiment.

Jésus-Christ continue à établir sa divinité. Satan tenait la terre dans sa dépendance, car l'homme en se séparant de Dieu par le péché, s'était donné à lui, et pas une puissance au monde ne pouvait arracher l'humanité de sa terrible mais juste domination. Dieu seul pouvait opérer notre délivrance en le terrassant, et Jésus qui le terrassait montrait par là qu'il était Dieu. *Comment peut-on forcer la demeure d'un puissant et lui arracher ce qu'il possède, à moins qu'on ne soit parvenu à le garrotter, et alors on lui enlève ce qu'il a* [2]. Jésus-Christ chasse Satan du corps des possédés, et lui arrache ses victimes : C'est donc d'abord qu'il est son adversaire, mais surtout qu'il est son vainqueur. Et si

[1] Marc., XII, 28. Luc., XI, 20.
[2] Matt., XII, 29. Luc., XI, 21-22. Marc., IV, 27.

la puissance humaine était à jamais incapable de ce coup de force et qu'une telle victoire exigeait un pouvoir divin, il était donc Dieu Celui devant qui Satan fuyait éperdu ? Et si la délivrance d'un seul possédé rend cette démonstration invincible, combien le sera-t-elle davantage si nous contemplons l'œuvre de Jésus-Christ à travers le monde et les siècles, ses perpétuelles victoires sur l'empire du mal, quelque forme qu'il revête et à quelque degré de puissance qu'il soit parvenu ?

Le blasphème ayant porté sur une prétendue connivence entre Jésus-Christ et l'enfer, c'est aussi sur ce point qu'il importe de revenir. *Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne recueille pas avec moi dissipe* ? Certes non, Satan n'est pas avec moi, ne partage pas mes sollicitudes, ne coopère pas à mon œuvre ! Bien loin d'être avec moi il « est contre moi » ; il s'efforce de renverser ce que j'ai édifié, de corrompre ce que j'ai purifié, de jeter les ténèbres là où j'ai répandu la lumière. Je prêche la vérité : il insinue l'erreur. Je dispose les âmes à la pénitence : il les pousse aux folles joies du vice. Je rétablis le règne de la vertu : sur les ruines de la vertu il élève l'empire du péché. Je conduis mes élus au ciel : il précipite les siens dans l'enfer. Ma mission est de recueillir, par toute la terre et dans toute l'étendue des temps la moisson des justes : sa mission à lui est de perdre et de dissiper. Ainsi fait-il, ainsi font avec lui et en lui ses adeptes.

III. — Le crime des Juifs avait dépassé toute mesure : sans mesure aussi sera leur châtiment, et nous voici devant l'une des plus formidables révélations de l'Écri-

[1] Luc., XI, 23. Matt., XII, 30.

ture. Un péché peut renfermer une telle malice et être commis avec des dispositions à ce point perverses, que la conversion du coupable est devenue comme impossible. Sa malice est une malice consommée, et il en est arrivé à ce point où en étaient les Anges rebelles quand ils furent frappés. *Ce péché ne sera remis ni en ce monde ni en l'autre* [1]. En ce monde il sera frappé sans miséricorde et sera expié par de terribles maux ; dans l'autre aucune délivrance n'est à espérer, c'est l'enfer, c'est l'expiation éternelle, c'est la damnation sans remède. On sort du Purgatoire, on ne sort pas des bagnes éternels. C'est le double sort qu'eurent beaucoup de Juifs qui, dès la vie présente, furent condamnés à d'épouvantables supplices lors du sac de Jérusalem, de la ruine de leur patrie, de l'égorgement en masse, de la dispersion par toute la terre et de la « désolation » sans fin prédite par Daniel : et cette expiation temporelle ne fut que le prélude et l'annonce de leur éternelle damnation.

Terrible péché que celui « qui n'est pardonné ni en ce monde ni en l'autre ! » Et quel est ce péché ? Jésus-Christ l'appelle *le blasphème contre le Saint-Esprit* [2]. Quel est ce blasphème ? Autant qu'il nous est donné de le comprendre d'après le mystérieux langage du Sauveur, c'est faire Dieu auteur du mal, c'est connaître Dieu, connaître sa sainteté, sa justice, sa bonté infinie, et nonobstant cette connaissance et par une malice pour ainsi dire infinie, l'assimiler au mal, faire de Lui un Dieu diabolique. Si l'on pouvait arguer de l'ignorance ; si Dieu ne se révélait que confusément et derrière l'om-

[1] Matt., XII, 31-32. Marc., IV, 28-29-30.
[2] Matt., XII, 32.

bre et l'indécision d'un nuage, le blasphème obtiendrait de Dieu quelque miséricorde et le repentir possible en rendrait possible le pardon. Mais quand l'homme blasphème Dieu jusqu'à lui prêter la malice du démon, alors qu'il le connaît pleinement, en sait pleinement la perfection infinie, son crime atteint un degré de perversité effrayante ; il est consommé dans le mal, il ne se convertira plus et sa perte éternelle est assurée. C'est le cas des Pharisiens auxquels s'adresse Jésus-Christ. S'ils se contentent de blasphémer contre Lui, l'Homme-Dieu, le pardon peut suivre le repentir. Pourquoi ? Parce qu'en Jésus-Christ la Divinité, bien qu'apparaissant dans les œuvres, reste néanmoins dissimulée sous les faiblesses de l'humanité ; c'est le nuage, c'est l'indécision, c'est la circonstance atténuante, qui permettra au Sauveur en croix sa touchante prière : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». Mais quant à l'Esprit-Saint c'est tout autre chose ; ils le connaissent, ils confessent sa divinité, l'Écriture entière le leur a manifesté comme l'auteur de tout bien, l'Infini opposé de tout mal; ils savent que c'est Lui, le Dieu de toute sainteté, qui chasse le démon, Lui par conséquent en lequel Jésus-Christ le chasse ; leur blasphème qui attribue au démon l'acte de chasser le démon, retombe donc directement sur l'Esprit-Saint, dont ils connaissent et confessent la divinité : voilà pour eux le crime irrémissible, « le péché qui ne leur sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre ».

Je vous le déclare : tout péché, tout blasphème sera remis aux hommes; mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera pas remis. Et quiconque aura parlé contre le Fils de l'Homme, il lui sera remis ; mais pour celui qui aura parlé contre le Saint-

l'Esprit, il ne lui sera remis ni en ce siècle ni en l'autre [1].

Qu'elle est effrayante cette menace ! Nous l'avons vu s'accomplir pour les Juifs ; elle ne cesse, depuis, d'atteindre les malheureux qui les imitent dans la perversité de leur blasphème. Nous en avons vu de ces écrivains blasphémateurs, nous en voyons encore. Ils parviennent à un tel degré de malice dans les accusations qu'ils formulent contre le Dieu qu'ils connaissent et ont autrefois adoré, que leur conversion leur est devenue comme impossible et que leur mort est, à nos yeux, dans la mesure où nous pouvons l'apprécier, une mort sans repentance et sans pardon.

Au dire de saint Matthieu, Jésus-Christ ne termina pas ici son discours, mais montra de plus aux Pharisiens blasphémateurs l'illogicité où les menait leur ivresse de dénigrement. S'il est un principe sûr et irréfutable, c'est que les effets suivent la cause, que les eaux sont ce qu'est la source, les fruits ce qu'est l'arbre. Si l'œuvre est bonne elle ne peut avoir qu'une bonne origine, et dire que le bien vient du mal c'est dire que la lumière est engendrée par les ténèbres et que de bons fruits sont portés par un arbre mauvais. Et telle était la sottise impie sans cesse formulée par les Pharisiens. Ils voyaient les œuvres du Christ, sa puissance toujours mise au service de sa charité, la guérison des infirmes, la consolation des affligés, le soulagement de toutes les misères, la joie rendue aux cœurs les plus brisés, l'innocence et le pardon prenant la place que laissaient le vice et le déshonneur, Madeleine réhabilitée, la pécheresse ennoblie dans les larmes de son repentir, la veuve

[1] Matt., XII, 32. Marc., IV, 28-29.

de Naïm tarissant ses larmes en étreignant dans ses bras son fils ressuscité : ces bienfaits innombrables comment les transformer en mauvaises actions ? Comment dire aux malades guéris, aux possédés délivrés, aux infortunés de toute sorte soulagés, que leur délivrance était un mal et le secours accordé un acte inique ? Aussi les Pharisiens ne le tentaient pas, ils se contentaient de persuader aux foules que l'action, quoique bonne, venait d'un homme mauvais. Et le Sauveur de leur dire : *Un bon arbre donne de bons fruits, un mauvais arbre de mauvais fruits. Ou bien prétendez que les fruits sont mauvais et l'arbre mauvais ; ou bien si vous dites que les fruits sont bons dites que bon aussi est l'arbre qui les produit. Car c'est à ses fruits que l'on reconnaît l'arbre* [1].

Eux-mêmes ne vérifiaient que trop ce principe du bon sens et de l'expérience ! Ce qui sortait de leur bouche et de leur cœur était détestable, comment ce cœur eût-il pu être bon ? Imitant leurs ancêtres qui persécutaient les justes et tuaient les Prophètes, perpétuant les forfaits de leurs pères, ils étaient vraiment « une race de vipères », fils mauvais de mauvais pères. *Engeance de vipères ! Comment pourriez-vous dire de bonnes choses, méchants comme vous l'êtes ? Car c'est de l'abondance du cœur que parle la bouche* [2]. Quel trésor de haine et d'impiété doit renfermer vos âmes pour qu'il en sortent de pareils blasphèmes ! Quelle infernale envie vous dévore pour que vous poursuiviez ainsi Celui qui ne vous veut que du bien et n'a sur les lèvres que les paroles du salut ? Car si nos propos montrent quel fond

[1] Matt., XII, 32.
[2] Matt., XII, 34

d'iniquité recèle votre intérieur, les paroles saintes, charitables, fécondes en édification, font apparaître ce qu'un bon cœur renferme de vertus. *L'homme bon tire le bien du bon trésor de son cœur, tandis que l'homme mauvais ne tire que le mal de son mauvais trésor* [1].

Pourrait-on se méprendre à ce point sur la portée des paroles pour dire : ce ne sont que des paroles, Dieu ne les saurait punir ? D'où viennent les paroles sinon du cœur ? Et si elles sont mauvaises qu'indiquent-elles sinon les vices que recèle le cœur ? D'autre part qui ne sait quelles ruines peut accumuler une parole ? *Je vous en avertis*, dit la Sauveur, *au jour du Jugement les hommes rendront compte de toute parole oiseuse qu'ils auront dite. Par vos paroles vous serez justifiés et par vos paroles vous serez condamnés* [2].

Qu'est-ce donc que cette parole *oiseuse* si coupable, si odieuse à Dieu, que nous en devrons rendre compte ? C'est celle qui, au lieu d'être la mise en action de l'Evangile, en est la contradiction. Elle est « oiseuse », parce qu'elle ne met pas la vertu chrétienne en acte, mais qu'au contraire elle en étouffe et en fait mourir l'esprit et la lettre. Toute parole orgueilleuse, médisante, calomniatrice, lascive, impie, est une parole « oiseuse », n'ayant plus aucun rapport avec la mise en œuvre de la perfection chrétienne exigée de nous.

LE SIGNE DE JONAS
LA MÈRE ET LES PROCHES DE JÉSUS

I. — Les Pharisiens eussent dû dévorer en silence leur confusion, ou plutôt trembler devant la formidable

[1] Matt., XII, 35.
[2] Matt., XII, 36-37.

annonce de leur réprobation future ; mais, hélas, nous ne les verrons jamais céder à un bon mouvement, ni même comprendre et observer les règles de la plus élémentaire pudeur. *Se détachant de la foule, quelques-uns des Scribes et des Pharisiens s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Maître, nous voulons vous voir faire un miracle dans le ciel*[1]. Dans l'impossibilité où ils se voyaient de surprendre Jésus dans ses paroles, ils espèrent que dans ce « signe au ciel » qu'ils réclament ils trouveront un prétexte à l'incriminer ou à le mépriser devant la foule. Un signe dans le ciel ! Mais Moïse, mais Élie, mais d'autres Prophètes en ont opéré de plus éclatants que lui ! Bien plus, les Mages de Pharaon se montrèrent dans leurs prodiges plus puissants que ce Jésus qui se prétend le Fils de Dieu. Inférieur aux Prophètes, il l'est même aux sorciers d'Égypte ! On entend d'ici les Scribes développant ce thème. Et que faisaient-ils donc des innombrables miracles de l'Homme-Dieu ? Ils lui demandent « un signe », alors que chaque jour, chaque heure, multiplie les signes sous leurs yeux. Mais ce n'est pas la conviction qu'ils cherchent, c'est leur haine qu'ils veulent assouvir. Et comme tous les hypocrites et les traîtres, c'est en paraissant honorer leur victime qu'ils s'efforcent de la perdre : « Maître », disent-ils. Que de fois ils l'ont déshonoré en lui prodiguant des épithètes infamantes : « homme de bonne chère », « buveur de vin », « séducteur », « Samaritain », « possédé » ! Ici pour mieux le tromper, ils le flattent. L'attitude de Jésus est pour nous pleine d'enseignements. Quand ses ennemis l'insultent, sa réponse est calme et douce ; quand ils le flattent, son verbe devient âpre et mordant, nous dou-

[1] Matt., XII, 38.

nant ainsi à entendre que si l'injure doit nous trouver maîtres de nous, la flatterie doit nous déplaire et nous irriter.

Cette génération, répondit Jésus, est mauvaise et adultère [1]. Dans ces deux mots, qui montrent comment par sa prescience divine il sondait le secret de leurs cœurs, Jésus résumait toute l'histoire Juive. « Mauvaise », « adultère » : telle est leur « génération », leur race entière, la suite de leurs ascendants. Ne sont-ils pas les fils de ceux qui persécutaient et faisaient mourir les Prophètes ? Leurs ancêtres, comme eux, ne demandaient-ils pas aussi « des signes » ? Et toujours ingrats au sein des merveilles et des bienfaits de Dieu, n'agissaient-ils pas comme s'il n'avaient rien reçu de Lui ? Génération mauvaise, et de plus « adultère », mêlant sans cesse l'erreur à la vérité, l'idolâtrie au culte du vrai Dieu, toujours pardonnés et toujours relaps, exaspérant et décourageant les sauveurs qui leur étaient envoyés, et méritant de l'un de leurs Prophètes le nom de « nation exaspérante ».

Cette génération mauvaise et adultère demande un signe ? Il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du Prophète Jonas. De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le sein du monstre, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Comme Jonas fut un signe pour les Ninivites, le Fils de l'Homme sera un signe pour cette génération [2].

Le signe qu'ils demandent ils ne l'auront pas, et ils ne l'auront pas parce qu'ils n'en sont pas dignes. Les

[1] Luc., XI, 29. Matt., XII, 39.
[2] Matt., XII, 39-40. Luc., XI, 29-30.

miracles sont donnés à ceux qu'ils pourront éclairer et édifier ; pour les incroyants obstinés le miracle n'a que faire, et Dieu le refuse. *Le signe ne lui sera pas donné*, au moins celui que « cette génération mauvaise et adultère » demande. Mais il en est un qu'elle devra subir, et qui sera pour elle le commencement d'irrémédiables désastres : c'est la Résurrection de Jésus-Christ. Si le Sauveur ne la leur prédit pas en termes explicites pour éviter leurs blasphèmes, il la leur insinue si clairement qu'ils n'en perdront jamais le souvenir, et, après le drame du Calvaire ils iront trouver Pilate et lui diront : « Ce séducteur disait durant sa vie : « après trois jours je ressusciterai ». La Résurrection figurée dans le miracle de Jonas était donc bien le « signe » que Jésus-Christ leur réservait, le seul dont leur iniquité sans repentance les rendait dignes. Signe terrible ! Jusqu'à sa Résurrection le Sauveur ne leur a montré qu'une inlassable patience, une charité miséricordieuse, qui ne cessait de les appeler au pardon. Il supportait leurs insultes, pardonnait leurs plus abominables blasphèmes, jusque sur la croix appelait sur eux la clémence de son Père. Elle fut longue la période de la divine patience ! Mais elle prit fin. Quelques années après « le signe de Jonas », c'est-à-dire la résurrection, la vengeance fait entendre ses grondements précurseurs ; les Légions romaines s'ébranlent, la guerre Juive se décrète et s'organise, l'horrible orage est près d'éclater. On sait ce qu'il fut, et comment, suivant la prophétie de Jésus, ses calamités sanglantes et ses douleurs n'ont rien de comparables dans toute l'histoire humaine. Jérusalem est détruite, le Temple incendié, les Juifs par millions ou massacrés ou traînés en captivité et vendus. « La définitive désolation » annoncée par Daniel s'étend

sur « la génération mauvaise et adultère », et depuis elle n'a plus cessé de peser sur elle de tout son poids. C'est « le signe de Jonas ».

De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le sein du monstre, ainsi le Fils de l'homme demeurera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre [1]. Ceux-là seuls s'étonneront du miracle de Jonas qui oublient ou ignorent comment il plut à Dieu d'annoncer d'avance au monde, tantôt par des prophéties, tantôt par des figures, les parties diverses dont se compose le mystère de notre Rédemption. Aucun trait ne manque à cette histoire anticipée de l'Homme-Dieu Rédempteur du monde : sa naissance, sa vie cachée, sa vie publique, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension, sa vie mystique au milieu de nous. Comment sa sépulture eut-elle seule été oubliée? Elle le fut d'autant moins que, outre l'ineffable consolation qu'elle donnait à nos tombes, elle était le fondement nécessaire du miracle de la Résurrection. Jésus-Christ voulut être déposé dans le sein de la terre, dans un sépulcre scellé par les Juifs eux-mêmes, gardé par les soldats à la solde des Juifs, y rester trois jours et trois nuits, démontrer ainsi la réalité de sa mort pour établir irréfutablement « le signe » de sa Résurrection. Et, comme il voulait que la réalité fut ainsi mise en lumière, il voulut que la figure représentât au vif cette réalité. Dans les profondeurs de la mer, dans le sein du monstre, Jonas conserva durant trois jours et trois nuits une sorte de mort vivante, qui préludera aux œuvres d'un puissant apostat. Sorti miraculeusement de sa mouvante sépulture, Jonas convertit Ninive ; sorti divinement de son sépulcre,

[1] Matt., XII, 40. Luc., XI, 30.

Jésus-Christ convertit le monde. Prêchant à une ville infidèle, Jonas qui n'est qu'un prophète la remue, la touche, la convertit tout entière ; Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, envoyé à un peuple que les grâces innombrables reçues ont fait nommer le « Peuple de Dieu, » n'y reçoit que des avanies, n'y recueille que la stérilité et n'y laisse que le châtiment.

C'est cette justice du châtiment que Jésus-Christ établit dans ses dernières paroles. *Au jugement, les Ninivites se lèveront contre cette génération et la condamneront. Car eux ont fait pénitence à la voix de Jonas. Et il y a ici plus que Jonas* [1] ! Oui, certes, puisqu'il y avait le Fils de Dieu ! Et le parallèle à dresser entre le prophète et le Dieu des Prophètes est la plus éclatante démonstration de l'iniquité des Juifs et de la justice de leur châtiment. Ninive ne reçoit qu'un homme, c'est un Dieu qui évangélise Israël et le convie au pardon. Jonas n'eût même pas à faire de miracles tant la foi des Ninivites fut prompte et leur conversion sincère. Les miracles de Jésus-Christ furent innombrables et ses prédications incessantes, et tandis que Jonas n'avait à la bouche que les menaces, les plus suaves paroles sortaient des lèvres du Sauveur. Jonas annonçait la ruine d'une cité coupable ; au monde coupable, à Israël prévaricateur, Jésus-Christ ne prêchait que la miséricorde et ne faisait entrevoir que le plus brillant avenir. Jonas s'était enfui pour éviter les labeurs et les dangers de l'apostolat ; Jésus s'offre de lui-même aux souffrances que terminera la plus douloureuse des morts.

Un parallèle plus saisissant encore achève de confondre le Juif. *Au jugement, la reine du Midi se*

[1] Matt., XII, 41. Luc., XI, 32.

lèvera contre les hommes de cette génération et les condamnera ; car elle vint des extrémités du monde pour écouter la sagesse de Salomon. Et il y a ici plus que Salomon[1]. Quelle confusion pour Israël ! Voici une reine barbare, que les divines Écritures n'ont point instruite, que les Prophètes n'ont point éclairée, que le culte du vrai Dieu ne sanctifie pas ; elle entend parler d'un sage qui la peut guider dans les voies de la justice, elle accourt. Elle n'attend pas que la lumière vienne à elle, c'est elle qui vient des pays lointains, en dépit des fatigues et des dangers d'un long voyage, au-devant de la lumière. Et les Juifs que font-ils ? Alors que le Dieu de toute lumière vient à eux pour les instruire, ils se détournent, ferment obstinément les yeux, et persécutent Celui qui leur annonce le salut.

Cette obstination crie vengeance, et la vengeance viendra sur eux. Plus haut, Jésus-Christ leur faisait entrevoir qu'à ses années de miséricorde succéderait le jour de sa puissance, et que sa Résurrection serait pour eux le « signe » des calamités et de la désolation. Ici, il montre sous un jour nouveau et plus sombre encore l'état du peuple Juif, tel que tous les siècles le contempleront. Etat étrange, inexplicable, unique dans l'histoire humaine. Car ce n'est pas tant dans sa vie sociale, dans sa puissance et sa fortune publique, que les coups divins seront portés ; la destruction de son temple, le sac de sa ville, sa dispersion par toute la terre, ne seront pour ainsi dire que le « signe » extérieur de la vengeance : le signe intérieur sera plus terrible. Le Juif porte dans son âme même le signe du déicide. Il est devenu aveugle, insensible, immobilisé dans son crime, poussé

[1] Matt., XI, 42. Luc., XI, 31.

au mal par une force mystérieuse, retenu dans la malédiction qui le remplit par des influences extranaturelles. Il est sous la domination spéciale de l'enfer. C'est là l'épouvantable suite de son déicide, telle que Jésus-Christ la lui annonce sous une image, sombre et effrayante entre toutes, l'image du possédé, qui, délivré une première fois, retombe ensuite plus bas encore sous le joug infernal.

Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il erre par les lieux arides, cherchant le repos. Ne le trouvant pas, il dit : « Je retournerai dans ma demeure d'où je suis sorti. » A son retour il la trouve vide, purifiée de ce qui la souillait et ornée. Il va prendre alors sept autres esprits plus mauvais que lui. Tous ensemble ils entrent dans la demeure, s'y établissent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier [1].

Il est, dans l'histoire des Juifs, deux états très différents ; l'un qui précède leur déicide, l'autre qui le suit. Durant la période qui précède Jésus-Christ, ils furent sans doute bien souvent prévaricateurs ; ils oubliaient et renaient le vrai Dieu, ils se faisaient idolâtres, ils adoptaient même parfois les cultes les plus monstrueux, comme celui de Moloch, auquel ils immolaient leurs propres enfants ; leurs crimes ne les livraient que trop au démon. Mais ils savaient, à la voix des Prophètes, secouer ce joug. Le démon se retirait d'eux, la grâce y rentrait avec le repentir, Dieu les comblait de nouvelles faveurs, « l'esprit immonde était sorti de l'homme. » Mais, hélas, il n'est sorti du malheureux Israël que pour y rentrer plus dominateur, plus destructeur, et créer « un

[1] Matt., XII, 43-44-45.

état pire que le premier. » Les Juifs ont reçu la visite, la parole, les miracles, les mille témoignages de tendresse, les larmes, le sang du Sauveur : ils l'ont honni, bafoué, chassé du milieu d'eux, mené au Calvaire et crucifié. Après lui, ses Apôtres ont vainement tenté de les ramener au salut : ils ont maltraité et fait mourir les Apôtres. C'en est fait. Le démon a pris la place que Dieu laissait vide, et alors a commencé cette seconde histoire toute remplie d'aveuglement, d'obstination, de crimes et de malheurs. « Le dernier état de cet homme devient pire que le premier. » Là où la dispersion les mène, ils deviennent le fléau des peuples qui les accueillent, sans cesse en révolte, traîtres sans cesse, n'employant leurs incroyables ressources que pour opprimer, ruiner et corrompre. Dès que le joug sévère ne pèse plus sur eux, ils sont d'insupportables tyrans, sans égards pour ceux qui leur ont fait du bien, étrangers partout, n'adoptant de patrie nulle part, demeurant, à travers les siècles, le monument des vengeances divines, et portant sur eux le « signe » que leur annonça Jésus-Christ.

Nous devions pour commenter fidèlement l'Évangile faire du peuple Juif cette sombre peinture, et montrer en lui combien il est terrible de trahir la grâce, de lasser le cœur de Dieu, de retomber par l'effet des rechutes sous le joug toujours plus écrasant et plus impitoyable du démon. Le sort des Juifs ne doit pas nous faire oublier le nôtre. La même prévarication peut amener pour nous le même désastre. A nous aussi peut s'appliquer ce que Jésus-Christ nous révèle des dangers de la rechute. Plus encore que les Juifs nous sommes favorisés des grâces de Dieu, et Dieu épuise pour nous, les trésors de sa patiente bonté. Mais prenons garde ! Le trésor une

fois épuisé par nous, il ne nous reste plus que l'attente de la justice, et cette justice tombe sur nous d'autant plus lourdement que nos rechutes l'ont exaspérée davantage. Si Pharaon se fût rendu aux premiers désastres que lui infligeait Moïse, il eût évité l'effroyable catastrophe de la mer rouge. D'ailleurs, qui ne sait que chaque chute nouvelle laisse dans notre âme les suites les plus funestes ? Nos forces s'épuisent ; la grâce s'écoule par les blessures que fait le *péché*, et le démon prend sur nous d'autant plus d'empire qu'après l'avoir répudié et chassé, nous nous livrons à lui de nouveau. C'est l'effet d'une rechute que Jésus-Christ dépeignait dans ces paroles : *Le démon dit alors : « Je retournerai dans ma demeure d'où je suis sorti... Il y revient avec sept autres esprits plus mauvais que lui... et le dernier état de cet homme est pire que le premier* [1].

II. — Le Sauveur parlait encore lorsque quelqu'un vint l'avertir que sa Mère et ses proches étaient-là désirant lui parler, mais ne pouvant, à cause de la foule parvenir jusqu'à lui. C'est ici l'un des épisodes les plus douloureux de la vie de Jésus. Il n'est pas douteux que ses proches ne vinssent avec des intentions mauvaises et pour un coupable dessein! Un des enfants d'Alphée était devenu son disciple, mais les autres étaient restés éloignés de lui, sans même croire à sa divine mission. Peu auparavant, soit jalousie, soit crainte d'encourir la haine et les persécutions des pharisiens, soit prodigieuse aberration d'esprit, ils avaient voulu s'emparer de lui pour le garder à vue et le soustraire aux ovations et à

[1] Matt., XII, 44.

l'empressement des foules : « *Il devient fou ! disaient-ils ; et ils voulaient se saisir de lui* [1] ».

Ils ne l'avaient pu alors, et, vraisemblablement, quand nous les voyons revenir et s'efforcer de pénétrer jusqu'au Sauveur, c'est dans le même dessein. Quant à la Vierge immaculée et bénie, Mère du Sauveur et Vierge sans tache, à Dieu ne plaise que nous l'impliquions dans la tentative des fils de sa sœur ! Ils lui avaient, sans doute, dépeint les dangers que courait son Fils et la nécessité pressante de l'en arracher, et elle les avait suivis. *Pendant qu'il parlait quelqu'un vient lui dire : « Votre mère et vos proches sont là dehors qui demandent à vous voir* [2]. »

Marie ne pouvait douter qu'à son simple désir son Fils ne vînt à elle. N'avait-elle pas durant tant d'années éprouvé sa filiale obéissance, et plus encore l'empressement de son cœur à lui complaire ? Sans doute, quand à l'âge de douze ans il s'était échappé d'elle pour donner une première manifestation de sa sagesse divine, il lui avait fait entendre que, fils soumis à Nazareth, il n'en était pas moins Fils de Dieu, dispensateur indépendant des mystères du ciel. Mais, remarque l'Evangile, « ni elle, ni Joseph ne comprirent, » et Jésus continua « de lui être soumis. » Or, le temps de Nazareth n'était plus, et si le culte et l'amour de sa Mère n'avaient pu s'amoindrir, la manifestation sensible avait cessé d'être ce qu'elle était autrefois. Jésus, désormais, appartenait tout entier aux âmes ; il recueillait ses élus, il fondait son Église, il faisait naître à la foi les enfants du Royaume et sans réserve il se donnait à eux.

[1] Marc., III, 21.
[2] Matt., XII, 46. Marc, 31-32.

Qui est ma mère et qui sont mes proches? Et étendant les mains vers ses disciples, il ajouta: « Voici ma mère et voici mes frères. Et quiconque accomplit la volonté de mon Père qui est dans les Cieux, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère [1]. »

L'obéissance aux volontés divines est la seule condition pour nous de conserver la grâce, et c'est la grâce « qui nous fait être de la parenté de Dieu. » Par elle, « nous portons Dieu en nous-mêmes, » par elle nous sommes divinement élevés et nous croissons « jusque-là que le Christ est enfanté en nous. »

JESUS CHASSÉ DE NAZARETH

I. — Jésus continuait ses missions dans la Galilée, alternant les miracles avec les enseignements, toujours suivi des foules, mais toujours aussi épié par ses ennemis. La seconde année de sa Vie Publique s'écoule, la troisième s'approche et avec elles les dernières violences des Pharisiens. Ils en sont, nous venons de le voir, aux blasphèmes les plus impies; les voici qui arrivent aux voies de fait. C'est à Nazareth qu'ils les tenteront contre le Sauveur.

Jésus-Christ vint à Nazareth, et, selon sa coutume, il entra dans la Synagogue, le jour du Sabbat [2]. S'il se montrait de temps à autre le maître du Sabbat comme des autres prescriptions de la Loi Mosaïque, le plus ordinairement il les observait. La Loi ancienne devait jusqu'au dernier moment être traitée avec l'honneur

[1] Matt., XII, 48-50. Marc., III, 33-34-35.
[2] Luc., IV, 16. Marc., VI, 1-2. Matt., XIII, 54.

que réclamait sa divine origine, et d'autre part Jésus voulait enlever à ses ennemis tout prétexte à le faire passer aux yeux du peuple comme l'adversaire de Moïse et de Dieu. Dès qu'il entra, le serviteur de la Synagogue lui présenta les Oracles d'Isaïe. Jésus ouvrit le livre et le passage qui s'offrit fut celui-ci : *L'Esprit du Seigneur est sur moi. C'est pourquoi il m'a marqué de son onction ; il m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer la délivrance aux captifs, rendre la vue aux aveugles, affranchir les opprimés, proclamer l'an du pardon du Seigneur, annoncer le jour de sa justice* [1].

Le passage était saisissant. Qui le Prophète désignait-il ? Qui pouvait-il désigner sinon l'universel Sauveur, dont la venue bienfaisante devait délivrer Israël de tous ses maux et lui procurer tous les biens? Aucun juste, aucun des princes, nul des prophètes, ne pouvait revendiquer de telles œuvres. Jamais durant le cours de son histoire le peuple Juif n'avait rencontré ce genre d'apostolat ni cet ensemble de bienfaits. L'attente fut anxieuse dans l'assemblée. *Quand Jésus remit le volume au Serviteur de la Synagogue et s'assit, les yeux de toute l'assistance se fixèrent sur Lui.*

Et lui dit la grande et décisive parole. Le Sauveur annoncé par Isaïe n'était autre que lui-même, puisque lui et lui seul, durant le cours des siècles, réalisait ce que le Prophète avait prédit : *Le passage de l'Écriture que vous venez d'entendre*, dit Jésus, *s'accomplit aujourd'hui* [2].

Quel autre que lui fut « oint » de la Divinité et en

[1] Luc., IV 17-20.
[2] Luc., IV, 20-21.

donna de si éclatantes et de si irréfutables preuves? Dans les autres prophètes, Dieu déposait quelque parcelle de sa puissance, mais quel Prophète, put se montrer Dieu dans ses actes? Pour la première fois les « pauvres », les petits, les humbles, les déshérités, étaient en foules nombreuses appelés à la lumière; oubliés jusqu'ici, maintenant ils formaient le plus constant auditoire et recevaient les premiers la divine instruction. Pour la première fois aussi, avait retenti dans le monde la parole qui « guérit les cœurs brisés »: « Venez à moi vous tous qui souffrez »! Pour la première fois la Madeleine repentante avait versé sur les pieds du Maître ces larmes douces et fécondes qui appellent les joies du pardon. La veuve de Naïm avait retrouvé son bonheur à jamais perdu, Jaïre les joies paternelles, cent autres, mille autres, dans la guérison de leur corps, l'allégresse de leur âme. Que de captifs, tenus dans l'affreux esclavage du démon, avaient vu briser leurs chaînes! Que d'aveugles étaient revenus à la lumière! Que d'opprimés avaient secoué le joug qui les écrasait! Et une œuvre plus divine encore que les autres s'accomplissait en Israël, pour la première fois: le pardon des péchés. « L'année du pardon » était annoncée, et les pécheurs, comme le paralytique de Bethesda, comme la pécheresse de Magdala, comme la malheureuse adultère, entendaient tomber des lèvres du Sauveur la délicieuse parole: « Vos péchés vous sont remis », « allez, ne pécherez plus »!

Ainsi s'accomplissait l'oracle d'Isaïe; ainsi s'offrait à la foi d'Israël une nouvelle preuve que les temps du Messie étaient venus, et que le Messie était sous leurs yeux.

L'assemblée fut d'abord prise de joie et d'admiration

en écoutant Jésus. Une telle puissance s'unissait à tant de charmes qu'il lui fut impossible de maîtriser son enthousiasme : *Tous rendaient hommage à sa Doctrine et étaient ravis des paroles de grâce qui tombaient de ses lèvres* [1].

Hélas ! ce bon mouvement fut court. Soit que de venimeux propos de Pharisiens aient tourné les jugements de la foule, soit que d'eux-mêmes les Nazaréens fussent revenus à leurs instincts méchants et grossiers, bientôt d'injurieuses paroles se firent entendre. Ce ne fut d'abord que l'expression d'un étonnement qui de lui-même était déjà une insulte. Car il suffisait pour croire de comparer avec la prophétie d'Isaïe ce qu'ils savaient si péremptoirement de la vie et des œuvres de Jésus. Mais, malveillants et obstinés à rejeter l'évidence : *d'où viennent, disaient-ils, à Celui-ci toutes ces connaissances ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ? Que penser des miracles qu'il ne cesse d'accomplir ?* De ces hésitations au scandale il n'y avait qu'un pas ; ils le franchirent vite. *N'est-ce point là le fils du charpentier Joseph ? Sa mère n'est-ce point la femme qui a nom Marie ? Ses frères ne sont-ce pas Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Ses sœurs ne demeurent-elles pas toutes avec nous* [2] ? Ainsi ces malheureux perdaient la foi où tout concourait à la leur rendre plus facile et plus inébranlable. Car enfin, cette « sagesse » qu'il ne tirait pas de la terre, d'où lui venait-elle sinon du ciel, et si elle lui venait du ciel, comment ne le pas croire quand il s'affirmait le Fils de Dieu ? Comment ne le pas reconnaître Dieu, quand les miracles qu'il ne ces-

[1] Marc., VI, 2. Luc., IV, 22.
[2] Matt., XIII, 54-55-56-57. Marc., VI, 2-3. Luc., IV, 22.

-cit d'opérer n'avaient d'autre signification et d'autre but que de prouver sa divinité ? Les Nazaréens trouvant dans l'obscurité de sa première enfance et la pauvreté de sa vie sujet à le mépriser et à rejeter sa parole ? Mais eux-mêmes vénérent David qui fut pâtre, Osée qui gardait les troupeaux, Moïse dont le berceau fut si humble, la vie, si errante, la pauvreté si profonde. N'est-il pas admis de tous que venir de rien et être le fils de ses œuvres constitue la plus vraie noblesse? Mais dans la Synagogue de Nazareth, où la passion règne seule, ne demandons pas la logique et la saine raison.

II. — La plus dénaturée des passions, la jalousie, s'ajoutait aux autres mauvais instincts des Nazaréens. Ils avaient su de quels éclatants miracles Jésus avait rempli Capharnaüm, tandis qu'eux-mêmes n'en avaient obtenu qu'un nombre de plus en plus restreint. *Jésus n'y avait opéré que peu de miracles à cause de leur incrédulité* [1]. Il leur en avait accordé quelques-uns, car sa bonté était infinie et il voulait d'autre part enlever tout prétexte à leurs récriminations, mais quelques-uns seulement, car ils n'en méritaient pas davantage. Or c'était là la blessure d'amour-propre qui restait toute vive, et qui leur fit élever sans doute quelque plainte acrimonieuse. Nous le déduisons des paroles Jésus. *Sans doute*, leur dit-il, *vous m'appliquerez le Proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même. Les grandes choses accomplies à Capharnaüm et dont nous avons ouï parler, fais-les ici dans ta patrie* [2]. Sans leur dire ouvertement que leurs mauvaises dispo-

[1] Marc., VI, 5.
[2] Luc., IV, 23-24.

sitions et surtout leur incrédulité les avaient rendus indignes des merveilles de sa puissance, il le leur fit néanmoins entendre. *Je vous le déclare en vérité, leur dit-il, un prophète ne trouve pas bon accueil dans sa patrie*[1]. Comment se plaindraient-ils d'avoir été moins favorisés de miracles quand eux-mêmes les désiraient si peu et recevaient si mal Celui qui les pouvait opérer? Il leur arrivait ce qui souvent dans leur histoire survint à d'autres dans des conditions semblables. Les étrangers reçoivent ce dont les enfants de la famille n'ont pas voulu : *Je vous le dis en vérité, il y avait plusieurs veuves en Israël du temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine, cependant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, au pays de Sidon. Il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps d'Elisée, et cependant le Prophète n'en guérit aucun, mais seulement Naaman le Syrien*[2]. Il faut se rappeler ce qu'est l'orgueil Juif, l'incorrigible prétention de se croire la seule nation élue, l'âpre volonté de dominer tous les peuples en les couvrant tous d'un transcendant mépris, pour se faire quelque idée de l'effet produit sur l'assemblée par ce rappel à la vérité et à l'humilité. Ce ne fut plus des murmures, des oppositions discrètes, mais des cris de fureur, une indicible exaspération; on se lève en tumulte, on se précipite sur Jésus, on s'empare de lui, on l'accable de mauvais traitements, et la foule le pousse devant elle jusqu'au sommet d'une roche abrupte d'où elle veut le précipiter. *A ces mots tous les assistants en-*

[1] Matt., XIII, 57-58. Marc., VI, 4. Luc., IV, 23-24.
[2] Luc., IV, 25-28.

trèrent en fureur. Se levant en masse ils chassèrent Jésus de la cité, le poussèrent jusqu'au faîte de la montagne sur laquelle leur ville est bâtie et voulurent le précipiter en bas [1].

Mais que peuvent les hommes devant la puissance d'un Dieu ? L'heure de se livrer entre les mains des pécheurs n'était pas venue pour Jésus. Il fit ici ce que nous lui verrons faire souvent durant la dernière année de sa vie publique : il arrêta par une force mystérieuse l'odieuse tentative de ces furieux. Soit qu'il les ait frappés d'aveuglement, soit qu'une stupeur vint comprimer leurs efforts, *Jésus passa* au milieu de leurs rangs devenus immobiles *et s'éloigna* de la cité [2].

Il s'éloigna pour n'y plus revenir. Trente années durant, il y avait jeté à profusion les grâces de sa prière, de ses exemples, de son inépuisable tendresse. Il était revenu après en avoir été chassé une première fois ; il voulait à tout prix sauver cette patrie ingrate ; mais, elle, sourde à sa voix et rebelle aux effusions de son cœur, venait de mettre le dernier sceau à sa réprobation. Terrible exemple à tous ceux qui par l'abus des grâces finissent par éloigner Dieu sans retour !

LE MARTYRE DE JEAN-BAPTISTE

Sorti de Nazareth Jésus-Christ continuait le cours de ses prédications dans la Galilée ; les Apôtres, envoyés par lui, y évangélisaient de même les foules, quand parvint la nouvelle du martyre de Jean-Baptiste.

[1] Luc., IV, 28-29.
[2] Luc., IV, 30.

Le saint Précurseur était resté tel que nous le vîmes sur les rives du Jourdain, clément aux humbles et aux petits, sévère et intrépide devant les puissants, sans pitié pour les pécheurs publics et scandaleux. Le pouvoir royal n'effrayait pas sa grande âme, et quand Hérode eut mit le comble à ses précédents scandales en vivant adultèrement avec la femme de son frère Philippe, Hérodiade, il ne cessa d'élever une voix vengeresse : *Il ne t'est pas permis de vivre avec la femme de ton frère* [1].

La liberté du censeur ne pouvait plaire au prince débauché ; il s'empara de Jean, le fit charger de chaînes et le jeta en prison. Cependant plus voluptueux que méchant, peut-être lui eût-il rendu la liberté, car il vénérait et redoutait tout ensemble sa haute sainteté, il le voyait volontiers et le consultait au besoin ; mais celle qu'il avait ravie à son frère, la détestable Hérodiade, avait conçu contre le Saint la plus furieuse et la plus implacable des haines, et elle épiait l'occasion de se défaire de lui. *Cette occasion elle la rencontra enfin au jour anniversaire de la naissance d'Hérode. Le Tétrarque offrait un festin aux grands de sa cour, aux tribuns militaires et aux principaux de la Galilée* [2].

Pourrions-nous à ces simples lignes entrevoir les horreurs qui vont suivre ? N'est-ce pas plutôt la grâce du captif que ce jour de fête, cette réjouissance publique, ce festin d'anniversaire, nous font espérer ? Mais une grande leçon nous est donnée ; le drame sanglant que déroule l'Evangile nous apprend à quel excès peut conduire l'intempérance et quels mystères de férocité recèle le vice impur. Ne l'oublions pas, nous sommes à

[1] Marc., VI, 17-18. Matt., XIV, 3-4-5.
[2] Marc., VI, 17-21. Matt., XIV, 5-4. Marc., VI, 21.

une de ces tables où l'ivresse du vin le dispute à l'ivresse de la luxure. L'hôte est un de ces princes dont la débauche sans frein est comme l'apanage et le bénéfice du pouvoir ; les convives sont corrompus comme le prince ; plus perdues de vices sont deux femmes que le drame va nous faire apparaître. Les vins coulent à longs flots, l'ivresse renverse les digues de la pudeur, les rires sont dissolus, les propos obscènes, les convoitises déchaînées : les crimes les plus odieux vont devenir possibles. Quel renversement de tout ordre et de toute raison ! Un anniversaire n'est-il pas l'occasion d'une pieuse action de grâce au Dieu qui garde et protège la vie et miséricordieusement prolonge le nombre des années ? Au moins faut-il ne pas déshonorer par l'ivresse et la débauche une réjouissance dont la cause première est une faveur de Dieu. Qu'ils viennent les riches du monde, pères et mères de famille, jeunes gens et jeunes filles, vierges et mariés, qu'ils contempient la sinistre fin de ces banquets où la dissolution va de pair avec l'intempérance, où la substance des pauvres se dévore, où sombrent les plus solides vertus ! Nous pouvons ajouter en ce qui concerne le banquet d'Hérode, où se préparent et se consomment les plus abominables attentats.

Bientôt l'ivresse et la dissolution des propos et des rires ne suffirent plus aux passions surexcitées des convives : un plus lassif plaisir leur fut ménagé : une jeune fille sous d'immodestes parures exécuta quelqu'une de ces danses orientales, où tout est impudeur et excitation à la débauche. Par elle-même toute danse est déjà dangereuse et ce n'est pas pour ces lascives évolutions que nos membres nous ont été donnés de Dieu, et notre démarche a d'autre fin qu'une saltation désordonnée. Mais

que dire de ces danses de l'Orient dont les poètes grecs et romains nous ont laissé d'inmodaisibles descriptions? Nul doute que la fille d'Hérodiade n'en ait exécuté les impudeurs. *La fille d'Hérodiade, entrant dans la salle du festin, se mit à exécuter des danses, dont Hérode et ses convives se montrèrent ravis*[1].

C'était là le piège dressé, la diabolique machination, sur laquelle Hérodiade avait compté pour perdre le Saint Précurseur. Elle ne savait que trop où la passion peut mener le voluptueux, et le désastreux empire qu'exerce sur lui la femme qui le séduit. Qui nous dira la profondeur de l'abîme où la courtisane précipite ceux qui se livrent à elle? Et qui nous dira de même la perversité de ces êtres dégradés, de ces prostituées sanguinaires, auxquelles aucun crime ne semble impossible? Le malheureux qu'elles entraînent commence par perdre toute raison, répudier toute prudence. Voyez Hérode; entendez lui faire le plus insensé des serments: *Tout ce que tu voudras, dit-il à la jeune fille, demande-le moi et je te le donnerai. Il ajouta même le serment: quelle que soit ta demande, s'écria-t-il, fut-ce la moitié de mon royaume, tu l'auras*[2]! Voilà un malheureux, hors de lui, hors de toute réflexion et de tout bon sens. Un serment!

L'acte le plus grave et le plus solennel, celui qui, nous enchaînant plus étroitement réclame de nous plus de maturité, Hérode le prête au milieu des effervescences du vin et des passions, et comme si cette première folie ne suffisait pas, il le prête sur un objet et dans des conditions inconnues; il se livre sans même savoir où le

[1] Matt., XIV, 6. Marc., VI, 22.
[2] Marc., VI, 22-23. Matt., XIV, 7.

mènera un acte aussi inconsidéré. Et c'est à la fille d'une adultère dont il connaît la perversité, à une fille toute jeune encore et déjà digne de sa mère pour sa luxure et sa cruauté ! Voyez encore ce prince, ce chef d'un État, cet homme public, livrant par serment les intérêts sacrés de l'État : « Fût-ce la moitié de mon royaume, je te le donnerai ! »

Il vit bientôt à qui il s'était livré ! Une seule passion le dominait, toutes dominaient l'exécrable femme. Lui vénérait le Précurseur, tout en le tenant dans les fers : *Il ne faisait rien d'important*, remarque l'Evangile *sans le consulter*[1]. Laissé à lui-même il l'eût certainement épargné. Quant aux deux femmes, la mère et la fille, si leur luxure ne respectait aucune pudeur, leur cruauté ne connaissait aucune limite, et elles montrèrent bien que leur volupté suprême était de voir couler le sang et d'assouvir une vengeance. *La jeune fille sortit et alla consulter sa mère : « Que demanderai-je ? » — « La tête de Jean-Baptiste, répondit Hérodiade*[2] ». La réponse était atroce, et la jeune fille eut dû trembler d'épouvante, fuir une pareille mission, se refuser à une complicité si épouvantable. Tout au contraire, non seulement elle ne montre aucune émotion, mais sa course vers la salle du festin et son empressement à retrouver les convives dissimulent mal sa joie sanguinaire, et la manière dont elle va formuler sa demande accentue atrocement sa cruauté : *En toute hâte elle retourne vers le roi, et selon ce que lui avait dit sa mère : « Je veux que sur le champ, dans ce plat, vous me donniez la tête de Jean-Baptiste*[3] ».

[1] Marc., VI, 20.
[2] Marc., VI, 24. Matt., XIV, 8.
[3] Marc., VI, 25. Matt., XIV, 8.

Scruterons-nous jamais assez ce que cette scène renferme d'épouvante ? Ce que ces paroles de jeune fille indiquent de perversité ? Elle est si douce, si compatissante, si délicate, la jeune fille ! La vue d'une douleur l'émeut jusqu'aux larmes ; à l'aspect lugubre d'un supplicié elle tombe évanouie ; c'est à elle que l'on confiera une demande de pardon pour un coupable ; à son cœur tendre et bon que l'on abandonnera une cause désespérée. Ici c'est une jeune fille qui, non seulement demande, mais réclame la tête d'un innocent ! Et c'est en public qu'elle affronte une semblable honte ! Durant les joies d'un festin qu'elle fait couler le sang ! Un jour de fête qu'elle assombrit et souille par la vue d'un supplice ! Cette tête sanglante, il la lui faut entre les mains, « ici même, dit-elle, dans ce plat », pour qu'elle en contemple mieux les suprêmes convulsions. Elle et sa mère redoutaient le Précurseur vivant, toutes deux pourront savourer à l'aise la joie de son supplice.

Hérode s'affligea [1]. C'est l'attitude des lâches qui, moins cruels que les instigateurs du crime, n'ont ni la générosité ni la force de les arrêter. Une fausse honte à cause de son serment, peut-être les regards moqueurs et les lazzis des convives, à coup sûr la passion qui l'enchaînait aux volontés de sa concubine, firent tomber ses derniers scrupules et eurent raison de ses regrets. *Il appela un de ses gardes et lui donna l'ordre d'apporter la tête de Jean dans un bassin. Le garde décapita Jean-Baptiste dans la prison, apporta la tête dans le bassin, et la remit à la jeune fille, qui elle-même la donna à sa mère* [2].

[1] Matt., XIV, 9. Marc. VI, 26.
[2] Marc., VI, 27, 28. Matt., XIV, 9, 10, 11.

Mais Dieu laissait donc faire ? La justice était foulée aux pieds, l'innocence périssait, la sainteté la plus haute, la plus héroïque vertu tombait victime d'un libertin et de deux femmes perdues ! Oui, et nous pourrions, alors même que nous ne les saurions comprendre, adorer les desseins de Dieu. Dieu est la sagesse infinie, la bonté sans mesure, alors même que sa conduite nous demeure le plus cachée. Mais combien il nous est d'ailleurs facile de comprendre ici ce que nous adorons ! Par le martyre Dieu exalte le Saint Précurseur ; sa couronne dans le ciel est d'un indicible éclat ; sa gloire sur la terre est sans rivale. C'est maintenant qu'il devient « le plus grand parmi les enfants de la femme », et cette gloire est pour toute la durée des siècles d'une inépuisable fécondité ; sa confession généreuse, les souffrances qu'elle lui vaut, le martyre qui la couronne, donneront aux prêtres et aux fidèles le courage de proclamer la justice au prix même de leur sang, et dans la vie et la mort du Précurseur, l'Eglise catholique trouvera la forme de ses nobles résistances en face des Pouvoirs persécuteurs. Le *non licet* s'y éternisera.

Quant à ces Pouvoirs eux-mêmes, qu'ils considèrent dans l'histoire d'Hérode les châtiments réservés à leurs excès. Dès le martyre de saint Jean-Baptiste, Hérode ne connut plus le repos, et ses voluptés ne suffirent pas à dissiper la noire mélancolie et les terreurs secrètes dont il se vit envahir. La vue du sang, le spectacle de cette tête, dardant sur lui de menaçants regards, ne quittèrent plus son imagination épouvantée. Partout il lui semblait rencontrer sa victime revenue à la vie pour se venger et le punir. Jusque là il n'avait pas donné à la carrière publique de Jésus la plus légère attention : maintenant les prodiges dont cette carrière était pleine

éveillèrent en lui de nouvelles terreurs. *C'est Jean-Baptiste, dit-il, à ses courtisans. Il est ressuscité d'entre les morts, et c'est pour cela qu'il fait des miracles.* Dans son entourage on cherchait à dissiper ces terreurs, en y donnant le change. *Non, disaient les uns, mais c'est Elie. — C'est quelqu'un des prophètes, reprenaient les autres, un des prophètes d'autrefois.* Mais Hérode revenait à son idée fixe, et l'obsédant fantôme ne disparaissait pas de devant lui. *C'est Jean que j'ai décapité, c'est Jean ressuscité d'entre les morts.* Si parfois ses terreurs se calmaient ce n'était que pour faire place à des doutes aussi torturants : *J'ai fait trancher la tête à Jean, disait-il, quel est donc cet homme qui opère de si étonnants prodiges*[1] ? Après cette veangeance intime, il en vint d'autres du dehors et l'histoire profane nous apprend que la disgrâce que subit Hérode eut Hérodiade pour première cause.

Quant à celle-ci et à sa fille la main de Dieu ne cessa de les frapper. Tandis que leur victime recevait, dès le lendemain de son martyre, les honneurs de la sépulture et les hommages d'une ardente vénération, la honte de leur crime crût pour elle en proportion même de la publicité qu'eut la scène de Machéronte. *Ayant appris ce qui venait de se passer, les disciples de Jean vinrent enlever son corps, et, après l'avoir enseveli, le déposèrent dans un tombeau. Puis ils allèrent raconter à Jésus ce qui s'était passé*[2]. La Galilée entière et la Judée se remplirent du bruit de ce forfait et des malédictions à l'adresse des coupables.

O étonnante puissance du sang versé pour la cause

[1] Matt., XIV, 1, 2. Marc., VI, 14, 16. Luc., IX, 7, 8, 9.
[2] Matt., XIV, 12. Marc., VI, 29, 30.

de Dieu ! Durant sa vie, Jean n'avait pu vaincre l'obstination de la plupart de ses disciples à se détourner de Jesus : après son martyre ils s'en viennent d'eux mêmes et se donnent dociles et aimants au Sauveur. Apprenons de là que la persécution n'est fatale qu'aux persécuteurs, et que les opprimés que Dieu garde, protége et glorifie, trouvent en elle des ressources de puissance et de vie que la paix et la prospérité ne leur avaient pas octroyées. Et si nous ne devons pas maudire la persécution, mais plutôt l'aimer et la bénir, moins encore devons-nous maudire ceux qui nous l'infligent. Plaignons-les plutôt et prions pour eux.

LA PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS

LA TEMPÊTE APAISÉE. LA PROMESSE DE L'EUCHARISTIE

I. — *Jésus à la nouvelle du martyre de Jean-Baptiste s'était éloigné du lieu où il était* [1], et s'était rapproché du Lac de Génésareth. Que l'insistance du Sauveur à s'éloigner de ses ennemis ne nous échappe pas, car nous avons là d'importants enseignements à recueillir. Sans doute, possédant la puissance divine, il n'a rien à redouter des tentatives et des coups de force des Juifs : nous venons de le voir, quand, à Nazareth, il se fraie au milieu d'une foule furieuse un calme et assuré chemin ; mais il ne veut pas multiplier ces actes divins ; sa divinité ne doit pas par son trop vif éclat donner le change sur la réalité de sa nature humaine ; il agit en homme passible et mortel, comme devront

[1] Matt., XIV, 13. Marc., VI, 30, 31, 32. Luc., IX, 10.

agir après lui ses disciples. Il fuit donc devant la haine et les embuches de ses ennemis, jusqu'au jour marqué pour son immolation sanglante. Il fuit devant les colères des Pharisiens jaloux du nombre croissant de ses disciples, et de la Judée se retire dans la Galilée. Il fuira tout à l'heure la Galilée elle-même pour se retirer au delà du Jourdain. Quand Jérusalem deviendra tumultueuse et menaçante il se retirera vers Bethanie et Jéricho dans des lieux solitaires. C'est ainsi qu'il tracera pour tous les siècles, la règle à son sacerdoce, lequel, intrépide à confesser sa foi, ne se jettera jamais de lui-même au-devant de la persécution, mais cédera d'abord devant les fureurs de ses ennemis et fuira.

Au bord du Lac où nous le retrouvons, Jésus n'est pas seul : ses apôtres, revenus de la mission qu'il les a envoyé faire en Galilée, l'entourent de nouveau et leur nombre s'est accru des disciples de Jean-Baptiste qui viennent de se donner à Lui. *Les apôtres de retour de leur mission s'étaient réunis près de Jésus et lui avaient rendu compte de tout ce qu'ils avaient fait et enseigné. Jésus leur dit : « Venez à l'écart, dans un lieu solitaire, pour vous reposer un peu. Ils montèrent donc dans une barque, et traversant le Lac, ils abordèrent en un lieu écarté assez proche de Bethsaïde.* Non point la Bethsaïde, patrie de plusieurs des Apôtres, mais une ville que Philippe venait de bâtir et à laquelle il avait ajouté le nom de *Julias* en l'honneur de la fille de l'Empereur Auguste. La rive du Lac ne semblant pas à Jésus assez solitaire il s'enfonça dans les collines avec ses Apôtres, et là se mit à converser avec eux des choses du Royaume de Dieu : entretien si attachant, paroles si fascinantes, que nul ne s'aperçut d'abord de la foule qui peu à peu avait

grossi autour d'eux [1]. *Ce n'est que levant les yeux que Jésus la vit* [2], remarque l'Evangéliste saint Jean ; ici comme souvent agissant à la façon humaine et ne différant pas de nos manières de faire. La foule était immense, sortie à la fois de toutes les villes et les campagnes qui bordaient le Lac et grossie de la multitude des Pèlerins qui se rendaient à Jérusalem, *car la fête de Pâque était proche* [3]. Ses motifs ne sont pas d'un ordre bien élevé, car si elle accourt avec un tel empressement c'est moins pour entendre les enseignements du Sauveur, que pour satisfaire sa curiosité en contemplant ses miracles. *Tous étaient avides de voir ses miraculeuses guérisons* [4], celles qu'Il venait d'opérer sur la rive opposée du Lac et que l'Evangile ne nous spécifie pas. A la curiosité s'ajoutait un motif plus légitime : de nombreux malades avaient été portés jusque dans cette solitude montagneuse où Jésus s'était retiré et imploraient leur guérison.

Comment voir ces malades et ces infirmes sans que le Cœur Divin fût pris de pitié ? *Sorti de la barque et voyant cette multitude Jésus en eut pitié et guérit tous les malades* [5] qui se trouvaient parmi elle. Leur foi avait été assez manifestée par leur empressement.

D'une autre pitié plus touchante allait sortir un plus éclatant miracle. Le jour baissait [6] ; les douze s'approchèrent de Jésus et lui dirent : « *ce lieu est désert, l'heure est avancée, renvoyez cette multitude afin*

[1] Matt., XIV, 13. Marc., VI, 31, 34. Luc., XI, 11. Joan. VI, 1, 4.
[2] Joan., VI, 5.
[3] Joan., VI, 4.
[4] Luc., IX, 10.
[5] Matt., XIV, 14.
[6] Luc., IX, 12.

qu'elle aille dans les villages et les hameaux d'alentour chercher un abri et de quoi manger[1]. Admirons le mépris que font la foule et les apôtres, des sollicitudes de la vie matérielle. Tous suivent Jésus, le contemplent, l'écoutent, sont absorbés par les charmes qui jaillissent de sa personne divine; nul ne songe plus même aux détresses de la faim, l'esprit domine le corps, les biens surnaturels priment les plus légitimes aspirations de la nature. Grande leçon pour nous que les satisfactions matérielles enchaînent et que les biens célestes laissent si indifférents et si oublieux ! Hélas ! qu'arrive-t-il ? A l'encontre de cette foule qui, pour avoir « cherché d'abord le Royaume de Dieu et sa justice », reçoit comme surcroît un rassasiement divin, nous, en cherchant d'abord nos pâtures terrestres qui nous affament au lieu de nous nourrir, nous nous privons des divines satiétés que nous eût données Jésus-Christ.

Nous pourrions nous étonner des circonstances qui précèdent le beau miracle de la multiplication des pains, si nous ne savions leur signification et leur but. Que font ici les questions que Jésus-Christ pose à ses Apôtres ; la proposition plus singulière encore qu'il leur fait de nourrir eux-mêmes ces dix mille personnes, hommes, femmes et enfants ? Après qu'il lui eurent dit : « renvoyez cette multitude afin qu'elle aille acheter de quoi manger ». Jésus réplique : *Ce n'est pas nécessaire, donnez-leur, vous, de quoi se nourrir*[2]. Eux alors de répondre : *Comment acheter de quoi nourrir une telle foule ? Deux cents deniers n'y suffiraient pas*[3]. Puis, non content d'avoir interpellé les

[1] Marc., VI, 35, 36. Luc., IX, 12. Matt., XIV, 15
[2] Matt., XIV, 16. Marc., VI, 37. Luc., IX, 13.
[3] Luc., IX, 13. Marc., VI, 37. Matt., XIV, 17.

Douze, Jésus s'adresse à Philippe : *où trouverons-nous assez de pains pour sustenter tout ce monde ?* Ce à quoi Philippe répond comme les autres : *Avec deux cents deniers chacun n'aurait pas même un morceau* [1]. L'Évangéliste a bien soin, ainsi qu'il le fait toujours d'écarter de Jésus toute suspicion d'ignorance ou d'impuissance : *ce n'est pas*, dit-il, *qu'en posant ces questions Jésus ignorât ce qu'il allait faire. Mais il disait cela pour les éprouver* [2]. Qu'est-ce à dire « les éprouver ? » Eveiller leur attention si souvent endormie ou fugitive, les rendre attentifs à la merveille qu'il allait opérer, graver par là plus profondément le souvenir du miracle. Et jugeons si ces précautions étaient nécessaires, puisque, en dépit d'elles, nous verrons tout à l'heure le peu d'impression que ce miracle a fait sur eux et la faible attention qu'ils y ont prêtée.

Assurément, Jésus-Christ eût pu créer de rien la nourriture qu'il se proposait de donner à la multitude. Que fait-il autre chose, depuis le grand mot de la Création : *Dixit et facta sunt ?* S'il ne lui coûta qu'une parole pour tirer du néant tout l'univers, que sera-ce pour lui de produire de rien quelque nourriture ? Or, il lui plut, non de créer, mais de « multiplier, » et c'est de quelques pains et deux poissons qu'il fit jaillir, comme d'une intarissable source, l'énorme quantité de pains et de poissons qu'il fallait pour nourrir dix mille personnes, au moins, si nous comptons en sus des cinq mille hommes, les femmes et les enfants. *Combien avez-vous de pains, leur demanda Jésus ? Allez et voyez. Quand ils s'en furent assurés, l'un d'eux, André,*

[1] Joan., VI, 5.
[2] Joan., VI, 6.

frère de Simon Pierre, vint lui dire : « Il y a ici un jeune homme qui a cinq pains d'orge et deux poissons? [1]. Étonnante dureté d'intelligence, chez les Apôtres! Après ce qu'ils savent de leur Maître, après ce que Jésus vient de dire, qui annonce si clairement un miracle, André n'en a pas même la plus confuse espérance : *Qu'est-ce que cela pour tant de monde, dit-il naivement ?* [2]

Aux apprêts immédiats du miracle peut-être le comprendront-ils mieux, et maintenant que Jésus-Christ prend l'attitude du maître et du tout puissant, ils sauront quelle œuvre divine va se produire. *Apportez-moi les pains et les poissons, dit Jésus, et faites asseoir le peuple, par compagnies, sur le gazon. L'herbe, en ce lieu, était abondante; les disciples firent asseoir le peuple par groupes de cent et de cinquante. Il y avait-là cinq mille hommes, sans compter les femmes et les enfants* [3]. Tout est pesé dans les œuvres divines, tout y a sa raison d'être, et c'est à dessein que Jésus emploie le ministère de ses Apôtres. Outre, que cette coopération était propre à graver en eux le souvenir d'une grande merveille, elle leur esquissait l'avenir. Plus tard, eux et leurs successeurs et tous les prêtres, et durant tous les siècles, et à toutes les générations, devaient distribuer, non plus le pain matériel, mais le « Pain du ciel, » le « Pain de vie, » le Pain qui donne et entretient la vie divine à l'âme et dépose dans le corps les germes d'une future résurrection. Avant cet avenir, coopérer au miracle, c'était les honorer devant le peuple et affermir l'autorité. Tous coopèrent même

[1] Joan., VI, 8 9.
[2] Joan., VI. 9.
[3] Matt., XIV, 18.

Judas! Jésus voulait ainsi montrer au monde que l'efficacité de ses mystères et la vertu de sa grâce, découlant immédiatement de lui, ne se perdraient pas en passant par les mains d'indignes ministres.

La foule était assise, sans savoir encore de quelle miséricordieuse faveur elle allait être l'objet. Ainsi devons-nous demeurer dans le calme et le repos de l'esprit et du cœur, quand quelque besoin nous presse, et que nous attendons la paternelle intervention de la Providence.

Pour la foule de Bethsaïde l'attente ne fut pas longue. *Jésus prit les cinq pains et les deux poissons; il leva les yeux au ciel, bénit les pains, les rompit et les donna à ses disciples pour qu'ils les distribuassent au peuple. Il partagea de même les poissons et en fit donner à tous autant qu'ils en voulaient* [1]. Jésus lève vers son Père un regard de filial amour et aussi d'invocation pieuse : c'est l'affirmation de sa nature humaine. Il avait à nous convaincre à la fois des deux parties qui composent l'ineffable mystère de son Incarnation : qu'il était vrai Dieu et qu'il était vrai Homme. Et si nous suivons attentivement ses paroles et ses actes nous y voyons une continuelle attention de nous faire apparaître cette double nature dans l'unité de sa Personne divine. Dans les circonstances les plus ordinaires, il fait foi qu'il est vraiment Homme, né dans le temps, inférieur à son Père, et comme tel le priant, le suppliant, lui rendant grâce, implorant son assistance. Tout au contraire, dans les grands actes, c'est en Dieu qu'il agit, par lui-même, de sa propre autorité, sans invocation, sans prière; ainsi quand il remet les péchés,

[1] Luc., IX, 16. Marc., VI, 41. Matt., XIV, 19.

quand il ouvre le ciel au Larron repentant, quand il abroge la Loi Ancienne et lui substitue la Nouvelle, ou bien quand il opère la plupart de ses miracles et impose sa doctrine et ses commandements. Ici, nous le voyons à la fois dans sa double nature : c'est comme Dieu qu'il nourrit l'immense multitude, c'est comme homme qu'avant de la nourrir, « il lève les yeux au ciel et rend grâce. »

Cette prière et cette action de grâce qui accompagnent le miracle nous fixent à jamais sur l'importance et la justice de notre « Benedicite » et de nos « grâces » avant et après nos repas.

D'autres leçons encore nous frapperont. Dans cette foule fraternellement unie quoique composée d'éléments si divers ne reconnaissons-nous pas l'Assemblée des fidèles ? Et dans ce repas servi par un Dieu ne retrouvons-nous pas la maternelle sollicitude de la Providence ? La nourriture est frugale, car le chrétien doit repousser avec horreur les excès de la gourmandise et les honteuses prodigalités de la table. Elle est servie par Jésus-Christ après la longue attente que les entretiens spirituels et la vue des œuvres divines ont remplie. A ce mystérieux banquet, riches et pauvres, petits et grands, humbles et dignitaires sont confondus dans l'égalité d'une même position et l'unité d'une même nourriture. Enfin, ce n'est pas tumultueusement et en désordre que se distribue le bienfait du Seigneur, mais tous « sont assis par groupes » et harmonieusement.

Merveilleux spectacle ! Les corbeilles ne se vidaient que pour se remplir ; ainsi coule une intarissable source, qui reçoit plus d'eau de sa fécondité propre qu'elle n'en laisse s'échapper de son sein. Quelques morceaux de pains s'étaient, par la vertu divine, sous la main des Apôtres, à ce point multipliés, que non seulement la

foule était rassasiée, mais que les corbeilles demeuraient pleines. Et c'est pour une plus entière constatation du miracle que Jésus-Christ donne à ses Apôtres l'ordre suivant : *Pour que rien ne se perde, recueillez les restes. Ils ramassèrent ce qui restait des cinq pains d'orge et des poissons et ils en remplirent douze corbeilles* [1].

Le miracle était éclatant. Il l'était d'abord par son universalité. D'ordinaire, les miracles du Sauveur n'avaient qu'un bénéficiaire, deux au plus. Ici, c'est toute une immense multitude qui en est à la fois la spectatrice et l'objet. Mais de plus il est entouré d'un tel luxe de crédibilité, qu'aucune hésitation, bien moins encore un doute n'est possible. La foule à nourrir est innombrable, le lieu est désert et aride, la nuit tombe : rien ne laisse à l'incrédulité la ressource de prétendre que des vivres ont été subrepticement fournis.

La foule, d'ailleurs, est ici un incorruptible témoin. Elle a si bien vu le miracle et l'a si dûment constaté qu'elle est prise d'un indescriptible enthousiasme. Bien des fois elle avait acclamé le Sauveur, jamais avec autant de force et une telle unanimité : ils n'hésitent pas, Jésus est bien le Prophète annoncé au monde, *tous à la vue d'un tel prodige que venait d'opérer Jésus, s'écriaient :* « *Oui vraiment, c'est là le Prophète qui doit venir* [2] ». Comme ils ne conçoivent le Messie que sous le prestige de la puissance matérielle et sous l'auréole d'une gloire et d'une domination terrestres, ils forment incontinent le projet de l'enlever et de le proclamer Roi [3].

[1] Matt., XIV, 20-21. Marc., VI, 42. 45. Luc., IX, 17. Joan., VI, 11-12.
[2] Joan., VI, 14.
[3] Joan., VI, 15.

Ne leur reprochons pas une méprise que partageait la nation Juive tout entière avec ses Scribes et ses Pharisiens à sa tête. Les Apôtres eux-mêmes ne purent être détrompés que sous les feux illuminateurs de la Pentecôte ; tant la croyance à un règne politique et conquérant du Messie s'était accréditée et était devenue dogme de foi en Israël. Et d'où venait l'invincible force de cette erreur ? Du même instinct qui sous nos yeux emporte les foules nourries miraculeusement au désert de Bethsaïde, l'instinct du bien-être, de la gloire, du bonheur terrestres. L'idée que, sans labeur, sans fatigue, sans aucune peine, elles seront magnifiquement entretenues par leur Roi, les rend ivres d'espérance et de convoitise. Le peuple Juif n'a plus cessé de désirer et d'attendre un Messie qui fût pour lui la personnification de la puissance, de la conquête et de l'or.

L'attitude de Jésus dut cependant détromper la foule, car il fit fuir ses Apôtres et s'enfuit lui-même. *Jésus, sachant que la foule allait l'enlever de force et le proclamer Roi, pressa ses disciples de s'embarquer au plus tôt et de le précéder sur la rive opposée du Lac. Lui-même, pendant ce temps congédierait la foule*[1]. Il eut quelque mal à éloigner de lui ses Apôtres, tant ils l'aimaient, tant ils trouvaient insupportable toute séparation, aussi l'Évangéliste emploie-t-il le mot : *coegit*, il força. Il le fallait, car notre vie ici bas doit être la séparation momentanée mais douloureuse d'avec notre Christ bien-aimé. Nous devons, au sein de la nuit, sur une eau turbulente, par un vent contraire, gagner « l'autre rive, » c'est-à-dire la rive éternelle, le ciel. Jésus lui-même, après avoir renvoyé la multitude,

[1] Joan., VI, 15.

s'enfonce dans la solitude de la montagne [1]. Il fuit la gloire humaine et les acclamations triomphales, il nous montre comment, après quelques actions d'éclat, nous devons nous dérober aux louanges et nous retremper dans le silence et la prière. Mais, la leçon est double, car s'il est des moments où le prêtre doit fuir la foule, il en est d'autres où il doit, pour la sanctification des âmes, se livrer à elle. Après lui avoir distribué la nourriture céleste, il lui faut se repaître lui-même de méditation et de prière, et la solitude seule les lui donnera. *Au moment où la barque s'éloignait avec les disciples Jésus congédia le peuple, et, la nuit venue, seul, il gravit la colline pour prier* [2].

II. — Pendant les heures de la divine prière, les Apôtres luttaient péniblement contre un vent contraire et une mer démontée. La tempête s'était abattue sur le Lac et empêchait à ce point le jeu de la rame qu'après avoir peiné une grande partie de la nuit ils n'avaient fait que peu de chemin. Ils étaient loin des rêves de gloire, de bonheur et de règne qu'ils venaient de partager avec la foule ; leur vie réelle, vie de labeurs et de luttes, commençait pour eux, et cette navigation pénible et dangereuse sur le Lac de Génésareth n'était que l'image d'une autre bien autrement terrible. Ce n'est plus l'étroite mer de Galilée qu'ils auront bientôt à traverser, c'est le monde, le monde entier avec ses gigantesques tempêtes, ses peuples soulevés en vagues furieuses, et le vaisseau de l'Église affreusement secoué au milieu des révoltes de l'univers. A la courte nuit qui

[1] Marc., VI, 45-46. Matt., XIV, 22.
[2] Matt., XIV, 23. Marc., VI, 46. Joan., VI, 15.

plane sur eux en succèdera une autre plus profonde, que de longs siècles traverseront et qui ne connaîtra d'aurore que celle de l'apparition du Christ. Jésus lors de son second Avènement. Jusque-là les terreurs succèderont aux terreurs, comme les tempêtes aux tempêtes. Dieu, sans doute, les secourra toujours, mais sans les consoler de sa présence visible. C'est pour les préparer à un aussi formidable avenir, pour les aguerrir et les former à une inébranlable patience, que Jésus laisse ainsi ses Apôtres aux prises avec les fureurs du Lac, seuls et comme abandonnés de lui. Une première fois, quand il permit à une tempête de secouer leur barque il était avec eux, maintenant que leur foi et leur courage ont du croître il les laisse seuls. C'était, d'ailleurs, dans l'intention de Jésus, un moyen de se faire plus ardemment désirer d'eux. Ils verraient par la détresse de leur abandonnement combien leur Maître leur était nécessaire et comment, sans Dieu, nos plus grands efforts sont stériles et nos dangers impossibles à surmonter. Puis encore le moment qui allait suivre était solennel entre tous ; le lendemain, dans la Synagogue de Capharnaüm, Jésus-Christ devait faire au monde l'annonce et la promesse de la plus prodigieuse de ses œuvres : l'Eucharistie, la Communion, sa Chair divine devenue la nourriture des hommes, et les hommes, à ce contact, transfigurés en êtres divins. Les Juifs devaient accueillir cette annonce avec la plus insultante incrédulité, le scandale devait être immense, la désertion universelle ; les Apôtres allaient être placés devant la plus grave des alternatives : celle de croire à l'Eucharistie, ou bien, avec la foule des disciples, d'abandonner à tout jamais Jésus. Combien il importait qu'ils vissent et confessassent sa Divinité, et pour cela qu'ils affermissent leur foi

à la vue de quelque grand miracle. Le miracle de la multiplication des pains semblait les avoir trop peu touchés, celui de la tempête apaisée était destinée, dans la pensée du Sauveur, à leur donner une impression plus profonde. De là, les longues heures qu'il les abandonne aux fureurs et aux dangers des flots. *Les Disciples étaient en pleine mer et se dirigeaient vers Capharnaüm. La nuit était profonde ; un vent contraire soufflait en tempête, les vagues se soulevaient et battaient la barque avec fureur ; les disciples se fatiguaient à ramer, et ils n'avaient fait encore que vingt-cinq ou trente stades* [1].

Sur la montagne Jésus priait : prophétie sublime du drame qui se déroulera durant le cours des siècles : Jésus « assis à la droite du Père » au plus haut des Cieux, vivant pour intercéder sans cesse, » pour obtenir à son Église, secouée au milieu du monde par une éternelle tempête, la double grâce de la résignation et du triomphe. Il prie sur la montagne, mais il ne quitte pas ses Apôtres du regard, et quand, vers la fin de la nuit, le moment est venu de les secourir, il vient à eux. Il vient, comme il convient à un Dieu de venir, marchant sur les flots, foulant d'un pas serein leurs tumultes, et se frayant un chemin sûr au sein des ténèbres. *A la quatrième veille les Apôtres aperçurent Jésus marchant sur les flots, non loin de la barque et semblant la vouloir dépasser. Saisis d'épouvante : « C'est un fantôme ! » s'écrièrent-ils* [2]. Mystérieuse conduite de Dieu ! Avant de nous secourir il laisse le danger croître jusqu'au paroxisme, et notre délivrance

[1] Joan., VI, 16-17-18-19. Marc., VI, 47. Matt., XIV, 24.
[2] Matt., XIV, 25-26. Marc., VI, 48-49-50. Joan., VI, 18-19.

n'est jamais plus proche que quand tout semble désespéré. Ainsi le voyons-nous agir avec ses Saints. Job subit les dernières infortunes, Jacob les plus extrêmes détresses, Abraham la terreur du sacrifice d'Isaac, quand Dieu, subitement, d'un coup, finit leur épreuve et leur rend le bonheur. Ici de même. Il a fallu que l'épouvante des Apôtres s'ajoutât aux labeurs et aux dangers qui venaient de remplir toute leur nuit, pour que Jésus se faisant reconnaître à eux ramenât la confiance et la joie dans leurs âmes. « *Ayez confiance, leur dit-il. C'est moi, cessez de craindre* [1] ! »

Dès qu'il eut reconnu son Maître, Pierre ne pût se contenir, et son amour ne supportant ni l'éloignement, ni le retard, *Seigneur, cria-t-il à Jésus, si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous sur les flots* [2]. Ne voyons ici ni présomption, ni vaine gloire et désir de paraître, l'amour seul à fait jaillir de son cœur ce cri et cette aspiration, où la foi se montre comme l'amour. « Ordonnez, » dit-il, vous êtes Dieu, vous pouvez tout, et ce n'est pas de « marcher sur les flots » qui me préoccupe, mais « d'aller à vous. » Jésus se rendit au désir de son Apôtre, non pas seulement pour satisfaire son ardent amour, mais pour donner à Pierre, aux Douze, à l'Église, un mémorable enseignement.

Viens, dit Jésus. Aussitôt, Pierre s'élança du bateau pour rejoindre son Maître [3]. Le début fut magnifique de fermeté et de miraculeuse puissance. Pierre foula les flots sans trembler : C'est le Chef visible de l'Église, c'est le Pilote armé de la force d'En-haut qui affronte les tempêtes et se rend, à travers les tumultes du

[1] Joan., VI, 20. Marc., VI, 50. Matt., XIV, 26-27.
[2] Matt., XIV, 28.
[3] Matt., XIV, 29.

monde, vers le Dieu qui le convie et l'attend. Mais, Pierre invincible avec Jésus, ne saurait l'être livré à lui-même : il est homme, il est faible, si Jésus n'étend pas vers lui une main tutélaire. *Voyant la violence du vent, il fut pris de peur et commença à enfoncer : « Seigneur, cria-t-il, sauvez-moi*[1] *! »* Que la nature humaine est là prise sur le vif ! Souvent, après être demeurés victorieux dans de grandes et terribles luttes, nous succombons à de moindres dangers. Moïse a supporté les terreurs de l'Egypte ; David, les péripéties d'une vie d'épreuves : le premier succombe à un moment de défiance, le second à un regard imprudent. Pierre a bravé le gouffre grondant en fureur : il défaille à un coup de vent ! Mais cette défaillance a des causes et un but. Il enfonce afin que, naturellement présomptueux, il soit ramené au sentiment de sa faiblesse. Il apprendra de même qu'une foi sans défaillance peut seule nous soutenir, et que sans la foi nous aurions beau être près de Jésus, nous péririons même en sa divine présence. Une dernière raison regarde les Douze. Ils n'ont pas vu sans un secret dépit leur compagnon marcher sur les flots et, sans eux, aller au Maître ; sa mésaventure éteindra dans leur cœur la mauvaise flamme de jalousie qui commençait à s'y allumer. Quand Jésus sauve Pierre, c'est avant tout la nécessité de la foi qu'il lui rappelle : *A l'instant, Jésus étendit la main et le saisit : « homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi as-tu douté*[2] *? »*

A ces deux premiers miracles s'en joignirent d'autres qui en furent le couronnement et provoquèrent l'admirable profession de foi que nous allons entendre. *Les*

[1] Matt., XIV, 30-31.
[2] Matt., XIV, 31.

autres disciples voulurent alors que Jésus entrât dans la barque. A peine y fut-il monté avec Pierre, le vent cessa et ils se trouvèrent aussitôt à la rive où ils se rendaient, au pays de Génézareth[1], tout près de Capharnaüm. L'effet de ces miracles fut sur eux prodigieux. Ils étaient demeurés insensibles au prodige du désert de Bethsaïde-Julias et l'avaient à peine compris, « tant leurs cœurs, dit saint Marc, étaient aveuglés[2] ». Ici au contraire la puissance de Jésus leur apparaît dans un tel éclat, qu'à cet éclat ils aperçoivent sa divinité : *Débarquant tous, ils vinrent à Jésus, l'adorèrent et dirent : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu*[3] » !

Nous avons déjà remarqué que jamais Jésus-Christ n'arrête sur les lèvres une semblable confession de foi, ce qu'il eût dû faire et ce qu'il eût fait s'il n'était pas réellement Fils de Dieu. Quand Pierre se jettera à ses pieds en lui disant : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », il le louera de son acte de foi, lui révèlera par quelle grâce il l'a fait, et y attachera les plus magnifiques prérogatives. Ici, loin de refuser la confession de foi de ses disciples, il y donne, en opérant de plus grandes merveilles que jamais, une irréfutable confirmation. *Dès qu'ils le surent débarqué tous les habitants de Génézareth l'envoyèrent dire dans tout le pays d'alentour ; on lui apportant les malades le suppliant de leur laisser toucher la frange de son vêtement. Et tous ceux qui la touchèrent furent guéris*[4]. Nous retrouvons la foi et le miracle de l'hémorroïsse, mais dans un plus grand éclat. Ici, c'est une

[1] Marc., VI, 51. Joan., VI, 21. Matt., XIV, 51.
[2] Marc., VI, 52.
[3] Marc., VI, 54. Matt., XIV, 33.
[4] Matt., XIV, 34-35-36. Marc., VI, 53-54-55-56.

multitude qui reçoit la santé au simple contact du vêtement du Sauveur. Et si nous rapprochons cette profusion de prodiges de l'explicite acte de foi des Apôtres après la tempête: « vous êtes le Fils de Dieu », il nous est aisé de conclure que ces nouveaux et plus éclatants miracles avaient pour but de sanctionner cette foi. Ils étaient aussi une dernière miséricorde envers Capharnaüm, à la veille de sa défection et de son incrédulité. Voyons-y encore une saisissante image des grâces Eucharistiques. Combien sommes-nous plus favorisés que ces malades ! Ils touchaient la frange du vêtement du Sauveur : nous sa propre chair. Ils ne faisaient que « toucher » : nous nous unissons à cette chair divine de la plus ineffable manière. Elle entre en nous, elle se fait notre nourriture ; elle devient, si l'on peut s'exprimer, « l'os de nos os, et la chair de notre chair ». Quelles grâces nous seront refusées après une telle grâce ? Si la santé du corps était rendue aux infirmes de Capharnaüm au seul contact du vêtement, nous qui touchons sa propre chair, c'est la vie de l'âme, ce sont les espérances d'une gloire éternelle, c'est l'assurance d'une future résurrection, qui nous sont données quand nous communions dignement. Allons donc au divin Sacrement, allons-y avec une âme pure, une sainte ardeur, une pleine foi. N'imitons pas les Capharnaïtes qui, au milieu d'éclatants prodiges et d'innombrables bienfaits, perdirent avec la foi la grâce du salut.

Cette grâce leur était cependant prodiguée avec usure. Au moment même où éclataient les prodiges que nous venons de rapporter, ils recevaient des bords du lac de nouveaux témoignages apportés par la foule que Jésus, avait, la veille, nourrie miraculeusement. Nous avons vu cette foule à la recherche de Jesus. Jesus, après le

miracle, l'avait congédiée quand lui-même s'était enfoncé dans la montagne, mais elle, avide de le voir et tout entière à son projet d'en faire un roi, s'était mise à sa poursuite pour le ramener et s'emparer de Lui. Elle fouilla d'abord le rivage, mais n'y ayant remarqué que la seule barque où les Apôtres étaient montés sans Lui[1], elle retourna au désert. Là ses recherches étant de même demeurées infructueuses, elle en conclut que, par quelque chemin détourné, il avait gagné Capharnaüm et elle s'y rendit elle-même, profitant de barques venues de Tibériade. *Des barques étant venues de Tibériade et ayant abordé près de l'endroit où le Seigneur, ayant rendu grâces, on avait mangé le pain, tous y montèrent et allèrent le chercher à Capharnaüm, après s'être assurés que ni lui ni ses disciples n'étaient plus* au désert de Bethsaïde[2].

Ils le trouvèrent en effet sur la rive de Génésareth, à Capharnaüm[3].

Nous devons, hélas, constater que cette grande ardeur à poursuivre Jésus avait un tout autre mobile que le pur amour de sa doctrine et le désir des biens spirituels. Le pain savoureux du désert, l'espérance de trouver en Lui un roi qui les nourrirait sans travail et leur ouvrirait les gloires et les richesses d'un tout puissant royaume, hantaient leur mémoire et enflammaient leurs convoitises. C'est ce rêve d'un bien-être matériel que Jésus songea tout d'abord à détruire, avant de leur proposer le plus ineffable des biens célestes, celui de l'Eucharistie.

[1] Joan., VI, 22.
[2] Joan., VI, 23-24.
[3] Joan., IV, 25.

III. — Ecartant tout d'abord une question oiseuse : « *Maître, quand donc êtes-vous venu ici*[1] ? » Jésus va droit à leurs désirs secrets. *En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non pas à cause des miracles que vous avez vus, mais pour les pains que vous avez mangés et dont vous êtes rassasiés*[2]. C'était là une disposition funeste dont il fallait avant tout préserver des âmes trop charnelles. Comment s'élèveraient-ils au désir des biens célestes, ceux « dont le Dieu est le ventre ? » « L'homme-animal ne peut rien entendre aux choses de l'Esprit de Dieu », et c'est vers des cimes surnaturelles que le Sauveur voulait élever ses vrais disciples. *Travaillez-donc, leur dit-il, non pour la nourriture qui périt mais pour celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle*[3].

Le premier mot : *travaillez* est plein d'enseignements, n'excluant pas seulement la fausse attente des Juifs de Capharnaüm, mais fixant un point de discipline chrétienne qui est de tous les temps. Comme les autres, plus que les autres, le chrétien doit « travailler ». « Que celui qui ne travaille pas, dit saint Paul, ne mange pas non plus ». Le même saint Paul que l'apostolat des âmes absorbait, dont les labeurs du jour et de la nuit, les prédications incessantes, les continuels combats, brisaient les forces, n'en travaillait pas moins de ses mains pour subvenir à ses besoins et à ceux de ses disciples.

Les paroles du Sauveur ne peuvent donc avoir ce sens, que la vie chrétienne soit une vie de doux repos,

[1] Joan., VI, 25.
[2] Joan., VI, 26.
[3] Joan., VI, 27.

dont le ciel seul se chargera, et à laquelle le travail commun ne sera plus imposé. Plus que tous les autres le disciple de Jésus-Christ sera un homme de travail, puisque son Maître comme Dieu « opère sans cesse », comme homme « fut dans les labeurs depuis les jours de sa jeunesse ». Seulement si le chrétien travaille avec les autres, il ne travaille pas comme les autres. Si les mondains s'épuisent dans un labeur qu'ils bornent aux années fugitives de cette vie, le chrétien ne songe qu'à l'acquisition d'un bien surnaturel et divin. C'est ce que Jésus-Christ entend par ces deux mots : « nourriture qui périt ; — nourriture qui demeure éternellement ». *Travaillez, non pour une nourriture périssable, mais pour celle qui demeure jusqu'à la vie éternelle* [1].

L'âme humaine est avide de nourriture ; elle a horreur de la faim et du vide ; elle a des aspirations véhémentes et la vie entière de l'homme ici-bas, se consume à apaiser cette faim mystérieuse. Seulement l'homme se trompe ; il croit apaiser la faim qui le torture en lui apportant « la nourriture périssable », et il ne fait que l'irriter davantage. Et cette nourriture « qui périt », quelle est-elle ? Pour l'ambitieux ce sont les honneurs, les dignités, les hautes charges. Pour le voluptueux ce sont les plaisirs des sens. Pour l'avare c'est l'ivresse de l'or. Pour tous ce sont les vaines sollicitudes de la vie, le tumulte des affaires, les incessantes préoccupations de la vie matérielle, les frivolités du monde, les recherches du luxe ou du bien-être. Tout cela « périt », et au lieu de remplir la faim ne fait que l'agrandir. Il est une autre nourriture, surnaturelle, divine, immortelle, et rendant immortels comme elle ceux qui la reçoivent.

[1] Joan., VI, 27.

Heureux sont-ils ceux qui la connaissent, qui la réclament, qui l'obtiennent! Mais elle n'est pas de la terre, elle est du ciel, et Dieu seul peut nous la donner. *Celle-là le Fils de l'homme vous la donnera, car Dieu l'a marqué de son sceau* [1].

Cette nourriture divine, ce pain de l'âme qui rassasie pour le temps et demeure dans l'éternité, cet Aliment sans lequel nous demeurons faméliques, n'est autre que le Fils de Dieu lui-même se donnant à nous, Jésus-Christ envoyé par son Père pour donner la vie au monde, « marqué du sceau du Père », c'est-à-dire désigné pour ce grand et sublime ouvrage de vivifier l'humanité entière et de la revêtir d'immortalité. Mais comment nous identifier cette nourriture? Comment vivre de Jésus-Christ? Par la foi. C'est donc la foi et elle seule qui nous engendre à la vie divine, qui entretient en nous cette vie, qui nous dispose aux grâces du temps et aux merveilles de l'éternité. Nous n'allons à Jésus-Christ que par la foi; nous ne pouvons prétendre à sa divine Eucharistie, à la manducation de sa chair qu'il va nous proposer tout à l'heure que si la foi nous y a disposés. Le Père ne nous amène à Jésus-Christ que par le lien de la foi. Le Fils ne nous amène au Père qu'en nous le faisant connaître et adorer par la foi. Notre résurrection future à la gloire éternelle n'est qu'une suite et une récompense de notre foi. Ainsi notre vie surnaturelle est subordonnée à la foi comme notre vie matérielle l'est à la nourriture. Et c'est en ce premier sens que Jésus-Christ s'appelle « le Pain vivant », « le Pain descendu du Ciel ».

Assurément les Juifs ne comprirent pas la sublimité

[1] Joan., VI, 27.

de cet enseignement. Ils s'élevèrent néanmoins, quoique confusément, jusqu'à une nourriture plus excellente que l'ordinaire, et ceux, qui venaient de goûter si délicieusement le repas savoureux que le Sauveur venait de leur dispenser, s'imaginèrent qu'il s'agissait de quelque mystérieux rassasiement, qui, sans leur coûter aucun mal, leur apporterait de toutes nouvelles jouissances. Le Sauveur leur avait dit : « travaillez » : ils veulent savoir quel travail leur est demandé, quelle est l'œuvre que Dieu exige et qui leur vaudra la nourriture convoitée : *Que ferons-nous pour travailler aux œuvres de Dieu* [1] ? Une seule œuvre est exigée, c'est celle de la foi ; non pas sans doute la foi stérile et inerte, mais la foi conséquente avec elle-même, la foi accompagnée d'œuvres saintes. On ne croit pas véritablement, quand la conduite est en flagrante opposition avec la croyance. *L'œuvre de Dieu, répondit Jésus-Christ, est de croire en Celui qu'il a envoyé* [2].

Le malentendu entre la grossière attente d'une nourriture matérielle et l'Aliment divin qui n'est autre que le Fils de Dieu, s'accentuait et se compliquait déjà d'un sourd mécontentement. On sent, à la réponse aussi ridicule qu'insolente des Juifs, qu'ils sont déçus dans leur espoir. *Quel miracle faites-vous qui puisse nous déterminer à croire en vous* [3] ? Ils veulent un miracle et ils ne cessent d'en contempler ! Ils étaient si enthousiasmés de celui des cinq pains qu'ils reconnaissaient en Jésus « le Prophète » et voulaient le faire roi ! Mais maintenant qu'il ne semble plus s'agir que de faveurs spirituelles et d'une immatérielle nourriture, ils ne recon-

[1] Joan., VI, 28.
[2] Joan., VI, 29.
[3] Joan., VI, 30.

naissent plus Celui qu'ils acclamaient. Après l'insolence vient l'astuce : ils provoquent Jésus à la jalousie en lui opposant Moïse : *Nos pères, répliquent-ils, ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit : « il leur a donné à manger un pain du ciel* [1] ».

Ils se trompaient en attribuant à Moïse le miracle dont Dieu seul était l'Auteur. Mais ils se trompaient plus encore en prenant pour la réalité ce qui n'était que la figure, et en faisant Moïse plus grand que Jésus-Christ. Non ! Le pain miraculeux du désert n'est pas le vrai pain destiné par Dieu à l'humanité, il n'en est que la lointaine image, car c'est divinement que Dieu a résolu de nourrir le monde, et le Pain véritable, véritablement venu du ciel, c'est Dieu même, c'est le Fils de Dieu, que la foi nous incorpore et dont nos âmes se nourrissent pour la vie éternelle. *En vérité, en vérité, je vous le dis, Moïse ne vous a point donné le Pain du ciel, c'est mon Père qui vous le présente. Le vrai Pain de Dieu, c'est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde* [2].

Entêtés dans leur illusion et se figurant encore que ce pain mystérieux serait quelque manne plus savoureuse que celle du désert, les Juifs s'écrient : « *Seigneur, donnez-nous toujours ce pain-là* [3] ! »

Jésus déchire alors tous les voiles, et bien qu'il ne s'agisse pas encore de l'Eucharistie, mais de notre union à Dieu par la foi et de la vie surnaturelle que cette union nous communique, il découvre le mystère de son Incarnation et des effets que cette incarnation doit produire en chacun de nous. C'est Lui qui est notre vie ;

[1] Joan., VI, 31.
[2] Joan., VI, 32-33.
[3] Joan., VI, 34.

c'est Lui qui sera le complet rassasiement de notre nature. Unis à Lui nous possédons tous les biens ; vivant de lui, de sa sainteté, de sa puissance, de sa gloire, de ses joies, de son bonheur, de ses richesses, de son immortalité, rien ne nous manque et nous sommes à jamais rassasiés. *Je suis le Pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura plus faim ; celui qui croit en moi n'aura plus soif* [1].

Il y eut sans doute dans l'assemblée des murmures ou des signes de dénégation, car Jésus reprit : « *Vous m'avez vu et vous ne croyez pas* [2] ! » Oui certes ! ils l'avaient vu ! à ses continuels miracles ils l'avaient vu dans la puissance d'un Dieu. A ses bienfaits ils l'avaient vu comme le Sauveur du monde, le Vivificateur des âmes et des corps, et quand, à cette heure, il se représentait comme le « Pain » qui donne et entretient la vie, comme « le Pain venu du ciel » et accordé au monde par Dieu son Père, il ne faisait qu'affirmer ce que sa vie entière prouvait invinciblement.

Le Sauveur continue à développer sa mission rédemptrice, la vie qu'il communique au monde, la résurrection qui récompensera plus tard la foi que l'on aura en Lui, l'union parfaite qui de son Père et de Lui ne fait qu'un même amour, une volonté unique, une seule puissance, la réciprocité des dons que les personnes divines se font l'une à l'autre et dont les Elus sont l'objet. *Tout ce que le Père me donne viendra à moi* [3]. Non pas assurément que le libre arbitre nous soit enlevé et que nous allions à Jésus-Christ fatalement. Dieu nous attire ; à nous de ne pas mettre obstacle à notre divin

[1] Joan., VI, 35.
[2] Joan., VI, 36.
[3] Joan., VI, 37.

entraînement. Le Père nous donne à Jésus-Christ, Jésus-Christ nous accepte. Gardons-nous de nous soustraire à l'un et à l'autre. Nous seuls serons la cause de notre perte, car, ajoute le Sauveur, *Celui qui vient à moi je ne le repousserai point dehors*[1]. Comment le ferait-il puisque la raison de sa venue sur la terre est de nous sauver, et que notre salut est voulu de son Père comme de Lui ? *je suis venu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or la volonté de mon Père qui m'a envoyé est que je ne perde rien, de tout ce qu'il m'a donné*[2]. Quelle invincible assurance nous avons donc de notre salut, si nous-mêmes n'y mettons point d'obstacle ! Et ce salut quel est-il ? La vie éternelle. La vie de l'âme et la résurrection glorieuse du corps, que *je ressusciterai au dernier jour*[3]. Et Jésus-Christ répète encore la même assurance : il ne fait qu'un avec son Père, il est Dieu ; croire en Lui c'est l'œuvre de salut exigée de nous et que couronnera un jour la résurrection glorieuse. *La volonté de mon Père qui m'a envoyé c'est que quiconque voit le Fils et croit en Lui ait la vie éternelle, et moi je le ressusciterai au dernier jour*[4].

Ces mots, qui enflamment nos célestes espérances, mettent le comble à notre gloire et nous assurent le plus brillant avenir, hors des petitesses et des misères de la vie terrestre, portèrent jusqu'à l'exaspération le mécontentement des Juifs. Il n'y avait plus à s'y méprendre ; l'attente de biens temporels s'évanouissait, les satiétés de la chair étaient répudiées, et à leur place Jé-

[1] Joan., VI, 37.
[2] Joan., VI, 38-39.
[3] Joan., VI, 39.
[4] Joan., VI, 39.

sus-Christ proposait au monde une nourriture qui n'était autre que la possession même de Dieu par la foi. Sensuels et grossiers les Juifs n'avaient que faire de ces surnaturelles richesses. En les répudiant ils répudiaient du même coup Celui qui les leur proposait. Ils l'avaient acclamé la veille, aujourd'hui qu'il ne répondait plus à leurs basses convoitises ils le couvraient de leurs mépris : *Ils se mirent à murmurer contre Jésus, parce qu'il avait dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel ». N'est-ce pas là le fils de Joseph, disaient-ils ? Ne connaissons-nous pas son père et sa mère ? Que vient-il donc nous dire : « Je suis descendu du ciel »?*[1]

Jésus sans relever l'injure continua ses enseignements. Le plus grave et le plus beau de tous est, nous l'avons dit, l'élévation de l'homme à un état divin par son union avec Dieu, union que la foi inaugure, que la grâce sanctifiante produit et que couronne dès la vie présente la Divine Eucharistie. D'où nous vient une telle grandeur ? De Jésus-Christ « médiateur entre Dieu et les hommes ». Comment allons-nous à Jésus-Christ ? Est-ce de nous mêmes, par nos seules forces ? Non certes ! Il nous faut pour nous élever ainsi une grâce, un support, un entraînement. Sans doute l'attraction divine n'anéantit pas notre libre arbitre ; elle exige même notre libre coopération ; mais nul ne va à Dieu sans Dieu. *Ne murmurez pas entre vous*, dit le Sauveur : *Nul ne peut venir à moi si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire, et moi je le ressusciterai au dernier jour*[2]. Ainsi se commence et s'achève notre salut. Une grâce nous est donnée qui nous fait nous attacher

[1] Joan., VI, 41-42.
[2] Joan., VI, 43.

à Jésus-Christ, grâce qui, sans nous violenter, nous attire doucement par l'attrait du cœur, par la persuasion de l'entendement, par l'acquiescement de la volonté. Nous croyons en Jésus, nous l'aimons, nous imitons ses exemples, nous nous revêtons de sa sainteté ; notre vie s'écoule ainsi dans la pratique des vertus ; et quand l'épreuve est finie et la victoire remportée, le même Jésus-Christ qui nous a sanctifiés nous ressuscite à la gloire.

N'allons pas plus loin : plus loin c'est le mystère, c'est le secret de Dieu, c'est l'abîme ; et qui prétend sonder cet abîme s'y perd infailliblement. Pourquoi ceux-ci « sont-ils attirés » à Jésus-Christ par le Père de façon à s'y unir et à être sauvés? Pourquoi d'autres ne sont-ils pas attirés dans la même mesure ? Pourquoi des Élus ? Pourquoi des réprouvés ? Répétons avec saint Paul : « Oh ! que les voies de Dieu sont inscrutables ! Oh ! combien inscrutables sont ses secrets » !

Tout ce que nous pouvons dire et qui suffit à rassurer nos angoisses et à étouffer nos murmures, c'est que Dieu est la Justice et la Bonté infinies ; qu' « Il illumine tout homme venant en ce monde », qu' « Il veut que tous les hommes parviennent au salut », qu' « Il a tant aimé le monde qu'il lui a envoyé son Fils unique », que ce Fils unique de Dieu ne s'est fait homme, n'a souffert, n'est mort, que pour que tous soient sauvés. Le soleil ne darde pas plus universellement ses rayons que la grâce de Jésus-Christ ne se répand dans toutes les âmes ; et encore que plusieurs soient plus largement illuminées, aucune n'est privée de la lumière qui mène au terme éternel. A son autorité Jésus-Christ joint celle des Prophètes toujours acceptée du Juif : *Il est écrit dans les*

Prophètes : « tous recevront l'enseignement de Dieu[1] ». Tous les hommes, dans le monde entier, le recevront dans une mesure suffisante au salut. Les enfants de l'Eglise seront inondés de son éclat. Dans le ciel il acquerra, quand seront déchirés tous les voiles, son plein et parfait achèvement. Tant que nous ne mettons pas d'obstacle à l'efficacité de cet enseignement, il nous mène à Jésus-Christ, et, par Jésus-Christ, au salut. *Quiconque a entendu l'enseignement du Père et l'a compris, vient à moi*[2]. Cet enseignement est-ce la claire vision, l'évidence, la pénétration entière des mystères, la vue de Dieu, et dans cette vue de Dieu la connaissance de tous les secrets de l'autre vie? Non, la foi demeure, et c'est « en énigme », dans l'indécise lumière de la nuit que nous avons, sur la terre, l'enseignement divin. *Nul ne voit Dieu : il n'y a que Celui qui est de Dieu qui ait vu le Père*[3]. Un seul a eu sur la terre la vision Béatifique de Dieu, et c'est l'Homme-Dieu.

Mais si nous ne voyons pas par nous-mêmes les choses de la vie éternelle, nous les connaissons parce que Jésus-Christ a daigné nous en dire. Et cette lumière est la vie. Le même Jésus-Christ qui nous illumine, nous nourrit. En nous unissant à lui nous participons aux secrets divins et nous vivens de la vie même de Dieu : *En vérité, en vérité, je vous le dis, Celui qui croit en moi a la vie éternelle*[4].

IV. Ce n'est pas de l'Eucharistie que Jésus-Christ nous a entretenus jusqu'ici, mais du sublime mystère de notre élévation jusqu'à Dieu, jusqu'à la vie divine,

[1] Joan., VI, 45.
[2] Joan., VI, 45.
[3] Joan., VI, 46.
[4] Joan., VI, 47.

jusqu'à cette union ineffable qui nous fait vivre de Lui-même. Comment une telle élévation est-elle devenue possible? Par Jésus-Christ, qui Dieu et homme a uni ensemble les deux natures. Jésus-Christ étant homme nous incorpore à Lui; étant Dieu nous élève jusqu'à Dieu. Jésus-Christ est ainsi la seule « voie » possible qui nous puisse mener à Dieu. Croire en Jésus-Christ est donc l'essentielle condition de notre divine destinée. Comment adhérons-nous à Jésus-Christ ? Par la foi. La foi nous vient-elle de nous-mêmes? Nullement, nous devons y être amenés par Dieu. Quand nous y sommes amenés, quelle ineffable chose s'opère en nous? Jésus-Christ devient notre vie, et l'Apôtre a pu s'écrier. « Je vis : non ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi! » Jésus-Christ dit de même : *Je suis le Pain de vie*[1].

Avec cette dernière parole nous entrons dans la promesse de l'Eucharistie, qui est l'achèvement parfait, la perfection vivante, de la vie divine en nous. Vivre de Jésus-Christ c'est être dans l'impossibilité de mourir. Comment mourir quand on vit d'immortalité? La manne, au désert, dans le lieu du passage, n'était que la figure, vide d'efficacité : aussi moururent-ils ceux qui la mangèrent; mais ceux qui mangeront, non plus la manne figurative, mais le vrai « Pain », la vraie nourriture divine, ceux-là ne mourront pas à jamais : *Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Mais voici le pain qui descend du ciel, et si quelqu'un en mange, il ne mourra point. Je suis le Pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement*[2].

[1] Joan., VI, 48.
[2] Joan., VI, 49.

Jésus-Christ n'a pas dit encore la grande parole ni révélé l'ineffable mystère de la manducation de sa chair ; mais déjà nous pouvons pressentir ce qu'est ce « Pain vivant ». C'est une nourriture véritable, c'est un véritable aliment. Jésus en parle comme il parle de la manne mangée au désert : ces deux aliments se ressemblent en tant qu'ils sont aliments. Mais d'autre part, quelle différence entre eux ! La manne ne soutenait que pour un moment une vie périssable, elle n'empêchait pas la mort de faire son œuvre ; elle était la nourriture de passage donnée à des exilés, dans le désert ; elle n'était qu'une figure et ne faisait que présager une plus auguste réalité. Cette réalité, cette manne véritable, ce « Pain vivant », le voici maintenant annoncé au monde. Avec lui, par lui, la mortalité disparaît, l'homme acquiert une vie sans fin, des forces que l'éternité ne parviendra pas à affaiblir : *Ceux qui mangeront de ce pain vivront éternellement* [1].

Mais enfin ce « Pain vivant » quel est-il ? Comment le manger ? Qu'est-ce que Jésus-Christ entend par cette manducation mystérieuse ? S'agit-il de la foi ? De cette foi qui fait dire à saint Paul : « Ma vie c'est le Christ » ? Faut-il entendre par ce « Pain vivant » la grâce qui, nous unissant au Christ, nous fait participer à sa vie ? Ce mystère de notre incorporation divine, Jésus-Christ l'a traité plus haut, et dans des termes qui ne prêtent à aucune obscurité. De même qu'il employait avec la Samaritaine l'image de l'eau jaillissante, il employa là l'image d'un Pain venu des Cieux. Manifestement il ne s'agissait que de la vie surnaturelle par la foi.

Mais, ici, combien le langage du Sauveur devient dif-

[1] Joan., VI, 50-51-52.

ferent ! Comme il précise ce que nous devons manger ! Combien sont claires et absolues ses paroles ! *Le pain que je donnerai, c'est ma chair, que je livrerai pour le salut du monde... Ma chair est véritablement une nourriture; mon sang est véritablement un breuvage*[1]. Qui pourrait voir un langage figuré dans des expressions qui ne s'y prêtent en aucune manière ? Dans quelle langue, chez quel peuple, « manger la chair » et « boire le sang » ont-ils signifié « croire », se nourrir de foi, s'incorporer à quelqu'un par la foi ? On peut trouver dans quelques langues que « mordre », « dévorer », veut signifier la haine, la calomnie, le désir de se venger d'un ennemi en le perdant. Mais rien n'est plus opposé au passage où le Sauveur, par amour veut que nous nous nourrissions de sa chair, pour alimenter divinement la vie divine qu'il a voulu nous communiquer. Toute équivoque nous devient impossible quand Jésus-Christ ajoute que la chair qu'il nous donne en nourriture, est *cette même chair qu'il va livrer pour le salut du monde*[2]. Que livre-t-il à la Croix ? Qu'y voyons-nous immolée, crucifiée, expirante, sinon une chair véritable ? Quel sang coule, sinon un vrai sang, le vrai sang du Sauveur ? Or c'est cette même chair, c'est ce même sang, qu'il nous donne à manger, qu'il nous donne à boire.

La clarté seule des termes et l'impossibilité d'y donner un sens figuratif suffiraient amplement à établir la réalité Eucharistique, mais combien l'attitude et le langage des Juifs de Capharnaüm y ajoutent une irréfutable confirmation ! Les Juifs comprennent si bien qu'il faut

[1] Joan., VI, 52.
[2] Joan., VI, 52.

manger la chair et boire le sang du Christ, que c'est là même ce qui les révolte et les fait s'écrier : *Comment Celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger*[1]? Le moment est décisif. Si Jesus-Christ n'a parlé qu'en image et d'une manducation purement figurative, il détournera les Juifs d'une grossière méprise, alors surtout que cette méprise se tourne en scandale, et que de longs siècles pourront trouver dans cette erreur le sujet d'une révoltante idolâtrie. Quoi! Jésus-Christ, le Docteur de la vérité, la Vérité vivante, venu en ce monde pour arracher le monde à ses erreurs et fonder le royaume de la vérité, n'aura parlé que pour légitimer la plus monstrueuse des erreurs! il courbera les générations abusées par Lui devant un morceau de pain, leur ayant laissé croire que ce pain c'est sa chair, que ce vin c'est son sang! Il vient de dire : *le pain que je donnerai c'est ma chair...*[2]. Il a donné, sous peine de mort éternelle, l'ordre de *manger sa chair, de boire son sang*[3]. On le croit, on se trompe grossièrement en le croyant... Que va-t-il faire ? Assurément dissiper cette méprise, expliquer qu'il n'a parlé qu'en figure, car partout et toujours Lui ou ses Évangélistes rectifient les fausses interprétations, dans les circonstances de beaucoup moindre valeur.

Or, c'est absolument le contraire qu'il fait, dans la plus solennelle et la plus grave des occurrences. Non seulement il ne détrompe pas les Juifs, mais il les enfonce, pour ainsi dire, dans le sens d'une manducation réelle de son Corps. *En vérité, en vérité, je vous le déclare, si vous ne mangez la chair du Fils de*

[1] Joan., VI, 53.
[2] Joan., VI, 52.
[3] Joan., VI, 54.

l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Car ma Chair est véritablement une nourriture, mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang demeure en Moi et Moi en lui[1].

Désirons-nous plus de preuves encore de la divine réalité de l'Eucharistie? Le Sauveur nous satisfait en subissant la douloureuse désertion de ses disciples, plutôt que de toucher à ses formelles affirmations. *Beaucoup de ses disciples, après avoir entendu ces paroles, se dirent : C'est vraiment trop fort ! Qui peut supporter un pareil langage ?... Et à partir de ce moment beaucoup de ses disciples se retirèrent et cessèrent d'aller avec Lui*[2]. Connaître l'infinie tendresse du Cœur divin, la sollicitude du Bon Pasteur pour ses brebis, le trésor d'amour et de dévouement renfermé dans ces paroles : « Père, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'avez confiés ! » c'est apprécier l'amère douleur ressentie par le Sauveur du monde en voyant s'éloigner de lui et se perdre la foule jusque-là si empressée de ses disciples. Mais pourquoi les laisser s'éloigner, alors que d'un mot il était facile de les retenir ? Ce mot, non seulement Jésus-Christ ne le prononça pas, mais il eut consenti à la perte, même de ses Apôtres, si leur foi à l'ineffable mystère eût défailli. C'était au sens naturel du mot qu'il avait dit : *Ma Chair est vraiment une nourriture, mon sang est vraiment un breuvage*[3]. C'était de la manducation réelle de son corps sacré qu'il faisait un

[1] Joan., VI, 54-55-56.
[2] Joan., VI, 61.
[3] Joan., VI, 56.

formel précepte, et, pour les adultes, une absolue condition de salut.

Sans doute tout cela nous demeure un mystère et le plus profond des mystères, mais néanmoins nous pouvons soulever quelque peu le voile, concevoir quelque peu pourquoi nous devons « manger la Chair et boire le Sang » de l'Homme-Dieu. Il ajoute en effet : *Celui qui mange ma Chair et qui boit mon Sang demeure en moi et moi en lui. De même que moi, envoyé de mon Père qui est vivant, je vis par mon Père ; ainsi celui qui me mange vivra lui-même par moi*. Par Moi il jouira de l'immortalité. *Voici le Pain descendu du ciel ; et non pas semblable à la manne que vos pères ont mangée et qui ne les a pas préservés de la mort. Celui qui mange ce Pain vivra éternellement* [1].

L'Eucharistie n'est pas une miséricorde et une splendeur isolées : elle rentre dans un vaste plan de Dieu conçu par son cœur, exécuté pour sa gloire, pour la gloire de son Verbe Incarné, pour la béatification de ses Elus, pour la glorification de la terre et du ciel. L'Eucharistie est, comme l'avait chanté le Psalmiste, « le monument commémoratif de toutes les merveilles de Dieu ». Elle est le couronnement de son œuvre la plus splendide, qui est l'Incarnation de son Verbe. L'Eucharistie réalise dans chaque âme les merveilles de puissance et d'amour réalisées par l'Incarnation dans le monde entier.

Comprenons d'abord que l'Eucharistie est une œuvre d'amour. Dieu nous aime et nous envoie par amour son Fils unique. Ce Verbe de Dieu, incarné par amour, s'é-

[1] Joan., VI, 57-58-59.

prend pour nous d'un incompréhensible amour. Or que veut l'amour, que réclame-t-il comme son impérieux besoin ? L'union. Et plus l'amour est véhément plus l'union sera parfaite. Et quelle est, sur terre, la plus étroite union ? Celle assurément qui des deux fait un seul corps : « nous devenons, dit l'Apôtre, un seul corps ». C'est le premier et merveilleux effet de l'Eucharistie. L'aimant divin pénétrant en nous, nous faisant vivre de lui, deifiant notre être entier, nous devenons avec Jésus-Christ un seul corps, dont il est la tête, nous les membres. Ainsi nous est montrée l'incroyable intensité de l'amour divin. Quand les serviteurs de Job veulent témoigner de l'immense et insatiable amour qu'ils ont voué à leur Maître, ils poussent ce cri, qui serait le cri de la folie, s'il n'était celui de l'amour : « qui nous donnera de nous nourrir de ta chair ? » Quand une mère, ivre d'amour maternel, pose sur son enfant ses lèvres brûlantes : « je te mangerais ! » crie-t-elle ; et de fait, autant que le lui permet son impuissance, elle le « dévore » de caresses, ne pouvant rien de plus. Ce « plus », Dieu se l'est réservé. Après s'être donné à voir, à entendre, à toucher, il se donne en nourriture. Le vœu de notre nature est comblé, l'amour obtient son union la plus parfaite. Où la mère est impuissante, où les amis de Job faisaient entendre une irréalisable aspiration, le fidèle joint d'une pleine réalité : « Il mange la chair » de Jesus-Christ, « il boit son sang », et la vie de Dieu devient sa vie. *De même que moi, envoyé de mon Père qui est vivant, je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra lui-même de moi* [1].

Sacrement d'amour, l'Eucharistie, nous apparait

[1] Joan., VI, 58.

comme un Sacrement de gloire. Quelle gloire ! Quelle splendeur ! Quel divin ennoblissement ! Dès la vie présente nous sommes merveilleusement transfigurés en êtres divins, illuminés par le Soleil de justice qui darde en nous ses éblouissants rayons, devenus « de la parenté divine », « associés à la divine nature », « possédant en nous comme un commencement d'être divin ». Et si dès l'exil, alors que tout est ombre, nuit obscure, nous brillons d'une telle gloire, que sera-ce quand l'union Eucharistique nous fera resplendir dans les cieux? Quand la vie divine déposée en nous apparaîtra dans son aveuglant éclat? Quand se sera réalisée sur nos corps eux-mêmes la promesse de Jésus-Christ : *Celui qui mange ce pain, vivra éternellement... Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour*[1] ?

La force est aussi un des plus naturels apanages de l'Eucharistie. Si la substantielle nourriture accroît et maintient les forces : quelle vigueur ne communiquera pas au chrétien l'aliment qui n'est autre que la chair et le sang d'un Dieu ? Aussi revenons-nous du sacré banquet comme des lions respirant la flamme, terribles aux démons, plus forts que le monde, armés contre nos passions, capables de jeter au ciel et à la terre la clameur triomphale : « qui me séparera de l'amour du Christ ? »

En même temps qu'elle lui communique une force divine, l'Eucharistie prête à notre âme une divine beauté. Le Paradis terrestre, qu'arrosait le Fleuve de vie et que Dieu avait rempli de charmes et de splendeurs, est resté pour nous le type de la beauté. Mais

[1] Joan., VI, 55.

quel paradis plus délicieux l'Eucharistie fait de notre âme ! Les fleurs qui y croissent sont les fleurs des divines vertus. Les fruits y sont ceux de la vie éternelle ; le sol pas autre que Dieu même résidant en nous et faisant apparaître les merveilles de sa puissance. Le fleuve qui arrose et féconde ce Paradis de délices, c'est le sang du Christ que l'Eucharistie nous fait boire, qui y entretient la vigueur des plantes et la richesse d'une flore céleste. Les hôtes de cette demeure sont les Anges et le Dieu des Anges, car l'adorable Trinité n'a pas sur la terre de sanctuaire plus aimé que l'âme du communiant.

Ajoutons que nul sanctuaire n'offre une plus puissante sécurité. A la vue du sang divin qui fait accourir les Anges, les démons fuient épouvantés, les souillures du péché s'effacent, le Saint des Saints est purifié. Le sang figuratif purifiait autrefois le Temple : combien plus le sang du Christ purifiera notre âme ? Il suffit aux Hébreux de teindre du sang de l'agneau le seuil de leurs demeures pour échapper aux coups de l'Ange exterminateur : ainsi, rougis du Sang Divin, affronterons-nous le passage de la justice éternelle.

Si nous avons saisi l'économie du mystère Eucharistique, le scandale des Capharnaïtes ne sera pas le nôtre, et nous, c'est avec un cœur ardent et une foi docile, que nous entendrons le Sauveur nous dire : *Ma Chair est véritablement une nourriture, et mon Sang est véritablement un breuvage*[1].

V. — *Jésus dit ces choses dans la Synagogue de Capharnaüm*. Jésus parlait comme Docteur, comme

[1] Joan., VI, 56.

Fils de Dieu, comme Vérité suprême. Avant d'annoncer au monde la merveille Eucharistique, il avait pris grand soin de donner de sa divinité les preuves les plus éclatantes. D'ailleurs il eût été facile aux Juifs de démêler les incomparables grandeurs que leur ménageait un pareil Sacrement ; et comme c'était un Dieu qui leur en faisait l'annonce, le seul rôle de leur raison eût dû être d'adorer, même sans comprendre, de se confier aveuglément et sans mesure. D'où vient donc leur scandale qu'ils expriment en ces mots : *Vraiment c'est trop fort ! Et qui peut supporter pareil langage* [1]. C'est le manque de foi et la grossière inclination vers les satiétés terrestres qui font qu'ils se scandalisent. Ils s'obstinent, en dépit de preuvres sans nombres, à ne voir en Jésus qu'un homme : *N'est-ce pas là Jesus, le fils de Joseph, disent-ils* [2]. Dès lors aucune œuvre surhumaine n'est attendue d'eux, aucun mode de manducation autre que le mode ordinaire n'est dans leur pensée. C'est une chair pantelante qu'on leur montre, ce sont des portions sanglantes qu'ils auront à dévorer, c'est un sang sous sa forme naturelle qu'ils devront boire. Au lieu du pain savoureux qu'ils viennent réclamer Jésus leur propose un repas dont la seule vision fait horreur : *qui pourrait supporter pareil langage ?*

Le Sauveur les éclaire doucement et avec une inlassable patience. C'est un Dieu qu'ils ont devant eux, un Dieu qui leur parle, un Dieu, qui avec une puissance infinie et des moyens que l'homme ne peut soupçonner, leur préparera la nourriture céleste qu'il leur destine.

[1] Joan., VI, 61.
[2] Joan., VI, 42.

C'est bien une chair véritable, un véritable sang dont ils devront se nourrir, mais c'est la chair et le sang d'un Dieu, car il est Dieu Celui qui leur prépare et leur offre l'Aliment des Cieux. A bien des signes ils ont pu, ils ont dû reconnaître sa divinité, mais de plus grands prodiges leur restent à contempler ; ils verront le Christ sortir victorieux du sépulcre, dont eux-mêmes auront scellé la pierre ; peu après il montera glorieusement aux Cieux sous leurs regards. N'est-ce pas d'un Dieu ? Que dire, *si vous voyez le Fils de l'Homme monter où il était auparavant* [1], au ciel, dans le sein, à la droite de son Père, où il est éternellement comme Fils de Dieu, où il introduit son humanité glorifiée ? Ne vous faudra-t-il pas confesser, devant une telle évidence, qu'il est Dieu Celui qui vient de vous promettre sa chair et son sang en nourriture ? Si c'est un Dieu qui prépare au monde le Divin Banquet, pourquoi se mettre en peine de la façon dont seront présentés cette chair et ce sang. Ils le seront d'une manière toute spirituelle, toute dégagée des propriétés d'une chair mortelle et passible. C'est un corps ressuscité, et c'est le corps d'un Dieu que l'Eucharistie nous destine. Jésus-Christ continue ainsi à rassurer les Juifs en les éclairant : *C'est l'esprit qui donne la vie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie* [2]. L'erreur qui causait leur scandale et leurs murmures était de croire que Jésus-Christ ferait manger sa chair dans son état passible et mortel, comme serait toute chair, tandis que, ressuscitée, impassible, immortelle, cette chair divine aura, quand nous nous en nour-

[1] Joan., VI, 62-63.
[2] Joan., VI, 64.

rirons, revêtu des qualités toute spirituelles. Restant chair véritable, elle tiendra pour ainsi dire de l'esprit, et c'est par là qu'elle nous sera un principe de vie spirituelle. *C'est l'esprit qui donne la vie* [1]. La chair en elle-même ne peut rien, ne vivifie rien, *la chair ne sert de rien*. Mais tout autre est-elle, quand c'est la chair d'un Dieu, et que spiritualisée et passée à l'état glorieux, elle nous est, par un Dieu, donnée en nourriture. Ainsi, conclut le Sauveur, ce n'est pas dans un sens matériel et grossier qu'il faut prendre mes paroles, *les paroles que j'ai dites sont esprit et vie* [2].

Ces explications étaient lumineuses ; elles le sont restées pour toutes les intelligences dociles et tous les cœurs droits ; mais elles demeurèrent impuissantes sur l'assemblée de Capharnaüm et la foule des disciples. Une douleur vive, la plus vive peut-être de toutes celles qui abreuvèrent Jésus-Christ, marqua cette solennelle journée : *A partir de ce moment, une foule de disciples se retirèrent et cessèrent d'aller avec Lui* [3].

Mais ni dans cette circonstance, ni dans aucune autre Jésus-Christ ne cesse de se montrer Dieu. Il l'est par la prescience dont il donne ici une nouvelle preuve : *Jesus savait dès le commencement quels étaient ceux qui ne croyaient point et quel était celui qui le trahirait* [4]. Dieu seul perce le secret des cœurs, et en le perçant Jésus-Christ montre sa divinité. Il la montre encore dans la charité, la patience, dont il entoure ses adversaires les plus hostiles, jusqu'au misérable Judas qui un an plus tard doit le livrer. Il la manifeste enfin

[1] Joan., VI, 64.
[2] Joan., VI, 64.
[3] Joan., VI, 67.
[4] Joan., VI, 65.

par la sublime indépendance qui lui fait rejeter tout prestige et renoncer à tout appui. On l'abandonne, on le laisse seul : qu'importe au Dieu « qui avec des pierres, s'il le voulait, pourrait faire des enfants d'Abraham » ? De même qu'il jette sa parole sans songer à son apparente inutilité, de même il introduit le plus sublime de ses mystères, l'Eucharistie, dans la désolante solitude que l'ingratitude humaine vient de lui faire.

Il savait quels étaient ceux qui ne croyaient pas [1]. Il leur dénonçait à eux-mêmes leur secrète incrédulité : *Il en est*, dit-il, *parmi vous un certain nombre qui ne croient point... C'est pourquoi Je vous ai dit que nul ne peut venir à moi s'il ne lui est pas donné par mon Père* [2]. Quoi donc! Dieu avait-il refusé à ces malheureux la grâce de croire aux paroles de Jésus-Christ ? Arrière un tel blasphème. Mais cette grâce première, sans laquelle toute foi surnaturelle nous resterait impossible, nous pouvons la trahir et la perdre. Faute de culture la divine semence meurt en nous-mêmes. C'est la faute et le malheur que nous trouvons en cette foule qui abandonne Jésus ; c'est l'état où ne cesse plus d'être le traître Judas. S'il ne quitte pas de corps le Sauveur en qui il a cessé de croire, il le quitte d'esprit et de cœur ; Apôtre en apparence, il n'est plus en réalité qu'un « démon », ainsi que Jésus le lui fait entendre [3].

Si telle fut la foule, désolante d'ingratitude et d'incroyance, tout autres se montrèrent les Apôtres. A l'interpellation de leur Maître, Pierre, au nom de tous, répondit par une explicite confession de sa mission

[1] Joan., VI, 65.
[2] Joan., VI, 65, 71-72.
[3] Joan., VI, 65.

rédemptrice et de sa divinité. *Jésus dit aux Douze : « et vous, voulez-vous aussi me quitter*[1] *? »* Pourquoi cette interpellation ? Nous pouvons y voir la blessure vive dont le cœur divin est atteint, car ce n'est pas sans une poignante émotion que Jésus-Christ met à l'épreuve la fidélité des seuls disciples qui lui restent. Toutefois c'est la superbe indépendance d'un Dieu devant ses créatures qui nous y apparaît manifestement. Dieu n'a que faire de nous, et quand il nous associe à son œuvre, ce n'est pas une aide qu'il demande, mais une faveur qu'il octroie. Quand, à Gethémani, ses Apôtres eux-mêmes l'abandonneront, nous Lui entendrons dire : « Croyez-vous que mon Père, invoqué par moi, ne m'enverrait pas aussitôt plus de douze légions d'Anges ? » Quand, ici, il leur demande : *et vous, voulez-vous aussi me quitter?* Il leur insinue que ni lui, ni son œuvre, n'ont d'autre appui que lui-même. C'est encore la liberté humaine que ces paroles établissent. Dieu nous fait la grâce insigne de nous appeler à la suite de Jésus-Christ, mais cet appel ne détruit pas notre volonté propre : c'est librement que Jésus-Christ veut qu'on le suive.

Les Apôtres subirent victorieusement l'épreuve, car ils y étaient préalablement préparés. Leur vie pauvre et mortifiée, le mépris habituel qu'ils gardaient pour le bien-être et les jouissances, les éloignaient des grossières convoitises et des vues sensuelles des Capharnaïtes. Leur docilité à écouter leur Maître et à se confier en lui, éloignait d'eux toute tentation d'incroyance en face des plus impénétrables mystères. Ils aimaient : comment, dès lors, se seraient-ils défiés ? La défiance

[1] Joan., VI, 69-70.

est inconciliable avec l'amour. Pierre prit la parole au nom de tous : *à qui donc irions-nous, Seigneur ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Pour nous, nous avons cru, et nous avons reconnu que vous êtes le Christ, Fils de Dieu* [1].

Que de choses et des plus belles nous trouvons assemblées dans cette profession de foi de Pierre ! Pierre a reconnu que quand un Dieu a daigné visiter la terre, lui seul est tout, les créatures plus rien ; qu'il faut les quitter pour aller à Celui qui « a les paroles de la vie éternelle », qui seul montre la voie et seul nous y peut soutenir. Pierre a commencé par croire : « nous avons cru ». C'est la foi qui est le fondement du salut et la source première des vérités qui nous illuminent. Commençant par nier, l'incrédule ne fait plus ensuite que s'enfoncer dans les ténèbres ; commençant par croire, le fidèle marche après de clartés en clartés. Et combien sont puissantes ces clartés ! Pierre, d'un trait, d'un mot, formule tout le Symbole. Il confesse la révélation, « paroles de la vie éternelle ». Il affirme l'adorable mystère de la Trinité des Personnes, car qui parle du « Fils » parle aussi du Père. Il proclame la rédemption, reconnaissant en Jésus-Christ le Dieu Incarné qui vient sauver le monde : *Vous êtes le Christ, Fils de Dieu* [2].

La confession de Pierre et la fidélité des Apôtres eussent dû consoler le Sauveur ; mais une désolation nouvelle lui venait du milieu même des Douze, dont Judas se séparait de plus en plus. Ses dispositions mauvaises s'aggravaient : à son avarice sordide et à ses vols, à sa grossière recherche des jouissances terrestres, s'ajou-

[1] Joan., VI, 69.
[2] Joan., VI, 70.

tait désormais l'incroyance. C'est lui surtout que le Sauveur désignait tout à l'heure : *Il en est qui ne croient pas!* Ses dénégations et ses murmures avaient sans doute dépassé toute mesure pour que le Sauveur ajoutât : *Ne vous ai-je pas choisi tous les douze? Et pourtant l'un de vous est un démon*[1]! » Jésus, désormais, ne cessera plus d'avertir son Apôtre renégat et traître; il épuisera pour lui les infinis trésors de sa miséricorde et de sa patience ; mais de son côté le misérable n'opposera aux efforts de son Maître pour lui ouvrir les yeux et toucher le cœur que l'opiniâtre orgueil du démon.

Quand, à la Cène, Jésus désignera de nouveau la présence d'un traître parmi les Douze, ceux-ci épouvantés s'enquerreront du coupable. Ici, ou ils ne comprennent pas, ou ils laissent passer sans la relever la parole du Maître. Il fallut la trahison suprême pour leur ouvrir les yeux, et faire dire à l'Evangéliste saint Jean : *Jésus parlait de Judas l'Iscariote, fils de Simon; celui-là même qui, bien que l'un des Douze devait le trahir*[2].

Qu'elle fut donc douloureuse la sortie de Jésus de la Synagogue de Capharnaüm ! A l'annonce de son plus insigne bienfait, de son plus divin Sacrement, du couronnement de toutes ses œuvres, le monde répondait par l'ignorance, l'insulte, le plus dédaigneux des abandons : et, plus que tous les autres, un de ceux dont il faisait son Apôtre et son prêtre désolait son cœur en repoussant son Eucharistie.

[1] Joan., VI, 71.
[2] Joan., VI, 72.

PHARISIENS ET SCRIBES DE NOUVEAU CONFONDUS

I. Jésus n'ayant pas assisté à la Pâque de cette année, la deuxième de son ministère public, ce sont les Pharisiens et les Scribes qui viennent à Lui de Jérusalem. *Jésus ne voulut point se rendre en Judée, car les Juifs cherchaient à le faire mourir. Alors les Scribes et les Pharisiens vinrent de Jérusalem* [1]. Ils vinrent comme toujours pour essayer de perdre le Sauveur dans l'esprit du peuple. Chaque fois qu'un piège est dressé et une tentative faite pour surprendre, accuser, perdre Jésus-Christ, le coup est monté par des émissaires venus de Jérusalem. La ville Sainte, qui ne sera plus bientôt que la ville déicide est le centre des haines vouées à l'Homme-Dieu. Là sont les plus influents et aussi les plus pervers des Pharisiens. Mieux instruits des Lois cérémonielles de Moïse que les autres Juifs, ils ont su conquérir sur toute la Judée un tyrannique empire, et pour le garder ils sont résolus à tous les forfaits. La mort du Juste est déjà résolue dans leurs Conseils; il ne leur faut plus qu'une occasion pour se défaire de lui et cette occasion ils sont venus la chercher dans la Galilée [2].

Le prétexte à accusation paraît tout d'abord bien futile. *Ayant observé que quelques-uns des Disciples de Jésus mangeaient sans se purifier les mains, ils les en blamèrent* [3]. Que peut signifier cette étrange objurgation ? En quoi une minutie semblable fournit-elle matière à accusation ? La question prend ici une impor-

[1] Joan., VII, 1.
[2] Matt., XV, 1. Marc., VII, 1.
[3] Marc., VII, 2.

tance et une ampleur que nous eussions difficilement soupçonnées. La Loi divine était étrangement en baisse depuis longtemps dans Israël, et l'esprit de cette Loi gênait les convoitises d'un peuple « qui déjà n'honorait plus Dieu que des lèvres ». Qu'avaient fait les Scribes et les Pharisiens ? Ils avaient multiplié sans mesure les prescriptions matérielles et surchargé d'observances une Loi où Moïse les avait dejà, sur l'ordre de Dieu, introduites en grand nombre. Ces adjonctions on les nommait « les Traditions des Anciens », et peu à peu, grâce aux tyranniques pressions des Pharisiens, elles avaient supplanté les commandements les plus formels et les plus graves du Décalogue. Les ablutions tenaient le premier rang dans cette nouvelle législation de source humaine, et les Rabbis les avaient multipliées dans la plus absurde mesure. Pour ces hommes qui se souillaient l'âme de toute sorte de crimes, aucun objet n'était assez pur, aucun lieu où ils ne contractassent quelque souillure légale. *Les Pharisiens et tous les Juifs, suivant la tradition des Anciens ne prennent aucune nourriture sans s'être lavé plusieurs fois les mains. Au retour de la place publique, avant le repas, ils font une ablution générale. Obéissant à une foule d'autres usages traditionnels, ils purifient les coupes, les vases de terre, les vases d'airain, les lits*[1]. Amusés par toutes ces pratiques matérielles les Juifs en étaient venus peu à peu à méconnaître les plus essentiels devoirs de la conscience et à mettre dans ces niaiseries toute leur perfection. Les Chefs de la nation trouvaient leur avantage dans cette substitution des usages superficiels aux vertus fondamentales mais crucifiantes, et

[1] Marc., VII, 3-4.

avaient abusé le peuple au point de soumettre Dieu à leur Tradition, la Loi divine à leurs vaines observances.

Nous pouvons comprendre maintenant pourquoi Jésus-Christ mit une si grande force à désabuser la foule et ses Apôtres eux-mêmes sur un point qui nous semble de si mince importance. Mais nous devons creuser davantage encore ce sujet.

Ce n'était pas seulement cette illégitime adjonction de traditions humaines que Jésus-Christ voulait détruire, mais la Loi Ancienne elle-même qu'il avait pour mission de remplacer par la Nouvelle : l'Ancienne faite pour l'enfance de l'humanité, remplie d'observances matérielles, destinée à préfigurer le Christianisme et non à en remplir les célestes perfections ; la Nouvelle où une Humanité, fille de l'Homme-Dieu, devait trouver un culte spirituel, des vertus suréminentes, une vie dégagée des sens, un état où l'âme est tout et où « la chair ne sert de rien ». Jésus-Christ devait commencer l'abrogation de la Loi Mosaïque et en laisser à ses Apôtres la complète abolition. Bien des fois déjà nous l'avons vu agir en Maître en face des observances Mosaïques ; d'ordinaire cependant il y acquiesce, car il veut montrer leur divine origine. Quand il passe outre, il entend montrer qu'elles vont prendre fin et que d'autres plus parfaites les remplaceront. Les paroles ont accompagné les actes. A la Samaritaine Jésus disait : « Femme, crois-moi, l'heure vient où ceux qui adorent le Père, l'adoreront en esprit et en vérité ». A Nicodème, il révélait de même la divine spiritualité du Culte nouveau. Tout récemment, dans la Synagogue de Capharnaüm, il faisait entrevoir les splendeurs toutes célestes de l'être divin créé en l'homme par la foi, la céleste nourriture qui entretiendrait cet être et le mode entiè-

rement dégagé des sens selon lequel cette nourriture serait présentée. Quand il ajoutait : « la chair ne sert de rien », il achevait de substituer à l'ordre ancien où l'élément matériel dominait, l'ordre nouveau où la matière est entièrement soumise à l'esprit. Ses Apôtres et en tête saint Paul démontrèrent comment avec Jésus-Christ la Loi Ancienne et ses observances matérielles prenaient fin et étaient remplacées par une religion spirituelle, *rationabile obsequium*, où l'esprit était tout, la matière rien ; la pureté de l'âme tout, la pureté des mains avant le repas rien. *L'avarice, la méchanceté, l'impudicité, l'envie, le blasphème, l'orgueil : voilà ce qui souille l'homme et non point de manger sans l'ablution des mains*[1].

Les Apôtres laissés à leur sens droit, et surtout formés déjà par les enseignements du Maître, abrogeaient en fait ce qu'ils n'eussent encore osé mépriser en principe. Non seulement ils négligeaient les ridicules ablutions pharisaïques avant de prendre leur nourriture, mais cette nourriture elle-même était la plupart du temps en dehors de leur préoccupation. Ils mangeaient ce qu'ils pouvaient et où ils pouvaient, et parfois nous les trouvons si dénués, qu'ils sont réduits à se nourrir, le long du chemin, de quelques épis arrachés à un champ. L'élément surnaturel les dominait déjà à leur insu, et alors même qu'ils tremblaient d'enfreindre cette Loi ancienne, dans laquelle ils avaient été élevés, ils en trahissaient déjà l'esprit et la lettre dans leur conduite de tous les jours. C'est cette instinctive abrogation qui leur attirait l'accusation actuelle des Pharisiens et des Scribes, quand ceux-ci s'approchèrent de Jésus et lui dirent :

[1] Marc., X, 21-22-23.

Pourquoi vos disciples n'observent-ils pas les traditions des anciens et mangent-ils sans se purifier les mains[1] ?

Admirable sagesse de Jésus ! Il évite tout ce qui pourrait exaspérer ou armer contre lui ses adversaires, et, en même temps, il les confond victorieusement. Il n'apprécie pas la conduite des Apôtres : ce qui eût accentué les accusations. Il ne fait pas directement le procès aux « Anciens » et à leurs absurdes traditions : ce qui l'eût fait passer pour ennemi des Rabbis. Il ne condamne pas ses Apôtres : ce qui eût donné gain de cause aux Pharisiens. Il s'élève au-dessus de ces questions secondaires, pour aborder de front la seule importante question ; au lieu de se défendre, il attaque ; il montre que les véritables accusés doivent être ses accusateurs, et que la seule grave infraction à la Loi divine est celle qu'ils se permettent constamment. *Et vous, répondit Jésus, pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu, pour suivre votre tradition*[2] ? Lequel a force de Loi, le précepte qui vient de Dieu, ou le précepte que, sans droit, y ont substitué les hommes ; alors surtout que le précepte divin est justice et charité, tandis que la « tradition des Anciens » est cruauté, flagrante injustice ? Qu'avait donc inventé l'odieuse rapacité judaïque ? Afin de se soustraire à l'obligation, la plus sacrée de toutes, qui est pour un fils de subvenir à la détresse de ses parents, les « Anciens » avaient imaginé cette ruse sacrilège de dédier à Dieu leur fortune, pour prétendre ensuite que Dieu seul en étant possesseur eux-mêmes n'en avaient plus l'usage, fut-ce pour se-

[1] Matt., XV, 2. Marc., VII, 5.
[2] Matt., XV, 3.

courir un père et une mère nécessiteux. Ainsi, par un double crime ils trompaient Dieu en ne lui faisant qu'un abandon fictif de leurs biens, et ils frustraient leurs parents des secours qu'une Loi formelle de Dieu les forçait à donner. *Dieu a dit par Moïse : « honore ton père et ta mère »*[1]. Honore les surtout par les secours que leurs nécessités réclament, et si les outrager en paroles est un crime puni de mort, que sera-ce de les outrager en les abandonnant dans leur misère? *Quiconque outragera dans ses paroles son père et sa mère, qu'il meure*[2] ! Voilà la Loi de Dieu. Et quelle abominable « tradition des Anciens » y avait-on substitué? *Mais vous, pour qu'un homme soit dispensé d'honorer son père ou sa mère, il suffit qu'il leur dise : « tout ce qui pourrait vous servir, je l'ai voué à Dieu ». Et vous ne permettez plus au fils de rien faire pour son père et sa mère. Ainsi vous mettez à néant la Loi de Dieu par vos traditions*[3].

La réfutation était saisissante. Les chefs du peuple étaient pris en flagrant délit d'odieuse violation des Lois divines, et il importait de démasquer devant le peuple leur impiété et leur hypocrisie. Jésus le fit avec force et pour frapper davantage la foule il fit apparaître le jugement inspiré que le Prophète avait porté sur eux. *Hypocrites, c'est bien de vous qu'Isaïe a prophétisé : « ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi. Vain est le culte qu'ils me rendent, enseignant des doctrines et des ordonnances humaines*[4] ».

[1] Matt., XV, 3-4.
[2] Matt., XV, 5.
[3] Matt., XV, 4-5-6. Marc., VII, 9-10-11-12-13.
[4] Matt., XV, 7-8-9. Marc., VII, 6-7-8.

Confondus les Pharisiens et les Scribes se retirèrent.

II. Mais confondre ses ennemis n'était pour Jésus que le moindre objet de sa sollicitude : tant il avait pitié de ces foules que les Pharisiens abusaient et s'efforçaient d'éloigner de lui. C'est vers elles qu'il se tourne pour les instruire sur l'erreur qui leur a été enseignée, et sur le véritable esprit de la Loi de Dieu. Ce n'est pas de suite, et au début de sa vie publique, qu'il a fait au peuple ces graves révélations et mis à nu la perversité pharisaïque ; il a attendu que la multitude de ses miracles et l'éclat de ses prédications lui eussent donné un suffisant prestige aux yeux du peuple. C'est aussi après avoir réfuté victorieusement ses adversaires et les avoir mis en fuite qu'il établit la vérité sur le vrai culte et la seule vraie manière de servir Dieu. *Jésus appelant près de lui la foule : vous tous, écoutez, dit-il, et comprenez*[1]. Rarement le Sauveur a pris un pareil ton de solennelle autorité. On pressant la gravité de l'enseignement qui va sortir de ses lèvres. Devenons-nous mêmes attentifs.

Il ne s'agit plus seulement ici des illégitimes et ridicules adjonctions que les Rabbis avaient faites à la Loi Mosaïque, mais de cette Loi elle-même, de ses préceptes tout matériels, de ses observances qui touchaient plus au sens qu'à l'âme, ainsi qu'il convenait à un peuple grossier et à des temps éloignés encore des grâces et des clartés chrétiennes. Le Juif ne sait pas comprendre que « le Royaume de Dieu est au-dedans de lui », que c'est dans le fond de l'âme, dans le sanctuaire de la conscience, que se parfait ou s'altère l'œuvre de la sanctification. Aussi Dieu lui a-t-il multiplié les observances matérielles. Il mangera certaines viandes ; d'autres pour

[1] Marc., VII, 14. Matt., XV, 10.

lui seront réputées impures, et il devra s'en abstenir. Puisqu'il est trop matériel pour servir Dieu « en esprit », qu'il le serve au moins dans la chair ! Nous pouvons voir dans le cours de l'histoire judaïque combien Israël s'attacha à ce côté extérieur de la Loi et avec quelle force les justes de l'Ancienne Alliance y demeurèrent fidèles. Même après la Résurrection, nous entendons l'Apôtre Pierre se récrier, quand, dans une vision, Dieu lui propose de manger des viandes prohibées. Ce fut donc une tâche très rude pour Jésus-Christ et son Eglise d'amener l'âme Juive de ses sollicitudes matérielles aux soins plus nobles et plus divins de la conscience, de lui persuader que le mal pour l'homme n'est pas dans la qualité et le choix des viandes, mais dans l'accomplissement des volontés de Dieu, dans la recherche du bien, et dans la fuite de tout ce qui y est contraire. *Ecoutez donc tous et comprenez ! Ce n'est point ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais bien ce qui sort de la bouche. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende* [1] !

Nous avons déjà surpris cette formule sur les lèvres du Sauveur. Elle signifie que le peuple trop mal disposé pour porter la vérité entière, n'en doit recevoir à l'heure présente qu'une faible partie. Mais toute faible qu'elle fût les Pharisiens l'avaient saisie et avaient vu dans les paroles de Jésus leur propre condamnation. De là, chez eux un redoublement de haine et de colère. *Quand la foule se fut éloignée et qu'ils furent seuls dans la maison, Pierre parlant au nom des douze, dit à Jésus : « Savez-vous que les Pharisiens, en entendant vos paroles, se sont scandalisés* [2] ? Si le scan-

[1] Matt., XV, 11. Marc., VII, 15-16.
[2] Matt., XV, 12. Marc., VII, 17.

dale des faibles mérite et obtient qu'on l'éloigne, ainsi que le fit plusieurs fois le Sauveur, le scandale pharisaïque doit être méprisé. Jésus, devant la colère et les murmures de ses ennemis répète à ses Apôtres la formidable doctrine du mépris de la grâce et de la damnation assurée où il mène. Dieu veut assurément « sauver tous les hommes » et il leur ouvre à tous les voies du salut ; mais, Dieu qui ne peut être vaincu par l'opiniâtre refus des pécheurs, se réserve le nombre prédestiné de ses Elus ; ceux qui se mettent en dehors de lui se perdent : *Toute plante que mon Père n'a pas plantée, sera arrachée* [1]. Et si repousser le Christ est un premier crime qui rend le salut impossible, que sera-ce d'entraîner les autres dans la même révolte ? *Si l'aveugle se perd en voulant marcher sans guide que sera-ce s'il se fait lui-même le guide d'aveugles comme lui ? Laissez-les ! Ce sont des aveugles et des conducteurs d'aveugles. Si un aveugle se fait le guide d'un autre aveugle, tous deux tomberont dans la fosse* [2].

Si nous allons au fond des paroles de saint Pierre : « Savez-vous que vos paroles ont scandalisé les Pharisiens » ? nous y devons voir plus qu'un avertissement à son Maître. Pierre et les douze ne se détachent qu'à grand peine des erreurs pharisaïques relatives aux « Traditions des Anciens ». Les reproches des Pharisiens les ont émus et leur conscience faussée s'alarme des paroles du Sauveur. Il leur faut la lumière : *Expliquez-nous cette parabole, reprit Pierre* [3]. Jésus voulut tout d'abord les frapper et les rendre attentifs par la sévère gravité de ses paroles. *Quoi ! Leur dit-il, vous*

[1] Matt., XV, 13.
[2] Matt., XV, 14.
[3] Matt., XV, 15.

aussi vous êtes sans intelligence[1] ! Est-ce, dans l'homme, la matière inerte, sans volonté ni conscience, qui le peut rendre coupable ? N'est-ce pas l'âme intelligente et libre qui seule peut, en transgressant la Loi Divine, concevoir en elle-même et faire jaillir d'elle-même le péché ? *Ne comprendrez-vous pas qu'une chose extérieure entrant dans l'homme ne saurait le souiller, parce qu'elle n'entre point dans son cœur, mais dans les entrailles, et qu'elle se rejette ensuite avec ce qu'il y a d'impur dans les aliments*[2] ?

Qu'est-ce donc qui souillera l'homme ? Le péché. Et qu'est-ce que le péché ? Toute pensée, parole et acte contraires à la conscience, que l'âme conçoit d'abord en elle-même, et qui font ensuite irruption au dehors ? *Ce qui sort de la bouche vient du cœur et voilà ce qui souille l'homme. C'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, les fourberies, les impudicités, l'œil envieux, les blasphèmes, l'orgueil, l'extravagance. C'est-là ce qui souille l'homme. Mais manger sans se laver les mains, non ! Cela ne saurait souiller l'homme*[3].

LA CHANANÉENNE

Ainsi l'esprit allait se substituer à la matière, la réalité à la figure, la Loi de grâce à la Loi Mosaïque. Au lieu de l'étroit coin de terre de la Judée, c'est de la terre entière que l'Evangile devait faire son domaine et

[1] Matt., XV, 16. Marc., VII, 18.
[2] Marc., 19, 24. Matt., XV, 17-21.
[3] Matt., VII, 18-19-20-21-22-23.

la haineuse incrédulité d'Israël hâtait l'heure de cette providentielle substitution. Nous entendrons plus tard les Apôtres reprocher aux Juifs leur incrédulité et motiver par elle leur conversion vers les nations païennes. Jésus leur indique lui-même ce chemin de la gentilité. *Jésus partit de là et se réfugia dans le pays de Tyr et de Sidon* [1]. Il donnait à ses Apôtres l'ordre formel de n'évangéliser que la terre Juive; lui-même allait dire à la Chananéenne qu'il n'était envoyé qu'aux brebis d'Israël; mais, quelle loi peut arrêter Celui qui seul fait les lois? D'ailleurs, si Jésus n'allait pas dans les contrées païennes pour prêcher l'Evangile, mais pour mettre entre lui et les complots des Pharisiens une solitude éloignée, il ne pouvait convenir ni à sa sagesse, ni à son cœur de repousser les misères qui viendraient spontanément à Lui.

Elles ne tardèrent pas! *Jésus s'était retiré dans une maison hospitalière avec l'intention de n'être connu de personne; mais il ne put demeurer caché* [2]. Les païens de cette contrée savaient qu'un grand Prophète illustrait la Judée; un bon nombre d'entre eux lui avaient déjà vraisemblablement amené des malades; le bruit de sa venue se répandit, et, avant que les foules s'ébranlassent, vint à lui une mère éplorée. *Une femme Chananéenne, dont la fille était possédée d'un esprit immonde entendit parler de lui. Elle accourut et avec de grands cris se mit à le supplier: « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi! Ma fille est cruellement tourmentée du démon* [3] ». Peu de figures aussi sympathiques et aussi parfaites nous apparaîtront dans l'Evangile. La

[1] Matt., XV, 21. Marc., VII, 24.
[2] Marc., VII, 24.
[3] Matt., XV, 22. Marc., VII. Marc., VII, 25-26.

Chananéenne eût pu, comme tant d'autres, se rendre en Galilée ou à Jérusalem, pour implorer le Grand Prophète : son humilité l'a retenue ; elle s'est crue indigne, elle païenne, issue de la race maudite de Chanaan, de franchir les frontières d'une Terre Sainte. Maintenant que le Prophète vient le premier vers elle, elle ne saurait plus hésiter ; elle se hâte même, car elle « sort de son pays », avant que Jésus n'y soit parvenu. Elle sort du milieu idolâtre pour trouver le vrai. Car nous-mêmes ne pouvons aspirer à la grâce du Rédempteur que si nous quittons la région du péché. Aussi humble que le Centurion ; lorsqu'il s'efforçait d'éloigner Jésus de sa demeure, la Chananéenne ne peut attendre la divine visite au pays maudit qu'elle habite ; elle « sort donc de sa frontière » et vient au Sauveur.

Elle y vient, bien différente des Juifs, qui, eux, le repoussent de chez eux. Elle accourt, quand eux se retirent, elle adore quand eux renient, elle implore à grands cris quand ils demeurent dans une froide indifférence. Ainsi nous apparaît-elle comme une saisissante figure de l'Eglise des Gentils. Au temps où les Juifs jouissent de toutes les faveurs de Dieu, où Dieu leur envoie son Fils unique, où la « Bonne Nouvelle » retentit et où la grâce surabonde, la Gentilité est gémissante sous la captivité du démon qui la souille, la meurtrit, l'aveugle, « la tourmente cruellement » ; elle habite la terre de Chanaan, la terre des superstitions extravagantes, des monstrueuses erreurs, des pratiques abominables, des crimes sans nom. Mais bientôt les rôles changent. Israël s'entête dans son orgueil et sa révolte et force son Sauveur à s'éloigner tandis que les nations idolâtres accourent implorer sa miséricorde. Jérusalem déicide est ruinée et détruite ; l'Eglise chrétienne se

forme, se dilate, s'étend dans la terre entière. Comme la Chananéenne, elle est « sortie des frontières » de l'infidélité et elle s'est attachée avec ardeur aux pas de l'Homme-Dieu, qui un instant l'éprouve, mais bientôt l'exalte magnifiquement.

Nous avons laissé la Chananéenne poursuivant le Sauveur de ses clameurs poignantes : *Fils de David, prenez pitié de moi*[1] ! O conduite mystérieuse de Dieu ! O secret redoutable de son action ! Lourde épreuve pour cette suppliante ! *Jésus ne répondit pas un seul mot*[2]. Lui que jamais on n'implora en vain, qui ne laissait même pas venir la misère, mais qui prenait les devants et allait à elle, lui aux pieds duquel nous voyons la pécheresse pardonnée, Zachée converti, l'adultère épargnée, tous les pécheurs renvoyés avec de si miséricordieuses amnisties, le voici de glace devant une douleur sans égale ! Il est évident que quelque grave enseignement nous est donné. Les voies de Dieu sur nous seront souvent pleines de ténèbres ; son étrange silence portera l'angoisse dans nos âmes, et nous nous débattrons parfois dans de suprêmes efforts pour ne pas douter de lui. Mais lui a son plan ; son silence est divinement raisonné, et si nous savons, comme le chantait le Psalmiste, « supporter Dieu », l'heure de la grâce et du triomphe suivra immédiatement l'heure de l'épreuve. Imitons seulement l'admirable Chananéenne.

Certes, le coup qu'elle venait de recevoir était rude ! A sa foi, à son courage, à sa piété, à sa prière, le modèle des prières, Jésus avait répondu par le plus froid dédain. Pas un mot ! Tous en demeurent dans un étonnement

[1] Matt., XV, 22.
[2] Matt., XV, 23.

profond, les Apôtres comme la foule ; c'est la première fois qu'ils sont mis en face d'une semblable attitude de leur Maître. Et nous-mêmes comment pouvons-nous concevoir qu'inépuisable en patience et en miséricorde envers les Juifs dont il n'obtient que haine, mépris et insulte, Jésus passe sans daigner jeter l'aumône d'un mot à une malheureuse dont la piété, la foi et la confiance égalent la douleur ? Et que dut-il se passer dans l'âme de la suppliante ? Quelle stupéfaction ! Quelle révolte ! Quel combat ! Quelle tentation violente de fuir Celui dont elle attendait le salut et qui ne lui rend que l'insulte de son silence !

Une âme orgueilleuse se fut cabrée : mais que ne produira pas de force et d'héroïque endurance une véritable humilité ? La Chananéenne est profondément humble. Le silence de Jésus n'a fait que la rendre plus respectueuse et plus craintive, sans abattre en rien sa vaillance. N'osant plus s'adresser directement au Prophète qui la rebutait, elle chercha des intercesseurs, elle s'adressa aux Apôtres, afin qu'ils intercédassent pour elle, et que les amis du Maître obtinssent ce que, dans son indignité, elle n'avait pu mériter. Les Apôtres émus de compassion se prêtèrent volontiers à son ardente supplique, mais on entrevoit dans leurs paroles l'embarras où les mettait l'attitude glaciale du Sauveur. En d'autres temps, ils eussent fait appel à son cœur, ou, comme les amis du Centurion, ils eussent plaidé des circonstances atténuantes et fait valoir des mérites ; ici, ils se contentent de demander la grâce implorée pour faire cesser d'importunes clameurs. Qu'ils étaient loin de saisir la secrète pensée de Jésus et de concevoir ses plans ! Ils s'approchent donc : *Accordez-lui, disent-ils, ce qu'elle demande, et renvoyez-là, car elle nous poursuit de*

ses cris [1]. Un nouveau refus suivit cette nouvelle demande. *Jésus leur dit : je ne suis envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël* [2]. Non pas, certes, que le Sauveur du monde ne fut pas envoyé pour tous les hommes et que son Église ne dût, comme la Synagogue, contenir en elle que les Juifs ; mais il voulait dire que le dessein de Dieu son Père était qu'il se donnât d'abord à Israël, puis d'Israël que son Evangile et sa Rédemption se répandissent dans tous les peuples. Ce fut, sans doute, avec tristesse que les Apôtres, sortant de la maison où Jésus se tenait enfermé, firent part à la malheureuse mère de leur insuccès. Peut-être lui donnèrent-ils le conseil de se désister d'inutiles espérances et de nouvelles supplications.

Et elle ? L'admirable femme trouva des forces suprêmes là où tout la devait décourager. Loin de s'abattre, elle se relève, « elle espère contre toute espérance », elle devient audacieuse dans sa confiance, et il semble qu'une lumière intime brille en elle qui précise sa foi première. Pour elle, tout à l'heure, Jésus n'était qu'un Prophète, « Fils de David » : maintenant, il lui apparaît comme un Dieu. Tout à l'heure, elle suivait de loin, maintenant elle ose affronter sa présence. Rien ne nous doit arrêter, et notre indignité moins que tout le reste, quand il s'agit de nous confier en Dieu et d'aller en suppliants nous jeter à ses pieds. C'est ce que nous fait entendre l'Evangile, quand, au moment, où cette femme force le seuil de la maison, il nous dit qu'*elle était païenne et syrophénicienne d'origine* [3]. A l'idolâtrie déjà détestable et impie par elle-même, elle

[1] Matt., XV, 23.
[2] Matt., XV, 24.
[3] Marc., VII, 25-26.

ajoutait la solidarité des crimes et des abominations de la race Chananéenne. Mais les tares de sa naissance et les primitives erreurs de son idolâtrie ne faisaient que rendre plus précieuse au Sauveur sa piété, son courage et sa foi, et si sa demande était repoussée c'était pour rendre sa victoire plus illustre. Plus le combat fut terrible, plus magnifique fut le triomphe. Mais terrible vraiment était le combat! *La Chananéenne pénétra dans la maison où était Jésus et se prosternant à ses pieds : Seigneur, s'écria-t-elle, sauvez-moi* [1].

Tout le cœur maternel est dans ce cri! Le mal de son enfant est son mal, et c'est elle que le miracle sauvera quand il délivrera sa fille. Quand elle crie au Sauveur : « Sauvez-moi » ! elle rend, dans une expression admirable, ce que toute vraie mère a éprouvé.

Si nous nous attendons à voir fléchir Jésus, c'est que nous ne pénétrons encore ni son dessein, ni la réserve d'héroïsme que sa grâce garde encore dans l'âme de la pauvre païenne. Un assaut plus terrible que les précédents va être livré, car Jésus connaît l'invincible courage de la combattante et la sublime issue du combat : *Laissez d'abord, répondit Jésus, rassasier les enfants, car il n'est pas bon de leur prendre leur pain pour le jeter au chien* [2].

Jésus, doux Maître, Sauveur si tendre, Dieu si infiniment bon, que faites-vous ? Quelles paroles viennent de sortir de vos lèvres? Quoi! Vous insultez une mère? Une mère plongée dans la plus profonde douleur? Une païenne qui veut croire en vous, qui vous suit, vous implore, est sortie de ses frontières, est venue à vous

[1] Marc., VII, 25.
[2] Marc., VII, 27. Matt., XV, 25-26.

comme à un salut assuré ! Et ces Juifs que vous traitez d' « enfants » sont vos persécuteurs ; bientôt des décides ! Mille fois plus qu'eux cette étrangère n'est-elle pas digne de notre compassion ? Que de fois vous avez épargné aux Pharisiens les dures expressions qu'ils ne méritaient que trop bien, et c'est à cette femme si croyante et si bonne que vous les réservez !

Nous disions plus haut combien il importe de supporter en aveugles les mystérieuses conduites de Dieu, de croire en lui à travers tout obstacle, d'espérer en lui contre toute espérance, car nous ne sommes jamais plus près d'être exaucés de lui que quand, en apparence, il nous repousse.

La Chananéenne avait-elle l'intuition de ces vérités capitales ? Oui, sans doute, car elle grandit dans la lutte, elle saisit l'adversaire corps à corps, elle retourne les coups, elle se fait des armes de ce qui la devait abattre ; des expressions mêmes du Sauveur, elle tire d'invincibles arguments. Jamais jusqu'ici son humilité, son courage, sa foi n'ont atteint un pareil sommet. *Seigneur, c'est bien vrai ! Mais les petits chiens, sous la table de leurs maîtres, mangent les miettes que les enfants laissent tomber* [1]. C'est le triomphe de l'humilité ! Elle accepte pour elle et pour sa race la flétrissure que Jésus lui inflige. Nous bondissons nous autres sous l'aiguillon de l'injure, nous ne supportons pas même l'âpreté d'une accusation quelque juste qu'elle puisse être ; nous voulons que notre personne, notre famille, notre patrie, l'emporte en mérite sur les autres. Nous eussions répliqué que la Phénicie valait bien la Judée, et notre race cette race Juive toujours prévaricatrice et révoltée. Rien de semblable dans la

[1] Matt., XV, 27. Marc., VII, 28.

Chananéenne. Elle reçoit le mot du Sauveur comme un blâme mérité, elle y adhère : *Etiam Domine*, c'est bien vrai, Seigneur » ! Bien plus, ô merveille d'une âme humble ! Elle remercie, elle est heureuse ; être comme « les petits chiens » est pour sa bassesse un relèvement inespéré. Elle n'est donc plus étrangère ; on ne la chassera pas comme une immonde, elle est de la maison ; elle a droit aux soins de son maître ; et encore que ce soit les « miettes », et « sous la table », dont elle se nourrisse, au moins y a-t-elle droit ! Soit, ô Jésus, je ne suis dans la Maison d'Israël que comme les chiens sont dans la demeure de leur maître ; mais me voici assurée de ma place et que vous ne me chasserez pas. Elle est si convaincue de son indignité et de la supériorité des Juifs sur sa nation et sa race, qu'alors que Jésus les avait appelés « les enfants », elle les nomme ses « maîtres » et ses seigneurs. Qu'ils jouissent de toutes les faveurs, qu'ils soient fils, héritiers, possesseurs de tous les biens de Dieu : elle le concède, elle le trouve naturel et équitable. Mais à elle « les miettes ». Que Jésus comble son peuple des grâces les plus éminentes, mais qu'il daigne lui réserver quelque moindre faveur.

A qui étudie cette noble et attachante figure un étonnant assemblage de vertus lui apparaîtra. Dans la détresse de cette pauvre idolâtre, dans ses clameurs déchirantes, l'incrédule, le pécheur, l'homme éloigné de Dieu et de la religion, verra l'angoisse et la douleur qui doivent pénétrer l'Ame sans ciel, sans avenir, sans Dieu, livrée au démon et par lui au châtiment éternel. Mais dans l'ardeur qui entraîne la Chananéenne à la suite de Jésus, nous devons comprendre comment il faut, « avec une force qui va jusqu'à la violence », « ravir le

Royaume de Dieu ». Pour le ravir, sortons, comme cette femme « des frontières » du péché. Est-ce toujours facilement, d'un seul effort, que nous obtenons le salut ? Non pas. A peine convertis, l'épreuve nous guette ; les consolations s'évanouissent, et la plus pénible des tentations s'offre à nous : le silence et l'apparent rebut de Dieu. Que faire ? Que devenir ? Dieu est sourd à nos prières ; nous « crions vers lui », nous le poursuivons de nos clameurs ardentes, d'autres obtiennent, nous semblons délaissés. Regardons la Chananéenne et faisons comme elle. Sans la foi qui l'anime et l'absolue confiance qui la retient, sans l'humilité surtout qui comprime en elle toute révolte, elle se fût éloignée l'amertume dans l'âme et peut-être le blasphème à la bouche, et faute d'avoir compris et attendu Dieu, elle se fût à jamais privée des faveurs magnifiques qui lui étaient réservées. Quand Dieu nous fait attendre, adorons-le dans l'attente. Quand Dieu nous refuse, adorons-le dans le refus. Dieu est infiniment sage et infiniment bon, s'il nous éprouve c'est pour nous exalter.

Aux derniers mots de la Chananéenne Jésus s'émeut, Jésus exulte ; l'admiration le saisit : *O femme, ta foi est grande* [1] ! Cette admiration dans l'Homme-Dieu était sans doute très véritable et nullement fictive ; le Verbe en prenant notre nature en avait adopté les sentiments, à une différence près cependant. Chez nous l'admiration eut éclaté spontanément ; en Jésus-Christ elle était voulue et réglée. Il s'étonnait comme nous, mais sans que la source en fût l'ignorance et l'imprévu. Quand il jeta ce cri d'admiration qui termina l'épreuve et consacra la victoire de la Chananéenne, il nous mon-

[1] Matt., XV, 28. Marc., VII, 29.

tra la nécessité et la triomphale puissance de la foi. Avec elle tout est possible, car c'est elle qui, en nous élevant à Dieu, nous ouvre les trésors de Dieu. *Va, et qu'il te soit fait comme tu veux. Grâce à la parole que tu viens de dire, le démon est sorti de ta fille. A l'heure même sa fille fut guérie, et de retour à la maison, elle la trouva délivrée de l'esprit immonde et reposant dans son lit* [1].

LA SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS

1. — Jésus séjourna plusieurs mois dans le pays de Tyr; y fit-il d'autres miracles que celui accordé à la Chananéenne ? l'Évangile reste muet et nous pouvons croire qu'il s'y adonna surtout à l'instruction de ses Apôtres.

Les miracles éclatèrent de nouveau, plus nombreux que jamais, quand le Sauveur, quittant la région idolâtre, se rapprocha de la Galilée. *Jésus quitta les environs de Tyr, et, passant par le pays de Sidon, se dirigea vers le Lac de Galilée, à travers la Décapole* [2]. Dans cette dernière région demi-païenne, la puissance de Jésus s'était déjà manifestée ; car c'est là qu'il avait terrifié les habitants de Gersésa par le miracle des possédés délivrés et du troupeau de porcs précipité dans la mer. Les possédés guéris avaient dans toute la région publié le nom et la gloire de leur bienfaiteur [3].

A peine son arrivée fut-elle connue que les foules s'agitèrent et lui amenèrent d'abord un sourd-muet à

[1] Marc., VII, 29, 30. Matt, XV, 28.
[2] Marc., VII, 31. Matt., XV, 29.
[3] Matt., XV, 30-31.

guérir. *Jesus le conduisit hors de la foule, à l'écart*[1] Plusieurs raisons motivaient chez le Sauveur cet a-parte.

Sa préoccupation constante étant de nous instruire, non pas seulement dans ses paroles, mais dans ses actes, l'ombre et la solitude qu'il réclame ici nous rappellent combien nous devons fuir l'éclat et l'ostentation quand nous faisons le bien, plus encore quand ce bien est par sa nature voué à la publicité et aux admirations de la foule.

Autant que le lieu où s'accomplit le miracle, les circonstances qui l'accompagnent sont remplies de sens profonds et d'instructions pratiques. *Jésus mit le doigt dans ses oreilles et toucha sa langue avec de la salive. Puis levant les yeux au ciel il poussa un soupir et dit : « Ephpheta », « ouvrez-vous*[2] *» !* Pourquoi ces gestes ? Pourquoi cette intervention de la main et cette imposition de la salive ? Qu'avait besoin de ces intermédiaires la Puissance Infinie, « qui dit et tout se fait, qui commande et tout s'accomplit » ? Dans presque tous ses autres miracles Jésus opère d'un mot, d'un signe, d'un seul acte de sa volonté. Pourquoi cette nouvelle et inusitée manière de guérir ? N'en doutons pas, un profond enseignement se cache sous chacun de ces gestes. Si tous ses miracles proclament sa divinité, celui-ci précise l'essentielle condition de l'union de la divinité avec la nature humaine, union d'où résulte une seule et même Personne divine. Dans un de nos Symboles nous chantons : « Jésus-Christ est un : non pas que la divinité se soit absorbée dans la Chair, mais c'est l'Humanité qui a été élevée jusqu'à Dieu ». De telle

[1] Marc., VII, 32, 33.
[2] Marc., VII, 33.

sorte qu'après l'union des deux natures nous ne reconnaissons et n'adorons plus en Jésus-Christ qu'une seule Personne Divine. Tout est donc divin en Jésus-Christ. De son Corps, de chacun de ses membres s'échappe la divinité comme le soleil darde ses rayons à travers un léger nuage. Quand son doigt se posait sur nos membres mutilés ou infirmes, « des vertus s'en échappaient », et ces vertus n'étaient autres que la Divinité même « habitant corporellement en Lui ».

Le même Dieu qui avait créé l'homme, le réparait partie par partie, membre à membre, opposant à chaque ravage du péché, sa vertu réparatrice, et cette vertu se répandait dans les plus minimes accessoires. Qu'est-ce en nous qu'un peu de salive ? En l'Homme-Dieu elle renferme une puissance à laquelle aucune infirmité ne résiste. Un peu de poussière et la salive : voilà l'aveugle-né guéri. Un peu de salive apposée sur la langue du muet et voilà la parole revenue.

Jésus lève les yeux au ciel [1]. Ici encore de profonds et touchants mystères. C'est du ciel que nous vient « tout don parfait », du ciel nous tombe la grâce comme une rosée bienfaisante ; aussi est-ce vers le ciel que nos yeux, notre pensée, notre cœur, doivent sans cesse s'élever. Jésus élevait fréquemment ses yeux vers le ciel, et par là il nous faisait entendre que nous devons aspirer à notre Patrie absente, la saluer de loin, y attacher nos désirs en même temps que nos yeux. Ce regard enfin, est un regard tout filial, il marque notre soumission à « notre Père qui est dans les Cieux » et active l'amour qui nous emporte vers Lui.

L'Évangile ajoute : *Jésus poussa un soupir* [2]. Pour-

[1] Marc., VII, 34.
[2] Marc., VII, 34.

quoi ce soupir ? Trouvons lui une double signification. Jésus-Christ a continuellement soupiré à la vue de nos misères, et souvent ces soupirs se résolvaient en torrents de larmes. Si l'Évangile ne nous en marque que quelques circonstances, Saint-Paul nous révèle que les pleurs furent comme l'accompagnement naturel et ordinaire de la vie mortelle de notre compatissant Rédempteur. Ainsi nous est inculquée à nous mêmes la compassion pour les infortunes et les souffrances du prochain. Parmi les crimes de la Société antique Saint-Paul compte l'insensibilité ; ce mot de Charité n'y était ni connu, ni même soupçonné. Il fallut les soupirs et les larmes de l'Homme-Dieu pour rappeler le monde égoïste et dur aux tendres émotions de la fraternité. Mais les larmes et les soupirs de Jésus contiennent une autre leçon : Voyons-y la profondeur de notre misère et apprenons à pleurer sur nous-mêmes et sur les maux que le péché a accumulés sur nous. Les moindres sont les maux du corps, mais combien plus déplorables sont ceux de l'âme ! S'il est triste d'être isolé du commerce de ses semblables par le mutisme et la cécité, combien plus la séparation d'avec Dieu mérite-t-elle nos gémissements? Car telle est la déformation que le péché opère dans une âme. Cette malheureuse ni ne voit Dieu, ni ne l'entend, ni ne lui parle. Le monde surnaturel s'est fermé pour elle, elle n'y pénètre plus par aucune issue, et la voilà honteusement et misérablement enfermée dans la noire et fétide prison de la vie matérielle. « L'homme animal ne perçoit plus rien de ce qui est de l'Esprit de Dieu. » Quel remède à de pareils maux ? Jésus-Christ, en élevant ses yeux au ciel et en poussant un soupir, nous le fait connaître. A son exemple détachons nos regards des choses terrestres pour les élever

vers le ciel ; comprenons notre misère et déplorons-là. Bientôt le miracle s'accomplira aussi en nous : *Aussitôt les oreilles du sourd s'ouvrirent, sa langue se délia et il parlait distinctement* [1]. Notre âme s'ouvrira à la prière, et nous entendrons la voix de Dieu.

D'autres leçons précieuses nous sont données par la fin du récit évangélique. Quand Jésus défend au sourd-muet qu'il vient de guérir de faire connaître le miracle, il nous enseigne d'une part la réserve et l'humilité qui doivent accompagner nos actions ; quand d'autre part le miraculé publie partout la grâce qu'il vient d'obtenir et célèbre son Bienfaiteur avec l'effusion de la reconnaissance et de l'amour entraînant avec lui dans les mêmes transports ceux qui avaient été témoins de sa guérison, nous apprenons que les dons de Dieu doivent être par nous publiés et glorifiés. Si l'humilité les cache, la reconnaissance les produit au dehors. *Jésus leur défendit d'en rien dire à personne ; mais plus il le leur défendait, plus ils le faisaient connaître. Saisis d'admiration ils s'écriaient : il a bien fait toutes choses ! Il a fait entendre les sourds et parler les muets* [2].

Tel est le peuple. Quand aucune influence perverse ne le travaille et qu'il est laissé à son sens droit et à sa nature généreuse ; il sait reconnaître et confesser la vérité ; ses admirations sont enthousiastes et son dévouement est à toute épreuve. Mais, hélas, autant le peuple est droit et généreux par nature, autant il est facile à égarer. Les sophistes le savent, et leur parole venimeuse tourne au mal le bien qui faisait son admiration et pro-

[1] Marc., VII, 35.
[2] Marc., VII, 36, 37.

voquait ses acclamations chaleureuses. Le même peuple qui éclatera en Hosannah au jour des Rameaux, fera retentir le Prétoire de Pilate de ses sanguinaires clameurs. Déjà les foules de Judée et de Galilée ont cédé aux influences des Pharisiens et des Scribes et Jésus ne trouve plus auprès d'elles le sympathique accueil des deux premières années. Leur froideur ou leur hostilité l'éloignent, et il n'y fera plus que de rares et courtes apparitions.

II. — Tout différent est encore le peuple de la Décapole. Ce qu'il connait de Jésus et ce qu'il apprend du miracle du sourd-muet le remue profondément et le porte vers Jésus. Tous les malades prennent assurance et se font porter à la rencontre du compatissant Sauveur. *Après que Jésus eut gravi une montagne et s'y fut assis, de grandes foules de peuples vinrent à Lui, amenant avec elles des muets, des aveugles, des boiteux, des infirmes, et quantité de malades. Ils furent déposés à ses pieds et il les guérit* [1]. La conduite du Sauveur n'est pas toujours identique à elle-même. Parfois il recherche les infirmes pour les guérir ; parfois il attend qu'on les lui amène, et c'est, dans les deux cas, son cœur qui inspire et dirige ses actes. Quand il veut nous montrer l'empressement de son amour et sa soif de nous secourir, il prend les devants, il dit : « j'irai et je le guérirai », ou bien encore : « venez, allons à Lui ». D'autres fois il lui plait de laisser libre carrière à notre initiative ; il se retire, il se cache dans la solitude de quelque montagne, afin que la foule ait le mérite de le rechercher et d'accourir à

[1] Matt., XV, 29, 30.

Lui. Ce mérite était, dans la Décapole, plus grand qu'ailleurs, car ce peuple païen n'avait que peu connu le Sauveur et n'avait pas, comme les Juifs, été prévenu d'innombrables grâces de lumière et de salut. Quelques miracles, ont suffi à établir sa foi ; et sans songer à la fatigue du chemin et aux obstacles qu'oppose une contrée montagneuse, il amène d'un coup tous ses infirmes et tous ses malades. Ne nous étonnons pas en voyant Jésus s'abstenir de sa question ordinaire : « avez-vous foi ? » La démarche de cette foule témoignait assez de ses sentiments d'absolue confiance en Jésus. Aussi c'est d'un mot, d'un acte, d'un mouvement de sa volonté que le Sauveur guérit cette multitude de malades. Tandis qu'avec d'autres, il procède lentement et par améliorations successives, comme nous le lui verrons faire tout à l'heure sur un aveugle, ici tous sont instantanément guéris.

Quel merveilleux spectacle fut alors donné ! Ces infirmes, péniblement traînés jusqu'au haut de la colline, gémissant de leurs maux, chancelants et épuisés, se relèvent soudain, joyeux et alertes, rendus à la plénitude de la santé et à l'intégrité de leurs membres. Les aveugles quittent leurs guides, les paralytiques leurs grabats, les boiteux marchent, les débiles usent avec aisance et force de leurs mains vivifiées, les muets font retentir l'air de leurs joyeuses acclamations ; tous entourent le Sauveur, lui expriment leur reconnaissance et lui vouent leur amour : *Toute la multitude était dans l'admiration... Tous glorifiaient le Dieu d'Israël*[1]. Admiration et action de grâces : tels sont nos deux actes en face des merveilles que Dieu ne cesse d'opérer

[1] Matt., XV, 31.

sur nous. Si nos corps n'ont pas été l'objet de sa grâce miraculeuse, nos âmes plus précieuses et plus malades ont reçu de lui la santé et la vie. Elles aussi sont misérablement aveugles, quand, insensibles au monde surnaturel, privées des lumières d'une foi vive et pratique, elles sont plongées dans les ténèbres d'une vie purement matérielle. Leur mutisme est terrible, quand la prière s'est éteinte en elles et que jamais elles n'ont plus un mot de filiale souvenance à Dieu. La débilité paralyse toute action, rend tout œuvre impossible, l'âme « débile » peut être pour les choses du monde d'une activité dévorante : pour Dieu, pour elle-même, pour son avenir éternel, elle demeure inerte, impuissante, stérile. Pas un acte, dans toute une vie, qui puisse lui valoir, une récompense dans les Cieux ! Pauvres malades, innombrables infirmes, faites-vous porter sur la montagne où Jésus réside et vous attend ! Que de charitables guides vous y mènent, que la foi et la confiance vous y soutiennent : vous entendrez descendre sur vous la parole qui guérit et qui sauve : *On les déposa à ses pieds et Jésus les guérit tous*.

III. — Trois jours durant Jésus garda ces foules auprès de lui[1], car leurs infirmités corporelles préoccupaient moins son zèle et sollicitaient moins sa puissance que la détresse de leurs âmes. S'il lui était aisé de guérir leurs maladies, plus difficilement il les appelait à la vie divine, et c'est à leur parler du Royaume de Dieu, de la foi au Messie Sauveur du monde, des vertus de la Nouvelle Alliance, qu'il dépensa les longues heures de ces trois journées. Quatre mille hommes, sans compter

[1] Marc., VIII, 2.

les femmes et les enfants, l'entouraient, dévoraient ses paroles, et, tout entiers aux charmes infinies de sa vue et de ses entretiens, oubliaient jusqu'aux plus impérieuses obligations de la vie. Les quelques provisions dont ils avaient pu se munir étaient épuisées et la faim commençait à faire sentir ses tortures.

Durant trois jours la faim sévit sans que le peuple songeât à quitter Jésus, tant devenait irrésistible l'attache qui le retenait. Quel exemple à notre lâcheté et à notre insouciance ! La moindre difficulté, la gêne la plus légère, moins que cela, les futilités de la vie quotidienne nous éloignent sans cesse du Sauveur ; nous le délaissons même sans motif, et par pure insouciance, oublieux de ses bienfaits, insensibles à ses charmes, sans nul désir d'être nourris de sa main. C'est pourtant la persévérance à le suivre qui décide de notre salut ; nous n'obtiendrons sa grâce que si nous subissons une courageuse attente, comme au désert de la Décapole la foule ne fut nourrie qu'après avoir héroïquement souffert la faim durant de longues journées.

Nous ne voyons pas que les Apôtres se soient, comme ils le firent auparavant, préoccupés de la détresse de ces pauvres gens. Lors de la précédente multiplication des pains, ils viennent d'eux-mêmes au Sauveur et lui demandent de congédier la multitude avant que la famine la réduise. S'ils ne songent pas au miracle possible, au moins ils prennent le peuple en pitié; ici leur insouciance est complète et c'est Jésus qui les interpellera le premier. Dieu seul est secourable, Dieu seul est notre appui, en lui seul plaçons notre espérance ; bien insensés sommes-nous si nous comptons sur la créature, car si parfaite que nous la supposions ; elle a des heures de défaillance et d'oubli, et le concours que nous

attendons d'elle, bien des fois nous fera défaut. Ce qui jamais ne nous trompera c'est le Divin Cœur de Jésus et la commisération si tendre qui ne cesse d'en jaillir. Jésus savait la détresse de ce peuple qui s'attachait à lui, et s'il la laissait devenir extrême, c'est qu'il voulait donner au miracle qu'il allait faire son relief et sa solennité. Il voulait aussi nous apprendre que sa divine nourriture n'était pas aux dédaigneux mondains que gorgent les satiétés terrestres, mais aux heureux faméliques « qui ont faim et soif de la justice » et qui, avant tout, « cherchent le Royaume de Dieu ». Tout s'harmonise dans les œuvres divines. C'est après avoir guéri les malades qu'il les nourrit miraculeusement ; c'est à leur faim courageusement supportée qu'il accorde une satiété délicieuse. Et tout, en toutes choses, nous vient de la tendre compassion qu'il ressent pour nous. *Jésus appela ses disciples*[1]. Cet appel équivaut à un reproche, et ce reproche s'adresse à une double faute. D'abord les Apôtres sont, comme nous venons de le voir, trop oublieux des besoins de la foule, et eux que leur mission prédestine au plus tendre et au plus dévoué ministère des âmes, doivent plus que tous les autres veiller aux besoins du troupeau. Puis, contre toute attente, ils semblent méconnaître la puissance du Sauveur, ne plus songer au miracle de la première multiplication des pains, et quand Jésus s'efforcera de les en faire souvenir, ils n'opposeront à ses allusions qu'un désolant oubli. Dans un moment cet oubli leur attirera de la part de leur Maître ce vif reproche : « Quoi ! N'avez-vous donc ni sens, ni intelligence ! Votre cœur est-il donc toujours aveugle ! » Mais maintenant au lieu

[1] Matt., XV, 32.

de reproches Jésus s'efforce de les éclairer et de les toucher au contact de son tendre cœur.

Il les appelle et leur dit : *J'ai pitié de cette foule : voilà trois jours qu'ils demeurent avec moi et ils n'ont rien à manger. Si je les renvoie ainsi dans leurs maisons, ils vont défaillir sur la route, car plusieurs sont venus de loin* [1]. Un double sentiment dictait ces paroles. Avant tout la bonté compatissante du Sauveur qui connaît et analyse la détresse qu'il va secourir : « Trois jours », et durant ces longues heures de jour et de nuit ces milliers d'hommes ont écouté les paroles de la vie éternelle, sans songer ni à leur nourriture, ni à leur repos ; il semble que le monde matériel n'existait plus pour eux et que leur demeure, leur famille, leurs travaux, leur vie ordinaire, n'étaient plus même pour eux un souvenir. Les quelques vivres qu'ils avaient pu apporter s'étaient vite épuisés, la faim s'était fait sentir, « ils n'ont plus, dit le Sauveur, aucune nourriture », et même alors ils n'ont pu consentir à s'éloigner. « *Depuis trois jours ils persévèrent à rester avec moi* [2] ». Un autre titre à la commisération de Jésus, c'est le danger que ces gens, affaiblis par un long jeûne, courront en chemin, car un bon nombre sont venus de loin. Comment laisser une telle misère sans la secourir ?

Avec la compassion, les paroles du Sauveur expriment le désir et la volonté de préparer les Apôtres au miracle qui va s'accomplir. Les trouvant si distraits et si insensibles, Jésus-Christ veut frapper leur esprit en même temps que toucher leur cœur. En leur disant :

[1] Marc., VIII, 2-3. Matt., XV, 32.
[2] Marc., VIII, 2.

« j'ai pitié de ce peuple », il leur faisait assez entendre qu'il allait mettre sa puissance au service de sa compassion et renouveler le miracle de Bethsaïde. Eux n'entendirent rien, ne comprirent rien. *Où trouver, répondirent-ils, assez de pains dans ce désert pour rassasier une pareille multitude* [1] ? Quand la Pentecôte aura fait planer sur eux ses flammes et ses grâces, ces mêmes hommes nous apparaîtront remplis des plus célestes lumières, et leur force aura raison des résistances du monde entier ; en attendant, ils sont ce que Jésus les a choisis, lents d'intelligence et de volonté, fermés aux mystères d'en haut, incapables même de se souvenir des merveilles sans cesse renouvelées sous leurs yeux. Au moins ont-ils la naïve simplicité et la loyauté d'en convenir, et la franchise des Évangélistes n'est pas une médiocre preuve de leur véracité.

Combien avez-vous de pains, leur demanda Jésus ? — Sept et quelques petits poissons, répondirent-ils [2]. C'est le moment du miracle. Le même Dieu qui fait croître et mûrir les moissons, qui de quelques grains jetés en terre fait sortir d'innombrables épis, qui d'un mot couvre la terre de ses fruits savoureux, Lui-même prend en main les quelques pains et les poissons qu'on lui présente, les rompt en fragments qu'il multiplie sans mesure. *Jésus fit asseoir le peuple à terre, prit les pains et les poissons, et, ayant rendu grâce, il les donna à ses disciples et ses disciples les distribuèrent au peuple. Tous mangèrent et furent rassasiés. Des morceaux qui restèrent on emporta sept corbeilles pleines. Or ceux qui mangèrent étaient environ qua-*

[1] Matt., XV, 33. Marc., VIII, 4.
[2] Matt., XV, 34. Marc., VIII, 5.

tre mille, sans compter les femmes et les enfants[1].

Jésus seul nourrit le monde de sa grâce et de sa vérité. De lui seul nous vient la véritable vie que lui seul a la puissance d'alimenter et de soutenir. Seul il est l'auteur de la doctrine, « des paroles de la vie éternelle ». Seul aussi il est l'auteur des Sacrements, qui donnent, augmentent, réparent, ressuscitent la vie de la grâce. Mais il lui a plu d'associer l'homme à son action ; il a fondé une Église, il a créé un Sacerdoce, auquel il donne pour mission permanente de distribuer au monde ce « Pain de vie » qui n'est autre que Lui-même renfermé dans le Symbole et dans le Sacrement. Les Apôtres que nous voyons donner à la multitude le pain et les poissons que Jésus multiple divinement préludent à leur futur ministère auprès de toutes les nations réunies, et figurent le Sacerdoce catholique qui leur succédera durant tous les siècles jusqu'à la fin du monde.

Malheur à ceux qui, par leur refus volontaire, sont privés du repas divin ! Malheur à tous ceux que ne rassasie pas la doctrine de Jésus-Christ transmise par les Apôtres et leurs successeurs ! Ils ont rejeté le salut qui venait à eux et outragé le divin cœur qui leur disait si tendrement : « j'ai pitié de cette foule ! » Que n'ont-ils pour leur âme la même compassion que leur Sauveur a pour eux ! Hélas ! privés du viatique divin, épuisés par le jeûne, en face du long chemin de la vie, ils vont défaillir et ne pourront regagner leur demeure éternelle qui leur était destinée dans les Cieux ! Fidèles, et fervents, ils eussent été rassasiés comme le furent les foules de la Décapole : *tous mangèrent et furent rassasiés*.

[1] Matt., XV, 33-39. Marc., VIII, 6-10.

Et Jésus les congédia [1]. Cette immense foule obéit sans retard et sans murmure à l'ordre de Jésus, pleine de reconnaissance et de joie. Le souvenir de ces trois jours de grâce resta profondément gravé dans ces âmes dociles, et nous pouvons, sans témérité, croire que l'Evangile fit parmi elles de nombreuses et solides conquêtes.

Tout différents s'offrent à nous les Juifs de Bethsaïde en faveur desquels le Sauveur fit la première multiplication des pains. Nous avons vu comment à leur enthousiasme et à leurs acclamations délirantes succédèrent presque aussitôt les murmures et la désertion. Tant qu'ils avaient espéré de Jésus la satisfaction de leurs appétits grossiers, ils le poursuivirent et voulurent s'en emparer pour le faire roi. Quand, un jour plus tard, il leur fit l'annonce de la vie surnaturelle, et du « Pain vivant » qui ne serait autre que sa propre chair, ils murmurèrent, insultèrent, abandonnèrent. La Galilée suivait dans sa révolte l'infidèle Judée et la déïcide Jérusalem, et Jésus désormais ne trouvait plus de sécurité que dans les terres des païens. Il y séjournera souvent durant les mois qui le séparent encore de sa passion et de sa mort, sans toutefois abandonner « les brebis perdues d'Israël ».

Aussitôt après le miracle et dès qu'il eût congédié la foule, il s'embarqua sur le lac avec ses disciples et aborda dans la région montagneuse et solitaire où l'on retrouve les quelques ruines qui restent de Dalmanuta, non loin de la petite ville de Magdala. Le Sauveur retournait moins dans ces solitudes pour y trouver le repos que pour y convertir les âmes et mettre sa puissance au service des malades et des infirmes. Hélas ! ce

[1] Matt., XV, 39.

sont des ennemis haineux et perfides qu'il y devait rencontrer les premiers.

NOUVELLES ATTAQUES DES ENNEMIS DE JÉSUS NOUVEAU MIRACLE

1. — *Après avoir congédié le peuple, Jésus monta aussitôt dans une barque avec ses disciples et aborda au pays de Dalmanuta*, non loin de Magdala [1].

Des pharisiens et des Saducéens vinrent le trouver et commencèrent à disputer avec lui [2]. Avant toute parole, la composition de leur troupe découvre leur hostilité. L'Évangile nous montre, mêlés aux espions de Jérusalem, des saducéens. Entre eux et les Pharisiens régnait une animosité violente et une complète divergence d'idées et de conduite, et l'union qui se fait entre eux maintenant est une union de haine et d'hostilité contre le Sauveur. Les Saducéens, matérialistes et jouisseurs, raillaient sans pitié le formalisme des Pharisiens, et ceux-ci concevaient pour les premiers le mépris que méritait leur impiété et l'animosité que leur valait leur servilisme envers Hérode. Un Évangéliste marque ce dernier trait en les nommant des « Hérodiens ». Tous ensemble formaient le parti acharné à déshonorer et à perdre le Sauveur aux yeux du peuple.

Le piège qu'ils tendent est habile. Nier et amoindrir les miracles de Jésus-Christ, il n'y fallait plus songer. Les attribuer à Belzébuth était par trop monstrueux ; en face d'innombrables guérisons, et, récemment, de la

[1] Marc., VIII, 10. Matt., XV, 39.
[2] Marc., VIII, 11. Matt., XVI, 1.

multiplication des pains les foules étaient demeurées enthousiastes. Comment déprimer un tel éclat ? Comment faire descendre Jésus-Christ au niveau d'un prophète et d'un thaumaturge ordinaire ? En abandonnant un terrain trop périlleux et en appelant le Sauveur sur un autre moins favorable. Pour le mettre à l'épreuve, ils lui demandèrent de leur faire voir un signe dans le Ciel. Moïse en avait donné d'éclatants ; Josué avait arrêté le soleil ; Elie avait fermé le Ciel, d'autres avaient fait retentir la nue des fracas de la foudre. Que le Sauveur opère quelque merveille semblable, il leur sera aisé de la montrer bien moindre que celles accomplies par leurs Pères et Jésus bien inférieur aux Prophètes d'autrefois. Ainsi se détruira le prestige dont tous les autres miracles ont auréole le Sauveur [1].

Mais que peut l'astuce humaine devant la sagesse de Dieu ? Il fut aisé au Sauveur de déchirer leur toile fragile. Mais il ne le fit pas sans que son cœur fût abîmé d'une douleur poignante. Tant d'incrédulité devant les marques si saisissantes de sa Divinité ! Tant d'ingratitude devant ses innombrables bienfaits ! Tant de méchanceté aux prises avec son incomparable mansuétude ! *Il gémit dans son cœur* [2], dit saint Marc. Sa patience ne le trahit pas, et doucement, tendrement, il s'efforce d'éclairer ses ennemis. Pourquoi lui demander de renouveler quelqu'un des prodiges opérés, sous l'Ancienne Loi, dans le Ciel, par les Prophètes ? Là tout était terreur : maintenant c'est l'heure de la miséricorde, le temps de la Loi de grâce et d'amour. Quand Moïse terrifia Pharaon et l'Egypte, quand Elie ferma le Ciel et y enchaîna pour trois ans la rosée et la pluie, Dieu châ-

[1] Matt., XVI, 1. Marc., VIII, 11.
[2] Marc., VIII, 12.

tiait des peuples endurcis, et la Loi de crainte réfrénait des volontés rebelles, courbait sous le joug d'irréductibles révoltes. Toute autre est la Loi de grâce apportée par Jésus-Christ. Elle aussi a ses « signes » qui en montrent la divinité ; mais ces signes sont bien plus des miracles de bonté que des éclats de puissance. C'est en guérissant les malades, en rendant aux infirmes l'usage perdu de leurs membres, la vue aux aveugles, la vie aux morts, en nourrissant les multitudes d'un pain miraculeux, que le Rédempteur du monde signe la divinité de son origine et de sa mission.

Aveugles ceux qui n'aperçoivent pas l'ordre nouveau qui s'inaugure dans le monde ; aveugles volontaires et qui ne peuvent alléguer aucune excuse à leur aveuglement ; car si Dieu nous laisse, à des signes certains, connaître quel temps demain nous prépare : combien plus a-t-il donné des deux Avènements de son Verbe fait chair les marques les plus assurées ? Si, sur des aspects différents du ciel, nous prédisons à coup sûr la sérénité ou l'inclémence du lendemain, combien mieux encore pourrons-nous savoir les temps prédestinés de la double venue sur la terre du Fils de Dieu ? *Le soir venu, vous dites : il fera beau demain, car le ciel est rouge. Le matin : il y aura de l'orage aujourd'hui ; car le ciel brille d'un feu sinistre. Quand vous voyez monter un nuage de l'occident, vous dites aussitôt : c'est la pluie qui vient, et elle vient. Quand le vent souffle du midi vous dites : c'est la chaleur, et la chaleur arrive. Hypocrites, vous discernez si bien ce que présage la face du ciel et vous ne savez pas reconnaître les signes des temps où vous êtes* [1] !

[1] Luc., XII, 54-57. Matt., XVI, 2, 3.

Ils savent prédire la « sérénité » ; ils reconnaissent à coup sûr l'arrivée prochaine de la « tempête ». Il y a pour le monde deux différentes phases qui rempliront et clôtureront son histoire. Au premier Avènement de Jésus-Christ, c'est la sérénité d'un beau jour, ce jour de grâce et de salut que nous vaut la Rédemption. Le soir s'est empourpré du sang divin, la divine Victime a terminé sur un sanglant Calvaire la journée de sa mission ; le lendemain Jésus-Christ est sorti, comme un radieux Soleil, des brumes de sa sépulture, et le jour qui a suivi a été pour le monde le jour de la plus délicieuse sérénité. Les âmes ont été illuminées, la grâce a coulé sur elles à flots intarissables, le péché a été effacé, la mort vaincue, l'enfer fermé à jamais. Et telle a été cette première apparition du Fils de Dieu dans le monde, tant de prophéties l'ont annoncée, tant de signes l'ont fait connaître, qu'aucune âme droite n'a pu s'y méprendre.

Le second Avènement ne sera ni moins annoncé, ni moins attendu. *Le matin vous dites : le ciel brille d'un feu sinistre : la tempête sévira aujourd'hui* [1]. Venu en Sauveur, une première fois, Jésus-Christ doit revenir dans le monde en juge et en vengeur. Et si les hommes, ou affairés, ou incrédules, s'obstineront, comme les Juifs, lors de son premier Avènement, à méconnaître sa prochaine venue, son Eglise, ses fidèles, ses saints l'attendront dans la mortification et la prière. « Des signes apparaîtront dans le Ciel », et nul, s'il ne repousse la lumière, n'ignorera le jour terrible du dernier jugement.

Mais, hélas beaucoup d'hommes s'endurciront alors, comme le Sauveur voit sous ses yeux les Juifs s'endur-

[1] Luc., VII, 54.

cir, et cet aveuglement lui arrache un douloureux soupir. *Gémissant dans son cœur, quoi ! s'écria-t-il, cette race mauvaise et adultère cherche un signe ! Il ne lui en sera pas donné d'autre que le signe de Jonas* [1]. Ils ont méconnu tous les autres : l'accomplissement des prophéties, le jour prédit par Daniel où le sceptre de Juda leur a échappé, une doctrine plus haute que toute doctrine humaine, des miracles plus innombrables et opérés d'une manière toute différente des Prophètes et des Thaumaturges, plus que tout le reste l'aspect même du Sauveur et le perpétuel rayonnement de sa divinité : désormais ils n'ont plus qu'un dernier « signe » à attendre, « le signe de Jonas », sa sépulture, sa résurrection, qui en sauvant le monde les jetteront eux-mêmes dans une irrémédiable perdition.

Pharisiens et Saducéens n'étaient venus que pour dresser des pièges et perdre Jésus-Christ : Jésus-Christ abandonne ces incorrigibles : *Et il les renvoya* [2]. Les mots qui suivent dans l'Évangile renferment, sous leur simple apparence, une grande tristesse : *Jésus remonta dans une barque et retourna de l'autre côté du Lac* [3]. Il laissait les villes où tant de fois il avait prêché le Royaume de Dieu, opéré des miracles, appelé au salut des âmes obstinément rebelles. Acclamé d'abord, aimé, désiré, suivi, par ces populations Galiléennes, il s'en voyait maintenant délaissé, sinon haï. Nazareth avait failli le lapider ; Capharnaüm l'avait rejeté avec mépris et colère, lorsqu'il fit, à la Synagogue, la promesse de l'Eucharistie ; Bethsaïde, d'où venaient ses premiers apôtres, s'était laissée, comme les autres cités du bord

[1] Matt., XVI, 4.
[2] Marc., VIII, 13.
[3] Marc., VIII, 13.

du Lac, entraîner dans les complots des Pharisiens : Le Messie, Sauveur du monde, vérifiait les paroles de saint Jean : « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont point reçu », et en toute vérité lui-même pouvait dire qu' « Il n'avait pas où reposer la tête ». Nul ne le voulait plus recevoir et la présence des « Hérodiens » parmi les Pharisiens de Jérusalem ne laissait que trop redouter quelque coup de force tenté par Hérode.

Il s'embarqua donc sur le Lac pour gagner la rive orientale, celle qui confinait aux terres des Gentils. Durant la traversée un nouveau sujet de peine s'offrit à sa Sainte Ame. Plus il faisait d'efforts pour fortifier la foi de ses apôtres et fixer solidement dans leur souvenir ses instructions et ses miracles, plus, ce semble, leur intelligence s'obstruait, leur attention se dissipait, et l'impression des plus frappants prodiges et des plus saisissantes leçons s'en allait en fumée. Deux fois Jésus avait, par un éclatant miracle, nourri d'immenses multitudes. Tout récemment il venait de confondre les Pharisiens, en déjouant leurs pièges et en leur faisant entrevoir le règne du Messie et la venue des temps nouveaux. C'est pour renouer la trame de ces graves enseignements, que Jésus, dès le début de la traversée, interpella ainsi les Douze : *Faites grande attention, soyez vigilants, préservez-vous du levain des Pharisiens, des Sadducéens, et de celui d'Hérode* [1]. Rapprochées du miracle de la multiplication des pains et de la doctrine développée à l'encontre des perfides provocations de ses ennemis, ces paroles signifiaient : « Attachez-vous à Celui qui est le vrai Pain de vie, et renoncez absolument aux malsaines doctrines dont les Phari-

[1] Marc., VIII, 15. Matt. XVI, 6.

siens et leurs alliés essayent de nourrir, ou plutôt d'empoisonner vos âmes. » Les Apôtres ne virent là qu'un reproche à leur négligence. *Avant la traversée, ils avaient oublié de s'approvisionner de pains, et ils pensaient en eux-mêmes et se disaient l'un à l'autre : « C'est parce que nous avons oublié les pains* [1]. »

Dans la Sainte Ame de Jésus tout était réglé et soumis à la raison comme la raison l'était à Dieu. Aucun de nos mouvements primesautiers et irréfléchis ne pouvait se produire en lui ; toute émotion, sans troubler l'intime, ne se manifestait que pour une cause juste, et si nous entendons parfois sortir de ses lèvres quelques véhémentes objurgations, ou même des accents d'indignation et de colère, nous savons qu'ils sont réclamés par le devoir et divinement retenus dans une sérénité que rien ne trouble jamais. Ici il fallait frapper les Apôtres trop aisément oublieux et indifférents, et par la vivacité du ton et l'âpreté du reproche réveiller en eux une foi endormie. Ils semblent avoir totalement oublié le double miracle des pains, ils se troublent, ils s'inquiètent en se voyant sans les provisions ordinaires, comme si le Dieu qui a nourri au désert des multitudes entières ne pouvait pas, sur le Lac, pourvoir aux besoins de leur petite troupe ! Un peu d'attention et de clairvoyance leur eût fait comprendre que Jésus, en parlant du « levain » des Pharisiens, ne se souciait pas d'une nourriture matérielle, mais élevait leur âme à de plus hautes et de plus urgentes préoccupations. La véhémence du reproche qu'il leur adresse a une cause plus directe encore : Jésus les trouve secrètement attachés aux abusives traditions des Pharisiens. Ils y ont été façonnés dès leur

[1] Matt., XVI, 7. Marc., VIII, 16, 14.

enfance ; ils ont surtout attaché aux nourritures légales, aux pratiques surajoutées par les hommes au mépris du texte même et de l'esprit de la Loi, une importance superstitieuse et une obéissance aveugle. Il importe de les éclairer et de les impressionner. *Hommes de peu de foi, leur dit Jésus, qu'allez-vous vous préoccuper de ce que vous n'avez plus de pain ? N'avez vous donc ni sens, ni intelligence ? Votre cœur est-il aveugle ? Avez-vous des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre ? Avez-vous perdu la mémoire ? Quand je rompis les cinq pains pour les cinq mille hommes combien de paniers pleins de morceaux avez-vous emportés ?—Douze, dirent-ils. — Et quand je rompis les sept pains pour les quatre mille hommes, combien avez-vous remporté de corbeilles pleines ? —sept répondirent-ils* [1]. Vous avez cru, ou que je vous faisais un reproche de vous être embarqués sans provisions, ou que je vous défendais tout achat chez les Juifs partisans des Pharisiens, des Saducéens, ou des Hérodiens. *Comment ne comprenez-vous pas que ce n'est point du pain que je vous parlais quand je vous ai dit de prendre garde au levain des Pharisiens et des Saducéens* [2] ?

Aucune image n'était plus propre que celle du levain à caractériser la propagande effrenée autant qu'efficace des erreurs pharisaïques. Le levain macule la pâte et l'erreur corrompt les intelligences droites et pures.

Un peu de levain suffit à donner sa saveur à une grande masse et à la soulever. Son action est lente mais irrésistible. Comme lui, une erreur qui apparaît

[1] Marc., VIII, 17, 18, 19, 20, 21. Matt., XVI, 8, 9, 10.
[2] Matt., XVI, 11, 12. Marc., VIII, 21.

d'abord légère bouleverse bientôt toute la doctrine et pour lente et imperceptible que soit son action, elle cause à la fin des dévastations profondes. Fallut-il plus qu'un Arius et un Eutychès pour détacher de l'Église, l'Orient presqu'entier ? Et quand la foi est perdue, la vérité divine répudiée, l'Église délaissée et trahie, que reste t-il aux âmes que stérilité et désolation ? Toute blessure se guérit, mais quand l'erreur a tué la foi, que reste-t-il d'espérance ? En une aussi grave question ne nous étonnons ni du ton véhément ni des paroles incisives que nous surprenons dans le Sauveur, toujours si calme et si doux.

Observez-vous, préservez-vous du levain des Pharisiens [1], de leurs doctrines mauvaises, de leurs erreurs. Une double conduite nous est recommandée, quand nous nous trouvons exposés à la contagion de l'erreur. « Observer », d'abord. L'erreur est astucieuse et se pare volontiers des dehors de quelque vérité ; elle s'offre comme l'émancipatrice de notre raison, ou comme le redressement de nos fausses croyances ; A l'entendre l'Église de Jésus-Christ a cessé de posséder la pure doctrine, nos dogmes sont surannés, l'esprit moderne ne s'accommode plus de la simplicité vieillie de la foi; à des temps nouveaux il faut des croyances nouvelles : « Observons », étudions, scrutons ces erreurs, découvrons ce « levain » qui fermente et corrompt. De tout temps c'est l'ignorance qui a favorisé la propagation des mauvaises doctrines. A l'étude Jésus-Christ nous commande de joindre la vigilance : « Préservez-vous ». Quand, sous l'image de l'ivraie, il nous montre l'erreur croissant, pour l'étouffer, au sein même de la vérité, c'est

[1] Marc., VIII, 15. Matt., XVI, 6.

au sommeil des ouvriers qu'il attribue le ravage causé par l'adversaire. L'Histoire à la main nous constaterions aisément que c'est grâce à l'inattention et à l'inertie des chefs de la doctrine, que l'hérésie naît, se développe, dévaste les églises naguère les plus florissantes.

Sans pénétrer encore jusqu'au sens profond des paroles de leur Maître, les Apôtres comprirent au moins qu'elles avaient une toute autre portée que celle qu'ils leur avaient attribuée, et *qu'il fallait se garder, non du levain qu'on met dans la pâte, mais de la doctrine des Pharisiens et des Saducéens* [1].

II. — Jésus débarqua avec ses disciples sur les terres de Philippe et remonta le cours du Jourdain jusqu'à la ville de Bethsaïde-Julias, dans la contrée même où il avait, pour la première fois, multiplié les pains. Sans doute le souvenir du miracle y était vivant encore, car dès que l'on connut son arrivée on recourrut à sa miséricordieuse puissance : *On lui présenta un aveugle et on le pria de le toucher* [2].

La manière toute nouvelle dont il plût au Sauveur de faire ce miracle s'accommode au milieu où il l'accomplit et nous montre comment la grâce agit d'ordinaire dans la conversion et l'illumination de l'âme infidèle. Nous sommes à Bethsaïde, en pleine contrée païenne. Les miracles de Jésus-Christ n'y sont pas inconnus ; une aube de foi se lève, mais incertaine et confuse, et si les habitants croient à la possibilité d'une guérison, ils sont loin de confesser en Jésus-Christ un Messie et un Fils de Dieu. Nul doute que ces dispositions de la foule ne

[1] Matt., XVI, 12.
[2] Matt., XVI, 13. Marc., VIII, 22.

soient celles de l'aveugle lui-même. Aussi, dans sa guérison, Jésus procédera-t-il par degrés, et suivra-t-il les accroissements successifs de la foi.

Mais tout d'abord il l'enlève à son milieu idolâtre. *Prenant cet homme par la main il le conduisit hors de la bourgade* [1]. Laissé à lui-même il deviendra facilement accessible aux divines influences ; demeuré dans un milieu incroyant, sa foi eût rencontré de trop formidables obstacles. Quand l'âme commence à ressentir la douleur d'une vie sans Dieu, sans horizon, sans espérance, et élève vers le ciel un premier regard, vague encore, mais déjà rempli de mystérieux désirs, son sort dépendra du milieu où la trouveront ces premières grâces. Si quelques amis pieux et croyants, une épouse chrétienne, des enfants soucieux de la conversion d'un époux et d'un père, l'arrachent aux sociétés irreligieuses qui l'ont perdu, la grâce opérera puissamment. *Sortir de la bourgade*, où il ne rencontre que les sollicitations hostiles de l'impiété est pour l'aveugle la première condition du salut.

Mis à l'écart, Jésus commence sa guérison, mais, comme nous le disions, il la gradue, afin qu'à chaque amélioration l'aveugle active sa foi, sa confiance et ses désirs. *Jésus lui mouilla les yeux de sa salive et lui imposa les mains* [2]. Sans doute, comme tant de fois, le Sauveur pouvait d'un mot guérir cet homme. Mais il voulait que ses miracles eussent des sens mystiques et nous devinssent de précieuses instructions. La main qui se pose représente l'action ; la salive qui sort de la bouche divine signifie la Parole sainte. Et tels sont les

[1] Marc., VIII, 23.
[2] Marc., VIII, 23.

deux éléments ordinaires de la conversion et de l'illumination d'une âme incroyante. Elle même doit agir, excitée qu'elle est déjà par une grâce intérieure. Si elle demeure inerte et sans initiative personnelle, Dieu qui veut notre coopération dans l'œuvre du salut, la laissera à son mauvais vouloir ou à ses velléités inefficaces. *Jésus mouilla les yeux de l'aveugle de sa salive* [1]. La parole sainte est l'agent le plus ordinaire d'une conversion. C'est la parole qui fait surgir une âme, comme elle fit surgir autrefois l'univers ; c'est elle qui chasse les ténèbres et illumine le chaos ; elle qui dissipe les préjugés, réfute les objections, triomphe des révoltes d'une raison orgueilleuse.

Mais ce travail d'illumination se fait-il d'un coup, subitement ? D'ordinaire, non. Un saint Paul peut être renversé sur le chemin de Damas et dans une seule extase tout découvrir, tout apprendre ; mais ces conversions, complètes d'un coup, ne sont que l'exception. C'est peu à peu, par degré, que la lumière divine entre dans une âme. L'aveugle de Bethsaïde-Julias ne voit d'abord que confusément, comme on voit dans la demi-ombre d'un crepuscule. Les objets n'ont ni leurs formes précises, ni leurs harmonieuses proportions ; de même qu'au premier temps d'une conversion, l'intelligence n'aperçoit pas les vérités saintes dans leur précision, leur beauté et leur logique, mais au travers des brumes qu'épaississent encore les erreurs et les objections anciennes. *Jésus demanda à l'aveugle s'il voyait quelque chose. L'aveugle regardant dit : « Je vois marcher des hommes qui me paraissent comme des arbres* [2]. »

[1] Marc., VIII, 23.
[2] Marc., VIII, 24.

La joie de cet homme était déjà grande ; il n'était plus dans l'horreur de sa nuit, le monde lui apparaissait, et s'il ne le voyait encore qu'imparfaitement cette imperfection activait ses désirs et viviflait sa prière. La grâce continue son œuvre dans l'âme convertie. La foi se précise et se solidifie, le monde supérieur se déroule avec ses beautés et ses grandeurs, devant un regard complètement illuminé. *De nouveau, Jésus toucha les yeux de l'aveugle qui alors virent clairement toute chose*[1].

Pourquoi l'heureux miraculé reçut-il l'ordre de cacher la grâce qu'il venait de recevoir ? *Retourne, lui dit Jésus, dans ta maison, et si tu entres dans le bourg, ne le dis à personne*[2]. Jésus se trouvait dans une terre infidèle qu'il ne devait que plus tard évangéliser par ses Apôtres : peut-être voulut-il éviter que les foules attirées par le bruit du miracle n'accourussent à lui. Il voulait sans doute aussi nous renouveler la leçon qui lui était si chère de garder dans nos actions la modestie, le silence, le désir de demeurer inconnu.

CONFESSION DE FOI DE PIERRE. SA PRIMAUTÉ.

Cette fois quand Jésus commanda à l'aveugle de garder le secret sur le miracle de sa guérison et d'éviter à tout prix le concours des foules, il fut obéi et il devait l'être, car la grande scène, l'une des plus solennelles de l'Evangile, qui va se dérouler, ne se peut encadrer que dans la solitude, la prière et le silence. Sorti de Bethsaïde-

[1] Marc., VIII, 25.
[2] Marc., VIII, 26.

Julias avec ses seuls Apôtres, Jésus remonta le Jourdain jusqu'à sa source et parvint à Césarée de Philippe, capitale des Etats du Tétrarque. Ville moderne, bruyante, tumultueuse. Césarée ne pouvait ni arrêter ni captiver le Sauveur, aussi est-ce dans ses alentours, mieux encore dans les solitudes qui l'avoisinent que nous le trouvons, souvent seul et en oraison, d'autrefois en entretiens avec ses Apôtres. C'est après avoir longtemps prié qu'il les joignit un jour et leur posa la solennelle et décisive question de sa Divinité.

Question décisive en effet et qui renferme en elle les destinées du monde. Peu importe qu'il ait paru à un moment de l'histoire, un sage, un génie, un bienfaiteur illustre de l'humanité. Nous pouvons acclamer sa venue, célébrer ses conquêtes, vénérer sa mémoire, mais il nous laisse dans notre néant et nos misères ; nous gardons nos péchés et les maux que ces péchés entrainent ; nous vivons « sans Dieu », « sans Christ en ce monde ; » aucun médiateur ne nous unit à Dieu ; aucun intercesseur ne s'interpose entre nous et la Justice éternelle ; aucun Rédempteur n'efface, en les expiant, les crimes de la terre. Pour expier, il faut sans doute être homme, homme mortel et passible ; mais pour que cette expiation soit efficace et victorieuse, il faut qu'elle tire de Dieu même une infinie valeur. Ce n'est donc que dans un Homme-Dieu que nous pouvons espérer le salut. A un autre point de vue, la question de la divinité de Jésus-Christ est la question essentielle, sans laquelle l'histoire humaine tout entière nous devient une insoluble énigme, un indéchiffrable chaos. Les aspirations du genre humain vers un Sauveur, sa croyance universelle à un Messié, sa certitude partout énoncée que Dieu en personne visiterait un jour la terre : comment les expliquer

si ce Messie n'est pas venu ? Et quel autre répond à la croyance des siècles sinon Jésus-Christ ?

Comment expliquer la vie, la foi, la législation, le culte du peuple juif, si on en exclut le Messie-Dieu, dont son histoire entière n'est que l'attente et l'annonce ? Ce qui suit la venue de Jésus-Christ dans le monde n'est pas moins inexplicable pour qui nie sa divinité : sa vie toute de merveilles, sa mort toute de puissance, sa résurrection, son invincible survivance, ses triomphes, ses conquêtes, sa main-mise sur le monde, la fondation de son universel empire, sa victoire sur le temps et les forces humaines conjurées. S'il n'est pas Dieu, comment expliquer des œuvres dont un Dieu seul peut être l'auteur ?

Quand la question est posée et elle ne peut pas ne pas l'être : « Jésus-Christ est-il Dieu ? » que deviennent ceux qui nient et quelles explications donneront-ils aux énigmes dont l'histoire humaine est remplie ?

Devant des intérêts si vastes, devant une affaire où se joue la destinée même du genre humain, ne nous étonnons pas de la solennité que Jésus-Christ a donnée à la question et à la réponse, alors surtout qu'il s'agissait de la foi de ses Apôtres et que de cette foi devait découler la foi de tous les peuples, dont les Apôtres allaient être les Docteurs.

Aussi choisit-il, avec une divine sagesse, le temps, le lieu, le mode de son interrogation. Ce n'est pas au début de sa vie publique et de la vocation de ses Apôtres qu'il leur demande leur solennel acte de foi : c'est après d'innombrables preuves de divinité, après d'incessants miracles, après de surhumaines révélations, après les avoir investis eux-mêmes durant leurs missions de pouvoirs que la terre ne saurait départir, après leur avoir

montré en maintes circonstances comment il ne faisait qu'un avec Dieu son Père, leur prouvant par ses actes cette ineffable Consubstantialité. En un mot il ne les amène à confesser sa Divinité qu'après leur en avoir donné d'innombrables preuves. Et où se fera cette solennelle confession de foi ? Loin des Juifs, loin des perfides insinuations et des influences funestes des Scribes et des Pharisiens. La manière même dont il pose la question leur est une facilité nouvelle à y répondre. Il écarte les bruits du vulgaire, les fausses et ridicules appréciations des foules sur sa Personne, et, ces erreurs rejetées, il leur demande leur propre sentiment, bien supérieur sans doute aux vaines opinions des autres.

Jésus adressa cette question à ses Apôtres : que dit-on que je suis, Moi, le Fils de l'Homme ? Ils répondirent : « les uns prétendent que vous êtes Jean-Baptiste ; les autres que vous êtes Elie ; d'autres encore que vous êtes Jérémie ou l'un des anciens Prophètes sorti du tombeau [1]. Telles étaient les rumeurs en circulation dans la Judée et la Galilée. Devant les merveilles opérées par Jésus-Christ, il était impossible de ne voir en lui qu'un homme ordinaire ; et comme d'autre part on ne voulait pas reconnaître en lui le Messie, force était de choisir une opinion intermédiaire, pour ridicule qu'elle fut. C'était Jean-Baptiste, revenu à la vie, ainsi que l'avait dit Hérode en tremblant, ainsi que le donnait à croire une similitude de doctrine et de prédication. C'était Elie que l'on savait gardé vivant par Dieu et que l'on attendait comme le précurseur du grand Roi. C'était Jérémie dont on semblait entendre les graves enseignements et les tristes prophéties. C'était

[1] Luc., IX, 18, 19. Marc., VIII, 27, 28. Matt., XVI, 13, 14.

enfin quelqu'un des anciens Prophètes que Dieu destinait à l'annonce des temps nouveaux. Pauvre peuple ! Il songeait à tout sauf à la plus simple et à la plus vraie des explications. Mais l'orgueil Juif, toujours préoccupé d'un règne du Messie brillant et puissant, ne s'accommodait pas d'un Jésus « doux et humble de cœur », et ne s'élevait pas au-dessus des esprits terrestres.

Mais vous, reprit Jésus, que dites-vous que je suis[1] ? Vous que j'ai tirés du milieu des foules ? Vous que j'ai instruits des mystères divins ? Vous qui êtes les témoins de ma vie ? Vous qui avez, jour par jour, contemplé mes œuvres, entendu mes affirmations que j'apuyais sur de continuels miracles ? *Que dites-vous que je suis ?*

Pierre préludant sans le savoir à son futur magistère, répondit au nom de tous : VOUS ÊTES LE CHRIST ! LE FILS DU DIEU VIVANT[2] !

Magnifique confession de foi ! Magnifique dans sa force, sa netteté, sa plénitude. Rien n'y manque et tous les traits du Verbe Incarné, rédempteur du monde y sont renfermés. Jésus est « *Christ* », oint par Dieu, oint comme Homme, comme Prophète, comme Roi, comme Prêtre, comme Combattant. Il est « oint » de divinité ; la divinité s'est écoulée sur Lui dans son infinie plénitude, Dieu s'unissant hypostatiquement à l'homme, « Dieu habitant corporellement en l'homme », Dieu fait homme : voilà Jésus-Christ. Pierre reconnait ces ineffables mystères quand il dit : *Vous êtes le Christ !* Et quand il ajoute : *le Fils du Dieu vivant*, il achève sa confession glorieuse. Jésus-Christ est Dieu ; il est Dieu

[1] Matt., XVI, 15. Marc. VIII, 29. Luc., IX, 20.
[2] Matt., XVI, 16. Marc., VIII, 29. Luc., IX, 20.

descendu du ciel, l'invisible devenu visible, l'Éternel entré dans l'enceinte du temps; la Parole infinie instruisant le monde, la Sainteté y amenant la justice, la clémence, y proclamant l'amnistie. « Fils de Dieu », Pierre confesse la génération éternelle du Verbe ; la pluralité des Personnes en Dieu se découvre à lui, et le mystère de l'adorable Trinité lui est manifesté. Quand il ajoute : « vous êtes le Fils du Dieu *vivant* », il voit en Dieu la source de la vie universelle, il proclame ce que l'Aigle de Pathmos, Jean l'Évangéliste, écrira plus tard : « tout a été fait par Lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui... En Lui était la vie ».

Mais qui nous donne l'assurance qu'il en est bien ainsi de cette confession de foi, et que Pierre a en effet reconnu la divinité de Jésus-Christ et eut la perception des mystères qui en découlent ? Les plus fortes preuves nous en sont données. La première est sans doute la clarté, la netteté même de ses paroles ; mais une seconde la corrobore et lui donne son entière force. Si d'autres, comme Nathanaël, ont donné à Jésus-Christ ce nom de « Fils de Dieu », ce fut sans y attribuer le sens qui s'attache à la confession de foi de Pierre. Pour eux Jésus-Christ était le Fils de Dieu; au même titre que les prophètes et les justes, fils par adoption et non point par nature. Aussi, loin de béatifier cette manière, de s'exprimer, Jésus-Christ en faisait comprendre l'insuffisance. Quand Pierre a parlé, sa conduite est toute différente : *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas* [1] ! Pourquoi « bienheureux », sinon parce que, s'élevant infiniment au-dessus de tous les autres, Pierre méritait une toute autre mention. Tu as bien dit, Pierre ; de même et autant que toi

[1] Matt., XVI, 17.

tu es le fils, le vrai fils de Jonas, et que Jonas est vraiment ton père : de même je suis le vrai fils de Dieu, et Dieu est vraiment mon Père.

L'origine que Jésus attribue à la confession de son Apôtre nous en montre encore l'exceptionnelle élévation. Nous sommes en face d'une révélation véritable. Ce n'est pas de lui-même, guidé par ses propres lumières, que Pierre vient de confesser la Divinité de Jésus-Christ, il n'a parlé que sous l'inspiration divine, Dieu lui-même lui a dicté ses paroles, qui tirent d'une source si haute leur force et leur autorité. *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas parce que ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont révélé, mais mon Père qui est dans les Cieux*[1]. Connaître Jésus-Christ, le connaître dans sa Divinité, dans son Humanité, dans l'ineffable union qui des deux natures fait une seule adorable Personne : voilà donc la « béatitude », car voilà la vie. « Voici la vie, c'est de vous connaître, ô mon Dieu, et de connaître Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ ». Et ne connaître pas Jésus-Christ, ne l'aimer pas, ne tenir aucun compte de Lui, c'est le malheur suprême, puisque c'est vivre sans la vie, mourir sans l'espérance, demeurer ici-bas au milieu des dangers sans appui, des douleurs sans consolation, des péchés sans rédemption, des ruines accumulées sans nulle puissance pour réparer et reconstruire. N'a-t-on pas tout dit d'un mot quand avec saint Paul on parle « de vivre sans Dieu, sans Christ en ce monde », dans la misère, dans le néant, dans la seule perspective d'un tombeau ?

II. — *Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, parce que ce n'est pas la chair et le sang qui te l'ont*

[1] Matt., XVI, 17.

révélé, mais bien mon Père qui est dans les Cieux. Et moi je te déclare que tu es Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les puissances de l'enfer ne prevaudront pas contre Elle[1].

Pierre vient d'affirmer solennellement la Divinité de Jésus-Christ : à l'heure même Jésus-Christ la prouve, non plus seulement par ses miracles transitoires, mais par un miracle qui embrassera le monde et traversera tous les siècles, miracle qu'ont contemplé toutes les générations et qu'à notre tour nous contemplons. Un pauvre marinier est devant lui, homme ignorant et simple, Juif galiléen sans prestige, nature généreuse, mais faible et pusillanime, roseau pliant au moindre souffle ; et Jésus-Christ en fait la « pierre », l'inébranlable granit sur lequel il fait reposer un édifice vaste comme le monde, impérissable comme les siècles. Et nous contemplons deux merveilles dans une : une pierre immuable, une Église invincible. *Tu es pierre :* voilà la papauté ; et cette Papauté demeure quand toutes les royautés jonchent de leurs débris le cours des âges. Cette papauté a conquis le monde, et, sans appui visible, sans aucune des ressources qui maintiennent les dynasties et les empires, elle garde sa puissance et assure sa suprême domination. Elle courbe les intelligences, elle fait plier les volontés, elle commande les dévouements, elle enchaîne les cœurs dans les liens d'un inconcevable amour. Elle est à l'Église ce que le fondement est à l'édifice. « Où est Pierre, là est l'Église ». D'Elle descendent sur le monde toutes lumières ; d'Elle découle toute puissance ; d'Elle se répand sur la terre entière toute vie surnaturelle. Jésus-Christ, le chef

[1] Matt., XVI, 17-18.

invisible, a remis à Pierre, le chef visible, ses divins pouvoirs : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église ».

Et ces pouvoirs sont sans limites, embrassant le ciel et la terre, le temps et l'éternité. *A toi je donnerai les clefs du royaume des cieux* [1]. Quel monarque ! Quel potentat ! Quand le roi fait son entrée, on lui remet les clefs de la cité en signe de sa domination : Pierre reçoit les clefs du ciel. La clef ouvre la demeure et sans elle la demeure reste inexorablement fermée. Sans les pouvoirs donnés à Pierre et par lui à ses successeurs, l'âme reste sans grâce, l'intelligence sans vérité supérieure, la conduite sans direction, le péché sans rémission, la vie sans issue. A lui de juger si la faute mérite ou non le pardon, si le coupable reste dans les fers ou sort de sa prison éternelle. A lui de donner le royaume des cieux ou d'en exclure. Toute juridiction spirituelle sort de la sienne ; tout pouvoir a sa source dans le sien : *tout ce que tu lieras sur la terre sera lié aussi dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans le ciel* [2].

Comment douter qu'une telle puissance ne porte ombrage et ne rassemble contre elle d'implacables ennemis ? Aussi l'histoire entière de l'Église n'est-elle, en partie double, que celle des assauts furieux qui lui ont été livrés et des victoires qu'elle a remportées sur ses assaillants. *Les puissances de l'Enfer ne prévaudront pas contre Elle* [3]. L'éternelle équivoque entre Elle et ses ennemis est que ceux-ci s'obstineront à la regarder comme une société humaine, à l'instar des

[1] Matt., XVI, 19.
[2] Matt., XVI, 19.

autres, facile à détruire, faible à se défendre, tandis qu'elle est l'œuvre d'un Dieu, œuvre impérissable comme le Dieu qui l'a fondée, la pénètre, la dirige, lui communique sa force et la revêt de sa puissance. Quelles sont les puissances infernales, ou, selon le texte Évangélique, les « portes de l'Enfer », c'est-à-dire les grands, les puissants, qui, en Orient, délibéraient à l'entrée des villes? Ce sont les démons d'abord. Acharnés à détruire Jésus-Christ et son œuvre, ils sont instigateurs; puis ce sont les tyrans, les oppresseurs couronnés, les pouvoirs publics, qui ne cessent de la tenir sous un joug inique. Les hérétiques qui sortent d'elle et lui rendent pour la haine l'amour, font cause commune avec ses pires ennemis. Dans son sein même l'Église porte des éléments de destruction qui ne sont pas les moins redoutables ; ce sont les vices de ses propres enfants. Quand les vices prévalent dans une Société chrétienne, les « portes de l'enfer » lui livrent son plus dangereux assaut. Mais de même qu'elle a en elle la puissance de repousser l'ennemi du dehors qui l'assaille, de même elle possède ce qui convertit les pécheurs et les fait redevenir de fidèles enfants.

Le temps seul devait donner à ces choses leur magnifique épanouissement, et c'est peu à peu qu'allait se répandre une lumière qui, prématurément versée, eût aveuglé les yeux trop faibles pour la recevoir. Et ce n'était pas seulement l'Église, la primauté de Pierre, la diffusion de l'Évangile dans le monde entier et sa permanence à travers tous les siècles qu'il était inopportun et dangereux de trop vite annoncer aux foules ; c'était avant tout la divinité de Jésus-Christ dont il fallait voiler, pour quelque temps encore, le trop aveuglant éclat. L'heure n'était pas à la gloire, mais à l'humiliation de la croix. Avant d'apparaître dans sa force divine,

Jésus-Christ devait passer par les faiblesses de sa passion. Or on ne pouvait encore sans danger, à des âmes impréparées, montrer comme Dieu Celui qui allait mourir sur une croix. Si nous songeons qu'après même les miracles du calvaire, celui de la résurrection, ceux innombrables qu'opéraient les Apôtres, les prodigieuses conquêtes de l'Église naissante, la mort d'un Dieu restait « scandale pour les Juifs et folie pour les païens », si nous songeons que les Apôtres eux-mêmes ne supportaient pas l'idée que Jésus-Christ pût souffrir et mourir, nous apprécierons la sagesse du Sauveur quand il défendait à ses disciples de proclamer à la foule qu'il était le Fils de Dieu. Mourir d'abord, puis après être exalté, acclamé, adoré comme Dieu par tous les peuples : telle était l'économie du mystère de la Rédemption. *Jésus défendit sévèrement à ses disciples de dire que lui, Jésus, était le Christ* [1]. Cette défense, étrange au premier aspect, doit maintenant cesser de nous surprendre.

III. — *Alors pour la première foi Jésus découvrit à ses disciples qu'il lui fallait aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des Anciens, des Pontifes et des Scribes, et mourir, et qu'il ressusciterait le troisième jour. Et il leur parlait ouvertement* [2], sans néanmoins compléter sa révélation par les détails horribles de ses humiliations : les soufflets, les crachats, les fouets, les moqueries sanglantes du Prétoire, le crucifiement, les suprêmes avanies du Calvaire. Remarquons le moment choisi par Jésus-Christ pour sa for-

[1] Matt., XVI, 20. Marc., VIII, 30.
[2] Matt., XVI, 21. Marc., VIII, 31. Luc., IX, 22.

midable révélation. « Alors », dit l'Évangéliste, c'est-à-dire après qu'il a obtenu de Pierre et par lui de ses Apôtres la solennelle affirmation de sa Divinité, après qu'il a lui-même annoncé la série des œuvres puissantes qui remplaraient l'avenir. Après s'être manifesté comme Dieu, il se montre homme passible et mortel. Il est Dieu et comme Dieu il donnera à son immolation une valeur infinie ; il est homme et c'est comme homme seulement qu'il peut se livrer en holocauste à la gloire de son Père et pour le salut du monde. Et c'est à Jérusalem qu'il souffrira et sera mis à mort. Là où tous les Sacrifices se sont offerts il convient qu'il offre le sien, qui doit remplacer tous les autres. Prophète, c'est dans la cité où les Prophètes sont morts martyrs qu'il doit lui-même être immolé. Jérusalem signifie « vision de paix ». Or sa mort valait au monde une universelle et éternelle paix. Et comme la Jérusalem terrestre était l'image de la Jérusalem céleste, où la mort du Christ introduit les Elus, il était naturel que là cette mort vivificatrice fût accomplie.

Jésus ne cache pas quels seront ses véritables bourreaux : « les Anciens, les Pontifs, les Scribes », les dignitaires, l'élite de la nation : effrayant exemple de l'abîme de perversité et de châtiment où mènent l'abus des grâces et les passions déchaînées ; pour le Sauveur, douleur plus poignante et plus profonde humiliation.

Les Apôtres demeurèrent atterés par cette révélation des souffrances et de la mort de Celui en qui ils venaient de confesser un Dieu, et l'annonce de sa résurrection, le troisième jour, ne parvient pas à calmer leur émotion et à détourner leur stupéfaction douloureuse. Pierre, toujours ardent, souvent audacieux, ne craignit pas de s'inscrire en faux contre cette perspective de mort. Tout

à l'heure, sous l'inspiration divine, il confessait la Divinité du Sauveur; maintenant, laissé à lui-même, il tombe dans la double faute de la présomption et de l'incroyance. Honteux cependant de contredire si ouvertement son Maître, il l'entraîna à l'écart [1] pour lui dire : *A Dieu ne plaise, Seigneur! Non, cela ne vous arrivera pas* [2]! Pierre s'insurgeait contre Dieu même, il dévastait ses plans, il renversait l'idée entière de la Rédemption qui reposait sur l'immolation d'un Homme-Dieu, immolation dont Dieu retirait une gloire infinie et le monde une pleine et magnifique rédemption; immolation qui, en nous prouvant l'amour infini de Dieu, nous armait contre nos passions et nous rendait possibles toutes les vertus.

L'excuse de Pierre était dans son affection pour son Maître, mais sa parole n'en était pas moins, à son insu sans doute, l'expression des ardents désirs de l'enfer. Satan connaissait les prophéties; il savait que le règne du Messie serait inauguré par ses souffrances, et que lui-même verrait son empire détruit et sa tête brisée par la croix du calvaire. Quand donc Pierre disait à Jésus : « Non, Seigneur, cela ne vous arrivera pas », il parlait comme l'enfer désirait et pensait. Le Sauveur le lui fait sentir durement. *Arrière, Satan! tu m'es un scandale, tu n'as pas le sens des choses de Dieu, mais ta sagesse est mondaine* [3]. Saint Paul nous donnera plus tard le meilleur commentaire de ces paroles. « Parce que le monde, quand Dieu lui parlait sagesse, n'a pas voulu, dans cette sagesse, reconnaître Dieu ; Dieu s'est plu à sauver les croyants par la prédication d'une folie. »

[1] Marc., VIII, 32. Matt., XVI, 22.
[2] Matt., XVI, 22. Marc., VIII, 32.
[3] Marc., VIII, 33. Matt., XVI, 23.

« Les Juifs réclament des signes ; les Gentils cherchent la sagesse et nous nous prêchons le Christ mis en croix : scandale aux Juifs, folie aux Gentils ; mais aux élus pris au sein des Juifs et des Gentils, ce Christ est la force de Dieu et la sagesse de Dieu. Car une folie, quand elle vient de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes ; une faiblesse quand elle est celle d'un Dieu est plus forte que toute force humaine. » Voilà mises en parallèle les pensées de Dieu et les pensées de l'homme. Pour la raison humaine, un Dieu mourant sur une croix de la mort des suppliciés est une impossibilité ou une folie ; pour la raison divine, cette passion et cette mort du Christ sont un abîme de sagesse et de puissance.

Par la Croix, Dieu est glorifié magnifiquement et reçoit plus d'honneurs mille fois que les prévarications du monde n'ont essayé de lui en faire perdre. L'enfer est vaincu et perd ses droits sur l'humanité. La nature humaine est purifiée et réconciliée, les haines antiques disparaissent avec le péché, Dieu et sa créature coupable se donnent à la croix le baiser de la réconciliation. De la Croix jaillissent toutes les grâces. A la croix, naît l'Eglise qui sort vivante et immortelle du côté entr'ouvert du Nouvel Adam. La croix a conquis le monde et elle y a établi son impérissable empire. Objet d'horreur avant Jésus-Christ elle est devenue par lui le signe d'une incomparable gloire, le terme d'une immense et perpétuelle vénération. Et, si de la Croix jaillissent sur le ciel et la terre d'inépuisables trésors de gloire, c'est d'elle aussi que Jésus-Christ même obtient une glorification infinie. « C'est parce qu'il s'est humilié jusqu'à la mort et la mort de la croix, que Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout, de sorte que devant Lui tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers ».

C'est pour n'avoir pas compris ces vastes desseins de Dieu que Pierre blessait au cœur son divin Maître et s'attirait à lui-même une dure réprimande. Jésus parla, sans doute, assez haut pour être entendu des autres Apôtres [1], car la doctrine de la croix devenait pour tous la doctrine du salut : la répudier c'était se perdre, le salut était de la courageusement embrasser. La prédication évangélique se résumait en elle ; tous les apôtres, tous les docteurs, tous les prêtres, le Sacerdoce catholique tout entier, n'avaient plus d'autre devise et devaient pousser dans le monde entier le cri de saint Paul : « Je fais profession de ne savoir qu'une chose : Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié ».

IV. — La foule s'était peu à peu rapprochée et c'est à elle en même temps qu'à ses Disciples que Jésus adressa ses dernières paroles : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive* [2].

Pour comprendre et surtout goûter un enseignement aussi antipathique à la nature, rappelons-nous, en même temps que nos destinées futures, notre situation actuelle ici-bas. Nous sommes des enfants soumis à l'éducation du premier âge, et Jésus-Christ est notre divin éducateur. Nous sommes des combattants en campagne, et nous devons conquérir, à force de bravoure et au prix de nos fatigues et de notre sang, un immortel royaume. Or, Jésus-Christ est notre général. L'enfant n'est-il pas chaque jour courbé sur des devoirs qui meurtrissent sa volonté ? Le soldat, chargé

[1] Marc., VIII, 33.
[2] Luc., IX, 23. Marc., VIII, 34. Matt., XVI, 24.

de ses armes, peut-il reculer et fuir le champ de bataille ? Ainsi en est-il de celui qui ambitionne le double titre d'enfant de Dieu et de soldat de Jésus-Christ.

Jésus ne violente personne. *Si quelqu'un veut venir..... dit-il* [1]. Mais sans violenter personne, il invite tout le monde. Nul n'est rejeté, nul n'est mis dans l'impossibilité d'être à lui. Chaque âge, chaque état de fortune, chaque sexe, chaque degré de savoir ou d'ignorance, jeunes et vieux, riches et pauvres, civilisés ou barbares, tous ont accès, tous peuvent suivre l'Homme-Dieu et parvenir à sa gloire.

Mais la condition est formelle ; sans l'accepter nul espoir d'être disciple. Et cette condition quelle est-elle? Elle est triple : Il faut se renoncer ; il faut porter sa croix chaque jour ; il faut suivre Jésus-Christ.

Se renoncer. Qu'est-ce ? Apprenons-le en l'appliquant à autrui. Avons-nous renoncé à quelqu'un ? Il n'est plus ni dans notre pensée, ni dans notre cœur ; nous n'avons plus aucun commerce avec lui ; ce qui le touche, désormais ne nous touche plus. Sa bonne ou sa mauvaise fortune, les dangers qu'il court, les souffrances qu'il endure, nous laissent indifférents. Ainsi soyons pour notre corps, pour les choses temporelles, pour les passions qui nous travaillent, les voluptés qui nous enchantent. Qu'il y ait rupture ; que nous ne nous connaissions plus. Etouffons à l'égard de la nature déchue, qui sans cesse nous sollicite, une sensibilité dangereuse et de perfides concessions. Ne l'écoutons pas, ne lui obéissons pas, ne pleurons pas sur ses prétendues souffrances. Si la Loi divine la meurtrit, et qu'elle se lamente, demeurons insensibles à ses plaintes, c'est là *se renoncer soi-même*.

[1] Matt., XVI, 24. Marc., VIII, 34. Luc., IX, 23.

Il faut plus encore pour devenir disciple de Jésus-Christ, et saint Paul ne cesse de nous rappeler qu'à la suite d'un Chef crucifié nous devons nous-mêmes mourir, mourir tous les jours, mourir en toutes choses. Mourir effectivement, si la persécution nous place entre l'apostasie et la mort, si le péché nous réduit à cette extrémité de vaincre ou mourir, si le ciel ne peut s'ouvrir pour nous que par l'héroïque immolation de nous mêmes. Mourir affectivement, si la vraie mort ne s'offre pas à endurer. Car il ne saurait se dire disciple de Jésus-Christ celui qui n'est pas dans la disposition de lui sacrifier sa vie. Quoi ! L'on meurt pour toute noble cause, l'on meurt pour sauver son pays, sa famille, ses intérêts, son honneur ; l'on donne même sa vie en pâture à ses convoitises et à ses passions. Et l'on ne mourrait pas pour son âme et pour son Dieu ! Tel est le disciple de Jésus-Christ : s'il ne meurt pas réellement, au moins est-il toujours disposé à mourir. C'est ce que le Sauveur appelle : « *Porter sa croix chaque jour* ».

Mais comme beaucoup meurent de morts prématurées et violentes pour toutes sortes de causes et de raisons, le Sauveur spécifie quelle mort est celle de son disciple : *Qu'il me suive !* Il faut lui appartenir pour mériter la divine apothéose de la souffrance et de la mort, et ceux-là souffrent et meurent sans gloire et sans profit qui ne font qu'expier leurs crimes ou devenir victimes de leurs imprudences et de leurs excès. Il faut de plus suivre Jésus-Christ au calvaire, non pas seulement par la voie douloureuse, mais par la voie sainte, il faut imiter ses vertus. C'est en soumission aux ordres de son Père, avec humilité, avec la douceur de l'agneau, sans récriminer, sans se plaindre, sans haïr ses ennemis, ni chercher à se venger d'eux, que meurt Jésus-Christ. Le

suivre, c'est agir comme il agissait, s'attacher à reproduire toutes ses vertus.

Mais qu'elle est dure cette parole : « Prendre sa croix », mourir à tout ce que l'on aime ; s'immoler, se sacrifier, et cela « tous les jours », à chaque heure d'une longue existence ! Non ! C'est le contraire que Jésus-Christ établit péremptoirement. Cette mort est notre vie, cette douleur est notre joie, ces pertes sont notre seul véritable gain. Nous possédons deux vies différentes : l'une actuelle qui est courte, incertaine, précaire, rare en joies solides, prodigue en amertumes et en souffrances ; et fut-elle heureuse, cette vie terrestre est désastreusement limitée par le tombeau ; l'autre éternelle, infiniment heureuse, où toutes les gloires nous couronnent, où toutes les jouissances se donnent rendez-vous. Qui oserait mettre en parallèle ces deux existences si opposées ? Qui serait assez insensé pour ne pas préférer la seconde à la première ? Or, préférer l'une c'est perdre l'autre, et la jouissance des deux à la fois nous est interdite. Revendiquez-vous pour vous seul, sans aucune volonté de la sacrifier, mais au contraire en lui faisant rendre tout ce qu'elle peut vous donner de plaisirs et de richesses, la vie terrestre dont vous jouissez maintenant ? Vous perdrez la vie éternelle. Par contre, sacrifiez-vous généreusement cette vie de la terre ? La donnez-vous au martyre s'il le faut, et en tout cas aux héroïques privations de la vertu ? Vous gagnez la vie du ciel avec ses immortelles ivresses. *Quiconque voudra sauver sa vie la perdra ; quiconque la perdra pour moi et pour l'Evangile la sauvera* [1].

Y a-t-il parité ? Non certes, à Dieu ne plaise ! Car

[1] Matt. XVI, 25. Marc., VIII, 35. Luc., IX, 24.

comment comparer un bien si minime, si court, si caduc, si mélangé, ou plutôt si empoisonné par les maux et les souffrances, avec un bien éternel, infini? *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme? En échange de son âme qu'est-ce que l'homme pourra donner*[1]?

Si tout était limité à la terre et au temps présent, nous pourrions peut-être hésiter à nous sacrifier pour la vertu et pour Dieu ; mais les années sont rapides, le temps passe, la fin approche ; elle vient, elle vient, cette heure glorieuse et terrible où Jésus-Christ apparaîtra, non plus comme expiateur et victime, mais comme Dominateur et comme Juge. Alors règneront avec lui les disciples de sa croix, les martyrs de son Évangile ; mais alors aussi gémiront dans l'angoisse les déserteurs de son Calvaire, les contempteurs de ses divines faiblesses, tous ceux qui, lâches esclaves du respect humain, auront rougi de paraître lui appartenir. *Voici que va venir le Fils de l'Homme dans la gloire du Père, environné de ses saints anges et il rendra à chacun selon ses œuvres. Et quiconque aura rougi de moi et de mes paroles au sein de cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'Homme rougira de lui*[2].

Cette gloire future, Jésus-Christ ne se contenta pas d'en faire la prophétie, il lui plut d'en donner une rapide mais éclatante vision. *En vérité, je vous le déclare, il y en a ici qui ne mourront point avant d'avoir vu le Fils de l'Homme dans l'éclat de son Royaume*[3]. Peu après ces paroles il gravissait le Thabor avec trois de ses apôtres, et devant leurs yeux il se revêtait de gloire.

[1] Luc., IX, 25. Marc., VIII, 36. Matt., XVI, 26.
[2] Matt., XVI, 27. Marc., VIII, 38. Luc., IX, 26.
[3] Luc., IX, 28. Marc., VIII, 39. Matt., XVI 28.

C'était la consolation donnée aux âmes que la doctrine du Calvaire venait d'abattre. C'était la vivante explication de l'énigme qu'il avait proposée : *Quiconque perdra sa vie pour Moi et pour l'Evangile, la sauvera... Car voici que le Fils de l'Homme doit venir dans la gloire de son Père* [1]. Mourir avec Jésus-Christ, c'est surgir à la gloire avec Jésus-Christ. Sacrifier le temps, c'est gagner l'éternité ; perdre des biens périssables c'est s'assurer d'éternelles richesses.

LA TRANSFIGURATION

I. — Entre la promesse de sa Transfiguration et l'accomplissement, Jésus laissa quelque intervalle : il fallait donner aux Apôtres le temps de la méditer, de la désirer, de s'en préoccuper, afin qu'un aussi grave événement ne passât pas inaperçu, mais se gravât pour toujours dans leur souvenir. Ainsi en fut-il, puisque nous entendrons plus tard saint Pierre fonder la foi en Jésus-Christ et l'espérance de la gloire future sur la vision merveilleuse dont il avait joui au Thabor. « Ce n'est pas, écrivait-il aux premiers fidèles, en suivant de doctes fables que nous vous prêchons la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa présence dans le monde, mais c'est après avoir contemplé de nos yeux sa divine Majesté, alors que couvert de gloire par Dieu son Père, il recevait l'hommage de la Voix sortie d'incomparables splendeurs et qui disait : Celui-ci est mon Fils Bienaimé dans lequel je me suis complu ; écoutez-le. Cette voix

[1] Matt., XVI, 25, 27.

nous l'avons ouïe venant du Ciel, alors que nous étions avec Jésus sur la montagne ».

Quand arriva ce grand miracle ? Six jours, dit saint Matthieu [1], après le départ de Césarée de Philippe ; huit jours, dit saint Luc [2] qui ajoute aux six jours pleins le soir de l'arrivée au Thabor et le matin où Jésus en descendit.

Tous les Apôtres ne furent pas admis au divin spectacle, mais trois seulement : Pierre, Jacques et Jean. Dieu suivait en cela sa marche ordinaire et ici comme partout et toujours révélait sa gloire par des témoins choisis et en petit nombre. Douze Apôtres seulement devaient fonder l'Eglise et subjuguer le monde ; trois d'entre eux devaient avoir un avant-goût des gloires du ciel.

Peut-être est-il téméraire de rechercher pourquoi ces trois sont choisis de préférence aux autres ? Peut-être aussi pouvons-nous en découvrir quelques raisons. Pierre, Jacques et Jean, seuls des Apôtres, allaient être les témoins de l'agonie du Sauveur à Gethsemani : spectacle terrifiant ; vision déconcertante entre toutes ! Un homme Dieu tombé tout à coup des hauteurs de sa force dans d'incomparables faiblesses, dans d'incompréhensibles abattements, « triste jusqu'à la mort », n'offrant plus aux yeux que l'aspect de la plus misérable et de la plus brisée des victimes. La glorieuse vision du Thabor sera la contre-partie nécesssaire des anéantissements de Gethsémani. D'autre part, ne trouverions-nous pas en chacun des trois Apôtres quelques titres les désignant au choix de Jésus ? Pierre venait de

[1] Matt., XVII, 1.
[2] Luc., IX, 28.

confesser magnifiquement la Divinité du Christ. Impétueux toujours et souvent présomptueux, il rachetait ses défauts par un ardent amour, et c'est de cet amour même que jaillissaient presque tous ses méfaits. Puis Jésus le voyait dans l'abattement et la tristesse où venait de le jeter la sévère réprimande de son Maître : « Satan, éloigne-toi ! Tu ne sais rien comprendre aux choses de Dieu ». Il fallait relever cette âme abattue, et rien ne la pouvait refaire autant que la vision du Thabor. Pierre, d'ailleurs, était désigné pour être « la colonne de la vérité », le fondement de l'Église. Sur lui reposait le *Credo* catholique : or la pierre angulaire du *Credo* est la divinité de Jésus-Christ, fondateur de notre foi.

Comment nous étonner de voir Jean au Thabor? Jésus-Christ n'avait-il pas dit : « Bienheureux les cœurs purs parce qu'ils verront Dieu » ? A l'Apôtre vierge il semble qu'appartient plus qu'aux autres la vision du Christ dans sa gloire divine. Il en gardera la hauteur de vues, la sublimité du vol, qui marquent son Évangile et son Apocalypse et l'ont fait nommer l'Aigle de Pathmos.

Quels titres trouverons-nous à Jacques? Resté au milieu des Juifs, à la tête de l'Église de Jérusalem, ses longues années d'apostolat furent particulièrement dures et ingrates. Les haines juives ne cessèrent de le poursuivre, et, comme le Sauveur, il les concentrait en lui dans la mesure même de sa sainteté et de ses bienfaits. C'est pour complaire aux Juifs qu'Hérode le persécuta si furieusement, et c'est pour avoir intrépidement combattu pour la foi que, le premier des Apôtres, il subit le martyre.

Autant donc qu'il est donné à nos faibles pensées de scruter les pensées divines, nous pouvons nous rendre compte, en quelque manière, du choix des trois Apôtres.

D'ailleurs s'ils furent, un moment, trois à connaître la vision merveilleuse, tous les autres l'apprirent au jour de la Résurrection et en fortifièrent leur espérance et leur foi. Comme eux-mêmes en fortifièrent la foi de l'Église entière.

Car nous diminuerions étrangement la portée d'un tel miracle si nous le pensions destiné à la consolation des seuls Apôtres. En réalité, Dieu en faisait l'illumination et la joie de tous les siècles et lui donnait un but multiple, digne de sa sagesse et de sa bonté. Ce sont nos destinées éternelles qui se montrent, notre Royaume céleste avec ses béatitudes et ses gloires qui étincelle devant nous. Ce que nous apparaît Jésus-Christ, nous devons l'être, et saint Paul a soin de nous affirmer « que nos corps, refaits selon le modèle de celui du Christ, ressusciteront dans la même splendeur et la même beauté ». Un autre but de la Transfiguration est de mettre en scène, de dramatiser, pour ainsi dire, l'affirmation si souvent énoncée, si puissamment appuyée de la Divinité de Jésus-Christ. Sa vie entière montrait qu'il était Dieu, ses miracles ne cessaient de le proclamer ; Pierre éclairé d'en haut venait de le confesser solennellement : au Thabor cette Divinité se montre ; elle se montre dans l'éclat dont elle inonde l'humanité. Le mot de l'Écriture se réalise : « *Invisibilem tanquam videns* » ; « nous voyons de nos yeux le Dieu Invisible ». Disons pour résumer que les trois vertus qui servent de fondement à notre sanctification entière, la Foi, l'Espérance, la Charité, trouvent au Thabor leur plein épanouissement.

Comme aucun détail n'est minime ni à négliger dans les œuvres divines, demandons-nous pourquoi Jésus-Christ choisit une haute montagne et une montagne solitaire

pour se transfigurer? Le Sauveur aimait la solitude des montagnes. C'est là que souvent, après les labeurs du jour, il se retirait pour prier. C'est là qu'il aimait à réunir ses Disciples pour les entretenir du Royaume de Dieu. Sur le flanc d'une montagne il fit au peuple assemblé le long et admirable discours qu'il ouvrit par les « Béatitudes ». C'est sur le haut d'une montagne qu'il distribua aux foules, assemblées pour l'entendre, la miraculeuse nourriture. Sur la montagne des Oliviers nous le voyons verser sur Jérusalem des larmes amères. Presque tous les grands événements de sa vie ont pour théâtre une montagne. Quand il inaugure sa vie publique par son jeûne de quarante jours, c'est dans la solitude abrupte du « Mont de la Quarantaine » que nous le voyons retiré. Quand il soutient contre Satan le dernier de ses combats, c'est sur le sommet d'« une haute montagne ». Il choisit pour y mourir le sommet du Golgotha; et du haut de la montagne des Oliviers il s'élève majestueusement dans les Cieux, au jour de son Ascension. N'était-ce pas naturel qu'il choisît aussi une montagne, quand il lui plût de donner à trois de ses Apôtres une vision rapide de la gloire dont il jouit dans les Cieux?

Arrivé vers le soir au pied du Thabor le Sauveur en gravit la cime et laissant à quelques pas ses trois Apôtres, il se mit en prière. *Jésus avait pris avec lui Pierre, Jacques et Jean. Il les conduisit seuls, à l'écart, sur une haute montagne et là il se mit à prier.* C'est durant cette prière que le grand miracle s'accomplit. *Pendant qu'il priait il fut transfiguré. Son visage resplendit comme le soleil, ses vêtements devinrent éblouissants comme la neige lorsqu'elle réfléchit une vive lumière, leur blancheur était telle que nul fou-*

lon sur la terre ne la pourrait obtenir [1]. Jésus-Christ ne prenait pas un autre corps, comme le prétendront certains hérétiques, il ne touchait pas à l'harmonie de l'Incarnation, il permettait seulement à la Divinité d'irradier et de communiquer sa gloire à la nature humaine. Il montrait ce qu'eût été à tout instant un Homme-Dieu, si sa volonté et les exigences de l'expiation n'eussent refoulé la gloire qui lui était essentielle. La Transfiguration au Thabor est figurative de la gloire possédée par Jésus-Christ « dans son Royaume », au plus haut des Cieux. Tel ses Apôtres ravis le contemplèrent, tel nous le contemplerons nous-mêmes éternellement.

Jésus-Christ n'était pas seul au Thabor. *Les Apôtres en se réveillant virent Jésus rayonnant de gloire et, avec lui deux personnages d'une imposante majesté. C'étaient Moïse et Elie* [2]. De nombreuses et graves raisons motivent la présence des deux Saints illustres des anciens âges. Jésus-Christ apparaissant dans l'éclat de sa gloire au milieu d'eux, comme le Roi au milieu de ses ministres, comme le Souverain au milieu de ses sujets, les Apôtres entrevoyaient clairement sa supériorité sur ce que le ciel et la terre possédaient de plus haut et de plus parfait ; il était le Dieu de Moïse et le Dieu des justes et des Prophètes. Une rumeur de plus en plus persistante circulait dans le peuple, habilement exploitée par les Pharisiens, et dont les Apôtres eux-mêmes avaient un instant pu s'émouvoir : c'était de ne voir en Jésus-Christ qu'un prophète revenu sur la terre, un Elie quelconque, chargé d'annoncer l'Avènement prochain du vrai Messie. Au Thabor, la réalité s'affirme.

[1] Matt., XVII, 1, 2, 3. Marc., IX, 1, 2. Luc., IX, 28, 29.
[2] Matt., XVII, 3. Marc., IX, 3. Luc., IX, 30.

Le Messie c'est Jésus-Christ qu'une gloire divine fait étinceler : Elie est, comme Moïse, son serviteur. A côté des erreurs les Pharisiens avaient mis en circulation des calomnies nombreuses, dont l'une, la plus perfide, était de faire de Jésus-Christ l'ennemi et le destructeur de la Loi de Moïse : Moïse vient au Thabor détruire par sa présence cette odieuse accusation. Mais une autre encore ne cessait de poursuivre le Sauveur, s'attachait à ses actes comme à ses paroles et allait bientôt fournir à Caïphe le sujet d'une condamnation à mort : Jésus-Christ, n'étant qu'un homme, se faisait passer pour Fils de Dieu ! Ils ne cesseront plus de lui jeter cette accusation à la face. De là le rayonnement du Thabor, l'éclat divin qui transfigure Jésus-Christ, la voix du Père qui le proclame « son Fils ». Ce que les miracles ont tant de fois prouvé la Transfiguration le met en scène et le dramatise ; et afin que cette divinité apparût dans une réalité plus complète et que Jésus-Christ se montrât bien le Maître souverain de la vie et de la mort, la vie fut, au Thabor, personnifiée par Elie, la mort par Moïse.

Mais le mystère de l'Homme-Dieu ne se limite pas à sa gloire. Si la gloire lui est essentielle, l'expiation, la souffrance et la mort sont voulues de son cœur et décrétées dans le plan de la Rédemption. La Passion et la mort : telle est désormais l'incessante préoccupation de Jésus-Christ ; son âme en est sans cesse remplie ; sa joie mystérieuse, ses ardents désirs, se renferment « dans ce sanglant baptême », dans « cette Pâque », dans ce « passage », d'où sortiront à la fois la glorification de son Père, le salut des hommes, sa propre élévation « au-dessus de toute créature ». Sans cesse il en parlera à ses Apôtres, il le prédira à ses ennemis, et

c'est encore de cette passion et de cette mort qu'il s'entretient sur le Thabor avec Moïse et Elie. « *Ils parlaient de sa sortie de ce monde qui devait s'accomplir à Jérusalem*[1] ». Et ils étaient sur un tel sujet les interlocuteurs naturels de l'Homme-Dieu, Rédempteur du monde par sa mort sur la croix. Moïse avait héroïquement affronté les fureurs de l'Egypte et sauvé son peuple par sa constance à souffrir, « portant, comme le dit saint Paul, l'opprobre du Christ », devenu l'image du Sauveur chargé pour le salut du monde de son ignominieuse croix. Elie avait résisté à l'impie Achab et scellé de son sang la foi qu'il annonçait au milieu d'une nation prévaricatrice : tous deux apparurent au monde faibles, désarmés et pauvres, préludant par leur dénûment à la pauvreté de Celui « qui n'avait pas où reposer la tête. Les Apôtres, en contemplant et en entendant ces deux saints Prophètes, devaient, selon les vues de Dieu, se rappeler leurs vertus pour les imiter, leurs souffrances pour les reproduire, aller même plus loin qu'eux dans la voie de la perfection et les héroïsmes du martyre. Plus doux que Moïse ils opposeront aux sanguinaires perfidies des Juifs une plus constante patience, et s'ils s'oublient jusqu'à demander, à l'imitation d'Elie, que le feu du ciel tombe sur une région coupable, la vive réprimande de leur Divin Maître les rappellera aux plus héroïques mansuétudes de l'Evangile.

Les Apôtres, endormis d'abord durant la prière de Jésus[2], s'étaient réveillés à l'éclat de la Transfiguration, et, ravis, hors d'eux-mêmes, contemplaient en extase la beauté de Jésus, la douce majesté de sa face, la lumière

[1] Matt., XVII, 3. Marc., IX, 3. Luc., IX, 30, 31.
[2] Luc., IX, 32

qui l'inondait, et se répandant sur ses vêtements leur donnait des reflets d'une incomparable blancheur. Ils se taisaient, sauf Pierre qui n'y tenant plus s'approcha de Jésus et lui dit : *Maître, il nous est bon d'être ici ; si vous le voulez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie* [1].

Que voulait-il dire ? Le savait-il lui-même ? Non sans doute puisque selon la remarque d'un Évangéliste, *il ne savait trop ce qu'il disait*, mais néanmoins ses paroles répondaient à un état d'âme et de secrets désirs, où, à travers les incohérences et les erreurs, quelques idées fixes se faisaient jour. Pierre n'avait pas répudié l'instinctive horreur que lui avait causée l'annonce de la passion et de la mort de Jésus à Jérusalem. A tout prix il fallait éviter les dangers, fuir une Judée déicide, soustraire à la fureur des Pharisiens le Maître qu'il aimait si éperdument. Pourquoi quitter la délicieuse solitude du Thabor et renoncer à la sécurité qu'elle présente ? C'est le ciel sur la terre : pourquoi ne pas s'y fixer ? Là est ton erreur, ô Pierre ! O apôtre inintelligent des voies de Dieu ! Le temps actuel n'est pas à la sécurité ni aux délices, il est aux souffrances et aux combats. Quand ton Maître t'a dit si ouvertement qu'il devait se rendre à Jérusalem pour y mourir, que parles-tu de gloire, de repos et de délices ? Puis encore que viennent faire des tentes légères et modèles, alors que Dieu, de sa propre main, nous bâtit « d'éternelles demeures dans le ciel » ? Tout est incohérence dans ce que dit Pierre. Il avait confessé huit jours auparavant que le Christ était Dieu ; au Thabor il le contemplait dans un éclat divin et Moïse et Elie n'étaient que ses serviteurs et ses sujets, et main-

[1] Luc., IX, 33. Marc., IX, 4. Matt., XVII, 4.

tenant il élève trois tentes égales, sans distinguer qu'un Dieu n'a pour demeure que soi-même !

Moïse et Elie se retiraient, Pierre parlait encore, quand tout à coup une immense nuée lumineuse les enveloppa tous, eux et Jésus ; *et du sein de la nuée une voix se fit entendre : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu : Ecoutez-le*[1] !

Dieu, durant le cours des âges, s'était choisi la nuée comme le voile qui le dérobait aux regards, mais au travers de laquelle il parlait à la terre : nuée sombre et terrifiante quand il voulait montrer ou sa puissance ou son courroux ; nuée lumineuse quand il apparaissait en Père dans sa douce sérénité. Quand au Thabor Dieu se fait entendre, Moïse et Elie se sont retirés, les serviteurs ont laissé la place au Maître, toute gloire humaine, toute vertu créée, s'efface devant l'éternelle et infinie perfection du Fils de Dieu.

Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui je me suis complu[2]. Sur qui tombent ces paroles ? Sur « l'Homme de douleur », sur la victime « broyée pour nos crimes, couverte de plaies livides pour nos iniquités ». O profond mystère ! Il est « Fils bien-aimé » et il est par son Père voué à une carrière de douleurs que terminera la plus épouvantable des morts ! Craindrons-nous encore la souffrance, et, quand elle nous arrive, nous croirons-nous abandonnés de Dieu ? La croix du Christ nous sera-t-elle un scandale comme aux Juifs ? Verrons-nous dans sa Passion une marque de faiblesse ? Ecoutons la voix du Thabor, c'est elle qui fixera notre foi, en nous montrant la force dans la faiblesse, dans l'humiliation la gloire, dans le Crucifié le vrai et bien-aimé Fils de Dieu.

[1] Matt., XVII, 5. Marc., XI, 6. Luc., XI, 35.
[2] *Id.*

Pour quoi et en quoi « Bien-aimé ? » Jésus est le Bien-aimé du Père, d'abord parce qu'il est son Fils, son Fils unique, son image qui reflète d'une façon vivante et infinie son infinie beauté et ses infinies perfections. Mais ce n'est pas seulement comme Dieu que Jésus-Christ est le « bien-aimé » de son Père, c'est comme Homme aussi. La Sainte Humanité du Verbe Incarné est le chef-d'œuvre de Dieu ; « tous les trésors y sont enfermés, » tous les charmes y affluent. Jésus « est le plus beau des enfants des hommes », et c'est sa beauté, même humaine, qui attire et ravit le regard du Très Haut.

Ecoutez-le [1]. Dieu nous donne donc Jésus-Christ comme docteur et comme inspirateur. La terre entière l'écoutera, toutes les nations seront instruites par lui, et ceux là seuls qui se soustrairont à ses enseignements demeureront dans l'ignorance et l'erreur. Durant quatre mille ans le monde a reçu des Patriarches, de Moïse, des Prophètes, de la Loi, la doctrine du salut : désormais c'est Jesus-Christ et son Eglise qui prennent leur place. Jésus seul et son Eglise qui devront être écoutés.

La nuée enveloppait les Apôtres d'un tel éclat, la voix de Dieu les terrifiait à ce point, qu'ils tombèrent la face contre terre, non point en arrière comme Héli et d'autres coupables qu'une sentence terrible fait tomber à la renverse, mais par devant, comme les heureux témoins de la gloire divine, que l'extase et le ravissement tiennent dans l'adoration la plus profonde. *Les disciples entendant cette voix tombèrent la face contre terre, frappés de terreur* [2].

Mais déjà la vision avait disparu, la voix était éteinte, tout sur le Thabor était rentré dans le calme et le silence;

[1] Matt., XVII, 5. Marc., XI, 6. Luc., XI, 35.
[2] Matt., XVII, 6. Luc., IX, 34.

seuls, les trois Apôtres demeuraient dans leur muette prostration. Jésus s'approcha d'eux, les toucha, et, en les rassurant, les releva : *Levez-vous, ne craignez rien ! Ils regardèrent et ne virent plus que Jésus seul*[1].

Ne voir plus que Jésus, c'est l'état des âmes élevées au sommet de la perfection. Le monde et ses splendeurs, l'orgueil et son faste, la chair avec ses fascinations, l'or avec ses ivresses, ne sont rien pour celui qui n'a plus dans son cœur et dans son regard que Jésus, Jésus tout seul. Le Saint s'écrie avec l'Apôtre : « Ma vie, c'est le Christ ! » ou, avec le Psalmiste : « Au ciel qu'y a-t il pour moi que vous, et hors vous qu'ai-je voulu sur la terre ? »

II. — Le miracle de la Transfiguration avait eu lieu la nuit ou à l'aube naissante. Aussitôt après, Jésus et les trois Apôtres redescendirent la montagne. Durant le chemin, le Sauveur leur fit une défense expresse de raconter ce dont ils venaient d'être témoins. Les âmes étaient impropres encore à des révélations si hautes, et c'était par degrés que la pleine lumière les devait éclairer. Eût-on compris et admis un Fils de Dieu, splendeur du Père, étincelant reflet des perfections divines, « Bien-aimé objet des complaisances du Très Haut », foulant des cimes d'une pareille gloire dans un abîme d'humiliations ? Proclamé Dieu sur le Thabor, expirant ensuite sur un infâmant gibet ? Et si la pleine révélation de la Divinité de Jésus-Christ demandait des intelligences et des cœurs mieux préparés, il lui fallait aussi des prédicateurs plus remplis de forces et de lumières. *Comme*

[1] Marc., IX, 7. Matt., XVII, 7, 8.

ils descendaient de la montagne Jésus leur dit : ne parlez de cette vision à personne jusqu'au jour où le Fils de l'homme sera ressuscité d'entre les morts[1].

Cette défense trouva les trois Apôtres dociles sans doute, mais absolument déconcertés. Les difficultés, les objections et les doutes s'offraient à eux de toutes parts et aucune solution ne se montrait qui les pût satisfaire. Qu'était ce que « cette résurrection d'entre les morts ? » Leur Maître allait donc mourir ? Mais lui mort, que devenait le glorieux royaume dont les Apôtres comme tout Israël attendaient le prochain établissement ? L'enseignement confus des Scribes achevait de brouiller leurs idées. Les Scribes confondant le deuxième Avènement avec le Premier annonçaient la prochaine venue d'Elie chargé de préparer les voies au Messie. Pleins des leçons de leurs Scribes, les Apôtres attendaient donc à la fois le glorieux Royaume du Christ et l'apparition d'Elie comme héraut et précurseur ; et voici que Jésus ne leur parlait plus que de sa mort ! Que devenait leur espérance et comment interpréter l'enseignement des Scribes et des Docteurs ? *Les Disciples gardèrent le silence et ne dirent en ce moment à personne ce qu'ils avaient vu. Mais ils se demandaient les uns aux autres ce que signifiait ce mot : « jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts » ? Ils posèrent cette question à Jésus : « Que disent donc les Pharisiens et les Scribes qu'il faut qu'Elie vienne d'abord ?* »[2]

La réponse était simple et les Prophètes, si les Scribes avaient su les lire, l'avaient donné. Ce n'est pas une fois, mais deux fois, que le Christ doit venir sur la terre

[1] Matt., XVII, 9. Marc., IX, 8. Luc., IX, 36.
[2] Marc., IX, 9. 10. Matt., XVII, 10.

une première humblement et pour expier et souffrir ; une seconde pour triompher, juger et régner. A chacun de ces deux Avènements un précurseur sera envoyé pour préparer les voies : Jean-Baptiste au premier, Elie au second. Tous deux seront martyrs et annonceront ou rappelleront par leurs souffrances et leurs morts la souffrance et la mort du Christ lors de sa première venue sur la terre. C'est là ce que le Sauveur explique à ses Apôtres ignorants et perplexes. Quand je reviendrai sur la terre, au dernier jour, dans la splendeur de mon Règne, *Elie viendra d'abord et rétablira toutes choses* [1]. La terre sera couverte d'iniquités : Elie par sa prédication puissante ramènera dans toutes les âmes de bonne volonté, la lumière, la justice et la paix. Il rétablira la confiance, restaurera les forces, là où la persécution de l'Ante-Christ aura tout ébranlé. Il convertira les Juifs, ramenant ainsi les fils et les pères dans l'étreinte d'une même foi. Mais de même que le Christ aura payé de son sang la conversion du monde, Elie, le précurseur du second Avènement, donnera le sien pour assurer le succès de sa solennelle médiation. *Ainsi qu'il est prophétisé du Fils de l'Homme, Elie, lui aussi, aura beaucoup à souffrir et sera méprisé et rejeté* [2]. Telle sera la seconde venue du Christ sur la terre, toute de gloire et de puissance, et précédée par le grand œuvre et le martyre du Prophète Elie. Un autre Elie, Jean-Baptiste, est le précurseur du premier Avènement. Comme Elie, saint, austère, animé de l'esprit de Dieu, puissant en paroles, intrépide devant les rois de la terre, comme Elie scellant de son sang sa prédication, Jean-Baptiste

[1] Matt., XVII, 11. Marc., IX, 11.
[2] Marc., IX, 11.

est venu annoncer le Messie et préparer les voies au Royaume de Dieu. Emprisonné par Hérode, chargé de mauvais traitements, décapité dans sa prison, il a préludé par son martyre aux avanies et aux tortures par lesquelles passera bientôt le Fils de l'Homme dont il annonçait la venue. *Sachez-le, Elie est déjà venu, mais ils n'ont pas su le connaître, et, selon ce qui est écrit de lui, ils l'ont traité comme ils l'ont voulu. Ainsi feront-ils souffrir le Fils de l'Homme. Les Apôtres comprirent alors que Jésus parlait de Jean-Baptiste* [1].

NOUVEAU MIRACLE SUR UN POSSÉDÉ.

Jésus ne quitta les gloires sereines du Thabor que pour retrouver dans la plaine les tristesses dont il ne cessait plus d'être abreuvé. Une foule nombreuse et agitée, où péroraient avec animation des Pharisiens et des Scribes, se trouvait réunie au pied de la montagne [2]. Un père venait d'amener aux Apôtres son jeune fils possédé du démon. Les Apôtres avaient vainement tenté l'exorcisme, le démon avait résisté, et les Scribes triomphaient bruyamment de leur impuissance. N'était-il pas clair que leurs pouvoirs dont on parlait tant n'était qu'un leurre et que leur Maître lui-même ne faisait que tromper les simples par d'habiles mais vaines apparences ? Quant aux Apôtres ils demeuraient confus et sans réponse devant la foule devenue ou hostile ou moqueuse.

C'est à ce moment même que Jésus apparut accom-

[1] Matt., XVII, 12, 13. Marc., IX, 12.
[2] Marc., IX, 13.

pagné de Pierre, Jacques et Jean. La gloire de la Transfiguration avait-elle laissé quelques reflets sur sa face ? C'est probable à en juger par le double accueil qui lui fut fait. Tout d'abord son aspect jeta la foule dans la stupéfaction et la terreur; puis, bientôt, saisie d'admiration elle accourut et se prosterna devant lui [1]. Les Scribes, eux, continuaient à discuter avec les Apôtres en leur reprochant leur honteuse déconvenue.

Quel est le sujet de vos contestations demanda Jésus ? [2]. Comme tous se taisaient le père du jeune démoniaque s'avança vers Jésus et lui fit ce récit lamentable. *Maître, je vous en supplie, ayez pitié de mon fils qui est lunatique. Je n'ai que lui ! Il est possédé d'un esprit muet et il souffre cruellement. Partout où l'esprit s'empare de lui il le jette contre terre, et l'enfant écume, grince des dents et se dessèche. Souvent il tombe dans l'eau ou dans le feu. Presque jamais le démon ne le laisse sans le torturer, et ce n'est qu'après l'avoir meurtri et brisé qu'il l'abandonne* [3]. Qui ne tremblerait en entendant ces paroles où sont si bien dépeintes la puissance et la cruauté des esprits infernaux ? Car s'ils n'exténuent pas nos corps, ils s'attaquent à nos âmes. Ils les rendent muettes, sans prière, sans aveu des fautes, sans force contre les dangers, sans autre énergie que pour le mal et la destruction. Comme l'enfant de l'Evangile, l'âme que possède le démon court mille dangers et subit d'incessantes violences. Mais admirons aussi la paternelle providence de Dieu. S'il permit au démon de torturer l'enfant, jamais il ne lui

[1] Marc., IX, 14.
[2] Marc., 15.
[3] Marc., IX, 16, 17. Matt., XVII, 14, 15.

donna pouvoir sur sa vie elle-même, et à sa lamentable misère il envoya en Jésus la délivrance et le salut.

Mais combien notre salut coûta au Sauveur de tristesses et de souffrances ! Ici même sa sainte âme en est pleine, son cœur éclate et il ne retient pas sur ses lèvres l'expression d'une douleur profonde. Tout ce qui l'entoure est fait pour exaspérer sa patience et désoler son amour. Ce père qui le supplie est un homme sans foi, comme sans délicatesse ni charité. Ses premières paroles sont une accusation mêlée de dédain : *J'ai présenté mon enfant à vos disciples, les priant de le délivrer et ils n'ont rien pu* [1]. Quant à sa foi, il avoue lui-même qu'elle est si faible qu'à peine peut-on lui donner le nom de foi et qu'il vaudrait mieux l'appeler incrédulité : « Si vous y pouvez quelque chose », dira-t-il tout à l'heure à Jésus, au Fils de Dieu tout-puissant ! Les Apôtres auraient pu par la vivacité de leur propre foi suppléer à celle qui faisait défaut au père, car bien souvent nous voyons dans l'Ecriture Dieu accorder le miracle à la foi de ceux qui intercèdent, ressusciter, grâce à la foi d'Elisée, l'enfant d'une veuve incroyante. Mais la foi des Apôtres était parfois si vacillante et si timorée que Jésus leur en devait faire de fréquents reproches. Quant à la foule, indifférente d'abord elle est devenue plutôt malveillante, depuis que les Scribes l'ont travaillée. Les Scribes ! Voilà les incrédules opiniâtres que rien n'éclaire comme rien n'émeut ; Ames sèches, cœurs empoisonnés par l'orgueil et l'envie, irréconciliables ennemis qui ne suivent Jésus que pour le perdre en recueillant contre lui des chefs d'accusation.

C'est devant ce triste ensemble que Jésus ne retient

[1] Matt., XVII, 15. Marc., IX, 17.

plus l'expression d'une douleur indignée : *O race incrédule et perverse ! Jusques à quand serai-je avec vous ? Jusques à quand devrai-je vous subir*[1] ? Mourir pour les hommes lui était doux, mais être accueilli par le dédain, la défiance et l'incrédulité, c'était la suprême torture de son cœur. Cependant qui peut lasser un tel cœur et tarir une telle miséricorde ? Au moment même où tout semble repousser le miracle, Jésus va l'accomplir. *Amenez-moi l'enfant, dit-il*[2]. Mais avant d'agir, il dispose tout pour rendre son action plus saisissante et plus victorieuse la démonstration de sa Divinité. Il laisse au démon le déploiement complet de son infernale puissance, car plus ses fureurs sembleront terribles, plus éclatante sera sa défaite. *On fit approcher l'enfant. A peine vit-il Jésus que, saisi de transport, il fut jeté à terre et se roula en écumant*[3]. Qu'on juge, à cette vue des angoisses du pauvre père ; mais Jésus tourne aussi de ce côté sa miséricorde. Ce Juif imbu des préjugés populaires attribuait sottement aux influences lunaires l'état de son enfant : « ayez pitié de mon pauvre fils qui est *lunatique* », avait-il dit tout d'abord. Jésus lui fait constater que le démon seul est l'auteur de ses affreuses tortures. *Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il, demanda Jésus au père ? — Depuis son enfance, répondit-il*[4]. Et, découvrant le malheureux, son âme sans confiance et sans foi, il ajoute : *si vous y pouvez quelque chose, venez-nous en aide, ayez pitié de nous*[5]. Rien sans la foi, mais

[1] Matt., XVII, 16. Marc., IX, 18. Luc., IX, 41.
[2] Luc., IX, 41. Marc., IX, 18. Matt., XVII, 16.
[3] Luc., IX, 42.
[4] Marc., IX, 20.
[5] Marc., IX, 21.

avec elle tout devient possible ; c'est ce que Jésus s'efforce de lui faire comprendre : *si tu peux croire, lui dit-il, tout est possible à celui qui croit* [1]. Et tu pourras croire pour peu que tu le veuilles, car si la foi est un don de Dieu et si ce don jamais Dieu ne le refuse, il n'y a plus d'obstacle que dans le mauvais vouloir de l'homme ; tu pourras croire si tu le veux. Le Juif le comprit et se montra prêt à faire sa part, alors que Dieu daignait faire la sienne. *Aussitôt fondant en larmes : « je crois, Seigneur, s'écria-t-il, mais aidez l'insuffisance de ma foi* [2] *! »*

La foule attendait anxieuse : les Scribes escomptaient déjà l'insuccès. *Jésus voyant accourir la foule s'adressa à l'esprit immonde sur le ton de la menace : « Esprit sourd et muet, je te le commande, sors de cet enfant et n'y rentre plus* [3] *!*

Ce fut alors un moment d'inexprimable attente. Le démon semblait braver l'ordre divin et donner la mort à sa victime au lieu de sa délivrance, et s'il l'a devait quitter ce n'était qu'en n'en faisant un cadavre. *Le démon poussa un grand cri, secoua violemment l'enfant et sortit de lui le laissant comme mort. — « Il est mort ! disaient les assistants* [4] *».* Mais si l'Homme-Dieu laissa ainsi Satan exhaler ses suprêmes fureurs, c'était pour rendre sa défaite plus éclatante et prendre sur les Scribes insuiteurs une plus entière revanche : *Jésus prit l'enfant par la main, le souleva et il se leva guéri* [5].

[1] Marc., IX, 22.
[2] Marc., IX, 23.
[3] Marc., IX, 24.
[4] Marc., XI, 25.
[5] Marc., IX, 26. Luc., IX, 43. Matt., XVIII, 19.

La foule fut, dans cette circonstance, ce que nous n'avons cessé de la voir : sincère et droite dans ses jugements, quand elle est laissée à elle-même, mais, hélas! aisément et vite retournée quand ses maîtres et ses meneurs sèment en elle la calomnie et l'erreur. Tandis que les Pharisiens et les Scribes confondus allaient cacher leur dépit et leur honte, le peuple ne ménagea pas au Sauveur ses témoignages d'admiration : *tous étaient émerveillés d'une telle puissance de Dieu* [1]. Jésus, notre constant modèle dans l'humble oubli de soi-même, s'échappa de la foule et entra dans une maison.

II. — Ses Apôtres l'y suivirent. Cette fois ce n'était pas l'amour seulement qui les attachait aux pas de leur Maître, mais un doute douloureux les obsédait. Avaient-ils perdu les merveilleux pouvoirs qu'ils avaient reçus naguère et dont ils avaient tant de fois et si victorieusement usé durant le cours de leurs missions ? D'où venait leur insuccès actuel ? Comment avaient-ils démérité au point d'être honteusement vaincus par l'enfer ? Ils s'étaient tû en public, dans le secret de la maison ils parlèrent. *Ils prirent Jésus à l'écart et lui demandèrent : « pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon* [2] *? »*

Dans sa réponse le Sauveur nous révèle le rôle prépondérant de la foi dans les œuvres divines. Par la foi la faiblesse humaine se trouve revêtue de la toute puissance de Dieu ; tout lui devient possible jusqu'à transporter les montagnes, jusqu'à commander en maître au sein de la création. Les Apôtres feront bien plus encore quand ils auront cette foi ! Ce n'est pas la montagne

[1] Luc., IX, 44
[2] Marc., IX, 27. Matt., XVII, 18.

c'est un monde qu'ils transporteront des bas fonds de l'idolâtrie jusqu'aux hauteurs de la vie divine, jusque dans l'océan des divines perfections ! Présentement, comme la foi est trop faible en eux, ils demeurent impuissants. Ils s'enquièrent pourquoi ils n'ont pu chasser le démon ? — « *A cause de votre manque de foi, leur répond Jésus. En vérité je vous le dis si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à la montagne : « transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait ». Vous diriez à ce mûrier : « déracine-toi et va te planter dans la mer », et il irait aussitôt, et rien ne vous serait impossible* [1].

Mais qu'est-ce que cette foi qui transporte les montagnes ? L'image du « grain de sénevé » par laquelle Jésus la caractérise, nous en révèle admirablement les caractères et la puissance. Le sénevé est la plus petite, la plus humble des graines, mais sa saveur est brûlante, et quand on la met en terre, elle croît et se développe rapidement, et, dans certains pays, en Orient par exemple, elle produit un arbre véritable à l'épais feuillage et aux rameaux étendus. Telle est la foi dans son triple caractère. La foi chrétienne est humble et petite, méprisée de l'orgueilleuse raison, passant inaperçue au sein d'un monde fastueux et dédaigneux. Le monde la hait, car cette foi tend à conserver à Dieu sa souveraine grandeur, à l'homme sa petitesse et son néant, et son rôle est de combattre les illusions de l'orgueil au profit de la vérité. Mais tout humble qu'elle apparaisse, cette foi a d'incomparables forces et des ardeurs que rien ne réussit à éteindre. Elle secoue les âmes, elle enflamme les volontés, elle a remué le monde, elle seule commu-

[1] Matt., XVIII, 19. Marc., IX. Luc., XVII, 6.

nique aux individus, comme aux familles et aux peuples des énergies qui les portent aux plus héroïques efforts. La foi enfin grandit et s'étend avec une incroyable rapidité. A peine née du Christ et de l'Évangile elle a couvert le monde, conquis les nations, projeté partout ses victorieuses influences. Quand la Pentecôte eut transfiguré les Apôtres, de faibles et indécis qu'ils étaient, la foi leur fit, non pas transporter les montagnes, mais emporter dans leur élan le monde. Aux jours de leur faiblesse, ils n'avaient pu chasser le démon du corps d'un jeune enfant, quand ils eurent grandi dans la foi, c'est de l'univers qu'ils le chassèrent.

Mais Jésus-Christ pose à la défaite du démon une autre condition que la foi. Car aux Apôtres qui s'écriaient en lui attribuant l'œuvre entière : *Seigneur, augmentez notre foi !* le Sauveur répondit : *il faut de plus le jeûne et la prière pour chasser cette race des démons* [1]. La prière nous élève à Dieu, nous unit à Lui, nous rend participants de son empire sur le mal. L'homme en prière est terrible au démon ; mais sans elle n'espérons pas réprimer son audace et repousser ses assauts. Espérons-le moins encore, si nous sommes les esclaves de la gourmandise et de la bonne chair. Les excès de la table dépriment l'âme, engourdissent la volonté, surexcitent les passions, et ouvrent au démon des accès toujours faciles. Le jeûne, au contraire, en affaiblissant en nous la chair, rend à l'esprit sa pleine vigueur, et cette vigueur nous assure à son tour la victoire sur l'enfer.

III. — Jésus quitta les environs du Thabor pour s'avancer dans la Galilée. Il allait revoir les cités opulentes

[1] Matt., XVII, 20. Marc., IX, 28.

des bords du Lac, Capharnaüm et les villes voisines, mais dans de toutes nouvelles conditions. Elles s'étaient montrées rebelles à ses enseignements et ingrates à ses bienfaits; la multitude de miracles qu'il avait opérés dans leur sein les avaient laissées insensibles, et le poison pharisaïque avait achevé de corrompre leur première fidélité. Le temps n'était plus où une foule avide de l'entendre s'attachait à tous ses pas. Il devait maintenant passer au milieu d'elles muet et inconnu. C'était la première annonce du châtiment qui les attendait : *Jésus et ses disciples, partirent et traversèrent la Galilée par des chemins détournés et sans se faire connaître à personne. Ainsi le voulait Jésus* [1].

Tout s'assombrit et s'attriste et la vision du Calvaire ne cesse plus de planer sur les disciples et sur le Maître, qui, de plus en plus ouvertement, révèle l'approche et les douleurs de sa Passion. Il tient à les en avertir, car l'épreuve pour eux doit être si rude, le danger de découragement, même de désespérance, si prochain, que l'imprévu leur serait terrible. Quel mal ils ont déjà à en supporter la simple perspective ! Aussi est-ce par degrés que leur bon Maître leur déroule les péripéties du sombre drame. Un peu avant il leur avait annoncé sa mort ; ici il leur découvre l'horreur de la trahison qui le livrera aux Juifs. Dans quelque temps il déchirera tous les voiles et leur présentera le tableau complet des avanies et des tortures qu'il endurera avant d'expirer. *Chemin faisant, Jésus instruisait ses disciples et leur disait : « gravez bien ceci dans vos cœurs : le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des hommes. Ils le feront mourir, et le troisième*

[1] Marc., IX, 29. Matt., XVII, 21.

jour il ressuscitera[1]. Quand Jésus s'appelle « le Fils de l'Homme », il nous fait ressouvenir de l'ineffable union de la nature humaine à la Divinité, union sans laquelle ni l'immolation n'était possible, ni l'effet infini ne pouvait être obtenu. Comme « Fils de l'Homme », il peut souffrir et mourir ; comme Fils de Dieu sa souffrance et sa mort ont une valeur et une efficacité infinies. Quand Jésus ajoute qu' « il sera livré », sans doute notre première pensée se porte sur le traître Judas, mais cette pensée est loin d'embrasser le mystère dans ses sublimes profondeurs. Judas est le traître, mais il exécute, à son insu les desseins du Père qui « livre » son Fils pour le salut du monde, et du Fils qui lui-même se livre volontairement et par amour. Et s'il meurt pour expier nos crimes Jésus ressuscite pour nous élever avec lui dans la gloire d'une vie éternelle. Si ce mot de « mort » nous terrifie que le mot de résurrection nous rassérène. Sachons envisager l'une en nous confiant en l'autre.

C'est ce que ne surent pas faire tout d'abord les Apôtres. *Ils ne comprenaient pas ces paroles qui les jetaient dans une grande tristesse. Elles leur demeuraient voilées, de sorte qu'ils n'en saisissaient pas la portée*[2]. Ils en comprenaient assez pour trembler, pas assez pour fondre leur volonté dans celle du Maître. Les splendeurs du mystère de la Rédemption leur étaient cachées, et les harmonies que la Sagesse divine avait établies entre la chute du genre humain et son relèvement, entre une mort divine et la résurrection des hommes à la grâce et à la gloire, entre une faiblesse apparente et une puissante victoire, tout ce magnifique ensemble des desseins

[1] Matt., XVII, 21. Marc., IX, 30. Luc., IX, 44.
[2] Marc., IX, 31. Luc., IX, 45.

de Dieu dans le saint du monde leur était d'impénétrables mystères, où leur raison se perdait et où surtout faiblissait leur courage. S'ils eussent provoqué la lumière, nul doute que leur Maître la leur eût accordée, mais *ils n'osaient lui demander aucune explication*[1]. Ils le voulaient d'autant moins que la perspective de mort, de trahison, de supplice renversaient toutes leurs jiées et jetaient bas toutes leurs espérances. En vrai Juifs, ils espéraient comme tous les autres un Messie plein de gloire et de puissance, fondateur d'un empire dont ils seraient eux-mêmes les hauts dignitaires. Et voici qu'au lieu de ce riant avenir ils n'avaient plus devant eux que de sombres et sanglants horizons.

IV. — C'est tristement qu'ils cheminaient vers Capharnaüm, et pendant que quelque peu éloigné d'eux Jésus se livrait à la prière et à ses ordinaires méditations, ils se communiquaient leurs craintes de l'avenir. Mais, ô puissance du préjugé ! les plus formelles annonces des souffrances et de la mort prochaine de leur Maître ne les détachaient pas de leurs espérances ambitieuses. Ils devisaient sur le royaume futur et sur la place que chacun y occuperait ! Jésus pénétrait ces aberrations de l'orgueil, mais remettait à plus tard de les relever pour les guérir[2].

On entra dans Capharnaüm. Hélas ! quel différent accueil leur fut fait ! Pas une acclamation, pas une parole de bienvenue, pas même l'empressement des infirmes et des malades ; la foule passait indifférente sans même sembler reconnaître Celui que l'an dernier elle poursuivait de son enthousiaste amour.

[1] Marc., IX, 31. Luc., IX, 45.
[2] Marc., IX, 32-33. Luc., IX, 46-47.

Seuls les collecteurs d'impôts remarquèrent l'arrivée de Jésus et de ses disciples. Ils percevaient une dîme, soit celle du rachat des premiers-nés que prescrivait la loi, soit celle que l'on prélevait pour l'achèvement du temple, peut-être aussi l'impôt exigé par les Romains de la Judée conquise. N'osant s'adresser directement à Jésus, ils allèrent à Pierre qui sans doute leur semblait le premier parmi les douze. *Votre Maître, lui dirent-ils, ne paie-t-il pas le didrachme* [1] ? Pierre, pris au dépourvu, cédant sans doute aussi à l'instinctive frayeur qu'inspirent les gens du fisc, répondit de suite et sans prendre avis : *certainement qu'il le paie !* Puis, comprenant qu'il s'était assez imprudemment engagé, sans savoir la volonté de son Maître, entra silencieux et embarrassé dans la maison où Jésus recevait l'hospitalité. Comme il restait muet son bon Maître le prévient. *Que t'en semble, Simon ? De qui les rois de la terre exigent-ils le tribut ? De leurs enfants ou des étrangers ? Des étrangers, répondit Pierre. — Les enfants en sont donc exemptés, répartit Jésus* [2] ? C'était dans un familier dialogue, affirmer une fois de plus sa Divinité. Fils de Dieu, consubstantiel au Père, vrai Dieu de Dieu, dépositaire des pouvoirs du Très-Haut, Législateur suprême, et suprême Dominateur des peuples, à quel titre pourrait-il être soumis à l'impôt ? Comment confondre le Créateur avec les créatures, le Roi avec ses sujets, le Maître avec ses esclaves ? Assurément Jésus n'était pas soumis à l'impôt [3], mais Jésus nous donnait partout et toujours l'exemple, et ici il nous apprenait avec quel soin nous devons éviter le scandale des fai-

[1] Matt., XVII, 23-24.
[2] Matt., XVII, 24-25.
[3] Matt., XVII, 24.

bles. S'étant fait comme l'un de nous, il voulait subir les lois communes et ne donner prise à aucune suspicion malveillante parmi ceux qui ignoraient qu'il fût Dieu. *Pour ne pas les scandaliser, va au lac et jette l'hameçon, le premier poisson que tu tireras de l'eau, prends-le et ouvre lui la bouche; le statère que tu y trouveras, donne-le pour moi et pour toi* [1]. Jésus venait de se proclamer Fils de Dieu en se déclarant exempt de l'impôt, par un miracle il donne à l'instant même une preuve nouvelle de sa Divinité. Et parmi ses miracles ce n'est pas le moindre. Il s'était déjà en bien des occasions manifesté comme le maître souverain de la création, et de tous les éléments le plus terrible dans ses fureurs, le plus indépendant et le plus volontaire dans ses caprices, l'océan, avait sous sa parole abdiqué sa puissance et humblement obéi. Jésus avait apaisé les tempêtes, marché sur les flots, soutenu son Apôtre sur leur mobile surface. Maintenant il emploie un pouvoir plus multiple et aussi absolu. Par sa volonté un poisson est amené à l'hameçon de Pierre et la même puissance divine lui a mis à la bouche la rançon demandée.

Remarquons comment de tous les Apôtres, Pierre seul paie l'impôt avec son Maître. « Pour moi et pour toi » avait dit Jésus. C'est que Pierre, le Chef visible de l'Église, ne doit faire avec Jésus-Christ, le Chef invisible, qu'une seule et même puissante personnalité. « Ce qu'il délierа sur la terre sera délié dans le Ciel ». Et comme Pierre reçoit la dignité et les pouvoirs, il a la charge d'instruire et de « confirmer ses frères » dans la doctrine. Il vient d'entendre Jésus-Christ lui dire : « toutefois, pour éviter de les scandaliser... » Il apprend que s'il est

[1] Mat., XVII, 26.

des cas où il faut mépriser un scandale pharisaïque et passer outre, il en est d'autres où il faut ménager la faiblesse et l'ignorance et se sacrifier soi-même plutôt que de meurtrir la conscience d'autrui.

NOUVELLES INSTRUCTIONS AUX APOTRES

1. — L'ingratitude et l'indifférence des habitants de Capharnaüm laissèrent au Sauveur de douloureux loisirs dont il profita pour l'instruction exclusive de ses Apôtres. Ce qui s'était passé durant le chemin, alors qu'ils discutaient à qui serait le plus haut placé dans le Royaume à venir, un nouvel accès de jalousie provoqué par la distinction dont Pierre, en payant la dîme pour Jésus et pour lui, venait d'être l'objet, sans doute aussi le dépit secret de n'avoir pas tous gravi le Thabor, donnèrent au Sauveur le thème naturel de sa première exhortation sur l'humilité, la fuite des distinctions et des honneurs, la retenue et la modestie quand ces honneurs ont été imposés. S'étonner de l'insistance que montre le Sauveur à mettre de pauvres mariniers en garde contre l'ambition et la recherche des dignités serait peu connaître la nature humaine. Les Apôtres d'ailleurs n'étaient pas destinés à l'humble retraite de la Galilée ; ils devaient être les conquérants du monde, les fondateurs d'un immense empire et recueillir plus de gloire que jamais monarque sur la terre n'en obtint. Derrière eux une glorieuse lignée d'Evêques et de Prêtres devaient succéder plus encore à leur gloire qu'à leurs labeurs. Une immense vénération et d'incomparables honneurs les attendaient tous et il importait de maintenir, au sein de dignités si hautes.

l'humilité qui empêche ou de les briguer ou de les jalouser, ou de s'y conduire avec outrecuidance faste et orgueil. Les Apôtres sans doute ne tombaient pas dans ces derniers excès, mais nous retrouvons perpétuellement en eux le désir de la prééminence, et leur récente altercation sur ce sujet n'avait pas échappé à Celui qui sonde le secret des cœurs.

Quand ils furent seuls dans la maison, Jésus les prit à partie : *De quoi vous entreteniez-vous en chemin* [1] ? Se sentant découverts les Apôtres demeurèrent un instant confus et silencieux [2] ; puis bientôt, comprenant qu'autant valait y aller avec leur divin Maître ouvertement et avec une loyale franchise, ils lui posèrent la question même qu'ils avaient agitée entre eux : *Maître, qui selon vous doit être le plus grand dans le Royaume des Cieux* [3]. Quoi qu'elles fassent l'ambition et la jalousie ont toujours honte d'elles-mêmes. C'est d'une façon générale que le Sauveur est pressenti, on se garde bien de lui dire : les trois choisis pour vous suivre au Thabor sont-ils les premiers dignitaires désignés ? Encore moins : Pierre, auquel vous avez annoncé un si brillant avenir, doit-il nous surpasser tous dans votre Royaume ? La question posée vaguement est moins embarrassante.

Si nous sommes tentés de sévérité envers les Apôtres, tournons les yeux vers ce qui les excuse et nous condamne. Remarquons-le, ce n'est pas vers les honneurs de ce monde que se porte leur ambition : ils n'ont d'autre aspiration et d'autre attente que « le Royaume des Cieux ». Puis, si leur état d'enfance spirituelle nous

[1] Marc., IX, 32. Matt., XVIII, 1. Luc., IX, 46.
[2] Marc., IX, 33.
[3] Matt., XVIII, 1.

étonne jusqu'à nous scandaliser, songeons à ce qu'ils devinrent après que l'Esprit-Saint fût descendu en eux : combien alors humbles, désintéressés, morts à eux-mêmes, ne songeant qu'à se préférer les autres, et chacun ne voulant que la dernière place. Et nous ? Est-ce la gloire du ciel qui fait l'objet de notre attente et surexcite notre ambition ? Hélas tout entiers à la terre et à ses faux biens, nous éprenant follement d'honneurs éphémères, de dignités d'où le moindre choc nous renverse, nous ne pouvons atteindre à ce qui dans les Apôtres nous apparait une faiblesse et un défaut ! Et si le Sauveur les reprend de leur amour désordonné pour les gloires d'un divin Royaume, quelles objurgations méritons-nous dans nos ambitions et nos jalousies qui n'ont que la terre pour objet ? Ecoutons donc avec un cœur docile la leçon du Sauveur.

Ses paroles pouvaient suffire, il y ajoute un charmant spectacle qui les dramatise. *Appelant un petit enfant, il le plaça au milieu des Apôtres, et l'ayant embrassé, il leur dit : En vérité, je vous le déclare, si vous ne changez pas et ne devenez comme de petits enfants vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux*[1]. Ce qu'est l'enfant par l'instinct et l'innocence de son âge, nous devons l'être par vertu. Or voyez le petit enfant. Que lui font les honneurs ? A laquelle de nos dignités est-il sensible ? Que lui importe que sa mère soit une reine magnifiquement parée ou une pauvre femme sous la bure de l'ouvrière ? L'enfant est simple dans ses désirs et ses goûts et la superfluité de l'ambition et du faste lui demeure inconnue. L'enfant est humble ; à quelque rang qu'on le rejette il ne s'en plaint

[1] Matt., XVIII, 2-3. Marc., IX, 35. Luc., IX, 47.

ni ne s'en préoccupe. Sans jalousie haineuse, il n'a cure que de ses propres besoins. Quant au tumulte des ambitions terrestres il n'en a pas même le plus lointain soupçon. Aimer sa mère et concentrer en elle sa vie, ses désirs, ses tristesses, ses joies : voilà tout l'enfant. Et c'est à cet enfance que nous devons revenir. *Celui qui se fera petit comme cet enfant sera le premier dans le Royaume des Cieux, et le plus petit parmi vous, voilà le plus grand* [1].

II. — Si l'enfance offre un modèle si parfait, si elle est à ce point aimée de Dieu et agréable à son regard que ceux-là seuls qui prennent sa ressemblance entreront dans le Céleste Royaume, combien l'enfance doit nous être chère et précieuse ! De quels soins nous la devons entourer ! Quelle vigilante garde nous devons faire autour de sa faiblesse et en face des ennemis qui l'assaillent ! Quelles malédictions pèseront sur les corrupteurs de l'enfance et quels châtiments leur sont réservés !

Ainsi le regard du Sauveur se prolonge et sa doctrine s'étend. Elle n'embrasse même plus seulement l'enfant, mais tout ce qui est petit, humble et faible, le pauvre, l'ouvrier, ce que nous nommons « classe inférieure » et dont Dieu se déclare le père et le défenseur. Jesus accumule les raisons de notre fraternelle commisération et il énumère les titres qu'ont les petits et les humbles à nos égards et à notre protection.

Le premier titre est bien sublime ! Jésus-Christ s'identifie avec les humbles, les enfants, les pauvres. *Celui qui reçoit un petit enfant, tel que celui-ci, me reçoit*

[1] Marc., IX, 34. Matt., XVIII, 4.

moi-même, et celui qui me reçoit reçoit aussi celui qui m'a envoyé [1]. Dans la candeur, la faiblesse, les humiliations, le dénûment de l'enfant, Jésus Christ se retrouve lui-même, et Dieu le Père, dans la même petite et frêle créature, voit l'image de « Celui en qui il a mis toutes ses complaisances ». Honneur donc à qui prend soin d'instruire l'enfance, qui se dévoue au peuple, autre enfant de Dieu, non moins cher et non moins dénué.

Si l'attrait de la récompense et la noble joie de plaire à Dieu et à son Christ ne suffisaient pas à nous inspirer l'amour de l'enfance et surtout le respect de sa candeur, voici que les foudres divines nous épouvantent. *Si quelqu'un scandalise un de ces petits qui croient en moi, mieux vaudrait qu'on lui suspendît au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât dans les profondeurs de la mer* [2] ! Quelle indignation dans ces paroles ! Comment reconnaître dans cet éclat de colère l'Homme-Dieu si doux et si clément, qui laisse venir à lui les pécheurs pour les absoudre, qui s'entoure de toutes nos infirmités pour les pleurer et les guérir, qui, même sur la croix, ne trouvera que des paroles de pardon à l'adresse de ceux qui le font mourir ? Mais dès qu'il s'agit du scandale, des enfants et des pauvres qui en sont les victimes, et du monde dépravé et corrupteur qui le donne [3] : Oh ! alors sa sérénité s'assombrit, son cœur se charge d'orages, et de ses lèvres s'échappent des menaces sans miséricorde. Mais aussi il est sans excuse, il est abominable, le crime de scandale quand il s'attaque à l'enfance ! Ils sont dignes de toutes les colères de la terre et du ciel les misérables qui arrachent

[1] Luc., IX, 46. Matt., XVIII, 5. Marc., IX, 36.
[2] Matt., XVIII, 6. Marc., IX, 41.
[3] Marc., IX, 41. Matt., XVIII, 7.

des bras du Sauveur « les petits qui croient en lui », qu'il a baptisés dans son sang, purifiés dans sa grâce, nourris de sa chair, élevés pour le ciel. Et eux, corrompent ces « petits », leur enseignent à mépriser Dieu et à étouffer leur conscience, et d'enfants de Dieu qu'ils devaient être, les rendent la proie du démon ; de prédestinés à une gloire céleste que l'Eglise les avait faits, les laissent sans Dieu en ce monde et sans espoir pour l'autre ! Oui, ceux-là sont maudits de Dieu qui, dans leurs écoles sans croyance, élèvent une génération d'athées, renversant l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ et rendant inutiles pour des milliers d'êtres flétris et déformés les lumières de la vérité et les onctions de la grâce.

Aussi le châtiment est formidable comme le crime est atroce. *Mieux vaudrait qu'on leur suspendît une meule au cou et qu'on les précipitât au fond de la mer*[1]. *Mieux vaudrait...*? Oui, le supplice le plus horrible parmi les supplices de ce monde n'est rien en comparaison des tortures qui leur sont réservées dans l'autre vie. Ce leur serait un bonheur d'expier ici-bas, fût-ce par d'épouvantables traitements, au prix de ce qui les attend dans l'éternité.

Craignez de mépriser un seul de ces petits, car, je vous le dis, leurs anges contemplent la face de mon Père qui est dans les Cieux[2]. C'est un nouveau titre qu'ont les « petits » à notre sollicitude et à notre respect. Comment les dédaignerions-nous quand nous voyons comment magnifiquement Dieu les traite ? Il détache de sa cour les plus hauts dignitaires pour les leur donner comme garde royale. Leurs anges sont sans cesse à leurs côtés et sans cesse aussi « contemplent la face de Dieu » ;

[1] Matt., XVIII, 6.
[2] Matt., XVIII, 10.

aussi pleins de sollicitude qu'élevés en honneurs, médiateurs sublimes entre la petitesse de leurs protégés et la grandeur du Dieu dont ils portent les messages, plaidant la cause des victimes contre l'audace et les méfaits de leurs corrupteurs, et pouvant appeler sur ceux-ci les vengeances du Ciel. Remercions Dieu de nous avoir donné ses anges comme compagnons et protecteurs, et devenons, nous autres aussi, les anges gardiens des enfants, des humbles et des pauvres.

Jésus allait continuer ses graves enseignements sur les égards et la sollicitude que les enfants réclament, quand un des Apôtres, en l'interrompant, le ramena à sa précédente instruction sur le désintéressement qui nous préserve de toute ambition et de toute jalousie. *Maître, dit-il, nous avons vu quelqu'un exorciser en votre nom, mais comme il n'est pas avec nous de votre suite, nous l'en avons empêché*[1]. Les intentions de saint Jean et des Apôtres qui firent comme lui n'étaient pas mauvaises, car c'était plutôt l'amour de leur Maître et le désir de le voir suivi de tous qui les avaient fait agir. Néanmoins leur zèle était intempestif et leur prohibition nuisible. Aussi Jésus, sans le blâmer, comprime ce zèle mal réglé. *Ne l'en empêchez pas, leur dit-il, car nul ne peut faire un miracle en mon nom et, en même temps, me dénigrer*[2]. Par ces mots Jésus nous dépeint quelle sorte d'exorciste était celui qu'avait écarté saint Jean. Voyant les Apôtres opérer des merveilles au Nom de Jésus, et par la puissance de ce Nom chasser les démons du corps des possédés, cet homme avait voulu tenter la même œuvre par le même moyen et il avait réussi. Employé d'une façon respectueuse par

[1] Marc., IX, 37. Luc., 49
[2] Marc., IX, 38. Luc., IX, 50

celui qui, sans être de la suite de Jésus, ne lui était pas hostile, ce Saint Nom avait déployé sa puissance, et Dieu, sinon directement et par ceux qui avaient mission de le prêcher, au moins indirectement et « per occasionem », selon le mot de saint Paul, Dieu avait été reconnu et glorifié. Ce qui faisait ajouter au Sauveur : *Qui n'est pas contre vous est pour vous*[1] ; et nous donnait à tous une importante leçon. Il est des hommes qui, sans être des nôtres dans la pratique et les convictions religieuses, sont cependant respectueux et bienveillants. Gardons-nous de les éloigner par nos dédains et notre attitude intransigeante ; acceptons plutôt leur concours, s'ils nous l'offrent et faisons servir leurs bonnes dispositions à la cause de Dieu et au bien de l'Eglise. Ces hommes eux-mêmes, en se montrant serviables et bons, attireront sur eux la bienveillance divine et de précieuses récompenses pour leurs moindres concours. *Je vous le dis en vérité, quiconque, en mon Nom, et parce que vous êtes au Christ, vous donnera un verre d'eau, ne perdra pas sa récompense*[2].

Après cette importante digression Jésus reprend son enseignement sur le soin des enfants et la sollicitude dont nous devons entourer nos frères humbles et pauvres. Le plus élevé et en même temps le plus saisissant des motifs lui restait à dire : C'est son propre exemple, son extraordinaire dévouement, ses sanglants sacrifices, son incarnation, ses travaux, ses souffrances, bientôt sa mort, pour le salut de ces petits. *Le Fils de l'homme est venu sauver ce qui était perdu*[3]. Et avec quel amour ! Quelle patience ! Quelle inépuisable

[1] Marc., IX, 39.
[2] Marc., IX, 40.
[3] Matt., XVIII, 11.

charité ! Pour eux qui se perdaient il a laissé le sein de son Père, le ciel, la cour céleste, l'assemblée entière des justes et des saints, et il s'est mis à la poursuite des malheureux coupables pour les ramener dans les voies du salut. Il a fait avec mille fois plus de tendresse et au prix des plus mortels sacrifices ce que font les bergers vigilants et dévoués. *Que vous en semble ? Si quelqu'un a cent brebis et que l'une d'elles s'égare, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans les montagnes pour courir après celle qui s'est perdue? L'a-t-il retrouvée? Je vous le dis en vérité, il y aura plus de joie au sujet de celle-là qu'au sujet des quatre-vingt-dix-neuf autres qui ne se sont point égarées. Car votre Père ne veut pas qu'une seule de ces brebis périsse* [1].

Quand le Sauveur quittait ainsi le ciel pour venir sur la terre rechercher et recueillir les âmes en perdition, quel adversaire trouvait-il sur le chemin où l'engageait sa divine compassion? Le monde et les scandales du monde. Autant il s'efforce de sauver ces petits et ces humbles dont il ne cesse de nous parler, autant le monde se démène pour les perdre. Aussi grande et terrible est la colère de Dieu contre le monde, effrayante est la malédiction qui l'atteint! *Malheur au monde à cause de ses scandales* [2]. « Malheur », parce que tout en lui est scandale : les idées courantes, les mœurs, les opinions, les jugements, les lectures, les spectacles, les critiques secrètes, les audaces au grand jour, les pièges dressés sous les pas des simples, la pression du respect humain, les entreprises des sectaires, la

[1] Matt., XVIII, 12-13-14.
[2] Matt., XVIII, 7.

mollesse et l'indifférence de la foule, la frénésie des plaisirs, l'abandon dédaigneux des pratiques religieuses; tout, dans le monde, est scandale, c'est-à-dire cause de perversion et de chute pour les enfants de Dieu. La prophétie qui suit est plus désolante. Tel est le monde, telle est sa perversité et la puissance de ses fascinations, que les désastres ne peuvent pas ne pas s'y produire et les scandales ne pas y éclater ; comme nous dirions à la vue d'une mer démontée et furieuse : impossible que des naufrages ne soient signalés et qu'il n'y ait des victimes. *Il est nécessaire que les scandales arrivent, mais malheur à l'homme par qui ils arrivent* [1].

Notre foi chancellera-t-elle et une question téméraire montera-t-elle à nos lèvres? Pourquoi Dieu permet-il le scandale et le scandaleux? Mais d'abord supprimer tout scandaleux serait à la fois tuer la liberté, base essentielle du mérite ; puis, enlever à Dieu la miséricordieuse patience qui laisse place au repentir. Le scandale lui-même n'échappe pas à la grande loi providentielle d'après laquelle du mal sort le bien. Les plus violents poisons fournissent d'excellents remèdes, le scandale entre comme élément de premier ordre dans la sanctification des justes. Tandis qu'Adam se perd dans sa solitude chaste et sainte de l'Eden, Noé se sauve au milieu des scandales d'un monde pourri de sensualisme, Abraham au sein des abominables tribus de Canaan, Job dans le feu des tribulations, tous les autres Saints en face des prévarications des pécheurs. Résister est pour eux le plus beau titre de gloire et la cause la plus assurée de leurs mérites. Quant à ceux qui, au lieu de résister, succombent, leur ruine est imputable, non à

[1] Matt., XVIII, 7. Luc., XVII, 1-2.

Dieu, mais à leur propre lâcheté, à leur défaut de vigilance et à leurs imprudentes faiblesses.

Ces faiblesses sont funestes toujours, mais combien plus quand on se trouve engagé dans des liaisons dangereuses ! Si l'énergie ne vient alors au secours, on est infailliblement perdu. Et que faire ? Ecoutons la Sagesse éternelle. *Si votre main vous est une occasion de chute, coupez-la et jetez-la loin de vous! Ne vaut-il pas mieux pour vous entrer dans la vie avec une seule main que d'être précipités, ayant vos deux mains, dans la Géhenne du feu, où le ver qui ronge ne meurt point, où la flamme qui dévore ne s'éteint jamais. Si votre pied vous scandalise, coupez-le et jetez-le loin de vous. Mieux vaut pour vous entrer, avec un seul pied, dans la vie éternelle, qu'ayant vos deux pieds, être précipités dans la Géhenne du feu, où le ver qui ronge ne meurt point, où la flamme qui dévore ne s'éteint jamais. Si votre œil vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous, mieux vaut pour vous entrer avec un seul œil dans le Royaume de Dieu qu'être précipités, ayant vos deux yeux, dans la Géhenne, où le ver qui ronge ne meurt point, où la flamme qui dévore ne s'éteint jamais* [1].

Voilà la formidable révélation; l'enfer nous est ouvert, nous découvre tous ses supplices et nous fait foi de son immuable éternité; Jésus-Christ nous place ainsi au milieu des deux termes, où il nous faut nécessairement aboutir : le ciel dont l'éblouissant éclat du Thabor nous a donné une première image; l'enfer dont l'horrible aspect et les supplices nous sont révélés ? Et quels sont cette main, ce pied, cet œil, dont il faut héroïquement

[1] Matt., XVIII, 8-9. Marc., IX, 42-43-44-45-46-47

nous défaire, si nous voulons éviter les châtiments et parvenir aux récompenses ? Ce qui nous est le plus utile et le plus cher, ce qui nous touche de plus près, et fait pour ainsi dire partie de nous-mêmes : un père, un parent, un ami, un protecteur, un être chéri entre tous et auquel tout notre cœur s'est rivé. S'ils nous font perdre notre foi ou notre innocence, s'ils nous rendent le service de Dieu comme impossible, et par là-même nous ferment le ciel : toute faiblesse, toute concession, toute demi-mesure équivaut à une abdication de la sainteté et du salut.

Mais qu'est-ce qui nous sauvera ? L'héroïsme du sacrifice que Jésus-Christ nous offre sous l'image du sel. Dans l'Ancienne Loi, les chairs des victimes offertes en sacrifice devaient être couvertes de sel, afin de se conserver pures de toute corruption [1]. Les victimes grossières ont disparu, mais c'est nous-mêmes maintenant, notre corps, nos sens, notre âme, notre vie, qui sont devenus l'holocauste et que le sel doit préserver de toute pourriture... Quel est ce sel ? La mortification qui nous préserve du péché, la souffrance volontaire quand le péché commis doit être expié. Quand tout à l'heure Jésus-Christ nous prescrivait, sous peine de perte éternelle, les plus douloureuses amputations, c'est encore, sous une autre image, la mortification dont il nous enseignait l'indispensable nécessité. Pour être offerts à Dieu en oblation méritoire et agréée nous devons être purs de toute corruption, et nous ne pouvons rester purs qu'à la condition d'être couverts et pénétrés du sel de la mortification ou de la souffrance. Le feu de la tribulation consumera la victime, afin qu'elle devienne un

[1] Marc., IX, 48

holocauste à la gloire de Dieu : *Tous seront salés par le feu, comme toute victime l'est par le sel* [1].

Qu'est-ce à dire : *tous* ? Tous les hommes sont dévoués au service et à la gloire de Dieu ! tous à des titres et de manières différentes doivent passer par un feu et être couverts d'un sel purificateur. Pour les justes sur la terre, ce sel et ce feu mystérieux sont la souffrance : dans le purgatoire la purification s'opère par la flamme qui brûle en détruisant les dernières scories du péché. Sommes-nous restés opiniâtrement rebelles à l'action purifiante de la vertu ? En enfer le feu « qui ne s'éteint pas », en nous brûlant sans nous consumer, nous deviendra comme un sel, qui nous conservera à une éternelle expiation.

Combien mieux vaut-il accepter dans cette vie l'action âcre et mordante du sel de la vertu, et conserver à ce sel sa vigueur première ! *Le sel est bon, mais si le sel devient insipide, avec quoi lui rendrez-vous sa saveur* [2] ? Nous condamnant aux sacrifices et aux souffrances inséparables d'une vraie vie chrétienne, nous goûtons en nous-mêmes la paix de la conscience, et cette paix nous la faisons goûter aux autres : *Ayez en vous-mêmes le sel et que la paix soit entre vous* [3].

III. — Mais nous sera-t-il toujours possible de vivre en paix avec nos semblables ? Dans un monde où l'iniquité abonde, où les scandales se dressent à chaque instant devant nous, où la malignité nous poursuit et nous harcèle, comment garder la paix ? Comment nous conduire avec ceux qui par leurs mauvais procédés ou leurs

[1] Marc., IX, 48.
[2] Marc., IX, 49.
[3] Marc., IX, 49.

suggestions perverses nous la ravissent ? Quelle conduite tenir avec un agresseur ou un scandaleux ? Tout d'abord éloigner de nous toute pensée de vengeance, tout sentiment d'amertume et de colère. Un seul désir doit se faire jour en nous : celui de gagner à nous et au bien notre offenseur ; c'est un gain à réaliser, c'est une conquête à faire; conquête précieuse mais difficile et qui exige de nous une très habile stratégie. D'abord allons à lui et faisons les premiers pas ; dans son état d'âme n'espérons pas de lui la première démarche. Puis évitons ce qui, en l'humiliant, l'irriterait ; cherchons pour lui et pour nous le secret d'un entretien intime. Enfin, usons, non pas de reproches acrimonieux ou d'objurgations violentes, mais d'explications calmes et de raisonnements lumineux. *Quand votre frère aura péché contre vous allez le trouver et raisonnez avec lui seul à seul. S'il vous écoute et se repent vous aurez gagné votre frère* [1]. Il était donc perdu ? Oui, il était perdu pour vous puisque l'offense le tenait éloigné de vous ; perdu pour lui-même puisque sa faute le tenait éloigné de Dieu. Ainsi en vous le réconciliant votre gain est double.

Mais s'il vous résiste et devient opiniâtre dans sa faute ? Vous agirez comme fait le médecin quand l'état de son malade s'aggrave ; vous provoquerez une consultation : *S'il refuse de vous écouter prenez avec vous une ou deux personnes, et que tout se passe devant deux ou trois témoins* [2]. Seul vous n'avez pu ni le convaincre, ni le faire revenir à lui-même et au repentir ; plusieurs hommes graves et charitables, vous prêtant appui, vous pourrez le gagner.

[1] Matt., XVIII, 15.
[2] Matt., XVIII, 16.

Mais enfin s'il vous méprise vous et vos témoins? *S'il ne vous écoute pas dénoncez-le à l'Eglise* [1]. Ces paroles du Christ sont graves, elles fondent le pouvoir judiciaire et coercitif de l'Église. Que les hommes qui ne lui appartiennent pas soient jugés où ils veulent, peu importe ; car, comme le dit saint Paul : « Qu'avons-nous à faire avec les étrangers ? » Mais les fidèles ont pour premier tribunal le tribunal de l'Église. Ils le méprisent ? Vient alors l'excommunication. *S'il n'écoute pas l'Eglise qu'il vous soit comme un païen et un publicain.* Il cesse d'être des vôtres, il est chassé de la communauté chrétienne. Il s'est trouvé des coupables qui ont fait fi de cette exclusion et que les censures de l'Église ont laissé indifférents et railleurs ; alors le ciel est intervenu et ces peines ecclésiastiques trouvées si légères se sont aggravées des sentences et des châtiments d'en haut. *Je vous le dis en vérité, tout ce que vous lierez sur la terre sera aussi lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera aussi délié dans le ciel* [2]. Ces paroles Jésus-Christ les avait dites précédemment à Pierre comme concentrant en lui tous les pouvoirs : ici il fait entendre que cette puissance judiciaire et coercitive s'étendra au reste du corps enseignant de l'Église et que les Evêques recevront de Pierre la puissance de lier et de délier.

La crainte des châtiments doit réfréner nos instincts mauvais et nous empêcher de nuire à nos frères ; mais il est un adjuvant aussi puissant et plus doux : l'attrait des récompenses. Il en est deux précieuses entre toutes : un crédit illimité auprès de Dieu et la présence assurée

[1] Matt., XVIII, 17.
[2] Matt., XVIII, 18.

de Jésus-Christ au milieu de nous. Soyons unis ; assemblons-nous dans une idée, une volonté, une prière communes : demandons à Dieu les seules choses désirables : notre demande sera certainement agréée. Comment ne le serait-elle pas ? Jésus-Christ est au milieu de nous, priant avec nous et pour nous. *Je vous le répète, si deux d'entre vous sont d'accord ici-bas, tout ce qu'ils demanderont, ils l'obtiendront de mon Père céleste. Partout en effet où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* [1].

IV. — Pierre interrompit le Sauveur. S'il commençait à entrevoir la perfection de la Loi Nouvelle, il restait imbu des préjugés de sa première éducation et demeurait indécis sur les règles du pardon. Il croyait beaucoup faire en pardonnant sept fois de suite au repentir, alors que les Scribes limitaient à trois fois le pardon. Il était fixé sur le cas où le coupable demeure obstiné dans sa faute, il savait qu'après l'avoir déféré au tribunal de l'Église, s'il méprisait aussi l'Église, il n'était plus aux yeux de la communauté chrétienne qu'un étranger, « un païen », « un publicain ». Mais celui qui se repentait ? fallait-il lui limiter le nombre des pardons ? *Si mon frère prêche contre moi, combien de fois lui pardonnais-je ? Sera-ce jusqu'à sept fois* [2] ? Qu'elle est digne du Dieu dont la bonté est infinie, dont les miséricordes n'ont pas de nombre, la réponse de Jésus ! *Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, lui répartit Jésus, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois*, c'est-à-dire toujours, à l'infini, sans nombre,

[1] Matt., XVIII, 19.
[2] Matt., XVIII, 21, 22. Luc., XVII, 3, 4.

sans limite. Autant de fois un coupable se repent, autant de fois nous lui pardonnons.

Que si ces pardons illimités nous répugnent et nous laissent quelque doute sur leur justice et leur opportunité, écoutons une Parabole qui nous fera la lumière. *Le Royaume des Cieux est semblable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Dès le début on lui en présenta un qui devait dix-mille talents* [1]. Voilà une pâle image de ce dont nous sommes redevables à la Justice divine. Cinquante millions dus à un homme ne sont rien si nous le comparons à ce que l'homme doit à Dieu. D'ordinaire notre légèreté se refuse à l'inventaire de nos dettes ; mais si nous réfléchissons, fut-ce un moment, l'énormité de ces dettes nous apparaîtra. Depuis l'âge de raison nous offensons Dieu, et nos années en s'accumulant accumulent nos fautes. Nous péchons sur tous les commandements. Nous péchons après avoir multiplié les promesses de fidélité et les marques de repentir. Par nos irrévérences dans la prière, à l'Église, dans la réception des Sacrements nous traitons Dieu avec moins d'égard et de respect que n'importe lequel de nos semblables. Nous nous rions de ses menaces, nous demeurons insensibles à ses plus magnifiques promesses. Nous foulons aux pieds ses ordres, et aux avances les plus amoureuses de son cœur nous n'opposons que froideur et dédain. Et afin que l'insulte soit plus sanglante, en même temps que pour Dieu nous sommes de glace, nous couvrons les moindres créatures des effusions d'un amour désordonné. Reconnaissons-nous dans ce malheureux qui avait laissé s'accumuler une dette de tant de millions. Que fait Dieu ? Là où nous

[1] Matt., XVIII, 23, 35.

serions tentés de le trouver sévère il n'est que plus miséricordieux. Il nous menace, il nous entr'ouvre les horreurs d'un enfer éternel : *Ce serviteur n'ayant pas de quoi rendre, le roi ordonna qu'on le vendît, lui, sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possédait, et qu'il payât.* A quoi cette rigueur prétend-elle aboutir ? A faire naître en nous une terreur salutaire et que cette terreur amène après elle un sincère repentir. *Le serviteur se jetant à ses pieds le suppliait, disant : « Ayez patience et je vous rendrai tout » !* Dieu n'attend que ces larmes, ces supplications, cette promesse, et il nous accorde mille fois plus que nous n'osions demander : *Le roi eut pitié, et il renvoya l'homme libre en lui remettant sa dette*[1].

Nous voilà donc sauvés ? Oui, si nous le voulons. « Les dons de Dieu sont sans repentance », c'est en toute vérité que nos péchés nous sont remis, que l'enfer s'est fermé et que le ciel nous est rendu. Mais cependant une épreuve décisive nous reste à affronter. La miséricorde dont nous venons de bénéficier, nous la devons étendre à nos semblables ; et si Dieu nous pardonne d'énormes et innombrables offenses, nous leur devons pardonner les offenses bien moindres, dont ils se sont rendus coupables envers nous. Sommes-nous impitoyables ? Dieu le devient. Car rien ne crie davantage vengeance contre nous que ce refus de pardonner. *A peine sorti cet homme rencontra un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Il lui sauta à la gorge, et il l'étouffait en criant : « Rends ce que tu me dois » ! L'autre se jetant à ses pieds, le suppliait : « Ayez patience avec moi et je vous rendrai tout ! »*

[1] Matt., XVIII, 27.

Il n'y voulut point consentir, mais s'éloignant il fit jeter en prison son débiteur jusqu'au paiement intégral de la dette[1]. Voilà une conduite indigne. Hélas ! C'est la nôtre, si nous ne pardonnons pas à nos offenseurs. Et tous les traits de la Parabole s'appliquent à nous dans un relief encore plus saisissant. Il y a plus de différence entre les dettes, celles que nous devons à Dieu et celles que l'on nous doit, qu'entre cinquante millions et une centaine de francs. Plus de distance aussi entre Dieu et nous qu'entre un roi de la terre et son serviteur homme comme lui. Plus d'ingratitude, car Dieu a bien plus fait pour nous, que le roi de la Parabole pour son débiteur. Notre faute, en refusant le pardon, est donc plus grave. Que penserons-nous du sort qui nous est réservé ?

Les autres serviteurs voyant ce qui s'était passé en demeurèrent indignés et allèrent tout raconter à leur Maître. Le roi fit appeler son serviteur et lui dit : « Méchant serviteur ! Après que tu m'eus supplié, je t'ai remis ta dette. Ne devais-tu pas, toi aussi, prendre en pitié ton compagnon, comme je venais d'avoir pitié de toi ? Puis saisi d'indignation le roi livra cet homme aux exécuteurs jusqu'à ce qu'il eut payé toute sa dette. Comme nous n'avons rien à donner à Dieu et que jeté dans les prisons éternelles le damné ne peut rien acquérir, c'est éternellement que persévère la dette et, avec elle, le châtiment.

C'est ainsi que vous traitera mon Père céleste si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur[2].

[1] Matt., XVIII, 28.
[2] Matt., XVIII, 35.

V. — Telles sont les leçons du Maître. Nous les appliquerons, nous saurons aller aux petits et aux humbles pour les soutenir ; nous résisterons au monde, nous nous opposerons à ses scandales, nous fuirons l'occasion du péché et nous garderons notre innocence et notre foi au prix, s'il le faut, des plus douloureux retranchements. Cette innocence nous nous efforcerons de la conserver dans les autres. Et si quelque offense nous est faite nous la saurons pardonner, non pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois.

Mais quand nous aurons accompli toutes ces choses une pensée insolente autant qu'injuste s'élèvera dans notre âme : nous nous admirerons comme des serviteurs de Dieu d'un extraordinaire dévouement et nous nous croirons indispensables à la gloire de notre Maître.

Or ce sera là une prétention absurde, et le Sauveur fait ainsi justice de ce qui est en de simples créatures une insupportable outrecuidance. Quand nous avons accompli les ordres qui nous sont donnés qu'avons-nous fait plus que rempli un stricte devoir de notre condition ? Est-ce notre Maître qui doit nous servir ou bien nous qui devons servir notre Maître ? *Quand vôtre serviteur rentre des Champs, après le labour ou le soin du troupeau, lequel d'entre vous lui dirait : « va te mettre à table » ?* Est-ce au serviteur à être servi le premier ? *Tout au contraire ne lui dites-vous pas : « prépare mon repas, ceins-toi et me sers tant que je mangerai et boirai. Toi-même, après, tu mangeras et boiras »* [1].

[1] Luc., XVII, 7, 8.

Avant donc de songer à soi le serviteur se doit à son Maître. Nous avons à servir Dieu durant tout le temps de la vie présente. Après avoir labouré et ensemencé le champ de notre âme, gardé avec une énergie vigilante le troupeau qui nous est confié, rempli tous nos devoirs d'état, nous nous livrons aux doux labeurs de la piété : nous donnons au Dieu qui daigne les savourer et s'en nourrir les aliments que lui offrent notre foi et notre amour. Après viendra pour nous l'heure du repas, l'éternel rassasiement à la table que notre Maître daignera lui-même nous préparer.

Mais avant cette heure gardons-nous de nous énorgueillir de nos bonnes œuvres et de notre vie sainte et d'entretenir en nous cette pensée extravagante que Dieu nous doit des actions de grâce ! *Est-ce que le maître est tenu de rendre grâce à son serviteur parce qu'il a accompli ses ordres ? Je ne le crois pas. Ainsi quand vous aurez accompli tous les préceptes qui vous sont imposés, dites : nous ne sommes pas autre chose que des serviteurs, ce que nous avons fait, nous devions le faire*[1].

JÉSUS RETOURNE A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DES TABERNACLES.

I. — Saint Jean fait précéder le voyage du Sauveur à Jérusalem de cette réflexion, étrange à qui n'en comprendrait pas la portée : *Jésus parcourait la Galilée, ne*

[1] Luc., XVII, 9, 10.

voulant pas aller en Judée, car les Juifs cherchaient à le faire mourir [1]. Quoi ! Il est Dieu : sa vie, sa doctrine, ses miracles, le montrent surabondamment. D'ailleurs il ne cesse de traverser victorieusement les embûches de ses ennemis ; il se montre au milieu d'eux et nul n'ose mettre sur lui une main téméraire. Nous le verrons tout à l'heure à Jérusalem, dans le temple ; au moment même où le Sanhédrin décrète sa mort, quand des satellites viennent pour le prendre, une force mystérieuse les arrête, Jésus est invulnérable à leurs coups. Mais alors pourquoi ces signes de faiblesse humaine, cette fuite, ces précautions de ne parcourir la Judée que sous un strict incognito ? Pourquoi, étant Dieu, agir comme le ferait le plus timide et le plus faible des hommes ? La réponse nous vient de l'ineffable mystère de l'Incarnation. En Jésus-Christ sont deux natures et deux opérations, et afin de fonder pour toute la durée des siècles la foi du genre humain à son humanité en même temps qu'à sa divinité, s'il fait des miracles pour affirmer cette dernière, il agit souvent à la façon humaine pour affirmer l'autre. Il ira à Jérusalem, mais avec les précautions que dicte la commune prudence.

Une des grandes fêtes de l'année Mosaïque motivait ce voyage, la fête des Tabernacles, célébrée dans la première quinzaine d'octobre. Aucune fête n'était plus joyeuse et ne remplissait Jérusalem de plus de chants d'allégresse et d'Alleluia. En souvenir de la marche d'Israël dans le désert et de ses campements, la ville se remplissait de cabanes de feuillage, où, durant les sept jours de la solennité, habitaient des milliers de pèlerins

[1] Joan., VII, 1. Matt., XIX, 1.

et d'habitants. Une fête si populeuse et si brillante parut à quelques-uns des proches du Sauveur une occasion favorable à leurs vues ambitieuses. Pourquoi ne pas faire servir leur parent devenu illustre à leur propre fortune ? Plus il opèrera de miracles, plus il manifestera sa gloire, plus aussi cette gloire rayonnera sur eux-mêmes. Ils s'en vinrent donc trouver Jésus et dans une telle désinvolture, et avec un si insolent langage, qu'ils justifient ce que dit d'eux l'Evangéliste : *Ses proches ne croyaient pas en lui* [1].

Ils s'en vinrent donc et lui dirent : Partez d'ici et allez en Judée afin que vos disciples voient les œuvres que vous faites. Personne n'agit en secret quand il veut se faire connaître. Puisque vous faites ces choses, manifestez-vous au monde [2]. Cette fois encore admirons la douceur, le calme, l'inaltérable patience avec lesquelles il reçoit et écoute ces insolents. Son intention secrète est d'aller à Jérusalem, non pas pour prendre part à la fête tumultueuse et où la décadence Juive a pu introduire plus qu'une joie bruyante, mais de vrais scandales ; s'il y va c'est pour enseigner le peuple et manifester sa Divinité par de nouveaux miracles. Aller à la fête dans les vues ambitieuses qu'on lui suggère : y aller dès les premiers jours, alors que la dissipation est plus grande et la retenue moins sévère ? Oh ! non. Il ne va pas à la fête pour se montrer ; il ira secrètement pour prêcher. Tel est le sens des paroles douces et calmes qu'il oppose aux insolentes provocations de ses proches. *Mon temps n'est pas venu* [3].

Profonde et émouvante parole ! « son temps, » c'était

[1] Joan., VII, 5.
[2] Joan., VII, 3, 4.
[3] Joan., VII, 6.

celui de sa passion et de sa mort, de son Sacrifice et de la Rédemption du genre humain, de sa victoire sur l'enfer et de l'adoption de sa gloire éternelle. Alors, il devait apparaître à Jérusalem, non plus sous la réserve de l'incognito, ni dans la faiblesse du condamné à mort, mais dans l'éclat d'une confession publique et solennelle de sa Divinité, apparaissant devant la Synagogue pour lui annoncer son futur triomphe, devant Pilate et l'Empire Romain « pour y faire l'héroïque confession de foi. « bonam confessionem ». Jusqu'à ce moment il voulait demeurer caché, et, pour donner la pleine assurance de sa nature humaine, fuir comme feraient les siens après lui devant les sanguinaires complots de ses ennemis.

En cela serait l'éternelle différence entre son Eglise et le Monde, entre son Eglise et les contrefaçons, hérésies et schismes. Celles-ci pourraient toujours apparaître ouvertement dans un monde prêt à les accueillir toujours ; lui seul et sa doctrine, hostiles à un monde vicieux, en seraient chassés et y seraient persécutés. *Pour vous, le monde n'a aucun sujet de vous haïr, et votre heure est toujours l'heure propice. Mais moi il me hait parce que je témoigne de la perversité de ses œuvres*[1]. Les rôles étaient donc nettement définis : les proches du Sauveur qui restaient unis d'idées, peut-être même d'intrigues, avec les Pharisiens, pouvaient sans danger se montrer dans Jérusalem ; Lui, s'y présentant ostensiblement, donnait prise à leurs complots et à leurs coups de mains. *Allez donc, vous autres, à cette fête ; pour moi je n'y vais pas ; car mon temps n'est pas accompli*[2].

[1] Joan., VII, 7.
[2] Joan., VII, 8

Nous avons vu dans quel sens le Sauveur disait qu' « il n'irait pas à la fête », ne voulant s'y rendre, ni encore, ni avec ses proches, ni avec la foule, ni dans les premiers jours, les plus bruyants de la Solennité ; comptant néanmoins y prendre part, non en public, mais dans le temple pour y prêcher. *Il demeura donc en Galilée. Puis, quand ses proches furent montés à Jérusalem, lui-même y monta, non ostensiblement, mais comme en incognito* [1].

II. — Ce départ [2] était pour lui plein d'amertume. En Galilée il n'avait trouvé du côté de la foule et de quelques-uns de ses proches qu'indifférence et insolente incrédulité. A Jérusalem l'attendaient de plus violentes contradictions, et les six mois qui le séparaient encore de sa Passion n'allaient se remplir que de douleurs accumulées. Ces douleurs commencèrent dès les premiers pas. Au premier village Samaritain qu'il aborda au sortir de la plaine d'Esdrelon, il se vit outrageusement chassé, lui et ses Disciples qui y étaient allés chercher un gîte pour la nuit. En tout temps les Samaritains haïssaient les Juifs, mais cette haine se ravivait au temps des solennités, quand les caravanes Galiléennes [3] traversaient la Samarie pour se rendre à Jérusalem. Tout Juif qui marchait « la figure tournée vers Jérusalem » excitait leur colère et subissait leurs outrages. Jésus et ses Apôtres l'expérimentèrent durement. *Ayant envoyé devant lui quelques-uns de ses Disciples, afin de lui préparer un logement, on lui refusa l'hospita-*

[1] Jean, VII, 9, 10.
[2] Matt. XIX, 1.
[3] Luc., IX, 51.

ité, parce qu'ils allaient le visage tourné vers Jérusalem[1].

Traiter ainsi le Fils de Dieu, c'était assurément une énormité que Jésus de sa toute-science avait connue et que de sa toute-puissance il pouvait empêcher. Mais, ne l'oublions pas, sa préoccupation incessante est de former ses Apôtres à leur vie future et à la terrible épreuve que ses humiliations, ses souffrances et sa mort devaient tout prochainement leur faire subir; profonde sera leur stupéfaction quand, dans six mois, ils verront leur Maître chassé de partout comme un malfaiteur, d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, du Prétoire au Calvaire, du Calvaire au Sépulcre. Jésus les prépare à la lutte suprême en leur faisant subir à son sujet l'insolence des Samaritains. D'ailleurs, eux aussi devaient connaître l'amertume de ces affronts, et bien des fois, durant leur carrière apostolique, la haine de peuples ameutés contre leur parole allait leur refuser tout accueil. Leur histoire serait celle de l'Église, qui, durant tout le cours des siècles, est exilée et voyageuse à travers le monde, tantôt accueillie, tantôt repoussée, toujours patiente à s'éloigner de qui la chasse, à se rendre aux désirs de qui l'appelle, et ne connaissant ni la malédiction, ni la haine, ni la vengeance. Sans doute le Sauveur lui donne l'ordre de secouer sur les peuples ingrats et obstinés la poussière de ses pieds; mais elle le fait sans connaître l'éclat de la colère. Les Apôtres eussent dû préluder à l'héroïsme de la Charité du Christ, mais inexpérimentés encore dans les voies nouvelles inaugurées par la croix, uniquement préoccupés de l'injure infligée à leur Maître, ils ne songèrent qu'à la

[1] Luc., IX, 52, 53.

venger. Ils se souvenaient de Phinées qui vengea l'honneur de Dieu en immolant le sacrilège qui le violait, d'Elie qui fit tomber le feu du ciel sur les émissaires d'un roi impie; il leur semblait naturel d'appeler le même feu sur des injures plus graves. Abordant donc le Sauveur, Jacques et Jean lui dirent : *Voulez-vous que nous commandions au feu du ciel de descendre et de consumer ces gens-là ? Jésus se retournant vers eux les réprimanda* [1]. Non pas assurément qu'il condamnât l'acte de Phinées ni la miraculeuse punition infligée par Elie aux soldats d'Achab. Fréquents dans l'Ancien Testament, au sein d'un peuple intraitable, plus rares dans la Nouvelle Alliance où la grâce domine la crainte, et la charité la justice, les châtiments resteront toujours dans les pouvoirs et la mission de l'Église; mais l'esprit qui animera ces rigueurs restera toujours un esprit d'amour, l'amour qui arme contre son enfant prévaricateur le bras d'un père. S'il faut quelquefois châtier, il faut plus souvent pardonner, et quand le châtiment s'impose ne l'infligez qu'en aimant. Tel est l'esprit nouveau, l'esprit de l'Évangile, émanation douce et bénie de la pensée et du cœur de l'Homme-Dieu, qui n'eut dans sa carrière entière que la préoccupation unique de sauver les hommes. Le blâme jeté sur les Apôtres leur vient de ce qu'ils méconnaissent cet esprit : *Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est point venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. — Et ils s'en allèrent dans une autre bourgade* [2].

III. — Quelques pas plus loin, la même charité envers la souffrance, la même patience en face de l'ingratitude

[1] Luc., IX, 54.
[2] Luc., IX, 55, 56.

se traduisirent dans un miracle. *Comme il arrivait à l'entrée d'une bourgade, dix lépreux accoururent vers lui, et s'arrêtant ils criaient : O Sauveur ! O Maître ! ayez pitié de nous !* [1] Des dix l'un était Samaritain ; car si la prospérité laisse le champ libre aux rivalités et aux haines, l'adversité rappelle ceux qu'atteint un même mal. Juifs et Samaritains habitaient la même bourgade, et dès qu'ils eurent appris la venue du Sauveur, ils accoururent. C'est « de loin » qu'ils lui envoient leurs clameurs suppliantes, car leur mal est à la fois hideux et contagieux et une loi sévère leur interdit d'approcher [2]. Mais le Dieu venu dans le monde pour « guérir toute infirmité » n'a garde de mépriser une prière qu'anime une admirable foi. A leur manière d'interpeller Jésus, à leur pleine assurance d'en être guéris, à la promptitude qu'ils mettent à lui obéir, on a vite reconnu de véritables croyants. *Allez vous montrer aux prêtres leur dit Jésus* [3]. Eux sans hésiter s'en allèrent et c'est en chemin que le miracle s'opéra sur eux. Soudain leurs ulcères se guérirent, la peau redevint saine, toute difformité disparut et ils se virent comme ils étaient avant que le mal terrible les avait envahis.

Malades Ils étaient tous confondus dans la même ardente prière, guéris leur naturel à chacun reparut : le Juif oublieux et ingrat, le Samaritain humble et reconnaissant *Ils s'en allèrent et voilà qu'en chemin la lèpre disparut. L'un d'eux se voyant guéri revint aussitôt sur ses pas célébrant à haute voix la grandeur de Dieu ; puis il se prosterna aux pieds de Jésus, la face contre terre, et lui exprima sa recon-*

[1] Luc., XVII, 12, 13.
[2] Luc., XVII, 12.
[3] Luc., XVII, 14.

naissance[1]. Tout est beau dans cet acte : la gratitude qui inspire, l'humilité qui confesse, la foi qui élève jusqu'à l'adoration du Dieu caché sous la forme extérieure de l'homme. *Or*, dit l'Évangile, *c'était un Samaritain*[2]. Autant sa démarche réjouit le cœur du Maître, autant l'ingratitude des neuf Juifs le désola. *Les dix n'ont-ils pas été guéris, demanda-t-il ? Où donc sont les neuf autres ? Ainsi aucun ne s'est trouvé qui revînt rendre gloire à Dieu, si ce n'est cet étranger. Lève-toi, poursuis ton chemin, ta foi t'a sauvé*[3]. En d'autres circonstances nous entendrons le Sauveur annoncer aux Juifs leur réprobation, tandis que courtisanes, samaritains, étrangers, publicains, s'en viendront jouir du sein d'Abraham dans le Royaume des Cieux, d'où les propres fils seront bannis.

Grande leçon pour nous-mêmes. Car fussions-nous les fils des Saints, nés et nourris dans les milieux les plus fervents, au sein des héroïsmes de vertus les plus admirables, nous pouvons déchoir, et, déchus, être chassés du Royaume. Au contraire, élevés au milieu d'exemples les plus pernicieux, d'entraînements les plus funestes, nous pouvons être des saints.

JÉSUS, AU TEMPLE, AFFIRME SA DIVINITÉ

I. — Quand, vers le milieu de la fête, Jésus entra dans Jérusalem, il trouva la ville, non pas tant agitée par les réjouissances ordinaires que préoccupée de la

[1] Luc., XVII, 14, 15, 16.
[2] Luc., XVII, 16.
[3] Luc., XVII, 17, 18, 19.

question du Messie. Des divisions profondes s'y accusaient à propos du Sauveur, et d'incessantes discussions s'élevaient sur son caractère et sa mission. Une partie de la foule, émue de sa doctrine et de ses miracles, ne faisait pas difficulté de le reconnaître pour le grand Prophète annoncé au monde. D'autres mêlant l'ignorance à quelques lueurs de vérités restaient dans le doute. D'autres, au doute, ajoutaient des appréciations malveillantes. Quant aux Pharisiens dont nous connaissons déjà les haines, ils comptaient dès lors en finir avec ce Jésus, dont la gloire, les œuvres et l'influence, irritaient jusqu'au paroxysme la jalousie sanguinaire. Ils se démenaient pour accroître le nombre de leurs adeptes et détacher de Jésus tous ceux qu'ils soupçonnaient lui être favorables. A leurs raisonnements par trop défectueux ils joignirent la terreur qui leur réussissait davantage et faisait peser sur Jérusalem et la Judée entière le joug de plus en plus lourd de leur suprématie. On tremblait devant eux, et ce n'est plus guère qu'en secret qu'on pouvait se prononcer sur Jésus avec quelque liberté et quelque franchise [1].

Tel est l'ingrat milieu où nous verrons le Sauveur répandre sa doctrine et donner de nouvelles preuves de sa Divinité. Au moment où il entrait au Temple, les questions anxieuses s'entrecroisaient à son sujet. *Les Juifs cherchaient Jésus et demandaient : « où donc est-il ? »* [2]. Tous posaient la même question, mais dans des intentions différentes. Les uns avec un désir sincère de l'entendre et de s'instruire ; plusieurs par un simple motif de curiosité ; les Scribes et les Pharisiens dans le

[1] Jean., VII, 10-13.
[2] Jean,. VII, 11

dépit de ne le point voir venir et la crainte qu'il n'échappât à leurs embûches. Aussi quand ces derniers entendaient sortir de la foule la moindre parole élogieuse, ils y opposaient de suite quelque sinistre accusation. « *Il est bon, disaient les uns* ». — « *Non certes ! répliquaient d'autres, mais c'est pour le peuple un séducteur ;* » et joignant les menaces aux accusations ils faisaient taire toute bouche d'où sortait la louange, et ainsi *personne par crainte des Juifs, n'osait plus parler librement* [1].

Tous se turent quand Jésus parla. *Vers le milieu de la fête Jésus monta au Temple et commença à enseigner* [2]. Quel fut ce premier discours ? Quelle explication donna-t-il des divines Ecritures ? Comment en déroula-t-il la trame, où le Messie, son origine, sa mission, ses miracles, sa rédemption, sont, depuis Moïse jusqu'à Malachie, annoncés avec tant de force et de précision ? L'Evangile ne nous en a rien conservé. Mais à l'attitude de la foule et à celle des Pharisiens, nous pouvons juger de la puissance des divines paroles et de l'extraordinaire effet qu'elles produisirent. La foule demeura dans une simple et bienveillante admiration, les Pharisiens donnèrent de leur aveuglement et de leur sottise une preuve nouvelle. *Comment sait-il les Ecritures lui qui ne les a pas étudiées ?* [3]. Mais, insensés, c'est là l'une des plus manifestes preuves qu'il n'est pas homme comme les autres hommes, qu'en Lui est une science infuse qui n'est pas de la terre mais du ciel, qu'en un mot Jésus est bien ce qu'il dit être : Fils de Dieu venu en ce monde pour instruire et sauver le monde. Mais il

[1] Joan., VII, 13.
[2] Joan., VII, 14.
[3] Joan., VII, 15.

faut être de bonne foi et de bonne vie pour apprécier la vérité et s'y rendre. Tant que l'homme est travaillé par ses vices, que l'orgueil de la raison le domine, ou que les passions s'irritent du joug que l'Homme-Dieu fait peser sur le cœur et les sens, n'espérons pas de lui la droite et loyale profession de foi. Faisons taire nos passions et tout aussitôt la divinité du Christ nous apparaîtra.

C'est cette divinité que Jésus enseigne avant toute chose. Jésus dit : *ma doctrine n'est pas de moi ; elle est de Celui qui m'a envoyé*[1]. Ces premières paroles nous élèvent au plus haut de tous les mystères ; à la génération éternelle du Verbe de Dieu. Jésus-Christ est fils de Dieu, consubstantiel à son Père, recevant tout de Lui comme du Principe d'où il est engendré. Tout ce qu'il tient il le tient de son Père ; tout ce qu'il dit il l'entend premièrement dire à son Père, puisque entre son Père et lui tout est commun. C'est en ce sens ineffablement profond que « sa doctrine n'est pas sienne, mais est la doctrine de Celui qui l'envoie ». O profondeur ! O sublimité des enseignements de Jésus-Christ ! Arrière ceux qui en font un sage, un Philosophe plus sublime que les autres, un penseur qui a précédé son siècle, un initiateur étonnant des vérités de tous les âges. Non, Jésus-Christ n'est pas cela, Jésus-Christ est Dieu et c'est au sein de Dieu son Père qu'il a puisé tout ce qu'il nous est venu enseigner.

Mais, encore un coup, ceux-là seuls s'élèveront à ce sublime mystère dont les vices n'obscurciront pas la vue et ne tiendront pas la volonté captive. *Si quelqu'un veut accomplir la volonté de mon Père, il reconnaî-*

[1] Joan., VII, 16.

tra si ma doctrine vient de Dieu, ou si je parle de moi-même [1]. Jésus parlerait de lui-même s'il ne venait pas de Dieu, n'était pas consubstantiel à Dieu. Il serait ce qu'ont été les sages de ce monde ; rien de plus.

Il condescend même à donner de sa Divinité une plus humble et plus accessible preuve, qu'il prend au vif de la nature humaine. Tout Philosophe, tout chef d'école ne songe quand il instruit, qu'aux trouvailles personnelles de son génie ; c'est sa pensée propre qu'il développe, c'est sa gloire et le prestige de son nom qui doivent bénéficier de ses labeurs. En fut-il ainsi de Jésus ? Nullement. Jamais il ne chercha sa propre illustration ; jamais il ne quitta le dernier rang que son humilité lui faisait prendre. Il naquit pauvre, vécut dans de continuelles humiliations, ne rougit ni de sa Mère, ouvrière besogneuse, ni de Joseph, artisan de village, ni de ses Apôtres pêcheurs des bords du Lac ; Jésus-Christ n'a qu'une préoccupation unique : fonder sur la terre le culte du Très-Haut, son Père. Là est toute son ambition ; là se concentrent ses pensées et ses desirs : *L'homme qui parle de son chef n'a en vue que sa propre gloire Mais l'homme qui cherche la gloire de Celui qui l'envoie, celui-là dit vrai et la droiture est en lui* [2].

Ses ennemis ne pouvant nier ses miracles, ni par suite détruire les preuves de Divinité qui en jaillissaient, avaient pris une autre voie pour le perdre aux yeux du peuple : ils le faisaient passer pour un violateur du sabbat, et, par suite, pour un adversaire de la Loi que Moïse, sur l'ordre de Dieu, avait donnée à Israël. Jésus réfute cette calomnie. On se souvient que dix-huit mois

[1] Joan., VII, 17.
[2] Joan., VII, 18.

auparavant il avait, un jour de sabbat, guéri le Paralytique de la Piscine de Bethesda. Ce miracle avait atterré les Pharisiens qui depuis avaient essayé de toute manière d'en détruire l'effet. Guérir un malade le jour du grand repos, c'était là violer la Loi divine, se montrer l'ennemi du ciel, par conséquent perdre tout droit à se dire Fils de Dieu.

Jésus-Christ commence par frapper d'un coup droit ces gardiens si vigilants de la Loi. Qui d'entre eux observe cette loi ? Qui d'entre eux n'en viole pas ouvertement les plus fondamentales prescriptions ? A l'heure même où ils s'en donnent comme les défenseurs, ils s'apprêtent par le plus noir des attentats à en enfreindre le plus grave précepte : le respect de la vie d'autrui. *Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ? Or personne de vous ne l'accomplit. Et puis, pourquoi cherchez-vous à me tuer ?* [1].

Ici, des étrangers peut-être, peut-être aussi les effrontés Pharisiens interrompirent grossièrement le Sauveur : « *Vraiment vous êtes possédé du démon. Qui cherche à vous faire mourir ?* » [2]. Jésus ne releva pas l'injure, et continua à montrer l'injustice et la déloyauté de l'accusation. Il a guéri un infirme le jour du sabbat ? Mais eux-mêmes ne circoncisent-ils pas ce même jour ? Et s'ils peuvent sans violer le sabbat circoncire, lui qui opère un miracle en guérissant le malade tout entier le violerait ! Que prouve le miracle, sinon l'action de Dieu, du Dieu qui est le Maître du sabbat ? Et que signifie le bienfait, sinon que le sabbat n'est pas violé par celui qui l'accorde ? *J'ai fait un miracle et tous vous êtes*

[1] Joan., VII, 19, 20.
[2] Joan., VII, 20.

outrés. Pourtant vous aussi, le jour du sabbat, vous circoncisez, comme Moïse vous en a donné le précepte. Et encore la Circoncision ne vient pas de lui mais des Patriarches. Si donc on circoncrit un homme le jour du sabbat sans que la Loi de Moïse soit violée, pourquoi cette indignation contre moi qui ai rendu à un infirme la santé complète ce même jour du sabbat ? [1].

A la méchanceté l'accusation des Pharisiens joignait la légèreté et l'inconsidération : Jésus le leur rappelle avec le même calme et la même douceur : *Cessez de juger superficiellement, mais jugez selon la justice* [2].

Une nouvelle réflexion faite par quelques Juifs de l'assistance donnèrent au Sauveur l'occasion de développer et de rendre plus profondes encore les affirmations de sa divinité. Ces Juifs constataient une merveille qui les jetait dans l'étonnement. Ils savaient le dessein des Pharisiens de s'emparer de la personne de Jésus, de le traduire en jugement et de le mettre à mort. Mais qui les arrêtait donc, alors surtout que l'occasion s'offrait à eux si favorable ? *N'est-ce pas là, disaient-ils, cet homme qu'ils cherchent à faire mourir ? Le voilà qui parle en public et ils ne lui disent rien !* [3]. Les Juifs entêtés dans leur aveuglement, ne voient pas le miracle, ni que déjouer ainsi les complots et comprimer les fureurs d'ennemis aussi puissants qu'ils sont implacables ne peut être que l'œuvre d'une force surhumaine. Cela seul eut dû, outre tant d'autres preuves, leur démontrer la Divinité du Sauveur. Ils se contentent de

[1] Joan., VII, 21, 22, 23.
[2] Joan., VII, 24.
[3] Joan., VII, 25, 26.

dire : *Les Princes des Prêtres auraient-ils reconnu qu'il est vraiment le Christ ?* [1].

Puis tout aussitôt ils retombent dans leurs erreurs, qui n'ont d'autre origine et d'autre but que de les tenir éloignés de leur Sauveur : *Celui-ci, disent-ils, nous savons d'où il est, tandis que quand viendra le Christ, nul ne saura d'où il est* [2]. Or on savait si bien d'où viendrait le Christ, qu'il naîtrait à Bethléem, qu'il sortirait du sang de David, que les Sanhédrites, consultés par les Mages, n'avaient pas hésité à leur donner ces renseignements sur l'origine et la naissance du Messie. Savoir que Jésus était né à Bethléem et du sang de David était donc savoir, d'après les Prophètes, qu'il était bien le Messie promis au monde. Jésus les en convainc.

Elevant la voix, vous me connaissez, s'écria-t-il, vous savez d'où je suis [3]. Et puisque les prophéties, en même temps qu'elles annonçaient sa naissance temporelle, révélaient encore sa divine origine, les Juifs devaient reconnaître du même coup qu'il était le Fils de Dieu et que c'est du ciel, qu'il était descendu sur la terre. *Vous le savez aussi, je ne suis pas venu de moi-même. C'est Celui qui est vrai qui m'a envoyé... Moi je le connais, parce que je suis par Lui et qu'il m'a envoyé* [4]. Impossible au Sauveur de dire plus clairement qu'il était le Fils de Dieu, consubstantiel avec Dieu, Dieu de Dieu, égal en tout à son Père, car s'il « connaît le Père », c'est qu'il vit dans son sein, est sa vivante image, et tire tout de Lui.

[1] Joan., VII, 26.
[2] Joan., VII, 27.
[3] Joan., VII, 28.
[4] Joan., VII, 28, 29.

Mais vous, vous ne le connaissez pas [1] ! Ce n'était que trop vrai. Car, s'ils avaient gardé sa notion théorique, s'ils se gloriflaient d'être le seul peuple au monde, qui eût conservé la connaissance et le culte du vrai Dieu, en pratique ils le méconnaissaient outrageusement. Non seulement ils violaient sa loi, mais ils y substituaient leurs traditions humaines, l'insultant ainsi deux fois. Ils étaient devenus de véritables négateurs de Dieu ; mais le leur dire les exaspérait et la suprême injure était pour eux dans le mot si véridique du Sauveur : *Vous autres vous ne le connaissez pas!* Ce que Jésus ajouta qu' « il le connaissait, lui, parce qu'il était par lui », fils consubstantiel au Père, Dieu engendré de Dieu, acheva de les pousser au plus abominable des forfaits. *Là dessus, les Juifs cherchèrent à se saisir de sa personne* [2], pour le mettre à mort. Mais que peut l'homme devant la volonté divine ? Comme à toutes les heures où ses ennemis tentèrent contre lui des coups de force, Jésus fit agir la mystérieuse puissance dont il disposait, et toute tentative se trouva arrêtée : *Nul ne mit la main sur lui, car son heure n'était pas encore venue* [3].

Cette heure viendra, elle sera celle où le Divin Rédempteur voudra souffrir et mourir pour les hommes, et ce sera l' « heure de la puissance des ténèbres ». A cette heure terrible, toutes les puissances du mal seront déchaînées contre lui ; il les appellera, il les conviera, il se livrera à elles, car à leur insu elles accompliront le plus ardent de ses vœux. Jusqu'à cette heure de l'expiation nulle force au monde ne pourra rien contre lui.

Bien plus, au moment même où les Pharisiens lais-

[1] Joan., VII, 28.
[2] Joan., VII, 32.
[3] Joan., VII, 30.

saient éclater leur haine, une lueur de bon sens et de droiture revint au peuple. Dans la foule beaucoup croyaient en Lui et disaient : « *Quand le Christ viendra fera-t-il plus de miracles que n'en opère cet homme ?* » [1]. Une lueur, disons-nous, et encore quelle faible lueur ! Cette foule est restée si aveugle devant ses miracles et si sourde à ses solennelles affirmations, elle est si peu affermie dans sa foi, qu'elle pose l'alternative de la venue d'un autre Christ, qui serait le véritable. Quant à Jésus-Christ, « cet homme » comme elle l'appelle, s'il est le Christ, il ne l'est qu'avec « un peut-être ».

Toutes vagues que fussent ces rumeurs du peuple, elles inquiétèrent les Pharisiens et leur persuadèrent de brusquer le dénouement. Il n'était plus temps de tergiverser, il fallait au plus tôt s'emparer de la personne de Jésus. Eux-mêmes, en face d'un peuple qui eût pu se révolter, n'osèrent procéder à cette arrestation ; ils y commirent des subalternes. *Quand les propos de la foule parvinrent aux oreilles des Pharisiens, ils envoyèrent des gardes pour s'emparer de Jésus* [2]. Mais la même force qui arrêtait les Chefs comprima l'effort des ministres : aucun d'eux ne put mettre la main sur le Sauveur, qui avec la même mansuétude tranquille continua l'instruction commencée. Qu'ils le sachent donc, c'est en Dieu qu'il mourra, en maître du temps, en dominateur de la mort. Cette mort, il la veut plus qu'eux-mêmes, elle vient, elle est proche, encore un moment et il se livrera à elle ; qu'ils prennent donc patience un instant encore ; dans un instant lui-même,

[1] Joan., VII, 31.
[2] Joan., VII, 32.

de son plein gré, laissera le monde pour retourner d'où il est venu. *Jésus leur dit : « je suis avec vous pour un peu de temps, puis je retournerai à Celui qui m'a envoyé* [1]. Quelle tendresse, mais aussi quelles terreurs dans les paroles de Jésus-Christ ! « Je suis avec vous ». Voilà l'ineffable grâce, « voilà le temps favorable, voilà les jours de salut ». Israël pouvait se sauver, puisque son Sauveur était avec lui, versant sur lui à flots ses lumières et ses bienfaits, ne cessant de le convier au salut, pleurant sur lui, et l'appelant « sous ses ailes, comme la poule fait pour ses poussins ».

Mais le temps de la miséricorde est limité. Jésus n'est pas toujours avec nous comme Victime, comme Caution, comme Sauveur. Il nous laisse ; le voici « à la droite de la Majesté divine » ; il est alors notre Juge, et nous n'avons plus à attendre de lui que la sentence que nos œuvres nous ont méritée.

Elle fut terrible pour les Juifs, l'heure de l'abandon de Jésus ; elle le serait pour nous pareillement. *Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas ; car où je suis vous ne pourez venir* [2]. Il allait à la gloire, eux à la perdition. Et dans ces paroles voyons une nouvelle affirmation de sa divinité [3]. Car pour quel homme, qui n'est qu'homme, la mort est-elle la porte d'une glorieuse et immortelle existence ? Qui va au Ciel sinon Celui qui y retourne, comme en sa propre patrie ? Pour tous les autres le tombeau engloutit les richesses et les gloires de la vie présente ; pour Jésus-Christ seul il fut le point de départ d'une puissance et d'une gloire qui n'ont plus fait, à travers les siècles, que

[1] Joan., VII, 33.
[2] Joan., VII, 34.
[3] Joan., VII, 34.

se fortifier et s'étendre. C'est à ces sommets divins que l'homme, les Juifs moins que tous les autres, ne pouvait suivre Jésus.

Les Pharisiens ne le comprirent même pas et à ces paroles profondes ils donnèrent les plus fausses interprétations. *Les Juifs se demandèrent entre eux : « où ira-t-il pour que nous ne le trouvions pas ? Sera-ce vers les gentils dispersés dans le monde ? S'en fera-t-il le docteur* [1] ? Leur orgueil perce jusque dans leurs moindres expressions. C'est avec un dédain marqué qu'ils parlent des gentils « dispersés ». A leurs yeux il n'y a dans le monde qu'une seule nation, la leur, qui forme un tout compact et lié ; le reste des hommes n'est qu'une confusion sans liens ni harmonie. Les malheureux ! Ils sont à la veille d'être pour toujours chassés de leur cité en ruine, et ils s'en iront, dispersés et errants, chercher un asile chez tous les peuples ; sans cesse à la recherche d'un Messie, qu'ils n'arriveront pas à découvrir !

L'une des cérémonies symboliques de la fête des Tabernacles donna sujet au Sauveur d'annoncer quelles effusions de grâces vaudrait au monde sa Rédemption. Plusieurs fois nous lui avons vu prendre, pour signifier cette grâce, l'image d'une eau jaillissante. Or, durant les sept jours de la fête, une eau symbolique était montrée au peuple. Chaque matin, un prêtre allait à la fontaine de Siloé puiser, dans un vaisseau d'or, trois mesures d'eau qu'il apportait au Temple au milieu des chants joyeux de l'Hallel. Si cette eau rappelait celle que Moïse avait fait jaillir du rocher dans le désert, elle était bien plus encore pour les Juifs la figure prophétique du fleuve de grâce que le Messie devait faire couler sur le monde.

[1] Joan., VII, 35, 36.

Aussi l'émotion du peuple fut grande quand Jésus, debout dans le temple, d'une voix éclatante, lui apprit que l'antique prophétie se vérifiait, que la réalité succédait à la figure, que le Messie n'était autre que lui-même et que de Lui allait jaillir l'eau véritable dont Israël et le monde seraient inondés. *Le dernier jour de la fête qui en est le plus solennel, Jésus debout dans le temple, s'écriait : « Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive! Celui qui croit en moi, comme dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive couleront de ses entrailles. En disant cela, il parlait de l'Esprit-Saint que ses disciples devaient recevoir* [1].

Si l'on compare le monde antique avec le monde chrétien, on se rendra aisément compte de la puissance et des effets de la divine irrigation. Le premier, brûlé du feu des passions, aride, inculte, sans vertus, sans force pour le bien, couvert des ronces et des épines de tous les vices, nous apparaît comme ces régions désolées d'où la vie se retire et qui ne sont plus que des solitudes de mort. Après Jésus-Christ ce désert est devenu un oasis verdoyant, où croissent les plantes des plus sublimes vertus. Mais ce monde nouveau, cette création délicieuse, ne pût apparaître que quand le Sacrifice du Calvaire fut consommé. Car le péché devait disparaître pour que l'Esprit de sainteté pût faire son apparition et féconder de ses eaux une humanité nouvelle. C'est ce que l'Evangéliste nous fait remarquer quand il ajoute : *l'Esprit n'était pas encore donné parce que Jésus n'était pas encore glorifié* [2]. L'ancienne Loi ne fût pas sans grâce, les Apôtres eux-mêmes, avant la Pentecôte, furent doués richement, mais rien de

[1] Joan., VII, 37, 38, 39.
[2] Joan., VII, 39.

tout cela n'est comparable à l'effusion des grâces qui se répandirent dans le monde entier, dès que le Christ ayant été consommé dans la gloire de sa Passion, l'Esprit-Saint pût apparaître.

L'annonce de ces grandes choses avait vivement impressionné la foule, et les rumeurs diverses reprirent leur cours. *C'est vraiment le Prophète, disaient les uns. C'est le Christ, ajoutaient les autres* [1]. Mais, comme auparavant, comme toujours, ces lueurs de bon sens étaient obscurcies par l'ignorance et la mauvaise foi. *Certains disaient : « le Christ vient-il de Galilée? L'Écriture ne dit-elle pas qu'Il sera de la famille de David, qu'il sortira de Bethléem d'où est David* [2] *? »* Était-ce ignorance, oubli, mauvaise foi? Mais ces Juifs eussent dû se rappeler les événements de Bethléem ; comment y était né Jésus-Christ, quels prodiges avaient éclaté à sa naissance qui avaient jeté Jérusalem entière dans le trouble, et comment les Mages avaient provoqué au sujet du Divin Enfant de Bethléem la réunion du Sanhédrin et sa véridique sentence. Tous eussent dû savoir ces choses et devenir unanimes dans leur acte de foi. Au contraire, la foule resta misérablement divisée. On demeurait partagé au sujet de Jésus, et grâce à ces incertitudes et ces divisions les ennemis du Sauveur n'abandonnaient ni la volonté ni l'espoir de le perdre. *Plusieurs eussent bien voulu l'arrêter ;* mais aussi persévérante que leur impiété, la force divine les arrêta, et *nul ne mit la main sur lui* [3].

Qu'étaient donc devenus les gardes officiellement envoyés par le Sanhédrin pour opérer cette arrestation?

[1] Joan., VII, 40.
[2] Joan., VII, 41, 42.
[3] Joan., VII, 44.

Simples et droits autant que leurs Maîtres l'étaient peu, ces hommes avaient été de suite conquis par l'ascendant de la vérité. Cette divinité qui jaillissait de Jésus-Christ, non pas seulement à travers le miracle, mais avec une égale évidence à travers la parole, leur avait clairement apparu, et comme ils n'y avaient opposé aucun des obstacles qui arrêtaient les Scribes et les Pharisiens, ils la confessèrent avec un courage aussi héroïque que leur foi. Quand ils parurent devant le Sanhédrin et que le Pontife leur eût posé la question : « *Pourquoi ne l'amenez-vous pas*[1] ? » Eux, qui eussent pu rejeter sur la crainte d'un soulèvement du peuple l'insuccès de leur mission, confessèrent généreusement la raison vraie qui leur avait interdit d'arrêter Jésus : *Nul homme, dirent-ils, n'a jamais parlé comme cet homme*[2] ! C'était dire que la bouche qui proférait de si divines choses ne saurait être une bouche humaine, mais qu'un Dieu parlait au monde par elle. Un pareil témoignage devait frapper le grand Conseil, tant il était sincère et héroïque. Mais qu'attendre d'hommes que la passion aveugle ? Ils s'efforcèrent de détruire dans les âmes de leurs gardes l'effet que venaient d'y produire la vue et les paroles de l'Homme-Dieu. Ils commencèrent par l'intimidation : « *Quoi! vous vous seriez laissés séduire*[3] ! Puis ils essayèrent de raisonner, mettant en opposition la négation des Chefs et l'affirmation sans crédit des foules : *Parmi les Princes des Prêtres et les Pharisiens en est-il un seul pour croire en lui? Quant à cette populace ignorante de la Loi, ce sont des maudits*[4] !

[1] Joan., VII, 45.
[2] Joan., VII, 46.
[3] Joan., VII, 47.
[4] Joan., VII, 48, 49.

La même violence régnait dans leur délibération intime. Quand l'un deux, Nicodème, celui-là même qui avait conféré une nuit avec le Sauveur et était resté son disciple, essaya quelques timides observations sur l'illégalité de leur procédure; ils le traitèrent comme ils venaient de traiter leurs subalternes : *Notre Loi, dit Nicodème, nous permet-elle de condamner un homme sans l'avoir entendu et sans savoir ce qu'il a fait*[1] ? Toute mesurée que fut cette observation elle irrita les Sanhédrites et leur fit violer la plus élémentaire convenance. *Vous aussi, s'écrièrent-ils, êtes-vous Galiléen?* Ce mot dans la bouche d'un Juif de Jérusalem était toujours une injure. Ici, l'injure devenait une iniquité. Les Sanhédrites, d'abord, mentaient en affirmant qu'aucun Prophète n'était sorti de la Galilée. Puis, quand ils appliquaient au Sauveur cette affirmation, ils affectaient d'ignorer son éclatante naissance à Bethléem. *Lisez, disaient-ils à Nicodème, les Ecritures et vous verrez que jamais un Prophète ne sort de Galilée*[2]. Et d'où donc étaient Elie, Jonas, Nahum, Osée? Quant à Jésus, leurs archives devaient contenir la relation de ce qu'en avaient dit les Mages et de ce que le Sanhédrin lui-même leur avait répondu sur la naissance du Christ à Bethléem.

Mais que demander à la passion et qu'attendre d'elle? La réponse des gardes et l'embarrassante observation de Nicodème n'eurent pour effet que d'arrêter un instant leurs iniques machinations. *Chacun des Sanhédrites retourna dans sa maison*[3].

[1] Joan., VII, 50.
[2] Joan., VII, 52.
[3] Joan., VII, 53.

II. — Jésus lui-même quitta Jérusalem à la nuit tombante, et, selon qu'il en avait la coutume, il se retira sur la montagne des Oliviers. Passa-t-il la nuit en prières dans quelque anfractuosité de la montagne, comme il le faisait si souvent? Une demeure hospitalière recueillit-elle « Celui qui n'avait pas où reposer la tête » ? Ou bien le Sauveur alla-t-il jusqu'à Béthanie demander à ses amis Lazare et ses sœurs, le repos dont son cœur avait plus besoin encore que ses sens ? L'Évangile ne satisfait pas notre curiosité. Mais nos Saints Docteurs n'ont garde d'oublier ce que cette retraite parmi les oliviers renferme de hauts et touchants mystères. « Où se retirerait Jésus, nous dit l'un d'eux, sinon à la montagne des Oliviers ? L'huile, par sa douceur, n'est-elle pas le symbole de la miséricorde ? N'est-elle pas encore le remède le plus naturel et le plus efficace à nos blessures. Oh! comme elle venait se répandre douce et puissante sur nos plaies envenimées, l'huile divine de la Rédemption ! Comme le bon Samaritain la prodigua à nos mortelles blessures ! Mais l'huile a un autre usage encore. Elle sacre les Rois, elle oint les prêtres, elle assouplit les athlètes. Par Jésus-Christ, nous sommes faits rois, prêtres, athlètes, nous conquérons un royaume, nous sommes revêtus d'un sacerdoce, nous sommes armés pour le combat : l'huile mystérieuse de la grâce opère en nous ces merveilles : le bois d'oliviers abrite le Rédempteur qui la répand sur nous.

Le lendemain, dès le lever du jour, Jésus revint au temple[1]. Nous le voyons aussitôt entouré d'une foule avide de l'entendre ; foule composée d'éléments bien divers. Les uns sont sincères, d'autres mêlent à quelques

[1] Joan., VII, 54.

bonnes dispositions la détestable méfiance judaïque ; les ennemis ne font pas défaut et c'est dans un sol presque entièrement ingrat que Jésus verse la semence de sa doctrine. Mais il la verse, nous enseignant ainsi à demeurer de fidèles et courageux dispensateurs de la Parole Sainte, alors même que nos auditeurs nous désolent par leurs équivoques dispositions. *Jésus s'étant assis enseignait, et une grande foule accourut pour l'entendre* [1].

Les Scribes et les Pharisiens n'étaient pas dans cette foule. Quand la veille, à la suite des résolutions avortées de leur conciliabule, ils s'étaient dispersés, c'était pour mieux ourdir de nouvelles trames et prendre Jésus à des embûches plus savamment préparées. Une circonstance les servit merveilleusement. Comme les réjouissances de la fête n'allaient pas sans de graves désordres et que ces nuits passées sous le feuillage favorisaient trop les passions pour qu'elles ne fissent pas une explosion scandaleuse, une femme venait d'être surprise en adultère et conduite aux Princes des Prêtres qui la devaient juger et punir. Ils la reçurent avec cette joie féroce qui médite une vengeance, et leur malice aperçut incontinent le parti qu'ils en pouvaient tirer. Moïse avait, pour le crime d'adultère, décrété la peine de mort, et si cette peine n'était plus appliquée, elle n'en restait pas moins écrite dans la Loi. Qu'allait faire Jésus quand on soumettrait ce cas à sa sentence ? Condamnerait-il cette malheureuse à la lapidation ? Ce serait pour tout le peuple un acte de cruauté révoltante, et ces foules, habituées à admirer en Jésus une douceur et une charité sans limite, crieraient d'autant plus à l'intolérance qu'elles se

[1] Joan., VIII, 1, 2.

seraient attendues à plus de miséricorde. Jésus au contraire lui ferait-il grâce ? C'était là un thème inépuisable aux accusations de révolte impie contre Moïse et sa Loi.

Très habile en lui-même le piège l'était plus encore grâce aux circonstances dont il était entouré. Le crime était des plus graves ; il était récent et Jérusalem entière demeurait dans l'émotion du scandale ; enfin l'éclat même qui l'enveloppait rendait la sentence plus urgente, partant plus dangereuse. *Les Scribes et les Pharisiens amenèrent à Jésus une femme que l'on venait de surprendre en adultère* [1]. Voyez aussi comme les ennemis du Sauveur profitent de l'éclat du scandale ! Ce n'est pas en secret qu'ils consultent le Maître, il lui amènent en grande pompe la malheureuse et la placent devant lui aux regards de la foule qu'il est en train d'évangéliser. Plus le théâtre est ouvert, plus la consultation aura d'éclat, le piège de périls, la perte de Jesus de certitude. *Ayant donc placé la femme au milieu de l'assistance, ils dirent à Jésus : « Maître, voici une femme qui vient d'être surprise en adultère. Or, dans la Loi, Moïse nous ordonne de lapider ces sortes de coupables. Vous, que vous en semble* [2].

Le Sauveur commence par leur montrer combien leurs pièges lui importent peu, et quel peu de cas il fait de leur astuce. Etant Dieu il la découvre dans les replis de leur pensée, et sa même puissance divine n'en a que faire : *Jésus s'inclina et se mit à écrire avec le doigt sur la terre* [3]. Faisait-il autre chose par cette diversion que montrer, dans son inattention, l'indifférence où le

[1] Joan., VIII, 3.
[2] Joan., VIII, 3, 4, 5, 6.
[3] Joan., VIII, 6.

laissaient leurs perverses desseins ? Où bien traçait-il quelqu'une des sentences par lesquelles l'Écriture démasque et flétrit les hypocrites ? Cette dernière hypothèse est la plus probable. Mais tout entiers à leur haine les Pharisiens n'y prirent pas garde, et, craignant que Jésus n'échappât à leur piège, ils lui posèrent avec plus de force et d'insistance leur précédente question. Ici brille cette Sagesse où viennent se briser les vaines fourberies de l'homme. Jésus ne se prononce pas, ne touche pas à Moïse, ne se met pas en contradiction avec la Loi qui condamne à mort l'adultère. Soit ! qu'on lapide cette coupable ! Mais qui la lapidera ? Des criminels comme elle ? Où serait la justice ? Où serait même la convenance ? O Pharisiens, lapidez-la, si vous êtes innocents ; mais si vous êtes chargés des mêmes hontes, de quel droit la condamnerez-vous ? *Comme ils insistaient, Jésus se redressa et leur dit : que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre !* [1]

Ces paroles eussent sans doute suffi à rappeler ces hommes couverts de vices, sinon à la miséricorde, au moins à la pudeur. Mais Jésus y ajouta une sanction victorieuse de leur perversité : il leur découvrit à eux-mêmes leurs crimes. Il le fit discrètement, sans les déshonorer aux yeux du peuple, mais le fit avec une clarté si implacable, ils se reconnurent si bien aux signes qu'il imprima sur la terre, que, se faisant justice, ils s'enfuirent couverts de honte, sans plus songer ni à la femme coupable, ni au piège qu'ils étaient venu tendre au Sauveur. *Se baissant de nouveau Jésus continua à écrire. Et eux se retirèrent un à un, à commencer par les plus vieux* [2]. Comme au temps de la

[1] Joan., VIII, 7.
[2] Joan., VIII, 6-7-8-9.

chaste Suzanne les vieillards étaient les plus impudiques et les révélations du Maître les atteignirent plus que les autres.

Il ne resta bientôt plus en présence que Jésus et la coupable : la Miséricorde infinie et la profonde misère. La malheureuse femme était tremblante d'effroi, jetant sur le Maître des regards pleins d'angoisse et attendant de Lui la sentence qui allait décider de son sort. Ses accusateurs s'étaient éloignés ; mais que devait-elle attendre de Celui au jugement duquel on l'avait livrée ? Son attente ne fut pas longue. *Jésus se leva et lui dit : « Femme, où donc sont ceux qui t'accusaient? Aucun d'eux ne t'a condamnée? — Aucun, Seigneur, répondit-elle. — Eh bien, reprit Jésus, moi non plus je ne te condamnerai. Va, et ne pèche plus* [1] *! »*

Plusieurs se sont scandalisés de cette absolution divine [2]. Ils oublient deux choses : ce qu'était Jésus, et ce qu'était devenue la pauvre pécheresse. Jésus n'est-il pas « l'Agneau qui ôte les péchés du monde ? » Sa venue en ce monde n'est-elle pas toute de miséricorde et de pardon ? Lui qui eût pardonné à ses plus mortels ennemis, auprès de qui Judas eût trouvé grâce, qui du haut de sa croix ne trouvera bientôt que des paroles de pardon et des accents de la plus inénarrable tendresse, nous voudrions qu'il se fut montré sans pitié pour la

[1] Joan., VIII, 10-11.

[2] En Orient ce scandale malavisé prit corps à ce point que plusieurs églises effacèrent le passage de leurs exemplaires. Plusieurs Pères, Origène, Cyrille, Saint Jean Chrysostôme, etc., s'abstinrent de le commenter aux fidèles. L'Occident tint plus ferme et Saint Augustin qui signale cette soustraction la blâme, comme la blâmait Saint Ambroise. Quant à l'authenticité même du passage elle a triomphé des objections des protestants et reste indiscutable.

femme adultère ? D'ailleurs nous méconnaissons ainsi autant sa puissance que sa bonté. S'il fait grâce, s'il dit : « Femme, je ne te condamnerai pas non plus » ; c'est que sa grâce a précédé sa sentence d'absolution. Il a converti d'abord celle dont il pardonnait le crime; il lui en donnait le regret avant de lui en faire la remise, et quand il lui disait : « va, et ne pèche plus », il faisait naître en elle le ferme propos.

Ainsi se montrait-il Dieu dans le déploiement de la souveraine puissance. Ainsi se montrait-il notre Sauveur et faisait-il, dans un drame sublime, l'exposé de notre Rédemption. La race humaine tombe dans la prévarication, elle devient adultère, elle s'est livrée au démon. Le ciel et la terre la condamnent et la traînent au tribunal de la Souveraine Justice. Elle est perdue, si Dieu même ne la prend en pitié. Mais le Fils de Dieu s'émeut de compassion pour cette grande coupable. Il conçoit l'extraordinaire dessein de la Rédemption. « Il s'abaisse jusqu'à terre[1] », abaissement prodigieux qui lui fait partager notre misère et subir nos hontes. Mais il s'abaisse pour se redresser[2], il ne meurt que pour ressusciter dans une gloire où il nous entraîne après nous avoir justifiés. Quand il se redresse, nos ennemis et nos accusateurs fuient confondus et nous entendons la phrase divine où notre rédemption entière est renfermée : *je ne te condamnerai pas; va et ne pèche plus !*

III. — Interrompue par ce grand acte de miséricorde, l'instruction au peuple fut reprise par Jésus. L'objet

[1] Joan., VIII, 8.
[2] Joan., VIII, 10.

en était, nous l'avons vu, l'affirmation de sa Divinité, non pas qu'il la découvrit encore dans une pleine clarté : les dispositions mauvaises de ses auditeurs ne le lui permettaient pas ; les yeux devaient peu à peu s'habituer à cette aveuglante révélation d'un Dieu venu sur la terre et conversant avec les hommes, le temps devait faire son œuvre, et l'Église fondée par Lui, achever durant le cours des siècles une victorieuse démonstration. Sans donc dire encore : « je suis Dieu », je suis sorti du sein de Dieu, Fils coéternel du Dieu éternel. Jésus le laissait déduire de ses paroles et l'établissait invinciblement par ses œuvres. *Je suis*, dit-il, *la lumière du monde* [1]. Mot sublime, remarque Saint-Jean Chrysostôme, et qu'un Dieu seul pouvait dire de lui même. Quel homme a été et peut être « la lumière du monde ? » Des génies se sont rencontrés qui ont jeté dans quelque partie du monde un passager éclat. Des philosophes se sont fait parfois quelques disciples et ont fondé des écoles qui n'ont compté que les années rapides de leurs fondateurs. Des savants ont fait reculer quelque peu les frontières du savoir : tout cela est de l'homme et ne dépasse pas les étroites limites du pouvoir humain. Mais avoir été *la lumière du monde !* non d'une étroite enceinte, non d'une cité, non d'un peuple, mais du monde, mais de tous les peuples ; « éclairer tout homme qui vient en ce monde », produire une doctrine, fonder une morale qui soient la seule condition du vrai savoir et de la vraie vertu ; constituer sur ses bases véritables la famille et la Société, révéler tous les secrets, dénouer tous les problèmes, illuminer toutes les obscurités, apprendre à l'homme d'où il vient, ce qu'il est, quel avenir l'attend

[1] Joan., VIII, 12.

au-delà de la tombe ; quitter la terre et pénétrer jusqu'à l'inaccessible hauteur où Dieu cache les splendeurs de son Être intime, nous dire ce qu'est en Elle-même, dans son impénétrable Essence, cette Divinité dont l'univers ne nous laisse entrevoir que l'existence et les perfections ; tout savoir, en un mot, et tout dire, et cela sans l'ombre ou le mélange d'aucune erreur, sans trace d'hésitation, de changement, de mobilité : quel autre qu'un Dieu peut jeter un tel éclat, produire dans les âmes de telles convictions, illuminer à ce point les intelligences qu'en dehors de Lui tout soit ténèbre ? Dire de soi : *je suis la lumière du monde* et le prouver par une suite ininterrompue de prodiges : c'est invinciblement affirmer qu'on est Dieu. C'est de plus affirmer qu'en Soi seul est le refuge de l'intelligence et la direction de la vie. Aussi le Sauveur ajoute-t-il : *Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres* [1]. Sans les révélations de l'Homme-Dieu que sait-on ? Que dit la sagesse humaine de notre destinée future ? Que savons-nous des mystères d'outre tombe ? Quelle direction sait imprimer à nos actes la morale sans Dieu ? Quel frein à nos passions ? Quel aliment à nos aspirations ardentes ? Les ténèbres s'épaississent autour du malheureux qui a répudié les clartés dont Jésus-Christ est le foyer unique : ténèbres de trois sortes, ténèbres des erreurs et de l'ignorance, ténèbres du péché et des vices, ténèbres qui suivront celles-ci et où seront jetés les transfuges de la foi. Au contraire, quels biens deviennent le patrimoine du croyant que Jésus-Christ illumine ! *Il aura*, dit le Sauveur, *la lumière de la vie* [2]. Tout est vie dans la

[1] Joan., VIII, 12.
[2] Joan., VIII, 12.

nature quand le soleil se lève? Tout est vie en nous quand notre âme s'illumine des clartés de Jésus-Christ.

Les Pharisiens eussent pu s'élever à ce grand mystère de l'illumination du monde par Jésus-Christ. Les Écritures leur donnaient le Messie comme le suprême illuminateur. Que de fois ils avaient été témoins du ravissement des foules quand Jésus leur parlait. Naguère encore les émissaires envoyés pour le saisir leur étaient revenus transportés d'admiration et disant : « nul homme ne parle comme Celui-ci ». Obstinés dans leur incrédulité volontaire ils aimèrent mieux ne voir en Jésus-Christ qu'un homme et le traiter comme tel. *Vous vous rendez témoignage à vous-même, dirent-ils, votre témoignage ne vaut rien*[1]. Il valait infiniment ce témoignage, puisqu'il venait du Dieu de toute vérité ; mais les Juifs, au lieu de croire aux miracles qui établissaient si invinciblement la Divinité de Jésus-Christ, aimaient mieux ne le juger que d'après l'humble extérieur que lui avait fait adopter son Incarnation ; ils jugeaient « selon la chair » Celui en qui toutes ses œuvres faisaient apercevoir un Dieu. C'est ce que le Sauveur leur reproche : *Bien que je témoigne de moi-même, mon témoignage est vrai.* Pourquoi? Parce que, Fils de Dieu, je descends du ciel et j'y retourne : *je sais d'où je viens et où je vais*[2]. *Vous autres, vous jugez selon la chair.* Vous ne voyez en moi qu'un homme faible et désarmé ; vous ne connaissez pas la puissance qui me ferait vous perdre, si ma venue au milieu de vous n'était pas toute de miséricorde. Je pour-

[1] Joan., VIII, 13.
[2] Joan., VIII, 14.

rais vous faire passer par les rigueurs de ma divine Justice, mais ma bonté vous laisse le temps du repentir. A l'heure présente, je suis Sauveur et non pas Juge : *je ne juge personne* [1]. Je me contente de tout sauver. Et je sauve le monde parce que je suis le Fils de Dieu. Et ce témoignage, ne fût-il rendu que par moi-même resterait vrai.

Mais n'était-il rendu que par Jésus-Christ ? Combien de fois les Juifs avaient entendu la voix du Père désignant aux adorations du monde le « Fils Bien aimé dans lequel il plaçait sa complaisance ! » Ils étaient donc deux à témoigner de la divinité : *Je ne suis pas seul ; il y a Moi et le Père qui m'a envoyé : Il est écrit dans votre Loi que quand deux témoins attestent, leur témoignage doit être tenu pour vrai. Or, nous sommes deux pour témoigner : Moi et le Père qui m'a envoyé* [2].

Jésus-Christ énonçait l'ineffable mystère de sa génération éternelle et de sa consubstantialité avec le Père, mystère qui de Lui et du Père fait, dans la distinction des Personnes, une seule et même Divinité. Les Juifs, au lieu de s'élever à ces hauteurs, se rabaissèrent à une insolente ironie. *Où donc est-il, votre Père* [3] ? Voulaient-ils humilier l'Homme-Dieu en lui parlant de Joseph ? Jésus, sans relever l'injure, énonça de nouveau le dogme de sa consubstantialité, en leur reprochant leur incrédulité volontaire. *Vous ne connaissez ni moi ni mon Père. Si vous me connaissiez vous connaîtriez aussi mon Père* [4]. Lui et le

[1] Joan., VIII, 15.
[2] Joan., VIII, 16-17-18.
[3] Joan., VIII, 19.
[4] Joan., VIII, 19.

Père ne faisant qu'un seul et même Dieu, connaître l'un c'est connaître l'autre.

Les Juifs avaient ici encore, entre mille autres, la preuve que Jésus-Christ, jouissant d'un pouvoir divin, était plus qu'un homme. L'homme entouré d'ennemis tout puissants succombe à leurs inévitables efforts : Jésus-Christ y échappait à son gré pour ne se livrer qu'à son heure. Malgré leur volonté expresse, leurs ressources sans limite et leur haine sans frein, alors qu'un signe de leur volonté eût armé contre le Sauveur des assaillants sans nombre, *personne ne mit la main sur lui parce que son heure n'était pas encore venue* [1].

IV. — Cette preuve de Divinité les Juifs la touchaient du doigt ; une autre, dont ils seraient trop justement les victimes, était réservée à des jours prochains. Sans cesse ils avaient contemplé la Divinité du Christ rayonnant à travers ses miracles, mais puisqu'ils demeuraient insensibles à cette preuve, une autre allait leur être donnée, plus mystérieuse et plus décisive encore que les précédentes, et c'étaient des faiblesses apparentes de la mort que cette preuve devait jaillir. Jésus allait être crucifié et de la croix descendre dans le sépulcre. Mais loin que cette mort fût la mort de l'homme, tout devait montrer en elle la mort d'un Dieu. C'est à la vie, à la gloire, à la splendeur de son Royaume céleste, que le Sauveur en mourant se rendait. C'est au sein de son Père, d'où il venait que le Verbe fait chair retournait. Le voici désormais dans la gloire, inaccessible aux coups de ses ennemis. En vain les Juifs le chercheront pour le perdre, lui, ses Disciples et son Eglise ; leurs

[1] Joan., VII, 83.

recherches seront vaines et leurs entreprises sans issue. Bien plus ce sera pour eux le terme de la miséricorde et le commencement de la justice. Comblée de grâces durant la vie du Sauveur, Jérusalem, en s'obstinant dans son incrédulité et sa révolte, tombera dans un effroyable abîme de maux et y périra. *Je m'en vais... Vous me chercherez et vous mourrez dans votre péché. Où je vais, vous ne pouvez venir* [1].

La prophétie était claire : Jésus-Christ allait mourir et mourir en Dieu et ses négateurs, s'ils persistaient dans leur incroyance, non seulement ne le suivraient pas là où il allait, c'est-à-dire dans la vie éternelle, mais mourraient de la mort réprouvée. Eux, assez grossiers pour ne pas concevoir cette mort divine qui mène à l'éternelle vie, *se demandaient* : « *Va-t-il se tuer?... Puisqu'il dit : « où je vais, vous ne pouvez venir* [2]*?* » Mais, ô aveugles ! Si Jésus n'est qu'homme et que sa mort soit notre mort, qui vous empêche de le suivre ? S'il ne va qu'au sépulcre, libre à vous d'y aller ! C'est cette grossière sottise que Jésus relève, en montrant et ce qu'ils sont, et ce qu'il est lui-même : *Vous, vous êtes d'en bas, Moi, je suis d'en Haut. Vous êtes du monde : Moi je ne suis point du monde* [3]. Jésus est d' « en Haut », du plus haut des cieux, du sein du Père, Fils consubstantiel du Dieu Très-Haut. Jésus n'est point du « monde ». Comme Dieu il n'en saurait être ; comme Homme, s'il daigne y vivre un moment, c'est pour en répudier les maximes et en flétrir les vices. Eux, au contraire, « sont d'en-bas », fermés qu'ils sont aux vérités surnaturelles, incapables

[1] Jean., VIII, 21.
[2] Jean., VIII, 22.
[3] Jean., VIII, 23-24.

de s'élever au-dessus des conceptions d'une intelligence enténébrée. « Ils sont du monde ». Ils en adoptent les sentiments pervers ; ils sont comme lui, orgueilleux et cupides, comme lui dévorés par l'envie, et haineux jusqu'à l'homicide. Comme lui obstinés dans le mal et incapables d'aucune conversion. *Oui, vous mourrez dans votre péché*[1]. Étaient-ils donc perdus sans ressource ? Non certes ! La Rédemption leur était ouverte, comme elle le sera à tous les pécheurs. Le sang rédempteur peut et veut laver tous les crimes. Mais aucune rédemption n'est possible sans la foi de Jésus-Christ. *Vous mourrez dans votre péché, si vous ne croyez pas qui je suis.*

Mais qu'est-ce que Jésus-Christ, et quelle foi doit-on avoir en Lui pour être sauvé ? Les Juifs posent la question. *Qui donc êtes-vous ?* Ils eussent dû le savoir, éclairés qu'ils étaient par les Prophètes, par le Précurseur, mille fois plus par le Sauveur lui-même, qui ne cessait d'affirmer sa Divinité et d'en donner d'invincibles preuves. Ils ne méritaient guère une lumière dont ils abusaient si effrontément. Néanmoins le Sauveur la leur accorde encore et leur dit ce qu'il est. Il est Dieu, il est Homme, il est Juge, il est Vérité. *Je suis le PRINCIPE, dit-il*[2]. Le Verbe est « Principe » au ciel, puisque de Lui comme du Père procède la troisième Personne de l'adorable Trinité, l'Esprit Saint. Il l'est par rapport à l'Univers puisque « tout a été fait par Lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Lui ». En Jésus-Christ est la raison d'être de toutes choses ; il est le centre ou tout aboutit, il est la source d'où tout émane. Tous les êtres tirent de

[1] Joan., VIII, 24.
[2] Joan., VIII, 25.

lui leur existence, et « tout est supporté sur la parole de sa force ». Et si l'ordre naturel découle de Lui, combien plus encore l'ordre surnaturel ? Il est l'Auteur de la grâce ; lui seul a institué les Sacrements et leur donne leur vertu. Il est la tête du corps mystique qui est l'Eglise. La vie surnaturelle qui coule dans les âmes, du ciel à la terre, n'a d'autre source que Lui ; et c'est « en Lui que tout a sa consistance et sa vie ».

Mais Jesus ne se contente pas de dire qu' « *Il est Principe* », affirmant par ces mots qu'il est le Dieu Souverain, l'Essence première, l'Etre nécessaire et infini, il ajoute : « *Je suis le Principe, moi qui vous parle* ». Le « Principe » n'est pas resté « dans l'inaccessible lumière qu'il habite » comme Dieu. Il s'est approché de nous, « il est descendu du ciel », « il a été vu sur la terre, conversant avec les hommes ». Sans l'Incarnation, Dieu nous restait inaccessible ; par elle il emprunte notre voix, il nous parle et nous l'entendons, et l'un de ses plus ineffables bienfaits est de daigner nous instruire. Durant bien des siècles, Dieu emprunta divers organes pour communiquer avec nous ; puis « à la fin, il nous a parlé par son Fils ».

Le Sauveur ajoute. *J'ai beaucoup à dire de vous, j'ai à vous juger* [1]. Effrayantes paroles et qui nous ouvrent sur l'avenir de bien terribles perspectives. Il y eut deux époques pour les Juifs ; l'une où Jesus leur parla, l'autre où il « parla d'eux », ce qui est redoutablement different. Depuis trois années le Sauveur les instruit, les appelle au salut, s'efforce avec une inlassable patience de triompher de leur obstination. Des bords du Lac de Galilée aux rives du Jourdain et au pays de

[1] Joan., VIII, 26.

Judée, dans leurs Synagogues, au sein des foules, au milieu des Docteurs, il annonce la vérité et apporte le salut. Ces jours de miséricorde, où « il leur parle », seront-ils sans fin ? Non. D'autres succèderont où « il parlera d'eux » au tribunal de sa Suprême Justice ; où il leur reprochera leur endurcissement, leur incrédulité, leur déicide. Jours formidables qu'il leur annonçait souvent et sur lesquels il versa des larmes si amères.

Prenons garde nous-mêmes à ce jour où Jésus « parlera de nous », après nous avoir si longtemps et si patiemment parlé. Hélas ! Hélas ! que de choses, quand nous apparaîtrons à son tribunal, il aura « à dire de nous ! ». Mais ce jour est reculé encore, comme il le fut pour les Juifs. Jésus n'est pas encore notre Juge ; il ne vient à nous que comme lumière et vérité. Après avoir annoncé sa venue comme Juge aux Juifs qui l'écoutent, il leur rappelle qu'il est auparavant pour eux Vérité ; vérité divine, venant du ciel, écoulée du sein même de Dieu.

Celui qui m'a envoyé ne trompe point : ce qu'il m'a appris je le dis au monde [1]. Telle est la sublimité de notre Symbole : il nous vient de Dieu, et nous est annoncé par le Fils de Dieu. Telle est aussi la sécurité où il place nos intelligences. D'où nous viendrait l'erreur quand les vérités qu'on nous donne à croire émanent de la Vérité Eternelle et nous sont transmises par Celui « qui, étant éternellement dans le sein du Père », ne nous transmet que ce qu'il y a appris ?

Les Juifs ne comprirent rien, ou plutôt ne voulurent rien comprendre, à cette divine origine de ce que Jésus leur annonçait. *Ils ne comprirent pas que le Père dont*

[1] Joan., VIII, 26.

Jésus parlait n'était autre que Dieu même[1]. Les malheureux se vouent aux châtiments. Ils continueront à nier la Divinité du Christ, à le poursuivre, à le persécuter ; ils s'empareront de sa Personne, ils le traîneront au Calvaire, ils le feront mourir sur une croix, élevé entre le ciel et la terre ; ils crieront au triomphe, ils insulteront au dénûment et à l'abandon où ils verront leur victime ; ils diront : « Il a espéré en Dieu, que maintenant Dieu le délivre ! »

Or cette heure sera l'heure où leurs yeux s'ouvriront. La foule descend du Calvaire en se frappant la poitrine ; le Centurion confesse que Jésus est le Fils de Dieu, la nature inanimée s'associe par ses convulsions violentes à cette profession de foi ; le voile du temple se déchire en signe que la Loi Ancienne est remplacée par la Nouvelle Alliance que, sur sa Croix, vient de négocier l'Homme-Dieu. Des tombeaux entr'ouverts les morts s'échappent et vont témoigner dans Jérusalem de la Divinité de Celui que les Pharisiens viennent de crucifier. Lui-même, bientôt, sort plein de vie de son Sépulcre, prouve durant quarante jours en multipliant les miracles qu'il est ce qu'il n'a cessé de dire : Fils de Dieu, Sauveur du monde, descendu du ciel. Et dans ce ciel d'où il est descendu, il remonte glorieusement. Alors qu'on le croit vaincu, il triomphe. Quand on ne voit en Lui qu'un homme faible et abandonné, il apparaît dans la force divine que lui communique son Père.

Telle est la grandiose annonce qu'il fait aux Juifs : *Quand*, leur dit-il, *vous aurez élevé le Fils de l'Homme, alors vous reconnaîtrez qui je suis, et que je ne fais rien de moi-même, et que je parle comme*

[1] Joan., VIII, 27.

mon Père qui m'a envoyé, et que Celui qui m'a envoyé est avec moi et ne me laisse point seul parce que je fais toujours ce qui lui plaît [1].

V. — Tant de graves et touchantes paroles émurent, dans l'immense auditoire, bien des âmes qui n'étaient pas, comme les Scribes et les Pharisiens, fermées à la lumière et au bien. *En entendant ces discours beaucoup crurent en Lui* [2]. Nous verrons tout à l'heure combien fragile était ce bon mouvement et éphémère cette lueur de raison et de foi. Ces demi-convertis étaient des Juifs en qui l'orgueil de race dominait encore de toute sa force et n'attendait que le plus léger prétexte pour éclater.

Néanmoins le Sauveur charitable, dont Isaïe avait prédit qu' « Il n'achèverait pas le roseau déjà brisé, n'éteindrait pas la mèche fumant encore », entreprit leur complète et solide conversion. Ils le paieront d'ingratitude et à ses plus tendres et ses plus sublimes paroles ils opposeront les négations d'abord, puis les plus abominables injures. Mais le Sauveur aura épuisé pour eux les excès de la charité et de cette charité il aura laissé d'impérissables souvenirs à son Eglise.

Il leur indique d'abord comment il faut affermir en soi les salutaires impressions de la grâce, à quelle condition de persévérance et d'énergie le salut se fixe dans les âmes, puis il leur fait resplendir les divines prérogatives de la sainteté. *A ces Juifs qui crurent en Lui Jésus fit entendre ces paroles : « Vous serez vraiment mes disciples si vous persévérez dans ma doctrine. Vous connaîtrez*

[1] Joan., VIII, 28, 29.
[2] Joan., VIII, 30.

la vérité et la vérité vous rendra libres[1]. Devenir les Disciples du Fils de Dieu ! Être attachés à sa Personne, honorés de son intimité, enrichis de ses dons, jouir de sa vie éternelle et des magnificences de sa demeure céleste !... Car ce sont tous ces biens que renferme en elle cette simple parole : « Vous serez mes Disciples ». Au contact de la Vérité Eternelle, un autre immense bien nous est départi : nous sommes instruits « de toute vérité », et, comme le disait triomphalement saint Paul : « nous autres, nous savons tout ! ». Autour de nous il n'y aura qu'incertitude et ignorance, doutes et ténèbres ; aucun des grands problèmes de la destinée ne trouvera de solution ; l'intelligence demeurera dans l'angoisse, le cœur dans les tortures d'une faim inassouvie, le présent sera sans espérance, l'avenir sans sécurité : aux Disciples de Jésus-Christ seuls la vérité enverra ses rayons vivifiants. Après l'honneur, après la vérité, viendra l'affranchissement : *la vérité vous rendra libres*. Que de servitudes pour qui n'est pas attaché à Jésus-Christ et ne s'appuie pas sur ses révélations et ses promesses ! Que de maîtres durs et exigeants font peser sur toute la vie leur insupportable tyrannie, sans compter la plus insupportable de toutes : celle du démon ! Mais de ces diverses servitudes Jésus-Christ nous délivre à jamais. A quelles conditions ? Nous l'avons dit : la fermeté, la persévérance dans la foi : *Vous connaîtrez la vérité et la vérité vous délivrera de toute servitude*.

Les Juifs n'entendirent rien à ces paroles. L'ordre surnaturel leur échappait totalement ; être esclaves ou non de leurs péchés et de leurs vices ne leur importait guère pourvu que leur vie matérielle coulât libre de la

[1] Joan., VIII, 31,32.

tyrannie d'aucuns maux. Et comme à ce matérialisme grossier ils joignent le plus impudent orgueil, ils interrompent le Sauveur et lui mentent effrontément : *Nous sommes, disent-ils, de la race d'Abraham et nous n'avons jamais été les esclaves de personne. Comment nous dites-vous : « vous serez libres* [1] *? »*

Jésus pouvait, en leur rappelant leurs multiples captivités, les ramener à la vérité et à la pudeur. Qu'était-ce que la captivité d'Egypte ? Et celle de Babylone ? Et celles si nombreuses dont les Juges les avaient délivrées ? Qu'étaient-ils, au moment même où ils se prétendaient libres, sinon les vaincus et les tributaires des Romains ? Mais le Sauveur, uniquement préoccupé de l'ordre surnaturel, ne leur fait entrevoir qu'une autre plus terrible servitude, celle où nous jette le péché [2]. Or un péché monstrueux pesait sur la nation Juive, allait combler la mesure et mettre le sceau à sa définitive réprobation : Ce péché était celui du déicide. Né dans l'élite juive dès les premiers temps de la vie publique de Jesus il avait pris racine et s'était fortifié dans la nation entière. A Nazareth on avait voulu le précipiter du haut de la montagne, en Judée les complots succédaient aux complots, des émissaires de mort étaient envoyés pour le prendre, et parfois les haines devenaient si vives que, sans attendre aucune action juridique, des furieux le voulaient lapider. Voilà le péché dont ce malheureux peuple devenait de plus en plus l'esclave et dont Dieu seul le pouvait délivrer, s'il avait voulu l'être. Aucun autre secours ne lui était offert, ni d'Abraham dont il se prévalait, ni de ses prophètes, ni de sa Loi. Car sa Loi, la

[1] Joan., VIII, 33.
[2] Joan., VIII, 34.

Loi Ancienne, demeurait sous la malédiction du péché et allait être rejetée pour faire place à la Loi Nouvelle. C'était l'esclave qu'on chasse de sa maison et qui ne procure aucune aide à qui l'implore. *L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, mais le Fils y est à jamais*[1]. Lui seul est puissant, lui seul est le Maître. La Loi Ancienne ne sauvera pas le monde, ni ne lui ôtera son péché ; Celui-là seul qui sauvera le monde est le Fils de Dieu, est Jésus-Christ. *Si donc le Fils vous délivre, vous serez vraiment libres. Je sais que vous êtes de la race d'Abraham.* Mais que pourra Abraham pour vous faire pardonner un péché tel que celui du déicide, car *vous cherchez à me faire mourir*[2] ?

Effrayante extrémité où se trouvait alors la nation Juive! Elle avait tant rejeté la lumière, tant méprisé et repoussé la parole du Sauveur, les ténèbres d'un diabolique aveuglement s'étaient à ce point épaissies sur son âme qu'elle avait résolu la mort du Fils de Dieu, de ce Verbe qui lui apportait les vérités divines puisées à leur source : *Vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole n'a pas prise sur vous. Moi c'est ce que j'ai vu en mon Père que je vous rapporte. Vous c'est ce que vous avez vu en votre père que vous accomplissez*[3].

Les Juifs comprirent-ils le mot du Sauveur les accusant de leurs projets diaboliques ? En tout cas ils cherchèrent à détourner le coup. *Notre père à nous, dirent-ils, c'est Abraham*[4]. L'orgueil et la perversité Juive apparaissent ici pleinement. Pour se dispenser de toute vertu et commettre à l'aise tous les crimes, ils se recom-

[1] Joan., VIII, 35, 36.
[2] Joan., VIII, 37.
[3] Joan., VIII, 38.
[4] Joan., VIII, 39.

maadent du saint Patriarche leur ancêtre. Ainsi faisaient-ils pour leur Loi. Sans la vouloir observer, ils s'en faisaient un mérite et un titre de gloire. Tout chargés de crimes qu'ils fussent, ils étaient saints de par leur Loi, et il leur suffisait d'avoir reçu cette Loi et de descendre d'Abraham pour échapper à toute accusation. C'est cette illogicité grossière que Jésus leur reproche : *Si vous êtes les fils d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. Mais à ce moment même vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai révélé les vérités apprises de mon Père. Est-ce là ce que faisait Abraham*[1] ?

La rage des misérables qui écoutaient le Sauveur montait à un tel degré, elle devenait si manifestement démoniaque, que le mot qui la dénonçait dût être dit : *Pour vous, vous faites les œuvres de votre père*[2] ! Ils étaient bien les fils du démon ces Juifs qui, dans un incompréhensible excès d'aveuglement, s'en référaient, non plus à Abraham, mais à Dieu même : *Nous ne sommes point des enfants de fornication ; notre seul père, c'est Dieu*[3]. Dieu, leur Père ! Mais s'il en était ainsi, si vraiment ils avaient pour Dieu les sentiments de la piété filiale, persécuteraient-ils le Père dans l'objet de son amour, dans son Fils unique ? Persécuteraient-ils ce Fils qui, envoyé du Père pour le salut du monde ne faisait entendre que le langage de l'éternelle vérité ? Ne l'eussent-ils pas accueilli avec tous les transports de la reconnaissance et de l'amour ? *Si Dieu était votre Père, assurément vous m'aimeriez ; car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens ; je ne suis pas*

[1] Joan., VIII, 39, 40.
[2] Joan., VIII, 41.
[3] Joan., VIII, 41.

venu de moi-même ; c'est mon Père qui m'a envoyé. Pourquoi ne me reconnaissez-vous pas à mon langage ? Parce que ce langage vous ne le pouvez pas supporter [1]. Par un enchaînement naturel, si vous ne repoussiez pas ma doctrine vous y reconnaîtriez les caractères divins dont elle est empreinte, vous verriez en moi ce que je dis être ; le Fils de Dieu, et en Moi vous honoreriez mon Père qui m'a envoyé. Mais loin de cela, vous méditez ma mort, et, animés des mêmes haines que le démon, vous ne montrez que trop bien en lui votre véritable père.

Votre père, c'est le démon ! Et ce sont les vouloirs de ce père que vous vous disposez à accomplir. Dès l'origine il fut homicide [2]. Il avait été créé dans la double splendeur de l'innocence et de la beauté. Mais « la vérité », dans laquelle en même temps Dieu le créait, c'était que malgré son éblouissante perfection, il était créature, créature bornée, soumise, devant à Dieu le triple hommage de la reconnaissance, de l'amour, du respect. *Dans cette vérité, il ne sut pas se tenir* [3]. Il laissa l'orgueil obscurcir l'éclat de la vérité ; il la méconnut, il se mentit à lui-même, se persuadant que sa perfection était celle de Dieu même, et jetant le cri que sa postérité ne cesse de faire entendre : « ni Dieu, ni maître ! » et ainsi devint-il menteur et père du mensonge, ne pouvant plus, ne sachant plus que mentir. Ainsi encore est-il devenu tellement mauvais et le mal est à ce point dans ses instincts et sa volonté qu'il est devenu sa nature » Menteur et vicieux, il est cruel, il est homicide, sa seule occupation est de haïr et de perdre. *Dès*

[1] Joan., VIII, 42, 43.
[2] Joan., VIII, 44
[3] Joan., VIII, 44

l'origine, il fut homicide[1]. L'homme était à peine créé qu'il s'en approchait pour le pervertir et l'entraîner dans la mort et y précipiter après lui toute sa race. Homicide « au commencement », quand il jetait Adam dans le péché et du péché dans la mort, il veut l'être maintenant en faisant mourir l'Homme-Dieu, et les Juifs deviennent ses enfants en accomplissant ce crime.

Et quel crime ! En même temps qu'ils rejettent la parole de la Vérité Éternelle, ils adhèrent à la parole de *Celui qui en disant le mensonge parle de son propre fond : car il est le Menteur et le Père du mensonge*[2]. Ils repoussent Dieu pour se livrer au démon. Le démon les trompe et ils le croient. *Et Moi lorsque je je vous dis la vérité vous refusez de me croire*[3]. Le démon est l'être ignoble en lequel toutes les souillures sont renfermées : Jésus est la Sainteté par essence : les Juifs sont au démon en crucifiant Jésus : *Qui de vous me convaincra de péché? Pourquoi ne pas me croire alors que je dis la vérité*[4] ?

Mais la raison pour laquelle les Pharisiens n'acceptaient pas la doctrine de Jésus-Christ, c'est que, « ayant le démon pour père et en en faisant les œuvres, ils répudiaient Dieu et avaient cessé d'en être les serviteurs et les fils : *Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu, et vous autres c'est parce que vous n'êtes pas de Dieu que vous ne les écoutez pas*[5].

Le fer qui pénétrait jusqu'au fond de la plaie les fit bondir, et ne pouvant réfuter, ils insultèrent. *N'avons-*

[1] Joan., VIII, 44.
[2] Joan., VIII, 44.
[3] Joan., VIII, 45.
[4] Joan., VIII, 46
[5] Joan., VIII, 47.

nous pas raison de dire que vous n'êtes qu'un Samaritain et un possédé du démon [1]. Le blasphème était épouvantable : la réponse de Jésus est stupéfiante de calme et de douceur : *Je ne suis pas un possédé du démon, mais j'honore mon Père et vous, vous m'outragez. Pour moi je ne cherche point ma gloire ; il est un autre qui la cherchera et qui fera justice* [2]. Grandes leçons que le Sauveur nous donne ! Quand l'honneur de son Père est en cause, sa colère éclate foudroyante et de ses lèvres les paroles sortent comme des éclats de tonnerre. Est-ce lui-même qui est en jeu et que l'injure atteint ? Il n'y oppose que la sérénité de la patience. Laissons, à l'exemple du Divin Maître, notre cause entre les mains de Dieu. Lui nous vengera quand l'heure de sa justice aura sonné. « Ne cherchons pas notre gloire. Il est un autre qui la cherchera et qui fera justice ».

VI. — De ce que Jésus-Christ s'en remet continuellement à son Père gardons-nous d'y rien voir qui infirme les preuves de sa propre Divinité. Ce qu'il veut nous faire entendre c'est que, comme Dieu, il ne fait qu'un avec son Père ; comme homme, inférieur à son Père, il en appelle à sa justice et à son amour. Le mystère de la double nature en une Personne unique nous apparaît manifestement, sans que l'éclat de sa Divinité en soit le moins du monde voilé.

D'ailleurs, la suprême manifestation de cette Divinité va nous apparaître dans les dernières paroles du Sauveur. Quelle est cette manifestation ? Quel est le grand et incommunicable attribut de Dieu ? C'est qu'il est

[1] Jean., VIII, 48.
[2] Jean., VIII, 49, 50.

éternel. Dieu ne connaît ni passé ni futur. DIEU EST. Son essence c'est d'être. Il est l'Etre nécessaire, essentiel, éternel. Tandis que l'homme n'occupe dans sa vie qu'un point imperceptible du temps, que le néant le submerge de toutes parts, Dieu remplit également tous les temps. Dire de Jésus-Christ qu'il est antérieur à tous les temps, qu'il n'a ni passé ni futur, mais un présent éternel, c'est confesser qu'il est Dieu. Ajouter que par Lui l'homme mortel verra s'ouvrir devant lui une vie sans fin, une immortalité céleste, c'est affirmer de nouveau que Jésus-Christ est Dieu, vivifiant pour l'éternité la frêle et fugitive créature humaine.

En vérité, en vérité, je vous le dis : quiconque gardera ma parole ne mourra pas à jamais [1]. Garder sa parole c'est d'abord y croire, puis c'est y conformer sa conduite ; c'est là foi et les œuvres qui, nous faisant vivre de la vie même de Jésus-Christ, nous immortalisent pour le ciel. Sans doute, nos corps connaîtront pour un temps la décomposition du sépulcre, mais nos âmes vivront de la vie de Dieu et un jour viendra où Dieu leur rendra ces corps dont une expiation temporaire les aura dépouillés.

Incapables de comprendre cette vie divine que Jésus-Christ nous communique et s'arrêtant au phénomène de la mort naturelle, les Juifs prétendent confondre le Sauveur, et l'essaient avec de nouveaux blasphèmes. *Maintenant, disent-ils, nous voilà bien convaincus que vous êtes un possédé. Abraham est mort ; les Prophètes sont morts et vous dites : quiconque gardera ma parole ne mourra pas. Etes-vous plus grand que notre père Abraham qui est mort ? que les pro-*

[1] Joan., VIII, 51.

phètes qui sont morts ? Qui donc prétendez-vous être [1] ? Jésus n'avait cessé de le dire, et affirmant qu'il était le Fils de Dieu, consubstantiel au Père, uni au Père, tirant tout ce qu'il avait du Père, et en retour honorant le Père par sa filiale obéissance et son filial amour, il n'avait cessé d'appuyer ses affirmations sur d'éclatants miracles[1]. Ici, c'est sur son Éternité qu'il les appuie. Il est l'Éternel fils de Dieu, si un avec son Père qu'il en a scruté toutes les profondeurs et en connaît tous les secrets. *Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie ; ce Père que vous nommez votre Dieu sans le connaître. Je le connais, Moi. Et si je vous disais ne le pas connaître, je serais comme vous, menteur. Mais je le connais et je garde sa parole* [2]. Quelle est cette parole que garde Jésus et qu'il nous révèle ? « Celui-ci est mon Fils Bien-aimé dans lequel je me suis complu : écoutez-le ». Et encore : « Je l'ai engendré aujourd'hui » dans l'éternel aujourd'hui de mon éternité. Et encore : « le Seigneur m'a dit : tu es mon Fils ».

Éternel comme son Père, Jésus-Christ domine tous les temps et remplit tous les siècles de sa présence et de son action. Il créait le monde, il conversait avec Adam dans le Paradis terrestre, il lui promettait le salut après la chute, il sanctifiait les Justes de l'Ancienne Alliance, il se révélait aux Patriarches et aux Prophètes et c'est Lui que les Saints de l'Ancien Testament appelaient de leurs désirs et possédaient déjà par la foi : *Abraham, votre père, a tressailli du désir de voir mon jour ; il l'a vu et son cœur a été ravi de joie* [3]. Quel est ce

[1] Joan., VIII, 52.
[2] Joan., VIII, 54, 55.
[3] Joan., VIII, 56.

« jour » du Christ qu'a vu Abraham ? Il a vu son jour éternel, il a connu sa Divinité, il l'a adoré comme Fils de Dieu. Il a vu le « jour » de sa naissance temporelle, il a su que le Rédempteur, en même temps qu'il est Dieu, serait Homme véritable. Enfin, il a vu le « jour » douloureux de son expiation, et quand son bras se levait pour immoler Isaac, le drame du Calvaire lui était révélé.

Vous n'avez pas cinquante ans[1], interrompent grossièrement les Juifs, *et vous avez vu Abraham ?* Vous étiez quand était Abraham !

Dans un mot sublime, comme Dieu seul sait en dire, Jésus pour toute réponse affirme son Etre éternel. *En vérité, en vérité, je vous le dis : avant qu'Abraham fut, MOI JE SUIS*[2].

Il fallait tomber aux pieds de l'Homme-Dieu et l'adorer : les Juifs coururent à un amas de pierres pour le lapider ! Jésus, en s'échappant de leurs mains par miracle, leur donna une nouvelle preuve de son divin pouvoir et à nous l'exemple de la patience humble et douce avec laquelle nous fuirons devant nos plus mortels ennemis : *Là-dessus les Juifs ramassèrent des pierres pour le lapider, mais Jésus se déroba et sortit du Temple*[3].

LE MIRACLE DE L'AVEUGLE-NÉ

I. — Jésus sort du temple pour ne pas donner à ses ennemis l'occasion d'une fureur plus grande. S'il se dérobe aussi aisément à eux c'est qu'il est Dieu, mais

[1] Joan., VIII, 56.
[2] Joan., VIII, 57.
[3] Joan., VIII, 58.

s'il se protège de cette manière c'est qu'il est homme et qu'il importe autant au monde de voir en lui l'Homme que le Dieu. L'homme se montre dans cette fuite, le Dieu allait se révéler de nouveau par un éclatant miracle opéré sur un aveugle de naissance.

Quelle puissance humaine, quelles ressources de la science peuvent créer dans un aveugle de naissance une faculté qui n'existe pas ? Si la défiance peut s'attacher à la guérison subite d'un infirme qu'un accident a rendu aveugle, comment serait-elle possible dans la guérison d'un aveugle-né ? Ce grand miracle Jésus-Christ l'opéra en témoignage de sa Divinité qu'il venait de si solennellement affirmer. Il l'opéra aussi pour suivre la pente de son bon cœur.

Comme il quittait le temple il vit un homme aveugle de naissance[1]. Jésus s'arrête, considère avec une ineffable compassion ce malheureux, et telle est l'attention qu'il prête à sa misère, que ses Apôtres, d'ordinaire si distraits, fixent l'homme d'un même regard attentif. Seulement tandis que leur Maître le considérait pour le plaindre et le guérir, eux le jugent d'après l'erreur régnante de la nation, qui, dans les maux physiques, voyait invariablement le châtiment de quelque péché : *Maître, demandèrent-ils à Jésus, qui des deux a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle*[2]. Que d'erreurs dans ces quelques mots, et quelle ignorance des voies de Dieu! Sans doute le péché, qui toujours frappe l'âme, peut aussi parfois frapper le corps. La douleur physique, qui pourrait très bien exister en dehors l'hypothèse du péché, amène souvent sur nous les amères suites de la souffrance. Mais être exclusif :

[1] Joan., IX, 1.
[2] Joan., IX, 2.

voilà l'erreur. Car pour des causes très différentes du péché Dieu peut nous vouer à la douleur. La douleur peut nous être nécessaire comme préservation. Que de fautes et quelle perdition un état d'infirmité peut nous faire éviter ! La douleur trempe notre courage et nous aguerrit pour les luttes de la vie. La douleur, en nous isolant du monde, nous jette dans les bras de Dieu. La douleur est pour les âmes héroïques le magnifique couronnement de leurs vertus. Job s'y illustra. Et sans sortir de notre Evangile, notre aveugle-né, privé du regard sensible, y voit infiniment plus que les Juifs munis de leurs deux yeux, et nous apparaît doué de qualités admirables. La douleur enfin sert merveilleusement au triomphe de la gloire de Dieu. C'est ce dernier usage que le Sauveur a en vue dans sa réponse à ses Apôtres.

Ce n'est point parce que cet homme a péché ou ses parents, c'est afin que les œuvres de Dieu se manifestent en lui [1]. Assurément, Jésus ne veut pas dire que cet homme et ses parents sont exempts de péché, mais seulement que ce n'est pas dans leurs péchés qu'il faut chercher la cause de leur affliction. Cette cause, c'est la manifestation de la puissance divine, et, dans cette puissance, la manifestation de la Divinité du Sauveur.

Grande en effet fut cette œuvre et Jésus y apparut Dieu dans le plein éclat de la puissance créatrice. Au premier jour, il crée le corps de l'homme d'un peu de poussière qu'il vivifie d'un mot : « Créons l'homme ». Cette belle créature détériorée, mutilée par le péché d'origine, il la refait maintenant, et la poussière vivifiée par sa salive devient efficace comme aux jours de la création. C'est sur le plus beau de nos organes qu'agit la puissance di-

[1] Joan., IX, 3.

vine : l'œil qui gouverne le corps entier, qui nous est ce que le soleil est à la nature, sans lequel tout tombe dans le chaos, l'immobilité, l'impuissance. Et si Jésus-Christ emploie la poussière, il montre néanmoins qu'il n'a pas besoin d'elle puisque c'est à la fontaine de Siloé seulement que la vue sera rendue à l'aveugle.

Ainsi chaque circonstance de ce grand miracle « manifeste la puissance divine » et en Jésus-Christ l'ouvrier divin. Les paroles qu'il ajoute à ses Apôtres en témoignent mieux encore : *Il faut, dit-il, que, tandis qu'il est jour, j'accomplisse les œuvres de Celui qui m'a envoyé. Quand vient la nuit, nul ne peut plus agir. Tant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde*[1]. Jésus-Christ est tout dans le monde ; lui seul en a l'empire, lui seul y conduit tout ; sa lumière éclaire les intelligences, sa grâce sollicite les cœurs, sa rédemption couvre les fautes, ses exemples guident les pas, ses Sacrements vivifient les âmes, son labeur au milieu de nous est incessant et tout salut vient de lui. Mais c'est durant « le jour » qu'il opère ; quand la nuit sera tombée sur le monde, que les siècles seront révolus et que l'éternité aura remplacé le temps, le labeur de Jésus-Christ cessera et sa rédemption sera close. Et ce qui est vrai de l'humanité prise dans son ensemble s'applique à chacun de nous avec une égale vérité. Durant le « jour » que nous passons sur la terre, Jésus-Christ ne cesse de travailler à notre salut. La nuit du tombeau nous surprend-elle? La grâce cesse d'agir et la Justice entre en scène.

Mais contemplons le Sauvoir dans l'accomplissement du miracle.

[1] Joan., IX, 4-5.

II. — *Il mouilla la terre de sa salive, fit de la boue et en oignit les yeux de l'aveugle, en lui disant : « Va et lave-toi dans la Piscine de Siloé (Siloé signifie Messie)*[1]. Nous savons bien que l'Homme-Dieu pouvait d'un seul mot, d'un seul acte de sa volonté, rendre la vue à l'Aveugle-né. S'il agit autrement c'est que de hauts mystères se dégagent de sa mise en scène. Nous ne reviendrons pas sur notre remarque précédente, comment Jésus employant la poussière rappelait l'acte créateur du premier jour. Mais un autre sublime enseignement nous est offert. Il plait à Dieu de nous donner la grâce immatérielle par l'intermédiaire des agents sensibles. L'eau Baptismale crée en nous un être divin ; l'Huile Sacramentelle scelle le Chrétien et sacre le Prêtre ; l'Espèce du pain et du vin voile le plus divin de nos mystères : toute cette économie de nos Sacrements est figurée dans le miracle de l'Aveugle-né. « Les vertus s'échappent de Jésus », la Divinité s'écoule sur son Humanité Sainte, sa salive a une pleine efficacité curative ; et en même temps, pour nous faire bien entendre que la matière n'est rien et ne peut rien par elle-même, ce n'est pas au moment de l'imposition de la boue sur les yeux de l'Aveugle que le miracle s'opère, mais seulement à la Piscine de Siloé. Le nom de « Siloé » est à lui seul un profond enseignement, qui n'a pas échappé à l'Evangéliste. « *Siloé*, dit-il, *signifie Messie* ». C'est Jésus qui est le véritable Sanctificateur du monde, la Source divine d'où la grâce qui illumine se répand dans les âmes. Aussi est-ce en allant se laver dans les eaux de Siloé que l'aveugle recouvre la vue.

La longue course, des alentours du Temple à Siloé, avait

[1] Joan., IX, 6-7.

d'ailleurs dans la pensée du Sauveur des raisons précises. La vertu de l'Aveugle était mise à l'épreuve. Aller à Siloé? Mais à quoi bon? A quoi bon encore cette boue qui le couvre? Se moque-t-on de lui? La boue aveugle bien plutôt qu'elle ne fait voir! Jamais l'eau de Siloé n'a rendu la vue aux aveugles! Pas une seule de ces objections n'eut prise sur la foi humble et ferme de l'Infirme. Sans raisonner contre la Raison divine il traversa Jérusalem, objet de curiosité pour tous, de dérision pour quelques-uns, d'inquisition malveillante de la part des Scribes : Ainsi se préparait le grand éclat du miracle.

L'Aveugle alla donc se laver. Quand il revint, il voyait[1]! L'œuvre divine est accomplie, prompte, facile, invincible. Mais comme le miracle a avant tout pour but de manifester Dieu, il lui faut le plein jour de la publicité.

III. — Cette publicité ne pouvait guère faire défaut. L'aveugle était connu dans tout Jérusalem où il mendiait chaque jour; la singularité du spectacle qu'il offrait à la foule, quand, les yeux couverts de boue, il allait à la Piscine de Siloé, venait d'attirer plus puissamment l'attention; et cette attention fut changée en stupéfaction profonde quand on le vit revenir les yeux ouverts, étincelants. Le miracle était si extraordinaire qu'il attira bientôt autour de l'Aveugle guéri une foule nombreuse, et tous exprimaient diversement leur surprise. *Les uns, qui l'avaient vu mendier, disaient : « N'est-ce point là l'homme qui était assis et mendiait*[2]! D'autres, trom-

[1] Joan., IX, 7.
[2] Joan., IX, 8.

pés sans doute par le grand changement que le miracle avait opéré dans les traits de l'aveugle, ne pouvaient se résoudre à voir en lui l'ancien Infirme : *Non, disaient-ils, mais c'est quelqu'un qui lui ressemble.* La plupart cependant rendaient le vrai témoignage : *C'est bien lui* [1].

Le miraculé ne tarda pas à faire cesser les hésitations des uns et à fixer la certitude des autres. *C'est bien moi, affirmait-il hautement* [2]. Il se présente à nous dès ces premiers mots tel que nous ne cesserons de le voir : franc, vif, alerte, plein de cœur, et doué d'une merveilleuse présence d'esprit. D'ailleurs, la grâce a illuminé son âme plus encore que le miracle n'a éclairé ses yeux. Il ne connaissait Jésus que de nom, n'ayant jamais pu le contempler, mais une lumière intime lui avait révélé que Celui qui l'avait guéri ne pouvait être que Dieu. De là l'invincible fermeté de ses affirmations successives. A la foule qui l'interroge : « *Comment tes yeux se sont-ils ouverts?* » Il fait le narré rapide du miracle *Cet homme qu'on appelle Jésus a fait de la boue qu'il a mise sur mes yeux ; après il m'a dit : « Va maintenant, et lave-toi dans la Piscine de Siloé. J'y suis allé, je me suis lavé, et je vois* [3] ! Tout est exact dans ce récit jusqu'au menu détail. Il ne pouvait voir ni Jésus, ni la salive dont Jésus humecta la poussière, aussi ne fait-il pas mention d'eux ; et quand on lui demande : « *Cet homme où est-il ?* Il répond justement : « *Je n'en sais rien* [4] ». Jésus s'était dérobé, nous laissant une vive leçon d'humilité au milieu de nos plus éclatantes bonnes œuvres.

[1] Joan., IX, 8-9.
[2] Joan., IX, 9.
[3] Joan., IX, 10-11.
[4] Joan., IX, 12.

Mais qu'elle est d'un triste aspect cette foule dont nous voyons la curiosité stérile et dont nous entendons les insignifiantes interrogations ! Le miracle était d'une invincible évidence. Celui qui l'opérait était ce même Jésus, dont mille fois elle avait contemplé la divine puissance, dont elle avait écouté avec ravissement les instructions célestes, qui venait dans le Temple d'affirmer solennellement sa Divinité : que fait-elle ? au lieu d'aller à Lui, de se jeter à ses pieds, de l'adorer, elle s'en tient à une curiosité vaine et qu'elle satisfait avec la plus étrange indifférence. Pas un mot, pas une démarche vers Jésus !

Heureux encore si les indifférents eussent été les seuls témoins du miracle. Mais nous trouvons au milieu d'eux les adversaires haineux et perfides. A ces mots de l'aveugle : « Il a fait de la boue et me l'a mise sur les yeux », ces Juifs ont saisi de suite le parti qu'ils pouvaient tirer de cette révélation. Faire de la boue un jour de sabbat ! N'était-ce pas violer le saint repos? N'était-ce pas se montrer un impie profanateur ? L'objet d'une accusation capitale était trouvé. Et si Jésus n'était pas sous leurs mains au moins pouvaient-ils traîner l'aveugle devant le Conseil. *On conduisit aux Pharisiens l'homme qui avait été aveugle. Or c'était un jour de sabbat, que Jésus avait fait de la boue et avait ouvert les yeux de l'aveugle* [1].

IV. — Un véritable drame va se dérouler sous nos yeux ; drame où la haine et l'astuce pharisaïques nous apparaîtront plus encore malavisées et impuissantes qu'elles ne sont cruelles ; où un pauvre mendiant soutiendra avec

[1] Joan., IX, 14.

une sagesse et une intrépidité merveilleuses la plus inégale des luttes. Quand tout tremble et se tait devant les Princes de la nation, quand les hommes haut placés comme Nathanaël et Gamaliel n'osent affronter les foudres du Sanhédrin, lui défend sa foi, proclame le miracle, et se déclare ouvertement disciple de Jésus. A trois reprises les Pharisiens s'efforceront de ruiner le miracle ; trois fois le miracle resplendira d'un plus victorieux éclat.

Voici la première de ces tentatives. Ils font constater d'abord que la boue a été faite un jour de sabbat. *Les Pharisiens demandèrent à l'aveugle comment il avait retrouvé la vue. — Il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé et je vois* [1]. Constater une violation du sabbat leur paraissait un assuré triomphe : *cet homme, dirent-ils, ne peut venir de Dieu puisqu'il ne garde pas le sabbat !* Mais la contradiction les arrêta brusquement devant cette objection du bon sens : *comment un pécheur opérerait-il des miracles* [2] ? Le miracle ne pouvant venir que de la puissance de Dieu, comment Dieu le ferait-il servir au triomphe de l'iniquité ? La division se mit dans le Conseil. La partie haineuse espéra qu'un mot, arraché par la peur à l'aveugle, appuierait l'accusation : tout le contraire arriva. *Comme les avis étaient partagés, ils s'adressèrent à l'aveugle : « et toi que dis-tu de Celui qui t'a ouvert les yeux ? » — Que c'est un prophète* [3] ! Il n'alla pas jusqu'à la confession explicite de la Divinité de Jésus, mais il fit de lui l'envoyé de Dieu, et cela suffisait pour confondre ses adversaires.

Force leur fut de recourir à un autre moyen. Ils n'a-

[1] Joan., IX, 15.
[2] Joan., IX, 16.
[3] Joan., IX, 17.

vaient pas triomphé du fils, sans doute ils arriveraient à terroriser ses vieux parents et à en arracher l'aveu que la cécité était simulée et que par conséquent la guérison n'était qu'une supercherie. Ils les font donc venir devant eux, en feignant l'incrédulité au miracle. *Les Juifs se refusaient à croire que l'homme eût été aveugle et qu'il eut recouvré la vue. Ils se firent amener les parents et les soumirent à un interrogatoire* [1]. Dès la première question, perce leur volonté d'intimider les deux vieillards, en affectant de les faire complices d'une supercherie. *Est-ce bien là votre fils que vous prétendez être né aveugle* [2] ? « Vous prétendez » était mis là comme équivalent de : « vous avez faussement répandu le bruit que vous aviez pour fils un aveugle : voulez-vous que nous vous traitions comme imposteurs ? » Eux sans paraître comprendre la menace, répondent simplement : *nous savons que c'est notre fils et qu'il est aveugle de naissance*. La seconde question ne cesse d'être insidieuse que pour devenir saugrenue : *comment voit-il maintenant* [3] ? Est-ce que la raison humaine peut atteindre ce qui la surpasse de toute la hauteur des cieux ? Un miracle que l'on expliquerait humainement cesserait d'être un miracle. Et bien qu'il soit un fait visible, palpable, et que l'on constate comme les autres faits, il n'en demeure pas moins inexplicable en lui-même. L'on pouvait constater deux choses : la première que l'infirme était aveugle de naissance, la seconde que subitement, sans aucun moyen proportionné, il venait de recouvrer la vue : le « comment » restait le secret de Dieu, et échappait à la rai-

[1] Joan., IX, 18-19.
[2] Joan., IX, 19.
[3] Joan., IX, 20-21.

son. Les deux vieillards croyaient certainement à une intervention divine dans la guérison de leur fils, mais, incapables de soutenir une lutte contre le Sanhédrin, ils esquivèrent habilement la réponse à la dernière des questions posées : « comment voit-il maintenant » ? *Que ce soit là notre fils, dirent-ils, nous le savons et nous savons aussi qu'il est né aveugle. Comment voit-il maintenant, nous ne le savons pas. Qui lui a ouvert les yeux, nous l'ignorons. Interrogez-le, il est en âge pour parler lui-même. Ce langage était dicté par la crainte des Juifs ; car la décision était déjà prise de chasser de la Synagogue quiconque confesserait que Jésus était le Christ. Aussi les parents avaient-ils dit : il est en âge, interrogez-le* [1].

Une seconde fois le Sanhédrin était vaincu. Il avait tenté d'établir juridiquement l'inanité du miracle : sa réalité apparaissait plus indiscutable que jamais. Que restait-il ? Sans plus nier le miracle, de faire passer Jésus qui venait de l'accomplir pour violateur du sabbat et ennemi de Dieu, et c'était le miraculé lui-même qui devait se prononcer ainsi contre son bienfaiteur. La terreur fut l'arme dont ils se servirent pour amener le mendiant au blasphème qu'ils désiraient de lui. *Les Pharisiens rappelèrent l'homme qui avait été aveugle et lui dirent : rends gloire à Dieu ! Nous sommes assurés, nous, que cet homme est un pécheur* [2]. Ils prennent les devants, dictent la sentence, persuadés que le mendiant n'osera pas s'inscrire en faux contre le Suprême Conseil. Ils avaient compté sans l'esprit de

[1] Joan., IX, 20-21-22.
[2] Joan., IX, 24.

sagesse que Dieu répandait sur cet humble confesseur de la foi. L'aveugle s'en tint au miracle et refusa de laisser dévier la question. Or la question unique était celle-ci : un miracle venait d'être opéré qui lui avait rendu la vue : *que ce soit un pécheur, je ne sais, mais il est une chose que je sais : étant aveugle, maintenant je vois* [1]. Un miracle était là : impossible de l'écarter de la cause. Visiblement décontenancés, les Pharisiens posent alors une question qui achève leur défaite et la victoire du mendiant. *Que t'a-t-il fait, dirent-ils? Comment a-t-il ouvert tes yeux?* L'autre profitant de leur embarras accentua encore le ridicule de leur situation. *Déjà je vous l'ai dit; vous l'avez entendu, pourquoi voulez-vous l'entendre encore? Est-ce que vous aussi vous voudriez devenir ses disciples* [2]?

Logicien terrible, aussi habile à manier l'arme du raisonnement que celle de l'ironie, l'aveugle ne leur laissa plus aucune issue pour échapper à ses décisives conclusions. Comme ils venaient, en l'injuriant et en le chargeant d'anathèmes, d'invoquer Moïse : « *Sois toi-même son disciple! Nous sommes, nous, les disciples de Moïse; car nous savons que Dieu a parlé par Moïse! Mais quant à celui-ci nous ne savons d'où il est* ».

Voilà qui est étrange; répondit-il, *que vous ne sachiez pas d'où il est* [3]? Mais c'est Moïse que vous invoquez qui vous oblige à croire en lui; Moïse qui l'a annoncé, Moïse qui l'a dépeint, et l'a, sous des traits impossibles à contrefaire, désigné à notre foi. C'est donc précisément parce que vous êtes les disciples

[1] Joan., IX, 25.
[2] Joan., IX, 26-27.
[3] Joan., IX, 28-29.

de Moïse que vous devez aller à Jésus. Car enfin ce Jésus fait des miracles, il vient d'en accomplir un plus grand que les autres ; il les opère en témoignage qu'il vient de Dieu et pour appuyer la vérité de sa mission, et Dieu pourrait faire servir le miracle à affirmer l'erreur ! Ce Jésus qui fait des miracles pourrait être un imposteur ! *Nous savons que Dieu n'écoute pas les pécheurs ; mais celui qui l'honore et lui obéit, celui-là il l'exauce. Or, il est inouï que quelqu'un ait donné la vue à un aveugle-né. Si cet homme n'était pas de Dieu, il n'aurait pas un tel pouvoir* [1]. Dieu ne se fait pas le complice d'une imposture.

Il n'y avait pas à répliquer ; aussi les Pharisiens ne le tentèrent pas. Ils se retranchèrent dans leur orgueil blessé et pour se débarrasser d'un controversiste gênant ils le jetèrent dehors en l'injuriant : *Quoi ! s'écrièrent les Pharisiens, tu es né tout entier dans le péché et tu prétends nous en remontrer ! Et ils le jetèrent dehors* [2].

V. — Tout éloigné que fût Jésus, il entourait l'aveugle guéri d'une tendre sollicitude ; sa grâce le soutenait et l'inspirait dans le noble combat qu'il venait de soutenir contre les Pharisiens, et quand, ignominieusement chassé, il errait seul dans le temple, Jésus l'y chercha et l'y rejoignit. Beaucoup était déjà fait dans cette âme ; l'aveugle éclairé surnaturellement reconnaissait en Jésus la puissance divine, il le savait et le confessait fils de Dieu. Mais ses traits extérieurs, sa forme humaine, il l'ignorait, et il ne restait plus que cette révélation à lui faire.

[1] Joan., IX, 30-31-32.
[2] Joan., IX, 34.

De là la brusque interrogation du Sauveur et l'immédiat acte de foi de l'aveugle. Que le Fils de Dieu fût là, il le savait ; quelle apparence extérieure avait le Fils de Dieu, il l'ignorait. *Jésus sut que les Pharisiens l'avaient expulsé. L'ayant rencontré, il lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu ? — Quel est-il, Seigneur, pour que je croie en Lui ? — Tu l'as vu répondit Jésus, et c'est lui-même qui te parle — Je crois, Seigneur ! Et se prosternant il l'adora* [1].

Le regard du Sauveur ne s'arrêta pas à l'aveugle ni au miracle de sa guérison, mais il s'étendit sur le monde et les siècles. Ce n'est pas un infirme dont il était venu ouvrir les yeux, c'est l'humanité entière dont il devait guérir la cécité. La partie fidèle du peuple Juif, la gentilité dans toutes les parties du monde, allaient recevoir de lui, non plus la lumière matérielle, mais l'illumination divine et trouver dans l'acte de foi la régénération et le salut.

Mais Jésus ne pouvait pas contempler le spectacle béni de l'Humanité chrétienne, sans que ses yeux ne tombassent sur la désolante incrédulité des Juifs et de tous ceux qui, dans le cours des siècles, imiteraient leur obstination. Ces malheureux devaient volontairement trouver leur perte, là où Dieu leur envoyait le salut ; et si le monde se partageait en deux parts opposées, celle des incrédules ne pouvait imputer qu'à elle-même le jugement dont elle était frappée, les ténèbres plus épaisses dont elle était couverte, alors que les autres étaient magnifiquement illuminés. *Je suis venu en ce monde pour y exercer un jugement. Les aveugles verront, et ceux qui voient seront aveugles* [2]. Les humbles

[1] Joan., IX, 35, 36, 37, 38.
[2] Joan., IX, 39.

qui, se sachant dans l'ignorance et l'erreur, accepteront la vérité Évangélique, deviendront lumineux d'enténébrés qu'ils étaient. Mais, d'autre part, les orgueilleux qui se prétendent maîtres du savoir et s'entêtent à former un symbole en dehors de Jésus-Christ et de sa doctrine, ne trouveront que le doute, l'aride négation et les ruines de toute vérité. Heureux encore si leur malheur s'arrêtait à la cécité ! Mais cette cécité étant outrageuse pour Celui qui était venu leur ouvrir les yeux, ne pourra rester sans châtiment. C'est le châtiment qu'ont mérité et subi les Juifs et qu'ils entendent de la bouche même du Sauveur.

Ils s'étaient attroupés autour de l'Aveugle guéri, et, entendant les derniers mots de Jésus ils lui dirent avec colère : « *Est-ce que nous aussi nous sommes des aveugles ? — Si vous étiez aveugles, repartit Jésus, vous seriez sans péché. Mais maintenant que vous dites : « nous voyons clair », le péché est sur vous* [1]. L'ignorance involontaire innocente celui qui en est victime ; Mais tout autre est le cas de l'orgueilleux qui, méprisant la vérité divine, n'a de confiance que dans sa propre raison ténébreuse et se fait gloire de sa cécité.

LE BON PASTEUR

I. — Les paroles et les actes de Jésus appelaient une conclusion : il la donne avant de quitter Jérusalem et le Temple. Il avait solennellement affirmé sa Divinité ; le miracle de l'Aveugle-né venait de confirmer ses paroles : que restait-il sinon à conclure que, venu sur la

[1] Joan., IX, 40, 41.

terre pour éclairer et sauver l'humanité déchue, l'Homme-Dieu serait la seule cause du salut universel ? Nulle rédemption en dehors de Lui ; nulle conduite que sous sa houlette ; nulle garantie que sous sa protection ; nulle satiété pour l'intelligence et le cœur que dans les divins aliments de sa doctrine et de sa grâce. Les âmes allaient se réunir, l'Église se fonder, vaste bercail dont lui seul serait à la fois la Porte, le Pasteur, le Défenseur, le Sauveur.

Ici, comme en tant d'autres circonstances, Jésus-Christ se sert des images les plus humbles et les plus familières pour faire comprendre les plus hauts enseignements. Qui n'a vu une bergerie ? Un mur de clôture l'entoure ; le berger et les brebis s'y enferment pour échapper au péril des bêtes ravissantes ou à l'assaut des voleurs. Quand vient l'aube, le troupeau sort sous l'œil du berger qui compte ses moutons, puis les précède et les mène aux pâturages. S'ils se dispersent, un cri toujours écouté les ramène, à condition que ce soit le cri du pasteur, car toute voix étrangère les épouvante et les fait fuir.

Telle sera l'humanité chrétienne sous son chef, son Pasteur, Jésus-Christ ; tel sera le bercail en dehors duquel il n'y a que perdition. On n'y entre que par Jésus-Christ, seule Porte du salut. *En vérité, en vérité, je vous le dis, qui n'entre point dans la bergerie par la porte, mais y monte par ailleurs, celui là est un voleur et un larron* [1]. A un double titre Jésus-Christ est la « Porte ». Lui seul a fondé notre foi et lui seul nous a communiqué la grâce. Il a fondé notre foi sur sa parole, sur l'Ecriture divine, sur l'enseignement traditionnel de son Église. Or nous le savons, « sans la foi

[1] Joan., X, 1.

on n'approche point de Dieu », on n'entre pas dans le bercail du saint. Jésus-Christ, de plus, est l'« Auteur de la grâce », cette grâce qui nous élève à une vie surnaturelle dès maintenant, et, plus tard, nous introduit dans la gloire du ciel.

Le sort de l'Eglise sera celui d'une bergerie ordinaire ; si le pasteur et les brebis entrent par la porte ; il en est d'autres qui s'efforceront, comme le ravisseur, d'y pénétrer par escalade. C'est l'hérétique qui corrompt, qui mutile, qui dénature l'enseignement de Jésus-Christ ; c'est le libre penseur qui veut, au milieu du troupeau, répandre une doctrine fondée sur la seule raison, une morale indépendante de la sanction divine, un culte en désaccord avec les traditions de la vraie Eglise ; c'est le schismatique qui ne reconnaît pas le pasteur mis par Dieu à la tête du troupeau ; c'est en un mot tout homme qui prétend se passer de la Rédemption. Leur acte à tous est ainsi spécifié par le Sauveur : « ils montent » au-dessus de la clôture, au lieu de pénétrer comme il est juste par la porte. Ils se singularisent, il leur faut des dogmes à eux, en dehors des dogmes révélés. Ils « montent », ils s'élèvent orgueilleusement au-dessus de ce qu'ils appellent le vulgaire. Or ce sont des « voleurs et des larrons ». Ils usurpent des pouvoirs que Dieu leur refuse, ils enseignent une doctrine qui n'est pas celle de Dieu ; ils ravissent à Jésus-Christ les brebis dont seul il est possesseur.

Quels sont ceux qui entrent par la « porte » ? Il y a les prêtres et il y a les simples fidèles, les bergers et les brebis. Jésus-Christ nous dépeint maintenant les uns et les autres. Voici les prêtres, les vrais, les orthodoxes, les élus de Dieu et les véritables chefs du peuple chrétien. *Celui qui entre par la porte c'est le pasteur des*

brebis [1]. Son ordination a été régulière et n'a été entachée d'aucun vice. Il ne s'est pas appelé lui-même, il n'a pas, de son chef, sans conseil, sans préparation, sans décision supérieure, franchi l'enceinte du Sanctuaire. Il n'y est pas entré par la voie sacrilège de l'hypocrisie, de la simonie, de l'orgueil. Entré par la porte, il s'est vu accueillir par Jésus-Christ, le chef des Pasteurs, qui seul ouvre l'accès dans la bergerie. *Le portier lui ouvre* [2]. Et en lui ouvrant les pouvoirs, en le sacrant roi, prophète, et sacrificateur, il lui ouvre en même temps le trésor des grâces, sans lesquelles tout sacerdoce demeurerait stérile pour l'Eglise et dangereux pour le prêtre. Entré par « la porte » accueilli par Celui qui « ouvre », le pasteur aura dans la bergerie une puissance et une action merveilleuses. *Les brebis entendent sa voix. Ces brebis qui sont à lui il les appelle par leur nom et il les fait sortir. Et quand il fait sortir ces brebis qui sont à lui, il marche devant elles, et les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix* [3]. Aimable et saisissante peinture du vrai ministère sacerdotal ! Les brebis du prêtre sont sa famille. Il s'y attache si fortement, il vit si continuellement au milieu d'elles, il les connaît si bien *qu'il les appelle toutes par leur nom. Il les fait sortir*, [4] dit Jésus-Christ. Sans doute et c'est là même sa mission et son travail de chaque jour. Il prêche, il catéchise, il instruit, il élucide les doutes, il combat les erreurs, il détruit les objections, tout cela c'est faire « sortir » les âmes de leur ignorance. Il les fait aussi « sortir » du vice par ses exhortations et par

[1] Joan., X, 2.
[2] Joan., X, 3.
[3] Joan., X, 3.
[4] Joan., X, 3, 4.

ses exemples. Il les fait « sortir » de la société des méchants, des scandales du monde, des plaisirs empoisonnés et des mortelles dissipations. Mais il les fait aussi *sortir* de la bergerie pour l'apostolat des bonnes œuvres. Après avoir sanctifié les fidèles, il les emploie à la conquête des âmes indifférentes ou perdues. En tout ceci il est leur modèle et leur guide : *il marche devant elles*[1]. Il se met à la tête de toutes les œuvres de zèle et d'édification ; toutes reçoivent de lui leur impulsion et leurs lumières. Voit-on jamais les brebis conduire le pasteur ? Et ce qui serait ridicule et désastreux dans le troupeau ordinaire, deviendra-il normal dans l'apostolat des âmes ? Dieu a tout harmonisé, donnant aux pasteurs la mission de conduire ses brebis, et aux brebis le devoir de suivre les pasteurs.

Devoir double, car s'il faut que le troupeau suive le berger, il doit avec le même soin et le même élan fuir l'étranger qui lui ferait un appel mensonger. *Les brebis le suivent parce qu'elles connaissent sa voix. Quant à l'étranger elles ne le suivent point ; tout au contraire elles le fuient, parce qu'elles ne reconnaissent pas une voix étrangère*[2]. Heureux le troupeau qui possède un bon pasteur ! Mais heureux aussi le pasteur qui possède un troupeau fidèle à le suivre ! Ceux là ne suivent pas qui prêtent l'oreille aux voix discordantes de l'iniquité et de l'erreur. Que d'étrangers sollicitent le troupeau ! Sous combien de formes l'incroyance essaie de tromper les fidèles ! Ceux-là seuls demeureront en sécurité dans le bercail de Dieu qui fermeront leurs oreilles aux sollicitations de l'étranger. *Elles le fuient, au con-*

[1] Joan., X, 4, 5.
[2] Joan., X, 5.

traire, parce qu'elles ne connaissent point les voix étrangères

II. — Les Juifs ne comprirent pas le sens de l'apologue de la bergerie. Et ils ne comprirent pas parce qu'ils s'obstinaient à méconnaître Jésus-Christ, son origine divine, ses pouvoirs, et la mission qu'il était venu accomplir sur la terre. Les affirmations les plus solennelles, les miracles les plus éclatants les laissaient dans leur aveuglement volontaire, et le Sauveur se vit dans l'obligation de leur expliquer ce que toutes les âmes droites eussent compris. *Les Juifs ne l'ayant pas compris, Jésus continua. En vérité, en vérité, je vous le dis : C'est moi qui suis la Porte par où entrent les brebis*[1]. C'est par moi et moi seul qu'on entre dans la vérité, dans la grâce, dans la gloire. Pas d'autre salut possible que celui qui vient de moi. Pas d'autre illuminateur des âmes que moi et ma doctrine. Beaucoup de philosophes et de moralistes ont prétendu en dehors de moi éclairer et conduire les hommes : ils les ont conduits au doute, à l'erreur, à la perdition : *Tous ceux qui sont venus sont des voleurs et des larrons*[2]. En quoi « voleurs et larrons ? ». Leurs intentions sont perverses. Ce n'est pas le bonheur de l'humanité qu'ils recherchent, mais leur propre fortune et leur propre gloire. Leurs doctrines sont perverses, car elles prêchent l'abandon de Dieu, l'inutilité d'une révélation d'en Haut, d'une sanction divine, de secours supra-naturels. Ils volent à Dieu sa vérité, aux âmes leur salut, à l'Eglise beaucoup de ses enfants. Ils volent la mission doctrinale dont leurs

[1] Joan., X, 6, 7.
[2] Joan., X, 8.

erreurs les déshérite : « Voleurs et larrons ». Aussi leurs succès ont-ils toujours été éphémères. L'éclat qu'ils ont pu jeter, la célébrité de leur école, la diffusion de leurs écrits, le prestige de leur parole, toute cette vapeur dorée s'est évanouie en peu de temps ; la vérité catholique s'établit immuable sur les ruines des sagesses humaines : *Les brebis ne les ont pas écoutés.*

Combien autre est le « Bon Pasteur ! » le Dieu fait Homme, la Vérité éternelle devenue visible et parlante. *Je suis la porte ; quiconque entre par moi sera sauvé* [1]. C'est le premier et ineffable bien de notre union avec Jésus-Christ. Lui seul nous sauve ; lui seul tient en sa main notre éternelle destinée. Le ciel est à Lui, et il y introduit qui il lui plaît. Les sages, les savants, ceux qu'on nomme les génies, sont venus et ont parlé ; les foules se sont attachées à leurs lèvres, de longs enthousiasmes ont bruyamment célébré leur œuvre et leur mémoire : qu'importe cette gloire qui s'arrête au seuil de la vie et demeure sans influence sur l'au-de là ? Ce ne sont pas les dires du génie dont nous avons besoin, mais de Celui là seul qui peut changer notre mort en vie éternelle, et nous tirer ressuscités et glorieux de nos sépulcres.

Mais Jésus-Christ n'assure pas seulement notre sort d'outre-tombe, il donne à la vie présente sa liberté et sa sérénité. S'il enchaîne notre intelligence aux transcendantes vérités de son Symbole, c'est pour lui donner un plus magnifique essor à travers les immensités de la foi. Là où l'incrédule nous prétend esclaves du dogme, nous sommes en réalité les heureux possesseurs d'un savoir, d'où le sien ne peut approcher. Et si nous croyons

[1] Joan., X, 9.

à la parole de Dieu, c'est pour n'être plus à la merci des doutes, des erreurs, des tâtonnements misérables de la sagesse et de la science humaines. Nous savons plus de choses et nous les savons mieux, et l'espace où notre raison se meut en toute liberté reste immense, quand nous respectons l'enclos réservé aux dogmes que notre foi nous oblige à croire. C'est donc en toute vérité que Jésus-Christ, outre le salut éternel, promet aux siens la plus heureuse sécurité et la liberté la plus large : *Je suis la Porte. Quiconque entre par moi sera sauvé. Il entrera, il sortira, il trouvera des pâturages* [1].

Ces deux mots : « *Il entrera, il sortira* » méritent que nous nous y appesantissions et que nous en extrayons les sens profonds qu'ils comportent. S'il s'agit de notre sanctification, elle a tout à la fois au dedans et au dehors ; nous la pratiquons au dedans de nous-mêmes en réglant, selon la doctrine et les exemples de Jésus-Christ, nos sentiments et nos pensées, notre intelligence et notre cœur. Mais nous sortons de nous-mêmes, nous avons une vie extérieure, nous conversons avec nos semblables, « egreditur ». Notre sanctification alors s'épanouit en des vertus propres ; actions et langage deviennent l'expression de notre sainteté intime. Et si nous entendons par ce « dehors » la vie publique, le Chrétien ne peut y être autre qu'il n'est intérieurement ; il doit professer sa foi, et ne jamais la dissimuler lâchement.

Nous pourrions donner aux paroles du Sauveur un autre sens encore, très élevé et très beau. Le temps que nous restons dans la bergerie sans en sortir, c'est le temps de la vie présente. Viendra le lever du jour,

[1] Joan., X, 9

l'aube de l'éternité, alors nous « sortirons », nous irons au ciel, pour y goûter des satiétés divines et des jouissances sans fin.

Après avoir vu ce qu'est Jésus-Christ et ce qu'en Lui nous obtenons de biens véritables, contemplons les maux qui nous viennent de ceux qui sont ses ennemis et les nôtres. Ils sont nombreux ceux-là ! Ils viennent à nous de toutes parts et sous toutes formes. Chaque âge connaît leurs insidieuses tentatives ; chaque position en subit les assauts ; le riche est assiégé de leurs sollicitations perfides ; le peuple est indignement trompé par ses faux docteurs. Ces loups ravisseurs rôdent sans cesse autour de la bergerie du Christ, ces voleurs nocturnes font mille efforts pour en escalader la clôture. Et tous n'ont qu'un but : ravir aux fidèles le double trésor de la foi et de la grâce ; le ravir à la classe dirigeante, le ravir au prolétaire, le ravir à l'enfance surtout ! Chasser Dieu de partout, livrer à Jésus-Christ, à son Eglise, à son Sacerdoce, à ses œuvres, à ses institutions, une guerre sans merci. *Le voleur ne vient que pour dérober, égorger, détruire*[1]. La destruction est à la fois sa seule volupté et sa seule ivresse. Ne demandez pas aux ennemis de l'Eglise qu'ils édifient pour leur compte les œuvres catholiques qu'ils s'acharnent à détruire ; ils n'y songent même pas ; mais y songeassent-ils qu'ils sont impuissants à les refaire. Leur seul pouvoir est dans la destruction ; ce sont les enfants de la mort, comme Jésus-Christ est le Dieu de la vie. *Moi je suis venu pour que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient surabondante*[2]. Jésus-Christ nous est la source de deux

[1] Joan., X, 10.
[2] Joan., X, 10.

vies : une vie « abondante », c'est celle de la terre, abondante en toute sorte de secours et de bienfaits, mais soumise encore à l'épreuve et amoindrie par les conditions de notre mortalité : la seconde « surabondante » est celle du ciel où elle jaillira intarissable jusqu'à l'éternité.

Reste à vous dire la cause dernière de l'extraordinaire fortune que nous acquérons en Jésus-Christ : Cette cause n'est autre que sa Passion et sa mort. C'est parce qu'il est mort pour nous que nous vivrons éternellement en Lui.

III. — *Je suis le Bon Pasteur. Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*[1]. Jésus-Christ trace un double portrait : le sien et celui de ses prêtres, en regard de celui du mauvais pasteur dont le vrai nom est « mercenaire ».

Aux signes ordinaires qui marquent le bon pasteur et qui ont été énumérés plus haut, s'ajoute, comme couronnement et suprême perfection, l'héroïsme d'une mort subie pour sauver le troupeau. Le Fils de Dieu est mort pour nous ! Il est mort pour nous sauver de la damnation, car l'arrêt de la Justice était irrévocable : « sans effusion de sang, pas de pardon » ! Et comme le sang d'aucune simple créature n'avait de force et de valeur, le Fils de Dieu s'est fait homme pour pouvoir verser un sang divin, dont l'efficacité fût infinie. Sa mort eut une autre cause encore. Il se livra à la haine Juive plutôt que de cesser la prédication de la vérité. Se taire c'était apaiser cette haine ; parler c'était l'enflammer et l'exalter jusqu'au déicide ; mais parler c'était nous ou-

[1] Joan., X, 11.

vrir la voie du salut, nous retirer des ombres mortelles de l'ignorance et de l'erreur, nous enrichir de lumière et de vérité : Jésus-Christ n'hésita pas. Il mourut pour avoir confessé la vérité. Une troisième cause est la plus sublime et la plus suave : Jésus-Christ mourut pour nous témoigner de l'amour qu'il nous portait. Lui-même nous donnait ce signe. « Nul, disait-il, ne peut montrer plus d'amour que de mourir pour ceux qu'il aime ». C'est ce qu'il appelait encore : « aimer les siens jusqu'au bout », jusqu'aux suprêmes frontières de l'amour.

« *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*[1] ». Un mot est à relever ici car il renferme un profond et très redoutable mystère. « Ses brebis ». Il y en a donc qui n'ayant pas voulu être les siennes ne profiteront pas de l'effusion du sang que cependant il verse pour elles comme pour les autres? Mort pour tous les hommes, Jésus-Christ ne sauve pas tous les hommes, car il en est qui le repoussent, sortent du bercail, outragent sa Rédemption et « demeurent sans Hostie pour le péché ». O désastre d'une vie « sans Christ, sans Dieu en ce monde », sans nulle espérance de bonheur dans l'autre ! Effroyable malheur de ne plus être « de la famille de Dieu », ni « inscrit sur le Livre de vie », ni comptés parmi « les citoyens du ciel », mais s'entendre dire ce mot de répulsion glaciale : « *Nescio vos* », « je ne vous connais pas » ! Les sauvés sont les brebis dont le Bon Pasteur prononce : « Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent ».

Le prêtre ne faisant qu'un avec Jésus-Christ doit s'appliquer la même définition du « bon pasteur ». Son premier signe est d'être *un* avec le suprême Pasteur : un

[1] Joan., X, 11.

dans la foi, un dans la charité, un dans la sainteté; sans cela il ne sera jamais un vrai bon pasteur. Mais il doit ajouter le dévouement ; il doit se donner, se sacrifier, se livrer au bien de son troupeau ; il doit lui donner son « âme », il doit lui consacrer ses facultés, ses puissances, son temps, ses forces, son intelligence, son cœur, tout lui-même, sans se rien réserver. Et le dévouement doit, s'il le faut, devenir la souffrance. Le vrai pasteur ne refuse pas de souffrir pour ses ouailles et de ses ouailles. Il ne saurait être moins généreux que la mère qui ne compte pour rien ses souffrances quand le bien de ses enfants est en jeu. Et Jésus-Christ porte le dévouement jusqu'à l'héroïsme du martyre : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*[1]. Le salut d'une seule âme l'emporte sur la vie du corps, et pour sauver une âme le vrai pasteur est toujours prêt à mourir.

Tout autre est le mauvais pasteur, que Jésus-Christ désigne sous le nom de « mercenaire ». Pour nous en faire la peinture il nous suffit de prendre le contre-pied du Bon Pasteur. Si celui-ci met son intérêt propre fort au-dessous du bien de son troupeau, l'autre, le « mercenaire », n'en a vu que ses avantages personnels et y sacrifie sans hésiter le bien des âmes. Ses ouailles lui demeurent comme étrangères et jamais il n'en fera sa famille. Aussi s'inquiète-t-il fort peu de lui donner la nourriture et les soins. Le Bon Pasteur « nourrit ses brebis », le mercenaire se fait nourrir par elles. Et comme il leur refuse sa vigilance et ses soins, elles peuvent moins encore compter sur son dévouement. Ne leur sacrifiant pas ses aises, ses distractions, ses jouissances, son repos, comment leur sacrifierait-il sa vie ?

[1] Joan., X, 11.

Aussi toute menace d'un danger le fait fuir ; toute invasion de l'ennemi le trouve inerte : toute frayeur que lui inspire la Puissance hostile le rend muet. Quand le travail d'erreur et de corruption s'accomplit, quand les adversaires de la foi, les fauteurs de vices, les destructeurs des œuvres saintes multiplient leurs efforts pour tout perdre, lui ne fait rien pour tout sauver. Il recule, il fuit, il délaisse les âmes pour lesquelles le vrai pasteur n'hésiterait pas à donner jusqu'à sa vie. Opposera-t-il ce que dit Jésus-Christ : « quand on vous persécute, fuyez » ? Mais Jésus-Christ dit-il de fuir quand fuir serait abandonner le troupeau et le livrer à la perdition ? Non, assurément. *Quant au mercenaire, quant à celui à qui n'appartiennent pas les brebis, dès qu'il voit venir le loup il abandonne le troupeau et prend la fuite. Il s'enfuit parce qu'il est mercenaire et n'a nul souci des brebis* [1].

Et le loup les ravit et les disperse [2]. C'est la déplorable condition de toute population chrétienne qui a à sa tête un mercenaire et non un bon pasteur. Quel est le « loup » ? Le démon d'abord. Il travaille les âmes avec une malice et une astuce consommées ; il enlève d'elles les bonnes semences et y jette les mauvaises ; il les emplit de tentations violentes, soulève en elles les tempêtes des passions, et sans trêve, sans merci, les enlève du bercail et les disperse dans toutes les régions du péché. Si le pasteur ne combat sans cesse son action, le troupeau sera dévoré. Il le sera par une seconde espèce de loups : les hérétiques, les fauteurs de mauvaises doctrines, les ardents apôtres du scepticisme et

[1] Joan., X, 12-13.
[2] Joan., X, 12.

de l'incrédulité. A la propagande du mal, il est indispensable que le Pasteur oppose celle du bien : et plus les prédicants de l'erreur déploient de zèle « à ravir et à disperser » le troupeau, plus le pasteur doit être actif, **dévoué, intrépide.**

Intrépide, il doit l'être contre une troisième invasion de l'ennemi : la persécution des pouvoirs publics. Ceux-ci tyrannisent avec d'autant plus d'insolence qu'ils trouvent un clergé plus craintif et plus facilement terrorisé. Les vrais Pasteurs, durant le cours des siècles, n'ont jamais reculé, pour le salut du troupeau, devant la pauvreté, la prison, l'exil, la mort. Tandis que le mercenaire fuit lâchement la persécution, le bon pasteur l'affronte ainsi que l'affronta Jésus-Christ.

Moi, je suis le Bon Pasteur. Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père [1]. C'est le plus délicieux trait du tableau qui nous est fait de la bergerie divine et du divin Pasteur. Il nous connaît notre « Bon Pasteur » ! Il sait nos besoins, nos dangers, nos misères ; il entend la voix douloureuse qui s'échappe de notre être entier, nos aspirations vers le bonheur, les larmes que nous font couler les déceptions de l'exil. Lui seul connaît le chemin des cœurs ; seul il pénètre dans les replis de l'âme, seul aussi il a des baumes pour nos blessures, des pardons pour nos faiblesses, des consolations pour nos amertumes. Le Prophète chantait : « Vous m'avez éprouvé, Seigneur, et vous m'avez connu. Vous savez mon origine et ma fin, le jour où je succombe, celui où je me relève. Mes pensées sont pénétrées par vous bien avant

[1] Joan., X, 14-15.

que je les conçoive ; mon chemin vous le scrutez, la trame de ma vie, vous la déroulez sous votre regard... Et la science que vous avez de moi est merveilleuse ».

Mais nous autres pouvons-nous dire que nous connaissons Jésus ? Pouvons-nous surtout ajouter que « nous le connaissons comme lui-même connaît son Père » ? Non, assurément, s'il s'agit d'une connaissance adéquate, parfaite. Qui connaît Dieu comme il doit être connu, sinon Dieu lui-même ? Mais s'il ne peut y avoir équation, il y a similitude et c'est le sens des paroles du Sauveur. Comme il connaît son Père à la lumière divine qui n'est autre que Lui-même, il nous communique un rayon de cette surnaturelle lumière, et nos yeux ainsi éclairés le peuvent apercevoir. En Lui nous reconnaissons et adorons notre Dieu. En Lui, avec délices, nous étreignons un semblable et un frère. Comment son cœur nous serait-il inconnu, alors que nous ont été révélés la longue suite de ses dévouements et les héroïsmes de son amour ? Nous avons trop éprouvé sa miséricorde et sa compassion pour les pouvoir ignorer. De même sa gloire, de même sa sainteté, de même sa justice. Nous le connaissons dans les splendeurs de sa vie éternelle, dans les travaux de sa vie publique, dans les larmes de son expiation, dans les douleurs de son calvaire, dans la gloire toute puissante de sa résurrection, dans l'éclat de son ascension, dans sa royauté à la droite du Père, dans l'humilité de sa vie Eucharistique, dans le terrifiant appareil de son second Avènement. Ainsi a-t-il pu dire en toute vérité : *mes brebis me connaissent*.

IV. — Où nous le reconnaîtrons comme Dieu, sans méprise possible, c'est dans la plus gigantesque et la

plus surhumaine des œuvres : la conversion et la transfiguration du monde. *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont point de ce bercail. Il faut que je les amène. Elles entendront ma voix et il n'y aura plus qu'un seul bercail et un seul pasteur*[1]. Transfigurer d'un coup le monde matériel, changer les lois de la nature, donner à tous les êtres d'autres conditions d'existence, aux nations d'autres frontières, aux astres un autre cours... quelle œuvre! Quelle puissance! Nul autre qu'un Dieu ne ferait jaillir ainsi une nouvelle création. Or, bouleverser le monde moral, intelligences, cœurs, volontés, coutumes invétérées, lois séculaires, organisation de la vie telle qu'une longue habitude l'a consacrée, et cela contre les instincts naturels, en dépit des réclamations furieuses des passions ; voilà une œuvre mille fois plus impossible aux forces humaines. Et si Jésus-Christ l'a accomplie, c'est qu'il est Dieu. Les âmes d'élite du peuple Juif lui ont servi de première assise, les brebis d'Israël ont remplis, les premières, son bercail. Mais bientôt cette étroite bergerie s'est à l'infini élargie et peuplée. Tous les peuples sont entrés dans son Église, l'univers de païen qu'il était est devenu chrétien ; là où régnaient les vices ont fleuri de surhumaines vertus ; où l'erreur dominait en maîtresse absolue, la vérité a fondé son empire, où tout était terrestre tout est devenu céleste et divin.

En même temps que le Sauveur annonce le fait, il décrit les conditions et spécifie comment on entre dans son universelle Église. On y entre par prédestination. L'Église de Jésus-Christ est une œuvre élaborée au ciel ; elle sort d'une conception divine, le Père en a conçu

[1] Jean., X, 16.

le plan et en a confié à son Verbe Incarné l'exécution. « Je te donnerai les nations en héritage ». On y entre par vocation. *Il faut, dit Jésus-Christ, que je les amène*[1]; parlant de tous ceux qui feront partie de son Église. L'homme ne s'y introduit ni par sa volonté, ni par ses mérites ; il y est « amené » par la grâce de Jésus-Christ. On y entre et on s'y maintient par la justification, dont les parties diverses sont nettement spécifiées. La foi d'abord : *les brebis entendront ma voix*[2]. L'enfant de l'Église est celui qui s'attache à la doctrine de Jésus-Christ, sans rien y changer, ni diminuer, ni altérer. Catholique par l'adhésion de la foi, il faut l'être par la garde de la charité. Dès que le schisme en rompt le lien, on n'est plus de l'Église. *Il n'y aura plus qu'un seul bercail et un seul pasteur*[3].

Profonde et touchante vérité ! C'est au Calvaire, c'est en mourant sur la croix pour le rachat du monde, que Jésus-Christ a reçu de son Père l'investiture de sa royauté sur les peuples, et, en héritage, son universelle Église. L'amour du Père s'est fait irrésistible, infini, quand il vit son Fils expirant, et il lui donna l'innombrable postérité de ses fidèles : *Le Père m'aime parce que je donne ma vie*[4].

Puis, comme sa Divinité pourrait être voilée sous son état de victime et de moribond, Jésus-Christ prend soin de revendiquer la plénitude de sa liberté dans le sacrifice et de sa puissance dans la résurrection. *Je donne ma vie pour la reprendre à nouveau. Personne ne me l'enlève, je la dépose de mon plein gré, ayant le double*

[1] Joan., X, 16.
[2] Joan., X, 16.
[3] Joan., X, 16.
[4] Joan., X, 17.

pouvoir de la perdre comme de la recouvrer[1]. Et comme je ne fais qu'un avec mon Père, c'est sa volonté que j'exécute et sa mission que je remplis : *cette mission c'est mon Père qui me l'a confiée*[2].

V. — De trop grandes œuvres venaient d'être faites et de trop solennelles déclarations prononcées pour que Jérusalem n'en reçût pas une commotion violente. La guérison de l'Aveugle-né l'avait jetée dans la stupeur ; le discours, où, sous d'humbles images, Jésus venait d'entr'ouvrir de si divines perspectives, acheva de jeter dans l'admiration les âmes droites, dans la rage les irréconciliables ennemis. On ne parlait partout que de Jésus, et peu s'en fallut que de nombreuses conversions n'éclatassent. Mais le diabolique travail des Pharisiens redoubla d'ardeur et d'astuce. Ils s'efforcèrent de donner le change à la foule en attribuant au démon le miracle, à la folie le discours : démoniaque et fou, tel était ce Jésus qu'on était près d'acclamer et de suivre ! *Des discussions s'élevèrent parmi les Juifs. Beaucoup disaient : Il est possédé du démon ! Il est fou ! à quoi bon l'écouter*[3] ?

Mais à côté, le bon sens prévalait, l'évidence se faisait jour, la logique du miracle triomphait de toutes les hypocrisies. Dieu seul peut faire des miracles : Jésus-Christ qui les opérait ne pouvait donc être ce que les Pharisiens prétendaient. Le miracle restera pour tous les siècles l'incommunicable sceau de la Divinité. *Ce ne sont pas là, répliquait-on les discours d'un démoniaque.*

[1] Joan., X, 17, 18.
[2] Joan., X, 18.
[3] Joan., X, 19, 20.

Le démon d'ailleurs, a-t-il la puissance d'ouvrir les yeux aux Aveugles[1] ?

LES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES

I. — Quand le Sauveur s'éloigna de Jérusalem ce fut vraisemblablement pour se rendre dans la Galilée. Il est plus probable que les soixante-douze disciples furent, comme les Apôtres, choisis parmi les Galiléens, et comme saint Luc place les Anathèmes aux villes du Lac aussitôt après ce choix, on concevrait peu que Jésus ne fût pas en face des cités que leur ingratitude et leur incrédulité le forçaient à condamner. Elles ne le méritaient que trop. Quand Jésus y revint pour leur apporter la lumière de sa doctrine, les tendresses de son cœur et les miracles de sa puissance, elles se détournèrent dédaigneusement de Lui et le laissèrent dans une navrante solitude. Le tumulte des affaires, l'ivresse des plaisirs dans ces villes voluptueuses, avaient vite étouffé les semences de conversion que le Sauveur y avait précédemment répandues. Il n'était plus désormais qu'un étranger, presque un inconnu.

Une élite y fut néanmoins recueillie. Des âmes sanctifiées y restaient encore, et Jésus put réunir soixante-douze disciples dans la classe humble et laborieuse où il avait pris ses Apôtres. *Le Seigneur désigna soixante-douze disciples et les envoya deux à deux devant lui, dans toute ville et tout lieu où lui-même devait se rendre*[2].

[1] Joan., X, 21.
[2] Luc., X, 1.

Il les envoie « deux à deux », car leur action commune sera plus puissante, leur marche plus assurée, leur vertu se fortifiera mutuellement, et les désolations possibles de leur difficile ministère trouveront dans le partage leur meilleure consolation. Ils seront comme deux frères dont la charité unira les volontés et les cœurs. Ce sera pour le clergé de tous les siècles un vivant appel à la concorde et à la charité.

« Jésus les envoie devant lui, dans toute ville et dans tout lieu où lui-même doit se rendre ». Tel est le vrai rôle de l'Apôtre : il est précurseur, il annonce, il prépare la venue du Maître. La prédication précède, la grâce suit. Les peuples sont avertis du soin qu'ils doivent apporter à l'audition de la Parole Sainte, puisque l'arrivée de Jésus, sa venue dans les âmes doit être la conséquence des efforts de ses envoyés et de la bonne volonté du peuple.

Nous pouvons croire que la mission confiée aux soixante-douze disciples effraya leur inexpérience et qu'ils n'acceptèrent qu'en tremblant l'apostolat que le Divin Maître leur présentait, car Jésus prit soin tout aussitôt de les rassurer. *La moisson est grande, leur dit-il, et les ouvriers sont bien peu nombreux ! Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans cette moisson qui est à Lui* [1]. Tout relève l'âme de l'apôtre dans ces quelques mots. C'est « dans une moisson » que les Disciples sont envoyés. Les terres ont été laborieusement préparées et ensemencées. Déjà les âmes sont travaillées par la grâce ; il ne faut plus que le moissonneur à ce froment déjà mûr. Si les semailles se font « dans les larmes », comme le chantait le Psalmiste, le champ se moissonne « dans la joie ». Puis,

[1] Luc., X, 2.

c'est le champ du Seigneur, c'est la moisson de Dieu, y travailler c'est faire une œuvre divine et nulle occupation des hommes n'aura la valeur et la gloire de celle-là. Honneur d'autant plus grand que ceux qui y sont appelés sont « en petit nombre », et grossir ce nombre c'est réjouir le cœur de Dieu.

Mais si l'honneur de l'apostolat est grand et si ses consolations sont véritables, son labeur, ses dangers, ses souffrances, ne sont pas à dissimuler. *Allez ! Voici que je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups* [1]. Toute sorte d'ennemis attendent l'apôtre de Jésus-Christ, les uns furieux, les autres hypocrites ; les uns qui s'efforcent de corrompre la doctrine, les autres qui s'attaquent aux mœurs pour les vicier. La presse calomniera, les Sociétés secrètes feront rage, trop souvent les Pouvoirs publics pactiseront avec les pires adversaires de l'Église ; César voudra dominer et pour dominer il déprimera l'Évangile. C'est au sein de luttes continuelles que l'apostolat catholique devra s'exercer. Pourra-t-il au moins user des mêmes armes dont se serviront ses persécuteurs et repousser la violence par la violence ? A Dieu ne plaise ! L'agneau n'est pas plus doux et plus inoffensif que le Disciple de Jésus-Christ. S'il se venge, il cesse de triompher, s'il frappe il est perdu. Sa force est dans sa faiblesse, son triomphe dans son apparente défaite, s'il devient « loup », les loups le dévoreront ; s'il reste « agneau » les loups ne pourront rien contre lui.

Tel est l'ordre établi par Dieu, telle est sa volonté souveraine, et la raison ne nous est pas difficile à trouver. Si l'apôtre n'apparaissait qu'escorté par la

[1] Luc., X, 3.

force publique, entouré de tous les secours humains, aisément son œuvre ne semblerait plus qu'une œuvre humaine, et la mystérieuse puissance de Dieu n'aurait plus lieu d'apparaître. Si il plaît à Dieu de se manifester dans un perpétuel miracle : la victoire de l'« agneau » sur le loup ravissant, de l'Église désarmée sur les forces du monde conjurées contre elle.

Ne portez ni bourse, ni sac, ni souliers. Sur la route ne saluez personne[1]. La mission des soixante-douze disciples devait être courte et rapide ; ils n'avaient donc pas à se préoccuper de ce qui pourrait leur manquer en chemin D'ailleurs, l'apôtre du Christ doit compter avant tout sur la Providence et ne pas alourdir sa marche ni l'encombrer des bagages que traînent après eux les gens du monde. « Ne saluer personne » ne signifie pas que l'apôtre s'exclue des signes ordinaires de la politesse, lui qui à l'exemple de son Maître doit être comme l'« amabilité » vivante et la bonne grâce incarnée. Mais son temps ne se peut consumer en conversations inutiles ni en stériles liaisons. Il n'a qu'un but ; il ne doit non plus avoir qu'un emploi de son temps : prêcher à tous le Royaume de Dieu. S'il se montre trop ixant, beaucoup d'affections inutiles ou même nuisibles lui raviront des heures qu'il doit à Dieu et aux âmes.

Aussi devra-t-il montrer une grande circonspection dans le choix de l'hospitalité qui lui sera offerte. Dans quelque endroit qu'il arrive, il n'entrera dans aucune demeure qui ne soit digne de son caractère, de sa mission et des biens suréminents qu'il apporte avec lui. Car souhaitant, à son entrée, « la paix » à ses hôtes, il leur confère dans ce seul mot les plus riches dons que l'hom-

[1] Luc, X, 4.

me puisse désirer ici-bas. Nous possédons tout quand nous sommes en paix avec nous-mêmes, avec nos semblables et avec Dieu. La façon dont on acceptera son salut lui révèlera de suite, mieux que tout le reste, si la demeure qui s'ouvre est digne de lui. Si l'accueil est mauvais, qu'il se retire, riche pour lui-même de cette paix qu'il voulait communiquer à autrui. Si on l'eût reçu, toutes les bénédictions divines fussent tombées sur l'hospitalière demeure : indigne, elle s'en trouvera désastreusement privée. *En quelque demeure que vous entriez, dites : « Que la paix repose ici » ! S'il s'y trouve un enfant de paix, votre paix reposera sur lui. Sinon, elle vous reviendra à vous-même*[1].

La prudence ayant présidé au choix de son hospitalité et une demeure sainte et digne s'étant ouverte devant lui, son devoir est de ne la plus quitter. Changer sans cesse de demeure serait un signe de légèreté ou de sensualité, et ses premiers hôtes se croiraient méprisés dans un abandon qu'ils ne méritent pas. En retour de leurs soins ils ont droit aux bienfaits dont la présence d'un apôtre est l'inépuisable source : *Demeurez dans la même maison, mangeant et buvant, ce qui s'y trouvera. Car l'ouvrier mérite son salaire. Ne passez donc point d'une maison dans une autre. Dans toute ville où vous entrerez et où on vous accueillera, mangez ce qui vous sera offert*[2]. Vous avez droit à votre entretien, et d'ailleurs vous donnez bien plus que vous ne recevez, puisqu'en échange d'un peu de nourriture vous répandez autour de vous la paix, la guérison, la lumière de la vérité : *guérissez les malades qui se*

[1] Luc., X, 5, 6.
[2] Luc., X, 7, 8.

trouveront, et dites : « le Royaume de Dieu est tout près de vous [1] *!* »

« Le Royaume de Dieu » : tel est l'objet unique de la prédication des apôtres de Jésus-Christ. Un ordre nouveau s'établit, une nouvelle humanité vient de naître ; après « l'homme terrestre » voici venir « l'homme céleste ». Au premier la Loi Ancienne annonçait « une terre coulante de lait et de miel » ; au second c'est le ciel, la Patrie éternelle, qui est montrée. Ce n'était autrefois que des bénédictions sensibles, des biens temporels que l'on proposait comme récompense à la fidélité à la Loi de Dieu. Maintenant que l'âme humaine s'est élevée et ennoblie dans le Christ, « le monde est indigne d'elle » et les splendeurs de la grâce et de la gloire lui peuvent seules convenir. L'immense bienfait que le prédicateur de l'Évangile apporte avec lui c'est d'apprendre aux âmes le divin avenir qui leur est réservé dans le ciel, et en attendant sur la terre les innombrables grâces que leur verse la Rédemption de l'Homme-Dieu.

Heureuses celles qui accueillent la « Bonne Nouvelle » ! Mais combien à plaindre sont les cités, les peuples et les villes qui la repoussent ! *Dans toute ville où vous entrerez et où vous ne serez pas reçus, allez sur les places publiques et dites : « La poussière de votre ville qui est à nos pieds nous la secouons contre vous. Sachez cependant que le Royaume de Dieu est arrivé* [2]. » Ils secouent la poussière, ne voulant pas même conserver ce dernier contact avec une contrée coupable, ne gardant de ce sol ingrat pas même ce léger souvenir. Que les habitants la recueillent ! Elle leur apprendra la

[1] Luc., X, 9.
[2] Luc., X, 10, 11, 12.

course longue et laborieuse que les apôtres de l'Évangile ont dû fournir pour parvenir jusqu'à eux ; elle élèvera contre leur insensibilité une plainte vengeresse. Mais l'anathème n'ira pas sans une dernière miséricorde. Si la cité ingrate a rejeté le prédicateur, qu'elle garde au moins un dernier écho de sa prédication : « Sachez au moins que le Royaume de Dieu est arrivé ! »

C'est là pour le monde la plus grave des responsabilités. Dieu est venu à lui, et prenant la nature de l'homme pour l'approcher de plus près, il lui a parlé avec une familiarité plus tendre, il lui a « enseigné toute vérité » et il l'a comblé de bienfaits de toute sorte. Qu'arrivera-t-il si le monde le repousse et refuse de l'entendre ? S'il chasse ses ambassadeurs et les ministres de son salut ? Si, inondé de lumière et prévenu de toute miséricorde, il se montre rebelle et ingrat ? Les nations païennes n'ont pas fait cela. Sodome est moins coupable et sera moins rigoureusement châtiée. *Je vous déclare qu'au dernier jour il y aura plus de rémission pour Sodome que pour cette ville là. Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise. Et quiconque me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé*[1].

II. — Au moment où le Sauveur prononçait ces paroles, elles se réalisaient pour lui douloureusement. Après le départ des soixante-douze disciples, il avait tenté auprès des populations des bords du Lac de suprêmes efforts pour les ramener à la foi et au salut : l'indifférence et le mépris lui avaient seuls répondu. Toutes ses prédications avaient été vaines, tous ses miracles

[1] Luc., X. 12-16

n'avaient apporté aux âmes que de stériles illuminations ; son cœur débordant d'amour recevait, en retour d'ineffables tendresses, un outrageant refus. Dieu son Père, comme Lui-même, étaient désormais chassés d'une terre impénitente. La miséricorde était close, la Justice allait reprendre ses droits, et de terribles châtiments resteraient l'imperissable monument de la perversité humaine et de la sainteté divine méprisée. Bientôt nous verrons le Sauveur verser sur Jérusalem déicide des larmes brûlantes et lui prédire la ruine dont son crime et son impénitence allaient être suivis. Il quitte le Lac de Génézareth en faisant aux cités qui le bordent la même prédiction. *Malheur à toi, Corozaïn ! Malheur à toi, Bethsaïde ! Car si Tyr et Sidon avaient vu les miracles qui ont été opérés en vous, elles auraient jadis fait pénitence dans le sac et la cendre Mais Tyr et Sidon seront traitées plus doucement que vous au Jugement. Et toi, Capharnaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras plongée jusqu'aux enfers* [1]. Cette dernière ville avait été adoptée par Jésus comme sa seconde patrie. Longtemps il y avait residé durant sa vie publique, c'est dans son sein qu'il avait opéré de nombreux et insignes miracles ; c'est dans sa Synagogue qu'il avait fait l'annonce de son Eucharistie ; peu de terres avaient été arrosées comme celle-là de ses sueurs et prévenues de ses grâces : aussi son châtiment devait-il répondre à sa prévarication. Trente ans plus tard, les armées Romaines faisaient d'elles un monceau de ruines ; ses habitants étaient massacrés ou traînés en exil, et telle fut sa dévastation que l'on cherche vainement l'emplacement exact de

[1] Luc., X, 13-14-15. Matt., XI, 20-21-22-23-24.

cette superbe cité. Les autres villes, coupables du même endurcissement, suivirent son sort et ne montrent depuis dix-huit siècles au voyageur qui visitent la région du Lac que l'aspect de la désolation et du chaos. Le Lac lui-même, que Jésus avait si souvent traversé dans ses courses apostoliques, se rougit du sang des victimes que les Romains y massacrèrent par milliers. Tout dans cette contrée dévastée et déserte montre, vivante encore, la vengeance que Dieu tire des insulteurs de son Christ.

III. — Quand Jésus s'éloigna vers la Pérée, à la rencontre de ses Disciples eux-mêmes, leurs missions terminées, vinrent le rejoindre. Leur joie contrastait avec les tristesses dont l'âme de leur Maître était remplie. Au lieu des rebuts qu'ils pouvaient redouter, on les avait reçus avec toutes sortes de témoignages de bienveillance et de gratitude ; la puissance miraculeuse dont ils disposaient leur avait ouvert tous les seuils et gagné tous les cœurs ; mais ce qui les émerveillait plus que tout le reste c'était leur domination sur l'enfer. *Seigneur, lui dirent-ils, les démons même nous sont soumis en votre Nom* [1] ! Cette joie était-elle irréprochable? S'y mêlait-il un secret contentement d'orgueil? En tout cas ils se méprenaient sur le véritable objet des joies de l'Apôtre, qui ne doit mettre son bonheur qu'en deux points : prêcher Jésus-Christ et attendre comme récompense l'éternelle félicité des cieux. Leur Maître prend soin de les élever à ces points de vue plus nobles et plus vrais. Pour Jésus l'établissement du règne de Dieu sur les ruines de la domination infernale, l'é-

[1] Luc., X, 17.

crasement de Satan et le relèvement de la sainteté sur la terre, sont les seuls biens à ambitionner comme les seules joies à conquérir. *Je voyais, dit-il à ses Disciples, Satan précipité du ciel comme la foudre* [1]. Ce qui m'émouvait pendant vos missions c'était la défaite de Satan qui, tombé dès les jours de mon Incarnation, continue sa chute chaque fois que l'on prêche aux âmes le royaume de Dieu. Il tombe « comme la foudre », tant sa primitive beauté le faisait resplendir à l'instar des feux du tonnerre, tant maintenant sa chute est profonde et irrémédiable.

Contemplons dans cette chute le désastre de l'orgueil. Si Satan est tombé par la folle ambition de s'égaler à Dieu, tremblons de lui ressembler par une même complaisance en nos œuvres et en l'éclat dont elles nous couvrent. Rendons à Dieu ce qui est à Dieu et ne nous attribuons pas ce qui ne saurait nous appartenir. *C'est moi qui vous ai donné le pouvoir sur les serpents et les scorpions et de fouler aux pieds toute puissance ennemie. Rien ne saurait vous nuire* [2]. Mais encore un coup ne placez pas votre joie dans ces grâces secondaires, placez là dans ce qui est tout pour vous. *Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous soient soumis, mais réjouissez-vous de ce que vos noms soient inscrits dans les Cieux* [3].

IV. — A ce moment Jésus accorda à sa sainte âme la seule extase de bonheur qu'il ait goûtée durant sa vie expiatrice. La tristesse était son partage ; bien souvent les larmes, selon que nous le révèle saint Paul, mon-

[1] Luc., X, 18.
[2] Luc., X, 19.
[3] Luc., X, 20.

daient ses yeux, car voulant être caution pour les crimes de la terre et vivant dans le plus dur des exils, il ne se croyait aucun droit à la joie. Mais à ce moment, il refoule la douleur qui d'ordinaire l'oppresse et donne libre entrée à une allégresse venue des Cieux. *En ce moment une extase de joie inspirée par l'Esprit-Saint le saisit* [1]. Quelle vision mystérieuse passait donc sous son regard qui provoquât en lui un semblable tressaillement ? Lui-même va nous l'apprendre. Il voyait le fruit de sa mort, la terre transfigurée, la brillante famille des Elus rassemblée de toute part, le monde antique s'abîmant dans ses erreurs et dans ses crimes, un monde nouveau étincelant « de justice et de vérité » surgissant à sa place, l'orgueil humain abaissé, l'humilité des petits et des pauvres exaltée magnifiquement ; l'étroite et égoïste enceinte où la prétendue sagesse humaine s'enfermait, ouverte aux quatre coins et la foule que méprisait les sages devenue mille fois plus sage et plus instruite que ses insulteurs. Ce qu'avait prophétisé Isaïe, ce qu'avait chanté la Vierge-Mère, se réalisait : « Les pauvres étaient évangélisés », « les faméliques recevaient une abondante nourriture et les riches étaient renvoyés avec leur faim ». Le Sauveur assurément ne se réjouissait pas de la perte de ses ennemis, mais sa joie extatique naissait des innombrables biens dont étaient comblés les autres ; « *O Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends grâce de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents pour les révéler aux humbles. Oui, Père, qu'il en soit ainsi puisque vous l'avez trouvé bon* [2].

[1] Matt., XI, 25. Luc., X. 21.
[2] Matt., XI, 25.

Saint Paul ne nous laisse aucun doute sur le sens de ces mots : « caché... aux sages ». « Se prétendant, dit-il, des sages, il ne sont devenus que des sots ». Ils ont préféré leur faible et courte raison aux enseignements d'une Sagesse infinie ; ils ont cru parvenir tout seuls à la connaissance de la vérité, et d'erreurs en erreurs, de négations en négations, ils ont abouti à l'extravagance. Ils ont obstinément fermé les yeux à la lumière révélée, et ils sont restés dans les ténèbres. Les « prudents » ont eu le même sort. Tout entiers aux choses terrestres, aux intérêts, aux affaires, aux jouissances de ce monde, pleins d'un transcendant mépris pour les biens d'outre-tombe, « n'ayant de sens que pour la terre », ils se sont volontairement soustraits aux vérités que Dieu leur présentait et d'où dépendait leur véritable avenir.

Le patrimoine divin rejeté par les « sages et les prudents » a été recueilli par les « humbles », les âmes d'assez de droiture et de sens pour comprendre que devant Dieu la créature est toujours dépendante, et que « du Père des lumières vient tout don parfait ». Une révolution immense a donc été opérée par Jésus-Christ sur la terre, et la haute science s'est trouvée déplacée. Ceux que nous nommons « nos savants » mais qui demeurent incrédules sont dans une ignorance absolue des plus essentielles vérités. Leur peu de génie ou de science se perd dans l'infini de ce qu'ils ignorent. Et tout autour d'eux, dans une zone lumineuse, se meut, joyeuse et assurée, la multitude des croyants. L'enfant sort du catéchisme inondé de clarté, le savant dans son académie reste un ignorant misérable, sans solution possible des plus palpitants problèmes de la vie présente et de la vie à venir.

La forme dont se sert Jésus dans sa prière : « *Je vous rends grâce, ô Père, Seigneur du ciel et de la*

terre...[1] » ne doit pas nous donner le change sur sa Divinité. S'il est Dieu, il est Homme aussi, et souvent, pour nous ramener au dogme de son Incarnation c'est comme homme, comme inférieur, qu'il parle à Dieu. Mais en même temps il revendique la toute puissance qu'il possède comme Dieu, la toute science qui lui fait connaître son Père comme un Dieu seul peut connaître un Dieu : *Toutes choses m'ont été données par mon Père. Et nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils*[2].

Quel bonheur est le nôtre ! Cette science qu'a le Fils, il a daigné nous y faire participer. Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils *et Celui à qui il aura plu au Fils de le révéler*[3]. Là est l'immense honneur des croyants, ce que le Fils de Dieu a appris au sein du Père, comme Fils consubstantiel au Père, il daigne nous le révéler. Il nous appelle « non plus ses serviteurs, mais ses amis », parce qu'il nous a tout découvert des secrets divins.

Jésus-Christ est donc, en même temps que notre universel Docteur, notre universel salut. Lui seul est notre refuge contre les dangers et les amertumes de la vie. Sans lui notre labeur est stérile, nos souffrances sans allègement ; le joug que font peser sur nous les choses humaines nous devient insupportable, et combien de désespérés qui le rejettent avec la vie ! Comparons nos douleurs avec celles des indifférents et des incrédules. Si les souffrances sont communes à tous, leur support ne saurait être identique. Eux souffrent sans consolation ni espérance ; nous, appuyés que nous sommes sur

[1] Matt., XI, 25. Luc., X, 21.
[2] Luc., X, 22. Matt., XI, 27.
[3] Matt., XI, 27. Luc., X, 22.

l'amour et la protection de Dieu, nous ne nous y laisserons jamais engloutir. Si les préceptes divins ont parfois de dures exigences, ils nous donnent cependant bien plus de jouissances qu'ils ne nous coûtent de sacrifices, et c'est en partageant la mystérieuse joie du Sauveur Jésus que nous lui entendrons dire : *Venez tous à moi, vous qui prenez et pliez sous le fardeau, et je vous ranimerai*[1]. Sans doute je ne vous enlèverai pas à une épreuve que vous devez nécessairement subir, mais je vous y soutiendrai, j'y mêlerai le baume de mes consolations. *Portez donc mon joug, recevez ma doctrine, parce que je suis doux et humble de cœur et vous trouverez le repos de vos âmes*[2]. Combien est douce la domination d'un Maître qui est « doux et humble de cœur » ! Combien plus douce que celle d'un monde dur et orgueilleux ! Plus douce aussi que celle du péché qui nous trouble et du démon qui nous exténue ! *Mon joug est suave et mon fardeau léger*[3]. A qui la Loi de Dieu semblera-t-elle pénible ? Aux lâches qui ne veulent subir aucune contrainte, aux âmes terrestres qui n'ont plus un regard vers le ciel, aux orgueilleux qui ne se reconnaissent follement aucun maître, aux voluptueux qui ne conçoivent plus d'autre bonheur que dans la grossière satisfaction des sens, aux incrédules qui n'ont plus la notion de leur éternelle destinée. A qui la Loi de Dieu sera-t-elle douce ? Aux forts et aux énergiques qui ne connaissent pas les lâches compromissions de la sensualité, aux humbles qui se sachant pécheurs ne reculent pas devant les aspérités de la pénitence, aux âmes dévouées et aimantes qui s'attachant

[1] Matt., XI, 28.
[2] Matt., XI, 29.
[3] Matt., XI, 30.

aux pas de Jésus, ne l'abandonnent point le long de la Voie douloureuse et du Calvaire.

LE BON SAMARITAIN
EXHORTATIONS A LA PRIERE. MARTHE ET MARIE

Ce caractère du Messie qui est qu'en Lui nous trouvons tout appui, toute grâce, toute consolation et tout refuge, fut mis en lumière dans l'admirable Parabole du *Bon Samaritain*.

Un Scribe s'approcha de Jésus et croyant le beaucoup embarrasser lui posa cette question : *Maître, que dois-je faire pour acquérir la vie éternelle* [1] ? Le piège ne manquait pas d'habileté. Comme le Sauveur venait de concentrer en lui les conditions du salut et d'affirmer que « tout lui avait été remis en main par son Père » et que toute brebis qui n'entrerait pas dans son bercail périrait, le Scribe espérait en obtenir une confession explicite de Divinité, dont il userait incontinent contre lui. Mais que peut l'habileté de l'homme contre la sagesse de Dieu ? Jésus-Christ rompt ces faibles mailles et force le Scribe même à donner la vraie réponse à la question qu'il vient de poser. *Qu'est-il écrit dans la Loi, lui dit Jésus? Qu'y lisez-vous?* Le Scribe dut s'exécuter et répéter l'enseignement des Ecritures : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces, de tout ton esprit et ton prochain comme toi-même* [2]. C'est le suprême commandement qui concentre tous nos devoirs et renferme en lui seul toute

[1] Luc., X, 25.
[2] Luc., X, 26, 27.

notre éternelle destinée. L'amour de Dieu s'y présente sous ses essentiels caractères. Il est exclusif, c'est de « tout cœur » qu'on aime Dieu et l'amour divin n'admet pas de partage. Il est universel, car c'est de notre être entier, de nos facultés diverses, depuis le cœur jusqu'au sommet de l'intelligence, que doit s'échapper le cri de l'amour. Il est véhément, c'est « de toutes nos forces », sans lâcheté, sans calcul d'égoïsme, sans pusillanimité, que nous devons aimer Dieu. Et si sur la terre l'amour « est plus fort que le trépas », combien plus l'amour divin doit-il triompher de tout et crier avec l'Apôtre : « qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? ».

Vous avez bien répondu, reprit Jésus. Faites cela et vous vivrez[1]. Le grand commandement observé c'est la vie éternelle conquise. L'astuce du Scribe était déjouée, Jésus n'avait fait que lui rappeler la Loi qu'il eût dû assez connaître pour ne pas poser une question inutile. Sentant le ridicule de sa situation il crut en sortir par une autre interrogation. *Mais, dit-il, qui est mon prochain*[2] ? Voilà bien la question d'un Juif ! L'âme Juive s'y peint toute entière. L'orgueil l'élève si au-dessus du reste des hommes qu'aucun ne peut devenir « prochain ». D'ailleurs quelle commisération peut trouver place là où un égoïsme aride a tout envahi ? Et de qui tenir compte quand rien n'existe que soi ?

La réponse du Sauveur fut l'admirable parabole du Bon Samaritain qui fixe pour tous les siècles les motifs, la règle, la pratique, de la charité du Chrétien.

Le cadre où s'enferme le drame est merveilleusement choisi. Entre Jérusalem et Jéricho s'étend une zone

[1] Luc., X, 28.
[2] Luc., X, 29.

déserte et sauvage coupée de collines sablonneuses et de roches abruptes, repaires de voleurs et d'assassins. La route qui la traverse avait, à raison des crimes sans nombre qui s'y commettaient, reçu le nom de « route sanglante ». De nos jours même il n'est pas rare que le voyageur y soit assailli par des malfaiteurs armés.

Un homme donc descendait de Jérusalem à Jéricho. Il tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent et prirent la fuite, après l'avoir couvert de blessures et laissé à demi-mort [1].

Voilà l'état misérable où vient d'être réduit l'un de nos semblables. Qui seront les cruels et les insensibles, ceux qui n'admettent pas avoir de « prochain », dont il faille tenir compte ? Quels seront au contraire les hommes bons et charitables qui porteront à leurs semblables protection et secours ? Et chez ces derniers quelle sera la suite et l'enchaînement de ces secours ?

Il en est qui passent outre et ne daignent pas même voir la misère d'autrui, ou s'ils l'aperçoivent c'est pour la fuir. Le Sauveur met en scène un prêtre et un Lévite. *Or un prêtre suivait le même chemin, il vit cet homme, et prit l'autre côté de la route. Un Lévite suivit qui s'arrêta, regarda le blessé et passa outre* [2]. Pouvons-nous scruter la pensée divine dans ce choix fait d'un prêtre et d'un lévite pour représenter la plus cruelle insensibilité devant la plus navrante des misères ? Saint Paul nous en ouvre peut-être le secret quand il nous affirme que les dons les plus excellents, les ministères les plus élevés et les plus saints ne comptent de rien devant Dieu sans la Charité. Plus le contraste est saisissant, plus la

[1] Luc., X, 30.
[2] Luc., X, 31.

démonstration est victorieuse. Dans le même but, le Sauveur place chez un Samaritain, un étranger, un habitant d'une terre demi païenne, l'exercice de la plus éminente charité : la charité peut se rencontrer chez les plus humbles pour les ennoblir magnifiquement. *Un Samaritain qui faisait le même voyage, arriva près de la victime, et la voyant fut ému de compassion* [1].

Quel est l'ordre de la charité et la succession des actes qu'elle inspire ? *Il s'approcha*, dit le Sauveur. La cause la plus ordinaire de notre insensibilité à l'égard des malheureux, c'est que nous ne nous approchons pas d'eux. Leur misère et leurs souffrances restant loin de nos yeux, n'agissent en rien sur nos cœurs. C'est le spectacle du pauvre qui éveille en nous les douces et fécondes émotions de la charité. Et dès qu'elle est éveillée et active, la charité devient ingénieuse ; Elle arrête les effets du mal, ou elle corrige les vices qui ont amené la misère, ou elle pare aux accidents qui l'ont causée, et elle fait cela avec la mansuétude dont l' « huile » est l'image et la fermeté que représente le « vin ». *Il s'approcha, banda les plaies après y avoir versé de l'huile et du vin* [2]. La charité pratiquée par un seul deviendrait difficile et onéreuse ; aussi cherche-t-elle à multiplier les secours en augmentant le nombre des bienfaiteurs. *Puis il le mit sur son cheval, le mena dans une hôtellerie et l'y assista* [3]. Le vrai serviteur des misérables ne les saurait abandonner alors même que des absences nécessaires l'éloignent d'eux. Avant le départ il leur ménage des secours. *Le lendemain il tira deux deniers de sa bourse et les donnant à l'hôtelier :*

[1] Luc., X, 33.
[2] Luc., X, 34.
[3] Luc., X, 34.

« *Ayez soin, lui dit-il, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour*[1].

Le Scribe pour le coup devait savoir ce qu'était un prochain pour les malheureux, aussi ne put-il s'empêcher de donner au Sauveur la juste définition qu'il ignorait jusque-là. *Lequel de ces trois, demanda Jésus, vous paraît être le prochain de l'homme tombé entre les mains des voleurs ? — C'est, répondit le Docteur, celui qui a été compatissant*. La haine Juive l'empêchant de nommer le « Samaritain » il emploie l'expression vague « celui qui a eu pitié ». *Allez et faites de même, se contenta d'ajouter Jésus*[2].

Ainsi comprise cette page n'en resterait pas moins l'une des plus belles de l'Evangile, mais la tradition y a vu un sens bien autrement large et profond. Ce n'est rien moins ici que l'histoire entière du genre humain dans sa chute en Adam et son relèvement en Jésus-Christ. Ce voyageur qui quitte Jérusalem, « la ville de lumière et de paix », pour descendre à Jéricho, dont le nom signifie « changement, décadence », c'est Adam, c'est l'humanité, qui sort de l'Eden pour gagner la terre maudite du péché et de la mort. Fatal exode ! Le genre humain ne nous apparaît plus que sous l'image sanglante d'un blessé que des voleurs ont assailli, dépouillé, laissé à demi mort. Car telles sont bien les suites de la prévarication de l'homme, après que les brigands du chemin, les démons, l'ont couvert de la terrible blessure du péché. Trois traits caractérisent notre état de déchéance. Nous avons été dépouillés. Dieu à la nature avait surajouté un être divin ; la nature elle-même était intègre dans ses dons suréminents : le péché nous dépouilla tout à la

[1] Luc., X, 35.
[2] Luc., X, 36-37.

fois de l'état surnaturel et de l'état d'intégrité de nature. Nous n'avons plus qu'une nature blessée et demi-morte; et de cette nature ainsi anémiée tous les dons surnaturels ont disparu. Nous gisons loin de Jérusalem, loin du ciel, sur une route de désolation et de mort.

Mais quoi ? Dieu n'a-t-il pas donné à l'humanité déchue de la Loi Ancienne ? Le prêtre et le Lévite n'ont-ils pas passé par le chemin où gît la victime ? Sans doute, mais ni l'un ni l'autre n'ont rien fait pour la tirer de son affreux état. La Loi Ancienne constatait le péché mais ne le remettait pas. Législation et Sacerdoce, sacrifices et prophéties, mettaient à nu ses blessures mais n'y donnaient ni l'huile ni le vin, et nous laissaient sur la route sans nous transporter dans le refuge d'aucune hôtellerie.

Tel était notre état désespéré, quand vint à nous Celui qui, sans y contredire, se laissa appeler « le Samaritain ». Il vint de Jérusalem à Jéricho, du ciel à la terre, du sein du Père à la vie passible et mortelle. Il s'arrêta auprès du moribond, il se pencha avec un cœur ému et une main active sur ses blessures pour les panser. Il les « lia » d'abord, il arrêta la mortelle effusion de nos péchés. Puis par sa douce et miséricordieuse grâce il y répandit « l'huile », et dans son énergique législation il la soumit à l'influence mordante du vin.

Nous étions sauvés, mais l'heure vint où notre Sauveur, quittant ce monde pour « retourner à son Père », nous dut laisser en d'autres mains. Il avait fondé la grande hotellerie des âmes, l'Eglise : c'est à elle qu'il nous confia, lui donnant à notre usage deux opulentes ressources : la foi et la grâce, et lui annonçant son retour. A ce retour, nous serons totalement refaits, corps et âmes, et nous irons avec Lui jouir éternellement au ciel des bienfaits de sa Rédemption.

II. — En évangélisant les villes et les bourgades où ses soixante-douze Disciples avaient préparé sa venue, Jésus s'était insensiblement rapproché de Jérusalem. Il n'entra pas dans la ville, mais séjourna durant quelque temps dans ses alentours. Saint Luc nous le montre à Béthanie, sur la pente du mont des Oliviers, dans la demeure de Lazare et de ses deux sœurs Marthe et Marie auxquels il demande l'hospitalité.

Le Divin Expiateur devait être errant sur la terre, n' « avoir pas où reposer sa tête », et demander à la charité de ses créatures, Lui qui possédait l'univers, la nourriture et l'abri! C'était aussi un conseil tout mystérieux de l'amour. Il se réduit à la pauvreté pour nous donner l'occasion de le secourir, et, quand il aura enlevé à la terre sa présence visible, il restera visible dans ses pauvres afin de perpétuer durant tous les siècles la même marque d'affection dans nos cœurs.

A Béthanie, cette affection était ardente. Marthe et Marie resteront à jamais le type exquis du dévouement et de l'amour. Les deux sœurs ont pour Jésus la même dilection mais elles la traduisent différemment. Marthe prend volontiers pour elle les soins et les fatigues de la vie active. Le Maître vient d'arriver, peut-être inopinément, elle se multiplie pour rendre digne de Jésus la réception qu'elle lui fait. Toute la maison se remplit d'agitation, les ordres aux serviteurs se croisent en tout sens, les apprêts du repas exigent des courses sans fin. *Marthe s'agitait beaucoup et s'empressait aux soins multiples du service*[1]. Marie n'avait pu vaincre la véhémence de son amour et l'inclination de sa nature méditative. Dès l'arrivée de Jésus, elle s'était attachée à

[1] Luc., X, 38-40.

lui, sans songer à autre chose qu'à se remplir délicieusement l'âme de sa parole, le cœur de sa tendresse. Marthe ne se préoccupait que de la nourriture qu'elle offrirait, Marie que de la nourriture céleste qu'elle recevrait. Son humilité l'avait jetée aux pieds de Jésus, et son amour l'y retenait immobile et haletante. Chaque parole de Jésus la comblait d'une joie divine et dans cet entretien, où lui étaient révélés les secrets du Royaume de Dieu, elle était plus au ciel que sur la terre ; toute préoccupation terrestre avait quitté son âme que remplissaient seules les choses d'en-Haut : *Marie assise aux pieds du Sauveur, l'écoutait parler* [1]. Modèle des prêtres, Jésus n'avait d'autre souci, en entrant dans la demeure hospitalière, que d'y édifier les âmes par de célestes entretiens. Tel sera le ministre de Jésus-Christ. Sa présence dans les demeures du monde n'aura jamais d'autre but que la sanctification de ceux qui le reçoivent ; sa parole sera toujours empreinte d'une gravité douce et d'une céleste élévation ; arrière les propos profanes, les joyeusetés messéantes, les scandaleuses mondanités.

Marthe fut-elle quelque peu jalouse du bonheur dont l'entretien de Jésus comblait Marie ? En tout cas il lui sembla juste que sa sœur partageât ses fatigues. *S'arrêtant devant Jésus elle lui dit : « Seigneur, ne voyez-vous pas que ma sœur me laisse servir seule ? Ordonnez-lui donc de m'aider* [2] ! Que va répondre Jésus ? Marie attend anxieuse la sentence qui sera prononcée; soumise assurément d'avance à l'ordre qu'elle recevra, mais navrée à la pensée de quitter une place délicieuse et de perdre des entretiens divins.

[1] Luc., X, 39.
[2] Luc., X, 39.

Elle tremblait à tort. Jésus qui profitait volontiers des circonstances les plus insignifiantes pour révéler les plus hautes doctrines, n'eut garde de perdre l'occasion que lui offrait l'attitude des deux sœurs. Le chrétien est placé entre deux mondes : il a deux vies à entretenir, deux carrières à poursuivre : il sert à la fois son Dieu dans les œuvres extérieures, et, dans l'union intime de son âme par la méditation et la prière. Destiné à la vie du ciel il l'inaugure dès ici-bas par la piété ; vivant cependant encore au sein des choses terrestres, il ne les peut, ni ne les doit répudier, mais se sanctifier dans leur usage. Marthe représentait cette vie active, Marie la vie de contemplation, de commerce intime avec Dieu. Jésus avait à prononcer une double sentence : sur la vie extérieure pour en agréer l'emploi, en montrer l'écueil, en formuler la règle : sur la vie contemplative pour en marquer l'excellence et en affirmer la supériorité. Il ne blâme pas Marthe qui travaille, il agrée ses soins et bénit ses fatigues, mais il l'avertit à la fois du danger d'une activité excessive et de la nécessité d'y poursuivre le seul but de notre destinée, l'« unique chose nécessaire » qui est Dieu et le service de Dieu. Quant à Marie qui s'est vouée à la prière, à l'entretien intime avec son Dieu, sa place est déclarée éminente, la part qu'elle s'est attribuée est la « meilleure ». Marthe n'est pas condamnée, mais Marie est exaltée. *Marthe, Marthe, répondit le Seigneur, vous vous tourmentez et vous vous agitez de bien des choses : or une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part qui ne lui sera pas ôtée* [1].

Qu'est-ce encore que cette maison de Béthanie qui reçoit en elle l'Homme-Dieu ? Voyons-y l'Eglise où Jé-

[1] Luc., X 41-42.

sus réside durant le temps et l'éternité. L'Eglise sera tour à tour Marthe et Marie. Marthe durant les siècles de sa vie militante. Pour garder dignement son Dieu, elle se multiplie en efforts de toute sorte ; ses sollicitudes sont incessantes, ses œuvres innombrables, ses labeurs rudes et crucifiants. C'est sa vie dans le temps. Dans l'éternité nous la trouvons unie à son Maître dans les délices du repos, les joies d'une possession béatifique, l'extase d'un infini amour, c'est Marie.

III. — *Un jour Jésus priait en un certain endroit*[1]. Cette vague indication de saint Luc laisse place aux conjectures. Avait-il, après la réception de Lazare et de ses sœurs, quitté les environs de Jérusalem pour entrer, au-delà du Jourdain, dans la Perée ? Ou bien est-ce près de Béthanie, sur le mont des Oliviers, ainsi que le veut une tradition respectable, qu'il se retira pour prier ? Le texte sacré nous laisse libres de choisir l'endroit où le Sauveur donna pour la seconde fois à ses disciples la formule du *Pater* et ses exhortations à la prière. Quand son entretien solitaire avec son Père fut terminé ses disciples s'approchèrent de Lui, et l'un d'eux, un nouveau venu sans doute, et qui n'avait pas assisté au Sermon sur la Montagne, lui demanda une formule d'oraison : *Seigneur, apprenez-nous à prier, comme Jean l'a enseigné à ses disciples*[2]. Il lui semblait à lui et aux autres qu'un ordre de choses nouveau étant établi et de nouveaux rapports de l'homme à Dieu mis en vigueur, il fallait aussi de nouveaux sentiments et à ces sentiments une expression nouvelle. L'Ancien Testament

[1] Luc., XI, 1.
[2] Luc., XI, 1.

était rempli de formules de prières, mais l'âme s'y préoccupait bien plus des grâces temporelles que des faveurs d'un ordre divin. Jean le Précurseur avait fait prier ses Disciples, mais sans doute pour éveiller en eux la crainte des châtiments et le désir de la pénitence. Avec Jésus-Christ quels devaient être les sentiments et le langage de l'âme envers Dieu ?

Quand vous priez, dit Jésus, dites : Notre Père, etc.[1] C'est l'Oraison dominicale telle que nous la trouvons dans saint Matthieu, au Sermon sur la Montagne, mais plus concise. Ici comme là nous avons dans la Divine Prière le résumé complet de tout ce qui doit remplir l'âme du Chrétien. A ce mot de « Père » cette âme comprend combien sont changés ses rapports avec Dieu, depuis que la Loi de crainte a fait place à la Loi d'amour et que le Fils de Dieu nous a donné pour Père son propre Père. Mais nous ne sommes pas seulement les enfants de Dieu, nous sommes ses serviteurs et ses sujets. Nous sommes créés pour le servir, pour le glorifier, pour exécuter ses ordres, pour dilater son empire. Nous voulons donc que « sa volonté se fasse » et que son « règne » s'établisse partout. Quand notre pensée s'est élevée à Dieu, elle s'abaisse sur nous-mêmes pour considérer notre dénuement. Mais si nous ne possédons, comme le pauvre, que ce que la charité nous octroiera, nous sommes assurés qu'un bon « Père » ne nous laissera pas sans le pain de chaque jour. Puis, comme nous ne sommes pas seulement des dénués, mais des coupables, nous implorons miséricorde, nous engageant à l'accorder nous-même au prochain qui nous a offensés. Assurés du pardon pour les fautes commises, nous prévoyons les fautes à venir, nous nous effrayons

[1] Luc., XI, 2-5.

des dangers qui nous entourent, des ennemis qui nous assaillent ; trop faibles pour leur résister nous supplions Dieu, ou bien de nous épargner le combat, ou bien, si nous le devons subir, de nous y soutenir et de nous y rendre vainqueurs.

Avoir une formule de prière et la tenir des lèvres de Dieu même, c'était beaucoup ; ce n'était cependant pas tout encore. Que sert la nourriture à qui ne peut ni ne veut la prendre ? Jésus continua en nous inculquant le désir de la prière, et en nous affirmant son efficacité. Si nous avons besoin de grâces urgentes, ayons la certitude qu'une prière vive et persévérante nous les obtiendra : c'est l'objet d'une première Parabole. Une seconde nous montre comment Dieu invoqué avec ferveur et importunité nous délivrera de tout danger et nous sauvera de toute persécution. Dans une troisième l'essentielle condition de toute prière, l'humilité, nous est montrée.

Jésus ajoute : « Que l'un de vous ait un ami et « qu'au milieu de la nuit il aille à sa demeure et lui « dise : prête-moi trois pains car un hôte m'arrive « de voyage et je n'ai rien à lui offrir » ; et que de l'intérieur l'autre réponde : Ne m'importune pas, ma porte est close, mes enfants sont au lit près de moi, je ne puis ni me lever, ni te rien donner. Eh bien ! que le solliciteur continue à frapper ; je vous affirme que l'autre, s'il ne se lève ni ne donne à titre d'ami, le fera pour se débarrasser d'un importun et lui fournira ce dont il a besoin[1]. A peine est-il besoin d'expliquer la divine Parabole, tant le sens en est clair. L'ami que nous allons implorer c'est

[1] Luc., XI, 5-9.

Dieu; Dieu, qui nous a donné de son amour tant et de si extraordinaires preuves, que c'est vers lui que d'instinct nous allons quand quelque besoin nous presse. Oh! qu'il en est de ces détresses urgentes! que notre nuit est noire ! que nos ressources sont épuisées! que notre impuissance est grande! Si le prochain nous implore ou pour son corps ou pour son âme, qu'avons-nous à lui donner? Comment soutenir nos œuvres de charité et de zèle? Comment sanctifier des enfants? Comment convertir un époux incroyant et sourd à nos prières? Comment éclairer les ignorants et ramener les pécheurs? Tous ces hôtes qui nous arrivent au sein de nos ténèbres, qu'en faire et comment les secourir? Nous irons à Dieu. Mais Dieu veut que notre supplication soit persévérante. Trop vite exaucés, nous n'aurions pas pour les dons divins l'estime qu'ils méritent. Et d'ailleurs Dieu qui se plaît à nos prières voudra les prolonger et en activer l'ardeur. Nous refusera-t-il jamais? Non certes! Si l'homme de la Parabole est vaincu par l'importunité de son ami, comment Dieu, si infiniment bon et tendre, ne le sera-t-il pas par la nôtre?

Mais nous n'avons pas que des détresses à soulager, soit pour nous, soit pour nos semblables : vivant au milieu d'un monde ennemi, nous pouvons y subir parfois de désespérantes persécutions. Y serons-nous secourus par Dieu ? N'est-ce pas même de Dieu seul que nous devrons attendre notre délivrance? Assurément. Ici encore Jésus-Christ met en parallèle l'homme borné et méchant avec Dieu dont la bonté et la puissance sont infinies, et conclut victorieusement que si l'homme mauvais sait protéger une victime parce qu'elle l'obsède de ses sollicitations, le Dieu bon et compatissant nous en offre une bien plus grande assurance. *Un juge, dit-*

il, ne craignait ni Dieu ni les hommes[1]. Quelle espérance pouvait avoir en lui les opprimés ? Or, dans la même ville une pauvre veuve était en butte à une odieuse persécution. « *Faites-moi justice*[2] ! » criait-elle au mauvais juge. Lui refusait obstinément de l'entendre. Mais elle le poursuivait, poussant toujours la même clameur : « faites-moi justice ». Que fera le Juge ? *Bien, se dit-il en lui-même, que je ne craigne ni Dieu ni les hommes, cette veuve m'obsède à ce point que je vais lui faire rendre justice. Elle pourrait sans cela en arriver à quelque acte de violence*[3]. Si cela se passe sur la terre, que n'avons-nous pas à attendre du ciel ? Comment notre espérance en Dieu dans nos persécutions serait-elle une vaine espérance ?

La véritable veuve c'est l'Église. Le monde la persécute cruellement, il la dépouille, il l'opprime, il lui ravit ses enfants, il détruit ses œuvres. Elle crie à Dieu, elle attend son secours, elle multiplie sans fin ses supplications ardentes : *Et Dieu, continue le Sauveur, ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui nuit et jour ! Il tarderait à les secourir ! Je vous l'affirme, il leur fera prompte justice*[4]. Notre danger le plus redoutable n'est donc pas dans la persécution, puisque Dieu nous en délivre, mais dans le manque de foi et de prière qui nous rendrait indignes du secours divin.

Ce manque de foi fait passer soudain dans l'âme du Sauveur une vision douloureuse de l'avenir. Une persécution affreuse, suscitée par l'Antéchrist et son empire, précédera le second Avènement. Les Chrétiens

[1] Luc., XVIII, 2.
[2] Luc., XVIII, 3.
[3] Luc., XVIII, 4, 5.
[4] Luc., XVIII, 7.

seront poursuivis et opprimés par toute la terre, l'Église vivra des jours d'angoisse, surtout à cause des défections de ceux de ses enfants qui défailleront dans leur foi. Jésus pleure d'avance sur ces chutes et il les signale : *Quand le Fils de l'Homme, dit-il, reviendra sur la terre, y trouvera-t-il encore de la foi*[1] ?

C'est la foi qui alimente la prière, c'est la prière qui nous assure le salut, mais l'une comme l'autre ne vivent que d'humilité. Deux hommes sont en prière dans le temple, l'un qui est orgueilleux voit sa prière rejetée, tandis que l'autre qui est humble voit la sienne couronnée des plus amples bénédictions. C'est le sujet de la Parabole du Pharisien et du Publicain. L'orgueilleux se fait reconnaître du premier coup à son attitude et à son langage. *Deux hommes montèrent au Temple pour prier, un Pharisien et un Publicain. Le Pharisien debout, priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, iniques, adultères, ni comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout mon bien*[2] ». Chaque mot dans cette prétendue prière est un document d'orgueil, et avant même toute parole, l'attitude seule est une insulte et une provocation. Le fidèle en prière montre dans son maintien l'humilité de son âme: ce pharisien se tient insolemment « debout ». Et ce n'est pas à Dieu qu'il parle, c'est à lui-même : « il priait ainsi en lui-même ». Il repasse avec complaisance le bien qu'il découvre en soi et sa première parole, qui chez les autres est une expression d'humble reconnais-

[1] Luc., XVIII, 8.
[2] Luc., XVIII, 9-11.

sance : « Mon Dieu, je vous rends grâce », est chez lui une détestable explosion de superbe. Il n'a rien à demander à Dieu puisqu'il est riche de tous les dons, possesseur de toutes les vertus ! Et il déroule à ses yeux ravis ce trésor de perfection. Il est chaste, il est mortifié, il est pieux, il est libéral, il a toutes les vertus. Il lui reste pour s'élever au faîte de l'orgueil de se comparer aux autres : il n'a garde d'y manquer. Le genre humain tout entier est coupable, lui seul est juste, et ses yeux tombant sur le publicain humblement prosterné au bas du Temple, il en prend occasion pour accentuer son orgueilleuse justice. Il dénigre son semblable, faute qui pour bien des motifs attire sur le coupable l'animadversion de Dieu. Le dénigrement blesse ceux qui l'entendent : les uns qui se réjouissent du mal, les autres qui s'enorgueillissent de ne pas le commettre. Il blesse la religion que l'on solidarise avec ceux dont on dévoile les méfaits. Il blesse Dieu que l'on prend occasion de blasphémer. Il blesse enfin sa victime, chez laquelle il allume un feu de haine et de vengeance. S'inquiétait-il de toutes ces suites de son dénigrement, le Pharisien orgueilleux ? Tout au contraire il continuait à décrire complaisamment la série de ses œuvres saintes, et sa prière n'était qu'un insolent panégyrique.

Tout autre était le pauvre publicain. Humblement retiré à l'écart, il n'osait même lever les yeux sur le Saint des Saints, et sa préoccupation unique était de se faire pardonner ses fautes. *Le publicain se tenant éloigné n'osait pas même lever ses regards vers le ciel, mais, se frappant la poitrine, il disait : « Mon Dieu ayez pitié de moi qui suis un pécheur !* [1] »

[1] Luc., XVIII, 13.

Pour Dieu qui déteste l'orgueil et se complait dans l'humilité, « qui abaisse ce qui s'élève et élève ce qui s'abaisse », la sentence n'était pas douteuse : *Je vous le déclare, le publicain s'en retourna justifié dans sa demeure, mais non pas l'autre* [1].

JÉSUS ÉVANGÉLISE LA PÉRÉE

On comprend sous le nom de Pérée (pays d'au-delà) la région située à l'est du Jourdain. Jésus, à diverses reprises, y avait fait de courtes apparitions : maintenant il s'y arrête pour y porter la parole du salut. La population qu'il y trouve n'est pas l'indifférente et glaciale foule des bords du Lac, ni l'incrédule et orgueilleux peuple de Jérusalem et de la Judée ; les âmes y sont neuves encore et saint Matthieu nous montre des multitudes accourant à Jésus, avides d'entendre sa parole et de recevoir ses bienfaits. *De grandes foules de peuple le suivirent et commencèrent à l'entourer, et Lui se mit à guérir leurs malades, et comme de coutume à les instruire* [2].

Le fond de sa prédication reste le même, la forme se modifie quelque peu. Comme en Galilée et en Judée, il annonce la venue du « Royaume de Dieu », la présence de Dieu sur la terre, l'accomplissement des prophéties, la fondation du royaume des âmes, l'éternelle destinée qui nous attend, les maux à éviter et les vertus à pratiquer, les adversaires à combattre, la fidélité à garder, les récompenses des justes, les châtiments réservés

[1] Luc., XVIII, 14.
[2] Matt., XIX, 1, 2. Marc., X, 1.

aux pécheurs. Mais sa parole est plus ardente, ses appels plus pressants, on sent que la fin de sa mission approche et qu'il n'est plus que pour un peu de temps sur la terre ; il jette les derniers cris de son cœur, il verse à pleines mains ses dernières grâces.

Parmi ses prédications une lui est particulièrement douloureuse, c'est celle où il dévoile plus ouvertement que jamais les vices des Pharisiens et des Scribes, les prévarications des Docteurs de la Loi, les abus introduits partout dans le Culte Mosaïque, et les adjonctions sacrilèges qui y ont été faites au mépris de Moïse et de Dieu. Le peuple est si abusé et les ruses pharisaïques ont si pleinement réussi que si la lumière n'est pas faite sur les tares des Chefs du peuple, le peuple demeurera à jamais sous la domination de ceux qui ne le régissent que pour le perdre.

I. — Une solennelle occasion lui vint bientôt de commencer cette indispensable divulgation. Un jour qu'il évangélisait une foule nombreuse, un Pharisien se détacha pour l'inviter à son repas [1]. Et Jésus le suivit. Les invités, tous Scribes, Pharisiens, Docteurs de la Loi, étaient nombreux. Avant d'entrer dans la salle du festin ils firent des ablutions qu'une tradition toute humaine avait rendues obligatoires et que ne sanctionnait aucun article de la Loi de Moïse. Eux en les accomplissant n'avaient qu'un but : montrer à la foule quelle était la délicatesse de leur sainteté, et combien ils avaient à cœur de demeurer purs de toute souillure. Remplis de vices au dedans ils prétendaient à la plus scrupuleuse pureté au-dehors. Le Sauveur, lui, sans prendre garde

[1] Luc., XI, 37.

à ces pratiques surajoutées à la Loi, alla prendre sa place au festin.

Une irritation sourde grondait à sa vue parmi les convives.

Assurément ces fourbes s'inquiétaient peu de Dieu et de leurs traditions, mais ils regardèrent l'acte du Sauveur comme une insulte qui leur était propre, et l'hôte plus que les autres s'irritait en lui-même du mépris dont il se croyait victime. *Le Pharisien se demandait pourquoi Jésus n'avait fait aucune purification avant le repas*[1]. Tous les convives lui faisaient écho, leur colère commune allait se traduire par quelque grossière invective, quand Jésus prit les devant, et les accabla de ses trop justes anathèmes. Quatre vices rongeaient ces misérables : l'hypocrisie, l'avarice, l'impureté, l'impiété. Pour cacher leurs désordres ils exagéraient, jusqu'au ridicule, les plus insignifiantes pratiques extérieures. *Vous autres, Pharisiens, vous nettoyez les dehors de la coupe et du plat, laissant le dedans de vous-mêmes plein de rapines et d'injustices*[2]. Impies qui ne se préoccupent ni de Dieu, ni des vertus réclamées par Dieu. *Insensés ! Celui qui a fait le dehors n'a-t-il pas fait aussi le dedans*[3] ? N'en êtes vous pas moins des voleurs, coupables de toutes sortes de rapines, quand vous aurez purifié les coupes dont vous vous servez ? Une seule chose peut vous sauver des châtiments de Dieu : l'aumône, les œuvres de charité. *Donnez donc de votre superflu, ce sera là pour vous la suprême purification*[4].

[1] Luc., XI, 38.
[2] Luc., XI, 39.
[3] Luc., XI, 40.
[4] Luc., XI, 41.

Voici les impudiques, les émules des vieillards qui tentèrent la chaste Suzanne, séducteurs qui sous des dehors austères cachent d'ignobles passions : *Malheur à vous parce que vous êtes semblables à ces sépulcres qu'on ne voit point et sur lesquels on marche sans le savoir*[1] !

Les Pharisiens attérés gardaient le silence. Un Docteur de la Loi crut faire une habile diversion : *Maître, dit-il, en parlant de la sorte vous nous offensez, nous aussi*[2]. Il ne fit qu'attirer sur lui et ses semblables les foudres divines, car eux qui devaient instruire le peuple l'égaraient, qui devaient le sanctifier le retenaient dans une outrageuse impiété.

Malheur à vous aussi, Docteurs de la Loi ! Parce que vous accablez les hommes de fardeaux qu'ils ne peuvent porter, alors que vous-mêmes ne touchez pas du bout du doigt les charges les plus légères!

Malheur à vous, Docteurs de la Loi ! Vous avez pris la clef de la science sans y être entrés vous-mêmes et en empêchant les autres qui voulaient entrer[3] !

Le tumulte qui suivit ces paroles est indescriptible. Dans son expression saisissante, saint Luc compare l'assemblée à une meute en fureur qui s'acharne à forcer une proie. Tous s'étaient levés, tous criaient leurs injures ; mais plus encore, ils pressaient Jésus de questions[4], le harcelaient de demandes, afin, que tombant dans leurs pièges, ses réponses donnassent prise à quelque accusation capitale. *Les Docteurs de la Loi entreprirent de le pousser à outrance, de lui fermer la*

[1] Luc., XI, 44.
[2] Luc., XI, 45.
[3] Luc., XI, 46.
[4] Luc., XI, 54.

bouche par tous les moyens, de lui dresser des pièges, de lui arracher une parole qui servit de thème à accusation [1].

Pas plus qu'une mer en fureur, ces colères ne pouvaient émouvoir Celui qui est le Tout Puissant. Jésus sortit de la salle du festin et trouva au dehors une foule avide de le voir et de l'entendre [2]. Il pouvait craindre d'elle que les clameurs et les injures vociférées au banquet ne l'eussent ébranlée ; aussi son premier soin fut d'achever son coup d'éclat, en la prémunissant contre la haine et les accusations de ses ennemis : *Gardez-vous, dit-il à ses Disciples, du levain des Pharisiens qui est l'hypocrisie* [3].

II. — Parmi les vérités qui forment le fond de la prédication du Sauveur, il en est une qui revient sans cesse sur ses lèvres et qu'il fait pénétrer dans les âmes en traits de feu : C'est la survivance, l'éternel au-delà, la double issue de cette vie, la reddition des comptes que, chaque homme au moment de sa mort et le genre humain tout entier à la fin du monde, devront subir, jugement définitif qui élève les bons dans la gloire et chasse les contempteurs de Dieu dans des expiations sans fin.

Or le mortel ennemi de cette vérité, c'est l'attache aux biens et aux jouissances de ce monde. Quand nous nous rivons aux richesses présentes, nous nous détournons des perspectives de l'avenir. De là l'insistance de Jésus à nous délivrer de la tyrannie de l'or et des sollicitudes exclusives de nos besoins matériels. Il s'était étendu longuement sur ce sujet à la Montagne des Béa-

[1] Luc., XI, 54.
[2] Luc., XII, 1.
[3] Luc., XII, 1.

titudes ; un Juif vint lui fournir ici une nouvelle occasion d'en parler. *Maître, dit-il à Jésus, ordonnez à mon frère de partager avec moi notre patrimoine*. Voilà certes un homme qui n'avait pas du Fils de Dieu la connaissance et la foi qu'il en fallait avoir ! Qu'était venu faire au milieu de nous le Fils du Très Haut et quelle grandiose ambassade avait pu motiver sa descente des cieux ? Assurément des intérêts d'un ordre divin ; la sanctification de nos âmes, notre élévation à une gloire éternelle, notre partage avec Dieu d'un patrimoine infini, le jugement qui devait partager le monde en deux parts, les justes et les pécheurs, les saints et les reprouvés, la fondation sur la terre d'un royaume de justice et de vérité. Voilà l'œuvre d'un Homme-Dieu, voilà le seul objet digne de sa médiation souveraine. A d'autres les mesquins intérêts de la fortune, alors surtout que ces querelles de famille vont rarement sans des fautes de cupidité, de jalousie et d'injustice. La réponse du Sauveur fut un refus : *Mon ami, qui m'a constitué juge entre vous, et m'a fait arbitre dans vos partages* [1] ?

Mais, Jésus n'eut garde de passer l'incident sans prêcher à la foule contre l'avarice et les maux qu'elle entraîne. Après quelques remarques générales : *Surveillez-vous, gardez-vous de tout avarice ; quelle que soit la richesse la vie ne nous vient pas de ce que nous possédons* [2]... Il dramatisa la leçon d'une façon saisissante, en amenant en scène l'avare lui-même et nous faisant contempler en lui la folie, le crime et le désastre final de l'amour immodéré de la richesse. *Le champ d'un homme riche avait rapporté d'amples*

[1] Luc., XII, 13-14.
[2] Luc., XII, 15.

moissons. Et il pensait en lui-même, disant : « Que ferai-je ? Je n'ai point où recueillir mes récoltes..... Voici ce que je vais faire. J'abattrai mes greniers et j'en ferai de plus grands et j'y placerai tous mes produits et tous mes biens. Et je dirai à mon âme : « tu as de grands biens et pour de nombreuses années ; repose-toi, mange, bois, fais grand'chère [1]..... » Voilà l'avare, le voilà dans sa saisissante et hideuse réalité, entassant dans son âme plus de vices que ses greniers n'ont de moissons. Ecoutons-le. Ses greniers regorgent, dit-il, remplis des moissons anciennes quand les nouvelles réclament leur place. Et il ajoute : « que faire » ? Quelle âme noble poserait une semblable question ? Quel cœur généreux ne verserait pas sur les pauvres ce trop plein de richesse dont il ne sait que faire ? Mais l'avare est sans cœur, la pensée du pauvre lui est étrangère et plus encore importune et odieuse. Il gardera tout ! « Que faire », dit-il ? Voilà donc où aboutit la grande richesse. Au lieu de jouissance elle apporte le souci. On est riche et on ne sait que faire de son or ; et si l'appétit de l'or est infini, la jouissance qu'il procure et la satiété qu'il amène en montrent trop bien la vanité. L'avare est frappé de folie. Et dans cette folie il se livre à des convoitises aussi insatiables qu'elles sont insensées. Il est embarrassé des biens qu'il possède : il en conclut qu'il lui en faut davantage ! « *Je sais, dit-il, ce que je ferai : je renverserai mes greniers et j'en construirai de plus vastes* [2] ». Ainsi, vit-il, sans cesse secoué par la fièvre de l'ambition, ou torturé par les sollicitudes et les vaines terreurs. Au sein de l'opulence,

[1] Luc., XII, 16-20.
[2] Luc., XII, 18.

il est pauvre comme les plus pauvres ; il est incertain de l'emploi même de sa richesse et quand il prend un parti, c'est pour tomber plus bas dans l'abîme de son avarice, plus avant dans la nuit ténébreuse où tout chemin de la vertu disparaît devant lui. « Que faire », dit-il. Tout autre répondrait : « Faire partager ta richesse aux nécessiteux ». Lui n'en a pas même une lointaine pensée. Et voyez comme l'avarice le mène droit à l'impiété. « Mes biens..... mes récoltes..... mes greniers..... Et Dieu? Dieu n'est donc rien dans l'acquisition de ton opulence? C'est toi qui as donné à la terre sa sève, au soleil sa chaleur, aux pluies leur fécondité ? Tu dis : « mes biens .... ». Ignores-tu donc que « toute la terre est au Seigneur » ? Que le Sauveur en te faisant riche t'a établi son mandataire et l'économe de ses pauvres ? Se croyant le seul maître de sa fortune, l'avare pousse son inconcevable folie jusqu'à se croire maître aussi de sa vie : « *J'ai des biens pour vivre de nombreuses années* » [1]. Comme si l'avenir était à nous ! Mais comme après tout un reste de bon sens nous fait sentir que l'avenir n'est pas à nous, nous avons hâte de jouir du présent. Aussi, beaucoup d'avares ne le sont qu'au profit de leur luxure et de leur gourmandise : « leur Dieu, c'est leur ventre », leur idole, c'est la volupté : *Mange, bois, fais grand'chère*, dit notre avare [2].

Alors Dieu intervient ; il se montre par un de ces coups foudroyants qui mettent à nu le néant des richesses. *Dieu lui dit : Insensé ! Cette nuit même on te demandera ton âme, et à qui sera ce grand bien que tu as amassé* [3]. Moment terrible que celui où

[1] Luc., XII, 19.
[2] Luc., XII, 19.
[3] Luc., XII, 20.

Dieu retire brusquement de ce monde l'un de ces avares jouisseurs! Dépouillé de tout, nu et tremblant, il est jeté dans ce monde supérieur auquel il ne prêta jamais la plus fugitive attention. La divine Justice le reçoit, le tribunal est dressé, le coupable y comparaît sans défense possible, et le jugement qu'il subit l'envoie rejoindre, dans les supplices expiateurs, le « Mauvais Riche » dont la vie s'est passée à thésauriser, à jouir, à mépriser Lazare. Et ses biens? Ils seront la proie d'héritiers avides qui les dévoreront. *Ainsi en advient-il de celui qui thésaurise pour soi, et ne place pas ses richesses dans les mains de Dieu*[1].

Le Sauveur fit suivre ce grave enseignement des réflexions sur la Providence qu'il avait longuement développées sur la Montagne des Béatitudes. Pourquoi tant se préoccuper des nécessités de la vie? Dieu ne nourrit-il pas les plus petites et les plus frêles de ses créatures? Le passereau qui n'amasse pas, le lis qui ne travaille pas, trouvent, l'un sa pâture, l'autre sa robe plus riche que les parures de Salomon. Nos cheveux sont comptés, le souci de notre existence n'échappe pas au cœur paternel de Dieu; cherchons « le Royaume de Dieu avant toute chose, le reste nous sera donné par surcroît ». Pourquoi nous inquiéter du vivre et du vêtement, alors que « notre Père céleste nous donne un royaume[2] »?

III. — Cette perspective d'un Royaume éternel revient sans cesse dans la prédication du Sauveur. Nous en sommes les conquérants, et notre vie actuelle n'a pas d'autre but que de nous en assurer la possession. Mais

[1] Luc., XII, 21.
[2] Luc., XII, 22-32.

la conquête est ardue ; l'effort doit être proportionné aux difficultés à vaincre ; le temps est court et incertain ; il nous faut donc la vigilance pour ne pas nous laisser amollir : *Veillez donc, car vous ne savez à quelle heure le Seigneur doit venir*[1].

Ayez la ceinture aux reins et à la main vos flambeaux allumés, comme des hommes qui attendent leur maître revenant des noces, et qui se tiennent prêts à lui ouvrir dès qu'il heurtera à son seuil[2]. La « ceinture aux reins », qui y ramène les vêtements flottants, c'est la tenue de travail et le signe de l'activité. Nos mouvements sont empêchés par les plis et les replis d'une tunique flottante ; la ceinture, c'est l'énergie, c'est l'effort, c'est la mortification qui circonscrit et réfrène les superfluités nuisibles d'un bien être énervant et d'une mollesse paresseuse. Celui-là est « ceint », qui répudie les dissipations stériles, les plaisirs messéants, l'oisiveté honteuse. Ayons donc « la ceinture aux reins ». Mais ayons aussi « à la main nos flambeaux allumés ». La nuit est noire, elle règne autour de nous, dans ce monde plein d'erreurs et d'ignorance que nous habitons ; elle règne en nous-mêmes qui sommes les jouets de tant d'illusions décevantes ; elle règne aussi en partie dans cet ordre surnaturel, où nous nous mouvons sans jouir encore « de la claire vision », mais ne voyant les choses qu'en « énigme et à travers un voile ». Un flambeau nous est indispensable, c'est celui de la foi, dont le rayonnement éclaire notre origine, notre fin, le moyen d'y atteindre, les œuvres de Dieu et les nôtres, le chemin à suivre pour

[1] Luc., XII, 40.
[2] Luc., XII, 35-39.

atteindre au bonheur, les conditions à remplir pour devenir et rester des serviteurs fidèles. L'huile qui alimente nos flambeaux, c'est la parole sainte, l'instruction religieuse, la lecture, la méditation.

Et ainsi « ceints et illuminés » nous sommes dans l'attente. De qui ? De notre Maître, de notre Dieu, de Jésus-Christ. Après les quelques années de sa vie passible, il s'en est retourné aux joies éternelles, aux fêtes nuptiales que le ciel célébrait en l'honneur de son mystique mariage avec l'humanité. Cette union se complète, s'achève dans la gloire, alors que dans l'extase de l'amour, il se donne à ses anges et à ses saints, ne faisant qu'un avec eux et leur prodiguant les tendresses de son cœur et les richesses de sa dot infinie.

C'est de là qu'il revient à chacun de nous au moment de notre mort ; de là qu'il reviendra, à la fin des temps, au genre humain tout entier[1].

Dans quelle attitude trouvera-t-il ses serviteurs ? Les actifs et les vigilants l'attendent et lui ouvrent. Heureux serviteurs ! *Je vous l'affirme*, dit Jésus-Christ, *leur Maître lui-même se ceindra, les fera asseoir à sa table, et, allant de l'un à l'autre, il les servira*[2]. Qu'est-ce à dire « il se ceindra » ? Il mettra à nous récompenser la même activité que nous avons mise à le servir. Lui aussi, durant l'éternité, se livrera à un travail dont notre félicité sera le but ; il remplira tous nos désirs, comblera notre être entier de jouissances inénarrables ; il se fera tout en tous, tout à tous, et quelle que soit la multitude des élus, chacun d'eux le possèdera pleinement ; « il ira de l'un à l'autre » pour les servir

[1] Luc., XII, 36.
[2] Luc., XII, 37.

tous. Dans un autre endroit, le Sauveur parle « de demeures différentes » que comprend la Maison de Dieu, le ciel.

De nombreuses Paraboles nous enseignent que la bonté de Dieu ne repousse pas les retardataires qui se convertissent à la dernière heure ; c'est la même clémence divine que Jésus-Christ fait apparaître ici. *Si le Maître rentre à la seconde ou à la troisième veille, heureux ces serviteurs, s'il les trouve veillant de la sorte*[1]. Il n'est question que de la « seconde » et de la « troisième » veille. A la première, correspondant au premier âge, à la tendre enfance, on ne demande rien, puisque le nouveau-né n'est capable de rien. Mais la jeunesse a pu se passer loin de Dieu et de la vertu. Si, à l'âge mûr, l'homme revient à la foi et à la pratique religieuse, son Maître clément l'accueillera. Si après une vie donnée à l'indifférence et aux vices, le vieillard demande à une sincère conversion la « ceinture, le flambeau et le poste de la vigilance », lui non plus ne sera pas repoussé[2].

Un seul sera exclu de la demeure éternelle, celui qui aura été surpris sans la lumière de la foi, les œuvres saintes, la vigilance qui attend Dieu et se prépare à sa venue[3].

Cette venue de Dieu, Jésus-Christ nous révèle qu'elle sera une surprise *Soyez prêts, car vous ne savez pas à quelle heure viendra le Fils de l'Homme*[4]. C'est notre égoïsme et notre lâcheté qui forcent Dieu à nous cacher l'heure de notre mort. Si nous la connaissions nous concentrerions sur elle seule notre vigilance et nos efforts. Le reste de la vie se passerait dans une sacrilège

[1] Luc., XII, 38.
[2] Luc., XII, 38.
[3] Luc., XII, 45, 46.
[4] Luc., XII, 40.

insouciance, un total oubli de ses devoirs, ou se réserverait pour l'heure où l'on saurait prochains la mort et le jugement. Un exemple appuie cette affirmation. *Comprenez bien*, dit Jésus-Christ, *que si le père de famille savait l'heure où le voleur doit venir, assurément il veillerait, et ne laisserait pas faire de brèche aux murs de sa maison* [1]. Il est indubitable que si nous connaissions l'heure où le trépas forcera la maison du corps pour en arracher l'âme, à cette heure là nous deviendrions vigilants. Mais c'est la vie entière qui réclame notre vigilance, c'est à tous nos instants que Dieu veut nous trouver appliqués à notre sanctification : pour cela l'incertitude nous est laissée comme perpétuelle excitation à veiller.

IV. — Pierre demeurait surpris des dernières paroles de son Maître, incertain s'il devait la prendre pour lui et les autres Apôtres. Que Jésus vint surprendre le reste : il en comprenait déjà peu la raison ; mais qu'un Apôtre fût surpris comme le commun des hommes, lui que son Maître avait favorisé de tant de grâces, comblé de tant d'honneurs, muni de si extraordinaires pouvoirs, séparé de la foule à tant de titres ; voilà qui déconcertait pleinement ses pensées. Il s'en ouvrit aussitôt : *Seigneur, est-ce pour nous ou pour tout le monde que vous dites cette Parabole* [2] ? Jésus laissa cette question sans réponse directe, mais fit comprendre à Pierre que sa dignité même et le poste éminent où il l'avait élevé, lui et tous les prêtres, leur commandent à tous une vigilance plus active et de plus hautes vertus.

[1] Luc., XII, 39. Matt., XXIV, 43.
[2] Luc., XII, 41.

Deux sortes de prêtres sont mis en scène par le Sauveur. Le premier est le saint, dont Jésus, par la tournure même de sa phrase, montre la rareté et la valeur. *Quel est à ton avis l'administrateur fidèle et prudent que le Maître a mis à la tête de ses serviteurs, pour donner à chacun, au moment opportun, sa mesure de froment* [1]? Voilà le bon prêtre, voilà le pasteur selon le cœur de Dieu. Entre ses mains les biens de la grâce, les richesses divines sont en sûreté. Elles ne le seraient pas dans deux cas différents : si l'administrateur était déloyal et s'appropriait ce qui doit être donné à Dieu ; si l'avarice, l'orgueil, les inclinations mauvaises, lui faisaient garder pour lui seul ce que son ministère sacré lui met en main : d'autre part, s'il était malavisé, ignorant, maladroit, troublant et écartant les âmes qu'il a pour mission de recueillir et de diriger. Mais le bon prêtre est à la fois « fidèle et prudent ». Il est de plus actif et soigneux. Aux moments voulus, il donne aux âmes leur nourriture, « leur mesure de froment », froment de la parole, de la direction, des conseils, des exhortations, des saints exemples, « froment des élus », divine Eucharistie, dont il a la garde qu'il doit distribuer « aux temps convenables », avec zèle, avec prudence, avec discrétion, selon les besoins et selon l'aptitude de chacun. Heureux ce prêtre-là ! Après sa carrière remplie, son Dieu l'appellera pour le faire jouir de tous les trésors des Cieux : *Je vous le dis en vérité, son maître l'établira sur tout ce qu'il possède* [2].

Mais que sera et que deviendra l'autre, le prêtre traître à sa mission ? Le Sauveur le peint sous ses trois

[1] Luc., XII, 42, 43, 44.
[2] Luc., XII, 44.

caractères : il est inconscient de sa responsabilité et il s'aveugle sur l'avenir : il se livre à la paresse et aux pires excès de la sensualité : il est pour ses ouailles une sorte de perdition, parce qu'il néglige de les instruire, parce qu'il déserte ou accomplit mal les fonctions saintes qui les sanctifient, parce qu'il les rebute par son orgueil et sa dureté ; parce qu'il les blesse par ses mauvais exemples. *Le serviteur qui se dit : mon Maître tarde à venir » et qui se livre aux excès de la bonne chère, et qui se met à battre domestiques et servantes... Le Maître arrive au jour et à l'heure qu'il n'attend pas, et il le chasse de la maison et il le relègue avec les infidèles* [1]. « Avec les infidèles » : c'est sa place, et encore y sera-t-il au dernier rang, subissant de plus durs châtiments qu'eux tous. L'infidèle, sans la révélation et qui n'avait qu'à obéir à la Loi naturelle, s'il ne l'a point fait sera puni, mais combien plus le sera celui qu'éclairait la vive lumière de l'Évangile, combien plus le prêtre illuminé plus que tous les autres des divines clartés? *Oui le serviteur qui, connaissant les volontés de son Maître, n'a pris aucun soin, opéré aucune œuvre, sera grandement puni. Tandis qu'au contraire sera moins sévèrement châtié celui qui, sans avoir reçu les mêmes lumières, aura prévariqué.* Et c'est le sens commun lui-même qui promulgue ce jugement. *Beaucoup plus est exigé de celui qui a reçu beaucoup plus. On lui demande d'autant plus qu'on lui a plus donné* [2].

V. — Il est aisé de conclure de tout ce qui précède

[1] Luc., XII, 45, 46.
[2] Luc., XII, 48.

qu'une révolution immense s'opère dans le monde. Au sommeil des âmes au sein de leurs passions, succède le réveil d'une divine activité. A la paix honteuse conclue avec la chair, le monde, l'enfer, succède la plus héroïque des guerres. L'homme nouveau devient tout de flamme devant les sublimes perspectives qui lui sont montrées. Il s'élance vers Dieu d'un irrésistible essor, et dans son âme vient de s'allumer le brasier d'un tout céleste amour. Et en cela il ne fait que répondre à l'amour dont son Dieu incarné lui donne les plus extraordinaires preuves. S'il veut mourir pour son Christ-Jésus, c'est que ce Jésus lui a d'abord donné son sang à inépuisables flots ; c'est qu'il s'est plongé, baptisé, dans le sang de sa passion endurée par amour : *Je suis venu répandre le feu sur la terre et que veux-je sinon qu'il s'allume aussitôt ? J'ai à être baptisé d'un baptême et combien je me sens pressé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse !* [1].

Le baptême du sang divin s'accomplira, le feu s'allumera sur la terre, la Rédemption sera faite, l'humanité sera arrachée à l'enfer et redonnée à Dieu et à son immortelle destinée : mais ces effets ne s'obtiendront pas sans une lutte proportionnée à leur grandeur. Il y aura lutte dans l'homme lui-même, qui ne conquerra la vertu qu'en livrant à ses penchants vicieux des combats désespérés. Il y aura lutte dans les familles dont les membres restés rebelles à la grâce persécuteront furieusement ceux qui se seront donnés à Jésus-Christ. Il y aura lutte dans les peuples, ou tantôt les Pouvoirs publics, tantôt la plèbe, se rueront sur l'Eglise de tout le poids de leur despotisme ou de leur haine brutale. *Pensez-vous que je sois venu apporter la paix sur la*

[1] Luc., XII, 49. 50.

terre ? Non, je vous le dis, mais le glaive et la division. Désormais, s'il y a cinq personnes dans une maison, elles seront divisées, trois contre deux, deux contre trois, le père contre le fils et le fils contre le père, la mère contre la fille et la fille contre la mère [1].

Quelque étrange que pussent paraître au premier abord ces révélations, les Juifs de la Pérée n'avaient pas néanmoins le droit d'y être totalement étrangers. Tous les Prophètes qu'on leur lisait, en les commentant chaque samedi dans les Synagogues, avaient prédit la venue du Messie et tous avaient annoncé les bouleversements profonds que cette venue amènerait dans le monde. Mais comme leurs frères de la Galilée et de la Judée, ils s'obstinaient à fermer les yeux à la lumière, et les signes les plus manifestes auxquels ils pouvaient reconnaître leur Rédemption leur demeuraient volontairement cachés. Jésus leur en fait le reproche, non sans amertume : *Quand vous voyez les nuées monter du couchant, vous dites : voici venir la pluie, et elle vient en effet. Et quand le vent souffle du midi, vous dites : c'est le temps chaud qui arrive, et c'est ainsi. Hypocrites ! Vous qui savez si bien présager le temps d'après l'aspect du ciel, comment ignorez-vous en quel temps vous êtes ? Comment ne discernez-vous pas ce qu'il serait juste de discerner* [2] ?

VI. — Une autre erreur Juive, erreur ancienne et universelle, était de croire que toute affliction était la suite d'un crime, que tout malheureux était un coupable. Nous

[1] Luc., XII, 51, 52.
[2] Luc., XII, 54, 57. Matt., XVI, 2.

avons entendu les amis de Job porter à sa détresse des accusations cruelles, les Apôtres demander à leur Maître de quel crime l'aveugle né était l'expiateur. Au temps où Jésus évangélisait la Pérée une scène sanglante se passait à Jérusalem, où, à la suite d'une révolte, Pilate avait fait massacrer des Galiléens. L'infortune de ces victimes suggéra aussitôt aux Disciples l'idée de quelque crime dont elles portaient la peine, et c'est en ce sens qu'ils en parlèrent à Jésus. Le Sauveur, dans sa réponse, avait un double but à atteindre : tout d'abord les détromper de leur erreur et surtout les éloigner de ces recherches téméraires sur les jugements de Dieu : *Pensez-vous, leur dit-il, que ces Galiléens suppliciés fussent plus coupables que les autres Galiléens ? Non, je vous l'affirme* [1]. Mais comme ces recherches sur les fautes et les châtiments d'autrui ne sont jamais sans un retour orgueilleux sur notre prétendue innocence, Jésus rappela ses Disciples au souvenir de leurs propres fautes et de la pénitence qui doit les suivre : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également.* Puis il rapprocha la fin sanglante des Galiléens massacrés sur l'ordre de Pilate d'un autre désastre, où avaient péri dix-huit malheureux ouvriers. Eux non plus n'étaient pas plus coupables que d'autres, et vouloir mesurer la faute au malheur, ou croire que le malheur est toujours la suite d'une faute, c'est méconnaître une Providence juste et bonne qui souvent couronne la vertu en lui faisant traverser l'épreuve. *Ces dix-huit sur lesquels s'écroula la tour de Siloé et qui périrent écrasés, pensez-vous qu'ils fussent plus redevables à la Justice de Dieu que les autres habitants de Jérusalem ? Non, je*

[1] Luc., XIII, 1, 2.

vous l'affirme. Mais si vous ne faites pénitence, vous périrez tous également[1].

Une Parabole, celle du figuier stérile, acheva de ramener les Juifs à l'humilité, au souvenir de leurs propres fautes, à la juste crainte des vengeances divines.

Un homme avait un figuier planté dans sa vigne[2]. Nulle image autant que celle du figuier n'était apte à représenter le peuple Juif. La vigueur de ses tiges, la luxuriante ampleur de son feuillage, sont bien les traits qui conviennent à cet Israël si admirablement doué, si vigoureux, si actif, mais en même temps si vaniteux, si plein de lui-même, si avide de bruit, de réclame, de gloire extérieure, et, ici, si dénué de fruits, si stérile et si obstinément stérile ! Depuis trois âges différents, Dieu lui demandait ces fruits qu'il se refusait sans cesse à produire. *L'homme y vint chercher du fruit et n'en trouva pas. Il dit alors à son vigneron : « Il y a trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier et que je n'en trouve pas. Coupez-le donc ; pourquoi occupe-t-il la terre*[3] » ? Trois âges durant Dieu vint au peuple Juif, attendant de lui quelque correspondance à ses grâces. A Abraham il donna la Circoncision, destinée à séparer Israël de la masse perdue de la Gentilité et à en faire une nation élue et privilégiée : Israël ne répondit à cette grâce que par des crimes qui le rendaient pire que les idolâtres. Dieu revint à Moïse et donna à son peuple la Loi écrite, grâce nouvelle de lumière, de force, de direction : le Juif s'attacha à la lettre de cette Loi, mais en viola effrontément l'esprit.

[1] Luc., XIII, 4.
[2] Luc., XIII, 6.
[3] Luc., XIII, 7.

il corrompit la Loi elle-même en y mêlant des traditions purement humaines. Dieu revint plus miséricordieux, plus riche en grâces, que jamais, quand il envoya son Ange à Marie, pour lui annoncer les jours de la Rédemption et qu'elle serait la Mère du Rédempteur : les Juifs abusèrent plus que jamais du grand don de Dieu. C'était la troisième année que le Messie les inondait de lumière et de bienfaits, et de moins en moins les Juifs profitaient d'une si extraordinaire faveur. Dieu allait enfin frapper. « *Le Maître dit alors au vigneron : coupez-le ; à quoi bon occupe-t-il la terre ?* ». Le Vigneron, c'est Jésus-Christ. Il supplie son Père de suspendre sa vengeance et de le laisser travailler encore à la conversion de cette nation qu'il ne cesse d'aimer malgré ses rebuts et ses projets déicides. Il répandra avec plus de zèle que jamais sa parole sur ces âmes rebelles ; il les comblera de plus de bienfaits, les sollicitera avec plus d'amour ; il versera sur elles ses larmes et son sang, il leur enverra après lui ses Apôtres et ses Saints ; il fera pour sauver le malheureux les efforts les plus désespérés. Et Israël ne périra qu'après avoir, avec une obstination invincible, refusé le salut. Mais Israël a péri ! Tout ce qu'a pu tenter pour lui le Vigneron charitable est demeuré inutile. Après trente années de crimes suivant le crime du déicide, Dieu lui envoya l'armée romaine qui le déracina et en jeta les branches sur la surface du monde.

Qui, devant ce grand exemple, ne tremblerait pour soi-même ? La patience de Dieu est merveilleuse ; ses grâces sont sans mesure, ses appels incessants ; jusqu'au dernier moment, jusqu'au dernier souffle, Dieu sollicite le pécheur et lui offre le salut. Mais enfin si tout est inutile et que le pécheur s'obstine à repousser la Miséricorde : la Justice prend sa place et le misérable

révolté est à jamais perdu. La dernière partie de la Parabole se réalise [1].

Elle se réalise pour le pécheur qui meurt dans l'endurcissement et l'impénitence, comme elle s'est réalisée pour le peuple Juif; mais le figuier n'est arraché et jeté au feu que quand le céleste Vigneron a épuisé toutes les ressources de la charité. Oh! que Jesus travaillait, prodiguant d'autant plus sa parole et son amour que les derniers mois de sa vie mortelle s'écoulaient et que le malheureux peuple Juif, au lieu de se convertir, s'endurcissait chaque jour davantage. Plus une heure, plus un instant de repos pour Jésus, *Il allait enseignant par les villes et les villages* [2]. Le jour du Sabbat, quand il trouvait la foule réunie dans les Synagogues, il y entrait pour lui distribuer les paroles du salut.

Un jour, il joignit à son instruction ordinaire un insigne miracle, destiné comme sa parole à ouvrir les yeux et à toucher les cœurs. *Il enseignait un jour de Sabbat dans une Synagogue. Voici que vint une femme qu'un esprit d'infirmité tenait courbée depuis dix-huit ans, et qui ne pouvait plus absolument regarder en haut* [3]. Nous avons eu le douloureux spectacle de bien des possédés; aucun ne subissait le tourment de cette malheureuse. Le démon n'en avait pas tant fait son esclave que sa bête de somme, courbée comme les animaux vers la terre, et incapable de lever ses regards vers les Cieux. C'est le triomphe du démon! Quand Dieu créa l'homme, il le créa pour des destinées supérieures, pour une patrie qui est le ciel; et il lui en donna comme signe et mémorial cette noble structure, qui, dédaignant

[1] Luc., XIII, 8-9.
[2] Luc., XIII, 10.
[3] Luc., XIII, 11.

la terre, se porte naturellement en haut. Si l'œil corporel se lève aux cieux, celui de l'âme a mieux encore ce mouvement vers les choses divines, et toute la grandeur d'une si noble créature est dans ce regard tourné vers ses éternelles destinées. Mais que fait le démon? Quelle est sa ruse et son effort suprême? A quoi tendent ses sollicitations? A précipiter l'homme de sa grandeur native jusque dans les bas-fonds du vice, de l'y tenir enchaîné, jusqu'à ne plus pouvoir lever même un regard vers le ciel et le Dieu du ciel. La gentilité en était là. Israël prévaricateur s'y acheminait. La malheureuse femme courbée était la vive représentation de l'une et de l'autre.

Mais le Vainqueur du démon, le Libérateur de l'humanité déchue, était là armé de sa puissance, et le cœur ému d'une tendre compassion. *Jésus, voyant cette femme, l'appelle auprès de lui et lui dit : « Femme, vous êtes guérie de votre infirmité. Et en même temps il lui imposa les mains. L'infirme subitement redressée, se mit à glorifier Dieu*, et la foule s'unit à elle dans la même admiration et la même louange.

Il n'en fallait pas tant pour exciter la jalousie et allumer la haine des Pharisiens. Le chef de la Synagogue eût bien voulu interpeller Jésus directement : l'éclat du miracle l'en empêcha et il s'en prit à l'heureuse miraculée et à l'assemblée qui venait d'applaudir à sa délivrance. *Il y a six jours pour le travail, s'écria-t-il, venez ces jours là vous faire guérir et non pas le jour du Sabbat*[1]. Une interpellation aussi dénuée de sens ne valait pas une réponse, car qui pouvait voir dans un geste et une parole une violation du Sabbat? Mais Jesus voyait avant tout le danger que faisait courir

[1] Luc., XIII, 14.

à la foule toute réprobation de ses chefs, et il cingla l'insolent d'une vive et irréfutable réponse. *Hypocrites! Chacun de vous ne délie-t-il pas son bœuf ou son âne de la crèche pour le mener boire? Et cette fille d'Abraham que Satan tenait liée depuis dix-huit ans ne la fallait-il pas délivrer le jour du Sabbat?* Que répondre? *Les Pharisiens rougirent et se turent; quant au peuple il fit éclater sa joie devant des œuvres si remplies de gloire qu'accomplissait Jésus*[1].

VII. — Cette joie était mêlée de crainte, car si le peuple était témoin d'une si grande bonté du Sauveur, il n'oubliait pas ses dernières instructions. Or ces instructions faisaient toutes entrevoir les rigueurs de la divine Justice et la nécessité, pour y échapper, d'une prompte et sincère pénitence. Jésus avait, dans la Parabole du figuier stérile, annoncé sans voile la réprobation d'Israël impénitent : c'en était assez pour éveiller toutes les craintes : *Seigneur, lui demanda quelqu'un de la foule, n'y aura-t-il qu'un petit nombre de sauvés*[2]?

Jamais à une question indiscrète, soit de la foule, soit des Apôtres, le Sauveur ne répondait directement, mais il en prenait ce qui pouvait tourner à l'édification de ses auditeurs. La question du grand ou du petit nombre des Elus est de celles que Dieu garde dans l'inviolable mystère de sa sagesse et de sa miséricorde. Elle est d'ailleurs inutile. Pourvu, que nous soyons parmi les convives du Banquet divin que nous importe le nombre?

Mais ce qui nous importe c'est la condition pour y entrer, et c'est là que Jésus appuie. Il avait dit précé-

[1] Luc., XIII, 15-16-17.
[2] Luc., XIII, 22-23.

demment : « Mon joug est doux et mon fardeau léger ». Quand il parle ici de « porte étroite », malaisée à franchir, il ne saurait se contredire. Si le fardeau est léger, il n'en pèse pas moins comme tout fardeau ; et pour « étroite » qu'elle soit la porte du Ciel n'en est pas moins franchissable. Tout dépend de notre disposition et de notre courage. Aux lâches qui ne se condamnent à aucun effort, le ciel demeure impossible ; aux épaules généreuses le fardeau de la vie chrétienne n'est pas seulement léger, mais il est reposant. Il faut vouloir, et pour vouloir il faut vivre dans cette idée que si le salut est possible, même facile, il n'en est pas moins le prix de très sérieux efforts, et si la foule s'y refuse, à nous de les accepter héroïquement. *Jésus dit : « efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le déclare, chercheront à y entrer et ne le pourront pas*[1]. Qu'est-ce à dire ? Le vouloir et ne le pouvoir pas ! Sans doute, car il faut le vouloir sincèrement, c'est-à-dire accepter les conditions posées et prendre le chemin qui y mène. « Beaucoup » voudraient bien du bonheur éternel, mais sans se condamner aux efforts nécessaires pour le mériter, sans vouloir ce que Dieu commande, ou plutôt voulant tout ce que Dieu défend. C'est l'humilité, c'est la chasteté, c'est la bonté, c'est la charité, c'est la bienfaisance, qui méritent le ciel, et eux sont superbes, voluptueux, irrascibles, colères, avares, sans piété envers Dieu comme sans bienveillance envers l'homme. Comment franchiraient-ils l'entrée du ciel ?

Peut-être ne s'en préoccupent-ils pas durant la vie, mais quelle angoisse pour chacun au moment de la mort,

[1] Luc., XIII, 24.

pour le genre humain tout entier au moment du jugement général! Quels déchirements! Quelle désolation suprême! Entrevoir les splendeurs de l'éternelle demeure, de la patrie de toutes les joies, du « Royaume » que couronnent toutes les gloires, et s'en voir chassé ignominieusement! Vient le jour où Jésus se retire de nous, viendra celui où il quittera définitivement la terre, quand les siècles seront révolus; alors il n'y aura plus que les Elus du ciel et les réprouvés de l'enfer; la porte du bonheur éternel sera close, et celle de l'éternelle expiation s'ouvrira à jamais. *Quand le Père de famille sera entré et aura fermé la porte; vous, à l'extérieur, vous commencerez à frapper, disant: « Seigneur, ouvrez-nous »! Et il vous répondra: « Je ne sais d'où vous êtes »* [1]!

N'oublions pas que c'est au peuple Juif que Jésus-Christ s'adresse, et quelques mois avant son décide. Ce malheureux peuple a refusé en masse d'entrer « par la porte ». Or, nous le savons « la porte » c'est Jésus-Christ. « Je suis la Porte, disait-il, quiconque entre par moi sera sauvé ». De plus en plus ils le délaissent, ils le persécutent, ils l'ont déjà dans la préméditation de leurs complots arrêté et mis à mort. Pour eux le petit nombre de sauvés est certain: la nation en masse court à sa perte, et se prépare la sentence d'exclusion après avoir abusé de tant de grâces dont elle fut comblée. *Alors, poursuit Jésus-Christ, vous commencerez à dire: « Nous avons bu et mangé devant vous; vous avez enseigné dans nos places publiques. Et il vous dira: « Je ne sais d'où vous êtes; retirez-vous de moi, vous êtes tous des ouvriers d'iniquité. Là, sera le pleur et*

[1] Luc., XIII, 25.

le grincement de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes, dans le Royaume de Dieu, et vous chassés dehors [1].

A la réprobation des Juifs, Jésus joint incontinent la conversion des peuples idôlatres. Si, le peuple Juif donne au ciel peu d'élus, les nations lui en amènent d'innombrables. *Il en viendra de l'Orient et de l'Occident, de l'Aquilon et du Midi, et ils prendront part au banquet. Ainsi il y a des derniers qui deviendront les premiers, tandis que les premiers seront les derniers* [2]. La gentilité prendra la première place, celle qu'avait occupée Israël, Israël lui-même, chassé du royaume du Christ, sera relégué au dernier rang des peuples.

Saint Paul demeurait terrifié devant l'abîme de ce double jugement de Dieu. Pas plus que son Maître il ne répond à notre question : « Le nombre des sauvés sera-t-il le plus grand ou le plus petit »? Mais, comme son Maître il nous rappelle au sentiment d'une crainte salutaire. « Vous dites », ô peuples chrétiens : « les rameaux ont été brisés afin que nous prenions leur place. C'est vrai. Les Juifs ont été brisés à cause de leur incrédulité, et nous nous sommes affermis dans la foi. Gardez-vous d'aucun orgueil ; tremblez plutôt. Car, si Dieu n'a pas épargné les rameaux naturels, craignez qu'il ne nous épargne pas plus vous-mêmes ». Les Juifs sont chassés du royaume pour n'avoir pas accepté les conditions du salut, dont la première et la plus fondamentale est d'obéir à Jésus-Christ et de mettre sa doctrine en pratique : prenant le même chemin qu'eux,

[1] Luc., XIII, 26-27-28.
[2] Luc., XIII, 29-30.

comment n'aboutirions-nous pas au même terme? En voyant nos foules déchristianisées ne plus songer qu'à l'ambition, au luxe, à la volupté, aux plaisirs, fouler aux pieds les Lois divines et n'obéir qu'à leurs pires instincts, ne nous occupons plus « du grand nombre des élus », mais tremblons d'être du nombre des réprouvés.

VIII. — Les populations de la Pérée pouvaient ne pas comprendre à fond, peut-être même ne pas goûter les graves enseignements du Sauveur : au moins conservaient-elles pour sa personne la sympathie, pour ses miracles l'admiration et la reconnaissance. Et ce sont ces dispositions bienveillantes qui achevaient d'exaspérer les Pharisiens. Haine, jalousie, crainte pour leur influence et leurs lucres, se partageaient ces âmes venimeuses. Chasser violemment Jésus ils l'eussent bien voulu, mais ils redoutaient le peuple, et recoururent à leur perfidie coutumière. Sous couleur d'un bienveillant intérêt et comme pour le soustraire aux coups de force d'Hérode, Antipas, auquel la Pérée était soumise, ils l'abordèrent avec une terreur simulée : *Fuyez, partez d'ici, Hérode veut vous faire mourir*[1]. Espéraient-ils quelque sentiment de crainte chez le Sauveur? Ils furent vite déçus. C'est en Dieu, avec le calme, la hauteur, la puissance d'un Dieu, que Jésus leur répondit : *Allez et dites à ce renard que je chasserai les démons et guérirai les malades, aujourd'hui et demain, et qu'au troisième jour mon sacrifice se consommera*[2].

Le Sauveur s'adressait bien plus aux Juifs qu'à Hérode, car si Hérode était comme le renard à la fois sangui-

[1] Luc., XIII, 31.
[2] Luc., XIII, 32-33.

naire, fourbe et lâche, suant la peur, après avoir fait décapiter Jean-Baptiste et s'entourant de précautions après chacun de ses mauvais coups, les Pharisiens le surpassaient encore dans ses passions viles et cruelles. Sans cesse ils dressaient des pièges sous les pas de Jésus, ils avaient résolu sa mort, mais en même temps ils redoutaient le peuple et leur peur égalait leur cruauté.

Violence et lâcheté : telle sera, durant tout le cours des siècles, la caractéristique des ennemis du Christ et de son Eglise. Violents devant la faiblesse désarmée, ils se montrent lâches et fuyants sitôt qu'un danger les menace ou qu'une force leur résiste. Un autre trait de ressemblance avec Hérode et les Juifs, c'est leur éternelle défaite et l'éternelle victoire de Dieu. Ce que dit Jésus-Christ : « Je chasserai les démons, je guérirai les malades », je poursuivrai ma carrière, j'accomplirai mes œuvres, sans qu'aucune puissance humaine ne puisse m'arrêter, l'Eglise forte de la vitalité que lui communique son Chef, le redit après Lui à ses persécuteurs. Sans doute, elle dit comme lui : « Je consommerai mon sacrifice », on me mettra en croix, on me livrera au bourreau, je serai laissée sanglante sur mon gibet. Mais, ma mort n'est qu'apparente et perpétuelle est ma résurrection!

Jésus-Christ laisse aller sa pensée aux désolations de sa passion et de sa mort, et c'est avec une tristesse amère qu'il ajoute : *Il ne convient pas qu'un Prophète périsse hors de Jérusalem* [1]. Quand tous y ont été massacrés, pourquoi Celui qui est leur inspirateur à tous et leur Chef n'y subirait-il pas le même sort? On

[1] Luc., XIII, 32.

peut voir dans les paroles du Sauveur une sanglante ironie, mais c'est surtout la tristesse qui les suggère. Jésus approche de la cité déïcide, sa mort n'est pas éloignée, le châtiment effroyable qui paiera le plus grand des crimes n'est reculé que de quelque trente ans, toutes ces visions douloureuses oppressent l'âme de l'Homme-Dieu et lui arrachent une déchirante exclamation: *Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les Prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule ramasse ses petits sous ses ailes* [1] ! Depuis de longs siècles, le Verbe de Dieu témoignait de cet amour et faisait ces suprêmes efforts. Il envoyait Moïse, il envoyait les juges et les libérateurs, il députait les Prophètes, il faisait naître et prêcher les docteurs et les saints. Lui-même, quand fut venue « la plénitude des temps », ouvrit son amour, sa sagesse, sa puissance, ses incessantes voix, ses innombrables miracles, comme la poule ouvre ses ailes, pour recueillir, abriter, sauver les enfants d'Israël; il leur donna ses sueurs et ses larmes; il leur donnera bientôt son sang. Hélas! tout restera inutile. Jérusalem et son peuple demeureront obstinés dans leur incrédulité et leur haine, et quand ils auront à la fois lassé et exaspéré la miséricorde, la Justice tirera d'eux le plus terrible châtiment. Jérusalem, mise à feu et à sang ne sera plus qu'une ruine silencieuse, *vos maisons seront désertes* [2]. Le temple n'y est plus, le culte est mort, le salut s'est retiré, tout ce qui faisait sa gloire a disparu avec le Sauveur qui la visitait. *Je vous le dis, vous ne me verrez point jus-*

[1] Luc., XIII, 33.
[2] Luc., XIII, 35.

qu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur [1].

Ces dernières paroles éclairent une tradition constante dans l'Eglise, appuyée sur des révélations de saint Paul, consignée dans la plupart des Pères et des Docteurs, tradition d'après laquelle le peuple Juif, après tant de siècles d'obstination et de châtiment, reviendra un peu avant la fin du monde au Sauveur Jésus qu'il a crucifié.

Alors, dans un élan immense de repentir, de conversion et de joie, il poussera vers lui le cri, dont au jour des Rameaux, il ne fit entendre, qu'un écho fugitif : « Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! » « A ce moment, dit saint Paul, quand il reviendra au salut, ce sera la vie qui jaillira de la mort ». L'Eglise, au sein des douleurs de la dernière persécution, tressaillera d'allégresse, le monde en recevra un renouveau de sainteté, et Dieu l'hommage de sa miséricorde, de sa sagesse et de sa puissance.

Et Jésus allait, enseignant par les villes et les bourgades et il se dirigeait vers Jérusalem.

JÉSUS A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace et c'était l'hiver [2]. Aussi brillante et aussi joyeuse que la fête du Tabernacle, celle-ci rappelait le souvenir des victoires des Machabées et de la purification du Temple qu'avaient souillé les orgies palennes. Le peuple envahissait les Portiques des palmes à la main, et chaque soir la ville entière s'illuminait. Une dernière fois, avant

[1] Luc., XIII, 35.
[2] Joan., X, 22-23.

d'y venir mourir, Jésus entra dans la Cité dont il était la vraie lumière et l'unique salut. Il ne prit part à aucune des réjouissances, mais se dirigea aussitôt vers le Temple pour y prier et y instruire.

Sa venue à peine révélée, les Pharisiens se rassemblèrent autour de lui et de nouveau lui dressèrent des embuches dont ils devaient profiter pour le perdre. Un mot de Jésus : « Je vous le déclare, je suis Dieu ! » « Je suis votre Roi ! » et ils le traduisaient devant le Conseil suprême, devant l'opinion publique, devant Pilate, qui le condamnaient comme impie et usurpateur. Désirant arracher ce mot, au moment où Jésus se promenait dans le Temple, sous le portique de Salomon, ils l'entourèrent et lui dirent feignant un sincère désir de croire et d'adorer : *Jusques à quand nous tiendrez-vous dans l'attente ? Si vous êtes le Christ, déclarez-le ouvertement* [1].

Le mot, ils ne l'auront pas, la chose ils la possédaient et la savaient depuis longtemps.

Bien des fois Jésus avait déclaré qu'il était le Christ, le Fils de Dieu, le Messie venu dans le monde pour sauver le monde. A la Samaritaine, à l'aveugle-né, à la foule, aux Pharisiens eux-mêmes, il avait ouvertement parlé de sa Divinité, de son union avec le Père, de sa consubstantialité, de son égalité de puissance et de domination. Ces mêmes Pharisiens qui se prétendent « tenus en suspens », quand tout à l'heure Jésus leur dira *qu'il est UN avec son Père* comprendront de suite qu'il affirme qu'il est Dieu. Mais leurs intentions sont perverses et leurs dispositions iniques. Quand Jésus appuie la révélation de sa Divinité par des miracles, ils exigent une parole ; quand Jésus parle ils veulent « un signe », un

[1] Joan., X, 24.

miracle. Et ni paroles ni miracles ne triomphent de leur obstination. Aussi à leur interrogation le Sauveur répond-il justement : *Quand je vous le dis vous ne me croyez point* [1]. Vous ne me croyez point quand je parle, vous ne me croyez pas davantage quand j'agis en Dieu. *Les œuvres que j'accomplis au nom de mon Père, elles aussi rendent témoignage de moi. Mais vous ne croyez point* [2].

Et pourquoi ne se rendaient-ils pas à l'évidence? Etaient-ils fatalement incrédules? Prédestinés à la damnation? A Dieu ne plaise! Dieu les appelait au salut comme les autres, plus pour ainsi dire que les autres, puisqu'ils avaient reçu plus de grâces, entendu et vu davantage l'Homme-Dieu « venu avant tout pour les brebis perdues d'Israël ». Mais volontairement, obstinément, ils avaient fermé les yeux à la lumière et s'étaient retranchés du nombre des prédestinés. *Vous ne croyez pas, leur dit Jésus, parce que vous n'êtes pas de mes brebis* [3].

Heureuses brebis qui suivent un tel Pasteur! Elles écoutent et elles croient. Et Jésus les connaît, les aime, les garde, les vivifie, leur assure une éternelle existence, les tient si fortement dans sa main et celle de son Père, qu'aucune force humaine ne les en arrachera : *Mes brebis écoutent ma voix ; je les connais et elles me suivent, je leur donne la vie éternelle, elles ne périront pas, nul ne les arrachera de ma main. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout, et personne ne peut ravir ce qui est dans la main de mon Père.* Tout est donc égal entre Jésus et Dieu son Père ; ils ont les mêmes brebis; leur main, à chacun,

[1] Joan., X, 25.
[2] Joan., X, 25
[3] Joan., X, 26-27-28.

a la même force pour retenir, la même puissance pour repousser toute agression des ravisseurs. Ce qu'est l'un, l'autre l'est pareillement. Comment dire plus clairement que Lui et son Père sont un seul et même Dieu ?

MON PÈRE ET MOI NOUS SOMMES **UN** [1].

C'était par excellence le mot révélateur. Les Juifs ne s'y trompèrent pas et ils crurent que le moment était venu de faire périr Jésus, et qu'enfin ils trouvaient le prétexte pour se débarrasser de Lui. Des pierres étaient accumulées pour l'achèvement des constructions du Temple, ils s'y précipitèrent et *les prirent en main pour le lapider* [2].

Ils purent voir ce qu'est un Dieu. Debout, calme, devant ces furieux, Jésus d'un acte de sa volonté arrêta leur élan et fit tomber les pierres de leurs mains.

Puis, avec une majesté douce et sereine : *J'ai, dit-il, accompli beaucoup de bonnes œuvres de par mon Père : pour laquelle me lapidez-vous* [3] ? Toutes témoignaient hautement de Lui : doctrines surhumaines, inénarrable charité, bienfaits incessants, insignes miracles, établissaient irréfutablement que Jésus était l'homme de Dieu, qu'étant l'homme de Dieu il ne pouvait être que véridique, et qu'étant véridique il était donc bien ce qu'il disait être : Dieu. Par une grossière contradiction les Juifs, en concédant la réalité des œuvres divines accusent d'impiété et d'usurpation sacrilège le Dieu qui les fait, n'y ayant qu'un Dieu qui les puisse faire. *Ce n'est, répondent-ils, pour aucune de vos bonnes œuvres que nous vous lapidons, mais pour un*

[1] Joan., X, 10.
[2] Joan., X, 31.
[3] Joan., X, 32.

blasphème, parce qu'étant homme vous vous faites Dieu [1].

Jamais peut-être la question de la Divinité n'avait été aussi nettement et aussi solennellement posée. Jésus l'avait mise dans une telle lumière, les Juifs par leurs fureurs achevaient de lui donner tant d'éclat, que l'incrédulité qui prétend que le Dogme de la Divinité du Christ ne s'est établi que bien après le Calvaire, ne trouvera pas à asseoir son affirmation. D'autant moins le pourra-t-elle que le Sauveur continue et achève de se dire et de se montrer Dieu.

Tel est son raisonnement. Dans l'Écriture, ceux-là qui n'ont avec Dieu qu'une union de ressemblance, de grâce, d'adoption, sont appelés « des dieux », et l'Écriture ne saurait mentir, et Israël a constamment adopté, sans crier au blasphème, ces appellations. Et quand Celui qui est Fils de Dieu, non plus par adoption mais par nature, non plus par similitude, mais en pleine réalité, se donne le nom de « Dieu », vous, ô Pharisiens, vous le voulez lapider comme blasphémateur ! De simples créatures sont appelées « des dieux », et le Créateur ne saurait l'être ! *N'est-il pas écrit dans votre Loi : « Je l'ai dit : Vous êtes des dieux » ? Si donc la Loi appelle dieux ceux auxquels s'est fait entendre la parole du Seigneur, et que l'Ecriture ne puisse être désavouée, comment pouvez-vous dire à Celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : vous blasphémez ! parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu* [2] ? » Il est Dieu Celui que Dieu déclare son Fils, son Bien-aimé, dans lequel il a mis ses complai-

[1] Joan., X, 33.
[2] Joan., X, 34, 35.

sances, qu'il a engendré de toute éternité. Il préexistait dans le sein de son Père, Celui que son Père a envoyé dans le monde. Il est Dieu Celui qui, dans le monde, n'a cessé d'accomplir des œuvres divines et de les accomplir par une puissance commune au Père et au Fils. Toute la question de la Divinité de Jésus-Christ se résume dans une question de fait. A-t-il accompli des miracles ? Ces miracles les a-t-il accomplis comme preuve qu'il est Dieu ? Encore une fois, tout est là. *Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, croyez à ces œuvres, alors même que vous ne croiriez pas aux paroles. Vous reconnaîtrez alors et vous croirez que le Père est en moi et que je suis dans le Père* [1].

Il n'y avait rien de raisonnable à opposer à de si péremptoires arguments. Des esprits droits et des cœurs loyaux se seraient rendus et eussent adoré ce Jésus si manifestement Dieu. Mais ces misérables en étaient venus à ce degré d'obstination et de perversité où la conversion est devenue comme impossible ; leur haine redoubla en raison même de la vérité méprisée. Ils se jetèrent sur Jésus pour le prendre et le faire périr. Mais Jésus était Dieu et l'heure où il avait résolu de mourir n'était pas venue. Il les arrêta, et passa tranquille au milieu d'eux.

Outre une preuve nouvelle de son pouvoir surhumain, il nous donnait un exemple pour les jours de persécution et nous apprenait à fuir nos ennemis, quand notre fuite était sans détriment pour les âmes : *Et Jésus s'échappa de leurs mains* [2].

[1] Joan., X, 37. 38
[2] Joan., X, 39.

DERNIER SÉJOUR DE JÉSUS DANS LA PÉRÉE

La Galilée l'avait repoussé, la Judée lui était hostile, c'est vraiment alors que « le Fils de l'Homme n'avait pas où reposer la tête ». Une région néanmoins lui restait ouverte, c'était cette Pérée qu'il venait de quitter et où il retourna. *Jésus se retira de nouveau de l'autre côté du Jourdain, dans le lieu où Jean avait commencé de baptiser. C'est là qu'il fixa son séjour* [1].

Il y retrouvait les grands souvenirs du début de sa Vie publique. C'est là que son Précurseur l'avait désigné comme « Agneau de Dieu » à la reconnaissance et à l'amour des foules, comme « Fils de Dieu » à ses adorations. Dans ces eaux du Jourdain il avait été baptisé par Jean « pour accomplir toute justice », en même temps que du ciel entr'ouvert descendait sur lui l'Esprit-Saint et que la voix du Père se faisait entendre. Ses premiers Apôtres dataient de ces premiers jours, et ses premières prédications comme ses premières œuvres avaient eu pour témoins ces rives. Les populations n'avaient pas perdu la mémoire de ces œuvres divines ; elles lui demeuraient fidèles ; *on venait à lui en grand nombre* [2]. On faisait mieux encore, on le reconnaissait comme le Messie-Dieu que Jean avait annoncé ; on le comparait avec son Précurseur et de ce parallèle ressortait son éminente supériorité et la vérité de sa mission. *Et l'on disait : « Jean n'a fait aucun miracle, mais tout ce que Jean a dit de Celui-ci était vrai. Et beaucoup crurent en lui* [3].

[1] Joan., X, 40.
[2] Joan., X, 41.
[3] Joan., X, 41, 42.

I. — Peu après son entrée dans la Pérée un Pharisien de la région donna un repas à de nombreux amis et y convia Jésus [1]. Jusqu'au bout le Sauveur poursuivait de son amour « ces brebis perdues de la maison d'Israël » les plus perdues de toutes, et, sachant bien que cette invitation cachait des embûches et lui ménageait des déboires, il accepta. Les dispositions mauvaises des convives apparurent dès son entrée dans la salle du festin. Tous l'épiaient, espérant le surprendre dans quelqu'unes de ses paroles ou de ses actions et pouvoir enfin le traîner en jugement. Ils avaient aperçu parmi le peuple un pauvre hydropique ; on était en Sabbat. Jésus allait-il le guérir et donner prise à accusation ? C'est ce qu'ils attendaient « en épiant ». Mais un Dieu perce le secret des cœurs, Jésus vit leurs pensées mauvaises et c'est lui qui prit l'offensive et de façon à les réduire honteusement au silence. *Est-il permis leur demanda-t-il, de guérir un jour de Sabbat* [2] ? Aucune question ne pouvait les embarrasser davantage. Dire non, c'était se montrer cruels et irriter la foule ; dire oui, c'était réduire à néant leurs accusations. *Ils gardèrent le silence*. C'était se condamner et donner libre champ à la bienfaisance du Sauveur ; c'était surtout lui fournir l'occasion de mépriser le scandale pharisaïque et nous apprendre à le mépriser quand le bien l'exige de nous. *Jésus prenant l'infirme par la main le guérit et le congédia* [3].

La leçon aux Pharisiens ne lui semblait pas complète encore, ni leur mutisme assez justifié, il se tourna vers eux et les prit dans leurs propres filets. Que

[1] Luc., XIV, 1.
[2] Luc., XIV, 2, 3.
[3] Luc., XIV, 4.

font-ils quand leur avoir est exposé et leur cupidité mise à l'épreuve ? S'abstiennent-ils en raison du repos sabbatique ? *Lequel d'entre vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits ne l'en retire aussitôt, fut-ce un jour de Sabbat*[1] ? De dépit autant que d'impuissance à rien répondre de raisonnable, les Pharisiens et les Scribes se turent et se détournèrent du Sauveur.

Ils méritèrent et reçurent bientôt une nouvelle leçon. Si leur avarice et leur cupidité étaient grandes, leur orgueil ne l'étaient pas moins ; aussi sans ordre, sans attendre l'invitation de leur hôte, ils se poussaient et se bousculaient pour parvenir aux premières places. Jésus leur montra doucement à quoi les exposaient leur vanité et s'élevant plus haut que ce mince incident, traça les grandes règles de l'humilité chrétienne, en fit entrevoir les divines récompenses, et apprit aux siens à fuir les dignités ou à ne les recevoir qu'avec un cœur noblement indifférent aux honneurs de ce monde. Elle est mauvaise l'ambition des premières places ; mauvaise dans son origine, elle vient de l'orgueil. Mauvaise dans ses recherches qui, outre, qu'elles sont téméraires, sont le plus souvent soutenues de manœuvres inavouables. Mauvaises enfin dans ses suites, car, ou bien l'ambitieux réussit dans ses efforts et les honneurs l'exposent à mille déceptions qu'il n'avait pas prévues, ou il échoue et cette défaite lui est par dessus tout douloureuse. Et ce n'est-là encore que la plus légère partie de son châtiment. Un bien autre l'attend, quand, au dernier jour, Dieu le reléguera au dernier rang pour placer au premier les humiliés de la terre. *Ayant remarqué*

[1] Luc., XIV, 5.

avec quel empressement les convives se choisissaient les premières places, Jésus leur proposa cette parabole. Quand vous seriez conviés à des noces gardez-vous d'aller vous asseoir à la première place, de peur qu'un convié plus considérable que vous n'arrive aussi au festin et que l'hôte, qui vous a invités l'un et l'autre, ne vienne vous dire : « Cédez-lui la place ». Humilié alors il vous faudrait aller vous asseoir au dernier rang [1].

Combien plus avisé est l'homme humble, qui, en dépit de son mérite, va d'emblée aux places inférieures ! Souvent dès ce monde il reçoit sa récompense et monte aux honneurs, porté par sa valeur personnelle et en raison même de sa modestie. Mais, si d'ordinaire le mérite qui se cache est peu apprécié et demeure dans l'ombre, c'est dans cette ombre que Dieu viendra le chercher pour l'exalter magnifiquement, dès cette vie, par la profusion de ses grâces, dans l'autre par la plus splendide illustration. *Lorsque vous serez invité, allez, tout au contraire, vous asseoir à la dernière place. Quand l'hôte vous y verra, il viendra vous dire : « Mon ami, montez plus haut ». L'honneur vous couvrira alors devant tous les convives* [2].

Agrandissons la scène. Le banquet est offert dans l'éternité par Dieu à tous les hommes ; tous y ont été conviés. Mais il est des orgueilleux qui ont passé leur vie à briguer les honneurs, négligeant la sanctification de leur âme. A ceux-là, au dernier jour, la place ignominieuse de la réprobation, tandis que les humbles, les méprisés, les rebuts de ce monde, occuperont le rang

[1] Luc., XIV, 7-8-9.
[2] Luc., XIV, 10-11.

d'honneur auprès de Dieu : *Car, conclut le Sauveur, celui qui s'élève sera humilié, et celui qui s'abaisse sera exalté* [1].

Ces humbles et ces petits, Jésus les avait, sans doute, sous les yeux. Car, on le sait, la coutume orientale était d'ouvrir à la foule la salle où se donnait un festin ; elle venait en admirer le luxe et la belle ordonnance, on l'admettait à ce spectacle, comme nos foules assistent aux réjouissances publiques. Dans cette foule, beaucoup de pauvres, d'infirmes, d'estropiés, attendaient la fin du repas pour assiéger de nouveau Jésus et en obtenir le miracle de leur guérison. La vue de ces malheureux inspira au Sauveur un nouvel et sublime enseignement sur la dignité des pauvres. *Jésus dit encore au Pharisien qui l'avait invité : Quand vous donnerez à dîner ou à souper n'appelez ni vos amis, ni vos frères, ni vos parents, ni vos voisins opulents, de peur qu'en vous invitant à leur tour ils vous rendent ce qu'ils ont reçu de vous* [2]. Qu'est-ce à dire ? Jésus défend-il ces réceptions de famille ou d'amis auxquelles le devoir ou les simples convenances semblent nous engager ? Non, sans doute, mais il en montre la stérilité au point de vue du salut et des éternelles récompenses. On nous reçoit à notre tour, on nous rend amitié pour amitié, politesse pour politesse : nous sommes payés. Si nos festins ne sont pas pour nous des occasions de faste, de prodigalité, de dépenses scandaleuses, de sensualité grossière, nous en sortirons sans péché, mais nous en sortirons sans mérite surnaturel et par conséquent sans récompense dans le ciel.

[1] Luc., XIV, 11.
[2] Luc., XIV, 12-13.

Toute autre est la suite d'une héroïque aumône. *Lorsque vous donnerez un festin appelez les pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles, votre bonheur sera qu'ils n'ont rien à vous rendre. Votre récompense vous viendra au jour de la résurrection des justes* [1].

Si la recommandation du Sauveur nous paraît étrange et impraticable, sachons que les âges chrétiens l'ont su accomplir. Les rois pieux ont fait cela : les personnages illustres ont tenu à honneur de servir les pauvres. Mais, si malgré tout composer ainsi une liste d'invités nous répugne, que les pauvres dressent eux-mêmes et chez eux leur table, chargeons-nous seulement de la garnir. Puis, surtout, tirons des paroles du Sauveur le grand enseignement de l'aumône. Et d'abord reconnaissons l'éminente dignité des pauvres dans l'Eglise de Jésus-Christ. Ils sont les représentants, les mandataires du Dieu fait homme, fait pauvre, dénué à la crèche, plus dénué encore sur la Croix. Les pauvres en gardent l'image, en portent durant les siècles les insignes augustes, montrant à tous que la Rédemption d'un monde orgueilleux, cupide et jouisseur, ne s'est opérée que par l'humiliation et la pauvreté. Hauts dignitaires à la Cour du Prince, les pauvres sont nos plus puissants intercesseurs ; leur prière est écoutée, leur médiation nous sauve, les aumônes que nous leur versons sont le plus sûr rachat de nos iniquités, et sans témérité l'on peut dire que l'entrée du ciel nous est par eux garantie. Si nous voulons assister au banquet éternel, invitons les donc aux nôtres sur la terre.

Cette sublime doctrine, jaillie des paroles de Jésus-

[1] Luc., XIV, 13-14.

Christ, n'était pour l'antiquité païenne, pour la plupart des Juifs eux-mêmes, surtout pour les rapaces et orgueilleux Pharisiens, que lettre morte. Pour eux tous le pauvre n'était qu'un objet odieux et méprisable. Ce fut donc avec une stupéfaction mêlée de colère qu'ils entendaient les conseils que leur donnait le Sauveur. Leurs pensées allaient à un bien autre objet! Eux les privilégiés, la race sainte, les élus de Dieu, ils n'avaient à attendre, après les jouissances de la terre, que celles du ciel; ils passeraient du banquet d'ici-bas au banquet de l'éternité. Les invités c'était eux et rien qu'eux. C'est en ce sens que l'un des convives interpella Jésus: *Bienheureux celui qui mangera le pain dans le Royaume de Dieu* [1]. De ce bonheur ils étaient loin, ces misérables qui avaient déjà conçu et résolu le déicide, qui n'abordaient le Sauveur que pour le trahir, qui, depuis trois ans, méprisaient les appels de son cœur et repoussaient les lumières de ses révélations! Ils s'excluaient eux-mêmes et Jésus, sous le voile transparent d'une parabole, leur montre leur crime et leur annonce leur sort. *Un homme, dit-il, fit un grand festin et y appela beaucoup de monde. A l'heure du repas il envoya un serviteur avertir les invités qu'ils vinssent parce que tout était prêt* [2]. Depuis les siècles, Dieu préparait cette fête de l'humanité déchue. Il la voulait réconciliée, se rassasiant à sa table, et y goûtant les plus divines jouissances: celles de la grâce d'abord, celles de la gloire ensuite. Car, sa table était dressée dès le temps de la vie présente, et Lui-même préparait à Israël, en retour des [illegible] de sa Loi de

[1] Luc., XIV, 15.
[2] Luc., XIV, 16-17. Matt., XXII, 2.

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINAE STUDENDATUS

crainte, les suavités de la Loi de grâce : la rédemption des péchés, l'adoption filiale, les plus hautes révélations pour l'intelligence, les plus douces onctions pour le cœur, les plus nobles vertus pour la volonté ; repas divin, table savoureuse, où l'être entier reçoit sa nourriture et avec elle les forces de la virilité. Les apprêts furent longs et s'étendirent à de nombreux siècles. Mais, enfin, « l'heure vint » et Dieu envoya à son peuple « son Serviteur », son Fils incarné, revêtu « de la forme de l'esclave », devenu par obéissance son serviteur fidèle. Jésus, depuis trois ans, ne cesse de répéter l'invitation de son Père et de convier le peuple Juif au banquet. Les Juifs refusent, et pour que leur refus soit plus insultant, ils n'opposent que les plus futiles prétextes. Mais, la nation entière ne doit pas être comprise dans la réprobation que méritent ses chefs. Ce sont les Pharisiens qui sont les grands coupables et demeureront les exclus. Le menu peuple, les humbles acceptèrent l'invitation de Dieu et formèrent l'admirable église de Jérusalem. Jésus le marque dans ces mots de la parabole : *Le Père de famille indigné dit à son serviteur : va, parcours les places publiques et les rues de la ville et amène ici les pauvres et les infirmes et les aveugles et les boiteux*[1]. Mais, si Jésus était venu tout d'abord pour les Juifs il n'en restait pas moins le Rédempteur universel ; tous les peuples de la terre étaient, après le refus d'Israël, les invités de Dieu et devaient entrer dans la salle du festin, dans l'Église. *Seigneur, lui dit le serviteur, il a été fait comme vous avez ordonné et il y a de la place encore. Et le Maître dit : va dans les chemins et le long des haies, force-les d'entrer pour*

[1] Luc., XIV, 18, 21.

remplir ma maison. Je vous le déclare, ajouta Jésus-Christ, aucun de ceux qui avaient été invités ne goûtera du festin [1].

L'allusion était transparente, les Pharisiens s'y reconnurent et Jésus les laissa à leur dépit.

Si la Parabole du festin regarde avant tout les Juifs et prophétise leur réprobation, son application est saisissante encore à la foule des Chrétiens. Eux comme les Juifs sont invités aux grâces et aux gloires de la Rédemption. Comme il pressait les Juifs durant sa vie mortelle, il nous presse maintenant par les mille voix de son Eglise. Répond-on aux divines invitations ? Tout au contraire, le monde n'offre-t-il pas un désolant spectacle ? Combien refusent ! Combien préfèrent les vaines sollicitudes de la vie terrestre à l'honneur du banquet divin ? Voici les ambitieux. *L'un dit : « j'ai acheté une villa et il est nécessaire que je l'aille voir ; Je vous prie excusez-moi* [2]. On n'est pas impie, on ne saurait insulter Dieu qui invite, on s'excuse, mais on a tant d'affaires absorbantes ! On a fait des achats si importants ! On est lancé dans un tel tourbillon de fêtes ! Soins de la fortune, gestion de ses propriétés, apprêts de ses luxueuses réceptions, tout détourne de Dieu tout rend impossible la vie chrétienne. Voici les âmes abaissées et charnelles, tout entières dans la vie des sens, comment goûteraient-elles les choses de Dieu ? *Un autre dit : « je viens d'acheter cinq paires de bœufs, je vais les essayer ; je vous en prie, excusez-moi* [3] ». Quand l'homme se détourne de sa fin, descend des hauteurs d'une vocation céleste pour se

[1] Luc., XIV, 22-23-24.
[2] Luc., XIV, 18. Matt., XXII, 5.
[3] Luc., XIV, 19.

confiner dans les attraits des sens, pour se repaître des satiétés matérielles, il devient, comme l'animal, fermé à tout horizon supérieur. « Quand l'homme, dit le Psalmiste, était comblé d'honneurs, il ne le sut pas comprendre ; il se mit au niveau des bêtes sans raison et devint leur émule ». Voici enfin les voluptueux, ceux dont les plaisirs de la chair ont déprimé l'âme, la retiennent captive et l'empêchent de répondre à l'invitation de Dieu. *Je viens de me marier, dit un troisième, il m'est donc impossible d'y aller*[1]. Singulière logique ! Comme si le mariage institué par Dieu empêchait d'aller à Dieu ? Mais si le mariage n'est pas un obstacle, l'abus du mariage, l'infidélité dans le mariage, l'exclusive satisfaction des passions en sont un.

Et tous refusent ! et tous se privent follement du bonheur éternel, tous seront exclus des fêtes du ciel ! Sujet poignant de réflexions profondes et surtout de généreuses volontés de repentir et de retour.

II. — Quand Jésus quitta la demeure du Pharisien, il fut suivi et entouré par cette multitude de pauvres et d'infirmes qui venaient avec ravissement d'entendre ses discours et sa Parabole[2]. Eux donc étaient aussi les invités de Dieu, eux que le monde avait habitués à tant de refus et d'humiliations? Ils n'avaient donc qu'à se présenter au festin du ciel, les portes leur étaient tout ouvertes? Jésus les détrompa sur cette trop facile acquisition du bonheur éternel. Tous, eux comme les autres, le doivent acheter et chèrement acheter. Le ciel n'est qu'à ceux qui auront fidèlement suivi Jésus-Christ et se seront atta-

[1] Luc., XIV, 20.
[2] Luc., XIV, 25.

chés à le servir. Or c'est là qu'est toute la difficulté. S'attacher à Dieu c'est le préférer à toute créature, c'est repousser tout ce qui nous détourne de lui, c'est traiter en ennemis les êtres les plus chers qui nous feraient le trahir. Le ciel n'est qu'à ce prix. *Si quelqu'un venant à moi ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et ses sœurs, il ne peut être mon Disciple* [1]. Il y aura même des cas où nous aurons à lui donner notre vie, à plutôt mourir qu'apostasier. *Si quelqu'un ne hait pas même sa propre vie, il ne peut pas être mon disciple*, me suivre où je vais, et parvenir avec moi à l'éternelle félicité des cieux [2].

Le Sauveur pour mieux faire pénétrer ces vérités si graves les revêtit d'images, sous lesquelles il nous apprit à reconnaître et à redouter le pire ennemi de notre salut qui est la présomption. La présomption est le péché du grand nombre. Combien aisément on s'imagine que la conquête du ciel se fait d'elle-même, sans guère de travail personnel ! que vivre sans Dieu, sans piété, sans vertus, coulant une existence molle et sans sacrifice, peut nous mener à l'éternité bienheureuse. Détrompons-nous. On n'élève pas un édifice sans les matériaux et les ressources nécessaires. On ne conduit pas une guerre difficile et meurtrière sans une armée suffisamment nombreuse et aguerrie. On ne conserve pas la saveur divine exigée des élus de Dieu en laissant en soi le sel de la sainteté perdre sa force. C'est sous cette triple image que le Sauveur nous désabuse de nos folles sécurités. *Qui d'entre vous prétendrait construire une tour, sans supputer tout d'abord à loisir la dépense*

[1] Luc., XIV, 26.
[2] Luc., XIV, 28. Matt., X, 37.

nécessaire, et s'il a de quoi mener à bonne fin l'entreprise ? Sans cela il faut craindre qu'après les fondations mises en terre, il soit obligé d'arrêter la construction et alors tous ceux qui regarderont se mettront à le railler et à dire : Voilà un homme qui a commencé sans pouvoir achever [1]. Combien qui après un heureux début dans la vie chrétienne ont reculé, et, abandonnant foi et vertu, n'ont plus exposé à la risée du ciel et de la terre qu'une ruine sans forme et sans nom ? Combien qui, fervents d'abord, apostats ensuite, subiront au Jugement cette effroyable « moquerie » que Dieu et la Cour céleste réservent aux insensés qui, ayant connu le don de Dieu, sont retournés aux immondices du péché ; qui d'amis de Dieu sont devenus des adversaires, de serviteurs fidèles se sont faits des traîtres et des persécuteurs ?

Quel est le roi qui voulant déclarer la guerre à un autre roi ne se demande auparavant dans le loisir de la réflexion, s'il peut, avec dix mille hommes, tenir tête à un ennemi qui lui en oppose vingt mille [2] ? Comment, chétifs mortels, nous mesurer avec le monde et l'enfer, si nous ne demandons pas à Dieu des forces suffisantes ? Comment nous combattre nous-mêmes, si nous ne prenons pas les précautions voulues, si nous ne nous armons pas de tous les secours que la prière et les Sacrements s'offrent à nous fournir ? Mais il est une autre guerre plus désespérée encore. Il est un autre Roi plus puissant et plus redoutable. Oserons-nous affronter Dieu ? Nous présenterons-nous à Lui dans la détresse où nous met le péché ? Braverons-nous sa Justice ? Atten-

[1] Luc., XIV, 28.
[2] Luc., XIV, 31-32-33. Matt., X, 37.

drons-nous sa sentence? Ce serait folie. Mais que faire? Demandons-lui la paix avant que ne s'engage la guerre; réconcilions-nous avant l'heure où la mort nous traînera à son tribunal. *S'il n'est pas en forces, ce roi, tandis que l'adversaire est loin encore, lui envoie des ambassadeurs chargés de négocier la paix*[1]. Jésus revient à l'affirmation du début et pour laquelle il a énoncé ses deux paraboles : *Ainsi donc, celui d'entre vous qui ne renoncerait pas à ce qu'il possède*, qui ne mettrait au-dessous des choses de ce monde, qui ne se priverait pas de ce qui l'entraîne au péché, *ne saurait être mon disciple*[2], ni parvenir avec moi dans la gloire des Cieux.

Le Sauveur achève son enseignement sous une troisième image. Il veut nous montrer que pour être à lui il faut conserver dans sa plénitude et sa force, son esprit, sa doctrine, ses exemples et la pratique généreuse de ses vertus. Celui-là ne sera jamais son disciple qui, ayant laissé se dissiper toute la saveur de l'esprit chrétien pour ne retenir qu'une vague religiosité, n'est plus que ce qu'est un sel affadi et insipide. *Le sel est bon, mais si le sel s'affadit, avec quoi lui rendra-t-on sa saveur? Inutile à la terre, même au fumier, on le jettera dehors*[3]. Le Saint est éminemment utile; le pécheur, le « fumier », a son emploi dans l'économie providentielle : Il est un seul être dont la terre et le ciel ne savent que faire, c'est le chrétien sans christianisme, le baptisé sans plus même un souvenir des obligations que le baptême lui imposait.

[1] Luc., XIV, 32.
[2] Luc., XIV, 33.
[3] Luc., XIV, 34-35.

NOUVELLES PARABOLES

La doctrine si nouvelle de la dignité des petits et des pauvres, leur place prépondérante dans le Royaume de Dieu et les égards dont les entourera la famille des vrais enfants de Dieu, eut sans doute dans le Pérée un grand retentissement, car nous voyons le Sauveur entouré d'une multitude toujours plus avide de l'entendre. Le contre-coup naturel est la haine redoublée des Pharisiens. Ils trouvent la condescendance de Jésus envers les misérables un nouveau grief et ils vont partout répandant l'accusation de promiscuité scandaleuse avec les pécheurs : *Les Pharisiens et les Scribes éclataient en murmures et disaient : « Cet homme reçoit les pécheurs en sa compagnie et fait table commune avec eux*[1]. »

Heureux murmures qui nous valent les plus tendres effusions du Divin Cœur ! Jésus, loin de repousser les attaques, les présente comme son plus beau titre et l'objet direct de sa venue sur la terre. Qu'est-il venu faire au milieu des pécheurs, sinon sauver les pécheurs ? En trois Paraboles nous l'apprenons délicieusement.

La première est celle de la « Brebis perdue ». *Si l'un de vous, dit-il, a cent brebis et qu'il vienne à en perdre une seule, ne laissera-t-il pas dans le désert les quatre-vingt-dix neuf autres, pour aller à la recherche de celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve*[2] ? Tel est Dieu dans le Mystère de notre Ré-

[1] Luc., XV, 1-2.
[2] Joan., XV, 4.

demption. Les cent brebis, c'est l'ensemble de toutes ses créations, les invisibles comme les visibles, le ciel comme la terre. Une de ces créations se perd par la prévarication du Paradis terrestre. Dieu semble abandonner les autres pour se donner à celle-là, car tout Lui est devenu « désert », là où n'est plus l'homme, sa créature bien-aimée. Il va donc à sa recherche. Le Verbe de Dieu laisse sa gloire pour descendre sur la terre, et dans une carrière de labeurs et de souffrances, il poursuit ses recherches jusqu'à ce que parvenu au Calvaire, brisé et exténué, il retrouve cette malheureuse nature humaine qui s'était perdue loin de Lui. Que fait-il alors? O prodige de miséricorde! il la prend sur ses épaules et il la ramène dans les Cieux. Dès *qu'il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules, et il rentre avec elle dans la maison, tout joyeux*[1]. La « maison » c'est le ciel, et quand l'humanité fut rachetée, sanctifiée, ramenée à Dieu et sa destinée éternelle, ce fut dans la création entière un immense cri de joie. Les anges firent éclater des transports d'allégresse et s'associèrent à la joie du divin Rédempteur : *Rentré à la maison il appelle ses amis et ses voisins : « réjouissez-vous avec moi, leur dit-il, parce que je viens de retrouver la brebis que j'avais perdue »*. Et Jésus-Christ ajoute : *je vous l'assure, il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence*[2]. Ces dernières paroles cesseront de nous étonner, si nous prenons garde aux vertus suréminentes, aux extraordinaires héroïsmes, de beaucoup de convertis. Quelle admirable amante ne

[1] Luc., XV, 5-6.
[2] Luc., XV, 6-7.

fut pas Marie-Madeleine ? Quel merveilleux ouvrier ne fut pas dans l'Eglise Augustin revenu à Dieu ? Quelles œuvres, quelle carrière de sainteté a fourni la multitude des pénitents ? D'ailleurs une conversion, telle que le Sauveur vient de nous la décrire, n'est-elle pas le triomphe de la puissance et de la bonté de Dieu, la plus éclatante victoire de son amour ? Cessons dès lors de nous étonner de la grande joie des cieux.

La seconde Parabole, celle de la « drachme retrouvée », nous fait apparaître la même miséricorde de Dieu, en nous montrant mieux encore, quelle est l'excellence de notre être et combien nous sommes précieux à Celui qui nous a créés. La « drachme » est la pièce de monnaie à l'effigie du roi. Notre gloire propre est d'avoir été créés à l'effigie même de Dieu. Nous portons en nous son image, et dans notre intelligence, notre cœur, notre volonté, dans notre âme entière, se retrouvent de vivants reflets de la Divine Perfection. Tels nous fûmes à notre naissance, mais tels nous ne restâmes pas. Dès son berceau, l'humanité créée si belle et si grande, se perd par son péché ; et tandis que les neuf chœurs des anges restent glorieux et purs dans le ciel, l'homme sur la terre s'égare dans la nuit épaisse du crime. *Si une femme, dit Jésus-Christ, possède dix drachmes, et qu'elle vienne à en perdre une seule, n'allume-t-elle pas sa lampe, ne cherche-t-elle pas partout jusqu'à ce qu'elle la retrouve*[1] ? Dieu se peint sous les traits de cette femme, quand la brillante multitude de ses anges, « ses neufs drachmes », ne lui font pas négliger la perte de la dixième, de l'humanité pécheresse. Il l'aime d'un tel amour que lui-même se mettra à sa recherche, Lui-

[1] Luc., XV, 8.

même la retrouvera et la sauvera. Et par qui la sauve-t-il ? Par son Fils. Cette lumière qu'il allume et dont il fait briller la « maison », la terre, le monde, le ciel, c'est Jésus-Christ qui dit de Lui : « Je suis la lumière du monde ». C'est à cette lumière que nous sommes retrouvés ; c'est la foi en Jésus-Christ, la connaissance de ses révélations, la pratique de ses vertus, l'adoption de sa grâce, qui nous remettent dans le trésor de Dieu. Sans Jésus-Christ, sans cette lumière révélée, nous demeurons introuvables dans l'épaisseur de la nuit, perdus pour Dieu, pour le ciel, pour l'éternelle destinée ; introuvables à nous-mêmes qui ne connaissons plus ni notre origine, ni notre foi, ni notre valeur, ni le trésor dont nous faisons partie. « La Lumière luit dans les ténèbres », Jésus-Christ cherche à travers le monde et les siècles ces âmes perdues dont il veut faire son éternel trésor. Et quelle recherche ! Quels efforts ! Quelles œuvres ! *Everti domum*, il bouleverse tout. Le monde, à sa venue, à la prédication de son Évangile, entre en des commotions violentes ; les trônes sont renversés, d'autres pouvoirs s'élèvent ; Rome païenne disparaît, l'Église règne sur les ruines. Et ces commotions n'ont d'autre but que de purifier de ses souillures une terre que le péché avait dévastée. La femme de la parabole ne « bouleverse » pas seulement sa maison, elle la « balaye ». L'œuvre par excellence de la Rédemption a été de sanctifier individus, familles, sociétés ; de retrouver au milieu du désordre et des décombres les âmes que le mal avait égarées. Il les retrouva : avec elles il forma l'Église, la société des élus ; il prépara les gloires de son règne. Ce sont les derniers traits de la parabole, c'est la joie de la femme qui a retrouvé sa drachme. *Elle appelle ses amies et ses voisines et leur dit :*

« Réjouissez-vous! J'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare : les anges de Dieu seront dans la joie pour un seul pécheur converti [1].

Les deux paraboles précédentes font l'esquisse générale des miséricordes divines sur l'humanité pécheresse, une troisième, plus tendre, d'une suavité infinie, la parabole de l'*Enfant prodigue*, nous peint dans le détail la merveille d'une conversion. Le pécheur est représenté sous la figure d'un adolescent, fils d'un tendre père, comblé dans la maison paternelle de toutes les jouissances et de tous les honneurs, mais déjà gagné par des aspirations d'indépendance et les infernales voluptés du *non serviam*. *Un homme avait deux fils : Le plus jeune dit à son père : « Père, donne-moi la portion de bien qui doit me revenir ». Et le père fit la part de chacun d'eux* [2]. Tel est le début d'une vie d'incrédulité et de vices. L'homme se fatigue des biens surnaturels dont il jouit près de Dieu, et rêve une vie libre et sans contrainte. Il veut ses biens personnels ; son intelligence pour se soustraire au joug des révélations divines, son cœur pour le livrer aux amours impurs, sa volonté pour lui créer un domaine souverain, sa vie entière pour y secouer le joug de la vertu. Et son Père lui cède? Oui, sans doute, car Dieu respecte avant tout notre libre arbitre, sans lequel aucune épreuve n'est possible et aucun mérite n'est réalisable.

Peu de jours après, ce jeune fils ayant réuni tout ce qu'il possédait partit pour une région lointaine [3].

[1] Luc., XV, 9-10.
[2] Luc., XV, 11-12.
[3] Luc., XV, 13.

Ah ! oui, elle est lointaine la région où nous vivons sans Dieu, sans notre âme, sans nos destinées éternelles, sans aucune communication avec le Père que nous avons quitté ! Qu'ils sont loin, ces hommes qui vivent sans une pensée pour le ciel, sans une prière, sans un Sacrement, sans une pratique religieuse ! Les voilà dans une région étrangère, où Dieu n'est pas et où sont tous les ennemis de Dieu, où la religion n'est plus même un souvenir, quand elle ne devient pas un objet d'insulte et de haine.

Mais, qu'advient-il fatalement à l'homme qui prive son âme des jouissances surnaturelles ? Quand tout ce qui a nom : Dieu, âme, ciel, éternité, a disparu de sa pensée et de son cœur, il lui reste les aspirations véhémentes de sa nature faite pour jouir et qui veut jouir à tout prix. Comme les nobles pâtures de l'âme lui sont enlevées, il n'a plus que les grossières satiétés de la matière. Il recommence le cycle fatal de l'Eden, alors que le tentateur, après avoir séparé l'homme de Dieu, le met en présence d'une volupté sensible, d'un fruit défendu, et lui dit : « Mange ceci est bon » ! Le malheureux mange ce fruit empoisonné, il se repaît des voluptés homicides ; c'est le prodigue dans la vie que nous dépeint la parabole : *Parti pour une région lointaine, il y dissipa toute sa fortune dans une vie de débauches* [1].

Et après ? Après vient la plus douloureuse des faims. L'âme humaine étant créée immense et comme infinie dans ses aspirations et ses besoins de jouir, on l'affame quand on ne lui donne que les plaisirs bornés et décevants de la terre. Honneurs et voluptés peuvent tromper

[1] Luc., XV, 13.

un instant la faim d'une nature créée pour la possession d'un bien infini, ils ne la rassasieront jamais. L'ambitieux comme le voluptueux, après des satiétés mensongères, est torturée par une faim inassouvie. C'est le supplice du prodigue. *Après qu'il eut tout dépensé, une famine terrible sévit dans la région* [1]. Plus l'âme affamée de jouissances se jette sur les pâtures des sens, plus son supplice grandit et avec lui la fureur de jouir. Que faire? Se vendre, se livrer sans frein, sans retenue, sans mesure, au démon de la volupté, à la tyrannie des sens : *Il alla se mettre au service d'un Maître du pays qui l'envoya à sa ferme garder les pourceaux* [2].

Touchons-nous le fond de l'abîme où le malheureux est descendu? Non, pas encore. Il lui reste de ne pas même obtenir la dégoûtante nourriture à laquelle il s'est réduit. *Il souhaitait, pour assouvir sa faim, qu'on lui donnât les rebuts que dévoraient les pourceaux, et personne ne lui en donnait* [3]. Quel trait! Voilà l'homme, quand il a répudié les nobles jouissances de la vertu, et qu'il s'est jeté sur la matière pour en faire sa honteuse nourriture. La matière ne se prête pas aux aspirations de l'être déchu. Il la violente, mais elle prend contre lui de terribles représailles, et, au lieu de l'apaisement qu'il lui demande, elle amène en lui des malaises profonds et des déceptions douloureuses. Les créatures ne lui donneront jamais ce que sa nature faite pour le divin et l'infini réclame avec de poignantes clameurs.

Nous voici, dans ce drame palpitant, arrivés à cette

[1] Luc., XV, 14.
[2] Luc., XV, 15.
[3] Luc., XV, 16.

phase que saint Augustin décrit en deux mots : « restaient alors deux choses : une grande misère et une grande miséricorde ». La grande misère c'est ce malheureux qui meurt de faim sur une terre lointaine, au milieu des pourceaux dont il a la garde ; la miséricorde c'est Dieu commençant à travailler son âme et à y jeter les semences d'un vrai repentir.

La faim a amené les salutaires désillusions et celles-ci conduisent le Prodigue aux désirs du retour. *Rentrant alors en soi-même, il dit : « Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont le pain en abondance ! Et moi, ici, je meurs de faim* [1] *!* Heureuse l'adversité qui fait rentrer en eux-mêmes ceux que les joies de la prospérité avaient éloignés de Dieu et de leur âme ! Tout le temps qu'il dépense son bien en orgies, le Prodigue semble avoir perdu le souvenir de son père et de son existence d'autrefois. Aujourd'hui qu'il souffre il revient à ces objets bénis et il aspire à les recouvrer.

La conversion s'accentue : ce ne sont plus bientôt de vagues aspirations vers son père, c'est une volonté qui se trempe peu à peu, et d'où finit par sortir une résolution généreuse : *Je me lèverai et j'irai à mon père* [2] *!* Tant qu'on ne se « lève » pas, tant qu'on ne secoue pas violemment la torpeur qui enchaîne la volonté, les désirs sont vains, les aspirations inefficaces, on vit dans ses projets de retour et on y meurt. Et se lever n'est même encore que le début d'une conversion : il y a à parcourir la longue route qui sépare une région lointaine de la maison paternelle, les habitudes du péché de celles de la vertu. Sans l'effort courageux de cette marche qui,

[1] Luc., XV, 17.
[2] Luc., XV, 18.

au travers de difficultés et d'entraves, mène à la rénovation de la vie, les premières tentatives de conversion échoueront misérablement.

Mais s'il faut le courage, il faut à un titre égal l'humilité. L'orgueil est à la racine de tout péché, l'humilité à la base de tout repentir. Comme le Prodigue l'a bien compris! Quelle humilité dans sa confession! *J'irai à mon père et je lui dirai : « mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. Traitez-moi comme l'un de vos mercenaires* [1] ». Il confesse les deux effets du péché, qui, dans les Anges apostats, a bouleversé le « ciel » et en nous le contriste, mais qui surtout offense Dieu et blesse son regard. Ainsi péchons-nous « contre le ciel et devant Dieu ».

Et le Prodigue se leva et retourna à son père [2].

Si une bouche divine, si la Vérité même, ne nous avait pas mis en scène la Bonté de Dieu dans le pardon du pécheur, jamais nous n'eussions pu en imaginer les excès. Dieu est plus pressé de pardonner que nous d'implorer grâce; Dieu nous apparaît dans la Parabole, épiant avec une douleur inquiète le retour de son enfant, allant au-devant de lui, plus prêt à lui ouvrir ses bras que l'enfant à s'y jeter. *Comme il était encore loin, le père le vit, et, ému de compassion, accourut, tomba à son cou et le couvrit de baisers* [3]. Il « tombe à son cou » ! Il n'en peut plus de joie et d'amour, il lui faut son fils comme son soutien, il tombe, il s'appuie sur ce pauvre en haillons, amaigri, défiguré par la misère ; c'est son fils ! il ne voit plus en lui que le fils tant

[1] Luc., XV, 18-19-20.
[2] Luc., XV, 20.
[3] Luc., XV, 20-21-22.

pleuré et si heureusement retrouvé. Il est si pressé de tout lui rendre avec son amour, qu'il prend à peine le temps d'écouter sa confession douloureuse : *Mon père, j'ai péché !... Vite, crie-t-il à ses serviteurs, « apportez sa robe première*, le vêtement d'un fils de famille, tel qu'il le portait autrefois, *et l'en revêtez, mettez lui au doigt un anneau, aux pieds des chaussures*[1]. Rentré en grâce, le pécheur recouvre ses mérites d'avant sa chute ; l'anneau au doigt marque la nouvelle alliance qu'il contracte avec son Dieu, et si ses pieds, meurtris par la marche quand ils étaient nus, sont munis de solides chaussures, c'est qu'il s'engage à parcourir vaillamment toutes les étapes de la vertu. *Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et réjouissons-nous, car mon fils que voilà était mort et il revit, il était perdu et il est retrouvé ! Et ils commencèrent à se réjouir*[2]. Les miséricordes précédentes nous stupéfiaient par leur excès : que dire de cette dernière ? A peine le pécheur contrit et confessé est-il rentré en grâce, une table se dresse, un festin se prépare, et le mets qui y sera servi n'est autre que la chair vivante, immortelle, adorable, d'un Homme-Dieu !

Les Pharisiens goûtaient peu sans doute la peinture d'une telle miséricorde, eux si durs aux publicains et aux pécheurs. Ils comprirent cependant que leur monopole de sainteté était menacé et que le Christ appelait à son partage ceux que les chefs d'Israël en repoussaient obstinément. Il est vraisemblable qu'ils élevèrent un de ces murmures désapprobateurs dont ils étaient coutumiers, car Jésus se tournant vers eux et élargissant le cadre de sa Parabole leur en dédia la dernière partie.

[1] Luc., XV, 22.
[2] Luc., XV, 23-24.

Pour bien comprendre ce qui va suivre rappelons-nous l'histoire entière de l'humanité, depuis sa chute au Paradis terrestre jusqu'aux jours du Messie et de la conversion des peuples. Cette humanité se sépare en deux portions, qui sont comme les deux fils du Père de famille. Pendant que la gentilité abandonne le culte et jusqu'à la notion du vrai Dieu et se plonge dans d'affreuses débauches, Israël conserve la foi primitive et reste au service de Jéhovah : La terre de démence et de crimes où s'exilent les nations idolâtres est de plus en plus « lointaine » et tout l'héritage venu de Dieu y est dissipé. Aux extravagances de l'esprit, la Société païenne joint la corruption du cœur, et cette corruption est telle, aux plus beaux siècles de la civilisation grecque et romaine, qu'elle défie tout exposé qu'on en voudrait faire. Une horrible détresse de vérité et de vertu ne cesse plus d'y sévir ; les âmes faméliques poussent vers une rédemption des clameurs déchirantes. Mais Dieu seul la peut sauver de sa propre dégradation. Le peuple Juif est assurément plus fidèle, mais il ment quand il ose dire : *Depuis tant d'années que je vous sers je n'ai jamais transgressé vos ordres*[1]. Il les a si bien transgressés qu'il est tombé maintes fois dans l'idolâtrie et les débauches des Gentils ; et quand Dieu vient sur la terre, les deux peuples, Juif et Gentil, ont besoin d'une égale rédemption.

Aux appels de Jésus-Christ et de l'Église la gentilité répondit comme le Prodigue : *je me lèverai et j'irai à mon Père*. Elle vint, se convertit et fut pardonnée.

Les Juifs conçurent un dépit violent de cette conversion de la Gentilité, et c'est leurs murmures que Jésus-Christ met en scène dans la fin de sa Parabole. *Or le fils*

[1] Luc., XV, 25-26-27-28-29-30.

aîné était dans les champs ; à son retour, quand il approcha de la maison il entendit la musique et les bruits de la danse, et, appelant un serviteur, il lui demanda ce qui se passait. — Votre frère est revenu, lui répondit-on, et votre père a tué le veau gras pour le retour de son fils qui lui est rendu sain et sauf[1].

Et l'aîné fut saisi d'indignation et refusa d'entrer[2]. Tel fut l'effet de la jalousie et de la haine. Voyant les nations idolâtres se convertir et former l'Eglise, eux-mêmes refusèrent d'y entrer ; et plus Jésus-Christ fut tendre, aimant, patient dans ses appels, plus les Juifs les repoussèrent. Plus Dieu raisonna avec eux, leur faisant comprendre que la conversion de leurs frères leur était bien plutôt un sujet de joie que de peine, plus ils s'obstinèrent dans leur haine contre Jésus-Christ et son Eglise. Plus Dieu fut bon, plus ils devinrent mauvais.

II. — Deux dernières Paraboles nous découvrent une autre cause du refus des Juifs de se convertir à la foi et aux vertus du Christianisme. La Loi Nouvelle élève l'âme au-dessus des biens périssables de la vie présente : eux restent les hommes de lucre, de vol, d'avarice et de concussions. Pour Jésus-Christ, le pauvre est un être noble et sacré dont on ne se détourne ni ne se désintéresse impunément : pour eux le pauvre Lazare est un objet de dégoût et de mépris. La Parabole de l'« Econome infidèle » ouvre à leurs rapacités coupables une voie au pardon ; l'autre, celle du « Mauvais riche », tente de les ramener par la crainte à la conversion et au

[1] Luc., XV, 27.
[2] Luc., XV, 28.

salut. Toutes deux visent les Pharisiens, voleurs et impudiques, concussionnaires et jouisseurs, mais l'enseignement qui en découle nous regarde tous et s'étend à tous les siècles.

Sous peine de nous étonner de quelques expressions qu'emploie le Sauveur dans la première des deux Paraboles, nous devons nous rendre compte du double but qu'il y poursuit. Il veut tout d'abord nous laisser voir le mépris et l'aversion que lui inspire la richesse. Il la met aux mains d'un homme malhonnête et d'un dissipateur ; il la stigmatise sous les noms les plus sévères. Il l'appelle « étrangère ». Elle n'est pas notre vraie fortune, c'est un bien que nous ne possédons qu'un moment sur une terre d'exil ; notre vrai patrimoine est au ciel, là où s'écoulera notre éternelle vie. Il l'appelle « trompeuse », elle nous jette le plus souvent dans des illusions étranges ; nous la croyons à nous tandis qu'elle est à Dieu, et que nous n'en sommes que les dépositaires et les gérants responsables. Il la montre « dangereuse ». Elle précipite l'Econome infidèle dans une ruine honteuse et le Mauvais Riche dans les flammes éternelles. Enfin il la nomme « inique » ; non pas sans doute en elle-même, elle peut être pure dans son origine, sage et vertueuse dans son emploi, mais elle est appelée « inique » et mérite cette sévère épithète par beaucoup de côtés. Combien rarement on peut en remonter le cours, jusqu'à sa source première, sans y découvrir quelqu'injustice ! A quelles tentations d'orgueil, d'ambition, de sensualité, de luxure, elle nous expose ! Combien l'avarice s'en fait souvent la compagne ! Quelles frivolités, quelles dépenses folles, quel oubli des pauvres, dont une grande richesse est trop souvent entachée ! Si bien que n'étant pas mauvaise en elle-même, elle devient,

par les maux qu'elle engendre, ce que dit d'elle le Sauveur : « une richesse d'iniquité ».

Le riche n'a-t-il donc aucune issue au salut ? Il l'a sans aucun doute, et le second but de Jésus dans sa première Parabole est de nous montrer cette issue. Copions l'Econome infidèle, non pas assurément dans ses vols, mais dans son habileté à éviter une imminente détresse, non pas en prenant l'argent des autres pour en faire des largesses, mais en employant à nous ménager l'entrée du ciel ces biens qui, par leurs dangers et les maux qu'ils enfantent, méritent le nom d' « iniques ».

Un riche, dit Jésus-Christ, avait un économe qui lui fut dénoncé comme ayant dissipé ses biens. Il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends dire de vous ? Rendez compte de votre administration, car vous n'aurez plus la gérance de mes biens [1]. Voilà la désastreuse tromperie de la richesse dont nous parlions plus haut. Le riche se croit possesseur de sa fortune et n'en connaît pas d'autre maître ni d'autre dispensateur. Qu'il y ait un Dieu dont il est la créature et le sujet, qu'il doive rendre compte à ce Dieu des actes de sa vie, de la gestion de ses biens, que le premier emploi de ces biens, soit d'alléger la détresse des indigents : voilà qui ne l'a préoccupé à aucun moment de son existence, et on le jetterait dans un profond étonnement si on lui affirmait que sa vie de luxe, de plaisirs, de dissipations coûteuses, sans que les pauvres bénéficient en rien de son opulence, constitue pour lui un sujet de rigoureuse condamnation. Elle vient cependant, elle vient l'heure terrible, où la mort lui enlève toute espérance de se réhabiliter ; le voici au tribunal de son Juge : « Rends

[1] Luc., XVI, 1, 2.

compte de ton administration, car désormais tu n'auras plus la gérance de mes biens » !

Qu'est-ce qui sauverait le riche ? Jésus-Christ nous montre à l'œuvre le rusé Econome de sa Parabole. Assurément il n'approuve pas sa déloyauté ; mais il engage les « fils de lumière », les fidèles, à se tirer de l'éternelle détresse avec la même habileté sinon par les mêmes moyens. *Que vais-je faire, se dit en lui-même l'Econome infidèle ? Voici que mon maître m'enlève l'administration de ses biens. Labourer, je n'en ai pas la force ; mendier, j'en ai honte. Mais je sais ce que je ferai, afin que, chassé de mon emploi, il y ait des gens qui me donnent l'hospitalité. Les débiteurs furent convoqués. Combien dois-tu à mon maître, dit-il au premier ? — Cent barils d'huile. — Reprends ton obligation et écris-en une de cinquante. Et toi, demanda-t-il à un autre, que dois-tu ? — Cent mesures de froment. — Voici ton billet, écris ; quatre-vingts* [1].

Et le Maître loua cet économe infidèle de ce qu'il venait d'agir en homme avisé. Car les enfants de ce siècle sont plus habiles, dans le maniement de leurs intérêts que les enfants de lumière [2].

Que doivent donc faire ces « enfants de lumière », ces disciples de Jésus-Christ, quand la fortune leur aura été providentiellement dispensée ? De cette fortune, toujours « inique » par les dangers et les maux où elle entraîne, qu'ils se fassent, eux aussi, des amis dévoués qui leur ouvrent l'entrée de l'éternelle demeure. Les pauvres seront ces amis, et l'aumône sera cette introductrice.

[1] Luc., XVI, 3-8.
[2] Luc., XVI, 8.

Et moi aussi je vous le dis : employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis, qui, à l'heure où tout vous manquera, vous recevront dans les tabernacles éternels [1].

Ce sont de petites choses que les choses de la terre, une fortune de mince intérêt que la fortune d'un jour ; Mais cette « petite chose » peut avoir pour nous des résultats d'une incalculable importance. Gérer saintement des biens éphémères c'est assurer un avoir spirituel d'une valeur infinie. Comme aussi mal gérer ces biens, c'est dissiper des trésors de sanctification et de salut. Le riche charitable sera aisément un saint ; le riche avare sera sûrement un réprouvé. *Celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes. Et celui qui dans les petites se montre infidèle le deviendra aussi dans les grandes* [2]. Si vous eussiez fait l'aumône, Dieu vous eût comblé en ce monde de toutes sortes de grâces et en l'autre d'un immense poids de gloire. Mais vous avez abusé des richesses terrestres qu'il vous avait confiées : Comment vous confierait-il les biens célestes tout autrement importants ? *Infidèles dans les richesses trompeuses, qui vous confiera de véritables biens ? Déloyaux dans la gestion d'une fortune étrangère, qui vous remettra en mains une fortune personnelle ?* [3].

Que faut-il pour comprendre et goûter de tels enseignements ? Etre dévoué à Dieu, et généreusement détaché de l'amour des biens terrestres ; car si l'amour des choses terrestres nous remplit, aucune place ne reste pour Dieu dans notre cœur ; si nous devenons les esclaves

[1] Luc., XVI, 9.
[2] Luc., XVI, 10.
[3] Luc., XVI, 11, 12.

de notre or, nulle espérance que nous soyons les serviteurs de Dieu ; Dieu et le monde s'excluent. *Aucun serviteur ne peut être au service de deux maîtres à la fois. Car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez tout ensemble être les serviteurs de Dieu et les esclaves de l'or* [1]. Il est une différence essentielle entre posséder la richesse et en être possédé, la servir, s'en faire l'esclave, se prêter aux mauvais instincts qu'elle engendre et aux passions qu'elle entretient : c'est cela qui est incompatible avec le service de Dieu.

A ces paroles les Pharisiens « *qui étaient avares* » éclatèrent, non plus en injures, mais ce qui est pire, en ricanements et en sarcasmes : *Les Pharisiens se moquèrent de Jésus* [2].

La moquerie était publique, elle pouvait avoir sur la foule des auditeurs un désastreux effet : le Sauveur ne la laissa pas sans répression. Leur fastueux dehors, le prestige que leur fortune exerçait sur le peuple, était tout à leurs yeux : Jésus leur montre que c'est bien moins que rien, puisque ce leur sera le sujet d'une inexorable condamnation ; et plus ils font parade d'une vertu dont ils sont vides, plus Dieu les jugera sévèrement. *Vous affectez d'être justes devant les hommes, mais Dieu connaît vos cœurs ; ce qui apparaît grand aux yeux des hommes est pour Dieu un objet d'abomination* [3].

Si Jésus eût consenti, à ce moment, à discuter avec ces misérables, sans doute ils lui eussent opposé les bénédictions terrestres, promises aux observations de la

[1] Luc., XVI, 13.
[2] Luc., XVI, 14.
[3] Luc., XVI, 15.

Loi ancienne, et les grands biens que possédaient les plus saints parmi les ancêtres. Mais d'abord, violateurs comme ils l'étaient de cette Loi, de quel droit en pouvaient-ils revendiquer les riches récompenses? Puis surtout ils se méprenaient sur les temps. Le temps de la Loi imparfaite, qui régnait depuis Moïse et finissait virtuellement à Jean précurseur de la Nouvelle Alliance, ce temps expirait et faisait place aux jours du Messie. Les prospérités terrestres passaient au dernier rang, au premier les biens célestes, les richesses de l'éternel Royaume. En se croyant justes parce qu'ils étaient riches, les Pharisiens méconnaissaient grossièrement l'esprit et la lettre de la Loi Nouvelle et les conditions d'admission au Royaume de Dieu. *La Loi et les Prophètes ont duré jusqu'à Jean. Depuis Jean c'est le royaume de Dieu qui est annoncé et chacun fait violence pour y parvenir* [1]. Les énergiques seuls en ont l'entrée, ceux qui ont le courage de se dépouiller des avidités terrestres pour devenir les « pauvres en esprit ». Cette condition est absolue. *Le ciel et la terre passeront plutôt qu'un seul point de la loi n'ait son effet* [2].

Et ce n'est pas seulement comme avares et cupides que les Pharisiens sont exclus du Royaume qu'annonce la Nouvelle Loi ; ils le sont de plus comme impudiques, dignes rejetons des vieillards infâmes qui tentèrent Suzanne, flatteurs complaisants de l'incestueux Hérode, si cruels dans leur luxure que pour eux le divorce n'est qu'un jeu de tous les jours. Or, *quiconque renvoie sa femme et en épouse une autre commet un adultère. Commet de même un adultère celui qui épouse la*

[1] Luc., XVI, 16.
[2] Luc., XVI, 17.

femme que son mari a renvoyée [1]. Ainsi avarice et impureté : voilà la double tare de ces prétendus justes. Et où cette tare les mènera-t-elle ? Aux flammes d'une éternelle expiation. Qu'ils se reconnaissent dans la tragique histoire du *Mauvais Riche*.

III. — Histoire ou parabole, car il n'est pas sûr que le Riche n'ait pas existé et ce fut une tradition constante que Lazare ou Eléazare fut célèbre par son extraordinaire détresse. Jésus ne nomme pas le Riche. A quoi bon le nommer, puisque l'opulence sans religion et sans charité ne compte pas aux yeux de Dieu ? Il fait connaître le nom du pauvre, car les saints pauvres sont les dignitaires de son Royaume.

La peinture du Riche est saisissante de vérité. *Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin et qui faisait tous les jours grande et splendide chère* [2]. Son inhumanité, nous le verrons, entrera pour une large part dans sa condamnation ; mais sa vie n'eût-elle été marquée que des traits qui précèdent, c'en est assez pour lui rendre impossible l'entrée du ciel. Il ne vit que pour la terre, ne songe qu'à y jouir, enfouit son âme dans la chair, enferme dans la matière les dons de Dieu les plus excellents : intelligence, cœur, conscience, pensées hautes et nobles, ambitions et espérances célestes. Pour ce malheureux rien n'existe que la richesse, comme la richesse elle-même n'existe que pour la jouissance. La prière est morte sur ses lèvres, le culte de Dieu n'est plus, son âme elle-même a totalement disparu de son regard. Dieu l'avait créé pour la

[1] Luc., XVI, 18.
[2] Luc., XVI, 19.

sublime vie de l'esprit, il est devenu « l'homme-animal qui n'entend plus rien aux choses de l'Esprit de Dieu ». Le sensualisme le dégrade, le voilà ravalé au niveau « des bêtes sans raison », ne vivant que pour manger, n'ayant d'aspiration qu'au plaisir. Jésus le peint dans les trois caractères de sa vie abaissée : orgueil, mollesse, gourmandise, il est vêtu « de pourpre », rien de trop éclatant ni de trop riche dans sa mise, et il prétend éclipser ses rivaux par la somptuosité de son train de maison. Il est vêtu « de lin ». C'est l'étoffe délicate et souple que sa mollesse peut seule supporter. Sa gourmandise est de tous les jours. Il pourrait, sans encourir de reproches, réunir de temps en temps des amis et des parents, à une table plus richement servie que de coutume ; mais lui c'est « tous les jours » qu'il donne en pâture à sa sensualité les mets les plus exquis, les vins les plus rares et les plus coûteux. Voilà le type achevé de la vie du monde ; de ce monde sans Dieu, sans vertu, sans œuvres méritoires, que le Sauveur a maudit.

Rejeté au dehors, gisant à la porte, voici le pauvre, si parfaitement semblable à « l'Homme de douleurs » que l'on croirait sa description empruntée aux détresses de la Passion. *Il y avait un mendiant nommé Lazare qui était couché à la porte du riche, couvert d'ulcères. Il aurait bien voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche et personne ne lui en donnait, mais les chiens venaient et léchaient ses ulcères* [1]. Tout était ménagé par Dieu, non pas seulement pour préparer le triomphe de ce martyr de la pauvreté, mais pour offrir au riche les plus sûrs moyens de salut. Lazare « gisait », immobile dans sa détresse,

[1] Luc., XVI, 20.

et en en présentant jour et nuit le pitoyable spectacle. Et c'est « à la porte » même de la demeure somptueuse qu'il gisait. Impossible d'entrer ou de sortir sans apercevoir ce dénuement et ces souffrances. Or, non seulement le riche demeura insensible aux maux du pauvre, mais il fit partager à ses serviteurs, à sa maison entière, cette même insensibilité : « personne ne donnait ». Et le pauvre demandait si peu ! « des miettes », des débris, le superflu du superflu. Ne nous étonnons pas des rigueurs sans merci de la Divine Justice sur une richesse qui ne distribue pas même aux indigents ce qu'elle laisse se perdre de ses quotidiennes profusions. Quel trait sanglant termine le tableau ! L'animal sans raison donne au riche inhumain une leçon et un exemple. Les chiens du moins s'approchaient de Lazare, le réchauffaient de leur haleine et de leur salive s'efforçaient de cicatriser ses ulcères !

Ainsi sont les choses durant les années rapides de la vie. La richesse, oublieuse de Dieu et des pauvres, se livre tout entière à ses grossiers plaisirs. La pauvreté et la souffrance poursuivent héroïquement leur « Voie douloureuse ». L'une va à la perdition, l'autre à l'éternel triomphe. La vie a été rapide, rapides les jouissances, rapides aussi les douleurs, et voici venue l'heure où tout s'immortalise : récompense comme châtiment.

Or, il arriva que le mendiant mourut et fut porté par les anges au sein d'Abraham. Et le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer [1]. Lazare a beaucoup souffert, mais quelle splendide issue de sa souffrance patiemment, saintement supportée ! Quel changement !

[1] Luc., XVI, 32.

Quelle nouvelle existence ! Quelle fortune et quelle gloire ! Pour l'obscurité douloureuse où il vivait, Dieu le plonge dans les torrents de lumière. En échange de ses haillons le voici vêtu de gloire; sa pauvreté fait place aux biens infinis du Royaume céleste; à la solitude et à l'abandon où le laissait l'inhumanité des hommes succèdent les charmes d'une brillante et aimante société; au lieu de la pierre rude et froide qui lui servait de couche, le « sein d'Abraham » le reçoit et l'abrite mollement. Son entrée au ciel a été un triomphe, car il est porté par les anges, et les princes de ce beau Royaume lui faisaient cortège.

Et le riche? Un mot sec et froid lui est consacré, et toute son opulence s'y résout : « Le riche aussi mourut, et il fut enseveli ». Voilà la fin d'une vie où les plaisirs et les ambitions satisfaites s'étaient donné rendez-vous ! Les funérailles furent peut-être pompeuses ; mais enfin, après ce moment d'une illustration suprême, « il fut enseveli ». Ses vêtements de pourpre et de lin lui furent enlevés et il n'en emporta dans la tombe qu'un linceul. La troupe de ses amis, de ses parasites et de ses flatteurs se dispersa indifférente, et il ne lui reste plus que l'horreur d'un silencieux sépulcre. Mais là n'est pas le châtiment vrai de cette existence maudite; c'est « dans l'enfer » que le mauvais riche fut enseveli. Le mausolée qu'on lui éleva sur la terre ne renferma que sa poussière, son âme fut précipitée toute vive dans les flammes d'une éternelle expiation.

La parabole continue pénétrant dans le gouffre infernal et nous ouvrant les terrifiantes perspectives de la vie des damnés. *Du milieu des tourments il leva les yeux et vit de loin Abraham, et dans son sein La-*

zare[1]. Les damnés ne perdent pas la mémoire des choses de la vie, car le souvenir de leurs crimes, des grâces reçues et méprisées, des scandales donnés, des ruines accomplies, des victimes de leur luxure, de leur avarice, de leur inique oppression, demeure comme un élément nécessaire de leur supplice. Le damné « lève les yeux », il est dans les bas-fonds des geôles éternelles, et c'est « au loin », bien loin, dans d'inaccessibles hauteurs qu'il voit « le sein d'Abraham », c'est-à-dire la bienheureuse demeure où les élus jouissent du bonheur auprès du « Père des croyants ». Voir cette félicité des saints, des justes qu'il a connus persécutés et méprisés sur la terre, des pauvres dont il a dédaigné la misère, est sans doute pour le damné une torture insupportable, « un vers » qui lui dévore le cœur et déchire ses entrailles; mais, d'autres supplices lui sont réservés et lui arrachent de lamentables plaintes. *Abraham, s'écria le riche, mon père, ayez pitié de moi! Envoyez Lazare : qu'il trempe son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue car je souffre horriblement dans cette flamme*[2]. Dans toutes ses révélations sur l'enfer Jésus-Christ nous parle du feu qui dévore les damnés sans les consumer ; feu obscur, qui laisse aux « ténèbres extérieures » toute leur horreur sans donner aux suppliciés la consolation d'un peu de lumière. C'est du sein de ce feu que le riche implore Abraham et espère en Lazare : supplication inutile, vaine espérance. Durant la vie, l'intervention des saints nous est toujours offerte et elle peut être toujours efficace ; dans l'éternité cette intervention n'a plus d'objet, ni pour les élus dont Dieu

[1] Luc., XVI, 23.
[2] Luc., XVI, 24.

comble lui-même tous les vœux, ni pour les damnés dont la malice et le châtiment sont immuables comme l'éternité elle-même. Il fallait profiter de Lazare quand Lazare pouvait intervenir ; il nous faut par l'aumône convertir les pauvres en autant de protecteurs et d'auxiliaires du salut. Les pauvres sont le salut du riche, tant que durent « les jours du salut », mais dès que la sentence définitive a clos l'épreuve, ni Abraham, ni Lazare, ni les saints, ni les pauvres, ne peuvent plus rien. Les interpeller c'est recevoir d'eux la confirmation de la divine sentence. Abraham répondra au damné mais pour lui montrer la justice du jugement qui le frappe. S'il a fait quelque bien sur la terre, la prospérité dont il a joui en a été le prix. Mais, sa vie brutale, son impie oubli de Dieu, son inhumanité envers le pauvre, l'abus qu'il a fait de l'existence, le mépris où il a tenu les lois divines, méritaient l'enfer, et l'enfer est venu pour lui ; tandis que Lazare qui, sans rien recevoir en ce monde, n'a pas cessé d'y glorifier Dieu et de vivre pour le ciel, possède ce ciel maintenant et reçoit la juste récompense de ses douleurs et de ses vertus. *Souviens-toi, mon fils, répondit Abraham, que durant la vie tu as reçu les biens et Lazare les maux ; maintenant Lazare est dans la joie et toi dans les tourments*[1]. Comme il est vraisemblable que les méchants fassent quelque bien avant de tomber dans l'expiation que leurs excès méritent, Dieu leur accorde les jouissances d'ici-bas. Les justes, d'autre part, qu'attendent les joies éternelles malgré quelques fautes commises, souffrent ici-bas pour ces fautes, afin de n'avoir plus ensuite qu'à jouir dans le ciel. Prospérité passagère des pre-

[1] Luc., XVI, 25.

miers; passagères douleurs des seconds, que remplace bientôt l'immobile éternité.

Là, la séparation est complète et définitive, la distance qui s'étend entre les élus et les damnés est infranchissable. Ni ceux-ci ne peuvent trouver au ciel consolation et appui ; ni ceux-là ne peuvent plus revenir aux jours où l'on implore pour les misérables que frappe la Justice : *Un abîme immense s'étend entre vous et nous; on voudrait passer d'ici vers vous, ou de là ici, on ne le pourrait* [1].

Un dernier enseignement jaillit des derniers mots de la parabole. Le Divin Maître, pour nous le donner, prête au damné un mouvement de compassion envers ses frères, dissolus comme lui et comme lui destinés aux flammes expiatrices. *Père, continua le riche, je vous en conjure, envoyez Lazare dans la maison de mon père. J'y ai cinq frères ; il leur attestera ces choses, pour leur éviter de venir eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Mais Abraham répondit : ils ont Moïse et les Prophètes, qu'ils les écoutent* [2]. Dieu a bien plus fait pour établir sa vérité et fonder notre foi que de nous envoyer par miracle quelque revenant de l'autre monde. De siècle en siècle il a fait surgir les témoins de la vérité ; jamais sa parole ne s'est tue ; jamais les organes de cette parole ne nous ont fait défaut, et après tant de divers témoignages, le Fils de Dieu lui-même est descendu du ciel pour nous instruire. Que demander plus ? Et si de pareilles lumières nous laissent dans une incroyance ténébreuse, ce n'est pas l'apparition et la parole d'un mort qui nous éclaireront. Le damné re-

[1] Luc., XVI, 26.
[2] Luc., XVI, 27-28-29.

prend : *Non, Abraham, mon père, mais si quelqu'un des morts s'en vient vers eux, ils feront pénitence. — S'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, reprit Abraham, quand même quelqu'un des morts ressusciterait, ils ne le croiraient pas* [1].

Ces derniers mots étaient un coup droit porté aux Pharisiens ou plutôt à la nation Juive tout entière, à son incrédulité invincible, à son intraitable orgueil, à sa dureté envers tout ce qui n'était pas Juif. C'est l'histoire humaine dont Jésus-Christ fait l'esquisse. Le Mauvais Riche c'est Israël, comblé par Dieu de toutes les faveurs, enrichi de tous les dons, vivant dans l'opulence de la grâce et de la vérité. Mais, Israël mésuse de sa prospérité. L'orgueil corrompt tout en lui et un sensualisme effréné l'emporte aux plus monstrueux excès. A sa porte, car le Juif n'admet aucun contact avec le dehors, la Gentilité est gisante, couverte des hideux ulcères de ses vices, laissée à l'abandon dans le froid et les ténèbres de son idolâtrie, sans secours, sans espérance, sans nulle lueur de salut. La malheureuse se fut contentée des restes de la révélation dont l'opulent Israël était nourri, mais Israël demeurait fermé à sa misère et sourd aux plaintes de sa détresse.

Quelle sera la fin de l'un et de l'autre, du Juif et du Gentil ? Le Juif se perdra par son orgueil ; le Gentil se sauvera par son humble foi et sa conversion sincère. Le premier, en rejetant le Christ, se voue à une irrémédiable perdition ; le second, en imitant la foi d'Abraham se réunit dans le sein de l'Eglise, aux justes de l'Ancienne Alliance. Les Juifs incrédules demandent sans cesse un « signe », un miracle, pour croire, et quand ils

[1] Luc., XVI, 30-31.

auront abusé de toutes les lumières dont le Sauveur les enveloppait ils seront rejetés dans l'abîme ténébreux de la perdition. Tels ils nous apparaissent depuis tant de siècles, toujours rebelles à la vérité, toujours aveugles à la lumière, toujours implorant un secours qui ne leur peut être donné.

DERNIERS ENSEIGNEMENTS DANS LA PÉRÉE

I. — Des Pharisiens interrogèrent Jésus sur le moment où le Règne de Dieu arriverait [1]. Deux sentiments les poussent à faire cette demande. Ils voudraient avoir sur la question qui ne cesse de préoccuper la nation Juive quelque révélation. Les Juifs sont persuadés que la domination universelle leur est promise et leur est due. Un immense empire Juif s'élèvera qui embrassera la terre et courbera tous les peuples sous le joug. Leur Messie opèrera ce grand œuvre, et, comme le temps du Messie ne saurait tarder, la fondation de cet empire doit être proche : c'est une date plus précise de cette gloire et de cette jouissance qu'ils demandent au Sauveur. Interrogent-ils sérieusement ou ne mêlent-ils pas quelque ironie dans leur demande ? On a toujours le droit, avec des Pharisiens, d'émettre ce doute. Jésus est humble et pauvre, nul appareil royal ne l'entoure, nulle force ne le sert, sa suite est composée de quelques Galiléens, son armée c'est la multitude flottante et incertaine qui tantôt l'acclame et tantôt le délaisse : est-ce là le Roi du monde, le conquérant des peuples, le fondateur de l'universel empire !

[1] Luc., XVII, 20.

Jésus, malgré leurs dispositions mauvaises ne dédaigne pas de les instruire. Le Règne de Dieu doit être entendu d'une double manière : l'une humble et cachée, l'autre éclatante et triomphale ; la première qui s'entend de la vie présente de l'Eglise, la seconde qui se réalisera lors du Second Avènement. Le « Règne de Dieu » c'est la possession de Dieu, et nous possédons Dieu, dès maintenant, dans l'invisible opération de la grâce. *Le Règne de Dieu, répondit Jésus, n'arrive pas de façon à frapper les regards ; il n'y a pas à dire : « il est ici » ou « il est là », car le règne de Dieu est au-devant de vous* [1]. La grâce qui nous fait vivre de la royale vie de Dieu ne saurait se voir ; nul ne peut dire : « elle est ici » ou « là » ; être ou n'être pas en état de grâce est le secret de chacun.

Tel est le « Règne de Dieu » actuel. Mais, la grâce doit un jour devenir la gloire et s'épanouir soudain avec un immense éclat, quand apparaîtra le Fils de l'Homme pour juger l'Univers, punir les méchants et faire triompher les bons. En ce jour du « Règne » glorieux de Jésus-Christ, il ne sera besoin d'aucune recherche, d'aucun regard tourné « ici » ou « là » pour découvrir le divin triomphateur et son empire, tant sa gloire rayonnera du ciel à la terre.

Laissant là les Pharisiens et leur question, Jésus se tourna vers ses disciples pour compléter sa révélation sur la manière dont s'accomplira son Second Avènement. Qu'ils écartent d'abord toute pensée que ce glorieux retour soit prochain. Bien des siècles doivent s'écouler, bien des douleurs être subies par ses fidèles, parce que Lui-même doit commencer par beaucoup

[1] Luc., XVII, 20-21.

souffrir avant d'entrer dans la gloire. Ce n'est pas le règne triomphal qui attend les apôtres, ce sont les jours de persécutions et de martyres qui leur feront regretter ceux où ils conversaient doucement et en sécurité avec leur Maître. *Viendra un temps où vous désirerez voir un seul jour du Fils de l'homme et vous ne le verrez point*[1]. Longtemps vous languirez dans l'exil; durant de longs siècles l'Église gémira, après vous, dans les mêmes angoisses et les mêmes douleurs.

Mais enfin viendra la délivrance, enfin le Fils de l'Homme réapparaîtra. Et son Second Avènement n'aura rien de l'aspect du premier, quand humble et obscur il fallait s'enquérir des routes qu'il suivait et des régions où il faisait son séjour. *Comme l'éclair brille d'une extrémité à l'autre du ciel, ainsi apparaîtra le Fils de l'homme en son jour*[2]. Instantanéité et splendeur : tels sont les deux caractères du Second Avènement. Le Premier fut préparé longuement, et c'est, après de longs mois dans le sein de Marie, que le Sauveur du monde parut à l'existence. Tout, au contraire, son retour sera instantané, rapide comme l'éclair, splendide comme lui, et comme lui embrassant de son éclat le monde de l'une à l'autre de ses extrémités.

Telle est la prophétie du dernier jour, que le Sauveur appelle « son jour ». Les autres jours sont au monde et à l'iniquité, au sein desquels vivra pour lutter et souffrir l'Eglise militante. Son Chef lui aura ouvert le chemin, car avant de revêtir sa gloire et sa puissance, il passera par la souffrance et l'humiliation. Il sera expiateur

[1] Luc., XVII, 22.
[2] Luc., XVII, 23-24.

avant d'être « Roi de gloire », nous montrant ainsi que « nul ne sera couronné s'il n'a tout d'abord vaillamment combattu ». *Le Fils de l'homme doit auparavant beaucoup souffrir et être rejeté par cette génération* [1]. Quelle est « cette génération »? Tout d'abord les Juifs qui repoussèrent et crucifièrent Jésus-Christ. Puis, la génération humaine toute entière qui, durant le cours des siècles, persécutera le Christ dans son Corps mystique qui est l'Eglise.

II. — Vaincus et humiliés tant de fois par les réponses victorieuses du Sauveur, les Pharisiens revinrent à la charge. Telle est la haine : elle méconnait toute prudence et affronte tout danger pour se satisfaire. Cette fois c'est avec un piège habilement dressé qu'ils abordent Jésus, espérant comme ils l'espéraient toujours trouver dans ses paroles de quoi le rendre méprisable et odieux à la foule, et justiciable des sentences du Sanhédrin. Maître, lui disent-ils, *est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque motif que ce soit* [2]. Il s'agissait du Divorce, tellement entré dans les mœurs Juives, si cher à leurs dissolutions, que s'élever contre c'était encourir une universelle animadversion. Jésus s'était déjà prononcé contre le divorce, les Pharisiens ne l'ignoraient pas, mais ils feignent l'oubli pour pouvoir en poser de nouveau la question et de nouveau trouver à incriminer le Sauveur. Le piège est habile. Car ou Jésus condamnera le Divorce et le voilà en opposition avec Moïse ; ou bien il le permettra et le voilà en opposition avec lui-même, reniant l'austère et

[1] Luc., XVII, 25.
[2] Matt., XIX, 3. Marc., X., 2.

chaste doctrine émise naguère par lui. S'il le condamne la foule s'irrite contre lui, s'il le permet, c'en est fait de son prestige de sainteté.

« Mentita est iniquitas sibi ! » Jésus ne s'arrête ni à Moïse, ni aux coutumes de la nation et à la consécration des siècles, il va droit à Dieu, à son œuvre, à sa législation souveraine, à sa volonté sainte. Qu'a-t-il fait du mariage ? Comment l'a-t-il conçu ? Quelle loi a-t-il fait présider à l'union de l'homme et de la femme ? Peu importe ce qui a pu, depuis l'origine, se produire d'abusifs relâchements. C'est à la source qu'il faut chercher la limpidité du fleuve, non dans son cours que les scories ont surchargé. *N'avez-vous pas lu, reprit Jésus, qu'à l'origine Celui qui créa la race humaine fit un seul homme et une seule femme et leur dit : « à cause de cela l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse et ils seront deux dans une seule chair*[1] *? »*. Voilà le mariage dans sa forme, sa pureté, sa législation primitive. Dieu de trois manières différentes en consacre l'indissolubilité : par la création, par l'affection, par l'union. Il crée l'homme d'abord ; puis de lui il tire celle qui sera sa compagne à jamais, indiquant par cette création même combien il veut que leur union soit indissoluble. Il marque de plus cette volonté par le sentiment de mutuel amour, qu'il insinue dans leurs deux cœurs, amour si vif, si puissant, si exclusif, qu'il refoule tous les autres amours, quelque saints et ardents qu'ils puissent être : « L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse ». Enfin leur union, quand ils la consomment, est telle, qu'ils ne sont plus deux, mais un « dans une seule

[1] Matt., XIX, 4, 5, 6. Marc., X, 6, 7, 8.

chair ». Et si s'arracher un membre et mutiler son corps est un acte coupable, briser l'union des époux par le divorce est une impiété contre les vues et la volonté de Dieu : *Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni* [1].

Il n'y avait rien à opposer et Jésus leur échappait. Les Pharisiens espérèrent néanmoins le reprendre, et, dévoilant le vrai motif de leur question qui était de mettre le Sauveur en opposition avec Moïse, ils reprirent : *Comment alors se fait-il que Moïse ait commandé de donner le libellé de répudiation à la femme et de la renvoyer* [2]. Leur espoir manifeste était que Jésus condamnât Moïse pour avoir permis le divorce. Ici encore ils furent déçus et l'accusation qu'ils réservaient au Sauveur leur fut retournée. Le coupable n'est pas Moïse, les coupables c'est chez eux-mêmes qu'il faut les chercher. Leur cruauté est telle et si violente leur luxure, qu'une femme gardée par son mari sous l'implacable exigence de l'indissolubilité était une victime vouée à la mort. Le Juif n'eût pas reculé devant l'assassinat pour se délivrer d'une épouse devenue odieuse. Que fit alors Moïse, sous une inspiration venue d'en haut ? Il choisit un mal moindre pour en éviter de plus grands. Il ne « commanda » pas le divorce, comme le disaient déloyalement les Pharisiens, il le toléra, et en l'entourant de formalités qui devaient, en en gênant l'application, le rendre plus rare. *C'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de répudier vos femmes, mais au commencement il n'en fut pas ainsi* [3].

[1] Marc., X, 3, 4.
[2] Matt., XIX., 7.
[3] Matt., XIX., 8. Marc., X, 5.

Les Pharisiens tentateurs sont confondus, mais le rôle du Sauveur ne saurait se borner à cette victoire. Il est Dieu, il est Législateur suprême, c'est au monde entier et à toute la suite des siècles qu'il s'adresse, révoquant la tolérance des âges antérieurs et rétablissant de son autorité absolue le mariage dans sa perfection originelle. Telle que Lui, Fils de Dieu, Dieu égal à son Père, a institué primitivement l'union de l'homme et de la femme, telle il la rétablit, dans la même indissolubilité, dans la même sainteté. *Et moi je vous déclare que quiconque renvoie son épouse, sinon pour cause d'adultère, et en épouse une autre est lui-même adultère, et quiconque épouse la femme renvoyée commet un adultère* [1].

De ces paroles divines il ressort : premièrement que l'époux, sous l'empire de certaines causes graves, peut se séparer de son épouse. Mais, deuxièmement, que le lien subsiste, le mariage étant indissoluble. Si donc, du vivant de l'épouse séparée de lui il épouse une autre femme, il est adultère. Autre cas d'adultère s'il épouse une divorcée.

Le Pouvoir, dans les nations Catholiques, pourra par un abus de force, inscrire le divorce dans les Lois, il n'en créera jamais la légitimité. On ne légifère pas contre Dieu.

Est-ce à dire que l'indissolubilité dans le mariage ne deviendra pas parfois pour les époux une cause de vives souffrances ? Il n'est que trop bien expérimenté que pour des raisons diverses, prises pour la plupart dans la diminution de l'esprit chrétien et la prédominence des passions, l'union se fait une chaîne douloureuse que

[1] Matt., XIX, 9. Marc., X, 11, 12. Luc., XVI, 18.

les époux ne traînent qu'en gémissant. C'est ce point qui semble avoir surtout frappé les Apôtres, comme il continue à servir de thème aux défenseurs du divorce. Mais depuis quand l'abus est-il une raison pour détruire la règle ? Le mal une raison pour anéantir le bien ? Les préjugés une arme victorieuse contre les plus sages et les plus bienfaisantes institutions ? Imbus encore des préjugés contre l'indissolubilité du mariage, les Apôtres s'effraient d'une obligation trop lourde et lui opposent inconsidérément la Virginité volontaire. *Si telle est, disent-ils, la condition de l'homme vis-à-vis de sa femme, il est bon alors de ne pas se marier*[1] ? En parlant ainsi ils ne connaissaient ni le prix ni l'héroïsme de la Continence volontaire. Dieu même ne l'impose pas. Durant les longs siècles qui précédèrent la venue du Fils de Dieu sur la terre elle fut à peine soupçonnée, et resta même chez les Juifs une honte et un malheur. Quand fut versé le Sang « qui germe la Virginité » Dieu n'en fit don qu'à une élite, et telle est la grandeur et l'héroïsme de cette vertu que le Sauveur n'en parla jamais que timidement et à mots couverts. Sans doute, cette continence est possible, puisque plusieurs, pour des causes diverses, doivent la supporter. Pour les uns c'est la nature, pour d'autres la barbarie d'un tyran qui les sèvre des jouissances de la chair, et ces victimes vivent ainsi dans un état de douloureuse virginité. S'il en est ainsi pour eux, comment la grâce divine, les joies surnaturelles, la sainte liberté, l'exemption des charges terrestres, l'éternelle perspective du ciel, n'armeraient-elles pas les Vierges de Dieu contre les sollicitations de la volupté et ne leur feraient-elles

[1] Matt., XIX, 10.

pas préférer le célibat au mariage ? Mais il faut la force divine pour résister au flot des passions et la continence « est un don de Dieu ». Peu y sont appelés, peu en comprennent la sublimité : *Tous n'entendent pas cette parole, mais seulement ceux à qui il a été donné.* Sans doute on peut vivre dans l'état de continence *puisqu'il en est pour qui le mariage est impossible, soit par le fait de la naissance, soit par le fait de l'homme et que d'autres la pratiquent en vue du Royaume de Dieu* [1] ; mais si elle est possible, elle n'en est pas moins un héroïsme et le partage du petit nombre : *Qu'ils la comprennent ceux qui la peuvent comprendre* [2].

III. — Délicieuse scène que celle où l'Évangile nous montre Jésus entouré ou plutôt assailli d'une troupe de tout petits enfants ! Leurs mères les lui apportent de toutes parts, obéissant à la coutume orientale qui fait bénir les enfants par les Rabbis et les Docteurs de la Loi, mais suivant bien plus encore l'attrait de leur cœur et leurs aspirations maternelles. Le grand Prophète d'Israël se montre si accueillant et si affable qu'elles ne redoutent pas de l'importuner ; sa sainteté est si éclatante que la prière faite par lui est un sûr gage d'avenir ; et sa main quand elle se pose sur un front, suffit à guérir toute infirmité et à chasser le mauvais esprit. *On amenait à Jésus les petits enfants, afin qu'il les touchât, leur imposât les mains et priât sur eux* [3]. Il faisait tout cela avec une inexprimable tendresse, il les prenait dans ses bras divins et les embrassait avec une effusion

[1] Matt., XIX, 11, 12
[2] Matt., XIX, 12
[3] Matt., XIX, 13. Marc., X, 13. Luc., XVIII, 15.

d'amour. Il ne suivait pas seulement en cela la pente de son cœur, il consultait sa divine sagesse ; il fixait pour jamais le rôle de son Église au milieu des humbles et des petits. La Société antique les méprisait et les écrasait, le Christianisme allait les relever magnifiquement. L'enfance devenait une chose inviolable et sacrée, sa culture la plus grande des préoccupations chrétiennes, son scandale et sa perdition le crime le moins facilement pardonné. Si les apôtres et après eux les prêtres devaient revêtir de hautes dignités, occuper des rangs sublimes et se couvrir d'honneurs, il leur fallait d'autant moins oublier les leçons de l'humilité, rechercher le faste et réclamer une gloire, dont leur Chef divin s'était si complètement dépouillé.

Pour saisissante que fût la leçon, les Apôtres ne la comprirent pas. Ils voyaient l'écrasant labeur de leur Maître, augmenté d'une aussi inutile surcharge, sa dignité s'accommodant mal d'un aussi humble cortège, et l'importunité des mères et des enfants les révoltait. *Ils se mirent à les traiter durement et à les repousser* [1]. Ils pensaient servir leur Maître, ils ne firent que susciter en Lui un vif mécontentement. *Jésus s'indigna.* — « *Laissez-donc venir à moi les petits enfants ; cessez de les empêcher* ». C'était pour les Apôtres le moment de se souvenir de la leçon qu'il leur avait faite plusieurs fois, quand plaçant devant eux un tout petit enfant, il le leur donnait comme le type inconscient des plus grandes vertus Évangéliques. Cette leçon il la leur redonne ici. *Laissez-donc venir à moi les petits enfants. Car le Royaume des Cieux appartient à qui leur ressemble. En vérité, je vous le déclare, quiconque*

[1] Matt., XIX, 14, 15. Marc. X, 14, 15, 16. Luc., XVIII. 16.

ne recevra pas le Royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera pas [1]. Nous devons donner à Dieu par vertu et par grâce ce que l'enfant donne par instinct. L'âme de l'enfant est vide encore de nos mauvaises passions ; la sombre rancune, le souvenir d'une injure sont inconnus de lui, et il retourne joyeux et plein d'affection à ceux qui viennent de le faire pleurer. Que sa mère le corrige durement, il ne l'en aime pas moins et ne la préfère pas moins à toute autre femme. Montrez-lui une reine sous le diadème étincelant de pierreries, il ne lui préfèrera pas moins sa mère, de quelques haillons sordides qu'elle soit vêtue. Ce n'est pas l'orgueil et l'ambition qui sont les arbitres de ses jugements, mais les sentiments et la pente du cœur. Quant à la volupté, il ne connaît que celle dont sa vie a besoin, il ne prend du lait maternel que ce que sa faim réclame ; rassasié il repousse le surplus. Les soucis qui nous rongent sont inconnus du petit enfant. La ruine ne le saurait toucher, car l'or et l'argent le laissent dans une heureuse indifférence, et il ne se complaît pas comme nous dans la recherche et la possession des richesses d'un jour. La fascination de la beauté n'a non plus nulle prise sur lui, et il ne connaît pas les tempêtes du cœur. Soyons enfant comme lui, et par l'effort de la vertu répudions les passions qui nous bouleversent et dont le premier âge est exempt. C'est le sens des paroles du Sauveur, *quiconque ne recevra pas le Royaume de Dieu, comme un petit enfant, n'y pourra point entrer*.

IV. — Jésus venait à peine de donner cette saisissante leçon d'humilité et de simplicité qu'il eut occasion d'en

[1] Matt., XIX, 14. Marc., X, 15. Luc., XVIII, 17.

donner une autre sur l'héroïsme du détachement et de la pauvreté volontaire. *Voici qu'un jeune homme d'opulente famille, accourut à Lui et fléchissant le genou lui dit : Bon Maître, que ferai-je pour obtenir la vie éternelle* [1] ? C'est une figure douce, aimable et pure que nous avons sous les yeux. Dès ses jeunes années il a suivi les chemins de la vertu, maintenant son âme s'ouvre à des perspectives plus hautes, la vertu commune ne lui suffit plus et il vient consulter le Docteur d'Israël sur un genre de vie qui le mènerait plus sûrement et plus vite aux récompenses éternelles. Alors que tous les Pharisiens haïssent et persécutent Jésus-Christ, lui fléchit respectueusement le genou devant lui ; quand la foule ne songe qu'au plaisir, lui est épris d'un surnaturel idéal. Qu'il est près du salut, s'il le veut ! D'autant plus près que Jésus vient de lever sur lui un regard d'amour et qu'il songe à l'associer au collège apostolique, à en faire son disciple et à lui confier plus tard le grand œuvre de la conversion du monde. Que lui manque-t-il donc et comment verrons-nous de si heureux débuts finir par un insuccès misérable ? Il lui manque d'abord la foi en la divinité du Sauveur. Or cette foi est l'indispensable fondement du salut. Il lui manque de plus le courage des grandes âmes à mépriser les richesses périssables ; il n'a pas sur le « vrai Bien » la notion qu'il faut avoir ; le bien véritable n'est pas de ce monde, il est du ciel et c'est Dieu.

Tel est l'adolescent que Jésus va s'efforcer d'instruire et d'amener à la perfection. Ses premières paroles ont pour but, sous un voile discret, de l'élever à la double notion de sa Divinité et du Bien véritable qu'il doit seul

[1] Luc., XVIII, 18. Matt., XIX, 16. Marc., X, 17.

ambitionner. *Pourquoi m'appelez-vous bon? Pourquoi m'interrogez-vous sur le Bien? Nul que Dieu n'est bon*[1]. La créature peut avoir un reflet fugitif et inconsistant de la bonté, mais Dieu seul est bon par essence. Appeler Jésus-Christ « bon » ce sera donc implicitement confesser qu'il est Dieu. Quant au « Bien » sur lequel porte la seconde question, il n'y a au ciel et sur la terre qu'un seul Bien qui est Dieu. Vous voulez la vie éternelle, ô adolescent? Vous en voulez le chemin? Cette vie, ce bien suprême, n'est autre que Dieu, et le moyen d'y atteindre c'est de confesser la divinité du Christ, de bien comprendre que lui seul est « bon » et lui seul est le « Bien ».

La vérité, comme une semence, était déposée dans l'âme du jeune homme. A lui de la faire lever. Jésus continua discrètement et par degré l'instruction qui le devait porter à la cime de la perfection. *Vous voulez entrer dans la vie éternelle? Observez les commandements*[2]. C'est l'indispensable début de toute perfection, et les commandements doivent être obéis avant que le soient les Conseils. *Mais quels sont, dit le jeune homme, les commandements?* Jésus, sans parler du premier qu'observait manifestement son interlocuteur, lui en cite quelques autres. *Vous les connaissez : tu ne jureras point; tu ne commettras point d'adultère; tu ne déroberas point; tu ne rendras point de faux témoignages; honore ton père et ta mère; aime ton prochain comme toi-même.* L'adolescent pouvait se rendre témoignage qu'il avait fidèlement gardé cette Loi tout entière : *Tout ceci, Maître, je l'ai observé*

[1] Luc., XVIII, 19. Matt., XIX, 17. Marc., X, 18.
[2] Matt., XIX, 17.

depuis mon enfance. Que me manque-t-il encore[1] ?

Ame admirable, si elle n'eût été, à son insu, enchaînée dans l'amour des biens terrestres. Mais c'est « ce reste », ce dernier héroïsme qui lui fit défaut et le perdit. A ces mots : « que me manque-t-il encore » ? Jésus tenta de l'élever au sommet de la perfection : *Une seule chose vous manque encore, lui dit-il. Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez, et le donnez aux pauvres. Vous aurez alors un trésor dans le ciel. Puis, venez et mettez-vous à ma suite*[2].

C'était la plus sublime des vocations que le Divin Maître daignait lui offrir. Car tel est l'état de complète perfection. Il se prépare par la fuite du monde, s'accentue par le noble dépouillement des biens terrestres, se couronne et atteint son vrai sommet par l'imitation de Jésus-Christ.

Jésus sait bien que cette perfection est coûteuse à la nature, aussi, en même temps qu'il exige le sacrifice, il annonce la récompense. Etre « parfait » est une bien noble et bien douce perspective ! « Avoir un trésor dans les Cieux » est une garantie d'avenir bien précieuse ! Et que peut ambitionner de plus suave le cœur humain que la suite et l'intimité de Jesus ?

Mais il faut être délivré de la tyrannie du monde et vide de ses convoitises pour comprendre et goûter ces douceurs et en même temps affronter ces héroïsmes. Le jeune homme trembla et recula. *La tristesse envahit son âme, son visage s'assombrit, il se retira, car il était très riche et possédait de vastes propriétés*[3].

[1] Matt., XIX, 18-19-20. Marc., X, 19-20. Luc., XVIII, 20-21.
[2] Marc., X, 21. Luc., XVIII, 22. Matt., XIX, 21.
[3] Matt., XIX, 22. Marc., X, 22. Luc., XVIII, 23.

Cette dernière particularité n'est pas oiseuse. La générosité et le dévouement se trouveront souvent dans les situations médiocres, beaucoup plus rarement et avec plus de peine parmi les hautes fortunes, où plus on a plus on veut avoir.

Que devint ce pauvre riche? Le silence de l'Evangile est inquiétant; plus inquiétante encore la douloureuse exclamation du Sauveur : *Jésus étendant alors son regard sur ses disciples, s'écria : « Oh! qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le Royaume des Cieux! Il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux*[1]. Deux sentences différentes sont à distinguer dans les paroles de Jésus-Christ. La première s'adresse aux riches qui savent bien user de leur opulence. Pour ceux là l'entrée du ciel n'est pas impossible, elle n'est que difficile, à cause des mille séductions que la richesse emporte avec elle. Mais il en est qui n'entreront pas plus dans le ciel « qu'un chameau ne passe par le trou d'une aiguille », ce sont ceux qui font de leur or un mauvais usage, ou en l'entassant par avarice, ou en le jetant au jeu coûteux des passions, deux fois traitres au bienfait de Dieu et à la pratique de la vertu et voués comme le « Mauvais riche » aux flammes d'une éternelle expiation.

Les Apôtres écoutaient leur Maitre, d'abord étonnés, puis saisis de crainte, non pour eux-mêmes puisqu'ils étaient pauvres, mais pour le monde, dont il leur semblait avoir déjà la sollicitude et la garde. Ils connaissaient le luxe oriental et les scandaleuses profusions des cités galiléennes des bords du Lac. La cour d'Hérode, en

[1] Matt., X, 23. Luc., XVIII, 24-25. Matt., XIX, 23-24.

Pérée, ne le cédait ni en richesse ni en dissolution : les Pharisiens eux-mêmes laissaient apparaître à tout propos leur avide recherche de l'or : qui donc serait sauvé quand tout leur semblait possédé de l'amour des biens terrestres : *qui donc pourra se sauver, dirent-ils à Jésus* [1] ? Jésus les rassura d'abord de son tendre regard [2], puis il leur rappela la toute puissance divine à laquelle on peut sans crainte confier les œuvres les plus désespérées. Si Dieu ne peut admettre dans son Royaume un mauvais riche, il peut le convertir. Si la richesse expose les meilleurs à des tentations mortelles, Dieu peut leur y donner de victorieux secours. *Ce qui est impossible à l'homme, dit Jésus, ne l'est pas à Dieu. A Dieu tout est possible* [3].

Pierre avait sans doute partagé l'étonnement et la terreur des autres, il y ajouta bientôt un retour sur lui-même. Si les riches trouvent l'entrée du ciel difficile ou impossible, quel plus heureux sort leur sera réservé, à eux qui ont tout abandonné pour suivre Jésus? *Nous, s'écria Pierre, qui avons tout quitté pour vous suivre, que nous donnerez-vous* [4] ? Mille fois plus qu'il ne songeait et qu'il n'eût osé demander ! Dans l'incomparable scène du dernier jour, quand du haut du ciel, entouré de sa cour, ayant à ses pieds le genre humain qu'il vient juger, Jésus-Christ apparaîtra dans sa splendeur et dans sa puissance, ses Apôtres partageront son trône, et jugeront le monde avec Lui. *En vérité, en vérité, je vous le dis, lorsqu'au jour de la régénération le Fils de l'Homme siègera sur son trône de gloire, vous qui*

[1] Matt., XIX, 25. Marc., X, 26. Luc., XVIII, 26.
[2] Marc., X, 27. Matt., XIX, 26.
[3] Marc., X, 27. Matt., XIX, 26. Luc., XVIII, 27.
[4] Luc., XVIII, 28. Marc, X, 28. Matt., XIX, 27.

m'avez suivi vous siégerez sur douze trônes, jugeant les douze tribus d'Israël[1], c'est-à-dire la totalité du genre humain, les Juifs premier-nés de Dieu puis les Gentils qui se sont soudés à eux et ont formé avec eux l'ensemble de l'humanité représentée par le mystérieux chiffre douze.

Telle sera la récompense propre des Apôtres. Mais ils ne seront pas les seuls à tout abandonner pour suivre Jésus dans les voies de la vie de perfection. Le cours des siècles verra se former, loin du monde, dans de pieuses solitudes, dans des cloîtres fervents, les glorieuses phalanges des pauvres volontaires. Quelle sera la récompense des religieux ? Elle sera double. Le ciel leur est promis, et, en attendant, sur la terre, ils retrouveront plus sereines et plus abondantes les choses qu'ils ont quittées pour Dieu. Saint Paul s'écriait en leur nom : « n'ayant rien, nous possédons tout ! » S'ils abandonnent le toit paternel, le cloître s'ouvre à eux comme un asile saint et tranquille. S'ils disent aux leurs un adieu douloureux, une aimante et joyeuse famille les reçoit dans son sein. Ils retrouvent au centuple tout ce qu'ils ont quitté.

Mais quoi ? Seront-ils, dans une vie toujours douce, privés de l'auréole de la souffrance, chassés des glorieux abords du calvaire ? A Dieu ne plaise ! Jésus-Christ les veut à sa suite sur la voie douloureuse, et il leur donne comme prérogative plus précieuse que les autres d'être au sein du monde d'éternels persécutés : *Nul ne quittera sa maison ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses fils, ou ses champs, à cause de Moi et à cause de l'Evangile,*

[1] Matt., XIX, 28.

qu'il ne reçoive au centuple, dès cette vie même, des maisons, des frères, des sœurs, des mères et des enfants et des terres.... tout cela avec des persécutions. Puis, dans le siècle à venir la vie éternelle [1].

V. — Certes! Voilà de quoi exalter les âmes les moins portées à l'orgueil. Jésus le sait et se hâte de rappeler à l'humilité et à une crainte salutaire les heureux privilégiés de sa grâce. *Alors continue-t-il, beaucoup de ceux qui s'étaient trouvés au premier rang descendront au dernier; et les derniers deviendront les premiers* [2]. Ce double bouleversement qu'opère ou l'orgueil ou l'humilité se vérifiait à cette heure même pour le peuple Juif, sous les yeux des Apôtres. D'appelés, de privilégiés, qu'ils étaient, comblés par Dieu de toute sorte de grâces, ils passaient par leur incrédulité et leur refus de recevoir le Christ au dernier rang des peuples, et les jours n'étaient pas loin où dispersés aux quatre coins du monde, sans patrie, sans autel, sans sacerdoce, sans rien de ce qui constitue une nation, ils erreraient par toute la terre sans se fixer nulle part. Et durant ce temps la gentilité convertie deviendrait la première, à la place laissée vide par Israël prévaricateur.

La Parabole du *Maître et des ouvriers* [3] met en saisissant relief cette évolution de la grâce et de la justice, de la miséricorde et du châtiment, montrant « les premiers devenus les derniers et les derniers les premiers », les gentils ouvriers de la dernière heure, parvenant au salut, dont les Juifs se sont rendus indignes.

Mais cette Parabole renferme d'autres enseignements.

[1] Matt., XIX, 29. Marc., X, 29, 30. Luc., XVIII, 29, 30.
[2] Marc., X, 31. Matt. XIX, 30.
[3] Matt., XX, 1.

Nous voyons tout d'abord, dans l'appel et la conversion de la gentilité l'inlassable bonté de Dieu qui accepte comme serviteurs ceux qu'une longue indifférence a tenus éloignés de lui. Lui-même va les convier au salut, et quand ils refusent à une heure plus matinale, il vient les prendre à une heure plus avancée, et jusqu'au dernier moment de la vie, l'accueil de la grâce et des moyens de salut peut mener à la récompense du ciel. Mais cette récompense sera-t-elle invariablement la même pour ceux qui ont généreusement supporté le travail durant leur vie entière et ceux qu'une tardive conversion y a fait peu de temps participer ? Oui et non. Oui, car tous ont le ciel comme récompense, c'est le « denier » commun à chaque ouvrier de Dieu. Non, car le ciel peut être plus ou moins délicieux, « la maison de Dieu a des demeures différentes », « une étoile diffère d'une autre étoile », et si le « fleuve de volupté » est offert à tous, tous n'ont pas la même mesure pour y puiser ; si Dieu se donne à tous à posséder, tous n'ont pas de Lui la même parfaite perception et n'y trouverons pas les mêmes délices ; une nourriture savoureuse sera mieux goûtée d'un palais plus délicat ; une oreille plus sensible et mieux exercée trouvera dans un concert donné à tous des jouissances spéciales et de plus vifs plaisirs ; si le Père de famille donne à tous ses ouvriers un même « denier », à tous ses Elus le même ciel, il ne s'en suit nullement que la récompense ne sera pas plus riche pour une tâche mieux remplie et un plus généreux travail. Ce que le Sauveur a surtout en vue dans sa Parabole c'est de donner courage à tous, même aux plus attardés, et de montrer que jusqu'au dernier instant de la vie, jusqu'à la « onzième heure », le salut est possible et le ciel est ouvert.

Le Royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sortit à la première heure du jour louer des ouvriers au travail de sa vigne [1]. Le Père de Famille » c'est Dieu, qui a tout créé, qui gouverne tout, et de qui tous les êtres dépendent. La « vigne » c'est la sanctification, c'est l'Eglise, c'est notre âme, c'est le prochain, tout ce qui réclame nos soins et notre spirituel labeur. « Tous les hommes sont appelés au salut », même ceux qui ne parviendront ni à la maturité, ni même à l'adolescence; Dieu vient dès « la première heure », dès la première enfance, en appeler un grand nombre au salut. Pour ces tout jeunes prédestinés il n'est question que d'un « denier »; leur mérite étant nul, ils n'auront le ciel que dans la plus modeste mesure. *Il convint avec eux d'un denier par jour et les envoya à sa vigne*. Cette vigne ici, c'est la céleste vigne du bonheur éternel, et les petits enfants morts avec le baptême sont les appelés de la première heure.

Il sortit de nouveau vers la troisième heure et en vit d'autres qui se tenaient oisifs sur la place publique [2]. Tout désigne ici le jeune homme. « La troisième heure » est celle du réveil de la nature, le soleil déjà haut, embrase le ciel; tout s'agite, tout bouillonne, tout bruit dans le monde. Telle est aussi l'adolescence, quand la vie la remplit et l'enivre, et que tout en elle est illusion, activité, joie et lumière. L'enfance s'est écoulée dans la légèreté du premier âge, l'oubli de Dieu et l'indifférence des choses saintes. Quand la grâce vient inciter le jeune homme, elle le trouve à la fois dans l'inertie première et dans l'agitation qui commence à naître; il

[1] Matt., XX, 1.
[2] Matt., XX, 3, 4, 5.

est pour Dieu et le salut tout ensemble « oisif » et déjà dans le tumulte de la « place publique », ne faisant rien pour son âme, et se remplissant déjà des mille agitations d'un monde où il aspire à se faire sa place. Remarquons que quand Dieu l'appelle à la conversion et au salut, il ne fait avec lui aucune convention, ni ne lui parle du « denier convenu ». C'est que le jeune homme a son libre arbitre, peut travailler plus ou moins, et que l'intensité de la récompense dépendra de l'intensité du travail. *Allez, vous aussi, à ma vigne, leur dit-il, et ce qui sera juste je vous le donnerai. Et ils y allèrent* [1]. C'est là nos jeunes gens chrétiens.

Comme la grâce agit de même avec les hommes parvenus à la maturité et déjà même avancés en âge, qu'elle les trouve, eux aussi, éloignés de Dieu, indifférents pour leur âme, oublieux de leur avenir, tout entiers absorbés dans les sollicitudes de la vie présente, les affaires, les plaisirs, les agitations de la « place publique », et que cette grâce leur fait le même appel et obtient d'eux la même obéissance, la Parabole passe sans trait particulier : *Il sortit encore vers la sixième et la neuvième heure*, vers midi et trois heures, *et fit de même* [2].

Si la bonté de Dieu se montre dans les conversions de l'adolescence, de la virilité et de la vieillesse, combien plus étonnante elle est dans celles de la dernière heure ! Voici des hommes rebelles à Dieu et à leur conscience depuis leur plus jeune âge. Dieu n'a cessé de les convier au salut et ils n'ont cessé de lui opposer des refus. Les années ont passé stériles pour leur âme, la vieillesse s'est écoulée dans la même indifférence religieuse qui

[1] Matt., XX, 3.
[2] Matt., XX, 5.

avait désolé les autres parts de leur vie, la mort approche, la dernière heure vient implacable, c'est fini dans un instant ! La grâce désertera-t-elle ces couches que la religion n'a pu visiter encore ? Non. Pas même alors Dieu n'abandonne un pécheur, mais il vient à lui à cette heure suprême et lui propose une dernière fois la réconciliation et le salut. *Etant enfin sorti vers la onzième heure, il en trouva encore qui se tenaient là dans l'oisiveté et il leur dit : « Pourquoi rester ainsi oisifs tout le jour ? — Parce que, répondirent ils, personne ne nous a loués. — Eh bien ! vous aussi allez à ma vigne* [1]. Il en est, et nombreuses, de ces existences qui se sont passées tout entières loin de Dieu et vides de tout mérite surnaturel ; dévorées peut-être d'une activité incessante pour les labeurs terrestres, inertes devant tout travail spirituel, tout de feu pour le monde, tout de glace pour le ciel. Et les voilà sur une couche de mort, sans vigueur comme sans espérance. Ils ont, ou plutôt ils balbutient une excuse : « personne ne nous a loués ! Pour plusieurs l'excuse n'est pas sans fondement : ils ont vécu dans des milieux ingrats, où jamais ne pénétrait le moindre rayon de la foi ; leur enfance ne s'éveilla pas aux idées religieuses : leur adolescence fut confiée à des maîtres sans christianisme ; puis le tumulte de la vie publique les emporta et les mena, à travrs une vieillesse incroyante, aux portes mêmes du tombeau. Ils sont moins coupables, ils le sont néanmoins assez pour mériter le reproche que Dieu leur adresse : Pourquoi êtes-vous demeurés oisifs tout le jour ? » Tout le jour ! Est-il possible qu'ils soient restés toute une vie sans que rien n'ait réveillé en eux une aspiration, un regret, un

[1] Matt., XIX, 6.

remords ? Sans qu'un écho, fût-il lointain, ne leur soit parvenu des oracles divins, des enseignements religieux.... ? Mais la miséricorde de Dieu est sans limite : eux aussi, jusqu'au dernier souffle peuvent parvenir au salut.

La fin de la Parabole aurait lieu de nous surprendre, si nous ne savions que le Sauveur en fait la saisissante apothéose de sa miséricorde. Elle est telle envers les pécheurs les plus désespérés, les plus près du tombeau, qu'elle pourrait, par impossible, exciter les murmures des Élus eux-mêmes, et que si dans le Ciel on pouvait se plaindre on se plaindrait de ces entrées ravies jusqu'au seuil de la mort. *Le soir venu, le maître de la vigne dit à son intendant : « appelez les ouvriers et payez-les, en commençant par les derniers jusqu'aux premiers. Ces derniers de la onzième heure s'approchèrent donc et reçurent chacun un denier. Les premiers vinrent ensuite espérant recevoir davantage, mais à eux aussi on donna un denier. Et eux, le prenant, murmuraient contre le père de famille, disant : « ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur*[1]. »

Ces murmures, nous venons de le dire, sont mis ici par le Sauveur pour donner à la Bonté divine son plus saisissant relief. Mais fussent-ils possibles au ciel, dans la patrie de la charité et de la paix, qu'ils demeureraient injustifiés, ne tenant pas compte de deux circonstances essentielles. Il est très possible d'abord que les derniers deviennent les premiers ; que le converti de la onzième heure donne à son repentir, à son amour, à ses vertus

[1] Matt., XIX, 8, 9, 10, 11, 12.

une telle intensité qu'il répare une vie entière d'indifférence et d'oubli, tandis que l'ouvrier du début se sera relâché et n'aura marqué les longues années de son existence que par sa lâcheté et ses fautes. Et si nous supposons que la journée entière a été remplie dignement, saintement, que « le poids de la chaleur et du jour » n'a provoqué qu'un redoublement de patience et de courage, rappelons-nous que si le « denier » est commun à tous, il ne limite pas la récompense des plus dignes. Le denier c'est le ciel, mais le ciel comprend « des demeures différentes » et une joie commune à tous peut être très diversement goûtée par chacun.

Mieux vaut cependant moins raisonner et s'en tenir à la souveraine indépendance de Dieu dans la diffusion de ses largesses. Dieu qui ne doit rien à ses créatures ne saurait être injuste envers celles auxquelles il donne moins. *Répondant à chacun d'eux : « Mon ami, dit le père de famille, je ne vous fais aucun tort. N'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Prenez ce qui est à vous et retirez-vous. Il me plaît de donner à ce dernier venu autant qu'à vous ; ne m'est-il pas permis d'agir à ma volonté ? Ou bien quand je suis bon, le verrez-vous de mauvais œil* [1] ? Le ciel sera-t-il déjà si rempli que Dieu ne puisse compenser par des appels de la dernière heure les vides que tant de refus obstinés y auront laissés ? *Si beaucoup sont appelés peu sont élus* [2]. D'autre part, en face de l'attiédissement et des reculs qui font passer au dernier rang les appelés de la première heure, comment la Justice divine ne tiendrait-elle pas compte des efforts héroïques qui font regagner à d'autres le temps perdu ?

[1] Matt., XIX, 13,14, 15.
[2] Matt., XIX, 16.

Le bon Larron ne devient-il pas, en une heure, un grand et admirable saint ? Les Juifs, appelés à la foi depuis tant de siècles ne cédèrent-ils pas aux gentils le premier rang dont ils déchurent par leur incrédulité ? *Ainsi les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers* [1].

Et cette Parabole qui s'explique de chaque homme en particulier, des différents âges de sa vie et des appels successifs de la grâce, peut s'entendre de l'histoire entière du genre humain. Durant l'enfance de l'humanité Dieu l'appelle au salut par les révélations primitives De Noé à Moïse, des Patriarches à la Loi Écrite, nouvelles grâces, nouveaux appels. De Moïse à Jésus-Christ les Prophètes ne cessent de convier Israël, et, par Israël les nations, à la connaissance de Dieu et à la pratique de la vertu. Jésus-Christ paraît et jusqu'à la fin de monde par Lui et par son Église il ne cessera de dire aux hommes : « allez vous aussi à ma vigne ».

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

I. — C'est dans la Pérée que le Sauveur donnait ces enseignements ; c'est dans la Pérée aussi qu'il reçut d'une famille tendrement aimée un douloureux message. *Il y avait un malade du nom de Lazare, de la bourgade de Béthanie, où demeuraient Marie et Marthe sa sœur. Marie était celle qui répandit des parfums sur le Seigneur et lui essuya les pieds avec ses cheveux. Le malade était son frère* [2]. Voilà les amis de Jésus. Le Fils de Dieu a si bien pris notre nature, il

[1] Matt., XIX, 16.
[2] Joan., XI, 1, 2

est si réellement devenu nôtre, qu'il partage avec nous les charmes bienfaisants de l'amitié. Il aime tous les hommes, qu'il est venu sauver et qu'il appelle « ses frères » ; il a des réserves d'amour pour ses plus mortels ennemis ; les crimes et les malheurs de Jérusalem lui arrachent des larmes ; rien n'est indifférent pour le Dieu qui vit, souffre et meurt pour nous. Mais si son amour se répand sur tous, il n'a pas en tous une égale intensité. Là où le fleuve trouve un lit plus large, il s'y repose plus tranquillement ; où les âmes sont mieux disposées, le Divin Cœur se fait plus tendrement aimant. Ainsi est la famille de Béthanie. Tous y sont saints et dévoués au Sauveur, et, quand Israël entier le repousse, la maison de Lazare devient son plus continuel refuge. Marthe est vive, alerte, toujours en action, pleine pour le Maître d'une sollicitude que rien ne déconcerte ni ne lasse. Marie est la convertie que la méditation absorbe, que l'amour presse, et qui ne se plaît qu'aux pieds du Sauveur. Son nom veut dire : « illuminatrice » comme celui de Marthe signifie : « action », comme celui de Lazare signifie : « secours apporté par Dieu » : noms prophétiques ou sont admirablement dépeints ceux qui les portent. Tels sont les amis de Jésus : tels doivent être les nôtres, car si les amitiés nous sont permises et salutaires, c'est à la condition que nous y trouverons lumière, activité sainte et secours pour notre âme ; à la condition surtout que Dieu en sera le lien et que son amour dominera et régira en nous tous les autres.

Nous étonnerons-nous des larmes que l'on verse à Béthanie, des angoisses qui étreignent les cœurs d'amis si affectionnés ? Ce serait bien peu connaître à quelle condition on aime Jésus et on en est aimé. Jésus n'est-il pas « l'Homme de douleurs » ? Et ne devons-nous pas

partager ses tristesses? N'est-ce pas au Calvaire, durant l'épreuve, que nous nous unissons à lui, pour partager ensuite les mêmes gloires et les mêmes joies de sa Résurrection? Au lieu donc de nous étonner et de nous scandaliser des épreuves que subissent les amis de Jésus, c'est leur constante prospérité qui aurait lieu de nous surprendre. Si, l'homme religieux souffre c'est que l'épreuve lui est bonne et que Dieu la lui donne comme la sauvegarde de sa vertu. Si Lazare est malade et meurt, c'est que la gloire de Dieu et sa propre gloire doivent germer dans son sépulcre.

C'est l'issue heureuse de la douleur, mais auparavant c'est l'heure des larmes. Elles étaient amères à Béthanie, mais elles étaient confiantes. Les sœurs du malade envoient un message à Jésus : *Seigneur, celui que vous aimez est malade* [1], exprimant dans ces simples mots d'admirables sentiments de foi, de confiance et d'amour. Elles sont si assurées du cœur de leur Céleste Ami qu'il doit lui suffire de connaître leur détresse et le danger où est tombé son ami, pour le secourir. Nul besoin de longues prières, ou des cris suppliants que d'autres fontentendre, ni des pressants appels des malades ordinaires. Voir « son ami » sur une couche de douleur et de mort, c'est pour Jésus voler à son secours et le sauver.

Mais, que souvent nos pensées diffèrent de celles de Dieu! Jésus demeure au lieu où il était et se contente de répondre aux messages des deux sœurs : *Cette maladie n'est pas pour la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle* [2]. Jésus a dessein, si près de ses humiliations et de

[1] Joan., XI, 3.
[2] Joan., XI, 4.

sa mort, de donner aux Juifs et au monde l'une des plus éclatantes preuves de sa Divinité dans la résurrection de Lazare. Non seulement il le laissera mourir, mais il veut n'avoir plus devant Lui qu'un cadavre en putréfaction, et que durant quatre jours, la foule des Juifs affirme par ses lamentations funèbres la réalité du trépas. Dès sa réponse aux messagers de Marie et de Marthe, nous entrevoyons clairement sa Divinité. Si cette maladie « n'est pas pour la mort », alors que meurt Lazare, c'est donc que Jésus va le ressusciter? Et s'il le ressuscite, c'est donc qu'il est Dieu, maître comme est Dieu seul des pouvoirs sur la mort et des puissances sur la vie? Il confond sa gloire avec celle de son Père, car lui et le Père, n'ayant qu'une même Divinité n'en ont aussi qu'un rayonnement unique.

Lazare meurra donc, car sa mort est nécessaire à la manifestation de la Divinité de Jésus-Christ, et les larmes versées à son sépulcre seront plus que compensées par les joies de son retour à la vie. Ainsi Dieu sait unir sa gloire au salut de ceux qu'il aime, et quand il semble nous délaisser c'est alors que son secours est plus proche et plus magnifique. *Jésus aimait Marthe et sa sœur Marie et Lazare, alors même que, malgré l'annonce de sa maladie, il demeura deux jours au lieu où il était* [1].

A Béthanie, l'angoisse était grande, mais la confiance plus grande encore que l'angoisse. Lazare se mourait, Jésus n'apparaissait pas, mais l'amour des sœurs et leur espoir demeuraient inébranlables, alors même qu'ignorant les grands desseins de Jésus, elles ne s'expliquaient pas son absence.

[1] Joan., XI, 5, 6.

Quand les jours se furent prolongés pour que la mort de Lazare devînt un fait connu de Jérusalem entière Jésus annonça à ses Apôtres son intention de se rendre en Judée. *Il dit à ses disciples : retournons en Judée* [1]. Cette seule annonce les terrifia. Jésus avait été excommunié par le Sanhédrin, sa mort était résolue ; déjà, à son dernier séjour, la fureur de ses ennemis s'était portée aux pires violences : retourner au milieu d'eux c'était aller à une mort certaine, et si les douze redoutaient cette mort pour leur Maître, ils tremblaient au moins autant pour leur propre vie. Ces hommes qui devaient un jour affronter les attaques du monde entier, étaient maintenant encore laissés à leur timidité native, car tout dans leur apostolat futur devait être l'œuvre de Dieu. Jusqu'au jour de leur divine force, Jésus prenait soin de ménager leur faiblesse ; quand ils lui eurent dit, tout tremblants : *Maître, il n'y a qu'un moment les Juifs cherchaient à vous lapider, et vous songez à retourner au milieu d'eux* [2] ? Jésus leur fit apparaître sa divine et invincible puissance. Sans doute, comme il le leur a déjà prédit, il souffrira et mourra, mais pas avant que sa souveraine volonté ne donne à la mort la permission de l'atteindre ; car, sa carrière entière, comme un jour complet, doit s'écouler en pleine assurance avant que s'étende sur lui l'ombre sanglante de sa Passion. *N'y a-t-il pas douze heures dans le jour ? Quiconque marche durant le jour ne se heurte à aucun obstacle parce qu'il voit la lumière. Il ne tombe que quand il s'avance au sein des ténèbres, parce que la lumière n'est plus avec lui* [3].

[1] Joan., XI, 7.
[2] Joan., XI, 8.
[3] Joan., XI, 9, 10.

Les douze ne furent pas rassurés et un mot que Jésus ajouta et qu'ils comprirent mal leur fit réitérer leur supplication. Jésus leur avait dit : *Lazare notre ami dort, mais je pars afin de le réveiller de son sommeil* [1]. Le mot était sublime sur les lèvres de l'Homme-Dieu. Depuis sa venue sur la terre, son expiation, son sacrifice, sa vivifiante mort, sa résurrection, exemplaire de la nôtre, la mort dans le sens funèbre de ce mot n'existe plus ; « la mort est dévorée par la Vie », elle n'est plus qu'un « sommeil » et nous appellerons « dortoir » le lieu où nous déposons pour un temps la dépouille de nos défunts. Le « réveil » de Lazare était dans la pensée du Sauveur, la première annonce et l'image de la résurrection des morts à la fin du monde. Ce mot : « Je pars pour le réveiller » est merveilleux encore à nous exprimer la toute-puissance de Dieu qui la prononce, et qui tire aussi facilement un mort de son tombeau que nous un endormi de sa couche. L'esprit toujours lent à comprendre des Apôtres ne s'éleva pas à ces hauts mystères. Pour eux le sommeil de Lazare était l'heureux assoupissement prélude d'une guérison, et ils se hâtèrent d'y trouver un prétexte pour renoncer à un voyage périlleux : *Seigneur, dirent-ils, s'il dort, le voilà sauvé* [2]. Jésus alors leur découvrit, avec la mort du malade, le grand œuvre que cette mort lui donnerait occasion d'accomplir. *Lazare est mort. Pour vous et l'affermissement de votre foi je suis heureux de n'avoir point été là* [3]. Jésus parlait à la fois en homme et en Dieu. Dans ces mots : « Je suis heureux de n'avoir point été là », il suivait nos manières de dire, comme si secourir

[1] Joan., XI, 11.
[2] Joan., XI, 12-13.
[3] Joan., XI, 14-15.

Lazare eût exigé qu'il fut présent. Mais l'annonce du miracle le montrait Dieu, dans la pleine puissance que Dieu et Dieu seul a sur la mort. Et ce n'est pas seulement la foi des Apôtres, mais la nôtre et celle de tous les siècles qui trouvent dans la résurrection de Lazare son inébranlable fondement.

Allons à lui, venait de dire Jésus. Il n'y avait plus à hésiter ni à reculer. Thomas, le plus craintif des douze, en attendant qu'il en fut le plus intrépide, le comprit et dit aux autres : *Allons y nous-mêmes ! et mourons avec lui*[1]. Etait-ce une parole de vaillance, jaillie subitement de l'amour qui l'enchaînait à son Maître ? N'était-ce pas plutôt le mot d'une résignation douloureuse ? Quoiqu'il en puisse être, Thomas fut suivi et la troupe précédée par Jésus quitta la Pérée, franchit le Jourdain, et après un jour de marche, arriva en vue de Béthanie.

II. — Aux approches du village, on vint lui dire que Lazare était mort depuis quatre jours. Comme la famille était l'une des plus considérables du pays et entretenait avec Jérusalem des relations opulentes et nombreuses, les funérailles s'étaient faites en grande pompe. Les Juifs y étaient venus en foule ; durant trois jours, le sépulcre avait été assiégé par la multitude ; les lamentations funèbres n'avaient cessé d'y retentir, et au quatrième de nombreux amis restaient encore autour des deux sœurs éplorées. Au moment où Jésus approchait, Marie était à la maison, toute entière plongée dans son deuil et plus encore dans le désir de revoir l'Ami divin en qui elle ne cessait d'espérer. Marthe toujours agissante était sortie au dehors interrogeant du regard la route qui du

[1] Joan., XI, 16.

Jourdain montait à Béthanie. La première elle reçut la nouvelle que le Sauveur approchait et courut à lui. *Beaucoup de Juifs s'étaient rendus près de Marthe et de Marie pour les consoler de la perte de leur frère. Marthe ayant appris l'arrivée de Jésus alla au devant de lui. Marie resta assise à la maison*[1]. Marthe n'avait pas jugé prudent de divulguer la venue du Sauveur devant tant de Juifs ou suspects, ou hostiles, et seule elle l'aborda. *Seigneur, lui dit-elle, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais je sais que même à présent Dieu vous accordera tout ce que vous lui demanderez*[2]. Modèle d'une douleur chrétienne, digne et calme, éloignée des démonstrations désordonnées et des cris messéants qui souvent déshonorent les nôtres, Marthe ne l'est guère au point de vue de la foi. Elle nous montrera tout à l'heure qu'elle croit en la divinité de Jésus, mais l'état de décomposition où quatre jours de mort ont réduit Lazare semble l'impressionner au point de croire impossible une telle résurrection. Jésus, lui semble-t-il, n'y saurait suffire sans que sa puissance soit soutenue de celle de son Père dans les Cieux. Un acte de foi si imparfait ne fut pas laissé sans redressement. Mais, comme toujours, Jésus procéda par degrés et rappela peu à peu Marthe à une confession franche et entière de sa Divinité. *Jésus lui répondit : ton frère ressuscitera*[3].

C'était une première annonce du miracle qui allait s'accomplir ; mais un doute vint à Marthe : Jésus, peut-être, ne lui faisait entrevoir que la résurrection générale et ne lui donnait ainsi que la consolation commune.

[1] Joan., XI, 17, 18, 19 20.
[2] Joan., XI, 21, 22.
[3] Joan., XI, 23.

Je sais que mon frère ressuscitera comme tous les autres au dernier jour [1]. Jésus alors déchire tous les voiles, coupe court à toutes les incertitudes et se montre Dieu [2]. *Je suis, moi, la Résurrection et la vie* [2]. Je suis l'Etre Essentiel, « Celui qui est », qui n'emprunte la vie de nulle part, mais qui la possède en soi, ou plutôt qui est cette Vie elle-même. Et de même que la lumière change en lumière tout ce qu'elle touche, Celui qui est la Vie communique à son gré l'être, le mouvement et la vie, hors de soi, à qui il lui plait. Comme il fait jaillir la vie du néant même, bien plus encore peut-il la tirer du sépulcre. *Celui qui croit en moi, quand il serait mort il vivra. Et celui qui vit et croit en moi, ne mourra point à jamais* [3]. Ce que nous appelons mort n'est qu'un sommeil que doit suivre la résurrection et l'éternelle vie de l'âme et du corps, glorieusement réunis pour ne plus se quitter. Un Dieu seul peut faire ces choses. *Marthe, le crois-tu ainsi ?* Il suffit de ces mots pour que Marthe se ressaisisse et revienne à sa foi de toujours : *Oui, Seigneur, s'écria-t-elle, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde* [4]. A ce coup l'acte de foi est complet, embrassant les deux natures hypostatiquement unies en une seule Personne Divine, confessant l'œuvre de la Rédemption accomplie en ce monde par le « Christ » c'est-à dire par un Homme expiateur et Sauveur, par « le Fils de Dieu » c'est-à-dire par un Dieu.

Après ces paroles ; elle s'éloigna et vint dire tout

[1] Joan., XI, 24.
[2] Joan., XI, 25.
[3] Joan., XI, 26.
[4] Joan., XI, 26, 27.

bas à sa sœur : « le Maître est là et il t'appelle » [1]. « Tout bas » car elle ne voulait pas révéler aux Juifs dont la maison était pleine la présence de Jésus. A cette seule annonce ils eussent frémi de colère et se fussent éloignés ; or, Dieu les voulait tous comme témoins du miracle, et c'est en obéissant à leur insu à cette volonté divine qu'ils suivirent Marie et allèrent à Jésus. *Dès que Marthe lui eut parlé, Marie se leva aussitôt et alla vers Jésus, qui n'était pas encore entré dans la bourgade, mais était resté au lieu où Marthe l'avait rencontré* [2].

Ainsi devons-nous nous-mêmes aller à Jésus : promptement, sans langueur, sans calcul, au premier appel de sa grâce.

Marie ne semble pas subir, comme Marthe, une sorte d'incertitude et comme un brouillard atténuant l'éclat de sa foi. Elle se jette aux pieds du Sauveur et l'adore. *Arrivée à l'endroit où se tenait Jésus, dès qu'elle le vit, elle se jeta à ses pieds* [3]. Cette muette adoration n'était pas seulement un acte de foi, elle était de plus un acte de grand courage. C'est devant les Juifs, dédaigneux ou hostiles, qu'elle l'accomplit, car les Juifs l'avaient tous suivie : *Les Juifs qui étaient avec Marie dans la maison pour la consoler, la voyant se lever et s'éloigner en hâte se dirent que sans doute elle allait pleurer au tombeau et ils la suivirent* [4]. Fondant en larmes, prosternée aux pieds divins, la sœur de Lazare ne trouva, au milieu de ses sanglots, que la phrase qu'avait dite

[1] Joan., XI, 28.
[2] Joan., XI, 29, 30.
[3] Joan., XI, 30, 31.
[4] Joan., XI, 32.

Marthe : *Seigneur si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort !* Jésus avait éclairé Marthe, il ne le fit point pour Marie car celle-ci n'en avait pas le même besoin, et Jésus ne voulait rien dire aux Juifs, indignes d'une lumière dont ils ne faisaient qu'abuser.

D'ailleurs, si tout à l'heure il se révèle comme Dieu, il lui plaît ici de faire surtout apparaître sa nature humaine, dans sa plus touchante réalité. Il partage nos tristesses, il subit nos troubles, il va jusqu'à nos frémissements, ou d'indignation ou de douleur. Sans doute c'est en Homme-Dieu qu'il frémit, qu'il se trouble et qu'il pleure, c'est-à-dire que ces émotions ne bouleversent sa sainte âme que par sa volonté expresse et qu'elles n'y entrent pas de force comme dans la nôtre; mais enfin ces émotions sont véritables, encore qu'elles ne fassent que suivre l'acte formel de la volonté. *Voyant pleurer Marie, voyant les Juifs qui l'accompagnaient pleurer avec elle, Jésus frémit en son esprit et se troubla lui même* [1]. Ainsi nous apparait-il constamment : Dieu et homme : souffrant comme homme, opérant des miracles comme Dieu ; triste, troublé, plein de larmes, mais causant lui-même ce trouble et amenant lui-même ces larmes à son cœur et de son cœur à ses yeux. Et sur qui verse-t-il ces larmes? Sur Lazare « son ami? » Oui, sans doute. Sur Lazare seulement? Non certes.

Une plus vaste tombe et dans cette tombe un cadavre plus désespéré sont devant le regard du Sauveur. C'est le genre humain tout entier, sa chute, sa misère, sa désolation profonde, les maux qui le travaillent, l'éternelle perdition à laquelle ses crimes l'ont condamné, que Jésus pleure. Jésus se trouble devant une si suprême

[1] Joan., XI, 33.

misère, et aussi devant les douleurs et les humiliations que lui coûteront le rachat de ce coupable et la résurrection de ce mort. Au trouble et aux larmes, se joint le « frémissement [1] ». C'est l'indignation qui le fait naître : Jésus voit le démon et le péché s'acharner sur leur victime et la torturer jusque dans l'horreur du sépulcre. Tout est, dans cette scène, désolation et terreur. Les larmes s'échappent de tous les yeux, les Juifs eux-mêmes semblent oublier un instant leur haine homicide pour pleurer avec Jésus. Et l'horreur redouble quand Jésus s'avance vers le sépulcre et témoigne vouloir revoir celui qui y gît depuis quatre jours. *Où l'avez-vous mis, dit-il? — Seigneur, lui répond-on, venez et voyez. Et Jésus pleura* [2]. Tout semble si désespéré que les larmes ont étouffé ce qui pouvait rester d'espérance. Les Juifs admirent l'amour du Sauveur pour Lazare : *Voyez comme il l'aimait! disent-ils.* Mais l'idée qu'il le peut et le va ressusciter ne leur vient pas. Eux qui ont contemplé tant de miracles, qui tout récemment ont assisté au miracle de l'Aveugle-né, ne songent pas à la possibilité de ressusciter un mort qui, depuis quatre jours se décompose dans son sépulcre. Tout au plus Jésus eut pu l'empêcher de mourir ; mais le ressusciter serait d'une telle puissance qu'ils ne veulent pas la lui attribuer. *Il y en eut qui dirent : « Ne pouvait-il pas l'empêcher de mourir, lui qui a ouvert les yeux de l'Aveugle-né* [3] ? » Marthe elle même sent s'ébranler sa confiance et s'oppose à ce que l'affreux spectacle du cadavre en putréfaction soit offert aux yeux du Sauveur. *Frémissant de nouveau en lui même Jésus s'avança*

[1] Joan., XI, 33.
[2] Joan., XI, 34, 35.
[3] Joan., XI, 36, 37.

au sépulcre. C'était une grotte creusée dans le rocher et fermée par une pierre. — Otez la pierre, dit Jésus. — Marthe, la sœur du mort, s'écria : Maître, il sent déjà mauvais ; voilà quatre jours qu'il est là[1].

Jésus frémit de nouveau en lui-même : comme pour nous faire mieux comprendre l'extrémité horrible où le péché a réduit tous les hommes, dont Lazare est ici le représentant et l'image. Mort, sépulcre, corruption fétide, dégoût et horreur : voilà où nous fait aboutir le péché.

Ces quatre jours de mort signifient les quatre prévarications du genre humain après sa chute. Une première fois il meurt au Paradis terrestre. Une seconde quand il viole la loi naturelle. Une troisième quand il enfreint le Décalogue écrit et promulgué au Sinaï. Une quatrième quand il foule aux pieds les Préceptes de l'Evangile et rend vaine et inefficace la grâce du Rédempteur.

Concevons donc la désolation universelle, mais « ne pleurons pas comme ceux qui n'ont plus d'espérance ». Si Lazare tombe en pourriture, si le genre humain gît dans le sépulcre de son péché : un Rédempteur s'avance vers cette tombe. Si tout espoir humain est perdu, nous le retrouvons dans le Dieu-Sauveur, à la puissance duquel rien ne résiste. A Marthe qui ne veut pas même que Jésus souille son regard de la vue du cadavre en pourriture, Jésus répond : « *Ne t'ai-je pas assuré que si tu crois tu verras la gloire de Dieu*[2] ? ».

Voilà Dieu au sépulcre, voilà la Rédemption et le salut.

[1] Joan., XI, 38-39.
[2] Joan., XI, 40.

III. — Autant le miracle de la résurrection de Lazare devait avoir de retentissement et donner à sa Divinité l'une de ses plus éclatantes preuves, autant Jésus-Christ prit soin d'en mettre l'authenticité hors de toute atteinte. Non seulement il laisse mourir Lazare loin de lui, mais il met quatre jours d'intervalle entre le jour de la mort et celui de son arrivée. Les Juifs sont venus en grand nombre à ses funérailles, et en grand nombre encore Jésus les trouve à Béthanie partageant le deuil des deux sœurs. Comment nieraient-ils la mort de Lazare ? Comment la nieraient-ils devant le cadavre dont la décomposition les remplit d'une fétide odeur de corruption ? Eux-mêmes conduisent Jésus au sépulcre, eux-mêmes roulent la pierre qui le ferme. Ils seront là tous quand Lazare plein de vie en sortira ; ils le verront entouré encore des bandelettes et couvert du suaire. Aussi dans l'impossibilité où ils seront de nier, ils pousseront dans quelques jours leur folie sanguinaire jusqu'à vouloir tuer Lazare pour se débarrasser d'un témoin trop gênant de la Divinité de Jésus !

Mais approchons du Sépulcre où le grand miracle va s'accomplir. *Jésus levant les yeux au ciel : Mon Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi je savais bien que vous m'exaucez toujours, mais je parle ainsi à cause de ce peuple qui m'environne afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé* [1].

Jésus prie donc son Père avant d'agir lui-même en Dieu ? Pourquoi voudrions-nous qu'il ne le priât pas ? Et en quoi la prière de Jésus infirme-t-elle sa Divinité ? Nous savons bien qu'il est homme en même temps

Joan., XI, 41, 42

qu'il est Dieu, et que continuellement il fait les actes de l'homme en même temps qu'il manifeste les puissances de Dieu. D'ailleurs les termes mêmes de sa prière ne peuvent convenir qu'à un Homme-Dieu. « Je savais que vous m'exaucez toujours. » Quelle créature peut ainsi se dire assurée de la volonté de Dieu ? Quel autre qu'un Fils consubstantiel à son Père peut revendiquer une identité semblable de volonté ? S'il prie son Père, il en donne la raison : c'est afin que nous sachions quel lien l'attache à Dieu son Père, comment il opère tout en communauté de volonté avec son Père, et comment sa venue sur la terre et la mission qu'il y est venu remplir n'a d'autre cause qu'un commun vouloir.

Mais de plus, en tout ce qu'il fait Jésus-Christ veut être notre modèle. Comme lui nous devons prier. Comme lui pour prier, nous éleverons nos yeux vers le ciel. Comme lui enfin nous rendrons grâces. Et sa prière avant de ressusciter Lazare sera le modèle de la nôtre, quand nous voudrons sortir du fond de nos misères et ressusciter à la vie.

Sa prière achevée *Jésus cria d'une voix forte : « Lazare, sortez*[1] *! »*

Et le mort sortit aussitôt les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un linge. — Déliez-le, dit Jésus, et laissez-le aller[2].

Le Psalmiste avait mille ans d'avance célébré la « voix » de Dieu ; voix de magnificence et de force, voix de grandeur et puissance, et Jésus avait dit lui-même : « l'heure vient où les morts dans leurs tombeaux entendront la voix du Fils de l'Homme, et tous ceux qui l'en-

[1] Joan., XI, 43.
[2] Joan., XI, 44.

tendront, vivront ». C'est cette voix éclatante que vient d'entendre Lazare : c'est cette même voix qui, à la fin du monde, ressuscitera le genre humain tout entier. C'est elle aussi qui si souvent réveille le pécheur du fond de son crime où il dort comme dans un tombeau. Et quand le cri a été poussé : « Lazare, sortez », quand la conscience a parlé et que la confession des péchés est faite, c'est la résurrection d'un mort aux splendeurs de la vie surnaturelle.

Statim dit l'Evangile. C'est soudain que le mort sort de son sépulcre. Les œuvres de Dieu gardent dans une instantanéité puissante la marque du Maître qui commande et veut être sans retard obéi. Telle sera la résurrection générale, rapide comme la pensée, instantanée « comme le clin d'œil », comme l'éclair. Si Dieu a créé et organisé l'univers par degrés, par périodes successives, c'est pour donner à l'homme la leçon d'un travail patient et réglé. A la fin du monde, rien de tel. Dieu y déploie d'un coup toute sa force, et le genre humain sort de sa poussière au premier cri qui est poussé. « Clamor factus est, exite ! » « Le cri vient de retentir, sortez » !

Jésus eut pu ne faire apparaître Lazare que dans le complet appareil de la vie : il lui laisse au contraire la lugubre livrée de la mort. *Le mort sortit soudain les pieds et les mains liés de bandelettes et le visage enveloppé d'un linge*[1]. Il fallait donner aux Juifs, témoins du miracle, une preuve nouvelle de son authenticité et enlever à leur malice jusqu'à la pensée d'une supposition : c'est bien là le mort dont ils ont vu quatre jours auparavant l'ensevelissement.

[1] Joan., XI, 44.

Même sagesse divine dans l'ordre que Jésus leur donne : « déliez-le et laissez-le aller ». Non seulement leurs yeux ont constaté le miracle, mais leurs mains elles-mêmes en toucheront l'irrécusable réalité. Lazare dépouillé de ses linges et de ses ligaments mortuaires marchera, regagnera Béthanie, reprendra la place et les fonctions d'où la mort l'avait chassé. Impossible de songer à une reviviscence irréelle et passagère.

N'y eut-il, dans le miracle de Lazare ressuscité, qu'une preuve, éclatante entre toutes, de la Divinité de Jésus-Christ : la page évangélique qui en fait le récit resterait solennelle et précieuse à notre foi. Mais de profonds enseignements en jaillissent comme un riche surplus. Lazare est la figure du chrétien, c'est-à-dire de l'homme que la grâce de Dieu rappelle de la mort originelle à la vie divine. Sorti de sa perdition comme de l'horreur du sépulcre, le chrétien demeurera plein de force et de vie, mais en même temps il gardera « les bandelettes et le suaire », vestiges de l'état de mort dont la grâce du Rédempteur l'a délivré. La concupiscence, l'attrait au mal, les faiblesses de sa volonté, les trahisons de sa conscience, les demi-obscurités de sa raison, lui seront un vivant et perpétuel souvenir de son péché et de l'imperfection de la vie présente. « Un suaire enveloppera sa tête » et voilera ses yeux, car la nuit du mystère l'entoure encore et la claire vision des choses lui est momentanément refusée. C'est l'epreuve à subir et le mérite à gagner. Quand l'épreuve est faite et la victoire remportée, Dieu donne à ses anges l'ordre de le « délier » des entraves mortelles et de lui faire prendre l'essor vers son éternelle demeure : « déliez-le et laissez-le aller ».

Autre image aussi exacte et aussi saisissante, celle de

la résurrection d'une âme par le Sacrement de pénitence. Quand l'aveu des péchés est accompli, l'absolution du prêtre, qui n'est autre que la voix même de Jésus-Christ, se fait entendre : « Lazare, sortez », âme morte, sors de ton sépulcre, de ta perdition, viens à la vie, viens au salut. Mais l'âme, quoique ressuscitée, demeure toute enveloppée des ligaments des passions, des entraves de ses habitudes mauvaises, avec une volonté affaiblie, une marche incertaine, une vue obscurcie. C'est aux prêtres, aux directeurs de conscience charitables et dévonés, à la « délier » peu à peu de ces empêchements et de ces faiblesses. A eux à lui faire prendre vers la perfection un essor libre et puissant : « Délivez-le et laissez-le aller ».

IV. — Deux résultats contraires suivirent l'accomplissement de ce beau miracle : le plus grand nombre des Juifs présents se rendirent à l'évidence et crurent ; quelques-uns trouvèrent dans ce qui eut dû les éclairer et les convertir un nouveau sujet de haine et une occasion de tenter la perte de Jésus. Les nombreux Juifs qui étaient venus visiter Marthe et Marie et qui avaient été témoins du miracle de Jésus crurent en lui [1]. Mais quelques-uns au contraire allèrent trouver les Pharisiens et leur racontèrent ce qui venait de se passer [2].

L'événement parut des plus graves aux Pontifes et aux Princes des prêtres, grave pour leur envie et leur haine et leur volonté d'en finir avec Jésus. Le miracle de Béthanie avait impressionné la foule, le bruit en était grand dans Jérusalem ; la popularité du Sauveur allait gagner tout ce que celle des Pharisiens allait perdre ;

[1] Joan., XI, 45.
[2] Joan., XI, 46.

encore quelques faits de ce genre et c'était fini du règne du Pharisaïsme. Le temps pressait, les mesures extrêmes devaient être prises sans retard. On s'assembla. *Les Pontifes et les Pharisiens réunirent le Conseil : qu'allons-nous faire, se demandaient-ils. Cet homme fait des miracles sans nombre ; si nous le laissons ainsi tous croiront en lui*[1].

Voilà révélé le fond du cœur de ces homicides. Tout est perversité et folie dans ce Conseil : les membres qui le composent, les sentiments qui s'y font jour, la ruse diabolique qui s'y déploie, la résolution qui s'y prend. Ce sont des Prêtres et des Pharisiens que nous voyons réunis, tout ce que Jérusalem compte de lettrés et de religieux. Ils savent les Prophéties, ils connaissent à quels traits doit se reconnaître le Messie, et tous ces traits s'adaptent à Jésus-Christ et à nul autre. Leur raison leur dit que le miracle vient de Dieu, et que le Christ qui les multiplie ne les peut opérer que s'il est ce qu'il dit être : le Messie, fils de Dieu. Ils savent tout cela, mais la passion les aveugle : « tous croiront en lui » : voilà pour eux le seul motif de se défaire de Jésus. Et leur aveuglement est tel que ce qui devait les amener à lui les en éloigne. C'est parce qu'il fait des miracles qu'il faut le faire mourir !

Mais telle est la passion qui enlève à la raison toute lumière comme au cœur toute droiture.

Ils perdront Jésus ; ils y sont résolus fermement. Mais comment ? C'est ici que leur embarras commence et que leur ruse diabolique se fait jour. Tant que le peuple s'attachera à Jésus prêt à se mutiner pour le défendre, un coup de force leur semble sinon impossible,

[1] Joan., XI, 47-48.

au moins périlleux. Que faut-il alors ? Égarer le peuple, lui persuader que Jésus est pour la nation un très grave danger, que la domination à laquelle il aspire, le règne qu'il prépare, armera contre le peuple Juif l'implacable inimitié des Romains, et qu'ainsi à cause de Jésus la nation toute entière périra. La trame est abominable, tant Jesus s'est toujours tenu éloigné de toute ambition, tant sa vie est humble et pauvre, tant naguère il repoussait ceux qui le voulaient faire roi. Mais que ne persuade-t-on pas à la foule, alors surtout que ce sont ses chefs révérés et obéis qui lui parlent ? Elle ne résistera pas quand ses Maîtres lui diront : *Les Romains viendront et ruineront notre ville et notre nation* [1].

On en était là quand Caïphe brusqua les choses et en vint d'embée au décide. Tout lui semblait vain et inefficace si on ne décidait fermement la mort de Jésus. *Vous n'y entendez rien, dit-il ! Vous ne songez donc pas qu'il faut qu'un homme meure pour le peuple afin que la nation entière soit sauvée* [2].

C'était dans la bouche du misérable des paroles de haine et de sang ; Dieu, par un des incomprehensibles mystères de sa sagesse, en faisait des paroles de lumière et de prophétie. Caïphe était indigne du Souverain Pontificat qu'il ne tenait que de l'intrigue et du bon plaisir de Rome, mais la dignité elle-même restait vénérable et Dieu continuait d'y attacher l'esprit prophétique ; Caïphe à son insu prononçait la plus divine des prophéties : la délivrance, non pas d'un peuple, mais du genre humain tout entier par la mort de l'Homme-Dieu. *Ce n'est pas de lui-même qu'il parla ainsi, mais étant grand prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus*

[1] Joan., XI, 47, 48.
[2] Joan., XI, 49, 50.

devait mourir pour la nation, et non seulement pour elle, mais encore pour rassembler en un seul corps les enfants de Dieu dispersés [1].

Jésus est donc condamné à mort. Deux choses restent seules à régler : son arrestation, puis sa comparution devant le Sanhédrin qui prononcera juridiquement la sentence et devant Pilate qu'on amènera à la ratifier. Où se tint ce funeste et honteux conciliabule ? Non dans le temple ou dans le lieu ordinaire des Assemblées, mais à l'écart, et selon une tradition digne de foi sur une colline où Caïphe possédait une maison de campagne, colline que les Chrétiens ne manquèrent pas de désigner sous le nom de « Colline du Mauvais Conseil ». L'ombre et la solitude convenaient bien aux impies conspirateurs, et c'est loin du peuple, dans le plus profond secret, qu'ils machinèrent leur sanglant dessein [2].

Pourquoi ne s'emparèrent-ils pas aussitôt de Jésus ? Parce que Jésus ne voulait mourir qu'au jour et à l'heure marqués par sa volonté souveraine. C'était dans une Jérusalem remplie d'une multitude de peuple, au moment de la Pâque, que le grand Sacrifice de la Nouvelle Loi devait s'offrir et remplacer les rites figuratifs de l'Ancienne. C'était l'heure qu'il appelait « son heure » et qu'aucune puissance humaine ne pouvait devancer.

Un mois environ le sépare encore de sa Passion ; il en passe la première partie dans une bourgade du nom d'Ephrem, située dans une région montagneuse et sauvage, entre Bethel et le Jourdain. Il s'y consacre à ses Apôtres. Puis, lentement, gagne Jérusalem pour y mourir, s'arrêtant un moment à Béthanie afin d'y revoir et

[1] Joan., XI, 51, 52.
[2] Joan., XI, 51.

d'y consoler la famille si tendrement aimée de Marie, de Marthe et de Lazare.

D'EPHREM A BÉTHANIE.

I. — Etrange situation où se trouve l'Homme-Dieu ! La fête de la Pâque est proche ; dans toute la région les caravanes se forment joyeusement et prennent le chemin de Jérusalem, d'où se trouve exilé Celui-là seul qui en est le Pontife et le Roi ! Il a fui la haine et les complots des Juifs et il demeure avec ses Apôtres dans la solitude sauvage d'Ephrem. *La Pâque des Juifs était proche et de toute la contrée un grand nombre se rendait à la Ville Sainte avant la fête, afin de se purifier* [1]. La foule prenait l'avance pour se « purifier ». Elle allait à Jérusalem pour célébrer la plus grande et la plus sainte des fêtes, et elle devait être témoin, sinon acteur, dans le plus épouvantable des crimes, entraînée dans les haines sanglantes des Chefs de la nation et criant avec eux le « Crucifigatur » déicide. Aussi l'Evangile dit-il que c'était « la Pâque des Juifs », ce n'était plus la Pâque de Dieu.

Si la conduite de Jésus, qui se dérobe et reste caché dans Ephrem, nous étonne, sachons-en les graves motifs. Jésus trace à son Eglise, à ses prêtres, à ses fidèles, pour toute la suite des siècles, la conduite qu'ils devront tenir. Quand le moment de confesser sa foi est venu, il faut aller sans hésitation au martyre. Quand cette heure est lointaine encore, il faut fuir. Cette fuite est dictée par la prudence ; elle est le remède à une présomption

[1] Joan., XI, 55.

dangereuse ; elle apaise des fureurs prêtes à éclater, elle sauve ce qui peut être sauvé encore des flammes d'un incendie ou des désastres d'un naufrage. A l'heure présente cette fuite et ce séjour loin de Jérusalem ménageaient les forces si incertaines des Apôtres et les préparaient doucement aux suprêmes combats. Nous les trouvons bien peu vaillants, mais n'oublions ni d'où Jésus les a tirés, ni les vertus déjà héroïques dont ils donnent la preuve. Alors que tout abandonne Jésus, eux lui restent fidèles ; quand Israël a perdu la foi, eux la gardent ; quand il leur annoncera tout à l'heure les sanglantes péripéties de sa mort, ils ne se détacheront pas de lui. Ils écoutent ses instructions et durant ce séjour d'Ephrem, le dernier avant sa Passion, Jésus achève de les instruire et s'efforce de les aguerrir.

Pendant ce temps, Jérusalem était dans l'agitation et le trouble. Plus que jamais les entretiens y roulaient sur Jésus qui, plus que jamais, « était un signe de contradiction », exalté par les uns, dénigré par les autres, repoussé par le plus grand nombre, soit aveuglement, soit crainte des Pontifes et des Princes des prêtres. Ceux-ci, ne voyant pas arriver le Sauveur pour la fête, commençaient à craindre que leur proie ne leur échappât ; ils envoyaient partout leurs émissaires et échangeaient entre eux les questions anxieuses : *Ils cherchaient Jésus, et dans le temple se disaient entre eux : « pensez-vous qu'il ne vienne pas à la fête ? ». Les Pontifes avaient en effet donné des ordres afin que quiconque sachant où était Jésus, le dénonçât afin qu'ils le fissent arrêter* [1].

[1] Joan., XI, 56.

II. Leur haine allait être enfin satisfaite, car Jésus à ce moment même quittait le pays d'Ephrem pour se rendre à Jérusalem et y mourir. L'heure est venue : heure grande et solennelle entre toutes, préparée depuis le berceau du monde, conservée dans les traditions de tous les peuples, annoncée par les Prophètes, figurée sur toute la surface du monde par le sang des victimes, mais entrevue plus distinctement dans Israël qui n'a d'autre raison d'être au milieu des peuples que de conserver vivante, entière, la foi au Messie Rédempteur. Tout a été divinement réglé dans ce grand œuvre, et l'heure du Calvaire plus encore que tout le reste. Jésus ne meurt qu'après s'être, par d'innombrables miracles, montré le Fils de Dieu Tout Puissant. L'infamie de sa mort ne deviendra un scandale que pour les aveugles obstinés ; pour les croyants ce sera le triomphe « de la sagesse et de la puissance de Dieu », puisque sa mort est volontaire et que jusqu'à l'heure où il lui plaît de se livrer à ses ennemis, nulle force humaine n'a rien pu sur lui. Jésus enfin meurt quand ses enseignements ont illuminé le monde et n'ont pas moins que ses miracles prouvé sa Divinité.

Quelle majesté sereine dans sa démarche ! Quelle plénitude de force dans son sacrifice ! Comme tout en lui, plus que jamais est d'un Dieu ! Combien aussi sa tranquille assurance tranche avec les terreurs dont ses Apôtres sont saisis ! Aussi, durant le voyage, les prépare-t-il au combat par la révélation de ses suprêmes souffrances. *Jésus monta vers Jérusalem accompagné des douze. Il marchait devant, les Apôtres suivaient saisis de terreur et de trouble* [1]. Et pourtant ils n'avaient en-

[1] Matt., XX, 17. Marc., X, 32. Luc., XVII 31.

core du drame terrible dont l'heure approchait qu'une vague perspective, et il importait qu'ils le connussent dans ses épouvantables détails. Jésus, souvent, leur avait parlé de sa mort, jamais comme aujourd'hui, ni avec la même clarté, ni dans la même plénitude. Sa prudente bonté avait dans cette révélation suivi une marche progressive, ici, seulement, il ne leur cacha plus rien : trahison d'un des siens, violence des Pontifes, conciliabules iniques, traitements indignes, rôle de Pilate et cruautés des soldats romains, enfin le Calvaire, le crucifiement et la mort[1]. Puis, après l'infamie douloureuse du gibet, les gloires triomphales de la Résurrection. Toute cette révélation il la fait « en secret ». La foule ne peut ni comprendre, ni supporter une pareille annonce, et nous pouvons juger de ses dispositions par celles des douze que leur Maître éclaire et fortifie depuis tant de temps et qui n'opposent aux dernières clartés qu'aveuglement, terreur vague, ambitieuses vues d'avenir. *Jésus réunit autour de lui les Douze, et, en secret, leur annonça ce qui allait lui arriver. Voici, dit-il, que nous montons à Jérusalem et toutes les choses que les Prophètes ont écrites du Fils de l'Homme seront bientôt accomplies. Il sera livré aux Princes des Prêtres et aux Scribes, et ils le condamneront à mort et ils le livreront aux Gentils. Il sera moqué, insulté, on lui crachera au visage ; après l'avoir fouetté, ils le crucifieront, et le troisième jour il ressuscitera*[2].

Comment expliquer ce qui suit ? *Les Apôtres ne comprirent rien à ce langage. Ces paroles leur restaient*

[1] Matt., XX, 17.
[2] Matt., XX, 18-19. Marc., X, 32-33-34. Luc., XVIII, 31-32-33.

un mystère et ils n'avaient saisi le sens de rien de ce que venait de leur dire Jésus [1]. Il est malaisé de débrouiller l'état d'âme si confus et si compliqué des Douze. Dire qu'ils ne songeaient à aucune catastrophe durant la Pâque vers laquelle ils s'acheminaient, semble comme impossible, tant Jésus leur avait annoncé sa Passion. D'ailleurs, pourquoi trembler, s'ils ne songeaient à rien de sinistre? Ils envisageaient donc quelque coup de force de la part de leurs ennemis; mais pour eux c'était un coup de foudre immédiatement suivi de la sérénité. Jésus devait triompher aussitôt, renverser le pouvoir de ses ennemis, fonder sur leurs ruines un royaume tout de puissance et de gloire, et ne leur offrir, à eux, après une rapide tempête, qu'une place éclatante et sûre dans la plus belle des Royautés. Le contraire de ces rêves ils ne l'acceptaient à aucun prix et ne le voulaient même pas entendre.

III. — La démarche de deux d'entre eux, Jacques et Jean, nous donne du mystère de leur aveuglement la plus naturelle solution, et comment l'annonce de la Passion ne fit que réveiller en eux la pensée d'un prochain triomphe et l'ambition des honneurs que ce triomphe accumulerait.

Les deux fils de Zébédée, tout pleins des idées du Règne Messianique, confondant, comme le reste de la nation, les deux Avènements du Christ et attribuant au Premier ce qui doit couronner le Second, allèrent entretenir leur mère Salomé de leurs projets ambitieux. La caravane marchait ainsi : Jésus en tête avec les Douze ; un peu plus loin la troupe des disciples, plus loin encore

[1] Luc., XVIII, 34.

les Galiléennes qui, entourant la sainte Vierge, suivaient Jésus et allaient à Jérusalem déployer une vaillance dont les Apôtres étaient dépourvus. Salomé était une de ces admirables femmes qui, après avoir donné au Maître ses deux fils, son seul soutien, avait tout abandonné pour le suivre. Une faiblesse lui restait : l'ambition maternelle qui lui fit prêter une oreille docile à la requête de ses enfants. Eux n'osaient aborder le Sauveur : plus aisément elle pourrait vaincre un refus et obtenir une faveur. Le temps pressait, le Royaume était proche, et Pierre, si souvent mis en relief par Jesus, était un compétiteur redoutable qu'il fallait à tout prix écarter. *Ce fut alors que la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus, se prosterna devant lui et le conjura de lui accorder sa demande* [1]. La sagesse s'oppose à ce qu'on s'engage à l'aveugle, la Sagesse éternelle ne pouvait se laisser prendre au piège où un Hérode était tombé quand il dut accorder à Hérodiade la tête de Jean-Baptiste. *Jésus répondit donc : que voulez-vous? — Ordonnez, dit-elle, que mes deux fils soient assis dans votre Royaume, l'un à votre droite, l'autre à votre gauche*. A ces mots de leur mère les deux Apôtres, enhardis, répétèrent la même demande. Aussi est-ce à eux directement que Jésus s'adressa [2].

Vous ne savez pas ce que vous demandez [3] ! A ma droite et à ma gauche, tout à l'heure deux croix seront élevées, et sur ces croix deux hommes expireront dans les supplices ! Parlez-vous des trônes de mon éternel Royaume ? Ce que vous demandez est si divin que vous

[1] Matt., XX, 20-21.
[2] Marc., X, 35.
[3] Matt., XX, 22. Marc., X, 38.

ne pouvez en concevoir l'excellence. D'ailleurs, ce n'est pas d'honneur qu'il va s'agir, mais d'humiliation et de martyre. Vous voulez être à mes côtés ? *Mais pouvez-vous boire le calice que je dois boire ?* Tout entiers à leurs aspirations ambitieuses et ne prêtant à la condition posée qu'un sens vague et un effort facile, ils répondent : *nous le pouvons*[1] ! Hommes faibles et charnels ils ne pouvaient rien. Mais quand l'effusion de l'Esprit de Dieu les aura transformés, ils pourront tout, et c'est cet avenir de glorieuses souffrances et d'immolation que Jésus leur prophétise : *Oui, vous boirez mon calice et vous serez baptisés de mon baptême*[2]. Jacques, le premier des apôtres mourut martyr et Jean ne dut qu'à un miracle de n'avoir pas succombé aux supplices que le Tyran de Rome lui fit subir.

Ils avaient assez de gloire en perspective pour se contenter de leur apostolat, mais la jalousie s'était glissée dans leur âme avec l'ambition des premières places : de là leur prière et la réponse de Jésus : « Vous ne savez pas ce que vous demandez ». Et pour accentuer mieux encore son refus il ajoute : *Quant à vous faire asseoir à ma droite et à ma gauche, ce n'est point à moi à vous l'accorder, ces places sont occupées par ceux à qui mon Père les réserve*[3].

Si Jésus-Christ parle comme homme le sens est clair, Dieu seul distribuant les places dans sa Cité Sainte. S'il parle en Dieu, se confondant avec son Père dont il est le Fils consubstantiel, le sens ne saurait non plus nous embarrasser. Demander de siéger à la droite de Dieu est, pour la simple créature, une demande insensée.

[1] Matt. XX, 22. Marc., X, 38.
[2] Matt., XX, 23. Marc., X, 39.
[3] Matt., XX, 23. Marc., X, 39-40.

Dieu est seul ! « Dieu habite une inaccessible lumière », Dieu restera à jamais infiniment éloigné de tout être créé. Et encore que sa bonté le rapproche ineffablement de nous, l'infini de son Etre nous tient nous-mêmes à distance. En ce sens, ni Dieu, ni le Verbe de Dieu, ne donneront leur droite à occuper. D'ailleurs les honneurs du ciel correspondent aux mérites de la terre, et « chacun recevra selon ses œuvres ». O apôtres malavisés ! Si d'autres que vous s'élèvent plus haut dans la sainteté et font des œuvres plus méritantes, c'est à eux que « *le Père réservera les premières places* » que vous ambitionnez.

C'est « à l'écart [1] » que les deux apôtres avaient amené le Sauveur pour le faire entrer dans leurs vues ambitieuses. L'ambitieux veut les honneurs, mais non pas que l'on sache par où il y est parvenu. Mais tout secret qu'ait été le dialogue, les Apôtres en avaient ou entendu ou deviné l'objet, et s'ils n'avaient pas témoigné de suite leur indignation, c'est que le respect pour leur Maître les avait arrêtés. Quand Jésus se prononça, *alors les dix autres manifestèrent leur indignation aux deux frères de ce qu'ils venaient d'entendre* [2]. Il y avait schisme, l'acrimonie se faisait jour : Jésus prit tout aussitôt soin d'éteindre ces premières flammes d'un incendie. *Jésus les réunit tous autour de lui* [3]. Quand sa suave douceur eût calmé leurs âmes il leur donna, et au clergé de toute la terre et de tous les siècles l'un de ses plus graves enseignements.

Plusieurs fois déjà il avait eu à réprimer dans les Douze l'amour de la domination et des honneurs, mais

[1] Marc., X, 42. Matt., XX, 25.
[2] Matt., XX, 24. Marc., X, 41.
[3] Matt., XX, 24. Marc., X, 41.

comme ces expressions de l'orgueil humain étaient moins dangereuses, il se contentait d'amener devant eux un petit enfant et de leur proposer comme modèle sa naïve indifférence à l'égard de la gloire et des honneurs. Ici l'orgueil se porte à un plus blâmable excès : la leçon doit être plus incisive. Il leur met devant les yeux l'ambition humaine dans toute sa laideur, et pour que cette laideur les frappe davantage ce sont les révoltants excès du Césarisme païen qu'il leur fait apparaître. Le gentil fait horreur aux Juifs toujours, combien plus quand il se montre dans l'excès de ses vices ? *Vous savez que les princes des nations dominent sur elles et que les grands oppriment le peuple*[1]. D'un mot Jésus-Christ révélait la sanglante tyrannie qui, dans le monde païen, foulait et écrasait les petits et les faibles. Entendaient-ils ressembler à ces idolâtres ? S'épuiser en efforts pour ravir les premières places et de là faire peser sur les fidèles un insupportable joug ? Mais c'est dans des conditions tout opposées qu'allaient être constituées les Dignités dans son Eglise. *Il n'en doit pas être ainsi parmi vous. Qui veut être le plus grand doit se faire le serviteur des autres. Qui veut être le premier doit être l'esclave de tous*[2].

Si les hideux excès de la tyrannie païenne étaient propres à éteindre dans les apôtres le feu de l'orgueil et l'amour du pouvoir, combien plus le devait être l'exemple du Fils de Dieu ? Qui était Maître comme lui ? Qui se fit, comme lui, le serviteur de tous ? Qui s'humilia à l'égal de ses humiliations ? D'autre part quelles humiliations portèrent plus haut et conférèrent-elles plus de

[1] Matt., XX, 25. Marc., X, 42.
[2] Marc., X, 43. Matt., XX, 26.

gloire ? Si bien que le dernier rang valut le premier, et que « fait esclave » pour nous Jésus reçut un nom qui est au-dessus de tout nom et des pouvoirs qu'aucun être créé n'exercera jamais : *Ainsi en fut-il du Fils de l'Homme, qui n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et pour donner sa vie en rachat pour le genre humain*[1].

IV. — Jésus en cheminant s'était rapproché de la double ville de Jéricho, la vieille qui depuis Josué, n'était plus qu'une bourgade, la nouvelle bâtie luxueusement à une demi lieue de l'autre par Hérode et Archelaüs. Jésus sortait de l'une[2] pour entrer[3] dans l'autre, quand deux aveugles[4] se trouvèrent sur son chemin : l'un, Bar-Timée[5], plus connu dans la région, l'autre moins et que ne mentionne pas saint Luc. Admirables ces deux aveugles ! Plus clairvoyants cent fois que les Juifs, qui après avoir contemplé tant d'œuvres divines périrent dans leur incurable aveuglement. Assis sur le bord du chemin, ils perçoivent, comme une vague rumeur, l'arrivée de Jésus et du peuple qui le suit ; ils le connaissent, ils croient à son surnaturel pouvoir, et leur foi est agissante, ardente, indomptable. *Comme Jésus sortait de Jéricho, suivi d'une grande foule, voici que deux aveugles, assis sur le bord du chemin, entendirent du bruit, et, sachant que c'était Jésus qui passait, se mirent à crier : « Seigneur, ayez pitié de nous, Fils de David*[6] *! »*

[1] Matt., XX, 28. Marc., X, 42-43-44-45.
[2] Matt., XX, 29.
[3] Luc., XVIII, 35.
[4] Matt., XX, 30.
[5] Marc., X, 46. Luc., XVIII, 35.
[6] Matt., XX, 30. Marc., X, 47. Luc., XVIII, 36-37.

Dieu aime à éprouver les âmes fortes, parce qu'il aime à produire leur héroïsme au grand jour. Jésus laissa donc la foule tourmenter un instant les aveugles : *Ceux qui marchaient devant les menaçaient pour les faire taire*[1]. Quel sentiment animait cette foule? Les uns, bien disposés pour Jésus, voulaient faire cesser ce qu'ils jugeaient être un manque de respect pour sa Personne, les autres, hostiles, redoutant un miracle, et froissés de cette appellation : « fils de David », veulent se débarrasser de ces deux mendiants importuns. Mais que peuvent les oppositions humaines contre les invincibles forces de la foi? Plus on les écartait plus ils élevaient la voix, si bien que leur persévérance leur amena la sympathie de plusieurs. Quand Jésus, touché de compassion s'arrêta et commanda de les amener, *quelques-uns coururent à Bar-Timée : « aie confiance, lui dirent-ils, lève-toi, il t'appelle. L'aveugle jeta son manteau et s'élança vers Jésus*[2]. D'ordinaire Jésus, avant d'opérer un miracle, exigeait un acte de foi de ceux qui en devaient bénéficier; ici rien de semblable, tant la foi éclatait dans la conduite entière des deux aveugles. *Quand on les lui eut amenés : que voulez-vous que je vous fasse, leur dit-il? — Maître, ouvrez-nous les yeux. — Allez, dit Jésus, votre foi vous a sauvés. Il toucha leurs yeux, ils virent, et marchèrent à sa suite*[3].

Dans ce miracle, comme dans d'autres similaires, nous retrouvons Jesus dans sa double nature. Comme homme il touche de son doigt les aveugles, mais c'est la

[1] Matt., XX, 31. Marc., X, 48. Luc., XVIII, 39.
[2] Matt., X, 49.
[3] Matt., XX, 32. Marc., X, 51. Luc., XVIII, 41.

divinité seule qui communique à ce doigt sa miraculeuse puissance.

V. — Son entrée à Jéricho fut triomphale; la foule l'acclamait, toutes les portes lui étaient ouvertes, il les délaissa toutes pour s'approcher d'une demeure honnie des Juifs, mais où une âme attendait son salut. Elle était au dernier degré de la perdition cette âme ! Non seulement Zachée était en exécration, aux Juifs comme chef des Collecteurs de l'impôt romain, mais ses fraudes, ses exactions, sa scandaleuse fortune, chargeaient sa conscience d'un écrasant fardeau. Quelle espérance de salut restait à un tel homme ? L'espérance qui ne trompe pas, mais qui du fond du crime peut mener au sommet de la perfection et du salut. Zachée avait dès longtemps entretenu dans son âme un vif désir de voir et connaître Jesus, or, voir et connaître Jésus, c'est s'acheminer sûrement vers le salut. *Jésus était entré à Jéricho et traversait la ville. Or un homme du nom de Zachée, chef des publicains et fort riche, cherchait à voir Jésus et à le connaître.* D'où naissait ce désir sinon d'une grâce qui déjà touchait son cœur et préparait en lui une éclatante conversion [1] ?

Mais deux obstacles le séparaient de Jésus : la foule et sa petite taille [2]. La foule lui cachait Celui qu'il aspirait à connaître, et sa taille l'empêchait de dominer la foule. C'est l'histoire d'innombrables âmes au milieu du monde. Elles se sentent attirées vers Dieu, leur vie de plaisirs et de dissipation leur pèse, elles conçoivent le néant des biens terrestres et une voix secrète leur dit

[1] Luc., XIX, 1, 2.
[2] Luc., XIX, 3

que le bonheur vrai est en Dieu. Mais la foule ! Mais ces sociétés bruyantes où elles se trouvent engagées ! Ces fêtes de tous les jours ! Ces dissipations éternelles ! Pauvres âmes, elles sont trop faibles et de trop petite taille pour dominer ce monde qui leur ravit la vue de Dieu.

Zachée eut une intuition admirable. Trop petit pour dominer la foule ; il s'en sépara, prit les devants et se grandit de toute l'élévation d'un arbre, d'un sycomore, qui tient à la fois du figuier et du mûrier et atteint en Orient une taille élancée. Se mettre sur le chemin de Jésus, désirer le voir, se séparer des foules tumultueuses, et surtout gravir les hauteurs de la foi, s'aider de l'arbre du salut, de la croix ; c'est rendre possible la plus difficile des conversions. *Zachée courut donc en avant et monta sur un sycomore afin de bien considérer Jésus qui devait passer par là*[1].

Notre bonne volonté et nos efforts pour aller à Dieu, surexcitent la divine munificence. Pour un pas que nous faisons, Jésus en fait cent, en fait mille. Zachée ne voulait que le voir et lui se fait son hôte, son sanctificateur, son salut. *Arrivé en cet endroit, Jésus leva les yeux, et l'ayant vu : « Zachée, lui dit-il, hâte-toi de descendre, car c'est chez toi que je dois loger aujourd'hui*[2]. L'étonnement, chez le Publicain, se mêlait à la joie, mais son obéissance fut plus grande encore. *Il descendit en toute hâte et, rempli d'allégresse, reçut Jésus dans sa maison*[3], nous donnant ainsi l'exemple de la promptitude avec laquelle nous devons nous rendre aux appels de Dieu. Que d'âmes ont compromis ou perdu leur salut pour n'avoir pas obéi aux sollicitations

[1] Luc., XIX, 4.
[2] Luc., XIX, 5.
[3] Luc., XIX, 6.

de la grâce ! On témoigne d'un certain désir d'être à Dieu, mais quand Dieu appelle, on tarde, on hésite, on laisse l'inspiration se dissiper, Jésus s'éloigne. Reviendra-t-il ? Qui peut le dire ?

Quand il entra chez le Publicain un étonnant mouvement de grâce s'était produit dans cette âme. La conversion y était profonde, entière, héroïque. L'acte le plus difficile pour le riche s'y accomplissait avec une facilité admirable : la restitution, qui chez un grand nombre tarde jusqu'au moment de la mort, qui chez certains ne s'opère jamais. Elle fut chez Zachée d'une générosité sans limite. *Zachée, debout devant le Seigneur, lui dit : Seigneur, voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres et pour tout le tort que j'ai fait je rends le quadruple* [1].

En retour, la munificence divine ne connut plus elle-même de limite. Zachée, tout à l'heure Publicain, était reçu au plus pur et au plus noble rang des enfants d'Abraham, enté sur le tronc sacré, devenu l'un des plus beaux fruits de la foi du Patriarche, l'une des plus riches conquêtes du Dieu Rédempteur ; *Jésus se tournant vers Zachée : aujourd'hui, lui dit-il, cette maison a été sauvée et celui-ci est vraiment un enfant d'Abraham, car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu* [2].

C'était le mystère de la Rédemption du monde, du salut des pécheurs, de l'appel des gentils, de la prodigieuse diffusion de la grâce aux jours du Messie, qu'annonçait clairement la conversion du Publicain de Jéricho ; mais c'était aussi le mystère que l'orgueil Juif

[1] Luc., XIX, 8.
[2] Luc., XIX, 9, 10.

repoussait le plus obstinément. Qu'avaient-ils besoin de grâce, eux, les purs, les Saints, les Élus de Dieu ? Et qui était et pouvait être juste sur la terre en dehors d'eux ? Aussi pour eux Zachée resta un être impur et digne de tous les mépris, et Jesus qui, délaissant les Lévites et les Prêtres, couchait sous le toit et partageait la table d'un Zachée, ne pouvait être qu'un ami des pécheurs et un adversaire de Dieu : *Les Juifs se répandirent en murmures contre Jésus qui allait loger chez un pécheur* [1].

VI. — Les indignes murmures des Pharisiens, les dispositions du peuple, l'instruction des disciples réclamaient de Jesus une parole qu'il leur laissa sous le voile d'une Parabole en quittant Jéricho. Les Pharisiens qui venaient de flétrir Zachée et d'insulter le Sauveur apprirent qu'eux-mêmes, alors que les pécheurs rentraient en grâce par la pénitence, devaient tout prochainement rejeter le Messie, le mettre à mort et expier peu après leur crime et leur impénitence dans d'effroyables massacres. Le peuple ne partageait pas la haine des Pharisiens envers Jésus, mais professait sur le règne Messianique les mêmes erreurs que ses Chefs. Les miracles et la surhumaine puissance du Sauveur le subjuguaient à ce point qu'il croyait tout proche le jour où il allait apparaître dans la splendeur d'un règne temporel. Son retour à Jérusalem n'avait pas d'autre but selon lui que de fonder ce glorieux empire tant annoncé par les Prophètes [2]. *Comme il se rendait à Jérusalem tous s'imaginaient que le Royaume de Dieu allait paraître ; c'est pourquoi il leur proposa cette nouvelle Paru-*

[1] Luc., XIX, 7.
[2] Luc., XIX, 11.

bole, qui, mettant toutes choses au point, conservait au premier Avènement son caractère d'humilité, de souffrance et de labeur, et attribuait au second seulement le rayonnement de la gloire et le terrible appareil de la Justice. Quant aux disciples il leur importait de savoir que, durant l'intervalle des deux Avènements, ils devaient se livrer au plus actif travail et faire fidèlement valoir les dons de Dieu.

Cet homme de grande naissance qui part au loin pour se faire investir des pouvoirs royaux, qui revient pour les exercer, qui récompense ou punit ses serviteurs actifs ou paresseux, qui rend définitive et éternelle la perte de ceux qui l'ont rejeté : c'est Jésus-Christ qui ne quitte la terre, après son Ascension, que pour y revenir à la fin du monde « plein de gloire et de majesté ».

Un homme de grande naissance s'en alla en pays lointain pour prendre possession d'un royaume et revenir ensuite [1]. « De grande naissance » assurément le Christ-Jésus ! Comme homme il est du sang royal de David, et bien que sa vie expiatrice l'ait voué à l'humiliation de la pauvreté, il voulut cependant prendre rang parmi les rois de la terre, « roi immortel des siècles » qu'il était, « Dieu de Dieu », « vrai Dieu de vrai Dieu ». S'il jette souvent sur sa gloire divine un voile qui en atténue le trop éblouissant éclat, cet éclat perce néanmoins de tout lui-même, de ses paroles comme de ses œuvres, de sa surhumaine doctrine, comme de ses innombrables miracles, de sa puissance sur le monde, sur l'enfer, sur le péché, sur la mort. A chacun de ses pas il affirme sa divinité, appuyant chaque affirmation sur d'irrécusables preuves.

[1] Luc., XIX, 12.

Mais comment peut-on dire de Jésus-Christ qu' « il s'en est allé dans un pays lointain [1] », lui qui nous est ineffablement demeuré fidèle et qui ne cesse d' « habiter parmi nous » ? C'est le mystère de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Il est avec nous sans y être ; il nous est sans cesse présent mais ne se montre nulle part ; infiniment loin par son impénétrable invisibilité, infiniment présent par l'union qu'il contracte avec ses fidèles.

Si nous nous restreignons au peuple Juif, auquel Jésus s'adresse, son éloignement c'est sa visite au monde entier pour en faire la conquête. Si nous élargissons le cadre de sa Parabole, la région lointaine où il se rend n'est autre que le Ciel où il va « siéger à la droite de Dieu son Père », en attendant qu'il en descende pour exercer ses pouvoirs de Juge et de Roi.

Avant ce retour au ciel il rassemble ses fidèles, les Chrétiens de toute la terre et de tous les siècles, et leur distribue, à portion inégale, ses biens qu'ils devront faire valoir. *Il appela dix de ses serviteurs, leur donna dix mines et leur dit : « faites les valoir jusqu'à ce que je revienne* [2]. » Grand enseignement ! entièrement méconnu dans le monde, trop peu connu ou trop oublié des Chrétiens. Qui ne se croit maître en toute propriété, sans charge, sans redevance, des biens que Dieu seul possède et que Dieu seul peut donner ? Qui songe à une responsabilité quelconque ? Elle existe cependant, et elle est grave dans ses éternelles conséquences. Car si Dieu nous dispense ses dons c'est, comme l'enseigne Jésus-Christ, à charge de les faire valoir. Si

[1] Luc., XIX, 12.
[2] Luc., XIX, 13.

nous voulons nous rendre compte de ce que représente ces « Mines » de la Parabole, ces sommes de 80 ou 100 francs, dix fois répétées, songeons à tous les biens que nous départ la Providence. Aux uns elle donne les qualités de l'esprit, un verbe puissant, une plume alerte, une science profonde, un génie transcendant. A d'autres elle distribue l'or à pleines mains, et leur communique tout ce que l'or renferme de puissance. Ceux-ci par le prestige de leur nom, par la hauteur de leurs charges, dominent sur un grand nombre et peuvent les entraîner dans leur orbite. L'industrie constitue de véritables rois auxquels obéissent des ouvriers sans nombre. Le Pouvoir public et les fonctions gouvernementales mettent en possession des plus efficaces influences. Dans une sphère plus restreinte mais non moins sacrée, dans la famille, un père et une mère ont reçu de Dieu les plus riches créances et deviennent ses plus nécessaires débiteurs. « Faites valoir, » dit le Maître ! Usez pour ma gloire, pour ma cause, pour mon Eglise, pour mes pauvres, pour mes œuvres, pour mes institutions diverses, des facultés dont ma Providence vous a fait possesseur. Que celui qui tient une plume puissante s'en serve pour le bien commun. Que l'homme d'œuvres se dépense pour le peuple, que le riche soit libéral, que le patron sache chrétiennement conduire un atelier, que le noble entraîne à son exemple les plus humbles, que les agents du Pouvoir ne se servent de leur puissance que pour la défense et l'exaltation du bien, que le père et la mère de famille ne reçoivent les enfants que Dieu leur donne que pour en faire des Chrétiens sur terre et des Elus au ciel.

Tel est l'ordre formel de Dieu, telle est l'essentielle condition du salut. Faire valoir ses dons pour le bien

commun n'est pas tant une vertu qu'une obligation stricte ; ce n'est pas l'héroïsme d'une élite, c'est la charge imposée à tous. Et ainsi, quand les nations sont chrétiennes, se font les choses. Chaque rouage dépense sa force pour le mouvement commun, et le corps entier prospère grâce à l'harmonieuse coopération de tous ses membres. Ainsi l'Eglise traverse les siècles soutenue par l'action généreuse de tous ses enfants.

Mais si ses enfants la soutiennent, elle aura toujours des ennemis qui la combattront. Si le Christ a des sujets il a des révoltés qui le repoussent : les Juifs d'abord puis durant le cours des siècles tous ceux qui, héritant des haines juives, participent à leur rebellion. *Or ses concitoyens le haïssaient. Ils envoyèrent après lui une ambassade disant : « Nous ne voulons pas de lui pour roi* [1] ». Nous connaissons cette ambassade et ce cri de révolte. Mille ans avant la venue de Jésus-Christ sur la terre David les prophétisait : « Les nations ont frémi, les peuples ont follement comploté ; les rois de la terre sont debout, les princes se rassemblent contre le Seigneur et contre son Christ : « brisons leurs liens ! rejetons leur joug loin de nous ! » Les Juifs ont commencé cette guerre insensée faite à Jésus-Christ, et de son vivant même ont député ces sacrilèges ambassades. La première aborde Pilate : « Nous n'avons pas d'autre roi que César ! » Une autre un peu après : « Non, non, pas lui, mais Barabbas » ! Et quand Pilate leur demande : « Que ferai-je donc de votre roi » ? Le peuple entier pousse sa clameur décide : « Crucifiez-le ! » Voici Jésus-Christ sorti de son sépulcre ! Les Juifs s'acharnent de nouveau contre sa royauté, ils veulent étein-

[1] Luc., XIX, 14.

dre jusqu'à son nom, étouffer son souvenir, ils chassent, persécutent, mettent à mort ses Disciples. Après eux, les rois se lèvent, Rome est debout dans sa formidable masse, armée de la plus universelle puissance qui fut jamais ; elle non plus ne veut pas de Jésus-Christ pour roi ! Après Rome le génie humain avec ses Philosophes et ses doctes ; après eux les hérésies ; puis Mahomet, puis les empires persécuteurs, puis la révolution, puis l'apostasie des peuples chrétiens, puis l'anté-Christ :

Et ainsi deux cités se partageront l'intervalle entre les deux Avènements de Jésus-Christ : l'une où on l'adore et lui obéit, l'autre où on le repousse et le hait.

Il revint [1]. C'est de ce simple mot que la Parabole annonce la seconde venue sur la terre du Fils de Dieu ; venue toute de gloire et de puissance où se conclut l'histoire humaine, où sont récompensés les bons et punis les mauvais. *Il revint après avoir pris possession de son royaume*. Sans doute il le possédait dès le premier instant de sa Conception ; il naquit à Bethléem roi du monde, maître des nations, dominateur des siècles ; mais, comme à son premier Avènement il vint comme Sauveur et non comme Juge, il n'est censé occuper le trône que revenant au monde pour le juger.

Le jugement commence par sa propre maison, par les fidèles de son Eglise, ceux auxquels il distribua ses biens à charge de les faire valoir. Le plus grand nombre s'est acquitté du devoir imposé et reçoit sa récompense. *Il fit appeler les serviteurs à qui il avait distribué de l'argent pour constater le profit retiré par chacun. Un premier se présenta et dit : « Seigneur, avec votre Mine j'en ai gagné dix autres. — Courage,*

[1] Luc., XIX, 15.

bon serviteur, lui dit le roi, parce que tu as été fidèle dans des affaires de peu d'importance, je t'accorde le gouvernement de dix villes. Un second vint et dit : Seigneur votre Mine en a produit cinq autres. — Et le roi dit de même : « prends le commandement de cinq villes [1].

Ce gouvernement de « cinq et de dix villes » nous ouvre sur les joies du ciel de lumineuses perspectives. Rien ne nous empêche tout d'abord de croire que nous serons, comme les anges le sont maintenant sur la terre, préposés aux ouvrages de Dieu, associés à ses entreprises, et appelés au partage de ses pouvoirs. Mais une joie certaine dans un avenir assuré, c'est, pour l'Elu, d'être entouré des conquêtes de son zèle. Il a employé ses talents, ou ses richesses, ou sa position élevée, ou ses loisirs, ou ses travaux, à sauver les âmes : Ces âmes formeront éternellement au ciel sa couronne de gloire : gloire immense pour le prêtre, pour l'apôtre, pour l'écrivain, pour l'homme d'œuvre, pour l'épouse, pour la mère, pour la patronne, pour la sainte, dont les exemples ont partout répandu la divine contagion de la sainteté. N'ayons garde d'oublier la contemplative, que le monde qualifiait d'inutile et d'oisive, et qui du fond de son cloître silencieux travaillait plus à la gloire de Dieu et le salut des âmes que les plus infatigables ouvriers dans les entreprises les plus saintes.

Vint un troisième qui parla ainsi : « Seigneur, voici votre Mine : je l'ai tenue enveloppée dans un linge, car je vous craignais ; vous êtes un homme sévère, vous reprenez ce que vous n'avez pas déposé,

[1] Luc., XIX, 15-19.

vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé [1]. C'est ici l'égoïste et le paresseux. Dieu lui avait donné comme aux autres des dons, des talents, des biens à l'aide desquels il pourrait être utile à ses semblables : il a mieux aimé vivre pour lui seul, jouir, pour son propre intérêt, d'une fortune qui lui était donnée pour venir au secours des autres. Sa haute position eût pu s'il l'eût voulu, grandement servir les plus nobles et les plus saintes causes : il a mieux aimé se faire une vie de paresse et de plaisir. Il savait cependant le danger, qu'une pareille vie fait courir à une âme ! Il le savait puisqu'il le dit : « Je vous savais un homme sévère ». Il savait qu'il y a deux époques tout opposées : l'une de grâce et de miséricorde, l'autre de stricte justice. Durant la vie, la bonté et la patience de Dieu sont sans limite : une fois au seuil de l'Éternité ce n'est plus que l'inexorable reddition des comptes, et le Jésus si infiniment clément et tendre que nous avons connu sur la terre est devenu le Juge « sévère », rendant à chacun selon ses œuvres. Le serviteur égoïste et lâche savait un autre mystère de la grâce et l'exprime pareillement : « Vous reprenez ce que vous n'avez pas déposé ; vous moissonnez ce que vous n'avez pas semé ». Sans doute ! Et ce n'est pas là l'une des moindres bontés de Dieu envers sa créature intelligente et libre. Alors que sa grâce est tout et que « sans lui nous ne pouvons rien faire », il veut néanmoins que nous apportions à notre salut un appoint personnel, une part qui viendra de notre négoce et de nos semailles. Ne pas apporter cette part, n'avoir ni négocié ni semé : c'est là le crime et le point de départ de la ruine. Si bien que donner pour raison de notre inertie ce qui en est la plus

[1] Luc., XIX, 20, 21.

flagrante condamnation, c'est aller au-devant d'une sentence aussi sévère qu'elle est juste. *Méchant serviteur, lui dit le roi; tu es jugé par tes propres paroles; tu savais que je suis un homme sévère reprenant ce que je n'ai pas déposé, moissonnant ce que je n'ai pas semé; pourquoi n'as-tu pas mis mon argent à la banque afin qu'à mon retour je le reprisse avec les intérêts?* Que peut répondre de raisonnable l'homme, la famille, le corps social, qui ont abusé des dons de Dieu et auxquels Dieu, par représailles, retire ses dons? *Le roi dit, s'adressant à son entourage: enlevez lui sa Mine et donnez-la à celui qui en a dix. — Seigneur, lui objecta-t-on, il en a déjà dix. — Je vous le déclare, reprit le roi, il sera donné à ceux qui ont et ils seront dans l'abondance, mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera ôté*[1]. Formidable jugement de Dieu, et que doivent méditer, non seulement les individus, mais les sociétés et les nations! Les dons de Dieu ne restent jamais sans occupants; mutilisés par les uns, ils passent à de plus fidèles et achèvent d'enrichir ceux que leur active coopération mettait déjà dans l'abondance.

Ces sentences sont rigoureuses; d'autres sont terribles. *Quant à mes ennemis, dit enfin le Roi, ceux qui n'ont pas voulu que je régnasse sur eux amenez-les et égorgez-les en ma présence*[2]. Les Juifs ont ouvert la sanglante série de ces exécutions providentielles. Moins de trente ans après leur clameur déicide: « Enlevez-le! Enlevez-le! Crucifiez-le! » Rome accourait avec ses légions, mettait à sac Jérusalem, et faisait des

[1] Luc., XIX, 22-23.
[2] Luc., XIX, 24-25, 26.
[3] Luc., XIX, 27.

Juifs la plus effroyable tuerie qui fût jamais. A chaque apostasie d'une société ou d'un peuple correspond, à travers les siècles, de sanglantes expiations. Et quand, à la fin des temps, l'apostasie sera devenue générale et le nom Chrétien persécuté par toute la terre, alors, terrible dans l'appareil de sa toute puissance, apparaîtra le Roi-Jésus, « tuant de son souffle l'Anté-Christ » et perdant pour jamais la multitude de ses ennemis.

VII. — Après ce grave enseignement, le Sauveur quitta Jéricho, s'engagea dans les gorges sauvages et les sables arides qui séparent cette ville du mont des Oliviers et de Jérusalem, et le samedi, six jours avant la Pâque qui cette année tombait le vendredi, il s'arrêta au village de Béthanie. Là il avait ressuscité Lazare, là habitaient les deux sœurs qui l'aimaient si tendrement et auxquelles il lui plaisait de donner ses derniers instants. Béthanie qui veut dire « Maison d'obéissance » convenait comme halte, à Celui qui « se faisait obéissant jusqu'à la mort et la mort de la Croix. » Et avant les humiliations du Calvaire il était bon que le souvenir ravivé de la résurrection de Lazare jetât sur sa Divinité un nouvel éclat.

Un habitant riche et connu, parent ou ami de Lazare et de ses sœurs, le comprit peut-être, car dès son arrivée il l'invita à un repas. *Six jours avant la Pâque Jésus arrivant à Béthanie où Lazare était mort et avait été ressuscité du tombeau, Simon le lépreux l'invita à souper* [1]. Un lépreux guéri par lui devenait son hôte, et lui-même, dans quelques jours couvert d'horribles plaies, devait réaliser la prophétie

[1] Joan., XII, 1. Matt., XXVI, 6. Marc., XIV, 3.

d'Isaïe : « Nous l'avons considéré et ne l'avons point reconnu, il nous apparaissait comme un lépreux... » Marie la douce pénitente se souvenait sans doute des hideuses lèpres du péché dont Jésus avait délivré son âme et sa présence chez un lépreux miraculeusement guéri lui représentait les merveilles de sa propre guérison. Aussi la retrouvons-nous ce que nous l'avons vue toujours, méditative et silencieuse, absorbée en Jésus et ne semblant plus vivre que de sa contemplation et son amour. Marthe dans la demeure de Simon, que le voisinage, la parenté, ou l'amitié, ont fait sa propre demeure, se multiplie pour les soins du repas. Lazare est à table, vivante démonstration de la divine puissance de l'Homme-Dieu. Mais si Lazare représente les glorieuses espérances de la résurrection, il ne faut plus voir en Jésus que les douleurs expiatrices de la mort. Dans six jours l'Agneau figuratif sera immolé et l'Agneau véritable, « l'Agneau de Dieu », la Réalité substituée aux figures, la Victime prenant la place de toutes celles qui ont inondé l'ancien culte de leur sang, le Sauveur du monde expirera sur la Croix.

Une ombre douloureuse plane sur ce repas d'adieu. Qui eut pu pénétrer dans le cœur de la Vierge-Mère y eût sans doute surpris bien des sanglots étouffés ; les Apôtres, bien que fermés obstinément aux annonces de la Passion, n'en avaient pas moins entendu de la bouche de leur Maître les navrants détails.

Marie-Madeleine pouvait-elle rester seule en dehors d'une révélation qui éclatait déjà partout au grand jour ? Ne lui était-il revenu aucun écho des complots Juifs et des paroles de Jésus annonçant à ses Apôtres que s'il rentrait à Jérusalem c'était cette fois pour y mourir ? Comment le croire ? Et quelle témérité y aurait-il à la supposer

pleine d'angoissantes pensées durant ce repas de Simon le Lépreux? Eut-elle l'intuition de la mort prochaine et de la sépulture de son Maître bien-aimé quand elle versa sur lui son parfum précieux? Ou Dieu faisait-il d'elle l'artisan inconscient du plus touchant mystère et n'est-ce que par les paroles de Jésus que Marie sût ce qu'elle venait d'accomplir? *Marie prit une livre de parfum du nard le plus précieux, et rompant le vase d'albâtre elle le répandit sur la tête de Jésus qui était à table; puis elle oignit les pieds du Sauveur et les essuya de ses cheveux. La maison entière fut pleine de l'exquise odeur du parfum*[1].

Marie fait par avance ce que l'heure matinale de la Résurrection l'empêchera d'accomplir au tombeau : elle oint de parfums le Corps du Rédempteur et préfigure sa mort et sa sépulture. Aussi rien n'a été épargné par elle. C'est le nard « le plus pur », « le plus précieux », qu'elle emploie et il ne lui semble pas qu'une forte somme d'argent soit trop donner à un pareil acte de piété. Naguère, au repas du Pharisien, nous la voyons pénitente convertie, pleine de larmes, abîmée dans sa douleur, n'osant même lever les yeux sur le Sauveur, mais tombée à ses pieds qu'elle arrose de ses pleurs et essuie de ses cheveux : ici, la foi, la grâce et l'amour, l'ont transfigurée, elle est droite, debout près de son Maître, et c'est sur sa tête qu'elle répand le parfum. Elle reconnaît le mystère entier de l'Incarnation et de la Rédemption. En oignant sa tête, elle l'adore comme Dieu; en s'inclinant vers ses pieds, elle le reconnaît comme homme véritable; en le couvrant tout entier de son parfum, elle annonce sa mort et

[1] Joan., XII, 3. Matt., XXVI, 7.

confesse que par sa mort il se fait le Rédempteur du monde.

Peut-être n'eut-elle qu'une perception confuse de ces grandes choses. Quant aux assistants, même les Apôtres, ils n'y virent qu'une profusion excessive et inutile et ne surent même pas, à une heure si solennelle et si poignante, donner à Jésus sur le point de mourir une marque de délicate affection. Un mauvais génie était au milieu d'eux. Judas que l'avarice et le vol achevaient de pervertir et qui ne craignit pas de jeter au sein de cette scène si touchante et si belle sa note odieuse. *L'un des Disciples, Judas Iscariote, celui qui devait le trahir, dit : « Ne pouvait-on pas vendre ces parfums trois cents deniers qu'on aurait donnés aux pauvres* [1] ? Le dernier des scélérats est celui qui revêt ses crimes des dehors de la vertu : Judas jouait le sensible et l'aumônieux ! Or, de passion en passion, de chute en chute, Judas en était venu à voler son Maître avant de le vendre à ses ennemis : *S'il parla ainsi, ce n'est pas qu'il s'inquiétât des pauvres, mais, c'était un voleur, et, tenant la bourse, il s'appropriait ce qu'on y déposait* [2].

Jésus vivait donc d'aumônes ! Si, d'autre part, nous nous étonnons de ce que, sachant Judas voleur, Il ait continué à lui confier la bourse dont il vivait lui et ses Apôtres, reconnaissons qu'il agissait ainsi pour attendrir le traître par l'excès même de sa confiance, et aussi pour détourner et apaiser sa passion de l'or en lui en donnant la garde. Il aimait mieux donner à la passion de son Apôtre une satisfaction légitime

[1] Jean, XII, 4-5-6.
[2] Jean, XII, 4-5-6.

que de l'irriter par la privation, et ainsi jusqu'au dernier moment nous verrons le Sauveur employer toutes les industries de son zèle, toutes les effusions de sa tendresse, à ramener au salut le malheureux qui courait vers l'abîme.

Il y courait seul, car si le langage des autres Disciples est en apparence semblable au sien, bien autres étaient leurs sentiments. *A sa suite, d'autres disciples firent entendre les mêmes murmures et montrèrent la même indignation* [1]. Ils montrent, sans doute, bien peu de cœur, mais font au moins preuve de mémoire. Jésus leur a tant de fois parlé des pauvres, de la nécessité et de la valeur de l'aumône, qu'ils jugent bon de faire ici l'application de ses enseignements, sans comprendre la blessure qu'ils font au cœur de Marie-Madeleine et l'affront que leur inopportune doctrine fait retomber sur Jésus. Le tendre Sauveur ne songe tout d'abord qu'à Marie. *Pourquoi affligez-vous cette femme, dit-il? Laissez-la* [2] ! De deux œuvres excellentes, dont l'une s'offre à nous toujours, l'autre est rare et fugitive, n'est-il pas naturel et sage d'accomplir celle dont l'occasion ne se présentera qu'une fois ? *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais Moi vous ne m'aurez pas toujours* [3]. Le monde ne devait jouir que bien peu de temps de la présence sensible de l'Homme-Dieu. Bien peu de temps on pourrait baiser ses pieds, oindre de parfums sa tête, donner à sa divine Personne de touchants témoignages de foi et d'amour. Retiré dans sa gloire, à la droite de son Père, au plus haut des cieux, ces prostrations si

[1] Marc., XIV, 4-5. Matt., XXVI, 8-9.
[2] Marc., XIV, 6. Matt., XXVI, 10.
[3] Matt., XXVI, 11. Marc., XIV, 7. Joan., XII, 8.

pieuses et si douces, ces onctions si suaves, ne seraient plus bientôt que les actes d'une foi qui adore sans voir, et d'une piété qui se prosterne sans toucher. Alors les pauvres s'offriraient comme ses représentants visibles et ses membres vivants ; alors les largesses iraient à Lui en passant par ses pauvres, sans que néanmoins nous ayons jamais le droit de jeter aux somptuosités du culte, aux richesses du Sanctuaire, le mot de Judas : « A quoi bon cette dépense » ? Nous souvenant sans cesse des mots du Sauveur : « *Laissez cette femme ! C'est une bonne œuvre qu'elle accomplit envers Moi* [1].

Figurons-nous l'effet poignant que durent produire ces autres paroles : *En répandant sur moi ce parfum cette femme a oint mon corps par avance pour ma sépulture* [2]. Si Marie-Madeleine n'avait fait que pressentir le mystère qu'elle accomplissait, maintenant elle le contemplait sans obscurité et sans voile. Jésus allait se livrer à la mort, les Prophéties être réalisées, le genre humain racheté par l'effusion du sang divin, les glaives de Siméon pénétrer le cœur de la Vierge, mère de Jésus. Les Apôtres, si obstinément détournés des annonces de la mort, y étaient ramenés avec une force invincible par le mot du Sauveur. Tout devenait sombre et douloureux dans la demeure où le festin d'adieu se donnait à l'Ami qui allait mourir.

Mais, un Dieu meurt-il autrement que pour renaître, pour reprendre une nouvelle et indestructible vie ? Si les paroles de Jésus avaient abattu les âmes, il en dit d'autres qui les relevèrent. S'il rappela qu'il devait mourir, il annonça qu'il prenait possession du monde et

[1] Marc., XIV, 6. Matt., XXVI, 10.
[2] Matt., XXVI, 12. Marc., XIV, 8. Joan., XII, 7.

des siècles. Si sa mort le fait apparaître homme, son triomphe sur le temps nous le montre Dieu. Et quelle merveille il annonce! Ces douze pauvres gens qui l'entourent conquerront le monde, y répandront partout son Evangile, y annonceront partout sa royauté. Et telle sera la puissance de leur prédication que des générations sans fin célébreront l'acte pieux de Marie-Madeleine, cette obscure femme d'une bourgade de Judée. Du milieu des ruines de toutes les grandeurs humaines se détachera magnifiquement cette humble figure, à laquelle tous viennent de jeter le mépris et l'injure. Et cela sera parce que Jésus le veut, que Jésus l'ordonne! *En vérité, je vous le dis, partout où sera prêché cet Evangile dans le monde entier on dira en mémoire d'elle ce qu'elle vient de faire* [1].

Cette main-mise sur le monde serait d'un Dieu, alors même qu'une semblable conquête eût pu se faire sans soulever de haines et dresser d'obstacles; mais, combien apparaît-elle plus divine encore quand nous la voyons naître, s'étendre, s'éterniser, au travers des plus sanglantes hostilités, des entreprises de mort les plus violentes! Ici même, à Béthanie, le concours des curieux et des admirateurs amenés par le prodige de la résurrection de Lazare et avides de voir à la fois le miraculé et le Thaumaturge attise furieusement la haine des Sanhédrites et leur fait concevoir un nouveau crime [2] : *Dès qu'on sut à Jérusalem que Jésus était à Béthanie une grande multitude de Juifs s'y rendirent, non seulement pour Jésus, mais aussi pour voir Lazare qu'il avait ressuscité d'entre les morts* [3].

[1] Marc., XIV, 9. Matt., XXVI, 13.
[2] Matt., XXVI, 14, 15, 16. Marc., XIV, 10-11.
[3] Joan., XII, 10, 11.

Rien n'est aveugle comme la haine. Les Pontifes ne trouvent d'autre moyen de faire cesser cette popularité qui les irrite et les inquiète que de mettre à mort Lazare ressuscité par Jésus ! Comme si la puissance de Dieu s'arrête à la mort naturelle et ne peut plus rien sur celle qu'un crime a causée ! *Or, les Princes des Prêtres, considérant qu'il y avait-là pour beaucoup de Juifs un motif de les quitter pour croire en Jésus, résolurent de faire mourir Lazare lui-même* [1].

[1] Joan., XII, 10, 11.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

LE MESSAGE DE JEAN-BAPTISTE A JÉSUS

I. Mortelle anxiété de saint Précurseur retenu dans les prisons d'Hérode. Il pressent son prochain martyre et il voit les mauvaises dispositions de ses disciples à l'égard de Jésus. Ils refusent de croire en Jésus et ils le jalousent. — Jean les éclairera par le fait, par le miracle. Il les envoie à Jésus. — Miracles que Jésus opèrent sous leurs yeux pour leur prouver sa divinité. A la preuve du miracle s'ajoute celle de la prophétie, car Isaïe avait annoncé tout ce que serait et ferait Jésus-Christ. — II. Jésus parle à la foule de Jean-Baptiste. Il relève à la fois sa sainteté et sa mission. — Jean-Baptiste le plus grand parmi les hommes. — Mais bien inférieur à Celui qui, étant homme, est Dieu aussi. — Prophétie de la formation et de l'extraordinaire extension de l'Église. — III. Reproches que Jésus adresse aux pharisiens et au peuple qu'ils entraînent dans leur incrédulité. Ils abusent de toutes les grâces de Dieu. Ils ont abusé de la mission de Jean-Baptiste. Ils abusent de celle de Jésus-Christ. — Nouvelle prophétie de la génération croyante qui va se lever..... 1

PARABOLES DU ROYAUME DES CIEUX

Pourquoi Jésus-Christ parlera désormais surtout en parabole aux populations. — C'est un châtiment à cause de leurs dispositions mauvaises. — C'est aussi une miséricorde.

La parabole de la semence. — Le Verbe de Dieu, Divin semeur, descendu sur la terre. — La semence c'est l'Évangile, c'est la révélation, c'est la grâce. — En quel

sens le Verbe est-il dit « sortir » ? — Le champ c'est le monde. C'est l'universalité des âmes. — Distribution des grâces dans le monde. Caractères de cette distribution. — Cette distribution est inégale. — Tous néanmoins reçoivent avec la divine « semence » les moyens du salut. — Causes ordinaires de la stérilité de la divine semence. — La terre légère. — La terre pierreuse. — La terre couverte de ronces. — Admirable fécondité de la divine semence dans la bonne terre, dans les âmes bien disposées. — Inégalité de mérite et de gloire parmi les fidèles. — Dans sa parabole Jésus-Christ nous trace le programme entier de la vie chrétienne. — Indifférence que montre la foule. — Tout autres qu'elle, les Apôtres interrogent le Sauveur ; leur double question. — Crime et châtiment de ceux qui refusent la lumière. Leur état déplorable. — En regard bonheur des vrais croyants. Bonheur des Apôtres plus grand que celui des Prophètes. — Jésus leur explique en détail sa parabole.

Parabole de l'ivraie. — La précédente décrivait l'histoire de l'Evangile au sein des siècles et au milieu du monde : Celle-ci montre quel sera le sort de la vérité divine au sein même de l'Eglise. — Des hérésies s'y élèveront qui prétendront étouffer la véritable doctrine. — Nature de l'hérésie. Comme l'ivraie elle se dissimule sous une certaine ressemblance avec le bon grain. — Elle ne nie pas, elle dénature. Elle ne détruit pas, elle altère. — Elle ne naît que quand la bonne semence a levé. La vérité s'établit d'abord puis vient l'hérésie. — Timide d'abord elle se fait vite violente et tyrannique. — Circonstances qui en favorisent l'introduction. Elle apparaît là où la foi s'amollit. Là où les pasteurs cessent de veiller. Là où les vertus se corrompent. — Comment se conduire envers l'hérésie ? — Éviter toute persécution sanglante. User de douceur et de patience. Éviter toute guerre de religion. — Néanmoins s'opposer par tous les moyens pratiquables à la naissance, aux progrès, à la domination de l'hérésie. — Châtiment final inexorable réservé par Dieu à l'hérésie. — Châtiment en rapport avec le crime d'hérésie.

Parabole du grain de senevé. — C'est la merveilleuse histoire de son Eglise à travers le monde et les siècles que

Jésus-Christ esquisse sous le voile de cette Parabole. — Ses humbles débuts ; son immense extension, sa force invincible, ses incomparables bienfaits. — Humble dans son Calvaire, dans sa doctrine, dans ses adhérents, dans ses prédicateurs, dans la place que lui fait le monde, dans les persécutions qui l'assaillent. — Puis bientôt elle s'étend partout, s'enfonçant profondément dans le sol, couvrant la terre de son feuillage, donnant abri à toutes les grandes âmes. — Caractères de la doctrine catholique. Universalité. Solidité. Immutabilité. Sécurité. Subtilité.

Paraboles du levain et de la semence. — Introduction du christianisme dans le monde païen. — Effet merveilleux qu'il produit. La masse, idolâtre et livrée à tous les vices, se soulève peu à peu. Les vertus fermentent. Bientôt le monde entier se trouve transfiguré. — La parabole de la semence indique que cette transformation est essentiellement due à une force cachée, force divine, qui réclame sans doute la participation de l'homme, mais n'en est pas moins l'unique cause des succès de l'Evangile et de la moisson des Elus.

Parabole du trésor et de la pierre précieuse. — Combien sont opulentes nos richesses surnaturelles ! — Quels biens la religion nous procure dès ce monde. — Quels biens plus grands elle nous assure dans l'autre. — Indifférence du grand nombre. Pourquoi le « trésor » et la « pierre précieuse » demeurent cachés. — Mais d'autre part zèle et joie que le vrai croyant montre à les découvrir et à les acquérir dès qu'il les a découverts.

Parabole des poissons. — Elle est comme la conclusion pratique de toutes les autres. — Nous devrons tous un jour comparaître devant Dieu pour être jugés selon nos œuvres. — Nous serons rejetés si ces œuvres sont mauvaises, bonnes et introduits si elles ont été bonnes. — Tel est l'avenir. Dans le présent bons et mauvais sont ensemble dans l'Eglise. Le même Evangile les réunit, les grands leur sont données et la séparation universelle ne se fera qu'au dernier jour.

Conclusion. — L'Apôtre, le prêtre de Jésus-Christ, doit être instruit de toutes choses. A lui la science des Ecri-

tures qu'il doit révéler aux fidèles. — Or cette science s'étend à la fois à l'Ancien et au Nouveau Testament... 10

LE DÉMONIAQUE DÉLIVRÉ
BLASPHÈME DES PHARISIENS

I. Haine croissante des Pharisiens contre Jésus-Christ. Source de cette haine, l'envie. — Ils travaillent le peuple de Galilée. — Leur haine éclate en un affreux blasphème à l'occasion d'un nouveau miracle. — Le démoniaque, sourd et muet. — Image saisissante de l'incrédule et du pécheur. — Jésus le délivre. — Attitude différente de la foule qui s'enthousiasme, des Pharisiens qui blasphèment. Ce qu'est, ici, leur blasphème. Pourquoi Jésus-Christ les en reprend-il en termes véhéments et avec des prophéties formidables. — En quel sens y a-t-il des péchés irrémissibles dès la vie présente ? — Qu'entendre par le « péché contre le Saint-Esprit » ? — Les Juifs « engeance de vipère ». — Les mauvaises paroles sortant d'un mauvais cœur. — Qu'est-ce que la « parole oiseuse » ?..... 37

LE SIGNE DE JONAS
LA MÈRE ET LES PROCHES DE JÉSUS

I. Le signe. Dans quel but, dans quelles intentions perverses les Pharisiens demandent-ils un signe dans le Ciel ? — Jésus refuse celui-là, mais leur en annonce un autre, celui qui mettra plus au jour que tout le reste sa Divinité. — Ce signe, c'est sa résurrection. — Glorieux et doux pour tous les peuples, ce signe sera terrible à la nation déicide. C'est à partir de ce « signe » que la mesure de leurs crimes et la fin de la patience de Dieu s'annonceront. — Quel est le signe de Jonas ? — Comment il plût à Dieu d'esquisser dans l'Ancienne Loi les mystères de la Nouvelle. — Similitudes et dissemblances entre la Sépulture du Sauveur et le séjour de Jonas au fond de la mer dans le ventre du monstre. — Pour tous deux ensevelissement profond. — Pour tous deux les

tous jours. — Pour tous deux le retour à la lumière. — Pour tous deux, la prédication. — Mais quelle différence entre la réalité et la figure ! Ici c'est un Fils de Dieu. — Ici c'est la Sainteté infinie. — Ici c'est le salut, non plus d'une cité, mais de la terre entière. — Différence aussi dans l'accueil des Ninivites à Jonas et l'accueil des Juifs à Jésus-Christ. — Différence dans l'issue dernière. Ninive se sauve par la pénitence, Israël se perd par son incrédulité et son obstination à repousser Jésus-Christ. — Terrible suite de la rechute ! Dans une première phase de son histoire le peuple Juif prévaricateur et livré au démon est souvent pardonné. Il l'est plus encore aux jours de la Rédemption. — Mais il abuse, il retombe, sept autres démons plus pervers que les premiers s'emparent de lui, c'est la ruine dernière, c'est la « définitive désolation ». — Exemples à méditer par nous-mêmes. Suite funeste de la rechute dans le péché.

II. Les proches du Sauveur accompagnés de sa Mère viennent interrompre le discours et demandent à être introduits ; eux dans une intention mauvaise, Marie dans une sainte et bonne intention. — Réponse de Jésus. Elle indique deux choses. D'abord qu'il appartient, non plus à sa Mère, comme à Nazareth, mais à l'œuvre du salut du monde. Puisqu'il n'a désormais d'autres proches que les vrais croyants. — Magnifique mystère de notre incorporation en Jésus-Christ. Par la foi nous devenons ses frères. Par la foi qui l'enfante en nous nous devenons sa mère. — Marie enfante le Verbe par sa foi avant d'être sa mère dans la réalité de l'Incarnation 48

JÉSUS CHASSÉ DE NAZARETH

I. Jésus enseigne dans la Synagogue de Nazareth. — Le passage d'Isaïe qu'on lui présente annonce sa divinité, sa rédemption, le salut par Lui de tous les déshérités de ce monde. — Les Nazaréens comprennent parfaitement que Jésus-Christ s'affirme comme le Messie, Fils de Dieu. — Leur conclusion insensée. Leur scandale impie. Ils prennent occasion de repeter Jésus-Christ de ce qui devait les

amener à le recevoir et à l'adorer. — II. A l'incredulité se joint bientôt la colère et la haine qu'une jalousie secrète fait naître en eux. — Jésus Christ leur montre pourquoi ils se sont rendus indignes de ses miracles. Les étrangers jouissent des dons de Dieu quand ils croient ; les fils de la maison s'en voient privés quand ils refusent de croire. — Colère furieuse des Nazaréens. Ils entraînent Jésus sur le sommet d'un roc, d'où ils veulent le précipiter. — Jésus leur échappe miraculeusement..... 59

LE MARTYRE DE SAINT JEAN-BAPTISTE

Jean-Baptiste dans la prison de Machéronte — Vénéré, redouté, consulté souvent par Hérode. Mais haï mortellement par l'infame Hérodiade. — Résolution chez celle-ci de le mettre à mort. — L'occasion qu'elle exploita fut le festin donné par Hérode aux grands de sa cour. — Festin dissolu, festin lubrique, type des tables voluptueuses et des banquets impurs. — La volupté fermente : bientôt on y réclame de lascifs spectacles. La fille d'Hérodiade y exécute les danses impudiques de l'Orient. — Joie et ivresse d'Hérode et de ses convives. — Serment insensé. Saisissant exemple des suites de la volupté. — La tête de Jean réclamée par la jeune danseuse, accordée par Hérode, tranchée par le bourreau, apportée au milieu des convives. — Gloire sublime accordée au Martyr. — Châtiment de Dieu sur Hérode. Ses remords sombres, ses terreurs, ses propos. — Comment nous devons envisager la persécution et les persécuteurs..... 65

PREMIÈRE MULTIPLICATION DES PAINS. LA TEMPÊTE APAISÉE. LA PROMESSE DE L'EUCHARISTIE.

I. A la nouvelle du martyre de Jean-Baptiste Jésus se retire à l'écart et y amène ses Apôtres de retour de leurs missions. — Réflexions sur ces faites de Jésus. Argument de la réalité de sa vie passible. Exemple à ses

Apôtres et à son Église. — Les foules découvrent sa retraite dans les collines qui bordent le Lac, s'amassent peu à peu jusqu'à former une multitude de cinq mille hommes, plus les femmes et les enfants. — Nul ne songe aux besoins matériels : grand exemple pour nos sollicitudes terrestres et nos recherches incessantes du bien-être. — Commisération de Jésus et sa résolution d'opérer un éclatant miracle. — Il y prépare ses Apôtres par des questions étranges au premier abord. — Il associera les Apôtres au miracle. Prélude du ministère sacerdotal. — Prélude surtout en ce qui touche à la distribution de l'Eucharistie. — La foule assise, dans le silence et la paix, par groupes harmonieusement placés. — Le miracle. Pourquoi Jésus se sert d'une matière préexistante. — Figure de l'Eucharistie, source intarissable alimentée par une puissance infinie. — Enthousiasme de la foule. — Elle veut Jésus-Christ pour Roi, et complote de l'acclamer ; mais ses aspirations sont toutes matérielles. — Attitude de Jésus. Il force ses Apôtres à s'embarquer sur le Lac ; lui-même se retire dans le secret des montagnes, où les foules le cherchent.

II. Sa prière durant les premières veilles de la nuit, figure de son incessante prière pour son Église. — Durant ce temps les Apôtres naviguent péniblement, aux prises avec une mer démontée. — Jésus les veut aguerrir, leur montrer combien son secours leur est nécessaire, activer leur amour, prophétiser leur avenir. — Il vient à eux marchant sur les flots, et achève de les terrifier. — La démarche de Pierre. — Figure de la Papauté durant le cours des siècles. — La barque miraculeusement poussée au rivage. — Belle confession de foi des Apôtres. — La population de Capharnaüm revoit Jésus, l'entoure de nouveau, lui apporte ses malades. Nouveaux et nombreux miracles. — A ce moment arrivait la multitude miraculeusement nourrie et qui recherchait le Sauveur avec le même empressement que la veille.

III. C'est à tout ce peuple que Jésus, entré dans la Synagogue, fait l'ineffable promesse de l'Eucharistie. — Deux parties à distinguer dans le discours de Jésus. — Dans

la première il élève les âmes à la notion d'une vie surnaturelle et divine. — C'est la foi dans le Christ-Jésus qui fait naître en nous cette vie. — En ce sens croire en Jésus-Christ c'est vivre de lui, c'est être nourri de Lui, c'est s'alimenter du « Pain descendu du ciel ». — Les Juifs demandent cette nourriture, et Jésus leur pose la condition de son acquisition. Murmures et insolences des Juifs. Ils méprisent Jésus et exaltent Moïse. Ils refusent de croire « au fils du Charpentier ». — Redoutable mystère de la prédestination. — Les Juifs rejetés pour leur incrédulité. Les Elus de Dieu appelés.

IV. Jésus entre maintenant dans le mystère eucharistique, et en fait la formelle promesse. — Clarté, précision, force invincible, des termes qu'il emploie. Impossible d'y reconnaître un sens figuré. — Autre preuve éclatante de la réalité de l'Eucharistie : Les Juifs entendent les paroles de Jésus d'une manducation véritable, et Jésus loin de les détromper, accentue la force première de ses expressions. — Les Disciples se scandalisent : Jésus ne les détrompe pas. — Les Disciples l'abandonnent : Jésus les laisse s'éloigner. Sa douleur, mais son inflexible affirmation.— Fidélité des Apôtres. Belle confession de l'Apôtre Pierre. — Considérations sur le mystère de l'Eucharistie. L'Eucharistie Sacrement d'amour. Sacrement de gloire. Sacrement de force. Beauté divine dans l'Eucharistie. Sécurité merveilleuse par l'Eucharistie.

V. Précautions charitables du Sauveur et comment il facilite la foi au mystère Eucharistique. — Quel est le sens de ce mot : « la Chair ne sert de rien » ? — Mot terrible du Sauveur sur Judas..... 73

PHARISIENS ET SCRIBES DE NOUVEAU CONFONDUS

Question des purifications. — Adjonctions pharisaïques à la Loi de Moïse. — Les Apôtres, quoique imbus d'abord des préjugés de leur nation, peu à peu, en pratique, se débarrassaient de ces coutumes tout humaines. — Ils négligeaient les purifications avant le repas. — Accusation des Pharisiens.— Jésus la repousse. — Jésus va plus

avant et explique à ses Apôtres quelle est la seule origine du péché. — Ce qui souille ; ce qui ne peut souiller l'homme. — Dure prophétie du sort réservé aux Pharisiens aveugles et conducteurs d'aveugles..... 117

LA CANANÉENNE

Devant les haines Juives Jésus se retire dans le pays de Tyr et de Sidon. — Il n'évangélise pas ces contrées, mais il y reçoit les âmes de bonne volonté et il y soulage les infortunes. — La Cananéenne. Admirables vertus de cette païenne. Son humilité. Son courage. Son invincible persévérance. — La Cananéenne figure de l'Église des Gentils. Elle aussi était sous l'empire du démon. Mais elle aussi, tandis que le peuple Juif repoussait Jésus, venait à lui en suppliante. — Étonnante conduite de Jésus ! Il laisse la Cananéenne à sa douleur et à ses cris suppliants et se renferme. — En vain la malheureuse le suit, il se dérobe. Elle implore les Apôtres, qui abordent Jésus et lui parlent d'elle ; Jésus repousse leur requête. — Assauts plus pressants de la suppliante qui force l'entrée de la demeure. — Jésus ne lui adresse qu'un mot humiliant. — A ce mot la Cananéenne répond par une merveilleuse profession d'humilité et de foi. — C'était le faîte de l'héroïsme où Jésus la menait et qu'il voulait lui voir atteindre. — Tout ce qui précède n'avait qu'un but : mettre au jour les vertus de cette mère, et nous apprendre à nous-mêmes comment nous devons recevoir les épreuves que Dieu nous envoie..... 1[illegible]

SECONDE MULTIPLICATION DES PAINS

I. Jésus quitte le pays de Sidon et se rapproche du Lac. — *Guérison d'un sourd-muet.* — Pourquoi Jésus le mène à l'écart. — Ce constance de ce miracle. — Jésus le touche. Jésus lui applique un peu de sa salive. Jésus lève les yeux au ciel. Jésus soupire. Autant de révélations précieuses. — Jésus-Christ est Homme-Dieu. Comme Dieu Jésus-Christ guérit l'infirme. Comme Homme Jésus-Christ

emploie à cette guérison ce qui est de son Humanité. — Jésus-Christ est Sacrement. En Lui la grâce invisible se transmet par l'intermédiaire du signe sensible. — Jésus levait fréquemment les yeux au ciel. Là est notre patrie. Là est le terme de nos aspirations. — Le soupir de Jésus. Nous sommes des exilés. Nous devons compatir aux douleurs du prochain. Nous devons pleurer nos péchés. — Défense faite au sourd-muet guéri de divulguer le miracle. Leçon d'humilité. — Zèle du sourd-muet à publier le miracle. Leçon de gratitude. — Enthousiasme de la foule.

II. Jésus dans la Décapole. — On lui apporte une multitude d'infirmes et de malades. La foi de ces hommes lui paraît suffisante. Il opère d'un coup toutes ces guérisons.

III. Jésus pour la seconde fois *multiplie miraculeusement les pains*. — Une foule immense s'attache à Jésus, et, trois jours durant, écoute sa parole et se laisse aller aux charmes de sa divine Personne. — Détresse de la faim. — Les Apôtres n'y prennent garde. — Tendre compassion de Jésus. Dieu seul secourable à nos misères. — Pourquoi Jésus laisse ce peuple si longtemps sans pourvoir à sa détresse. — Manque de réflexion et de foi chez les Apôtres. — Jésus néanmoins les associe à son miracle, en figure de ce qui sera le Sacerdoce catholique au milieu du monde. — Jésus après le miracle, qui rassasie cette multitude immense la congédie. — Lui-même se rend au bord du Lac, non loin de Magdala.... 136

NOUVELLES ATTAQUES DES ENNEMIS DE JÉSUS. NOUVEAU MIRACLE

I. Pharisiens, Sadducéens, partisans d'Hérode, qui se haïssent entre eux, se réunissent pour perdre Jésus. — Le piège qu'ils tendent au Sauveur. Ils lui demandent « un *signe* dans le ciel » pour pouvoir le rabaisser au-dessous de Moïse, d'Élie, d'autres prophètes, le décourager de sa divinité et montrer au peuple qu'il n'est nullement

le Messie. — Jésus leur répond en les convainquant que tous les signes annonçant la venue du Messie se réalisent et se concentrent sur sa Personne. — Les signes du ciel figurent les péripéties du temps. — La sérénité du ciel image des grâces et des splendeurs du premier Avènement. — La tempête figure les terreurs du second Avènement. — Le signe de Jonas est sa sépulture et sa résurrection. — Signe terrible aux Juifs auxquels il annonce leurs derniers crimes et leur définitive réprobation. — Jésus s'embarque et traverse le Lac. — Durs reproches à ses Apôtres durant la traversée. Double faute de ceux-ci qui motive ces reproches : ils perdent totalement le souvenir des récents miracles du Sauveur ; ils ont une pente secrète à adhérer aux erreurs pharisaïques. — Le levain des Pharisiens : l'erreur. — Désastre que causera l'erreur dans la masse des fidèles. — Double conduite à tenir à l'égard de l'erreur : la bien observer ; la bien éviter.

II. Jésus à Bethsaïde. — Julias. — *Guérison d'un aveugle.* — Circonstances toutes particulières de ce miracle. — Jésus, en n'ouvrant les yeux de l'aveugle que graduellement, figure le retour graduel à la foi, et les progrès successifs d'une conversion. — Comme d'ordinaire Jésus défend à l'aveugle guéri de publier le miracle 450

CONFESSION DE SAINT PIERRE. SA PRIMAUTÉ

I. Jésus à Césarée de Philippe. Laissant cette cité brillante et mondaine, Jésus mène ses Apôtres dans les solitudes qui l'avoisinent. — La question de sa Divinité. — Question capitale, décisive, la seule qui importe. — Elle décide seule des destinées du monde. Jésus-Christ ne nous serait rien s'il n'était qu'un sage, un genie, un bienfaiteur insigne. Notre rédemption et notre sort éternel ne sont dévolus que par un Homme-Dieu. — Sans la divinité de Jésus-Christ, il nous devient impossible de nous expliquer : sa préexistence, sa vie, sa survivance. — Sans la divinité de Jésus-Christ, l'histoire humaine,

dans les deux parties qui la composent, nous devient une énigme indéchiffrable. — Impossible d'expliquer sa présence dans le monde, la croyance universelle des peuples, la vie sociale de la nation Juive, durant les quatre mille ans qui le précèdent. — Impossible plus encore d'expliquer les deux mille ans qui le suivent. — Tout y est rempli de Lui. Tout y est son œuvre.

La question est posée aux Apôtres. — Réponses erronées de la foule. — Réponse ferme et lumineuse de Pierre au nom des autres Apôtres. Pierre confesse les deux Natures en Jésus-Christ. — Pierre confesse la mission rédemptrice de Jésus-Christ. — Pierre vient d'être favorisé d'une lumière surnaturelle.

II. En retour de sa confession, Pierre reçoit de Jésus-Christ la Primauté d'honneur, de juridiction, de pouvoirs dans l'Eglise. A lui, « les Clefs du Royaume de Dieu ». — Sa royauté est indestructible ; elle résistera à tous les assauts ; elle bravera l'action du temps ; elle survivra à toutes les dynasties et à tous les empires. — Pourquoi Jésus-Christ défendit à ses Apôtres de proclamer au dehors sa Divinité.

III. *Annonce de sa Passion.* — Moment choisi pour cette révélation. — C'est à Jérusalem qu'il souffrira et mourra. — Quels seront ces bourreaux. — Quelle sera la glorieuse issue de cette Passion. — Opposition véhémente de Pierre. — Objurgation non moins véhémente de Jésus-Christ. — Pourquoi ce mot de « Satan » appliquée à Pierre. — Élévations sur les humiliations et les souffrances de Jésus-Christ. — Les gloires de la croix.

IV. Jésus-Christ prêche à la foule la doctrine de la croix. — Qu'est-ce que se « renoncer » ? Qu'est-ce que « porter sa croix » ? Qu'est-ce que « suivre Jésus » ? — Devant le néant des choses terrestres et l'acquisition d'un royaume éternel, la doctrine de la croix devient lucide et douce. — Jésus annonce son retour glorieux lors de son second Avènement. — Il en donnera sous peu un avant goût dans sa transfiguration au Thabor. 162

LA TRANSFIGURATION

I. Raison d'être de ce grand miracle. — Effet qu'il devait produire et qu'il produisit sur les Apôtres. — Jésus n'en choisit que trois pour en être les témoins. — Raisons possibles de son choix. — Jesus au Thabor. — Pendant sa prière le miracle de la Transfiguration s'opère. — Leçon précieuse sur l'effet de nos prières. — Quel fut l'Homme-Dieu dans son état transfiguré? — Ainsi fonde-t-il notre foi, enflamme-t-il notre espérance. — Apparition de Moïse et d'Elie conversant avec Jésus. — Raisons profondes de cette double apparition. Ils confirment la preuve de la Divinité de Jesus. — Jesus Maître de la vie et de la mort. — Objet de leur entretien : la passion et la mort de Jésus. — Paroles de Pierre. Peut-on leur attribuer un sens et un but? — L'immense nuée qui soudain enveloppe le Thabor. — Dieu le Père se manifesta souvent sous la Nuée. — Ses paroles. Preuve magnifique de la Divinité de Jesus-Christ. Jésus « bien-aimé » du Père. — Jesus-Christ notre unique Docteur. — La nuée lumineuse se retire. Tout rentre dans l'ordre. — Jésus reste seul. Jesus, seul, nous est tout. Les Apôtres ne devront révéler ce miracle qu'après la résurrection du Sauveur.

II. Au pied du Thabor une scène tumultueuse attend Jesus. Ses ennemis triomphent de l'impuissance de ses Apôtres à chasser le démon du corps d'un jeune enfant — Accusation et moqueries des Pharisiens. Malveillance de la foule. Manque presque totale de foi chez le père du demoniaque. — Fut trop faible aussi chez les Apôtres. — Tristesse et indignation en Jesus. — Il opère le miracle. — Bouillonnement de rage chez le démon. Puissance divine de Jesus. Le demoniaque est délivré. — Les Apôtres demandent à Jesus la raison de leur impuissance. — Le rôle de la foi. Les grandes œuvres que Dieu réserve à la foi des Apôtres. — Nécessité de la prière et de la mortification pour chasser le démon.

III. Jésus traverse la Galilée, et, chemin faisant, révèle à ses Apôtres ses souffrances prochaines, sa mort, sa résurrection.

IV. *Le paiement de l'impôt.* Nouveau miracle : Le statère dans la gueule du poisson. — Jésus paie l'impôt en affirmant de nouveau sa divinité..... 181

NOUVELLES INSTRUCTIONS AUX APÔTRES

I. Les Apôtres avaient en chemin discuté qui serait le plus grand dans le Royaume futur. — Faiblesse des Apôtres. — Mais combien plus condamnables en nous l'ambition et la recherche des honneurs. — Leçon que donne Jésus-Christ. — Le petit enfant modèle du Chrétien. — II. Jésus révèle la dignité de l'enfance. — Récompense magnifique à ceux qui formeront l'enfance à la foi et à la vertu. — Terrible malédiction et châtiment sans miséricorde aux corrupteurs de l'enfance. Digression amenée par une parole de Jean. Jean a empêché un Juif d'exorciser au nom de Jésus. Jésus l'en blâme. — Nous devons apprendre à utiliser ceux qui, n'ayant pas notre croyance, veulent cependant opérer le bien. — Jésus revient à son exhortation dont les enfants, les pauvres, les humbles, sont l'objet. — Lui-même qu'est-il venu faire dans le monde sinon souffrir et mourir pour les déshérités ? « Malheur au monde ! » — Comment le monde entrave l'œuvre de Jésus-Christ et perd les âmes qu'il est venu sauver. — Les scandales « nécessaires » du monde. — Condition indispensable du salut au milieu des scandales et des dangers du monde : la fuite, la séparation, le retranchement. « *La main droite ;* » « l'œil droit » Se priver de tout ce qui devient une occasion de chute. — Affirmation du feu éternel de l'enfer. — Le « *sel* » du salut. Comment en conserver la saveur. — Le sel de la vertu. — Le sel du purgatoire. — Le sel de l'enfer. — Ainsi « tous » doivent être conservés par le sel. — III. Conduite à tenir envers ceux qui tombent dans quelque faute et deviennent scandaleux. Les avertir en secret. — Les avertir devant témoins. Les déférer au tribunal de

l'Église. Les abandonner comme incorrigibles et s'en séparer. — Quant aux vrais fidèles ils doivent demeurer unis. Récompense de cette union. — IV. Question posée par Pierre relative au pardon des offenses. — Il faut pardonner tout autant de fois que se repent le coupable. — Parabole du *débiteur insolvable*. Nous sommes, nous autres, ces débiteurs, à cette différence près que notre créancier est un Dieu, que notre dette est une dette immense, que notre insolvabilité est absolue. — Quel espoir nous reste? La bonté de Dieu. — Comment cette bonté nous est-elle assurée? Si nous pardonnons les offenses. — Terrible suite de nos refus de pardon. — V. Humilité toujours nécessaire. Le serviteur « inutile »... 208

JÉSUS RETOURNE A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DES TABERNACLES

I. Démarche insolente des proches de Jésus, qui veulent, pour leur propre profit, que Jésus se produise au-dehors. — Refus de Jésus. Sens précis de sa parole de refus. — II. Durant le chemin, il est outrageusement reçu d'une bourgade Samaritaine. — Leçon de douceur donnée aux Apôtres. — Guérison de *dix lépreux*. — Leur acte de foi et de confiance en la parole de Jésus. — Pourquoi Jésus forçait les lépreux à se montrer aux prêtres. — Leur guérison durant le chemin. — Ingratitude de neuf d'entre eux, neuf Juifs. — Reconnaissance du dixième qui est Samaritain. — Réflexion douloureuse de Jésus. — Prophétie de la réprobation des Juifs et de l'appel des Gentils à la foi. — Leçon à méditer pour nous-mêmes 228

JÉSUS AU TEMPLE AFFIRME SA DIVINITÉ

I. État dans lequel Jésus trouva Jérusalem. — Ce qu'était la Fête des Tabernacles. — Jésus sujet de contradiction parmi le peuple. — Opinions diverses émises à son sujet. — Terreur inspirée au peuple par les Pharisiens. — Jésus enseignant dans le Temple. — Il cite les Écritures

qui témoignent de lui. — Il affirme qu'il vient du ciel. — Qu'il est envoyé par Dieu son Père. — Tout ce qu'il annonce au monde il le tire du sein du Père. — Il est avec son Père un seul et même Dieu. — Il sait de sa science divine ce que les Juifs comploteut contre lui. — Il répond à l'accusation d'avoir violé le Sabbat. — Injures dont les Juifs entrecoupent son discours. — Ils cherchent à s'emparer de lui. Ils envoient des gardes pour le prendre. — Jésus continue en annonçant à ses ennemis le sort terrible qui les attend. — Jésus répand la grâce à flots intarissables dans les âmes. « La fontaine d'eau jaillissante ». — Dans la foule les uns sont touchés. Les autres demeurent incrédules et insulteurs. — Les gardes envoyés pour le prendre, rendent de lui au Sanhédrin un admirable témoignage. — Timide protestation de Nicodème au sein du Conseil. — Jésus se retire au mont des Oliviers. Profond et touchant mystère renfermé dans cette retraite. — II. De retour au Temple Jésus recommence à y enseigner. — *La femme adultère*. Piège dressé par les Pharisiens. — Comment Jésus les confond et les fait fuir. — Sa charité envers la coupable. Il la convertit et l'absout. — Controverses auxquelles l'absolution de la femme adultère a donné lieu. — III. Jésus lumière du monde. — Comment Jésus-Christ a donné à la terre entière sa seule vraie et immuable doctrine. — Trésor immense de vérités que nous possédons en Jésus-Christ. — Par quels témoignages Jésus-Christ établissait sa divinité. — IV. La Divinité de Jésus-Christ devant apparaître à la croix et à la résurrection. — Grossière interprétation que les Juifs font de ses paroles. — Jésus-Christ est « LE PRINCIPE ». — Comment tout se concentre en Jésus-Christ. — Jésus-Christ est Juge. — V. Une partie de la foule semble vouloir se convertir et Jésus l'instruit avec mansuétude. — Bientôt l'instinct mauvais renaît et elle insulte grossièrement le Sauveur. — Jésus est contraint de dévoiler la noirceur diabolique de ces âmes. — Ce que fait le Démon, leur père, les Juifs l'accompliront. — VI. Les jours d'Abraham. — Science du Christ qu'eurent les Patriarches. — Jésus Dieu éternel..... 236

LE MIRACLE DE L'AVEUGLE-NÉ

I. A une question de ses Apôtres, Jésus répond en leur découvrant l'origine diverse, le but, les bienfaits de la douleur. — L'épreuve pour la gloire de Dieu. — La cécité de l'aveugle était pour la gloire de Jésus-Christ. — Sens profond de ce que dit Jésus « du jour de travail » et de « la nuit » du repos. — II. Le miracle. Circonstances particulières de ce miracle. — Signification de la salive, de la boue, de la piscine de Siloé. — L'aveugle sera guéri en allant se laver aux eaux de Siloé. — III. Effet profond produit sur le peuple par la subite guérison de l'aveugle. — IV. Confession généreuse de celui-ci. — Diabolique pensée de quelques uns. L'aveugle traduit devant le Sanhédrin. Jésus accusé d'avoir violé le Sabbat. — Efforts des Sanhédrites pour nier la réalité du miracle. L'aveugle guéri leur tient tête magnanimement. — Les Sanhédrites espèrent tromper les vieux parents de l'aveugle. Sagesse et prudence des réponses de ceux-ci. — L'aveugle ramené devant le Sanhédrin. On essaye de le terrorisier pour lui faire blasphémer Jésus-Christ. — Sa noble et naïve confession. Il est chassé du tribunal. — V. Dans le Temple, où Jésus le rencontre, la grâce divine achève de l'illuminer. Il avait lui en Jésus sans l'avoir vu encore de ses yeux ; quand Jésus se révèle à lui, il tombe à ses pieds et l'adore. — Aux Pharisiens qui interviennent Jésus prédit leur future réprobation. Ils ont refusé de croire en Celui dont leurs yeux ne cessaient de voir les œuvres divines 278

LE BON PASTEUR

I. L'Église représentée par Jésus-Christ sous l'image d'une bergerie. — Jésus-Christ est lui seul donne entrée dans la bergerie. — Tout ce qui y entre par ailleurs ne fait pas partie du troupeau. C'est l'usurpateur répudié de Dieu. — Qui entre par la Porte qui est Jésus-Christ ? Le fidèle et le prêtre. — Conditions pour que le fidèle soit de la bergerie. — Conditions pour que le prêtre fasse

dans la bergerie une entrée légitime. Préparation suffisante. Intention droite. Aptitude. Ordinations régulières. — Peinture du bon prêtre. — Ses vertus. Sa sollicitude. Sa charité. — Comment il connaît et aime ses ouailles. — Comment ses ouailles le connaissent et l'aiment. — II. Jésus-Christ est le Bon Pasteur. — Tous ceux qui ont voulu se faire passer pour les conducteurs et les bienfaiteurs du peuple n'ont été en réalité que des imposteurs. — Jésus-Christ est la vie du monde. — Il assure seul nos éternelles destinées. — Seul aussi il fait la sécurité et le bonheur de la vie présente. — Sainte liberté qu'il assure à ses fidèles. — Biens de toute sorte qu'il leur procure. — En regard se placent le « voleur » et le « ravisseur » du troupeau. — Désastres que causent parmi les fidèles les incroyants et les scandaleux. — III. La marque suprême que Jésus-Christ est le Bon Pasteur c'est qu'il a donné sa vie pour sauver le monde. — Jésus-Christ est mort pour résister aux ennemis des âmes. — Jésus-Christ est mort plutôt que de taire la vérité. — Différences entre le Bon Pasteur et le « mercenaire ». — Nouvelle peinture du bon et du mauvais prêtre. — IV. Continuant l'image de la bergerie Jésus-Christ annonce la conversion du monde : œuvre surhumaine qui ne peut être que l'œuvre d'un Dieu. — Un seul bercail et un seul Pasteur : unité, universalité, divinité de l'Église. — V. Commotion profonde produite dans Jérusalem par les discours de Jésus. — Redoublement de fureur des Pharisiens..... 292

LES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES

I. Jésus quitte Jérusalem et regagne la Galilée. — Accueil glacial qu'il y reçoit. — Il y réunit soixante-douze disciples qu'il envoie en missions. — Instructions à ces soixante-douze disciples. — Se débarrasser de tout bagage encombrant. — Dénûment et confiance en la providence de Dieu. — Règles pour accepter l'hospitalité et s'y saintement conduire. — Cas où ils n'auront que des rebuts à subir. Rigoureux châtiment qu'entraînera le refus de les recevoir. — Étrange révélation de la guerre

qu'aura à essuyer l'Évangile au milieu du monde. — Les brebis au milieu des loups. La douceur évangélique victorieuse des fureurs homicides des persécuteurs.

II. Jésus, repoussé des cités du bord du Lac, est contraint de jeter sur elles ses anathèmes et prédit leur entière destruction.

III. Jésus s'éloigne vers la Pérée, et ses Disciples, de retour de leurs missions, le viennent rejoindre. — Leur joie que tempère et rectifie le Sauveur. — Quelle est la seule vraie joie de l'Apôtre. — Destruction du royaume de Satan.

IV. Mystérieuse extase de Jésus. Le motif en est la conversion du peuple. — Les humbles et les petits substitués aux grands de ce monde. — C'est l'œuvre d'un Fils de Dieu auquel tout appartient. — Jésus refuge universel des déshérités. — Comment son « joug » est-il léger ? 310

LE BON SAMARITAIN. EXHORTATION A LA PRIÈRE. MARTHE ET MARIE

I. — A un Scribe qui lui demande la condition du salut, Jésus répond par le double précepte de l'amour de Dieu et du prochain. — La charité fraternelle dramatisée dans la parabole du *Bon Samaritain*. — Lamentable état de la victime. — Abandon égoïste des premiers qui la rencontrent. — Charité d'un Samaritain. Comme cette charité se déploie. — Telle doit être notre compassion et nos soins envers nos semblables en détresse. — Extension du sens de cette parabole. — C'est l'Humanité entière qui est le blessé. — C'est la Loi ancienne qui montre son impuissance à panser ses plaies. — C'est Jésus-Christ seul qui le sauve.

II. Jésus dans la maison de Lazare, à Béthanie. — *Marthe et Marie*. — Leurs deux différentes natures. — Leurs deux différentes attitudes. — Jugement que prononce Jésus. — En Marthe et Marie deux saisissantes figures. — Figures des deux vies sauve et contemplative. — Figures de l'état actuel de l'Église adonnée à de multiples actions, et de son état de jouissance et de repos dans l'éternité.

III. Instructions et exhortations sur la prière. — Jésus enseigne de nouveau le « Pater ». Résumé de la divine prière. — Pour nous exhorter à prier, Jésus, sous le voile de trois paraboles nous montre que la prière pourvoit à tous nos besoins, nous délivre de tous nos ennemis, mais doit être faite avec humilité. — Parabole de l'*ami importun*. Si un importun peut tout obtenir de nous : combien plus une sainte importunité obtiendra-t-elle tout de Dieu ? — Parabole du *mauvais juge*. — Une pauvre veuve est poursuivie par des ennemis acharnés ; elle implore justice, le Juge égoïste et impie lui refuse toute satisfaction. Mais attendez : telle est son inflexible insistance que le Juge de voir obligé de céder. Un mauvais Juge cède, et Dieu, infiniment juste et bon, ne rendrait pas justice à ses élus ! — Mais, la prière doit être humble. — Parabole du *Pharisien et du Publicain :* le premier, vrai Juif plein d'orgueilleuse suffisance, est condamné dans sa prière. L'humble publicain y est relevé et béni. 324

JÉSUS ÉVANGÉLISE LA PÉRÉE

I. Dans ces régions mieux disposées Jésus multiplie les miracles. — Sa prédication habituelle. — Il est contraint contraint de dévoiler les vices des Pharisiens, des Scribes et des Docteurs de la loi. — Repas chez l'un d'eux. — Les ablutions. — Sourde irritation contre Jésus qui les néglige. — Accusations véhémentes et anathèmes du Sauveur contre eux tous. — Vices des Pharisiens qu'ils cachent sous un rigorisme faux. — Ils sont voleurs. — Ils sont impudiques. — Leur hypocrisie voile aux yeux les plus graves excès. — Leurs vaines pratiques et leurs vices trop réels. — Loin de convertir les âmes ils les pervertissent. — II. Enseignements du Sauveur sur l'attachement désordonné aux biens de ce monde. — Il refuse de juger deux frères dans leur querelle d'intérêt. — Parabole du *riche* ambitieux et jouisseur. Il amasse des biens, il meurt, il abandonne tout. — III. Recherche du royaume éternel. — Activité nécessaire. La « ceinture aux reins », le « flambeau allumé ». —

L'attente du Maître. — IV. L'heure de son retour ignorée, même de l'Apôtre. — Les deux sortes de serviteurs. Le mauvais qui prévarique en tout et que son Maître surprend à l'improviste. Le bon qui exécute tous ses ordres et que son Maître récompense. — V. Le Royaume des cieux ne se conquiert que par la vaillance. — Guerre inaugurée par l'Evangile et nécessité de la soutenir : en soi-même, dans la famille, dans l'Etat. — Révolution immense produite dans le monde par le Christianisme. — VI. — Enseignements de Jésus sur les afflictions et leurs causes. Ce ne sont pas toujours les coupables qui sont éprouvés. — Les Galiléens massacrés. — Les ouvriers écrasés à Siloé. — Miséricorde de Dieu à attendre le pécheur ; mais sa justice à le punir s'il demeure endurci. — Parabole du figuier stérile. — La guérison de la femme courbée. — Insolence du chef de la Synagogue et réponse de Jésus. — VII. Question sur le grand ou petit nombre des élus. — Jésus la détourne et insiste sur les conditions du salut. — Prophétie de la réprobation des Juifs et de la conversion des peuples. — VIII. Les Pharisiens veulent, en mettant Hérode en cause, chasser Jésus de la Pérée. — Tendre lamentation sur Jérusalem. — Missions nécessaires. 340

JÉSUS A JÉRUSALEM POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

I. Caractère de cette fête. — Pièges tendus par les Pharisiens. — Jésus, sans hésiter dans leurs embûches, proclame hautement sa Divinité. — Avec son Père il n'est qu'un seul et même Dieu. — Ses œuvres en témoignent. — Mais ses brebis seules entendent sa voix. 369

DERNIER SÉJOUR DE JÉSUS DANS LA PÉRÉE

I. Un repas chez un Pharisien. — Guérison d'un Hydropique. Accusations prévues par Jésus. — Enseignement du Sauveur sur la fuite des honneurs. — Choisir toujours

la dernière place. — Ravages causés par l'ambitieuse recherche des dignités. — Enseignements sur la dignité des pauvres. — En faire nos hôtes de préférence. — Parabole des *invités au festin*. — La parabole regarde avant tout les Juifs. — Elle regarde aussi les chrétiens. — Qu'entendre par le festin de Dieu? — Causes ordinaires de nos refus d'y assister. — II. Tous sans doute sont invités, mais ceux-là seuls en jouissent qui savent s'éloigner des occasions du péché. — Haïr ses proches, s'il le faut. — Se haïr soi-même. — *Parabole* du constructeur qui ne peut achever. *Parabole* du roi qui engage la guerre sans forces suffisantes. — Sel affadi..... 475

NOUVELLES PARABOLES

Parabole de la *brebis perdue* et retrouvée. — Les « cent brebis » c'est l'ensemble de toutes les créations de Dieu. — La « brebis égarée » c'est la nature humaine. — La recherche c'est l'Incarnation.

Parabole de la « *drachme* ». — Les neufs drachmes : les neufs chœurs des Anges. — La dixième perdue c'est l'humanité. — La lumière allumée c'est Jésus-Christ. — La maison visitée, retournée, bouleversée, c'est le monde entièrement remué par le Christianisme. — Pourquoi une plus grande joie au ciel. — Parabole de *l'enfant prodigue*. — Elle est toute l'histoire d'une conversion. — Premier crime du pécheur : il se sépare de Dieu, il revendique une indépendance sacrilège, il s'éloigne dans la région étrangère d'une vie sans Dieu. — Le rôle des passions chez l'homme sans croyance ni pratique religieuses. — La torture des passions. — La honte des passions.

La conversion. — La douleur la commence. — La réflexion l'accentue. — Le courage seul la rend possible. « Se lever », « marcher ». — L'humilité l'accompagne. — Tout cet est la part de l'homme ; Voici celle de Dieu. — Le Père du Prodigue. — Attente anxieuse. — Inexprimables élans de tendresse paternelle. — La robe « première ». — L'anneau. — Le banquet. — Emblème de ce que sont les suites d'une conversion.

Extension des sens de la parabole. — Jésus-Christ y retrace toute l'histoire humaine. — Le Prodigue c'est la gentilité qui se perd dans les erreurs et les orgies de l'idolâtrie et tombe au plus bas de la dégradation et de la misère. — Mais aux jours du Christ, elle revient et rentre en grâce. — Le peuple Juif est représenté par le fils demeuré près du père. Près de cœur jalouse en voyant les Nations entrer dans l'Église. Il refuse la grâce et la gloire du banquet éternel.

II. Parabole de l'*Économe infidèle*. — Sens précis de cette parabole. Ce que le Sauveur fait entendre et ce qu'il ne fait pas voir dans ses paroles. — Sévère appréciation qu'il fait de la richesse. — Comment peut-on éviter les maux futurs où elle nous mène ? — Imiter, non pas la fraude ingénieuse de l'Économe voleur, mais le soin qu'il prend de se faire des protecteurs et des amis. — Les pauvres, amis et protecteurs du riche bienfaisant. — Bien gérer les « petites » choses humaines nous vaudra la gestion de biens éternels. — Impossibilité de servir deux maîtres, Dieu et l'or. — La Loi nouvelle nous détache des biens temporels, pour nous élever à des richesses divines et éternelles. — La Loi nouvelle combat aussi les excès de la concupiscence et de la chair. — Législation du mariage. — Abolition du divorce.

III. Parabole du *mauvais riche*. — En parallèle deux existences : celle du mauvais riche ; celle du saint pauvre. — Le riche. Sa vie seule lui mériterait sa condamnation. Vie de luxe. Vie de mollesse. Vie de paresse. Vie de gourmandise. Toutes vies en opposition flagrante avec l'Évangile. Mêlé à ces premiers sujets de condamnation s'en joint un autre : son insensibilité envers le pauvre. — Lazare. Ce que le pauvre Lazare supporte de douleurs. Dans quel abandon on le laisse.

L'issue de ces deux existences. — Lazare ; son triomphe, son séjour dans le ciel. — Le riche. Sa mort. Sa Sépulture. Son supplice dans l'enfer. Le feu. Les ténèbres. L'infranchissable abîme. Inutilité alors de l'intervention des Saints. La peine éternelle. — Dieu a pourvu à notre salut de toutes manières. Notre foi s'appuie sur d'inébranlables fondements : La révélation d'un mort n'y saurait rien ajouter.

La parabole peut et doit s'entendre de la double histoire d'Israël, le riche insensible et de la Gentilité le pauvre glorifié..... 388

DERNIERS ENSEIGNEMENTS DANS LA PÉRÉE

I. Erreur des Juifs de croire que le règne du Messie sera un règne temporel. — Le « règne de Dieu » comprendra deux phases distinctes. — La première est cachée et intime, c'est le règne de Dieu dans l'âme par la grâce. — La seconde sera éclatante, quand Jésus-Christ reviendra sur la terre dans sa splendeur et sa puissance. —

II. Jésus-Christ rétablit le mariage dans sa perfection primitive. — Indissolubilité du mariage chrétien. — Abolition du divorce. — Jésus-Christ, à mots couverts, fait pressentir à ses Apôtres la possibilité, la difficulté, la suréminence de la Virginité volontaire.

III. Jésus au milieu des petits enfants. — Il gourmande ses Apôtres qui écartent de lui ces petits. — Dignité de l'enfance. Portrait du petit enfant. Nous devons reproduire par vertu ce qu'il fait par instinct.

IV. Le jeune homme riche qui perd sa sublime vocation. — Le regard de Jésus sur lui. — Jésus l'aime. — Jésus, en retour de sa fidélité aux commandements de Dieu, lui offre l'état de perfection. — Refus du jeune homme. — Soupir de Jésus. Son exclamation sur l'état d'opulence. — Deux sortes de riches. Les premiers pour lesquels le salut est difficile. Les seconds pour lesquels le salut est impossible. — Récompense magnifique du pauvre volontaire. — Gloire et puissance futures réservées aux Apôtres. — Beaucoup d'autres les suivront dans leur dénûment volontaire. Leur double récompense.

V. Parabole des *ouvriers* envoyés à la vigne. — Les appels de la miséricorde de Dieu. — Dieu appelle dès la première heure. Sort des enfants morts en bas âge. — Dieu appelle les adolescents. Conditions de leur appel. — Dieu convie l'âge mûr et la vieillesse. — Etonnante bonté de Dieu dans le salut des moribonds qui se conver-

tissant. — Que signifie le « denier » donné indistinctement à tous ? — Est-ce à dire que le ciel sera le même pour tous ? — Sens à attribuer aux « murmures » contre le père de famille.

Sens plus étendu de la parabole. — Le genre humain appelé par Dieu, à des époques successives, à la foi, à la grâce, au salut 414

LA RÉSURRECTION DE LAZARE

I. Les amis de Jésus. — L'amitié de Jésus modèle de la nôtre. — L'affection chez les amis de Jésus. — Maladie de Lazare. Message de ses sœurs à Jésus. — Jésus, qui a résolu d'opérer l'un de ses plus éclatants miracles, se montre Dieu dès l'annonce qu'il en fait. — Par lui la mort n'est plus qu'un sommeil. — Jésus quitte la Pérée et s'avance vers Jérusalem. — Terreur et supplication des Apôtres. — D'une parole sublime Jésus les rassure ; il mourra sans doute mais pas avant qu'il l'ait résolu et « sa journée de travail » finie. — II. Jésus à Béthanie. Marthe à ses pieds. Sa foi imparfaite qu'instruit et sonde Jésus. — Jésus est la « Résurrection et la vie. » Marie aux pieds de Jésus. — Les larmes de Jésus. Son frémissement. — Lamentable état où est descendue la nature humaine par son péché. — Le genre humain tout entier pleure par Jésus. Mais Jésus le veut tirer de son sépulcre. — III. Un aussi éclatant miracle doit être mis hors d'atteinte de la suspicion. — Chaque circonstance contribue à en établir l'authenticité. — La prière de Jésus. — Son regard vers le ciel. — Sa voix retentissante. — « Lazare, sors ! » Sens multiples et profonds de ce mot. — Pourquoi les bandelettes et le suaire ? — Sens admirables de ce mot : « délivrez-le et le laissez aller. » — Lazare ressuscité, image de la Résurrection générale. — Lazare ressuscité, image d'une sincère conversion. — Lazare ressuscité figure les effets du Sacrement de pénitence. — IV. Retentissement du miracle dans Jérusalem. — Conseil des Pharisiens où Jésus est définitivement condamné à mort. — Paroles prophétiques de Caïphe..... 438

D'EPHREM A BÉTHANIE

I. Jésus se retire à Ephrem avec ses Apôtres. — Leçon qu'il donne à son Eglise en se retirant du milieu de ses ennemis. — Il consacre ses derniers jours à l'instruction de ses Apôtres. — II. En chemin vers Jérusalem il leur fait une dernière et plus explicite annonce de sa Passion. — Etrange état d'âme des Apôtres. Leur préoccupation exclusive du triomphe de leur Maître et du prochain établissement de son royaume temporel. — III. Demande ambitieuse de la mère de Jacques et Jean, demande renouvelée par ses fils. — Réponse de Jésus : ses sens profonds. — Leçon de modération et d'humilité donnée à tous les Apôtres. — IV. Guérison des deux *aveugles de Jéricho*. — Leur foi ardente. — Leur persévérance en dépit des obstacles qui leur sont opposés. — Le miracle. Jésus s'y montre Dieu et Homme tout ensemble. — V. Conversion de *Zachée* le publicain. — Conversion déjà préparée. — Conversion entravée. Telles sont les conversions d'un grand nombre. Le monde les contrarie. La faiblesse de la volonté les arrête. — Elles se font par Jésus, par l'arbre de la Croix, par la fidélité à profiter du passage et de l'appel de Jésus. — La réparation et l'aumône dans la conversion. — Murmures des Pharisiens. — VI. Jésus détruit l'erreur commune sur la proximité d'un Règne temporel. — Ses deux Avènements. — Parabole des *Mines*. Jésus y montre sa royauté. Jésus y déclare la nécessité du labeur chrétien. Jésus y prophétise la ruine de Jérusalem et du peuple Juif. — VII. Jésus à Béthanie. — Le *repas d'adieu* chez Simon le lépreux. — Les amis de Jésus : Lazare, Marthe, Marie. — Les parfums de Marie-Madeleine. — Mystère de ces parfums. Sépulture anticipée du Sauveur. — Insolence de Judas. Murmures de plusieurs disciples. — Réponse de Jésus. — Magnifique annonce du triomphe de l'Evangile et de son règne dans le monde entier..... 439

FIN DU TOME DEUXIÈME

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer. — IV-1905.

BS 2555 .D68 1905 v.2 SMC
Doublet, Jules,
Nos saint evangiles
47231426

v. 2